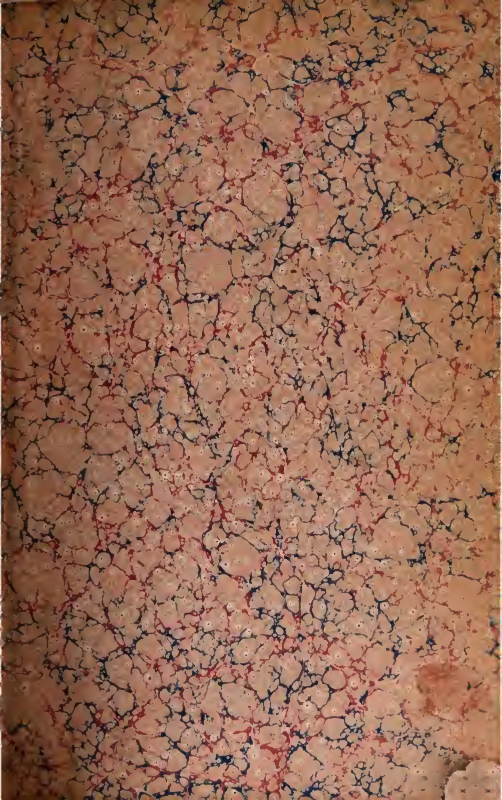






HISTOIRE
DES ÉTATS DU PAPE.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

A ROME,	chez	P. MERLE, libraire.
A MILAN,	—	DUMOLARD, libraire.
A TURIN,	—	BOCCA, libraire.

A BESANÇON,	chez	TURBERQUE, libraire.
A LYON,	—	GIRARD et JOSSERAND, libraires. PERISSE frères, imprimeurs-libraires. BAUCHU, libraire.
A LILLE,	—	LEFORT, libraire.
A ROUEN,	—	FLEURY, libraire.
A ANGERS,	—	LAINÉ frères, libraires. BARASSÉ, libraire.
A NANTES,	—	MAZEAU frères, libraires.

CORBEIL, typographie de CRÉTÉ.

HISTOIRE

DES

ÉTATS DU PAPE

PAR

JOHN MILEY,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE ROME, CHANOINE DE LA CATHÉDRALE DE DUBLIN, SUPÉRIEUR DU COLLÉGE DES IRLANDAIS A PARIS,

auteur de *Rome sous le Paganisme et les Papes.*

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR

CH. OUIN-LACROIX,

DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE ROME, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE,

auteur de l'*Histoire des Corporations d'arts et métiers et Confréries religieuses de la capitale de Normandie.*



PARIS,

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue Cassette, 4.

1851



PRÉFACE.

Si le sujet qui va nous occuper avait déjà été traité sous une forme quelconque, il est certain que ce volume n'eût jamais vu le jour. L'auteur n'aurait jamais eu assez de confiance dans ses propres forces pour espérer faire mieux qu'un autre : mais le thème qu'il a osé aborder avait été jusqu'ici laissé dans un complet abandon ; abandon, du reste, qui doit étonner, car où peut-on trouver un royaume dont l'histoire soit plus remplie d'intérêt que celui qui a pour territoire les régions centrales de l'Italie, dont les clefs de Saint-Pierre sont le sceptre, et qui a pour capitale la ville éternelle ? Et cependant, chose étonnante, c'est en vain que l'on cherche dans toutes les langues, mortes ou vivantes, une histoire des États pontificaux.

Est-ce à la stérilité du sujet qu'il faut attribuer cet oubli ? Au contraire, c'est peut-être à la surabondance des faits qu'il présente ; c'est à l'attention trop minutieuse dont l'histoire de ces régions a été l'objet, nous voulons dire sous le rapport du détail ; la bibliographie historique de l'État pontifical, par exemple, contient elle seule, en un gros volume in-4°, les noms des historiens particuliers de soixante et onze villes encore existantes dans les États de l'Église et de seize villes détruites (1).

Ainsi nous trouvons les antiques destinées de l'Italie reflétées d'une manière caractéristique et fidèle dans sa propre histoire, qui résiste à tout amalgame ; car ses parties se repoussent mutuellement, et abhorrent toute unité qui menace d'absorber leur identité particulière. En Italie les centres de lumière sont innombrables ; chaque ville est comme un soleil qui possède son propre système et forme en soi une sorte de petit univers ; chaque village est si fier des glorieux souvenirs de son existence individuelle, qu'il ne voudrait pas les échanger contre un rayon qui pourrait lui échoir dans les pages d'une histoire universelle. Encore, cette dernière serait-elle à peine possible, sinon pendant l'époque de la centralisation romaine. Que sont les ouvrages de Sismondi et de Botta, hormis des agglomérations d'histoires entièrement distinctes, qui n'ont de lien commun

(1) *Bibliografia storica delle Città e luoghi dello Stato pontificio, Roma*, 1792, vol. in-4°. Voy. Sismondi, *Hist. des Rép.*, etc., t. 2, p. 385.

que l'uniformité du style et du titre du livre? Nous n'avons dans les œuvres de Tite-Live, de Tacite, de Florus, que des récits de la domination romaine, dans lesquels l'Italie et le monde ne figurent que comme les accessoires d'une seule cité. Quelle qu'en soit la cause, le fait que nous mentionnons subsiste, et, nous le répétons, malgré le grand nombre de leurs histoires locales, les États du pape, comme royaume, comme réunion de provinces soumises au même sceptre, n'ont point été jusqu'à ce jour le sujet d'une histoire spéciale.

L'auteur de cet ouvrage, se trouvant à Rome, en 1833, pour raison de santé, occupa ses loisirs par des études et des recherches sur les contrastes et les rapports existant entre Rome sous le paganisme et Rome sous les papes. Dans le cours de ses investigations, il ne tarda pas à sentir ce vide étrange dans l'histoire d'Italie; et quoiqu'il ne conçût point alors le projet de le combler, il n'en continua pas moins d'y concentrer son attention, dans les intervalles très-courts et très-précaires que ses devoirs de missionnaire lui laissaient pour de telles études. Ses notes, ses remarques, ses croquis s'accumulèrent pourtant à un si haut degré, que, quand les événements de la révolution de Rome, sous Pie IX, lui inspirèrent la pensée et le poussèrent comme instinctivement vers la composition de ce livre, s'il se trouva embarrassé, ce fut moins par la pénurie des matériaux que par leur abondance, attendu qu'il lui manquait presque tout à fait le loisir nécessaire pour les bien combiner et élaborer.

Quant aux autorités d'où découle le récit de l'auteur, quelque nombreuses que soient les histoires locales, il a dû néanmoins remonter à beaucoup d'autres sources. Les biographies papales, œuvres pour la plupart d'écrivains contemporains, et qui, à l'exception d'une lacune dans le dixième siècle, forment une série non-interrompue depuis les âges apostoliques jusqu'au dix-septième siècle, ont été consultées et mises largement à contribution, surtout pour l'époque carlovingienne, période où elles sont heureusement plus complètes et plus étendues. Il a trouvé un autre champ de recherches, aussi vaste qu'il est indispensable, dans les Annales ecclésiastiques conduites par Baronius jusqu'au douzième siècle, et par ses continuateurs jusqu'au dix-huitième; dans les œuvres de Muratori, ses Annales d'Italie, ses Dissertations, ses Antiquités, sa magnifique collection des *Rerum italicarum Scriptores*; dans les ouvrages de Sigonius et le *Thesaurus* de Grœvius. Quant à l'histoire de la cité papale, qui doit nécessairement occuper la première place dans le tableau de tous les âges successifs, il a eu recours à plusieurs autres sources, telles qu'au Guide intéressant qui renferme la description de la ville éternelle en 800, Guide publié pour la première fois par Mabillon, et qui n'a pas encore attiré toute l'attention qu'il mérite; aux auteurs qui, depuis les anciens itinéraires jusqu'au professeur Nibbi, forment un très-long et imposant catalogue; aux savantes investigations sur les origines, les limites, le caractère de la souveraineté papale, depuis les Dissertations du cardinal Orsi jusqu'à l'excellent ouvrage intitulé *Pouvoir du Pape*, par le vénérable supérieur d'Issy. La collection, devenue très-rare, de l'abbé de Cenni lui a fourni tout ce qui concerne le *Codex Carolinus* et les *Diploma* de toutes les dynasties, depuis les Carlovingiens jusqu'à la maison de Haps-

bourg. Il a recherché plusieurs pièces relatives à son sujet dans Duchesne, dans les *Rerum Germanicarum Scriptores*, dans les chroniqueurs monastiques anglais, dont plusieurs ont été rangés dans ses recueils par Muratori. Il a trouvé aussi des fragments importants dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, ainsi que plusieurs documents que nous pourrions nommer accidentels, tels que les homélies et les épîtres de saint Grégoire et de plusieurs papes successifs, les lettres de Pétrarque, et le poëme du Dante. Toutes ces autorités ne l'ont cependant conduit que jusqu'aux confins des temps modernes, vers la fin du quinzième siècle, où il a dû recourir à de nouveaux guides.

Les recherches de Ranke dans les archives viennoises et vénitiennes et dans celles des familles princières de Rome ont éclairé quelques parties très-intéressantes de cette histoire, depuis le seizième siècle jusqu'à la dernière période du dix-huitième. Il est à désirer que M. le chevalier Artaud de Montor ne néglige pas, dans ses histoires, si anxieusement attendues, les riches glanes laissées en arrière. L'auteur n'a pu ajouter que quatre manuscrits inédits aux documents déjà publiés. Le premier consiste en extraits d'un Code du Vatican, contenant une histoire des comtes de Tusculum, qui l'a aidé à jeter quelque lumière sur les ténèbres du dixième siècle. Le second vient du Mont-Cassin, et a trait à la chute de Ferrare, racontée par un témoin acteur dans les scènes décrites. Le troisième, venant également du Mont-Cassin, est une revue minutieuse des limites de la *Romagna*. Ces trois manuscrits sont en langue italienne. Le quatrième, écrit en anglais, et d'une époque moderne, est le journal d'une personne résidant à Rome depuis 1828 jusqu'en 1832, et auquel il a fait de larges emprunts, surtout pour le commencement du règne de Grégoire XVI.

Nous venons d'indiquer assez brièvement les sources où l'auteur a puisé; il serait assez difficile de trouver ailleurs des matériaux pour l'histoire des États du pape; car Gibbon, Giannone, Botta, Sismondi, Ranke n'en font mention qu'en passant: on peut dire de même de Voight et Hock. Même dans les ouvrages admirables de Hurter, de Falloux, d'Artaud, on cherchera vainement l'histoire civile des États du pape.

Par rapport à la manière de l'auteur d'envisager son sujet, le lecteur en aura une idée assez claire après quelques mots sur le théâtre des événements et le drame que composent ces mêmes événements.

Et d'abord, l'Italie centrale est la scène où vont se passer les actes de ce drame. Aucune autre portion du monde ne lui ressemble; elle a été le témoin des deux faits les plus grands, les plus opposés, les plus hostiles entre eux par l'esprit, le but, l'origine, et cependant aussi inséparables, aussi essentiellement nécessaires pour nous faire saisir les desseins du suprême Auteur, que le sont les membres différents de la même antithèse. Le tableau donc qui se déroule devant nous a cela de particulier, qu'il a pour fond une histoire de deux mille ans; et n'importe de quelle manière l'on traite le sujet, si on ne fait pas attention à ces vingt siècles qui se tiennent debout derrière la ville éternelle, l'effet du tableau sera aussi loin de la vérité que celui de ces laques chinoises dont tous les personnages, se trouvant sur un même plan, n'offrent aucune perspective. On ne

peut mieux comparer ces régions, comprises dans les domaines pontificaux, qu'à l'un de ces fameux palimpsestes du Vatican, noirci par le temps, sur lequel, à côté de commentaires sur les psaumes par saint Augustin ou d'un traité sur les mystères chrétiens par saint Ambroise, on rencontre des fragments de Cicéron, de Juvénal, de Salluste. Du Panaro et des rives du Pô, d'un côté, aux montagnes de Terracine et au torrent du Tronto, de l'autre; des frontières napolitaines aux limites toscanes, d'une mer à l'autre, ce territoire est une sorte de vaste parchemin antique, chargé des linéaments profonds de la main du temps, couvert des souvenirs de trente siècles, qui ont gravé leurs traits indélébiles non-seulement sur les monuments des arts, dans les formes de la société, le langage, les coutumes, les lois, mais encore dans l'aspect physique du paysage, dans les montagnes, les lacs, les champs, les rivières, les voies publiques. Chaque jour la bêche et la charrue, creusant le sein de la terre ou labourant sa surface, nous montrent qu'il n'y a aucune partie de ce sol qui ne soit riche de quelques produits d'un art merveilleux : on y trouve partout des vases peints, des armes, des médailles, des inscriptions; en un mot, tous les souvenirs de la plus lointaine antiquité.

Quant à Rome elle-même, ce n'est pas seulement comme le centre du théâtre où se joue le drame historique, ce n'est pas seulement comme capitale du royaume qu'elle demande une place plus éminente : sa naissance, son développement et ses vicissitudes sont, pour ainsi dire, les vertèbres de cette histoire. C'est pourquoi l'auteur a tracé de front, avec les événements généraux, les phases spéciales de l'existence de cette cité. On trouvera dans cet ouvrage une description exacte de la ville primitive des papes, ville dont il ne reste guère plus de vestiges que de la cité païenne, et dont on soupçonnerait à peine l'existence d'après les généralités des livres écrits sur Rome. La ville d'Adrien Ier et des autres papes de l'époque carlovingienne gisait ensevelie dans les poudreuses archives d'où l'auteur a essayé de la tirer, comme Herculanum sous la lave, ou Pompéi sous les cendres du Vésuve.

A l'égard du drame lui-même, il nous suffit d'observer que, se débarrassant tout d'abord des arguties d'une vaine contestation sur le point précis du départ de la souveraineté temporelle des papes, l'auteur a remonté directement à sa source génératrice, l'a suivie dans ses progrès et son agrandissement successifs; puis, groupant les événements et leurs acteurs de siècle en siècle, peignant chaque époque avec les couleurs caractéristiques qui lui appartiennent, il a tâché de combiner toutes les parties de ce vaste ensemble en une harmonieuse unité, comme les différents actes de la même tragédie. Quelquefois on verra une époque entière rayonner autour d'une figure dominante, comme les époques de Grégoire le Grand, de Léon III, de Hildebrand; ce sont toutefois de rares exceptions. Ainsi, dans la période comprise entre Grégoire le Grand et Adrien Ier, c'est-à-dire durant les dévastations lombardes jusqu'à l'ouverture de l'ère carlovingienne, il n'y a point de figure dominante; ce fut une période d'anarchie; par conséquent son histoire ne présente que peu d'ordre. Dans la période carlovingienne, il n'y a que peu d'incidents frappants, parce que c'était une époque de paix et de félicité. L'heureuse condition

des États pontificaux et de l'Italie en général durant ce temps est décrite longuement dans ce volume, et avec de nombreux détails, fournis par les vieilles chroniques des monastères.

L'époque carlovingienne avait été laissée jusque-là dans une ombre si épaisse, que l'auteur a cru devoir la placer dans un jour tout à fait éclatant. Il n'existe pas d'autre moyen de se former une idée correcte des convulsions d'où surgirent les nations modernes; car il n'est pas exact de dire qu'elles se formèrent des débris du monde des Césars païens. Entre une catastrophe et l'autre, peut-être encore plus terrible, il s'est intercalé un nouvel empire qui, quoique pour une heure rapide, réunit et combina dans une pittoresque et majestueuse forme de société les éléments des nations romanes et barbares. La splendeur automnale du premier empire sous les Antonins ne surpassa pas l'éclat de ce second durant sa décadence, hélas! beaucoup plus rapide.

Des scènes effrayantes, des secousses terribles, universelles, sans exemple, renversèrent, demembrèrent, réduisirent en poudre l'empire du fils de Pépin. Ce fut le chaos, et alors il est presque impossible de le décrire avec symétrie. Cette révolution terrible nous plonge dans la confusion et la barbarie du dixième siècle, âge de fer et de ténèbres, d'où cependant, et nullement d'ailleurs, sont sorties les nations modernes, et où l'histoire de la royauté papale nous apparaît sous un aspect entièrement nouveau. Durant ce siècle, les papes furent plus souvent captifs que souverains; devenus le jouet de quelques tyrans, on les voit souvent passer du trône au fond d'un cachot, où on leur fait éprouver les tortures de la faim, où on les étrangle, on les mutile, on les empoisonne. Les princes de Tusculum, les Cenci, tristes héros de cet âge affreux, le souillent par leurs infamies, et l'ensanglantent par leurs meurtres. Le château Saint-Ange devient leur forteresse, le grand théâtre de leurs cruautés, de leurs exactions oppressives sur les pèlerins. Tout point éminent parmi les sept collines et les débris des monuments païens est couronné par des tours de guerre dont les créneaux servent de trônes à des milliers de brigands devenus souverains. Alors le règne de la terreur décime Rome et toutes les contrées occidentales sans exception.

Le don de l'empire aux Allemands, en la personne d'Othon le Grand, par le pape Jean XII, ouvre une période nouvelle, et prépare en quelque sorte le chemin à Hildebrand, sur le règne duquel l'auteur s'étend un peu, parce que ce grand pontife créa une ère de gloire non-seulement pour les États pontificaux, la papauté, l'Église, mais encore pour tout l'univers civilisé: sa fermeté inébranlable, sa perspicacité profonde, sa sagesse admirable méritaient une place. Le nouvel ordre de choses, fondé par lui, atteignit son apogée sous le pontificat d'Innocent III, autre époque également très-importante pour notre histoire.

Avant ce dernier, il s'opère cependant un changement surprenant dans l'histoire civile de l'Italie et dans l'aspect des États pontificaux. Une suite d'événements mémorables se présente dans les luttes entre Alexandre III et Frédéric Barberousse, luttes désespérées, qui amènent la naissance des républiques italiennes.

Avec le quatorzième siècle commence une ère toute différente: la tiare,

qui avait brillé pendant tant de siècles, à part de rares exceptions, disparaît presque entièrement de la scène politique en Italie pendant cent cinquante ans. Cette période se signale par des catastrophes, des combats, des désordres de tout genre; on peut bien lui appliquer les paroles énergiques de Tacite: *Opimum casibus, atrox prœliis, discors seditionibus, et ipsa etiam pace sævum* (1).

L'avénement de Nicolas V fait éclore une époque remarquable. La Rome moderne se fonde au milieu des ruines de la Rome ancienne et de la Rome du moyen âge. Les États pontificaux acquièrent une merveilleuse unité d'organisation, s'étendent, progressent merveilleusement, en même temps que leur capitale, pendant trois cent cinquante ans. Alors arrive ce grand ébranlement social qui remua toute l'Europe jusque dans ses fondements, et dont le contre-coup est encore suspendu sur nos têtes.

Il est superflu de nous arrêter plus longtemps sur l'importance, la variété, l'intérêt d'un tel sujet. A quelque croyance religieuse, à quelque école politique qu'on appartienne, on ne peut rester indifférent à une histoire qui constitue le centre et le premier mobile d'un système dont l'historien anglais le plus renommé a, de nos jours, parlé en ces termes:

« Il n'y a pas, dit Macaulay, et il n'y aura jamais sur la terre une « œuvre de politique humaine qui mérite plus d'attention que l'Église « catholique romaine. L'histoire de cette Église s'unit aux deux grands « âges de la civilisation humaine. Il n'est resté debout aucune autre « institution qui reporte notre esprit aux temps où la fumée du sacrifice « s'élevait du Panthéon, où les tigres et les léopards bondissaient dans « l'amphithéâtre de Flavien. Les plus fières maisons royales ne sont que « d'hier comparativement à la lignée des pontifes romains, lignée qui « remonte depuis le pape qui couronna Napoléon dans le dix-neuvième « siècle jusqu'à celui qui couronna Pépin dans le huitième. Et par de là « le temps de Pépin, cette auguste dynastie s'étend jusqu'à ce qu'elle se « perde dans la nuit de la fiction. La république de Venise était moderne « vis-à-vis de la papauté; cette république est tombée, la papauté de- « meure; elle demeure non décrépite ou en décadence, mais pleine de vie « et de jeunesse vigoureuse. Elle a vu le commencement de tous les gou- « vernements, de tous les établissements ecclésiastiques existant dans le « monde, et nous ne pouvons penser qu'elle ne soit destinée à en voir la « fin. Elle régnait grande et respectée avant que le Saxon eût mis le pied « en Bretagne, avant que le Franc eût passé le Rhin, alors que l'éloquence « grecque florissait à Antioche, alors qu'on dressait les idoles dans le « temple de la Mecque, et elle existera encore, sans avoir perdu de sa « force, lorsque le voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra, au milieu « d'une vaste solitude, s'asseoir sur une arche brisée du pont de Londres « pour esquisser l'aspect des ruines de Saint-Paul. »

En outre, l'histoire des États pontificaux est le seul isthme, par lequel on puisse passer du monde moderne au monde antique. Les racines de l'un ont poussé loin et profondément dans la masse des ruines auxquelles il voit réduit son rival persécuteur. Comment le lecteur descendant de

(1) Tacit. *Histor.*, l. 1, 2.

l'ancien monde à celui du moyen âge pourra-t-il, sans l'histoire des provinces papales, se former une idée correcte des rapports sociaux et internationaux de l'Europe pendant une époque où le pontife, roi de Rome, était le chef de tous les États de la chrétienté comme le président américain est actuellement le chef des États-Unis?

Napoléon exprima bien ce que pesait la papauté dans le système européen d'aujourd'hui, alors même qu'elle était presque captive, en disant à Cacault, son ambassadeur à Rome : « Traitez avec le pape comme s'il « avait *deux cent mille hommes* derrière lui. » Le même ambassadeur, écrivant à Talleyrand, en 1802, n'hésitait pas à élever les forces papales à *cinq cent mille hommes*, parce qu'en ce temps les affaires de Rome marchaient mieux qu'aux jours de son arrivée. Talleyrand opinait aussi que *Rome serait toujours un centre d'affaires très-important* (1).

« L'histoire de l'Italie, dit Mariotti, depuis la restauration de l'empire « romain jusqu'à la chute de Napoléon, nous offre l'avantage d'un drame « complet, que nous pouvons embrasser d'un seul coup d'œil. L'histoire « de sa littérature depuis la première renaissance de la civilisation au « moyen âge jusqu'au siècle de Léon X peut être justement considérée « comme l'histoire du progrès de l'esprit humain par tout le monde « chrétien. Les semences des libertés civiles et religieuses se sont d'abord « développées sur le sol italien; toutes les branches de l'industrie, du « commerce, des lettres, des arts, ont atteint l'apogée de leur splendeur « en ce pays, deux siècles avant que la lumière commençât à dissiper les « ténèbres qui régnaient de l'autre côté des Alpes. »

Or, sous quelque rapport que le lecteur considère l'histoire de l'Italie, soit sous celui des arts et des lettres, soit sous celui des révolutions politiques, il verra toujours au premier plan du tableau les pontifes de Rome. Les annales de leur royaume peuvent être regardées comme le centre de l'histoire universelle, réunissant toutes ses périodes dans une unité compacte et symétrique. Il serait difficile de trouver une seule nation de la Sicile à l'Irlande, de la Pologne et de la Hongrie à l'Angleterre et à la France, qui ne touche à ce royaume par d'importantes relations. Quant à l'Italie, les États de l'Église ne sont pas moins historiquement que géographiquement son centre principal. Observons en outre que ces États ont pour capitale Rome, c'est-à-dire ce champ de bataille où s'est enfin décidée la cause du paganisme et de la croix, après plusieurs siècles d'efforts désespérés. En un mot, quelle région du monde peut entrer en parallèle avec les richesses, la variété, la magnificence des paysages, les monuments de cette terre vraiment extraordinaire, dont un écrivain du moyen âge a dit avec raison :

« *Quare non ab re cam Deus, orbis terrarum reginam fore, in* « *eaque et terrenæ et cœlestis, hoc est, Ecclesiæ, domicilium in* « *æternum esse voluit* (2)? »

Vu que sur le continent les études historiques, surtout par rapport à la papauté, sont beaucoup plus avancées qu'en Angleterre, l'auteur n'a pas

(1) Artaud, *Histoire de Pie VII*, t. 1, p. 355.
(2) Gabriel Barrius, *De Laudibus Italiæ*.

hésité à retrancher dans cette édition française beaucoup de choses qu'il a traitées très au long dans l'original anglais. Il en aurait voulu modifier même plusieurs de celles qui s'y trouvent; mais, de même que naguère le temps lui manqua pour écrire cet ouvrage, il lui manqua également pour le concours qu'il eût désiré donner au traducteur.

Quant à ce dernier, un seul mot expliquera les motifs de son travail. Dévoué à la cause du souverain pontife, du séminaire duquel il est un ancien élève à Rome, qu'il a habitée pendant quatre années; dévoué à la cause de la religion, à la cause de la société; frappé par le mérite et l'utilité de ce livre, surtout dans les circonstances actuelles; convaincu des services réels que cet ouvrage peut rendre à la cause temporelle du pape, il en a entrepris la traduction avec la confiance d'être agréable à tous ceux qui ont, dans ces derniers temps, suivi attentivement le cours des destinées de ce pouvoir mystérieux, attaqué d'une part avec tant d'acharnement, et revendiqué de l'autre avec tant de bravoure et de dévouement par les nations catholiques, surtout par la nation française, toujours fidèle aux glorieuses traditions de Charlemagne.

Paris, 29 juin 1851.
Fête de saint Pierre.

CHAPITRE PREMIER.

Commencements de la souveraineté papale. — Divergences et contradictions des auteurs à ce sujet. — Unique et vraie source de cette souveraineté. — La piété des rois et des peuples envers le prince des apôtres la fondent. — Preuves historiques de cette assertion. — Les papes des catacombes. — Domaines de l'Église dès les premiers siècles. — Largesses des papes. — Vœux des populations. — Rôle des papes pendant l'écroulement de l'empire. — Union du prêtre et du prince dans la personne des papes. — Patriotisme de saint Grégoire le Grand. — L'affaiblissement des empereurs grecs favorise la royauté papale. — La Rome des papes, sauvegarde des sciences et de l'ordre social.

La perplexité dans laquelle on dit que le fameux sir Walter Raleigh se trouva quand il entreprit d'écrire l'histoire du monde n'était pas plus grande que celle qui paraît avoir arrêté tous ceux qui ont jusqu'à présent abordé l'histoire de la souveraineté papale : il leur est, à ce qu'il paraît, également impossible de déterminer quelle époque précise ils doivent prendre comme point de départ. Leurs dates se contredisent par de considérables différences, non pas seulement de jours, de mois ou d'années, mais même de siècles entiers. Il se rencontre quelquefois jusqu'à sept ou huit siècles de dissidence entre eux. Ainsi, des écrivains remarquables par leur génie et leur érudition, tels que Nicolas Alamanni (1),

(1) Alamanni, *De Lateranensibus parietinis Dissert.* Romæ, 1755, pages 71, 95, 107.

Grævius (1), Thomassin (2), de Maistre (3), Orsi (4), Giannone (5), Cenni (6) et plusieurs autres prétendent en découvrir l'origine dans les commotions excitées par l'hérésie iconoclaste née en 726; tandis que Gibbon (7) soutient que les papes n'ont pas joui de la souveraineté temporelle avant le pontificat de Martin V, élu en 1417, mort en 1431. Ranke (8), va encore plus loin : il affirme sans hésitation que Jules II, élu en 1403, mort en 1513, est le véritable fondateur de cette puissance. Il y en a encore un grand nombre d'autres, et du plus haut renom, comme Bossuet (9), de Marca (10), Natalis Alexander (11), Lebeau (12), Bernardi, Velly (13), Magnin (14), qui pensent que la souveraineté temporelle des papes est due aux libéralités de Charlemagne et de Pepin (15). Mais cette opinion est niée par Muratori, historien de la plus grave autorité pour tout ce qui est relatif à l'histoire de l'Italie (16); il prétend que la validité de leur

(1) Grævius, *Thesaurus antiq. et hist. latinæ*, t. VIII.

(2) Thomassin, *Ancienne et nouvelle discipline*, t. III, l. I, ch. 27, n. 8; et ch. 29, n. 1.

(3) De Maistre, *Du Pape*, l. II, ch. 6, p. 249, 257.

(4) Orsi, *Dell' origine del dominio*, ch. 1, 8.

(5) Giannone, *Storia del regno di Napoli*.

(6) Cenni, *Monumenta dom. Pontif.*, t. I, p. 12.

(7) Gibbon, *Hist. de la décadence et chute de l'emp. rom.*, t. VIII, ch. 49.

(8) Ranke, *Hist. des Papes*, Introd.

(9) Bossuet, passim.

(10) De Marca, *Dissert. de Concordiâ sacerdotii et imperii*, seu *de Lib. Eccl. gall.*, l. VIII.

(11) Noël Alexandre, *Dissert.* XXV *in Hist. eccl. seculi* IV, 3 *pr.* 1.

(12) Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. XIII, l. LXIII.

(13) Velly, *Hist. de France*.

(14) Magnin, *Pouvoir du Pape*. Paris, 1843.

(15) *Rerum italicarum Scriptores*.

(16) *Ant. Ital.*

titre repose sur la seule prescription des siècles, et soutient, en outre, que la domination papale n'était point absolue et indépendante, du moins comparativement à celle des temps modernes, mais relevait d'abord des empereurs grecs, ensuite des Carlovingiens, et enfin des césars germaniques.

Les écrivains protestants, tels que les centuriateurs de Magdebourg (1), Basnage (2), Mosheim (3), Sismondi (4), Hegewisch (5), Hallam (6), Bowden (7), enfin, à part quelques rares exceptions, tous les réformateurs sont d'accord que la papauté n'a acquis le pouvoir temporel que par son ambition et ses coupables intrigues au huitième siècle : mais ici encore il faut bien remarquer que sous le rapport de date il y a la plus grande dissidence. On rencontre parmi eux à cet égard les plus singulières contradictions. C'est ainsi que Gibbon, qui dans un endroit fait commencer la domination papale seulement au quinzième siècle, sous le règne de Martin V, en parle dans un autre au sujet de saint Grégoire le Grand, pape régnant de 595 à 604, comme si déjà cette domination eût été établie. En un mot, les théories sur ce sujet sont aussi contradictoires que nombreuses, et chacune d'elles est soutenue par une foule d'auteurs également distingués par leur érudition profonde, par leur perspicacité comme juristes, et par les plus savantes recherches.

Que ferons-nous, au milieu d'opinions si divergentes?

(1) Centuriateurs de Magdebourg, *ab anno* 725-731.
(2) Basnage, *Hist. de l'Eglise*, t. I, p. 260; t. II, p. 1347.
(3) Mosheim, *Instit. hist. Eccl. seculi* VIII, pars II, c. 2, § 6; etc. 3, § 11.
(4) Sismondi, *Hist. des rép. ital.*, t. II, p. 146.
(5) Hegewisch, *Hist. de Charlemagne*, p. 56.
(6) Hallam, *L'Europe au moyen âge*, t. II, p. 11.
(7) Bowden, *Hist. de Grég. VII.*

Essayerons-nous de préciser le moment, le jour où les papes devinrent souverains temporels dans l'acception rigoureuse des légistes ? Entreprendrons-nous cette étude dans l'esprit de la plupart de ces écrivains qui ont paru la poursuivre comme une sorte de grand débat judiciaire ? Ce n'est là ni notre pensée, ni notre but. Un récit véridique, impartial ; une investigation attentive, minutieuse des faits, voici notre seul objet. Car, au lieu de se précipiter au milieu de ce conflit d'opinions et de se perdre dans ce labyrinthe de disputes sur des mots et des titres, il nous semble que le devoir de l'historien doit se renfermer uniquement dans la recherche des faits primitifs, qu'il doit disposer, avec leurs circonstances les plus significatives, dans un tel ordre que l'étude n'en soit pas pour le lecteur une tâche qui accable, mais qui le charme ; en un mot, il doit lui présenter cette extraordinaire domination sortant peu à peu de l'obscurité, de la persécution, grandissant jusqu'à ce point où elle devient l'objet de tant de débats.

On ne doit point rechercher la source du Rhin à Bingen ou à Bâle, ni dans les âpres rochers de Schaffouse à travers lesquels il pousse ses ondes bruyantes, ni enfin dans les eaux du lac de Constance, à travers lesquelles il s'est frayé un chemin. De même, nous ne devons point fixer l'origine de la souveraineté papale dans ces âges où elle était déjà devenue l'occasion de grandes révolutions et des entreprises les plus gigantesques, telles que le passage des Alpes par des armées immenses, de batailles, de siéges d'où dépendait le sort des nations et des dynasties, d'entreprises enfin qui avaient pour résultat d'élever à la sublime dignité de premier empire chrétien ce sauvage et barbare Occident, qui, avant les événements issus du fait même de cette souveraineté pa-

pale, se confondait, on peut le dire, comme province dans le domaine des Grecs dégénérés. Tout ainsi que nous trouvons dans les cimes élevées et solitaires des Alpes non-seulement la source première du Rhin, mais l'origine de cette puissance qui lui donne la majesté et la force de sa course prodigieuse: de la même manière c'est dans les sentiments élevés de dévotion, qui dès l'origine faisaient vénérer si profondément le prince des apôtres à cause des prérogatives dont le Seigneur l'avait investi, que nous rencontrerons à la fois la source authentique et primitive de la souveraineté temporelle de ses successeurs, et de cette vitalité puissante qui, apparemment exemptée des destinées communes à toute chose terrestre, est restée vive et ferme au milieu des vicissitudes de tant de siècles.

Quelques auteurs placent le commencement de cette souveraineté à l'époque où les habitants de Rome et des euvirons, ainsi que ceux de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole, se mirent spontanément à l'abri du sceptre des papes. Mais quelle cause a poussé ces peuples à exécuter cette résolution, en apparence si étrange et si difficile à expliquer? L'impulsion seule de leur dévotion et de leur amour pour le prince des apôtres. L'authencité de ce fait est attestée non-seulement par les monuments écrits de cette époque, mais encore par le nom du territoire lui-même, appelé depuis ce temps-là le patrimoine de Saint-Pierre.

On prétend, d'un autre côté, que c'est dans la donation de Pepin qu'il faut chercher l'origine de cette souveraineté. Mais quel motif a provoqué cette donation? Quelle influence faisait armer ce prince aussi ambitieux que brave? Qui le conduisait avec ses guerriers à travers les Alpes, pour combattre une nation entière et jouer sur un

champ de bataille une couronne d'autant plus chère et précieuse qu'elle était nouvelle sur son front ? Il l'a proclamé à haute voix dans son camp : « Aucune considération terrestre ne m'a engagé dans cette entreprise, c'est l'amour seul de saint Pierre : *nisi pro amore sancti Petri* (1). » Il ne conserva aucune terre, aucun château, aucune ville de toutes ses conquêtes, mais en fit porter à Rome par ses ambassadeurs et déposer sur le tombeau de saint Pierre les clefs et l'acte de donation signé par lui-même, par ses fils, par tous les membres de la noblesse franque. Charlemagne traverse aussi les Alpes, soutient par ses armes victorieuses ces actes de son père, ne se contente pas de les ratifier, mais il y ajoute encore. Pourquoi ? Sa vénération pour le prince des apôtres était si profonde, qu'il ne voulut monter qu'à genoux les degrés de sa basilique ; et quand il renouvela la donation de Pepin, c'est toujours à saint Pierre que les villes et les territoires sont donnés (2). L'empereur Louis le Pieux ne s'écarta pas des traces de son père et de son grand-père : il renouvela les actes de dotation, et c'est toujours à saint Pierre qu'il garantit les États, et aux papes comme à ses vicaires (3).

En un mot, examinez les annales de ce royaume mystérieux, considérez-les en tous sens, lisez et relisez les chartes et les actes des empereurs à quelque race qu'ils appartiennent, partout vous rencontrerez les preuves du même sentiment. Que ce soit le pape Étienne II qui appelle l'aide du roi Pepin pour recouvrer ses États, ou Pie VII qui lance la foudre pour excommunier Napoléon pour les avoir usurpés, on reconnaît toujours le

(1) Anast. in *Vit. Steph. II.*
(2) Anast in *Vit. Hadriani I.*
(3) Baronius, *ad ann.* 816. Pagi, *ad ann.* 816.

prince des apôtres qui agit partout comme le seul et véritable souverain de ces États. C'est à saint Pierre que les Normands de Naples et de Sicile firent hommage pour leurs fiefs relevant du siége apostolique. Les papes ne sont que ses vicaires, et c'est à ce titre que nous les voyons gérer les affaires de son patrimoine dans l'intérêt et pour la splendeur du saint-siége. Vous ne rencontrerez nulle part dans les colossales archives de ce pouvoir aucun témoignage qui infirme cette assertion : surgissent, au contraire, de toutes parts des preuves qui la fortifient.

Nous ne nous arrêterons point à discuter si ces priviléges de saint Pierre reposent sur l'Écriture ou sur la théologie ; nous ne nous attacherons qu'aux faits historiques. Au lieu de nous laisser étourdir par les criailleries des disputeurs qui voudraient décider la question comme un procès, par des arguties et des chicanes sur des textes et des dates, nous descendrons aux catacombes comme à la vraie source d'où jaillit ce souverain pouvoir.

En examinant ses plus secrètes racines, en effet, il devient évident que cette souveraineté naquit au moment même où se planta cette mystérieuse graine du sénevé évangélique : car, dès le commencement, saint Pierre exerçait, sur les affaires temporelles de la chrétienté naissante, un pouvoir si étendu, qu'aucun peut-être de ses successeurs, aux temps même les plus florissants de la papauté, ne l'a dépassé.

Les possesseurs de maisons ou de terres, disent les saintes Écritures, les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres (1). Cette discipline, établie à Rome dès l'arrivée de saint Pierre, car elle n'était pas confi-

(1) *Actes*, ch. 4, v. 34, 37.

née à Jérusalem, devint bientôt universellement obligatoire dans toutes les églises du monde, ainsi que nous le recueillons des Épîtres apostoliques (1).

Nous trouvons la pratique de cette discipline dans les communautés chrétiennes d'Asie (2).

Saint Paul, exhortant les fidèles de Corinthe à accomplir fidèlement ce devoir, leur cite l'exemple des églises de Galatie (3).

Celles de Macédoine, malgré leur excessive pauvreté, supplient instamment l'Apôtre de leur permettre de partager ce ministère de charité en contribuant de leurs biens au secours des saints (4).

Ce qui démontre que cette sublime économie était universellement en usage alors, c'est ce que dit saint Paul dans son Épître aux Corinthiens (5). L'Apôtre, les pressant de faire d'abondantes largesses, ajoute : « Je ne prétends point que ceux-ci « soient exempts de toute charge, tandis que vous serez « écrasés ; mais je désire que tout soit réglé avec une « juste mesure. Actuellement, aidez-les dans leurs « besoins avec le superflu de votre abondance, afin « qu'ils vous aident de même au jour de votre détresse. « C'est en cela que consiste une juste et généreuse ré- « ciprocité. »

Et d'après ce que des écrivains les plus proches des temps apostoliques nous apprennent à cet égard, il résulte que cette discipline ne se bornait point à tels ou tels lieux, mais s'étendait à tous sans exception et d'une

(1) 1. *Corinth*, XIV, 1-4.
(2) *Act.* XI, 29.
(3) 2. *Cor.*, VIII, 2.
(4) 2. *Cor.*, VIII, 16, et IX, 1-16.
(5) 2. *Cor.*, VIII, 13.

manière permanente (1). Ainsi, selon les canons attribués aux apôtres, les offrandes d'usage étaient de deux sortes : l'une de blé, de raisin, d'huile et autres substances, telles que l'encens, présentées directement à l'autel ; l'autre de lait, de légumes, d'animaux et semblables objets portés à l'habitation de l'évêque, qui les distribuait conformément aux règles établies. Saint Justin, martyr, et Tertullien(2) parlent de quêtes et de collectes faites régulièrement chaque dimanche, de la même manière que celles en usage au temps de saint Paul. C'était même là un des traits principaux qui remplissaient les païens d'admiration pour cette nouvelle religion, contre laquelle cependant ils suscitaient tant de persécutions.

Loin de s'affaiblir avec le temps, cette tendance de la primitive Église s'affermit, devint de jour en jour plus prononcée et plus vive à mesure que les maux et les persécutions augmentaient.

Tout contribuait, à ces époques de dangers et de tribulations, à détacher les fidèles des joies et des entreprises terrestres ; tout les portait à ne faire de leurs trésors temporels que ce salutaire emploi, si souvent et si expressément recommandé par l'Évangile. Cette influence produisait ses effets avec beaucoup plus de force et d'uniformité à Rome qu'ailleurs (3).

On pourrait aisément prouver, par les Actes des martyrs, que, pendant les trois premiers siècles, les richesses des chrétiens de Rome étaient entièrement à la dispo-

(1) *Canon apost.* 3, 4, 5.

(2) Saint Justin, *Apolog.* 1, *aliàs* 2. — Tertullien, *Apolog.*, c. 39.

(3) Fleury, *Hist. eccl.*, t. II, l. VII, n. 39. — Alban Butler, 10 *August.* — Saint Ambroise, *De Officiis*, l. II, c. 28. — Prudentius, in *Hymn.* 2, *de Coronâ.* — Bingham, *Origines et antiquit.*, t. II, l. v, c. 4. — Thomassin, *Anc. et nouv. discipline*, t. III, l. I, ch. 2.

sition des successeurs de saint Pierre : fait indubitable, qui nous montre que le prince des apôtres et ses successeurs immédiats, longtemps avant de sortir des catacombes, possédaient des moyens puissants d'influence temporelle.

A l'égard de l'Église romaine, fondée par saint Pierre, et scellée par son sang et par celui de saint Paul, comme elle était, dit Sigonius, le chef des autres Églises par sa dignité et sa juridiction, elle surpassait aussi toutes les autres par son opulence. Elle possédait un nombre prodigieux de vases sacrés en or et en argent, des ornements de toute espèce, des terres fertiles et de spacieux domaines dans presque toutes les contrées de l'Afrique et de l'Europe.

Les propriétés du saint-siége, déjà considérables quand cet événement eut lieu, s'augmentèrent énormément après la conversion de Constantin, par la munificence de ce grand prince et des césars chrétiens ses successeurs.

Une autre source très-abondante se trouvait dans les offrandes et les donations de convertis opulents, en particulier des patriciens. Possesseurs, à cette époque, d'immenses fortunes, ils aimaient, même comme courtisans et pour avoir la vogue, à suivre l'exemple des empereurs. On est vraiment frappé d'étonnement en lisant l'énumération des dons du seul Constantin, faite par Anastase dans ses Vies des papes, énumération que les plus sévères critiques sont obligés de reconnaître pour exacte. Elle comprend plusieurs pages in-folio. Qu'il nous suffise de dire que, sans compter le prix d'exécution d'une beauté merveilleuse, la valeur des vases d'or et d'argent montait, pour la seule basilique de Latran, à deux millions de francs

à peu près. Le même Anastase rapporte que les revenus fonciers de cette basilique s'élevaient à deux cent cinquante mille francs par année, plus un tribut annuel de cent cinquante livres d'encens pur pour l'autel.

On adhère aisément à ces assertions quand on songe que les revenus presque infinis consacrés par l'État au culte païen se trouvaient à la disposition de Constantin, et qu'il avait de plus entre les mains ces énormes fonds pécuniaires, ordinairement dissipés par ses prédécesseurs dans des largesses aux légions et des jeux sanglants ou brutaux à l'amphithéâtre et au cirque.

En effet, nous apprenons par les épîtres de saint Grégoire le Grand (1), que, de son temps, l'Église romaine possédait d'immenses et riches domaines appelés patrimoines, en Italie aussi bien qu'en Dalmatie, Sicile, Sardaigne, Corse, Égypte, dans les Gaules, en Afrique et en plusieurs autres provinces. Quelques-unes de ces possessions étaient affermées au nom de l'Église romaine; d'autres portaient le nomde seigneuries, embrassant quelquefois des villes, des provinces entières, sur lesquelles les papes exerçaient par leurs officiers tous les droits de suzeraineté (2).

Nous savons par des témoignages authentiques que, vers la fin du septième siècle, les districts ou cantons des Alpes cottiennes, renfermant la ville de Gênes et la côte connue sous le nom de Riviera, appartenaient aux papes; et que les Lombards, envahissant ces provinces, les rendirent ensuite, vers 708, au pape Jean VII, comme d'anciennes possessions de l'Église romaine.

(1) Joh. Diac., in *Vit. Greg.*, l. II.

(2) S. Grég., *Ep.*, I, 44; XI, 11, 99, 100. — Thomassin, *Anc. et nouv. discipline.*

« Le roi Aripert, dit le vénérable Bède (1), rendit au saint-siége plusieurs seigneuries et patrimoines des Alpes cottiennes, possédés depuis des temps très-reculés par l'Église de Rome, mais qui avaient été usurpés pendant bien des années par les Lombards. Cette donation, écrite en lettres d'or, fut solennellement envoyée à Rome. »

Les revenus de Sicile et de la Grande Grèce ou Calabre montaient annuellement à près de quatre cent mille francs. Sigonius ajoute qu'outre les États mentionnés les papes en possédaient encore en Toscane, en Sardaigne, dans les Abruzzes, en Lucanie et en différents autres endroits (2).

L'histoire rend témoignage de l'usage que faisaient les papes de ces immenses revenus. Pendant toute la durée des persécutions, ils les employaient à la subsistance des pauvres, des malades, des infirmes, des veuves, des orphelins et des captifs ; à la sépulture des martyrs ; à l'érection ou l'embellissement des oratoires dans les cryptes et les catacombes ; à l'entretien des missionnaires ; au soulagement ou au rachat des confesseurs en captivité ; et enfin à l'envoi de secours de toute sorte aux Églises souffrantes des provinces éloignées de la chrétienté.

Il existe, dit Eusèbe, une lettre de Denys, évêque de Corinthe, adressée aux Romains sous le nom de Soter, alors leur pontife, dans laquelle nous voyons qu'il approuve et loue un usage en vigueur chez les Romains : « Je sais, écrit-il, que, dès le commencement de votre conversion au christianisme, vous avez la pieuse cou-

(1) In *Chron.*, anno 708.
(2) Sig., *De reg. ital.*, an. 570.

tume de secourir vos frères en diverses manières et d'envoyer les subsides de la charité aux Églises en détresse. Par cette charitable munificence, toujours en honneur parmi vous, vous vous montrez les dignes héritiers des premiers Romains, vos pères dans la foi. Votre vénéré pontife Soter a soigneusement pratiqué et largement étendu cet usage, se montrant toujours un fidèle, un actif instrument de vos bienfaits envers les saints, fortifiant aussi par des paroles de consolation, comme un père tendre et affectueux, les étrangers qui vous visitent (1). »

Pendant ces longues et effrayantes catastrophes qui abaissèrent dans la poussière le front de cette cité reine du monde, les Papes demeurèrent l'espérance suprême du peuple romain et du sénat. Ce ne fut jamais d'une main parcimonieuse qu'ils distribuèrent leurs revenus à la multitude souffrante, dans ces temps où la famine et les malheurs de toute espèce accablaient les peuples à cause de la faiblesse du gouvernement et des désastres de la guerre (2). Ils veillaient à la réparation des édifices publics; à la fondation des églises, des monastères, des colléges de missionnaires, des hôpitaux pour les étrangers et les malades.

« Chaque année, dit Anastase dans sa Vie du pape Symmaque (498), il envoyait des vêtements et de l'argent, en Afrique et en Sardaigne, aux évêques jetés en exil. Il expédiait en Ligurie, à Milan et ailleurs de larges sommes pour racheter les captifs, qu'il aimait à combler de dons en les renvoyant dans leur patrie. »

Le même auteur nous rapporte que Pélage II (de 577

(1) *Hist. eccl.*, l. IV, c. 23, et Saint Denis d'Alex., *ap.* Euseb., l. VII, c. 5.
(2) Sig., l. I.

à 599), le prédécesseur immédiat de saint Grégoire le Grand, convertit sa propre maison en un hôpital pour les pauvres et les vieillards. Dans ces âges, où l'hospitalité était une vertu apostolique, on connaissait dans le monde entier avec quelle munificence les Papes l'exerçaient. Le pèlerin, visiteur pieux des tombeaux des apôtres, ne manquait jamais de rien, quelle que fût sa condition ou son pays. Le pèlerin besoigneux était reçu aussi bien que le prélat ou le prince couronné. Aucun d'eux ne retournait dans sa patrie sans y emporter quelque gage de la bonté du saint-père. Ces mêmes trésors servaient encore à organiser ces expéditions nombreuses de missionnaires envoyés pour convertir et civiliser les barbares; et s'il en restait quelque fonds, on ne l'épargnait jamais lorsqu'il s'agissait d'assurer le salut public ou d'augmenter la prospérité générale.

Voici quels furent les éléments primitifs sur lesquels se fonda la domination des papes, domination que leur dévouement patriotique et généreux, à l'époque surtout des invasions des barbares et du renversement de la ville païenne, tendait sans cesse à affermir. Car, comme si le pouvoir fondé par Romulus et les césars eût été providentiellement destiné à servir de chrysalide au gouvernement temporel des papes, nous voyons que celui-ci apparaît et se développe à mesure que celui-là décroît et s'écroule sous les secousses des siéges et des fléaux qui ne cessaient pas. Les besoins publics et privés, dit Gibbon, étaient secourus par les revenus abondants des papes. C'était à l'abri de la chaire de Pierre que le sénat et le peuple, jadis si hautains, cherchaient protection et sécurité aux suprêmes moments de leur détresse. Lorsque leurs légions étaient anéanties et que leurs orgueilleuses murailles demeuraient impuissantes à les protéger, c'é-

tait le prêtre vénéré qui allait au-devant du Hun furieux ; à sa voix, l'impitoyable Vandale se sentait ému ; le glaive tombait des mains d'Alaric. Ainsi, saint Léon le Grand fut plus que le souverain de Rome : il s'en fit plusieurs fois le sauveur. De même, c'était à l'instigation de l'archidiacre Pélage, le pape Silvérius étant alors en exil, qu'à une époque postérieure les malheureux restes du sénat romain et du peuple ne furent point sacrifiés à la vengeance de Totila. Enfin, ils durent leur salut au pape Agapet, sous le joug des Ostrogoths, et au pape Jean, sous la cruelle tyrannie de Narsès. Cependant, ce ne fut guère qu'au pontificat de Grégoire le Grand, que le prince et le prêtre nous apparaissent formellement unis dans la même personne ; car ce fut précisément à cette époque (de 590 à 604) où Rome et l'Italie étaient descendues au point le plus profond de la détresse.

Entre les années 566 et 569, l'Italie entière, dit Muratori, était en proie à une peste affreuse qui la rendit semblable à un désert, à tel point qu'on ne trouvait plus de travailleurs pour récolter les moissons ou vendanger les vignes : *Ne v' era chi mietesse, ne chi raccogliesse l'uve*. Partout, dit Paul Warnefrid, on ne voyait que gémissements et larmes amères. Tous fuyaient leurs demeures ; les troupeaux abandonnés par leurs maîtres erraient au hasard : aucun cri n'interrompait le funèbre silence des villas et des villes. Les fils laissaient sans sépulture les cadavres de leurs pères, et la mère oubliait son enfant au milieu de son agonie. Si quelque homme, obéissant encore aux premiers instincts de la nature, ensevelissait le corps de son voisin, il ne pouvait guère attendre d'un autre le même service. De tous côtés le silence paraissait reprendre son empire primitif. Plus de voix dans les champs, plus de sons de la musette du

berger sur les collines; les bêtes fauves n'effrayaient plus les troupeaux; la poule timide n'avait plus à craindre l'oiseau vorace; l'épi de froment, oublié sur sa tige, laissait tomber ses grains précieux; la grappe pourprée, rompue par la surabondance de son jus, humectait inutilement la terre (1). A l'approche de l'hiver, au témoignage de ce même écrivain, on semblait entendre partout, jour et nuit, le son des instruments de guerre, et comme le bruit lointain d'une grande armée en marche. C'étaient comme les préludes des malheurs suspendus sur l'Italie. En effet, l'année suivante, Albouin, roi des Lombards, traversa les Alpes juliennes à la tête d'une innombrable armée de rapaces et sanguinaires barbares, qui se précipitèrent avec une furie irrésistible sur ce pays sans défense, achevant par le fer et le feu la destruction de ce que la peste avait épargné.

Ces hordes impitoyables, composées des plus farouches et belliqueux aventuriers des diverses nations barbares, esclaves des erreurs de l'arianisme ou des superstitions les plus hideuses de l'idolâtrie, inondèrent le pays avec une telle rapidité, qu'en moins de sept années nous les voyons établies en Lombardie, en Toscane, à Spolète, à Bénévent; tandis que les garnisons des empereurs grecs, formidables seulement aux faibles et infortunés Italiens, contemplaient, du haut des murs de Ravenne et de quelques autres forteresses, les maisons de leurs sujets en flammes, ou leurs sujets eux-mêmes liés ensemble comme des chiens et traînés au delà des monts et des mers vers une dure servitude.

Ces envahisseurs se précipitaient de tous côtés sans résistance, ne laissant sur leur passage que des ruines et une affreuse solitude.

(1) Paul Warnefrid, *De Gestis Longobard.*, l. II, ch. 3.

« Vois, dit saint Grégoire dans une lettre à l'empereur Maurice, tout est livré à la merci des barbares : partout des cités détruites, des citadelles abattues ; la contrée ouverte et dépouillée de ses habitants est devenue un immense désert ; les serviteurs du Christ sont journellement les victimes des sanglantes superstitions de ces idolâtres. »

Leur fanatisme destructeur allait si loin, que saint Grégoire pleurait amèrement en voyant les innombrables désastres de l'Église et les sanctuaires ruinés, en pensant qu'il ne restait plus de prêtres pour baptiser les enfants ou pour absoudre les moribonds (1). Mais ce qui peut-être nous donne la plus vive idée des horreurs de cette époque épouvantable, c'est l'opinion généralement répandue en ces temps que des lueurs effrayantes, des signes semblables à ceux qui présagèrent la chute de Jérusalem, apparurent fréquemment dans les parties septentrionales du ciel, quelques mois avant la terrible invasion des Lombards, et jetèrent dans l'esprit des populations une terreur universelle.

La destinée de Rome a toujours été de tenir le premier rang parmi les villes italiennes au jour du triomphe ou du malheur. Il semble que l'ambition unique de ces conquérants, depuis Alaric, qui trouva dans Rome une cité pour ainsi dire de palais, de thermes, de cirques, de temples, peuplés de conquérants et de dictateurs, jusqu'à Totila, qui en fit un désert hérissé de marbres brisés, ait été de la ravager, de la piller, de la détruire. Les éléments paraissaient aider les barbares à compléter leur mission de destruction. Selon saint Gré-

(1) Baron. *Ad ann.* 590.

goire le Grand (1), il existait une prophétie attribuée à saint Benoît, annonçant la ruine de Rome, non point seulement par les mains des barbares, mais par les éclats de la tempête, par des tourbillons de feu, par les secousses du sol tremblant, et saint Grégoire, en la rappelant à son peuple en présence du tragique spectacle déroulé sous ses yeux, leur démontrait par le fait la vérité de cette prédiction. « Cet arbre majestueux, dit Gibbon, tronc informe, privé de ses branches et de son feuillage, gisait ignominieusement sur le sol. Les courriers porteurs des commandements suprêmes, les messagers des victoires, ne se rencontraient plus sur les voies Appienne ou Flaminienne. L'approche des farouches Lombards tenait la ville dans une épouvante qui ne cessait guère. Les campagnes, réduites à une sauvage solitude, n'exhalaient plus qu'un air pestilentiel. La curiosité ou l'ambition n'attiraient plus les nations vers la capitale du monde : et si par hasard quelque étranger s'aventurait vers ces contrées, frappé de stupeur à la vue de l'affreuse perspective de cette cité jadis si superbe, il était presque tenté de s'écrier : Où est le sénat? et le peuple, où est-il? »

Tel était l'état de Rome, même selon leur ennemi, lorsque les successeurs du pêcheur de Galilée la prirent sous leur égide protectrice, non point par ambition, mais par pitié. Si cette plage, baignée par le Tibre, témoin naguère de tout ce qui s'agitait de grand dans les affaires du monde, n'est point retombée dans cette condition sauvage du temps où la visitait le roi Évandre pour y faire pâturer ses troupeaux, elle le doit à l'influence des Papes. Comme Thèbes, Babylone,

(1) *Dialogues de saint Grég.*, l. II.

Carthage, dit Gibbon en parlant de ces temps, le nom de Rome eût été rayé de la terre, si un principe vital contenu dans son sein (il veut dire la papauté) ne l'eût rendue encore une fois à tous les honneurs de la souveraineté. En un mot, il n'est pas possible d'imaginer rien de plus sombre, rien de plus désespéré, que l'état de Rome à l'époque où saint Grégoire, pressé par la voix des cieux, exprimée dans les instances passionnées du clergé et des fidèles, abandonna son cloître, ses études chéries, son austérité et ses prières, pour se charger non-seulement des soucis et des travaux du pontificat, mais des soins pour lui encore plus lourds et des sollicitudes du gouvernement temporel de cette ville, et à la fois de toute l'Italie. Au moment de son avénement au trône, une peste, enfantée par les émanations malsaines des eaux du Tibre débordé, causa d'affreux ravages : la mort moissonnait tant de victimes, qu'au rapport d'un envoyé de saint Grégoire de Tours, témoin oculaire, quatre-vingts personnes, pendant la procession dite des Litanies, tombèrent frappées par le fléau.

« Une épée a transpercé notre âme même, s'écrie ce pasteur affligé dans une allocution à ce peuple naguère si nombreux et si florissant. Voici que la faux de la vengeance divine sévit contre nous avec une implacable rigueur. Ses coups sont si soudains que la mort, impatiente et jalouse, n'attend pas même que les langueurs ou les souffrances de la maladie lui aient préparé le chemin. Hélas! nos yeux en sont les tristes témoins, elle bondit tout à coup et abat ses victimes. Les parents voient leurs enfants précipités avant eux dans la tombe. Le vieillard affaibli survit aux jeunes gens pleins de vie et d'orgueil. Les hommes tombent à droite et à

gauche ; pas une maison qui ne soit soudainement frappée et plongée dans le deuil. »

Peu de temps après, en une homélie au peuple sur les malheurs prédits par le prophète *Joël* dans son premier chapitre commençant par ces mots : Les sauterelles ont consumé ce que les chenilles avaient épargné, il ajoute : « Voici, mes frères, que chaque jour nos yeux contemplent ces malheurs affreux, dont nos oreilles avaient entendu l'annonce dans les paroles de la prophétie. »

Ecce, fratres mei, jam cernimus quod audiebamus.

De ce peuple nombreux, qu'en reste-t-il ? Une misérable poignée. Encore est-elle chaque jour diminuée par les accidents imprévus qui se succèdent avec une effrayante rapidité autour de nous. Combien, par exemple, se sont endormis avec de séduisants projets pour le lendemain, ont été ensevelis sous les ruines de leur demeure, avant que l'aurore eût révélé aux survivants le désastre causé par ce tourbillon qui arracha du sol les arbres les mieux enracinés, renversa des maisons et même abattit les masses gigantesques de nos édifices sacrés ! Ce n'est point encore assez. Aux cruelles hostilités des Lombards au dehors se joignirent les violences et les vexations des soldats mercenaires au dedans, comme le témoigne une lettre du même pontife à l'exarque grec. Le temps n'apporta point d'allégement à la misère de saint Grégoire et de son peuple. Cinq ans après, nous le voyons suspendre le cours de ses interprétations des prophéties d'Ézéchiel, à cause des dangers publics qui l'appelaient à de tout autres occupations. « Ne me blâmez pas, dit-il, si après cette lecture je cesse le cours de mes instructions, car les malheurs publics augmentent à chaque heure ; hélas ! vous ne le savez

que trop. Les ravages du glaive nous assiégent de tous côtés, nous menacent d'une entière destruction. Plusieurs victimes de notre malheureux peuple nous reviennent les mains coupées, pour nous raconter que d'autres gémissent dans l'esclavage ou qu'ils ont déjà souffert une sorte de mort. Quoi d'étonnant alors, quand mon âme est lasse de vivre, que ma langue se refuse à mes explications apostoliques? » L'année suivante, écrivant au patriarche d'Alexandrie, ce pontife attristé lui dit : « C'est à regret que j'entreprends de vous décrire ce que nous endurons de l'épée des Lombards, qui pillent et ravagent tout devant eux. En cherchant une consolation, nous ajoutons encore aux angoisses d'un cœur déjà trop affligé. » Prêchant le panégyrique des saints martyrs Nérée et Achillée (Homélie xxviii) : « Voyez, s'écrie-t-il, comment ce monde que nous aimons nous échappe ! Ces saints sur les tombes desquels nous sommes assemblés méprisèrent toutes les illusions du siècle au moment où il était brillant et agréable : mais aujourd'hui le monde croule de toutes parts, et cependant nous l'aimons. Ici la désolation, là le trépas, ailleurs les plus cuisantes amertumes ; et pourtant nous chérissons ce qui cause notre ruine. Nous nous attachons à ce qui nous fuit, nous poursuivons avec une ardeur insensée un bonheur qui s'évanouit. » De nouveau, en 603, il écrit à l'empereur Phocas : « Il est impossible au langage humain de donner une juste idée de ce que nous avons eu à souffrir journellement des Lombards pendant les trente-cinq dernières années. » Dans l'année 604, qui précéda sa mort, le même pontife nous décrit ainsi l'état de Rome dans une de ses homélies sur Ézéchiel, qu'il avait reprises : « Nos yeux ne rencontrent que scènes de tristesse, nos

oreilles n'entendent que cris de souffrance. Le pays, parsemé des ruines des villes et des bourgades, n'a plus d'habitants ni de cultivateurs. Nous sommes condamnés à contempler les misérables restes de la population incessamment soumise aux horreurs du pillage ou de la captivité. Jugez de notre peine, à nous spectateurs de ces innombrables maux sans cesse suspendus sur cette ville autrefois reine, mais aujourd'hui veuve, désolée, ravagée, privée de ses citoyens! On a enlevé ses patriciens. Qu'est devenu le sénat et le peuple? Plus de traces de la majesté des âges écoulés. Son peuple a péri, et bientôt ses murailles écroulées seront confondues dans la poussière.» Croire, cependant, que le patriotisme de saint Grégoire se bornait à de vaines lamentations sur les malheurs public, ce serait étrangement défigurer l'histoire. Malgré ses infirmités physiques, qui firent de sa vie une sorte de martyre prolongé, malgré les soins et les obligations de sa position apostolique, chaque jour de ses quatorze années de pontificat fut néanmoins signalé par quelque trait de généreux dévouement pour le salut de la patrie. Durant toute cette période, la négligence et les embarras des empereurs grecs, trop occupés à la répression des troubles intérieurs ou à la guerre contre les Avars ou les Perses pour donner quelque assistance efficace à leurs sujets italiens, laissaient retomber sur ce pontife la défense et l'administration de Rome et de l'Italie entière. Ses suppliques, soit par lettres, soit par l'entremise de ses nonces à Constantinople, demeuraient toujours infructueuses. Maurice ne parut s'en occuper que pour reprocher au pontife ses sacrifices, ou pour le traverser et rendre inutiles ses efforts pour le salut public. » Les infortunes de Rome, dit Gibbon, nécessitaient la main du pasteur apostolique dans toutes les

négociations de la paix ou de la guerre. Il envoyait des gouverneurs aux villes et aux bourgades, donnait des ordres aux généraux, soulageait la misère commune, traitait de la paix ou de la rançon des captifs avec l'ennemi. Quoi de surprenant alors, que, remplissant à la fois ces fonctions et celles du suprême vicaire du Christ, les dignités de prince et de pontife aient paru se confondre en sa personne ? » « Régir l'Église et les diverses hiérarchies cléricales, écrit saint Grégoire à un autre saint évêque ; pourvoir aux nécessités temporelles et spirituelles des monastères et des pauvres ; être toujours en garde contre les ruses du Lombard ennemi, et, ce qui est encore plus rebutant, faire échouer les trahisons et les perfides complots des chefs militaires, voilà des soucis et des travaux dont vous apprécierez aisément le poids immense. » Plusieurs lettres de saint Grégoire aux évêques ont pour objet de provoquer leur zèle dans la défense de leurs villes épiscopales, dans l'exercice des fonctions de magistrats civils, si négligées à cause de l'anarchie et du trouble de ces temps. Il leur enjoint de veiller assidûment à la construction, à la réparation, ou à la défense des murailles et des forteresses, de les fournir d'hommes et de munitions de bouche et de combat. Il donna un coadjuteur vigoureux et capable d'inspecter ces travaux, à un évêque que la vieillesse et les infirmités en rendaient incapable. Abandonnée partout, ou trahie par l'infidélité des gouverneurs laïques, la cause de l'ordre et de la sécurité sociale était défendue par le dévouement des papes.

Tout en déployant tant d'activité pour prévenir les invasions des barbares et se prémunir contre les dangers extérieurs, il n'omettait pas néanmoins de secourir les besoins ou d'alléger les misères de son peuple avec la

bonté d'un père. « L'Église romaine, dit encore Gibbon, comme on l'a vu plus haut, possédait d'immenses domaines en Italie, Sicile et autres provinces plus éloignées, et ses agents, ordinairement sous-diacres, jouissaient sur leurs tenanciers d'une juridiction civile et même criminelle. Le successeur de saint Pierre administrait son patrimoine avec la modération du plus vigilant seigneur. Les épîtres de saint Grégoire fourmillent de sages instructions sur l'abstention des procès douteux et vexatoires, sur la conservation de l'intégrité des poids et mesures, sur la concession des délais convenables aux jugements, et pour la réduction de la capitation des esclaves et des serfs. Les revenus de ses domaines étaient transportés à l'embouchure du Tibre, aux frais et risques du saint-père, revenus dont il disposait en fidèle économe de l'Église et des pauvres, pour le maintien de la paix et le bonheur commun. Les volumineux recueils de ses recettes et dépenses ont été longtemps conservés dans le palais de Latran, comme un modèle d'économie chrétienne. Aux quatre grandes fêtes, il remettait une allocation trimestrielle au clergé, à ses serviteurs, aux monastères aux églises, aux cimetières, aux maisons de charité, aux hôpitaux de Rome et au reste du diocèse. Le premier jour de chaque mois, il distribuait aux pauvres, selon les saisons, une portion déterminée de blé, vin, fromage, légumes, huile, poisson, habits et argent. Ses trésors satisfaisaient à toutes les requêtes extraordinaires du talent on de l'indigence. Sa bonté, à chaque jour et à chaque heure, venait en aide aux malades, aux pauvres, aux pèlerins, aux étrangers. Il ne s'asseyait jamais à sa table frugale sans auparavant en faire partager quelque mets à un malheureux. La misère de ces temps avait réduit les nobles et les dames romaines à recevoir sans rougir

les dons de l'Église : trois mille vierges recevaient leur nourriture et leur éducation des mains de leur bienfaiteur; plusieurs évêques d'Italie se mettaient à l'abri des barbares sous les portiques du Vatican. Grégoire peut être justement appelé le père de sa patrie. La délicatesse de sa conscience était telle, qu'à cause de la mort d'un mendiant péri dans la rue, il s'interdit à lui-même pendant plusieurs jours l'exercice des fonctions sacerdotales. Grégoire, continue le même auteur si ennemi des papes, avertit l'empereur Maurice, lui exposant l'incapacité et les fautes de l'exarque et de ses subalternes; se plaignit de l'enlèvement des vétérans de Rome pour la défense de Spolette; anima les Italiens à défendre leurs bourgades et leurs villes, et, au moment du péril, daigna nommer lui-même les tribuns et diriger les opérations des troupes de la province. Si nous ajoutons foi à ses propres déclarations, il aurait été facile à Grégoire d'exterminer les Lombards par leurs factions intérieures, sans laisser un roi, un duc, un comte sauver cette nation infortunée de la vengeance de leurs ennemis. Évêque chrétien, il préférait le salutaire office de pacificateur. Sa médiation apaisa le tumulte des armes. Mais, trop convaincu des artifices des Grecs et des passions des Lombards, il ne voulut point engager sa promesse sacrée pour l'observation de la trêve. Trompé dans son attente d'un général et dernier traité, il osa sauver son pays sans la permission de l'empereur ou de l'exarque. L'épée ennemie, suspendue sur Rome, était éloignée par la douce éloquence et les dons opportuns du pontife, qui inspirait du respect aux hérétiques et aux barbares. La cour de Byzance traitait avec insulte et mépris les services de Grégoire ; mais il trouva, dans l'attache-

ment d'un peuple reconnaissant, la plus pure récompense d'un citoyen et *le meilleur droit à la souveraineté.* »
Tel est le témoignage rendu par le plus implacable ennemi des papes à ces prétendus artifices, à cette ambition, à ces intrigues par qui leur domination temporelle a été fondée. Ce ne fut pas seulement pendant sa vie que Rome dut de la reconnaissance à saint Grégoire; ses œuvres vécurent après lui. Rien ne devint plus utile à ses successeurs que ses magnifiques exemples, imités par beaucoup d'entre eux, et qui demeureront à jamais un miroir de vertu apostolique pour tous ceux qui lui succèderont dans sa chaire, jusqu'à ce qu'ils remettent leur charge entre les mains du prince des pasteurs dont ils l'ont reçue.

Dans toutes ses luttes avec les Lombards, cruels et idolâtres comme ils étaient, il ne cessa jamais néanmoins de les traiter avec une sollicitude pastorale. Il entretint une correspondance amicale avec la reine Théodelinde au temps même de la confusion et des violences de la guerre, lui adressant des lettres, des ambassades, des présents et surtout des livres de piété. La conversion au catholicisme du roi lombard et de plusieurs de ses courtisans lui donna avant son trépas la douce espérance d'un avenir plus pacifique, tandis que, d'un autre côté ses conquêtes spirituelles sur les Saxons d'*Angleterre* et les Goths d'*Espagne* assuraient inévitablement à ses successeurs une influence immense qui peu à peu devait fixer leur prépondérance dans les affaires temporelles aussi bien qu'ecclésiastiques de la chrétienté.

Avant le grand pontificat de saint Grégoire, jamais les destinées de l'Europe entière n'avaient reposé plus complétement entre les mains d'un seul homme; jamais depuis les temps des apôtres, aucun pontife n'avait réuni

en sa personne tant de titres à l'admiration et à la gratitude de la postérité. Si la dernière étincelle de la civilisation ne s'est pas éteinte en Occident, c'est à lui qu'on le doit. En sauvant Rome des Lombards, en convertissant l'Angleterre, il prépara les événements qui ont enfanté l'Europe moderne. Quand il monta sur le trône pontifical, ses regards ne découvraient partout que des scènes affreuses de désordre, de violence, et la fatale obscurité de la barbarie descendue déjà et s'étendant sur toutes les nations occidentales. La trace du christianisme et de la civilisation romaine survivait à peine à la conquête saxonne en Bretagne. Les travaux de saint Maur et de ses compagnons évangéliques, en France, avaient été anéantis presque sans retour sous le gouvernement barbare et pervers des Mérovingiens. L'Espagne était opprimée par les Goths, qui unissaient aux plus grossières superstitions du paganisme un vif attachement à l'arianisme. La Suisse, la Germanie, les Pays-Bas et autres grandes régions du Nord gémissaient encore dans le sombre chaos de l'idolâtrie.

L'Italie, quoique partiellement exempte de semblables malheurs, voyait peu à peu s'écrouler ses institutions sous les coups destructeurs des Lombards, et une féroce ignorance, selon le mot de Muratori, envahissait les rangs de sa population. On abattait partout les maisons d'éducation ; on dépouillait sans pitié le clergé et les moines, les seuls savants de ces temps ; on renversait le Mont-Cassin, source abondante de lumières pour toute l'Europe pendant de longues années : ce ne fut qu'après un siècle de désolation que le pape Grégoire II essaya de le rétablir.

Il est impossible de dire comment l'Europe se serait relevée de ses ruines, si Rome, la dernière forteresse des

sciences et de l'ordre, eût aussi tombé dans l'abîme. Hors cette ville, on ne voyait poindre en Occident ni en Orient aucune lueur d'espérance vers le retour des lumières (1).

« Tandis que le patriarche de Constantinople jouait le rôle d'un esclave sous les yeux de son maître, dit Gibbon, le génie et l'indépendance des papes s'éveillaient à cause de leur position éloignée et dangereuse au milieu des barbares. Leur élection populaire les rendait chers aux Romains; la misère publique et privée trouvait un allégement dans leurs amples revenus. Les empereurs grecs, faibles et négligents, se voyaient contraints de les consulter dans la paix ou la guerre. Tous les papes, qu'ils fussent italiens, grecs ou syriens, prenaient la même politique, dès qu'ils montaient sur la chaire de saint Pierre; et Rome, après la perte de ses légions et de ses provinces, retrouva sa suprématie dans le génie et la fortune de ses pontifes. »

« Déjà le spectre de l'islamisme, qui bientôt devait fondre sur le languissant empire de Byzance, grandissait dans le désert. Trente ans après la mort de saint Grégoire, Bosra, Damas, Émessa, Balbec, Tyr, Tripoli, Antioche, Jérusalem même, tombaient sous le joug des apôtres de Mahomet : les successeurs de Constantin fuyaient d'Asie devant les brigands de l'Arabie. Au lieu de porter secours à l'Europe, ces lâches despotes devenus théologiens intrigants, essayaient de dicter aux pontifes ce qu'ils devaient enseigner, en leur adressant des *ecthèses* et des *types* (titres qu'on donnait à leurs missives), ou, beaucoup plus souvent, leur demandaient assistance contre les Sarrasins et les Turcs.

Si Rome eût tombé sous le joug lombard, et elle y

(1) Gibbon, *ubi sup.*, ch. 49.

serait tombée sans saint Grégoire, c'en était fait des espérances du christianisme. Mais, avec une vertu et une magnanimité incomparables, il repoussa l'invasion sans quitter son caractère de douceur chrétienne ; il sauva sa patrie, et, avec elle, la seule pépinière de cette race d'apôtres qui, en moins d'un siècle après sa mort, convertirent et civilisèrent de nouveau l'Occident avec une rapidité et un succès merveilleux.

CHAPITRE II.

Phases successives de l'accroissement de la royauté papale. — Successeurs de saint Grégoire le Grand. — Grégoire II et Léon l'Iconoclaste. — Scène dans le camp lombard, sous les murs de Rome. — Effets de la commotion iconoclaste. — Rome et l'Italie abandonnées par les empereurs grecs. — Pepin, appelé par les Papes, vient les délivrer. — Comment le vœu des peuples crée les Papes rois.

Les successeurs de saint Grégoire si justement surnommé le Grand continuèrent à marcher fidèlement sur ses traces. D'ailleurs la faiblesse et les désordres des empereurs byzantins perpétuaient la nécessité de leur surveillance pour la sécurité publique de l'Italie. Lorsque l'invasion pouvait être évitée, dit Thomassin, qui n'est pas l'adulateur des prétentions temporelles des papes, lorsque les Lombards pouvaient être pacifiés par des subsides, les papes de cette époque n'épargnèrent jamais leurs trésors ou leur intervention personnelle pour atteindre ce but. On peut juger que leur pouvoir grandissait toujours à cause de ces bienfaits. Cependant, ce ne fut qu'au temps de Léon l'Iconoclaste, qui, par son infâme et impie despotisme, détruisit le lien d'une union dont les Italiens ne retiraient que misères et affronts, que l'on commença de donner graduellement aux papes les titres et les honneurs d'un pouvoir souverain exercé réellement déjà depuis près d'un siècle.

Théophane et Zonaras, écrivains grecs, attribuent

au génie superstitieux de Léon les affreux excès commis par lui contre la liberté religieuse de ses sujets. L'ignorance et les préjugés naturels à un paysan isaurien qu'il était, son servilisme à l'égard des imposteurs juifs et mahométans qui entouraient son trône, rendent cette opinion assez probable. Cependant quelques historiens latins, en particulier Anastase, disent que Léon (comme plusieurs autres princes zélateurs prétendus de la réforme ecclésiastique) déclarait la guerre aux images du Christ et de ses saints, aux riches ornements de l'Église, beaucoup moins par zèle religieux que par esprit de rapine, afin de remplir ses coffres. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'en l'année 725 il publia un édit défendant toute marque extérieure de respect envers les images du Sauveur et des saints, ordonnant la spoliation de tous les sanctuaires de l'empire ; et pour en donner le premier exemple, il fit abattre à coups de hache le grand crucifix élevé par Constantin le Grand sur la façade du palais impérial de Constantinople. Une sédition tumultueuse, spécialement dans les îles helléniques, une tentative infructueuse de soulever Constantinople et de détrôner l'iconoclaste, furent en Orient les conséquences presque instantanées de cet édit.

« Mais en Occident, dit Giannone, et particulièrement « en Italie, il excita une telle indignation que le peuple « leva ouvertement l'étendard de l'insurrection. L'ex- « arque de Ravenne, voulant exécuter cet ordre et dé- « truire à main armée les images des églises, excita un « si violent tumulte, que les habitants révoltés se sépa- « rèrent de l'empereur et transportèrent les clefs de leur « ville entre les mains de Luitprand, roi des Lombards(1).

(1) Cette dernière assertion est incorrecte, comme nous aurons occasion de le montrer plus tard.

Sigonius, narrateur plus exact de ces événements, énumère les provinces soulevées alors contre une tyrannie si singulièrement semblable à celle des pachas turcs dans des temps modernes. C'étaient le duché de Rome, la Campanie, Ravenne et la Pentapole, dont nous préciserons plus loin la circonscription territoriale. En Campanie, le duc Exhilaratus et son fils, ayant essayé de soulever les populations contre le pape, furent eux-mêmes attaqués et défaits par les Romains.

Des accusations de perfidie, d'insolence, de rébellion, ont été lancées contre Grégoire II, dont on blâme la conduite dans cette occurrence. Il y a là plus de vivacité que de raison, surtout si on considère que les auteurs de ces accusations sont ceux-là même qui prétendent revendiquer cette liberté de conscience si bien défendue par ce pape. Du reste, afin de le flétrir, on a été forcé d'abandonner les véritables données de l'histoire. Et alors même qu'il pût exister une ombre de vérité dans ces invectives, un écrivain si ouvertement hostile aux prérogatives temporelles de la papauté, Giannone n'aurait pas dû parler de la conduite des papes en ces circonstances dans les termes suivants : Grégoire II, dit-il, gouvernait à cette époque le saint-siége. Quoique fortement opposé, ainsi que le peuple romain, aux projets de Léon, il ne cessa pas néanmoins de veiller activement au maintien des intérêts grecs en Italie. Il faisait entrevoir le péril d'une invasion lombarde, crainte dont il avait hérité de ses prédécesseurs, dans le cas où la puissance des empereurs serait affaiblie. Malgré les indignes traitements reçus de la part de Léon, mettant de côté ses griefs particuliers en face du danger public, il employa tous ses efforts pour empêcher la révolte des Italiens et pour dé-

fendre les possessions impériales contre les Lombards. « Dieu m'est témoin, écrit le pontife lui-même dans une réponse aux lettres menaçantes de l'empereur iconoclaste, auquel il rappelle son serment de fidélité au siége de saint Pierre et le ton respectueux et orthodoxe de ses missives dans les dix années précédentes, Dieu m'est témoin que chaque année je n'ai jamais oublié de rendre Votre Majesté recommandable aux princes de l'Occident par tous les moyens en mon pouvoir, leur conseillant même de recevoir avec respect votre effigie couronnée de laurier. Ce ne fut qu'après avoir appris de la bouche de marchands ou de pèlerins francs, vandales, maures ou goths, le récit des impiétés commises par votre ordre sur les images du Sauveur à Constantinople, qu'ils commencèrent à leur tour de briser vos images, hachant, foulant aux pieds les pièces à votre effigie. *Tunc, projectâ laureatâ tuâ, conculcaverunt et faciem tuam conciderunt.* » Exposant à Léon, dans la même lettre, combien il était impolitique de prétendre usurper les prérogatives du saint-siége et de détruire son influence, il lui rappelle que tous ses prédécesseurs et lui-même ont constamment dirigé leurs efforts vers le bien général de la chrétienté, en faisant de la chaire de saint Pierre comme une muraille protectrice, une garantie commune des réciproques et pacifiques rapports entre l'Orient et l'Occident (1). Aussi, bien loin de fomenter les haines, la tendance politique des papes n'a continuellement été que de prêcher partout le respect dû aux empereurs grecs et de raffermir leur autorité chancelante.

(1) Romæ, conciliandæ pacis causâ sedere (pontifices) tanquam intergerinum septumque medianum Orientis et Occidentis. *Ap.* Baron., an. 726.

Des indignités, cependant, et une incessante persécution étaient les récompenses de ces services. Des émissaires de l'Isaurien attentèrent six fois à la vie du pontife; mais six fois la loyauté des fidèles Romains rendit ces tentatives infructueuses. L'écrivain contemporain de la vie de ce pape, dans la collection d'Anastase, nous a laissé le récit suivant de ces six tentatives dirigées par Eutychius, ignoble et sanguinaire courtisan de la cour byzantine, envoyé avec la double mission de piller les églises de Rome et d'assassiner le pontife avec les principaux de la ville. Peu de temps après, dit-il, Eutychius, patricien, ancien exarque, arriva à Naples chargé des ordres de l'empereur, afin d'exécuter enfin ce que ni l'exarque Paul, ni les officiers impériaux, ni autres instruments de haine, n'avaient pu réaliser. La Providence ne laissa pas longtemps dans le secret la mission de l'émissaire impérial. Malgré tous ses artifices, tout le peuple s'aperçut bientôt que son but était le pillage, la destruction des sanctuaires. Lorsqu'il expédia des dépêches aux autorités grecques à Rome, ordonnant le meurtre du pape et des grands de la cité, cette folle et cruelle conspiration ayant été dévoilée, le porteur de ses lettres faillit tomber victime de l'indignation populaire, sans les efforts extraordinaires du pape pour le sauver. Le peuple, irrité, maudissait Eutychius, et plusieurs hommes de diverses conditions s'engagèrent par serment à faire payer chèrement leur vie dans la défense d'un pape si vénéré, plutôt que de le laisser tuer ou exiler. Trompé dans son attente, Eutychius essaya alors de corrompre les chefs lombards et de détacher leur roi de l'amitié du pontife. Les Lombards repoussèrent de si lâches et perfides propositions, et préférèrent s'unir aux Romains dans la défense du pape.

Lorsque le patricien Paul, rapporte Warnefrid, marchait sur Rome pour tuer Grégoire II, par ordre de Léon, les Lombards de Spolète et de Toscane le devancèrent sur le pont Salara, et forcèrent ses agents à rétrograder. Il ajoute que Léon brûlait les images recueillies de tous côtés, tandis que le pape, demeurant ferme malgré les ordres reçus, abhorrait d'imiter une semblable conduite. Les armées de Ravenne et de Venise suivirent son exemple, et leur indignation alla si loin, que, sans la résistance du pape, ils auraient proclamé un autre empereur (1). Dans ces entrefaites, les forteresses d'Æmilia, Fronianum, Monte-Pellio, Bruxeta, Persiceta, Bologne, de la Pentapole et d'Auximum, étaient enlevées par Luitprand. Il s'empara aussi de Sutrium, qu'il rendit ensuite aux Romains.

Pendant que toutes ces populations luttaient ainsi de dévouement envers sa personne, ce vénérable pasteur paraissait placer plus de confiance encore dans les abondantes aumônes qu'il ne cessait jamais de distribuer largement parmi les pauvres. Persévérant dans la prière, le jeûne et les offices publics avec son clergé, ses espérances semblaient plus solidement fondées sur ces invocations au ciel que sur tout secours humain. Néanmoins il n'oublia jamais de témoigner au peuple sa reconnaissance pour son affection à sa personne, tandis que d'un autre côté il s'efforçait, par sa douce et persuasive éloquence, de l'exciter à des œuvres de piété envers le Très-Haut, à la persévérance dans la foi, et en même temps à l'amour et à la défense de

(1) Et nisi eos prohibuisset pontifex, imperatorem super se constituere fuissent aggressi.

l'empire romain. Par de telles charitables démarches, il apaisait les orages, adoucissait les calamités, suites des actes désastreux des ridicules et furibonds iconoclastes (1).

Voici sa noble réponse aux lettres de l'empereur, qui le menaçait de le faire traîner de Rome à Constantinople, et de le traiter comme son prédécesseur le martyr saint Martin : « Plaise à Dieu de nous appeler à lui par le même chemin que notre saint prédécesseur ! Nous ne sommes point désireux de vivre : si par hasard nous souhaitons de voir notre vie se prolonger, ce n'est que pour nous rendre utile aux peuples de tout l'Occident, qui fixent leurs regards sur nous avec une confiance bien au delà de nos mérites. Quant à saint Pierre, dont vous voulez renverser la statue, sachez que tous les royaumes occidentaux le considèrent comme une sorte de divinité terrestre. Si vous essayiez de commettre un semblable outrage, craignez, car ils voudraient venger à la fois l'honneur de leurs autels et les ignominies de leurs frères d'Orient : nous supplions le Seigneur de détourner votre esprit d'une tentative si coupable et si insensée. Comme je vous l'ai déclaré, la fidélité de ces nations belliqueuses au prince des apôtres est sans limite : nous prenons Dieu à témoin de notre innocence, du sang qui sera certainement répandu si vous tentez une si funeste entreprise. Sur votre tête seule retomberont les suites d'une action si sacrilége et si téméraire. Vous nous persécutez tyranniquement, vous nous fatiguez

(1) Sismondi, parlant de cette époque, est forcé par les faits de rendre le témoignage suivant aux Papes :

« Le pouvoir croissant de ces pontifes était fondé sur les titres les plus respectables : les vertus et les bienfaits. »

(*Hist. des Rép. ital.*, t. I, chap. 3, p. 122.)

avec le bras de la chair et la violence militaire : mais nous, sans aide et privé de légions terrestres, nous invoquons le prince des célestes cohortes, Jésus-Christ, d'envoyer sur vous un démon, selon le mot de l'apôtre, pour livrer un tel homme à Satan pour la destruction de la chair, afin que l'esprit soit sauvé. » Cependant l'Isaurien, furieux, demeurait insensible aux avis, aux reproches, cherchant vainement à opprimer avec les forces de son propre empire ce vénérable vieillard, bien qu'il fût en l'an 729, parvenu à faire assiéger Rome par Luitprand, le plus fier ennemi des possessions impériales en Italie.

Saint Grégoire prit plusieurs dispositions pour éviter la tempête qui le menaçait, organisa le mieux possible la défense de la ville. Toutefois, dans la crainte de ne pouvoir arrêter la dévastation du pays et la violation des lieux sacrés, il ne se reposa point seulement sur la force de ses murailles ou la bravoure de ses défenseurs, mais résolut de se présenter lui-même en suppliant devant le chef barbare. Dans ce but, il sortit des portes de la ville assiégée, suivi par une majestueuse escorte de nobles et de prêtres de Rome, s'avançant dans les champs voisins du Vatican, où l'ennemi avait dressé ses tentes. Sigonius nous donne une harangue magnifique qu'il prétend avoir été adressée au roi lombard, à cette occasion, par le pape. Elle se termine ainsi : « Nous connaissons tous l'insigne barbarie d'Attila ; mais son histoire doit être encore mieux connue de vous, prince, qui régnez aujourd'hui sur ces régions, théâtre de ses ravages aussi bien que du fait merveilleux que je vais raconter. Attila, vous le savez déjà, altéré de sang et de carnage, se précipitait vers Rome suivi de ses hordes innombrables. Saint Léon, alors pape, se hâte

aussitôt d'aller à la rencontre de ce roi surnommé le Fléau de Dieu. Il l'aborde au moment où il se disposait à passer le grand fleuve de votre royaume, il le supplie d'abandonner ses desseins d'invasion; et ce farouche barbare, comme vaincu par les regards de saint Pierre et saint Paul, qui lui étaient apparus pendant que le pontife lui parlait, se rendit docilement à ses désirs. La postérité dira-t-elle, ô roi chrétien ! qu'Attila idolâtre, féroce, ait laissé par respect des apôtres l'objet le plus chéri de son ambition et de sa haine, tandis que leurs tombeaux si vénérés ne vous auront pas engagé à épargner la ville qu'ils ont achetée et consacrée par leur martyre (1) ? » A peine le pontife eut-il parlé, que Luitprand, touché par un secret sentiment de religion ou dominé par la majesté apostolique, se prosterna aussitôt à ses pieds, promettant de retirer ses armées du territoire romain sans y commettre le moindre dégât. Puis, lorsque l'exarque le pressa de remplir ses engagements avec l'empereur, de saisir le pontife pour l'envoyer à Constantinople, ou de le tuer lui-même, il repoussa énergiquement une si atroce et lâche proposition, et en outre s'efforça de ménager une réconciliation entre l'exarque et le pape. Il s'avança vers la basilique de Saint-Pierre, à cette époque hors de l'enceinte fortifiée, se dépouilla de son manteau royal, déposa sa couronne, sa croix d'argent et ses armes, les plaça sur le corps de saint Pierre, et là, s'agenouillant avec respect, fit une prière après laquelle il se retira immédiatement avec son armée.

Assurément on doit apercevoir combien étaient hasardées les invectives de ces écrivains modernes, accusant le pape Grégoire II de fomenter la haine entre les sujets

(1) *Hist. de Regn. ital.* Sig., lib. III, 20.

italiens de l'empire grec et d'usurper la puissance par la rébellion et l'intrigue. Où rencontra-t-on jamais des services plus utiles et plus désintéressés, des preuves de loyauté plus incontestables en face d'actes de tyrannie si nombreux et si révoltants? Ravenne avait été arrachée aux empereurs grecs par les Lombards. Qui la leur rendit? La sagesse et l'énergie de saint Grégoire. Ce fut lui encore qui leur fit remettre les clefs de Cumes, qui, à la prière de ce même Eutychius envoyé pour le renverser, fit échouer l'insurrection suscitée en Toscane par un prétendant à la pourpre. « Malheureusement pour les empereurs de Constantinople, dit Lebeau à ce sujet (1), la vertu la plus remarquable, unie à la plus profonde sagesse, siégeait alors sur la chaire de saint Pierre. Durant une période de quatre-vingts ans, sept papes, aussi vénérés par leur sainteté que redoutables à leurs souverains par leur adresse politique, se succédèrent à Rome. Quel contraste entre la frivolité, les violences arbitraires de Léon l'Isaurien et de son fils Constantin Copronyme, et la sagesse de Grégoire III, de Zacharie, d'Étienne II, et surtout d'Adrien Ier, génie si étendu et si ferme, pape vraiment digne des temps de Charlemagne! Quoique la charge du gouvernement reposât véritablement entre les mains des papes, on reconnaissait cependant toujours à Rome la juridictiou impériale, postérieurement même à la donation de Pepin. »

Bien, dit Muratori, que nous voyions les empereurs grecs conserver leurs ministres à Rome, il est certain néanmoins que la principale autorité appartenait aux pontifes, qui, par la majesté et la force de leur position, par l'éclat de leurs nombreuses vertus, gouvernaient pa-

(1) *Hist. du Bas-Empire*, t. XIII, l. LXVI, n. 51.

cifiquement cette cité et ce duché, les protégeant constamment contre l'épée des Lombards.

Ils ne prenaient ni des titres pompeux ni ces insignes dont la royauté aime à se parer. Grégoire II, en tête de ses lettres ou de ses messages, se contentait de prendre le titre de serviteur des serviteurs de Dieu : *Servus servorum Dei* (1).

Ce ne fut qu'après une espérance déçue d'un secours de Constantinople, longtemps sollicité, longtemps promis et ne venant jamais, que le pape Étienne se décida à demander au delà des Alpes aide et protection contre ses remuants et implacables ennemis. Il envoya, dit Muratori, des lettres et des légats à la cour de Byzance, implorant son auguste souverain d'accomplir enfin ses promesses et d'envoyer en Italie une armée capable de défendre le duché de Rome contre les Lombards, et de les chasser de toutes les contrées usurpées (2). Les remontrances d'Étienne demeurèrent infructueuses, comme toutes celles de ses prédécesseurs. Rome et l'Italie continuèrent d'être délaissées par les corrompus et faibles empereurs de Constantinople. L'invincible patriotisme et le dévouement des papes pouvait seul les sauver des mains des envahisseurs, et c'est alors seulement que nous voyons reparaître sur la scène les empereurs grecs. Leurs ambassadeurs, chargés de magnifiques présents, se présentèrent dans le camp de Pepin, dont l'épée victorieuse venait de délivrer ces pays des Lombards, pour prier de les rendre à l'empire et de ne pas donner aux papes l'Exarchat et la Pentapole.

(1) Voir sa lettre à Ursus, duc de Venise, *ap.* Sig. Depuis Grégoire VII, ce titre, d'abord employé par tous les évêques, a été exclusivement réservé aux Papes.

(2) *Vide* Muratori, an. 752, p. 47.

Ce fut alors que le roi Pepin déclara solennellement qu'aucune vue terrestre, mais l'amour seul de saint Pierre et le désir du pardon de ses péchés l'avaient guidé dans cette entreprise, affirmant que pour tous les trésors du monde il ne retirerait jamais à saint Pierre ce qu'il lui avait offert (1).

Il est indigne de la probité et de la bonne foi de Muratori de prétendre que Pepin fit ses généreuses largesses aux dépens des Grecs. Il aurait dû savoir que, selon les principes admis du droit, les provinces gagnées par Pepin sur les Lombards lui appartenaient par droit de conquête (2). Il est hors de doute, dit Grotius, si nous considérons les lois des nations, que ce qu'un ennemi nous enlève ne peut être réclamé par ceux qui le possédaient avant la venue des ennemis et qui ont été dépossédés par le sort de la guerre. C'était précisément le cas des Grecs. Nous avons déjà vu comment ils laissèrent ravager l'Italie, et comment les démarches réitérées des papes demeurèrent infructueuses auprès d'eux. Ravenne et la Pentapole s'étaient indubitablement échappées de leurs mains avant l'entrée de Pepin en Italie. Ces provinces, délaissées par un gouvernement affaibli, se placèrent spontanément sous le sceptre plus puissant des papes. Cela est si vrai que les actes originaux de la donation de Pepin ne disent pas qu'il a donné mais *restitué* ces États de saint Pierre. Longtemps avant l'expédition définitive de Pepin, nous voyons que le roi des Lombards se dit *restituer* et non donner au pape Zacharie la province de Ravenne et deux portions du ter-

(1) Asserens et hoc, quòd nulla eum thesauri copia suadere valeret ut quod semel beato Petro obtulit, auferret. Anast., *ap.* Baron., an. 755, n. 25.

(2) *Vide* Fontanini, *ap.* Murat., n. 755, p. 60.

ritoire de Césène (1). Le pape Étienne s'efforçait également de persuader au remuant Astolfe, par des présents, des prières et même des larmes, de *restituer* les biens du saint-siége. Dans l'assemblée du clergé et de la noblesse à Quierzi-sur-Oise, Pepin déclara solennellement qu'il partait pour faire *rendre* au pape Ravenne et les autres villes dont on l'avait *dépossédé*.

Assurément les Grecs n'avaient aucun droit sur les conquêtes de Pepin. C'était une absurde prétention de leur part de presser Pepin vainqueur de leur donner les fruits de ses victoires, ou de l'empêcher de remettre entre les mains des papes tous les droits de la souveraineté, dont ils se montraient si dignes, et à la jouissance desquels les avait appelés le vœu unanime et reconnaissant d'un peuple indignement outragé et abandonné...

(1) Anast. Bib. in *Vit. Zach.* et in *Vit. Steph.*

CHAPITRE III.

Affermissement croissant du pouvoir temporel des papes. — Mauvaise et vexatoire administration des empereurs grecs. — Invasion et perfidie des Lombards. — Charlemagne défait les Lombards. — Son pèlerinage, son entrée à Rome. — Charlemagne confirme les premières donations. — Preuves de l'existence de la puissance papale avant Charlemagne.

Dans son Introduction à l'Histoire des papes, Ranke observe qu'en présence de certains spectacles de l'histoire, nous nous sentons pour ainsi dire plus spécialement disposés à scruter le plan de la Providence dans le gouvernement du monde et les tendances générales de l'esprit humain. Certainement, si nous jetons un regard rétrospectif sur ce qui précède, il est impossible de ne pas être frappé de la marche uniforme qui, comme une sorte de fatalité mystérieuse et irrésistible, semble porter les papes vers la souveraineté. Gibbon lui-même reconnaît qu'ils ont été forcés (compelled) de régner. Nous les voyons lutter sans cesse contre le flot qui les pousse vers le trône. Sans doute, comme la plupart de leurs contemporains, ils pensaient que transporter le siége de l'empire des sept Collines aux rives du Bosphore était une grave calamité. Cette mesure était cependant nécessaire à leur indépendance comme pasteurs suprêmes de l'Église ; et, selon l'expression d'un ancien document, elle ne s'accomplit que par un dessein tout providentiel, parce que l'empereur de la terre ne pouvait tenir son

sceptre dans cette même cité où le prince de la hiérarchie et la capitale de la religion chrétienne avaient été établis par l'empereur éternel des cieux.

Assurément ils n'étaient pas de son propre choix ces désastres qui donnaient forcément à Grégoire le Grand cette haute importance dont ses successeurs ne sont jamais déchus. Grégoire II recherchait-il ces outrageuses attaques de l'Isaurien contre sa vie et contre la liberté religieuse des Italiens, dont les conséquences le portèrent comme malgré lui à l'indépendance temporelle? Considérez l'agrandissement de ce pouvoir sous le pape Étienne, qui semble avoir lutté de toute sa force contre la destinée qui l'élève irrésistiblement au trône. D'abord il essaye d'acheter l'éloignement de l'usurpateur par le sacrifice d'immenses trésors ; ensuite il implore l'assistance de Constantinople. Dépourvu de tout appui terrestre, il tente alors de fléchir les cieux en sa faveur par une procession publique de pénitence, où, pieds nus et chargé d'une lourde croix à l'exemple de son divin Maître, il marche dans l'attitude la plus austère. Il expose sa personne vénérée à la furie du féroce et perfide Lombard à Pavie ; il abaisse ses cheveux blancs jusque dans la poussière pour prier Astolfe d'épargner son peuple et le patrimoine des pauvres. Ses démarches demeurant infructueuses de ce côté, ce pontife, ce vieillard, au péril de sa vie menacée par les Lombards, traverse les Alpes malgré les frimas de l'hiver, accourt supplier le roi des Francs ; puis, lorsque Pepin a épousé sa cause, avant tout appel aux armes, il veut qu'on épuise toutes les ressources d'une négociation pacifique. Aux lettres de Pepin à Astolfe on en joignit plusieurs du pape Étienne lui-même, dit Muratori, conjurant ce prince de ne point verser le sang chrétien. Mais vaine-

ment : le vindicatif et irrité Lombard ne leur répondit que par des paroles de menace et de défiance. Astolfe prit néanmoins un ton plus doux après sa défaite, et heureusement pour lui, ajoute Muratori, que le miséricordieux pontife était plus désireux de sa conversion que de sa ruine. Pepin victorieux, à l'instance même du pape, fit repasser les Alpes à son armée. Mais Astolfe, au lieu de rendre les États de l'Église selon ses serments, marcha contre Rome, ravagea les environs, enleva les châsses des saints, fatigua la ville par de nombreuses attaques. Du sein de cette persécution, aussi cruelle qu'imméritée, sortirent la puissance de Grégoire II, la cession spontanée de la Pentalope, la donation ou plutôt la restitution de l'exarchat de Ravenne et des autres provinces : car Pepin, traversant de nouveau les Alpes et anéantissant les hordes du perfide Astolfe, renouvela la donation de tous ces États à saint Pierre. A la dernière époque du développement de cette royauté, c'est-à-dire entre le legs de Pepin en 755 et le couronnement de Charlemagne en 800, la main qui assurait l'indépendance temporelle du saint-siége se manifesta d'une manière encore plus extraordinaire.

Pour que le lecteur soit à même de juger, nous retournerons un instant sur nos pas.

La trêve accordée aux villes italiennes dépendantes de l'empire grec ayant expiré en 647, le roi lombard Rachis assiégea immédiatement Pérouse et menaça de ses fureurs toute la Pentapole (1). A peine instruit de ces désastreuses nouvelles, le pape Zacharie, successeur

(1) Muratori, an. 757, p. 80; an. 762, p. 87.

de Grégoire III, se rendit hâtivement à Pérouse, accompagné des prélats et des grands de Rome, et sut amollir le cœur de Rachis par de si touchantes prières, qu'il le fit consentir à lever le siége. Rachis restitua même au pape les villes usurpées dans le duché de Rome (1). Bien plus, saisi tout à coup par un mépris profond pour les premiers objets de son ambition, par un regret amer de sa vie souillée de sang et de rapine, il abdiqua sa dignité peu de temps après l'entrevue du pape, vint à Rome, y reçut l'habit monastique des mains de Zacharie, et se retira au Mont-Cassin (2), tandis que Thœsia, son épouse, et sa fille, devenues religieuses, fondèrent le couvent de Piombaruola. Astolfe, son successeur, étant mort sans postérité en 766, il s'éleva une violente contestation entre divers prétendants au trône. La balance semblait pencher en faveur de Désidérius, lorsqu'à sa grande surprise, le royal bénédictin du Mont-Cassin, par une saillie qui peint bien l'inconstance de sa nature barbare, manifesta le désir de laisser l'habit monastique et de reprendre la pourpre et la couronne de fer. Désidérius, menacé, eut recours au pape Étienne III, lui promettant l'inviolabilité et la tranquille possession de toutes les donations de Pepin et même des villes rendues par les Lombards. Le pontife dissuada le royal moine du projet de rompre ses vœux solennels : mais à peine Désidérius fut-il assuré du trône, qu'il oublia honteusement ses promesses. Il se montra cependant disposé, par de belles paroles, à ne pas laisser sans protection le patrimoine de saint Pierre jusqu'à la mort de

(1) Anast. Bib., in *Vit. Zach.*

(2) Dans l'*Histoire du Mont-Cassin*, imprimée à Naples, en 1843, on cite une inscription placée par un des abbés en 1550, constatant que Rachis y avait cultivé un petit verger comme moine.

Pepin. Mais aussitôt cet événement arrivé, en 772, il se précipita brusquement sur les États de l'Église, pillant, ravageant, incendiant le pays entier, bourgades et villes, châteaux et métairies, de Sinigaglia sur l'Adriatique, à Montefeltro, Urbino, Gubbio, en Ombrie, jusqu'en Toscane, où il éteignit l'incendie de Bieda dans le sang de ses habitants. Mais, comme il arrive souvent, sa perfidie lui devint fatale. Au moment même où il allait porter une main audacieuse sur le diadème des papes, il perdit le sien, et la dynastie lombarde tomba sans gloire dans l'abîme qu'elle s'était creusé par ses incessantes attaques contre les droits sacrés de saint Pierre.

Ayant garni de nombreux soldats les provinces ravagées, il se retira à Pavie pour y préparer de nouveaux plans d'invasion. Au commencement de l'année suivante, la perspective d'une armée barbare fondant sur eux remplit de vives alarmes le pape Adrien Ier et son peuple. Le courageux pontife se hâta alors d'organiser une forte résistance. Les peuplades fidèles et guerrières du Latium, de l'Ombrie, de l'Étrurie, accoururent autour de lui. Les provinces au delà des Apennins ne se montrèrent pas moins empressées. Il poussa avec activité, au milieu de l'enthousiasme du peuple, la réédification des murailles, la fortification générale de la ville. Tous couraient aux armes, prêts, avec l'aide de Dieu et de saint Pierre, à se défendre énergiquement contre les usurpateurs (1).

Les basiliques de saint Pierre et de saint Paul, situées alors à l'extérieur des murs, furent dégarnies de tous les objets capables de tenter la cupidité du roi lombard. On ferma les accès extérieurs du Vatican avec de fortes

(1) Anast., p. 104, in *Vit. Hadriani.*

barres de fer. Ces préparatifs achevés, le pontife envoya à la rencontre de l'ennemi Eustratius, Andréas, Théodosius, évêques de Palestrina, Albano et Tivoli, chargés de le menacer des foudres de l'excommunication s'il persistait dans ses coupables projets. Les ambassadeurs le rencontrèrent à Viterbe, où il était déjà parvenu avec ses forces. Le message atteignit son but. La férocité du barbare céda devant la majesté désarmée du pontife. On revit les prodiges d'Attila et de saint Léon. Le roi, avec révérence et confusion, dit Muratori, plia ses tentes et décampa.

Dans cette conjoncte critiquure, arrivèrent à Rome Grégoire, évêque, Gulfard, abbé, Albinus, noble, ambassadeurs de Charlemagne. Ils avaient pour mission de s'assurer de la vérité des paroles de Didier, quand, mettant tout à feu et à sang dans les États du pape, et essayant de prendre Rome elle-même, il avait adressé à Charlemagne les plus formelles assurances que la restitution des États, conformément aux traités avec Pepin, s'était intégralement et loyalement exécutée. Peu de temps et quelques paroles suffirent pour démasquer cette tentative de honteuse déception. Les ambassadeurs virent de leurs propres yeux la position véritable des affaires, entendirent de la bouche du pape l'affreux récit des lugubres tragédies, des meurtres, des emprisonnements, des complots secrets, des invasions ouvertes, par lesquels ce prince ambitieux marchait à son but. Instruits de tout, ils revinrent en France accompagnés par les légats d'Adrien, pour presser le roi franc d'intervenir en cette affaire, comme patricien de Rome (1). Dans ses lettres, Adrien conjurait le roi de ne pas laisser

(1) Anast., in *Vit. Hadriani.*

inaccompli le vœu de son père, Pepin, de glorieuse mémoire, qui avait juré à saint Pierre de ne jamais abandonner l'Église dans le danger. Toutefois, afin de ne rien omettre pour obtenir un arrangement pacifique, les ambassadeurs reçurent ordre de passer à Pavie pour changer les intentions du roi Lombard. Tout demeura infructueux auprès de lui ; malgré ses belles paroles et ses serments solennels, le dernier mot du Lombard fut qu'il ne rendrait rien (1).

La conduite de Charlemagne en cette occasion fut, selon la remarque d'un ancien historien, vraiment digne de son titre de roi très-chrétien, il envoya une seconde ambassade pour ramener, s'il était possible, le roi Didier dans les sentiers de l'honneur et de la justice ; il essaya de tenter sa cupidité en lui faisant offrir quatorze mille sols d'or, s'il consentait à accomplir les engagements jurés. Ni les présents ni les prières, continue l'ancien biographe, ne purent détourner ce cœur farouche des voies de l'injustice.

Ce fut seulement alors que le roi des Francs, le protégé du ciel, réunissant ses forces, expédia un détachement de sa grande armée pour s'emparer des défilés des Alpes, que déjà le roi Didier, avec la fleur de sa nation, avait saisis et fortifiés par des murailles, des tranchées et toutes sortes de travaux.

En présence d'une armée ennemie, jouissant d'une si forte position, Charlemagne recourut une troisième fois aux négociations d'une ambassade : il chargea ses envoyés de renouveler à Didier les offres précédentes, si avantageuses, ajoutant qu'il se retirerait immédiatement avec ses troupes si le roi promettait seulement de res-

(1) Sed minimè quicquam horum apud eum obtinere valuerunt, asserens se minimè quicquam redditurum. Anast., in *vit. Hadr.*

tituer les États usurpés et de donner en otages trois fils de magistrats lombards jusqu'à l'exécution complète du traité. Le Lombard accueillit cette nouvelle tentative de conciliation de la même manière que les précédentes; aveuglé par de fougueuses passions, sans aucune prévoyance, ni fermeté, ni bravoure, il se précipita tête baissée à travers les périls qui firent écrouler le trône de sa nation pour toujours.

C'est pourquoi, ajoute le même auteur, le Très-Haut, en punition de cette implacable obstination dans l'injustice, laissa tomber une si vive impressionde terreur dans l'âme du roi, de son fils Adalgisus, de ses soldats, qu'à la faveur des ombres de la nuit, au moment même où les Francs se disposaient à opérer un mouvement rétrograde à travers les montagnes, ils prirent la fuite, abandonnant leurs tentes, leurs bagages, couvrirent les plaines du Piémont de leurs débris, et disparurent sans qu'aucun ennemi visible les eût poursuivis (1).

Il existe plusieurs traits d'une frappante ressemblance entre la carrière militaire de Charlemagne, en cette circonstance, et celle de Constantin, lorsque l'étendard de la croix, appelé le Labarum, brilla pour la première fois à la tête des légions romaines. Tous deux traversèrent les Alpes au mont Cénis; tous deux, comme par miracle, réussirent à franchir le pas de Suze, et à disperser à la première rencontre des armées bien supérieures en nombre, en organisation ou en position. Tous deux jouèrent magnanimement leur vie sur un champ de bataille pour la même cause. La rapidité de Charlemagne à traverser les domaines lombards des Alpes jusqu'à Vérone, prenant cette ville réputée imprénable, est

(1) Anast., p. 105. in *Vit. Hadriani*.

peut-être encore plus surprenante que celle de Constantin sur le même terrain. La clémence, un dévouement enthousiaste à la cause de la religion chrétienne, relèvent dans ces deux héros l'éclat de la valeur et des plus brillants succès. Tous deux enfin entrèrent à Rome au milieu de cris de joie et de triomphe.

L'entrée de Charlemagne nous est ainsi racontée par un écrivain probablement témoin oculaire :

Alors qu'il campait sous les murs de Pavie, le roi franc, voyant l'approche des fêtes de Pâque, résolut d'exécuter un de ses plus ardents désirs, et un ancien vœu qu'il avait fait, le pèlerinage de Rome, pour y prier avec effusion sur les tombes vénérées des apôtres. Dans ce but, il prit avec lui plusieurs évêques, des abbés, des magistrats, des ducs, des comtes et des nobles de tout rang, s'avança à la tête d'un nombreux détachement de l'armée assiégeante à travers la Toscane, et voyagea si rapidement qu'il parvint à Rome la veille du glorieux jour de la Résurrection. Une telle nouvelle remplit le cœur du pape de joie et d'enthousiasme. Sur-le-champ il expédia les principaux chefs de la noblesse et de la magistrature vers le village appelé *Adnovas*, à trente milles de Rome, pour y recevoir le roi très-chrétien. Les milices des quartiers, chefs en tête, bannières déployées, se rangèrent en ordre militaire à un mille en dehors des portes. Les jeunes gens de toutes nations, attirés à Rome par l'amour des sciences humaines ou divines, se joignirent aux colléges de la Cité, portant des branches d'olivier pacifique, entonnant des cantiques de bienvenue, poussant des acclamations en termes appropriés au caractère du champion chrétien. Quand Charlemagne aperçut la procession, chaque région avec la croix et ses étendards sacrés, il descendit de son che-

val de bataille, s'avança à pied vers Saint-Pierre, au milieu des prélats et des seigneurs francs, par ce chemin qui s'étend du pont Milvio entre le Tibre et le pied du mont Mario, suivi aussi naguère par Constantin après sa victoire sur Maxence.

Arrivé devant les portiques de Saint-Pierre, où l'attendait le pape entouré des cardinaux, des évêques et d'une foule immense, il s'agenouilla, monta dans cette posture l'escalier de la basilique, imprimant un baiser respectueux sur chacune de ses marches. Le successeur de saint Pierre reçut le héros roi à bras ouverts, avec le salut de la paix. *Bienheureux celui qui vient au nom du Seigneur!* entonnèrent aussitôt les chœurs du clergé, auxquels s'unirent les troupes et la multitude. Le pape Adrien et Charlemagne s'avancèrent lentement, au milieu des acclamations, vers la châsse de saint Pierre, devant laquelle se prosternant humblement, ils rendirent à Dieu et à son apôtre de solennelles actions de grâces et de gratitude pour la victoire gagnée sans effusion de sang et par un coup vraiment providentiel, qui délivrait à la fois le saint-siége et l'Italie de l'oppression lombarde, un des plus lamentables fléaux qu'ils eussent jamais éprouvés.

L'écrivain à qui nous devons ces particularités nous apprend aussi que Charlemagne présenta au pape une humble supplique pour entrer dans Rome, et faire ses visites à diverses églises en accomplissement de son vœu. Le pape en donna la permission, dont l'acte solennel fut déposé sur le corps de saint Pierre, acte dans lequel Charlemagne garantissait de ne point abuser de l'ouverture volontaire des portes, tandis que le pape assurait la personne du roi contre toute tentative à sa vie ou à sa liberté. Ce curieux traité nous démontre à la fois que de

continuelles alarmes tenaient sans cesse tous les peuples en défiance les uns des autres dans ces temps barbares, et que les papes possédaient à Rome une souveraineté entière, tout à fait indépendante des rois francs.

Ces formalités remplies, les portes de la ville éternelle s'ouvrirent devant le vainqueur, qui, précédé, et suivi d'évêques, de prélats, de seigneurs francs et romains de tout ordre, en grande tenue militaire, traversa le Tibre aux côtés mêmes du pape. Rome n'avait jamais contemplé de plus beau spectacle que cette marche triomphale du représentant et du vicaire de notre doux Sauveur, et du plus vaillant monarque de la nation la plus chevaleresque, à travers les monuments ruinés du paganisme, le Champ-de-Mars, le Forum, le grand Cirque, le palais Palatin et le Colysée. Les spectateurs, groupés aux fenêtres des habitations, sur les toits, sur les diverses éminences qu'offrent les sept collines, ne cessèrent de faire retentir des applaudissements de victoire et d'allégresse, sur toute la longueur du chemin, jusqu'à la basilique de Latran.

Cette entrée eut lieu dans la matinée du samedi saint, jour dans lequel le Pape, selon un ancien usage, présidait lui-même aux cérémonies du baptême donné aux catéchumènes dans le baptistère érigé par Constantin peu de temps après sa conversion. Ces cérémonies achevées, Charlemagne retourna parmi son escorte, campée autour du Vatican. Le lendemain, journée triomphale de la Résurrection, il assista à la messe célébrée par le pape à Sainte-Marie-Majeure, près la crèche du Sauveur, et s'assit ensuite à un banquet apostolique dans le palais de Latran. Les jours suivants, nouvelles solennités. Le pape officia le lundi à Saint-Pierre, le mardi à Saint-Paul, toujours religieusement suivi par Charlemagne.

Enfin, le mercredi, ils commencèrent à s'occuper des affaires séculières, et vinrent en grand appareil à Saint-Pierre présider une réunion des seigneurs francs et romains. Le pape rappela les actes de la grande assemblée des Francs de Carisiac en 754, les engagements solennels de Pepin, de Charlemagne lui-même envers le pape Étienne, relatifs aux villes, aux provinces usurpées par les Lombards, demandant à Charlemagne le renouvellement et la confirmation solennelle de ces anciennes transactions. Selon le désir du roi, on apporta les tablettes où elles étaient inscrites, on en vérifia l'authenticité, l'exactitude, la conformité avec les copies entre les mains de ses propres ministres ; et alors Charlemagne, au milieu des applaudissements des prélats et des seigneurs, ratifia et confirma dans toute leur extension les donations de Pepin.

CHAPITRE IV.

La dévotion des peuples agrandit sans cesse le pouvoir papal. — Systèmes de défense adoptés par les papes. — Attila et saint Léon. — Luitprand et saint Grégoire. — Luitprand et le pape Zacharie. — Le roi Rachis et le pape Zacharie. — Condition de l'Italie sous les Lombards. — Parallèle entre les papes du VIIIe siècle et les anciens Césars.

Si nous nous arrêtons pour considérer cet étrange pouvoir, dont nous venons de tracer l'origine et les progrès, le premier trait qui nous frappe, c'est que la dévotion profonde des fidèles envers saint Pierre, regardé comme le prince des apôtres, chargé de tenir le sceptre par tout l'univers chrétien, qui a fait naître cette domination, est aussi la cause principale de sa merveilleuse croissance à travers les plus tragiques vicissitudes des siècles. C'est sur ce sentiment qu'en repose la véritable base, et nullement dans les ordonnances d'un roi ou les décisions d'un peuple. Ainsi, quand des peuplades en proie à d'affreux désastres, dépourvues de secours, d'espérance, accourent du Latium, de la Toscane, de Spolette, se pressent autour des pontifes de Rome, c'est à saint Pierre qu'ils confient leurs vies, leur liberté, en lui reconnaissant le droit de les gouverner comme ses sujets. « Se réfugiant auprès de saint Pierre, dit Anastase, elles se soumirent au pape Adrien, lui jurant fidélité comme au prince des apôtres. » — « Les habitants de Spolette, ajoute le même historien, désiraient suivre cet

exemple et se placer sous le sceptre de saint Pierre et de l'Église romaine. »

C'est toujours au nom de saint Pierre que les divers pontifes réclament contre les invasions et les ravages commis par les Lombards dans leurs États, qu'ils appellent *justitias beati Petri*, les justices de saint Pierre, *plenarias beati Petri justitias*, les justices plénières de saint Pierre. Ils disent sans cesse aux usurpateurs : Rendez ces biens à saint Pierre. Lorsque la restitution s'opère, les actes en sont rédigés non-seulement en faveur du pontife régnant, mais principalement de saint Pierre. Quand on rend au pape Zacharie les villes et le territoire usurpés par Luitprand à Spolette et dans le duché de Rome, on observe que « c'est à titre de donation à saint Pierre lui-même comme prince des apôtres. » Les lettres du pape Étienne à Pepin abondent en expressions du même genre. Les actes de donation ou de restitution se faisaient toujours avec de grandes formalités ; puis, des envoyés particuliers les déposaient sur le tombeau de saint Pierre. Cela fut exécuté à l'occasion du contrat écrit en lettres d'or par lequel, comme nous l'avons vu précédemment, le roi Aripert restitua le patrimoine des Alpes Cottiennes (1). Lorsque les ambassadeurs de l'empereur de Byzance, de Constantin Copronyme, de si odieuse mémoire, pressaient Pepin d'abandonner la protection du siége apostolique, contrairement à ses vœux et à ses serments (2), que leur répondit-il? Il déclara solennellement, jura avec serment, qu'aucune considération humaine, mais l'amour seul de saint Pierre, l'avait poussé à cette entreprise, ajoutant qu'aucuns trésors

(1) Per donationis titulum ipsi beato Petro apostolorum principi. Anast., in *Vit. Zach.*

(2) Vide Baron., ann. 755.

terrestres ne l'engageraient à retirer le don offert à saint Pierre. En outre, le même historien rapporte que l'acte de donation des villes et du territoire livré à Pepin par les Lombards fut envoyé à Rome pour y être possédé à jamais par les papes. Du temps d'Anastase, on voyait encore cet acte dans les archives de l'Église romaine (1).

L'attitude dans laquelle le puissant Charlemagne, un des plus magnanimes héros parus dans l'histoire, monta les degrés de Saint-Pierre, témoigne que la dévotion du père envers saint Pierre n'avait ni dégénéré ni refroidi dans le cœur du fils. Ce n'est point ici une simple induction : nous savons formellement que Charlemagne fit préparer, par son chapelain et tabellion, le nouvel acte de donation confirmatif de la concession des villes désignées ci-dessus à saint Pierre (2).

Du premier instant de son apparition jusqu'au terme suprême où nous le voyons arrivé, nous découvrons sans cesse le principe fécond de cette dévotion à saint Pierre, nourrissant, fortifiant, étendant la domination temporelle des Papes, comme une séve abondante développe l'arbre de la forêt. Si les premiers chrétiens vendent leurs biens, en apportent l'argent aux pieds de saint Pierre, c'est parce qu'il a reçu la garde des clefs du royaume céleste : parce qu'il est le chef et le prince de l'Église, la pierre triangulaire placée sur un roc inébranlable par le Rédempteur lui-même.

Si, dans les âges suivants, des provinces, des cités reconnaissent sur elles les droits de la souveraineté pontificale, si elles s'empressent, comme nous l'avons déjà vu, de se placer avec amour et confiance sous le sceptre

(1) Anast. in *Vit. Stephan.*

(2) Anast. Concessit easdem civitates et territoria beato Petro.

des papes, quel était le mobile de semblables résolutions, sinon cette croyance respectueuse qu'ils occupent la place de cet apôtre à qui la puissance de Jésus-Christ sur son royaume éternel a été déléguée?

Le système spécial de défense adopté par les papes nous présente un autre trait propre, frappant, caractéristique de leur domination. Ils manient une épée, mais l'épée de la parole divine, avec laquelle seule ils protégent leur souveraineté menacée, défendant Rome attaquée, gagnant des victoires. On vient de voir comment ni le Hun furieux, ni le Lombard si féroce et impitoyable, ne pouvaient se défendre contre les coups foudroyants de ce glaive apostolique. A ceux-ci on peut ajouter encore d'autres exemples non moins éclatants.

On peut à la lettre dire que Luitprand fut forcé par la parole de Grégoire II de lever ses tentes devant la ville des apôtres. Vingt ans après, quatre villes du duché de Rome sont de nouveau envahies par les Lombards: qui les arrache aux mains des usurpateurs? Le pape Zacharie prononce deux discours en présence du roi lombard et des grands de sa cour: l'effet en est si profond sur l'esprit du roi, que, saisi d'admiration, de respect, il abandonne non-seulement les quatre villes usurpées, mais lui restitue le territoire sabin envahi trente ans auparavant par les ducs de Spolette. Bien plus, il y ajoute les territoires de Narni, Osimo, Ancone, Polimartium, avec les environs de Sutri.

Certes, l'historien de ces événements peut bien terminer sa narration par cette belle remarque:

« Ainsi, le pape Zacharie, vainqueur par la faveur des cieux, retourna à Rome les lauriers en main (1); aucun

(1) Anast., in *Vit. Zach.*

roi, ni consul, ni empereur des premiers âges, n'entrèrent jamais en cette ville avec de plus légitimes droits au titre de vainqueur. Ce conquérant pacifique assembla immédiatement son peuple, et au lieu de tremper ses mains, selon la barbare coutume des triomphateurs de Rome païenne, dans le sang des vaincus pour se rendre favorables les dieux du Capitole, il fit monter ses cantiques de reconnaissance vers le Roi des rois, qui tient en sa main les volontés des hommes. »

Un autre exemple, non moins frappant et capable de jeter une vive lumière sur les événements de ces âges, nous est ainsi raconté par le même Anastase :

« La province de Ravenne était opprimée et saccagée par le roi Luitprand, qui menaçait de marcher avec toute son armée sur Ravenne elle-même. Eutychius, patricien et exarque, Jean, archevêque, et le peuple de Ravenne, de la Pentâpole, d'Æmilia, adressèrent une pétition au même pape Zacharie, le suppliant de les délivrer du joug des ennemis et de les sauver de la mort. Le pontife envoya aussitôt l'évêque Benoît, vicegérant, et Ambrose, primicier des tabellions, pour prier Luitprand de suspendre sa marche, de rendre aux habitants de Ravenne (remarquez que le pape ne dit pas aux Grecs ou à leur exarque) la cité de Césène. On ne permit pas aux légats pontificaux d'approcher du camp lombard. Le pape, voyant l'obstination de l'usurpateur, nomma un certain Étienne, duc et patricien, gouverneur de Rome, se transporta lui-même sur les lieux de la désolation, muni du seul trophée de la foi, semblable au bon pasteur qui quitte un instant les brebis en sûreté pour voler au secours des infortunées exposées à périr. Avant son départ pour ce long et dangereux voyage, environné de ses prêtres, de tous les membres de son

escorte, il se recommanda, lui et son entreprise, à saint Pierre, chef des apôtres. Le ciel parut écouter ses prières, car des nuages se levèrent dans le ciel comme pour protéger sa marche contre les pesantes ardeurs du soleil d'été, tandis que le soir ces mêmes nuages semblaient s'écarter pour lui laisser entrevoir le doux et souriant aspect du firmament. Parvenu ainsi à la cinquantième borne de Ravenne, au lieu nommé *ad Aquilam*, devant la basilique de saint Christophore, le pontife rencontra le très-honorable exarque venu pour le recevoir, et s'avança avec lui, toujours ombragé par la nue, vers la ville de Ravenne, où il entra dans la basilique de saint Apollinaire, pour remercier Dieu des faveurs reçues durant le voyage, et le prier de lui continuer sa protection pendant toute cette entreprise. Les acclamations de la ville entière, des femmes, des hommes, des jeunes gens, des vieillards, accueillirent le pontife à sa sortie des portes de Ravenne pour suivre sa périlleuse marche vers Pavie. Tous unissaient leurs vœux, leurs prières, suppliant Dieu de bénir le pasteur suprême, s'exposant à tant de dangers pour le salut de son peuple. Le pontife, voulant informer le roi lombard de son intention, lui avait expédié, de Ravenne, Étienne, cardinal-prêtre, et Ambrose, primicier, qui lui renvoyèrent un messager en toute hâte, pendant la nuit, pour l'engager à ne pas s'aventurer parmi les Lombards; car à leur arrivée dans Imola, on leur avait assuré qu'on tramait des complots contre son voyage à Pavie, et peut-être contre sa vie. Dédaignant ces dangers imminents, soutenu par son espérance dans les secours célestes, le pape Zacharie pressa son voyage à la suite de ses légats, auxquels Luitprand, irrité de l'intervention du pape, refusa une audience. La crainte du péril ou d'un refus

ne suspendit point les pas du pape, qui arriva en face de Pavie le vingt-huit de juin. Luitprand ne put se défendre néanmoins d'envoyer au-devant de lui quelques seigneurs de sa cour. Escorté par eux, le pape s'approcha de Pavie, où il n'entra, toutefois, qu'après s'être arrêté à l'église nommée *ad Cœlum aureum*, pour y célébrer les saints mystères en l'honneur de la vigile de saint Pierre.

Dès son arrivée, il semble que le pontife aurait pu adopter ce fameux bulletin de César : *Veni, vidi, vici*, tant fut soudain et complet son triomphe sur les projets agresseurs, sur les passions farouches du barbare. Reçu avec toutes les marques du plus profond respect dans la capitale lombarde, les princes, les grands de la nation l'escortèrent le lendemain à la même basilique, où il célébra une messe solennelle, à la suite de laquelle Luitprand lui offrit un banquet royal. Le jour suivant, conduit en grande pompe au palais, il sut si bien émouvoir le cœur du roi, qu'il obtint immédiatement de lui la reddition du territoire et de la ville de Ravenne, des deux tiers de Césène, l'autre tiers étant retenu en gage jusqu'à la complète exécution du traité dont nous ne connaissons pas exactement les termes. A son départ, le roi rendit les plus insignes honneurs au pontife, l'accompagna très-loin au delà des murs de Pavie, envoyant avec lui les commissaires chargés de lui rendre les provinces et les villes que ce vieux pontife désarmé avait arrachées de la main de fer du conquérant sans verser une goutte de sang, appuyé seulement sur le ciel, sur la prière, sur cette parole plus aiguë que le glaive à deux tranchants (1). Ce n'était pas la dernière ni la plus signa-

(1) *Ep. ad Heb.*, ch. 4, v. 12.

lée victoire remportée avec ces divines armes, si invinciblement maniées par le pape Zacharie. Par le bon usage qu'il sut en faire, il obligea le roi Rachis, successeur de Luitprand, à renoncer à ses guerres d'invasion dans la Pentapole, et lui fit cesser ses ravages sur le versant romain des Apennins. Il lui présenta un tableau si effrayant des rigueurs du jugement de Dieu contre ceux qui, poussés par une folle et coupable ambition, couvraient la terre de débris et de désolation, qu'il remit aussitôt entre ses mains les pays si injustement et si odieusement conquis. Il vint en pèlerinage à Rome, et, comme nous l'avons dit, il déposa sa couronne pour recevoir des mains du pape la tonsure et l'habit monacal, tandis que son épouse, Thasia, et la princesse Ratruda, sa fille, se retiraient dans un cloître qu'elles faisaient bâtir et dotaient de riches revenus.

Une parole de paix opérait toutes ces merveilleuses métamorphoses : c'était avec cette seule arme que les pacifiques héritiers de saint Pierre triomphaient de leurs ennemis les plus redoutés.

Un pouvoir fondé par le sublime sentiment de la piété des chrétiens, soutenu seulement par la force morale et l'influence de la doctrine évangélique, ne devait nécessairement produire que d'heureux résultats en faveur de la religion, des arts, de l'Italie, du monde entier. Les événements nous apprennent qu'il en advint réellement ainsi, et nous pouvons affirmer, sans craindre d'être contredit, que la souveraineté papale a maintenu la splendeur du catholicisme au milieu de l'obscurité de ces âges ténébreux ; a sauvé les arts, les sciences de l'oubli et d'un anéantissement total sous la grossière et ignorante domination de barbares habiles seulement à manier une dague ou à monter un cheval de bataille ;

en un mot, a préparé et favorisé en toutes manières la naissance, le développement de la civilisation moderne, qui sans ces soins n'aurait guère pu résister aux catastrophes des invasions continuelles, des hordes étrangères, surtout pendant le dixième siècle. Enfin, c'est ce même pouvoir qui a protégé Rome et l'Italie contre les incessantes et désastreuses agressions d'ennemis qui fondaient sur elle avec la furie des léopards sortis de leurs forêts, ou avec la voracité des vautours descendus de leurs âpres rochers.

Les faits nombreux racontés dans les chapitres précédents nous offrent les preuves lumineuses, incontestables, de la vérité de ces assertions. Une réminiscence rapide de la condition de l'Italie sous le joug lombard, et une comparaison fidèle entre son état sous les papes et les césars, achèveront de convaincre les plus incrédules adversaires de la papauté.

On ne peut rien concevoir de plus tragique, de plus sombre que l'aspect de ces régions sous les Lombards: des cités détruites, des églises renversées, des monastères, ces pépinières des lettres et des lumières, abattus, des forêts, des marais remplaçant les champs autrefois cultivés; un affreux désert dans ces mêmes lieux où brillaient naguère toutes les splendeurs de la plus riche civilisation. Les malheurs des Italiens sous l'épée des Lombards surpassèrent de bien loin tout ce qu'ils avaient éprouvé dans les premières invasions des Hérules, des Ostrogoths, des Huns, et sous le joug des Grecs. Muratori affirme, ses recueils immenses d'ailleurs nous le prouvent presqu'à chaque page, qu'à l'époque lombarde tout ce qui restait de l'ancienne civilisation fut condamné à une entière destruction; les marais recouvrirent ces champs que le travail et l'industrie leur avaient

pendant si longtemps et si heureusement enlevés. L'histoire fut enveloppée de ténèbres. Les populations, soumises au joug, ou sans cesse exposées aux incursions, tombèrent dans une ignorance énergiquement mais justement appelée féroce.

Une certaine connaissance de la civilisation romaine, un caractère chevaleresque tempéraient en quelque sorte les ravages d'Alaric ; nous pourrions presque dire la même chose, quoiqu'à un degré moindre, de Genseric, d'Odoacre et même d'Attila. Puis, sous ces divers chefs, les désastres n'étaient que passagers, et, malgré leur intensité, il est remarquable avec quelle rapidité l'Italie sut s'en relever. Quoique le règne de Théodoric et la durée de son pouvoir eussent été remplis d'outrages et de souffrances pour les Italiens, ils furent sous certains rapports une époque de réhabilitation et de progrès. Mais la barbarie des hordes arrivées sous les étendards d'Alboin ne connut aucunes bornes : la rage de l'eunuque byzantin (1), dont la vengeance les avait appelés en Italie, semblait allumée dans leurs veines.

La férocité, dont leurs meilleurs princes ont trop souvent donné de lamentables preuves, paraissait être chez eux un instinct de nature que la douce influence de la religion pouvait à peine adoucir. Elle semblait quelquefois les pousser à la destruction comme une sorte de frénésie brutale. On les vit souvent, sans provo-

(1) On sait que Narsès, piqué par l'insulte de Sophie Auguste, qui l'avait menacé par lettres de l'envoyer, comme eunuque, filer dans les chambres de ses femmes, s'était retiré furieux à Naples, d'où il avait envoyé aux Lombards les plus beaux fruits, afin de les attirer sur ce malheureux pays. Warnefrid, *De Gestis Longob.*, liv. II, c. 5.

cation, se précipiter avec une indicible furie à travers des peuplades pacifiques et des contrées florissantes qu'ils envahissaient, brûlant les habitations, pillant les moissons, traînant en captivité ou passant au fil de l'épée les cultivateurs, leurs femmes, leurs enfants, dans ces mêmes champs où ils travaillaient paisiblement à la récolte des fruits de leurs fatigues.

Totila, alors même qu'il détruisait ponts, forteresses, cités, pour enlever tout avantage militaire à Bélisaire son antagoniste, épargnait, protégeait les laboureurs. Le mauvais gouvernement des Grecs observait quelque modération au milieu de ses coupables excès : mais on ne rencontre ni arrêt ni exception au milieu des horreurs de la tyrannie lombarde, pas même cet éclat de bravoure et de succès militaires qui, en éblouissant les yeux, fait quelquefois excuser les crimes des grands dévastateurs. Ils s'emparèrent d'une partie de l'Italie, moins par la puissance de leurs armes que par la trahison infâme de Narsès. Ce fut lui qui leur ouvrit les portes de ce malheureux pays, et leur fraya le chemin vers une ignoble victoire. Ils se montrèrent ineptes et faibles à retenir leurs propres possessions.

Nous avons vu comment, à plusieurs reprises, saint Grégoire le Grand, seul, sans aucun appui franc ni grec, parvint à paralyser leurs attaques contre Rome ou d'autres villes. Ils ne purent jamais établir leur pouvoir sur les provinces adriatiques (1).

En plusieurs rencontres, Pepin et Charlemagne dispersèrent avec une étonnante facilité leurs bataillons, quoique supérieurs en nombre, en position ou autres ressources de guerre. Les Goths, dans leur décadence même,

(1) Ces faits sont soutenus par le témoignage du continuateur de Warnefrid (liv. VI, *De Gest. Longob.*), de Sigonius et autres écrivains.

défendirent leurs conquêtes avec une valeur remarquable, et repoussèrent plus d'une fois, par un choc irrésistible, les épaisses légions de Justinien. Nous les voyons braver et acculer dans le petit port d'Ostie un général tel que Bélisaire, si supérieur en talents militaires, possesseur d'immenses trésors, après avoir épuisé toutes les ressources de son art. Les Lombards, au contraire, abandonnèrent presque sans combattre des provinces possédées depuis un siècle. Ils se débandaient à la première charge des guerriers francs, quelquefois même sans attendre l'attaque. Les écrivains contemporains de leur propre nation attestent que, dans cette bataille, qui décida du sort de leur empire, ils n'emportèrent aucun de leurs bagages dans la déroute; ils fuirent du champ de bataille avec la terreur du lièvre le plus timide. Leurs villes les plus fortifiées, entre autres Vérone, qui possédait de hautes et solides murailles, se rendirent à la première vue des troupes de Charlemagne (1).

Nous ne devons donc point nous étonner que les populations italiennes aient honoré, chéri les papes, qui les protégèrent toujours si efficacement contre des ennemis à la fois si sanguinaires et si lâches, si tyranniques et si vils. Elles les virent avec joie appelant Charlemagne à leur délivrance, et préparant les voies au retour de la prospérité, de la paix, de la culture des lettres et des champs, par la soumission de ces barbares qui étaient les plus terribles destructeurs de tous ces bienfaits de la civilisation.

Nous ne pourrons nous-même refuser un tribut de reconnaissance, d'admiration, à ces mêmes souverains, si à ce premier tableau nous voulons ajouter un autre

(1) Vide Warnefrid, lib. VI, in fine, et Sigonius, anno 774.

coup d'œil impartial sur la différence de la condition de ces peuples sous le sceptre des papes et sous celui des anciens césars, deux puissances aussi opposées que le sont le vice et la vertu, la vérité et l'imposture, la charité et la cruauté, l'esclavage et la liberté. Le trône des papes et celui des césars, se trouvant établis à la suite l'un de l'autre sur la même terre, au sein de la même capitale, excitent si vivement la pensée et l'imagination, qu'on se sent contraint de les comparer dans leurs effets. L'antithèse est frappante, le contraste complet. D'un côté, Néron, souverain et pontife de l'univers, vêtu de la pourpre impériale, armé de toutes les forces d'un empire immense qui n'a pas encore rencontré son égal dans les annales des nations; de l'autre côté, un pêcheur du lac de Bethsaïde, sans épée, sans or ni argent. Ici, le paganisme avec tout le prestige de ses dieux, de ses arts, de ses enchantements et de ses séductions; là, le christianisme avec tant d'affronts pour l'esprit orgueilleux de l'homme, tant de contraintes austères pour ses passions chéries. Ces deux puissances se livrèrent un combat à mort. La victoire, selon les prévisions purement humaines, aurait dû appartenir aux césars.

Mais Dieu, par un conseil miséricordieux pour le salut du monde, la donna tout entière aux humbles successeurs de saint Pierre; puis, par suite du même conseil providentiel, les premiers ayant transporté leur trône aux rives du Bosphore, les seconds, jusque-là persécutés, traqués comme des bêtes fauves, demeurèrent seuls maîtres de Rome, le champ de bataille.

On vit alors un des plus étranges spectacles qui se soient jamais présentés aux yeux des hommes. D'innombrables hordes de barbares fondent avec impétuosité sur l'Italie, sur Rome, pour venger, disent-elles, la longue

oppression que l'empire romain avait fait peser sur les peuples. Les bandes d'Alaric, de Genseric, d'Attila, d'Odoacre, mettent tout à feu et à sang, n'épargnent ni âge, ni sexe, ni condition. Les affreuses lueurs de l'incendie, le fracas des monuments croulants, des flots de sang, telles sont les traces à l'aide desquelles on peut suivre le passage de ces farouches guerriers. Le Dieu qui sut naguère faire jaillir du sombre chaos la bienfaisante lumière attendait ce moment pour assurer le triomphe des chefs de son Église : c'est à travers la poussière des ruines romaines qu'il va conduire à une souveraineté salutaire ceux qui, alors qu'ils priaient obscurément au fond des catacombes, portaient déjà entre leurs mains les destinées de la Rome nouvelle. Après tant d'autres barbares, les Lombards surviennent. Les infâmes Grecs étaient toujours là. Que se passa-t-il en effet à cette époque mémorable ? A mesure que les hordes menaçantes approchent, nous voyons de toutes parts des troupes désolées de fugitifs du Latium, de la Toscane, de la Campanie, de l'Ombrie, de Riéti, de Pérouse, de la Pentapole, de Ravenne, accourir vers les pontifes de Rome, se réfugier à leurs côtés, les suppliant de les regarder, de les traiter, de les protéger comme leurs sujets.

L'inauguration du royaume temporel des papes, la voici. Les empereurs gagnèrent leur domination par le tranchant du glaive ou par l'esclavage des vaincus : les papes arrivent à la leur seulement par des bienfaits, par des paroles de pitié ou des secours charitables à ces peuples malheureux. C'est un fait certain, que, dès ce moment, quoique les papes ne fussent point encore formellement reconnus comme rois de Rome, ils en exerçaient réellement toutes les fonctions. Les empereurs de

Constantinople étant devenus incapables de protéger Rome, les papes surent la sauver sans eux et quelquefois même malgré eux. Ils rebâtirent les murailles des villes, les fortifièrent par de nombreuses garnisons, repoussèrent les usurpateurs par les armes de la parole évangélique, ou, s'ils ne réussissaient point à les prévenir, se dévouaient au soulagement des victimes de leurs désastres. Ils envoyaient leurs légats dans le camp lombard pour racheter les captifs, répandaient à larges mains leurs trésors pour prévenir les famines que la stérilité du sol si souvent ravagé par la guerre rendait alors très-communes; comme Joseph dans le temps de la détresse de l'Égypte, ils ouvraient leurs greniers au peuple affamé.

Ils établirent des colléges, réparèrent ou embellirent les églises, ouvrirent des asiles pour les orphelins, les vieillards, les malades, les affligés. Ils résistèrent comme un mur d'airain à tous les assauts de la barbarie. Conduite par leur main vigoureuse, l'Église, semblable à une autre arche, portant en son sein les espérances d'une histoire nouvelle et d'un nouveau monde social, vogua, non sans péril, quoique triomphante, à travers les orages du crime, de l'ignorance, de la persécution, de la brutalité. Leurs œuvres brillent avec éclat dans des âges de ravage et d'obscurité. Leur pouvoir tient seul debout, tandis que les dynasties se succèdent rapidement et s'écroulent autour d'eux. Rocher immobile au milieu des vagues agitées, ils étaient la protectiou du faible, l'égide, la sauvegarde de l'ordre social entier. Leur nouvelle dynastie s'inaugurait dans le monde par ces actes innombrables de charité qui eux seuls, et non l'ambition, ou la guerre, ou l'intrigue, les créèrent enfin rois DE JURE, après qu'ils l'avaient déjà été DE FACTO pendant plusieurs siècles.

Enfin, vers quel but tendait cette nouvelle royauté? Était-ce, comme celle des anciens césars, pour vendre ou acheter des esclaves sur un marché, pour exhiber le spectacle d'une affreuse boucherie de gladiateurs s'entr'égorgeant pour l'amusement d'un peuple fier de ses lumières et de sa grandeur, pour bâtir de somptueuses villas sur les collines, dans les sites les plus riants de l'univers, afin d'y consumer dans d'ignobles débauches les trésors des nations outragées et dépouillées? Les papes agirent en une tout autre manière : ils rachetèrent les captifs, rendirent les esclaves à la liberté, prohibèrent les jeux meurtriers des gladiateurs, se bâtirent aussi des villas, des *domus cultas*, selon le mot des anciens biographes ; mais c'était pour y recevoir les pauvres, les vieillards et les malades. Le lâche et cruel prétorien de Rome païenne vendait sa patrie au plus fort enchérisseur : les papes, au contraire, la sauvèrent toujours des mains des ravageurs, au péril même de leur vie. Marc-Aurèle, que les philosophes modernes ont tant vanté à cause de quelques belles maximes sorties de sa bouche, n'en traitait pas moins les captifs comme des animaux dans ses amphithéâtres, à une époque où la douce influence du christianisme se faisait déjà sentir dans le monde. Les papes ont toujours respecté l'indépendance et la dignité de leurs sujets. Un seul d'entre eux a fait plus pour l'humanité opprimée, souffrante, que n'en réalisèrent jamais tous les rois, les dictateurs, les consuls ou les empereurs païens. Ni César ni Trajan n'ont même tenté pour le bien des hommes ce qu'un Grégoire le Grand, un Adrien Ier ont exécuté si merveilleusement pour la félicité commune.

La vieille Rome décernait une couronne à celui qui sauvait la vie d'un de ses citoyens, un triomphe à celui

qui ajoutait une nouvelle province à son empire : combien de couronnes et de triomphes ne devrait-on pas aux papes, qui ont délivré des chaînes tant de captifs, sauvé de la détresse tant de malheureux, essuyé les larmes de tant de victimes de la guerre, de la peste, du feu, des eaux des fleuves débordés ; qui n'ajoutèrent pas seulement des provinces au domaine de Rome, mais sauvèrent Rome elle-même, la réédifiant sur une base plus solide que celle de Romulus ou d'Auguste ?

Les papes, en outre, ne cessèrent de travailler à la diffusion de toutes les connaissances utiles ou agréables. Rome païenne avait des écoles, il est vrai, mais des écoles où d'infortunés gladiateurs apprenaient à se donner habilement la mort. Les papes, au contraire, fondèrent des écoles pour des arts moins farouches, pour la musique, la peinture, l'architecture, les sciences, les lettres. Dès le huitième siècle, ils protégeaient déjà toutes ces écoles avec non moins de splendeur que dans des temps plus modernes (1).

Interpréter la loi chrétienne en faveur de l'esclave et du pauvre ; défendre le travail du dimanche, et assurer ainsi un jour de repos par semaine à des millions de serfs gémissants sous le poids d'un dur labeur ; supprimer l'ancien supplice de la croix, usité chez les Romains ; encourager les maîtres à donner la liberté à leurs esclaves ; vêtir l'orphelin, recevoir le pèlerin à sa table : telles étaient les quotidiennes occupations des rois de Rome chrétienne.

L'affection, le respect des peuples ont donné plus de pouvoir aux papes que n'en gagnèrent jamais les épées de Scipion, de Sylla ou de Pompée : à juste titre sans

(1) Macaulay's *History of England*, t. I, pag. 33.

doute; car eux seuls régnèrent pour le bonheur des peuples, se faisant le refuge des exilés, la consolation des affligés, les pères des orphelins, les amis de tous les malheureux (1). D'où il advint qu'ils trouvèrent parmi eux de plus fidèles défenseurs que n'en eurent jamais les césars dans leurs cohortes. Nous avons déjà fourni dans les chapitres précédents, et nous fournirons encore dans les suivants, des preuves nombreuses de la vérité de ces assertions.

(1) *In Cod. Car. Lettre du sénat de Rome à Pepin, par le pape Paul.*

CHAPITRE V.

Circonscription territoriale des États pontificaux au VIIIe siècle. — Indépendance du sol papal. — Réapparition des anciens peuples sous les papes.

Après avoir raconté les événements qui, d'une manière si extraordinaire, conduisirent les papes à la souveraineté temporelle, nous avons maintenant à tracer le plan des États dans lesquels la Providence, autant que le vœu des peuples, les avait appelés à en tenir le sceptre.

Voici l'étendue des États pontificaux vers l'année 727, d'après Sigonius et quelques autres historiens.

Rome, avec les châteaux, bourgs et villages situés sur la rive toscane du Tibre, comprenait: Porto, aujourd'hui Fiumicino, à l'embouchure du Tibre; Centumcellæ, près la moderne Civita-Vecchia; Ceræ, aujourd'hui Cerveteri, Bleda et Maturanum, toutes deux dans la maremme entre Civita-Vecchia, Viterbe et la frontière de Toscane; Sutri, Nepi, Castel-Gallesio, Orta, près du Tibre, et la plage depuis longtemps desséchée du lac Vadimon; Polimartium, actuellement Bomarzo, près Mugnano, dans la plaine entre les montagnes de Cimino et le Tibre; Ameria, maintenant Amelia; Tuder (Todi), Perusia (Perugia), Narnia (Narni), Otricoli. La rive romaine renfermait Segnia, Anagnia, Ferentinum, Alatrium, Patricum, Fru-

sino et Tibur, c'est-à-dire la Sabinia, citra il val di Sacco, ou la contrée des anciens Herniques. Il contenait aussi les Latium antiquum et antiquissimum tout entiers.

Dans l'année 742, lors de la restitution obtenue de Luitprand par le pape Zacharie, on ajouta à cette première circonscription tout le territoire des anciens Sabins, les patrimoines de Narni, Ancona, Osimo et Numano. L'année suivante, par suite de l'intervention du pape Zacharie dans l'affaire des habitants de Ravenne, les provinces de Ravenne et de la Pentapole furent en quelque sorte mises sous la domination directe ou le protectorat du siége de saint Pierre. Ce n'est pas sans fondement que plusieurs auteurs pensent que les provinces adriatiques relevaient, sous une forme ou sous une autre, de la suzeraineté des papes avant la première expédition de Pepin. A chaque instant, les vieux documents relatifs à l'acte de ce roi déclarent qu'il a non pas donné, mais rendu aux papes l'exarchat et la Pentapole. Le pape Étienne, dans ses lettres ou ses entrevues avec l'usurpateur lombard, les réclame comme son droit, et les émissaires d'Astolfe vers le pape, pour le faire renoncer à ses demandes, parurent considérer les choses sous ce même point de vue (1).

Quant aux limites des provinces comprises dans ce qu'on appelle ordinairement la donation de Pepin, l'exarchat de Ravenne de ces temps coïncide à peu près avec le territoire de la Romagna, nom donné accidentellement à ce pays, lorsque Justinien le reprit aux Goths : car les sujets des empereurs de Byzance habitant l'Orient ou l'Occident s'appelaient indistinctement Romains. Il s'étendait, le long de la mer Adriatique, de

(1) *Hist. de Regn. Italiæ*, anno 742, p. 129.

Rimini jusqu'au Pô. On mentionne spécialement Comacchio comme incluse dans la donation qui, vers Modène, paraît avoir renfermé l'ancienne province d'Æmilia, s'avançant à l'ouest beaucoup plus loin que les frontières des États actuels. Dans le récit des actes des commissaires chargés par Pepin de présider à la reddition des contrées par Astolfe, l'ancien auteur cité par Anastase s'exprime ainsi :

Accompagné des envoyés d'Astolfe, le vénérable abbé Fulrad fit son entrée publique dans chaque ville de la Pentalope et d'Æmilia, reçut l'acte formel de leur reddition, prit les clefs et des otages choisis parmi la noblesse lombarde, et les conduisit à Rome. Il prit également les clefs de Ravenne et autres villes de l'exarchat, les plaça sur le tombeau de saint Pierre avec l'acte écrit de la donation déjà mentionnée, acte par lequel le roi donnait à saint Pierre et à ses successeurs ces cités et ces territoires (1). Le mercredi de la semaine après Pâques, en 774, Charlemagne, lors de la ratification des actes des premières donations, agrandit beaucoup cette circonscription. Entre autres additions de quelque importance, nous citerons les duchés de Spolette, de Bénévent et l'île de Corse.

Les limites ainsi tracées, il devient évident aux yeux de tout homme impartial que ni Pepin ni Charlemagne, tout en faisant aux papes de magnifiques legs, ne furent point les fondateurs de leur domination temporelle (2). C'est donc avec raison qu'un auteur moderne a pu dire : « Le résultat des expéditions de ces princes en Italie ne fut pas précisément d'y établir cette souveraineté, mais

(1) Anast. Bibl., in *Vit. Steph. III.*

(2) *Pouvoir du Pape*, 1re partie, ch. 2, p. 318.

de la protéger, de la consolider, de la rendre définitivement indépendante des empereurs de Constantinople. »

Le pape Adrien Ier l'entendait bien de cette manière (1) lorsque, écrivant à Charlemagne, il se servait des expressions suivantes : Ma ville de Rome, mes Romains, mes frontières, vos États et mes États, vos sujets et mes sujets. On rencontre de semblables termes dans les lettres de Paul Ier et d'Étienne II, termes que des pontifes tels qu'ils eussent été n'auraient pu employer si le fait d'une possession actuelle ne leur eût donné le cachet public de l'authenticité. La conduite de Charlemagne nous prouve bien, du reste, qu'il n'existait aucun doute sur ce point. Quand ce monarque se présentait devant Lyon, Pavie ou Cologne, il y entrait sans s'inquiéter de la permission des évêques de ces villes ; mais quand, le samedi saint de l'an 774, il se présente devant Rome, il se garde bien d'y entrer avant d'en avoir, comme nous l'avons dit plus haut, obtenu la permission du pape Adrien, nous indiquant ainsi qu'il reconnaissait cette ville comme le domaine des successeurs de saint Pierre. Son testament nous fournit une autre preuve. Ce prince, sentant sa fin approcher, voulant préserver son empire des suites funestes des divisions ou des guerres entre ses trois fils, en décrit toutes les parties, *totum regni corpus*, assigne à chacun de ses fils une portion exactement déterminée. Il n'oublie aucune province de son immense empire. Tout est minutieusement détaillé. Mais il ne dit pas un seul mot des États du pape.

Il les regardait donc comme entièrement indépendants de son empire. Seulement il conjure ses fils de réunir toujours leurs efforts pour protéger et défendre

(1) *In epist. Cod. Car.*, 55, 57, 63.

les successeurs de saint Pierre. Quoi de plus net, de plus précis, de plus concluant?

Un des premiers bienfaits du gouvernement papal sur ces plages si fameuses fut de redonner, pour ainsi dire, la vie à toutes les anciennes peuplades de la ligue latine : aux Étrusques, aux Sabins, aux Marses, aux Volsques, aux Herniques, aux Ombriens et autres. Ces petits peuples, tour à tour vaincus par les consuls, les dictateurs ou les rois de Rome, ravagés, déchirés dans les affreuses luttes des factions républicaines, éclipsés dans les immenses lueurs du diadème impérial de leur rivale victorieuse, ne se présentaient à sa mémoire que lorsqu'il fallait tirer d'eux des conscrits ou des impôts oppresseurs. Mais présentement, sous le sceptre paternel des papes, ils retrouvent à la fois leur existence et leur prospérité. Le vicaire du Christ, envoyé pour sauver ceux qui étaient perdus, les gouverne, non pas comme Camille, le destructeur des cités ; non pas comme le farouche Sylla ou le matricide Néron, mais comme un bon pasteur qui leur rend leurs fertiles campagnes et leur indépendance municipale.

Nous aurons plus tard occasion de déduire quelques utiles conclusions de ce fait, que nous nous contentons en ce moment de signaler ; fait nullement illusoire, comme on pourrait d'abord le croire, en ce sens qu'il semble que ces peuples ne dussent plus exister à cette époque, opprimés, écrasés comme ils l'avaient été si longtemps sous le joug de Rome païenne. Penser ainsi, serait une grave erreur.

Lorsque de tels investigateurs comme Niebuhr et Micali ont confronté les documents du passé avec ceux du présent, tels qu'on les peut lire dans le langage, dans les coutumes du peuple à présent possesseur du sol ro-

main, ils ont été frappés à chaque pas par l'exacte concordance existant entre eux, concordance montrant que toujours la race originaire est restée enracinée dans le sol, malgré deux et même trois siècles de révolutions qui ont balayé les factions et changé toutes les formes du gouvernement, renversé les rois par les consuls et ceux-ci par les empereurs, jeté les vieilles nationalités italiennes sous le pouvoir de fer de Rome, réduit le colosse de Rome lui-même en fragments par la furie des barbares. Semblable au bois taillis qui reparaît alors que les princes de la forêt frappés par le tourbillon ont été déracinés, les Volsques, les Ombriens, les Sabins, les Étrusques, les Latins, reparaissent de nouveau, et sont réintégrés par une admirable disposition de la Providence dans leurs anciennes possessions; ils sont unis sous un régime d'une telle bénignité, que le sang des victimes du massacre et de l'oppression de longues générations paraît abondamment récompensé par les bienfaits qui découlent sur ceux qui en héritent. Selon Niebuhr (1), les limites de la campagne, les noms même des fermes sont en cent endroits demeurés les mêmes qu'aux anciens temps romains, vingt-cinq siècles en arrière.

On connaît, dit Niebuhr, par les Pandectes, par des inscriptions et par de vieux documents, que le *fundus* portait ordinairement un nom particulier, qui ne changeait point avec le possesseur du jour, mais est demeuré jusqu'aux temps actuels; ce dont on trouverait cent preuves en dirigeant des recherches sur ce point, surtout dans la campagne romaine. Des quatre *fundi* mentionnés dans la donation de A. Quintilius, à Ferentinum, deux ont retenu presque leur même nom. Saint Jérôme

(1) Niebuhr, t. V, I, p. 632, *hart's tr.*

dit que le *fundus* reçu en partage par le poëte Atticus dans la colonie de Pisaurum portait son nom.

Considérez seulement ce qu'était le caractère des mille années par qui les deux époques sont séparées, celles dont nous parlons et dans lesquelles Niebuhr fit ses recherches, et dites si elle est violente cette conclusion, qui soutient qu'à la première époque les traits de ressemblance aient été incomparablement plus nombreux et plus frappants qu'ils sont maintenant.

Dans les villes aussi des États pontificaux ou romains, plus fortement que partout ailleurs, les formes municipales rattachaient les hommes au passé. Les systèmes avec lesquels les classes agricoles ont été élevées par un usage immémorial ont été un autre lien. Nous trouvons dans chaque couvent bénédictin une école d'agriculture dont les livres de classe étaient les écrits de Caton, de Varron, de Columelle et des autres écrivains de la vie rustique. Lorsque le dialecte normand est supplanté par l'anglais, personne n'hésite à conclure que la race premièrement vaincue dans les champs d'Hastings a poussé et vaincu cette poignée de vainqueurs, et que dans le langage seul on trouve la preuve décisive que les Anglo-Saxons, et non les Normands, sont maintenant et ont été pendant des siècles les maîtres du sol. Cette analogie démontre, avec une égale force, que les Pélasges et les Oscans originaires forment toujours la masse du peuple du Latium, car le latin s'est formé de ces deux nations réunies.

Chaque chose, dans l'âge et avec les populations dont nous parlons, invitait à jeter un regard rétrospectif pour raviver les coutumes originaires et rafraîchir la mémoire du passé. La piété par laquelle l'esprit se reportait aux temps et aux scènes qui avaient rapport aux combats et

aux souffrances des apôtres, des martyrs, aimait non-seulement la religion, mais aussi la contrée. Les pèlerinages nous montrent combien de tels souvenirs rétrospectifs étaient recherchés avec enthousiasme. La sagesse mondaine et le désir du progrès excitaient la même tendance. Pour les barbares, pour tous, peu importe de quelle race ; mais au-dessus de tous, pour les naturels de la moyenne Italie, en ces temps spécialement du dixième siècle, il n'y avait pas de route plus courte vers le progrès que l'étude du passé. De telles vues ne sont pas maintenant plus opportunes, plus utiles pour le peintre ou le sculpteur, qu'elles étaient dans les temps en question pour le fermier, pour l'éleveur de troupeaux, pour l'horticulteur, l'architecte, le soldat, l'artisan, l'écolier, le médecin : oui, c'était la même chose pour le jongleur et le bouffon, qui aspiraient à étonner la foule (1).

La manière même de subjuguer, introduite par les Ostrogoths, à peine changée par les Lombards, était un autre moyen infaillible d'attacher les anciens colons et les populations primitives, comme *adstricti glebæ*, au sol. Ils devinrent une propriété immobilière, constituèrent strictement une partie plus intégrante de la ferme qu'ils labouraient que l'arbre qu'ils pouvaient abattre, vendre ou brûler, que les légumes et le froment qu'à chaque saison ils portaient au marché. Leurs propriétaires mêmes ne pouvaient pas les déplacer. On aurait énuméré les descendants des Volsques, des Étrusques, des Sabins, des Oscans, dans la cédule par laquelle les propriétaires démontraient la valeur de leur propriété. Ils faisaient la même chose à l'égard de leurs serfs

(1) Le Pulcinello d'aujourd'hui grimace, gesticule comme l'ancien bouffon oscan des fresques de Pompéi. Spalding, *L'Italie et ses îles*, cité d'après Gell.

qu'avec les arbres, les bâtiments, les vignobles, les bois, les moulins de leurs domaines. Ils les vendaient comme une partie de la propriété, mais ils ne pouvaient les détacher du sol comme les autres denrées pour les vendre au marché de Rome ou de Ravenne. Ceux-ci restèrent continuellement, par une juste rétribution providentielle, dans une sorte d'obscure mais tranquille jouissance du territoire. Une loi, faite pour empêcher le serf de laisser la ferme ou de *devenir prêtre,* montre que cela arrivait fréquemment ; car on ne fait point de loi pour des exceptions.

Il s'ensuit donc que les serfs étaient du vieux sang italien ; pendant des siècles la milice de l'Église se recruta parmi leurs rangs. Une autre preuve que le sol fut toujours habité par les aborigènes après la disparition de l'empire romain se rencontre dans les différents noms des produits agricoles, de l'économie rustique ; en sorte que le fermier ou le berger qui guerroyait mille ans auparavant dans les rangs de la ligue latine, s'il revenait à la vie, trouverait peu de changements dans les dialectes du marché, de la forêt, des prairies ou des champs. La charrue elle-même, le pressoir à vin, les troupeaux, le verger, les campagnes, les vignobles avaient conservé une physionomie si semblable, si peu altérée, qu'il eût été aisé pour lui d'imaginer que chaque chose était restée sans changer pendant les dix siècles depuis le jour où, tournant le dos à son fermage, il marcha au combat (1).

De Tournon, préfet de Rome sous l'empire de Napoléon, distinguait encore si facilement les traits caractéristiques des races primitives, qu'il ne doute pas de nous en donner la description suivante :

(1) *Etudes hist. sur Rome,* t. I, p. 248.

« Il semble, dit-il, qu'on puisse reconnaître dans les États pontificaux quatre races bien distinctes. La première, qui habite les monts Albanes et leurs contreforts, a pour caractères principaux une taille élevée, des membres souples et vigoureux, des traits réguliers, le nez tantôt droit, tantôt légèrement aquilin, les yeux grands et noirs, et un air de tête singulièrement fier et doux; on dirait le type des Apollons et des Bacchus. Cette race, qui semble représenter les Latins et les Volsques, disparaît dès qu'on a quitté les hauteurs. Les montagnes d'Alatri et de Véroli sont l'habitation d'une autre race, dont la taille est moins élevée, mais dont les membres sont plus forts; ses traits réguliers lui donneraient un grand caractère de beauté, si le rapprochement des sourcils ne donnait aux plus belles têtes une expression extrêmement rude, et s'il n'y avait dans toutes les habitudes de ces hommes quelque chose de sauvage qui s'harmonise parfaitement avec les peaux de chèvre ou de moutons dont ils se vêtent. On croit voir le sang des terribles Herniques couler dans leurs veines. Les environs de Cornéto et le versant septentrional du Cimino offrent aussi une race remarquable par la hauteur de la stature, l'élégance des formes, la régularité des traits et la douce expression de la physionomie : c'est là que se trouvent, mais en petit nombre, les plus beaux hommes de la province; et on se plaît à les considérer comme les représentants de la noble Étrurie. Enfin, une quatrième race paraît s'être conservée dans les montagnes de la Sabine : sa taille est peu élevée, mais ses membres sont nerveux, et la régularité des traits, la beauté d'un profil droit, la grandeur des yeux, l'abondance d'une chevelure bouclée la caractérisent. Ne se-raient-ils pas les fils des compagnons de Tatius et de Numa? »

CHAPITRE VI.

Tableau rapide de Rome païenne. — Son origine, son caractère, sa chute. — Les prédictions accomplies. — Étranges paroles de quelques chefs barbares. — Tableau de la désolation de Rome païenne. — Naissance de la Rome papale. — Étonnante transition. — Construction des monuments chrétiens. — Travaux et zèle de chaque pape dans l'édification de leur capitale.

La carte géographique des États pontificaux au huitième siècle ainsi dessinée, il convient de jeter un regard attentif sur leur capitale; car dans un tableau historique du royaume des papes, Rome doit nécessairement occuper le premier plan. Dans ce but, nous donnerons premièrement une rapide esquisse de la cité païenne depuis son origine jusqu'à sa totale destruction : nous chercherons ensuite les commencements, la croissance, le développement de la cité papale; et enfin nous essayerons de mettre sous les yeux du lecteur un tableau de la Rome primitive des papes.

C'est à la position centrale entre les sept collines, et à la jonction de beaucoup de petits États environnants, que, selon les traditions romaines, un bandit couvert de sang chercha un jour refuge. Entouré d'une foule de partisans aussi coupables et désespérés que lui, et obligés comme lui de se réfugier dans les districts voisins pour échapper aux poursuites de la justice, son œil d'aigle parcourut avec perspicacité cette région, solitude divisée à cette époque entre des pâturages pour les vaches ou les brebis et de vastes forêts, afin d'y choisir le poste d'où il pourrait étendre son ombrageuse ambition sur les nations environnantes, et, en perspective,

déclarer une guerre d'agression et de conquête à tout l'univers alors connu. Ce banni fit un excellent, un admirable choix : car Romulus, qui posa la première pierre de Rome, avec les prédictions favorables des augures, dans le sang de son propre frère, doit être regardé en quelque sorte non-seulement comme le fondateur de la ville, mais aussi de cette politique défiante, agressive, par laquelle Rome réussit d'abord à détruire l'indépendance des peuplades voisines, puis à usurper et à concentrer en son sein toutes les richesses, les jouissances, l'influence de l'Italie, et enfin à soumettre le monde entier.

De tous côtés de cette ville de bandits, ou plutôt du perpétuel campement de ce brigand et des rois et consuls ses successeurs, nous rencontrons partout, dans nos explorations à travers les États pontificaux, des traces de son génie agressif, fier, inexorable, persévérant, irrésistible comme le destin lui-même. La campagne romaine but le sang des victimes de la liberté, presque pendant autant de siècles que celui des martyrs de la foi : la Rome des rois et des consuls se montra aussi impitoyable ennemie de la liberté que la Rome des empereurs du christianisme. Nation après nation, ville après ville, comme Veïes, Albe, Vulsinium et mille autres, tombèrent tour à tour attaquées, vaincues, dépouillées par cette horde de brigands toujours en armes, se préparant ainsi un chemin vers la domination universelle. La conquête des territoires sabins, latins, étrusques, de la Campanie, du Samnium, de l'Ombrie, du Picénum, et de l'Italie, des Alpes à la Sicile, loin de satisfaire la soif de Rome pour la guerre, semblait la stimuler de plus en plus, et la pousser comme un monstre vers tous les points de la terre pour envahir, massacrer et subjuguer.

Tant qu'un seul peuple, de la Calédonie à l'Égypte,

de la Mauritanie au fond de l'Orient, resta debout, le glaive à double tranchant de la cité romuléenne ne reposa jamais; jamais, excepté dans les entrailles de ceux qui essayèrent de combattre pour leur liberté! « C'était, dit Schlegel, comme si le Dieu de la guerre à pieds de fer, Gradivus, si hautement vénéré de toute antiquité par le peuple de Romulus, eût alors parcouru le globe pour y répandre partout de nouveaux torrents de sang; ou comme si le noir Pluton fût sorti de l'abîme de l'éternelle nuit, escorté par les esprits méchants de son bas empire, par les furies de la cupidité insatiable, par ces sanguinaires démons du meurtre, pour établir son pouvoir et ériger son trône pour jamais sur la terre. Il n'y a pas de doute que, si l'histoire romaine était dépouillée des fleurs accoutumées de la rhétorique, des maximes patriotiques et des habiles discours des politiques, et présentée dans son exacte et vivante réalité, tout esprit serait profondément choqué, rempli d'horreur et de dégoût, à la vue d'un tel spectacle (1). »

C'est alors que la ville, centre d'un empire illimité, devint elle-même illimitée en extension, en magnificence, en richesses, en ornements, dans la multitude de ses habitants, vrais rois, et dans la variété infinie de leurs divertissements, que toutes les plumes anciennes et modernes ont vainement tenté de décrire. Les quatre-vingt-dix grandes voies qui, comme des rayons, aboutissaient à ce centre, de tous les côtés de l'horizon, des Gaules, de Bretagne, d'Illyrie, de l'Égypte, de l'Espagne, de l'Afrique, de l'Asie, étaient chargées des dépouilles, des captifs, des tributs et même des déités des peuples vaincus de toute langue et de toute tribu. La gueule du monstre entrevu dans une mystérieuse vision par le prophète absorbe tout,

(1) *Phil. de l'histoire*, t. I, p. 337.

et, en retour, enivre les nations avec le calice de ses abominations, par l'établissement d'une civilisation raffinée, brillante, variée, intrinsèquement et en mille manières diverses, entremêlée de traditions, d'arts, de littératures, de lois, d'une idolâtrique et abominable religion, dont la cité finit par devenir elle-même la suprême divinité.

Cette Rome brillait au zénith de la gloire et de la puissance, alors que le fondateur de cette principauté dont nous racontons l'histoire vint à l'assaut pour renverser sa domination. Délégué par le crucifié, « par le lion de Juda, » qui l'envoyait émanciper les nations, et les délivrer du joug qui les opprimait depuis tant de siècles, le prince des apôtres, saint Pierre et son collègue saint Paul choisirent comme grand point d'attaque la forteresse et le quartier général de toutes les iniquités. On les reçut avec mépris, comme tous leurs successeurs pendant trois siècles. Néanmoins, du moment où ils la frappèrent de leur épée, l'épée de la parole divine, la ruine de Rome était arrêtée. Elle résista avec une force titanique, employant toutes les ressources de son immense puissance. De siècle en siècle, son bras rouge de sang lutta contre ces nouveaux ennemis de son empire, et chercha à en effacer tout vestige du sol et même de la mémoire des hommes. Ce combat inonda les villes et les provinces de sang : mais les chrétiens se multiplièrent sous le glaive. Le sang des martyrs fit germer de luxuriantes moissons de fidèles. Les idoles et avec elles l'empire romain, tremble. On déserte les temples pour courir aux catacombes. Le paganisme s'écroule, et le crucifié remporte rapidement, visiblement, la victoire, et, selon sa prédiction, attire tout à lui. La suprématie de l'État et du culte païen, tous deux personnifiés dans l'empereur, est vaincue. C'est comme défenseur

de la croix, comme porteur à la fois des lauriers et de la pourpre d'Auguste, que Constantin le victorieux monte au Capitole. Là, sur cette colline des triomphes, il arbore le symbole divin, auquel il doit la victoire; il plante la croix sur laquelle un magistrat romain condamna à une mort ignominieuse le Dieu des chrétiens.

Quoique l'empereur, et avec lui une grande partie du monde romain, se fût déclaré chrétien, à Rome, la majorité dans le sénat, les écoles, les tribunaux, les bains, les théâtres, le forum, s'opposaient toujours avec fureur au christianisme, et se montraient si infatués de leurs croyances idolatriques, que le puissant héros, quoique jouissant d'un pouvoir absolu, ne put jamais apaiser leur haine fanatique de la religion de la croix, ni arrêter leurs sarcasmes amers et quotidiens contre ceux qui l'avaient embrassée. La dignité impériale ne l'en mettait pas lui-même à couvert. Ces affronts l'obligèrent enfin à déplacer le siége et le sanctuaire de la domination païenne du lieu où Romulus l'avait édifiée, pour bâtir son trône sur une nouvelle base dans les plus lointaines provinces. La Providence préparait ainsi la scène pour le déploiement de ses tardifs mais redoutables jugements. Battu par tout l'empire, le paganisme se concentra dans Rome, et recueillit ses forces pour un effort suprême. Là, retranché derrière les sanctuaires, les trophées, les associations enchanteresses, les brillants souvenirs de mille années de victoires, les arts, les lois, les lettres, les armes, et les innombrables apanages d'une société fortement constituée; là, ralliant autour de lui les passions farouches, cet antique monstre défendit énergiquement son terrain, résista aux efforts faits pour sa conversion, aux avertissements, aux prières des successeurs de saint Pierre, aussi

bien qu'aux avis redoublés et terribles des cieux. Mais enfin le Tout-Puissant, comme fatigué de longanimité, et voyant la mesure des crimes comblée, appelle à lui les nations barbares du Nord et de l'Orient. A sa voix, ils obéissent : ils se précipitent sur cette criminelle cité. Alaric conduit leur avant-garde. Dans leur empressement, ils marchent sur les pas les uns des autres. Après le Goth, viennent le Vandale, le Maure, le Hun, le Hérule, avec d'autres innombrables hordes, se surpassant mutuellement en férocité, dans une sorte de furie surnaturelle, pour exercer la vengeance contre tout ce qui touche à cette infâme cité, pour abattre et détruire son peuple, ses palais, ses temples, ses trophées, ses murailles. Non pas seulement l'épée, mais l'incendie, la famine, des fléaux réitérés, jonchent de ruines et de victimes les places témoins de tant de voluptés. Cette enceinte, qui abondait dans les débauches de toute la terre, devient le sépulcre du monstre. Ces multitudes furieuses, échappées de leurs forêts, fondent sur elle avec la rage et la fureur des bêtes sauvages, afin de nous servir des mots du prophète, pour dévorer sa chair, la mettre à nu, et la jeter dans la désolation. Genseric emporte ce qu'Alaric avait laissé. La cité de Romulus, naguère si puissante, si magnifique, si riche des dépouilles des nations, est à son tour pillée, ravagée, réduite à la misère, submergée au milieu des ruines de ses monuments (1).

Le châtiment suivit pour Rome la marche de ses crimes. Il fondit sur elle autant de nations diverses qu'elle en avait trop longtemps opprimé et outragé. De ces provinces pour la possession desquelles elle avait rempli de larmes et de sang les trois grands continents, elle les vit

(1) *Rome sous le paganisme*, t. II, p. 166. Gibbon, t. IV, ch. 36.

sortir une à une; elle vit le Goth, le Vandale, avec leurs collègues de destruction, ravager ses environs par le fer et le feu, brûlant ses villas, détruisant ses jardins de délices, coupant ses aqueducs, profanant les temples de ses dieux et même la tombe de ses héros.

Il est impossible même au plus sceptique de ne pas reconnaître en ceci l'accomplissement distinct et circonstancié de cette terrible menace que le prophète de Pathmos entendit prononcer et enregistrer dans la cour céleste contre la ville aux sept collines qui dominait toute la terre à l'époque où l'évangéliste écrivait (1), contre Rome païenne, en un mot, qui, après avoir enivré les nations avec le calice de son iniquité, buvait elle-même le sang des martyrs de Jésus. Voici la sentence. Les sept têtes sont les sept collines sur lesquelles la femme est assise.

Ce sont aussi sept rois, dont cinq sont tombés : il en reste un, et l'autre n'est pas encore venu. Et quand il sera venu, il faut qu'il demeure peu . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Les eaux que vous avez vues, et sur lesquelles cette prostituée est assise, sont les peuples, les nations et les langues. Les dix cornes que vous avez vues sur la bête sont ceux qui haïront cette prostituée, la réduiront à la dernière désolation, la dépouilleront, dévoreront ses chairs et la feront périr par le feu.

Les barbares, appelés pour être les exécuteurs de cette terrible menace, quoique ignorant le secret de cette haute révélation, n'étaient pas cependant insensibles à la force mystérieuse qui les poussait en avant (2). « Ne

(1) *Apocal.*, ch. 17, v. 9 à 17.

(2) Socrat., *Hist. eccl.*, lib. VII, c. 10.

cherche pas, serviteur du ciel, criait Alaric à l'ermite qu'il rencontra dans les défilés des Apennins, *ad saxa incisa*, ne cherche pas à me détourner de ma mission. Ce n'est pas de mon propre gré que je conduis mes soldats contre cette ville. Je ne sais quel invisible pouvoir, qui ne me laisse pas une heure de repos, me pousse sur elle en me criant : En avant! en avant! marche sur Rome et plonge-la dans la désolation. »

Quand Genseric cinglait vers l'Italie, le pilote lui demandant de quel côté il fallait diriger le gouvernail : « Laisse, répondit-il, laisse la barque voguer à son gré. Dieu saura bien me diriger vers cette terre qu'il m'envoie châtier. » Lorsque Attila, dirigeant ses hordes contre cette même cité, s'arrêta à la voix d'un illustre pontife, il affirmait hautement éprouver une semblable influence, et on sait qu'il se glorifiait du titre de *Flagellum Dei*, le fléau de Dieu.

Certes, ces étranges paroles dans la bouche de chefs barbares nous décèlent quelque profond dessein de Dieu.

Il était réservé à Totila, le martial monarque des Ostrogoths, de mettre la dernière main à cette œuvre de ruine prédestinée. La scène de désolation inouïe qu'il laissa derrière lui fut visitée quarante jours après son départ par son célèbre adversaire Bélisaire, venant d'Ostie escorté par quelques escadrons de ses gardes.

D'aussi loin que purent s'étendre leurs regards, ils découvrirent une scène d'affreuse désolation; des ruines, partout des ruines. Les villas vitruviennes, les temples, les jardins de plaisance, les tombeaux renversés, abattus; les eaux errantes des aqueducs brisés remplissaient les vallons, couvraient ces campagnes où se rencontraient peu de temps auparavant les prestiges, les charmes du jardin des Hespérides. A mesure qu'ils approchaient des

murs de cette superbe reine aux sept collines, ces rudes guerriers, ordinairement insouciants, ne pouvaient se défendre d'un sentiment de tristesse. Les grands chemins des nations, *regina viarum*, gisaient mornes comme la double ligne de majestueux mausolées qui les bordait.

Les tours de défense, les inscriptions lapidaires brisées obstruaient les entrées de la ville de leurs massifs débris. Les portes de bronze avaient suivi comme des trophées le convoi des dépouilles emportées par les barbares. Les remparts gigantesques renversés de fond en comble se confondaient avec le niveau du sol, et le trot des chevaux de guerre était amoindri par l'herbe, lorsque Bélisaire et ses gardes chevauchaient lentement et en silence à travers les arcs de triomphe défigurés, ruinés, le long de la voie Sacrée.

Des renards montraient leur museau à travers les fentes des murs du palais Palatin. Des louves hurlaient au milieu des rues désertes, et nourrissaient leurs petits dans les grandes salles de la maison Dorée. Une meute de chiens sauvages chassait dans le grand cirque, à travers le Champ-de-Mars, les bains, les jardins de Salluste et de Mécène, autour des temples, sous les arcades des théâtres. Des bêtes fauves de race étrangère, échappées des cavernes des amphithéâtres où l'on avait coutume de les garder pour les divertissements du peuple-roi, jouaient ou se reposaient au soleil sous les portiques de marbre, ou se déchiraient réciproquement, comme faisaient naguère les factions autour des rostres du forum; d'autres, mugissant, rongeaient les os déjà blanchis de squelettes jetés çà et là parmi les décombres. Des corbeaux occupés autour d'une proie putride, des vautours nourrissant leurs sanguinaires petits, poussèrent

des cris rauques à la vue des guerriers errants au milieu des ruines, ou prirent leur vol des cimes des trophées où ils étaient perchés, agitant leurs ailes noires au dessus des plumets de leurs casques.

Une fois encore, les aigles romaines aux ailes éployées reparurent sur la roche Tarpéienne, ce point d'où ils avaient pris mille ans auparavant leur essor vers la conquête : la trompette guerrière fit une fois encore retentir le Champ-de-Mars. Mais, au lieu de la réponse belliqueuse des légions ou des cavaliers, demandant à marcher contre les Samnites ou les Parthes, il ne sortit de tous les points de ce grand théâtre de ruines que les cris confus, les croassements rauques ou les grognements féroces des oiseaux et des bêtes de proie. Ces guerriers espéraient entendre une réponse humaine, mais vainement. Il y avait là le Palatin, le Forum, le Capitole ; ici le Janicule et l'Aventin ; au milieu le Tibre roulant ses ondes dorées sous le beau ciel d'Italie ; mais les empereurs, les légions, le fier sénat, les dictateurs, le peuple romain, où étaient-ils ?

Lorsque cette sauvage rumeur se fut apaisée, à l'exception des bruits sourds d'un hurlement ou d'un aboiement lointains, répétés au milieu des palais vides, le long des vallées ou des rives du fleuve, un lugubre silence domina la scène entière, et tout, dans l'enceinte de la cité aux sept collines, devint de nouveau morne comme un tombeau.

Jamais œil humain n'avait considéré le spectacle d'une catastrophe plus extraordinaire et plus terrible. La fortune semblait s'être fait un jeu cruel de renverser, de détruire les monuments de cette cité, dont les enfants, si longtemps heureux et vainqueurs, croyaient qu'elle était enfin descendue de sa roue glissante, et que, dé-

pouillée de son inconstance innée, elle avait fixé parmi eux un éternel séjour. La capricieuse déesse paraissait n'avoir élevé les Romains à un si haut point de grandeur et de félicité que pour rendre leur chute plus effroyable; elle les aida à bâtir leurs gigantesques monuments, mais ce n'était que pour écrire plus ineffaçablement sur leurs débris les témoignages de sa perfide instabilité.

Les empereurs de Rome, déifiés naguère dans des temples érigés en leur honneur, étaient devenus le jouet des barbares, qui s'en amusaient comme d'arlequins dans leurs jeux et leurs carrousels. Les légions de fer, écrasant autrefois les peuples vaincus, avaient été écrasées à leur tour. L'esclave voyait mendier à ses pieds son maître anciennement si superbe. Pour échapper à ces dignités, objet des luttes des Gracques, des Scipions, des Césars, les patriciens se rangeaient parmi les esclaves. La métropole des nations, selon le mot de saint Jérôme, devenait leur tombeau; les chairs fétides de leurs cadavres engraissaient le sol et comblaient presque les vallons des sept collines. Le coloris de ce tableau n'est nullement exagéré, si nous comprenons bien le sens des paroles de Procope (1), témoin oculaire, qui nous déclare que : « Quarante jours après le départ de Totila, entraînant après lui les trésors et les misérables débris du sénat et du peuple, Rome déserte ne possédait pas un seul habitant. »

La menace de Totila de réduire Rome à l'état d'un pâturage de bestiaux ou d'un parc de brebis avait été exécutée au pied de la lettre.

La chronique de Marcellin (2), contemporain, s'ac-

(1) *De Bel. Goth.*, lib. III, cap. 22.
(2) *In Chron.*, p. 54.

corde avec Procope. « Totila s'empara, dit Marcellin, de toutes les richesses des Romains, les traîna eux-mêmes en captivité. Rome demeura dans une telle solitude, que pendant quarante jours et au delà on n'y rencontra pas un seul être humain, mais seulement des bestiaux et des bêtes sauvages. » Ainsi, nous voyons que la Rome du fratricide et des césars, la ville déesse, est devenue littéralement un désert ou repaire de bêtes farouches. Les barbares l'ont arrachée à la civilisation pour la replonger dans l'oubli de la solitude. Ces événements sont incontestables, et c'en était fait pour jamais de cette ville. « Comme Thèbes, Babylone ou Carthage, dit Gibbon, le nom de Rome aurait été rayé de la terre, si la cité n'avait pas été animée par un principe vital qui la rendit de nouveau aux honneurs et à la domination. » Considérons maintenant les vicissitudes du développement de ce principe vital, qui va bientôt faire paraître à nos yeux surpris une Rome nouvelle.

La paix, après la persécution de Dioclétien, à peine proclamée, on vit aussitôt les exilés volontaires du Christ, les généreux fugitifs, les courageux proscrits de la foi, revenir triomphants vers leurs foyers. « Vous auriez vu, raconte Eusèbe (1), ceux qui tout à l'heure gémissaient dans les chaînes, au milieu des plus cruelles tortures, ceux qu'on chassait de leur patrie, ramenés et réintégrés dans leurs propres demeures au milieu de la joie, des honneurs, environnés même du profond respect de leurs anciens ennemis. » Le magnifique palais passé à l'usage des empereurs après la proscription et l'exécution de Plaute Latéranus, sous le règne de Néron, devint à cette époque et pour toujours la pro-

(1) Eus., *Hist. eccl.*, liv. IX, ch. 1.

priété des successeurs de saint Pierre, par suite du don de Constantin (1).

La puissance et la sollicitude déployées naguère pour priver les martyrs même d'un obscur tombeau s'employèrent alors à l'embellissement des lieux témoins de leurs souffrances, à l'érection de splendides mausolées sur leurs sépultures. Ordinairement, ces églises primitives, nommées basiliques, s'élevaient en dehors des murs, aux entrées des principales catacombes où reposaient les apôtres ou les martyrs les plus célèbres. C'est ainsi que prit sa marche d'ascension la Rome du christianisme et des papes.

Depuis cette nuit qui suivit le martyre du prince des apôtres, crucifié sur le sommet du mont Janicule, la crypte voisine du cirque de Néron, où les chrétiens déposèrent son corps dérobé par eux à l'instrument du supplice, devint un lieu de prières et de pieux pèlerinages. Dans la suite, reposer à côté du grand fondateur et du premier vice-roi du royaume du Christ fut un des priviléges les plus recherchés par ses successeurs. Dès l'année 106, un fidèle prêtre, saint Anaclet, élevé quelque temps après au pontificat, érigea en cet endroit un petit oratoire ou tombeau, nommé Platonia à cause de la résurrection future. Cet oratoire, partageant le sort de tous les monuments chrétiens, subit la fureur des-

(1) Les vicissitudes de ce palais sont décrites dans l'ouvrage *Rome sous le paganisme et les papes*, t. I, p. 247. Voir aussi *Juvénal*, lib. IV, sat. 10. Qu'il ait été donné au pape Melchiade par Constantin, c'est ce qu'attestent les pièces (probablement authentiques) citées dans les *Décrétales* d'Isidore Mercator, et une foule de témoignages successifs déclarant que le palais de Latran devint dès ce temps la principale demeure des papes. Saint Optat de Milet dit que le concile contre les donatistes se tint au Latran. Saint Jérôme et saint Prudence parlent aussi des cérémonies qui s'y faisaient.

tructive des persécuteurs. Il ne présentait plus qu'un amas informe de décombres, lorsqu'un jour, à la tête des légions, du sénat, du peuple romain assemblé, le successeur des césars s'avança vers ce lieu où Néron, tourmentant si cruellement les chrétiens, condamna à la mort ignominieuse de la croix saint Pierre, leur premier chef; puis, descendant de son char, déposant son diadème, il se prosterna devant la châsse du pêcheur, appelée Confession par les Latins, Martyrion par les Grecs, c'est-à-dire lieu où le martyr a scellé sa foi de son sang; il versa des larmes si abondantes, qu'elles ruisselaient le long des broderies de sa toge impériale; et, prenant alors une bêche, il creusa de ses propres mains les premières traces des fondements de la basilique, qui dès lors n'a cessé d'être le sanctuaire le plus vénéré et le but des pèlerinages de toute la chrétienté.

Voici les dimensions de cette construction constantinienne. De la nef, ornée de trois portails, à la balustrade du sanctuaire, on comptait 390 palmes; de la balustrade au fond de l'abside, où se trouvait la chaire pontificale, 36 palmes : ce qui donnait une longueur de 426 palmes, non compris les 406 palmes de la longueur du transept. La nef, élevée de 170 palmes, était supportée par une colonnade d'ordre corinthien de vingt-deux piliers, hauts de 40 palmes, et accompagnée par deux ailes larges de 38 palmes, hautes de 82 palmes, soutenues par vingt-deux colonnes, hautes de 26 palmes. Devant la façade de cette basilique, qui dura jusqu'au temps du nouveau Saint-Pierre, s'ouvrait un large atrium, appelé le paradis, de forme quadrangulaire, orné de quatre portiques, dont le plus voisin de la basilique, supporté par 46 colonnes, égalant en longueur la largeur de l'édifice, lui servait de vestibule. Au centre de ce magni-

fique atrium jaillissait une grande fontaine ornée de décorations symboliques, d'Agnus Dei, de croix, de branches de palmier, de chérubins ailés, de fleurs en marbre ou en mosaïque. Au milieu de son bassin, entouré par une colonnade de porphyre, semblait croître un immense pin en bronze, dressé primitivement en l'honneur de l'idole de Cybèle au Panthéon. A l'ombre de ses larges bras, le pèlerin chrétien pouvait se rafraîchir aux eaux limpides jetées par les dauphins dorés. Rapprochement mystérieux, dit saint Paulin (1), qui ne manquait pas d'instruction pour le fidèle. Cette fontaine centrale en alimentait une foule d'autres plus petites, à l'usage des purifications de ceux qui entraient dans le temple. La fontaine destinée aux pèlerins, appelée Sabatina, touchait aux soixante-quinze degrés de marbre, chacun d'une longueur de 100 palmes, qui conduisaient à la plate-forme aussi de marbre, de 200 palmes sur 76 en profondeur du côté de la basilique. Le vestibule attenant à cette plate-forme, couvert de tuiles dorées, surmonté d'une croix d'or, était enrichi de peintures à fresque, en mosaïque, représentant Notre-Seigneur, les apôtres, saint Paul, l'épée de la parole de Dieu à la main, saint Pierre avec les clefs du royaume des cieux (2).

Cette construction sacrée sortit des ruines du cirque de Néron et du temple d'Apollon avec une incroyable rapidité, car le génie de Constantin, aussi impétueux et impatient de retard que brillant et décisif dans l'action, ne pouvait pas supporter les lenteurs ordinaires de l'art.

(1) Saint Paulin, *Ad aleth.*, ép. XXXI. Fastigiatus solido ære tholus ornat et inumbrat, non sine misticâ specie. Le Dante, assistant au jubilé de 1300, remarqua aussi la grandeur prodigieuse de ce pin. *Infern.*, XXXI.

(2) Erasm. Pistolesi, *Il Vaticano descr. ed illustr.*, t. I. p. 39-40.

Dans ses entreprises architecturales, comme dans ses campagnes, réunissant soudain sur un seul point les immenses ressources à ses ordres, il faisait éclore les temples et les villes comme par un coup de baguette magique. De là vient que toutes les basiliques de son époque ressemblent à des trophées dressés sur le champ de bataille, tout à coup, sous l'impulsion d'un enthousiasme trop tumultueux pour suivre les règles de la précision, mais désireux seulement de célébrer le triomphe. Ce qui leur manque en détails délicats et corrects disparaît sous l'éclat prodigieux d'une magnificence sans borne. On leur pardonne aisément l'oubli de quelques principes devant la splendeur ravissante de ces masses d'or jetées sur tous leurs ornements, du pavé jusqu'aux chapiteaux des colonnes ou aux lambris resplendissants. Ce magnifique désordre convient bien aux hymnes comme aux monuments de la victoire (1).

Le sanctuaire, appelé Presbyterium surpassait toutes les autres parties de l'édifice, autant par son élévation au-dessus d'elles que par sa prodigieuse splendeur, par la richesse, le nombre de ses ornements en or, en argent, en pierres précieuses, ses lampes, ses couronnes, ses candélabres, ses brillants livres d'évangile ou de liturgie (2).

Constantin fit fabriquer en bronze de Chypre une châsse pour les reliques de saint Pierre, surmontée d'un baldaquin d'argent supporté par des colonnes de porphyre et de ce marbre précieux appelé tresthynien par

(1) Saint Paulin parlait ainsi du saint Pierre de Constantin, dans sa XXXIe lettre à Alethius : « Quanto ipsum apostolum attollebat gaudio, cum totam ejus basilicam densis inopum cœtibus stipatus es, vel qua sub alto sui culminis, mediis ampla laquearibus longum patet, et apostolico eminus solio coruscans ingredientium lumina stringit. »

(2) *Ep. S Grég. II, ad Leon. Isaur., ap. Baron.* anno. 725.

les Grecs. La croix placée sur le sarcophage ou châsse servant d'autel pesait cent cinquante livres de l'or le plus pur. On lisait sur sa base une inscription artistement ciselée, constatant que Constantin, Auguste et l'impératrice Hélène avaient décoré cette basilique avec une munificence et une splendeur royales. L'or, le vermeil, brillant de tous côtés dans l'abside et le Presbyterium, donnaient à cette inscription une éclatante attestation de vérité. Les quatre candélabres, dont deux de bronze de chaque côté de l'autel, étaient enrichis de médaillons, de bas-reliefs en argent représentant les gestes des apôtres. Chacun d'eux, posé sur dix griffes, pesait cent livres. Ils offrirent également pour l'autel trois calices d'or du poids de dix livres, avec enjolivement de cinquante émeraudes; deux vases d'argent pour le vin à présenter au sacrifice, du poids de deux cents livres; trente calices d'argent, pesant chacun dix livres, et toutes sortes d'autres vases sacrés, dont un était enrichi de deux cent quinze émeraudes et autres pierres précieuses. La lampe d'or, suspendue devant la châsse, pesait trente-cinq livres, et portait cinquante jets de lumière sortant de la bouche de dauphins. Un lustre en argent de la même forme ornait le sanctuaire, tandis que soixante autres lampes en argent, du poids de huit livres, projetaient à droite et à gauche de la basilique leurs jets lumineux. L'encensoir en or, parsemé de diamants, pesait quinze livres. Trois cent cinquante livres d'or ou d'argent composaient l'autel lui-même, rempli de tous côtés de pierres fines du plus grand prix. Après l'énumération de ces dons, l'auteur cité par Anastase nomme les divers domaines d'Égypte et d'Orient offerts par l'empereur et sa mère pour l'entretien de la basilique et les dépenses du service divin. Qu'il nous suffise de

dire que, selon le calcul le plus bas, les revenus en montaient à près de deux millions de francs par an.

Outre la basilique de Saint-Pierre et de Saint-Jean-de-Latran, ils bâtirent encore celles de Saint-Paul, de Saint-Laurent en dehors des murs, de Sainte-Croix-de-Jérusalem, ainsi nommée parce qu'elle devait recevoir un morceau de la vraie croix, de Sainte-Agnès sur la voie de Nomentum, à la prière de leur fille Constantia. On mentionne encore deux autres églises de la même époque : l'une, église paroissiale appelée *titulus Æquitii*, du nom du prêtre donateur du terrain ; l'autre, en dehors des murs, sur la voie Lavicana, est la basilique des martyrs Marcellin et Pierre, nommée *inter duas lauros*. On y voit encore aujourd'hui le mausolée érigé sur la tombe de sainte Hélène. Ces nombreuses et magnifiques basiliques, bâties presque toutes sous le pontificat de Sylvestre Ier, entre les années 314 et 336, nous présentent le noyau primitif de la cité des papes.

(An 336). Marcus, le pape suivant, bâtit deux églises, une de Sainte-Bibiana, sur la voie Ardéatina, la seconde au pied même du mont Palatin.

(337). On attribue l'érection de trois basiliques à Jules Ier, une près le forum, l'autre sur la voie Flaminienne, probablement dédiée à saint Valentin, martyr, non loin du ponte Milvio. Les cimetières, églises ou oratoires, se trouvaient jusqu'alors le long des trois plus fameuses voies de Rome, l'Aurélienne, la Flaminienne et celle d'Ostie.

(352). On ne cite aucune construction sous le pape Libérius. La persécution arienne sévissait alors avec rage (1). *Persecutio magna, ita ut clerici et sacer-*

(1) Anast., in *Vit. Lib.*

dotes neque in ecclesias, neque in balnea, haberent introitum.

(355). Le pape Félix Ier éleva une basilique sur la voie Aurélienne, à un mille de la porte de Saint-Pancrace.

(367). On assigne deux basiliques au pape Damase : celle de Saint-Laurent-in-Damaso ; l'autre sur la voie d'Ardée, où on déposa le corps du pontife. Il érigea aussi un mausolée ou Platonia à l'endroit où le corps de saint Pierre avait reposé pendant quelque temps.

(385). On ne fit aucune construction sous le pape Siricius.

(398). Le pape Anastase érigea, dans la deuxième région de Rome, sur la voie Mamertienne, non loin du Capitole, une église qu'on croit être Saint-Pierre-in-carcere. Au temps de l'historien Anastase elle s'appelait basilique Crescentiana.

(402). Sous le pontificat d'Innocent Ier, on érigea la basilique de Saint-Gervais et Saint-Protais, peu de temps avant la première invasion des barbares dans Rome sous la conduite du roi Alaric, dont nous avons cité les paroles et les actes dans le chapitre précédent. Cette affreuse tempête dissipée, nous voyons les papes reprendre et pousser avec une nouvelle activité la construction de la cité chrétienne.

(417). Le pape Zosime bâtit un oratoire dans le cimetière de Sainte-Félicité et plusieurs églises. Nous remarquons ici que le nom d'église se rencontre pour la première fois dans l'historien Anastase. Avant ce temps les édifices religieux se nommaient basiliques.

(423). La basilique de Julie ou de Julien est attribuée au pape Célestin.

(432). La basilique de Sainte-Marie-Majeure, surnommée Libérienne, du nom de Libérius, son fondateur, fut

achevée par Sixte III, qui bâtit aussi, à l'endroit où saint Laurent souffrit, une église appelée quelquefois Saint-Laurent *in formoso*, d'autres fois *in pane pernâ*, et dans le cimetière de Calixte, aujourd'hui de Saint-Sébastien, une platonie sur les murs de laquelle il inscrivit les noms des papes et martyrs.

(440). Après avoir sauvé Rome des redoutables menaces d'Attila, saint Léon le Grand, moins heureux auprès de Genseric, chef des Vandales, dut être témoin du pillage de Rome. Néanmoins, s'étant présenté, avec son clergé, devant ce barbare, il parvint à adoucir sa furie; en sorte que la destruction tomba plus spécialement sur les monuments païens, à part les vases sacrés enlevés par ces barbares infidèles à leurs promesses. Saint Léon répara les basiliques de Saint-Paul, de Saint-Jean-de-Latran, de Saint-Pierre, à laquelle il ajouta une abside somptueusement décorée. Il éleva deux nouvelles églises : Saint-Étienne, sur la voie latine, un mille au delà des portes; et Saint-Corneille, près des catacombes, sur la voie Appienne. Il préposa à la garde du tombeau des Apôtres quelques membres du clergé désignés sous le nom de *cubicularii*.

(461). Trois oratoires en argent, ornés de pierres précieuses, furent érigés, par le pape Hilaire, dans le baptistère de Constantin, en l'honneur de saint Jean-Baptiste, de saint Jean l'évangeliste, de la sainte Croix. Il érigea aussi un monastère à côté de Saint-Laurent hors les murs; un bain, un prétoire, un oratoire de Saint-Étienne, dans la basilique de Latran; et deux bibliothèques. Il constitua des officiers pour maintenir la sécurité des églises désignées pour les stations.

(467). Saint Simplice bâtit Saint-Étienne au mont Célio; Saint-André près de Latran; Saint-Étienne près Saint-

Laurent; la basilique de Sainte-Bibiana près le palais Licinien.

(483). La basilique de Saint-Agapet près saint Laurent fut l'œuvre de Félix III.

(492). On ne cite aucun ouvrage de Gelase ni d'Anastase II : on dit seulement de ce dernier qu'il aimait et secourut singulièrement les pauvres, et sauva Rome du péril et de la famine.

(498). Symmaque bâtit plusieurs oratoires; un portique à quatre façades, autour de la grande fontaine de Saint-Pierre, qu'il orna d'agneaux, de croix, de branches de palmier en mosaïque; des vestiaires aux côtés méridional et septentrional de Saint-Pierre; Sainte-Agathe sur la voie Aurélienne; Saint-Pancrace; Saint-Michel-Archange; l'oratoire de Saint-Côme, Saint-Damien; un hôpital pour les pauvres sous le vocable de saint Laurent.

(514). Hormisdas reçut de Clovis, roi des Francs, une couronne ornée de pierreries pour Saint-Pierre; de la Grèce plusieurs vases sacrés en or, en argent, des livres d'évangile, et autres objets précieux; de Théodoric, roi des Goths, deux candélabres remarquables.

(523). Jean I[er] répara, embellit les cimetières des Saints Nérée et Achillée, sur la voie Ardeatina, le cimetière de Saint-Félix et celui de Sainte-Priscille sur la voie Salaria, où se trouvait l'église de Saint-Marcel.

(526). La basilique de Saint-Côme et Saint-Damien, sur la voie Sacrée, fut bâtie par Félix IV.

(530). Boniface II ne construisit aucun édifice, mais régularisa l'entretien des prêtres, diacres, sous-diacres, tabellions, et sauva le peuple de la famine.

(533). Jean II reçut de magnifiques présents de toute espèce.

(536). Sous le pontificat de Silvère, les Goths causèrent d'affreux désastres, ravagèrent ou incendièrent les domaines ecclésiastiques situés au dehors des murs, massacrèrent les habitants, ne respectèrent ni les églises ni les corps des saints martyrs. Il est vrai que le témoignage de Procope infirme la vérité de ces faits, généralement attribués aux Goths en ce temps. Au dedans de la ville, défendue par Bélisaire contre Vitigès, régnait le manque de pain et d'eau, les barbares ayant brisé les aqueducs.

(537). Bélisaire offrit à Vigile de riches objets, pris sur les Vandales dans ses conquêtes d'Afrique, entre autres une croix d'or, du poids de cent livres, enrichie de joyaux, et représentant ses victoires dans les bas-reliefs. Ainsi, les dépouilles des temples païens emportées par Genseric revenaient à Rome pour l'embellissement des églises chrétiennes.

L'historien Procope nous a transmis le sombre tableau de la Rome païenne de cette époque, des ruines de laquelle nous voyons surgir lentement, mais d'un pas ferme, la Rome chrétienne; ses aqueducs brisés, ses remparts écroulés, ses temples, ses cirques, ses théâtres, ses thermes déserts. L'admiration de Procope dut se limiter au mausolée d'Adrien, orné de nombreuses statues des plus grands artistes, de Phidias, de Lysippe, de Miron, et à la sollicitude que les Romains mettaient à conserver autant que possible ce qui leur restait d'anciens monuments.

Ce petit nombre d'ornements détachés alla même toujours diminuant, surtout pendant les siéges réitérés des Goths. En défendant le mole d'Adrien, depuis le château Saint-Ange, les soldats grecs précipitèrent sur les guerriers de Vitigès toutes ces belles statues rangées sur les terrasses, dont les fragments mutilés durent même disparaître à l'époque où Bélisaire, pour se proté-

ger contre Vitigès, fit rebâtir hâtivement les murs de Rome, ordonnant d'employer indistinctement tous les matériaux qui se rencontreraient sous la main des ouvriers. Le même fait se renouvela lorsqu'il refit une seconde fois ces murailles à l'approche menaçante de l'armée de Totila.

Il paraît qu'au milieu de ces effroyables catastrophes, Saint-Pierre jouissait déjà de la plus complète inviolabilité; fait que nous recueillons des termes d'un ordre donné par l'impératrice Théodora au gouverneur grec de Rome pour saisir le pape Vigilius et l'amener chargé de chaînes à Constantinople. « Arrêtez-le partout, soit à la basilique de Latran, soit ailleurs, excepté dans Saint-Pierre : amenez-le devant moi, ou, si vous ne le faites pas, je vous jure par le Dieu éternel de vous faire écorcher vif (1). »

(555). Le pape Pélagius étant cardinal, archidiacre de Rome, avait réussi à décider Totila d'arrêter le ravage de la ville, et à épargner les vies de ce malheureux reste du peuple romain réfugié autour de la tombe de saint Pierre, devant laquelle, comme nous l'avons dit précédemment, ce farouche conquérant vint offrir ses vœux au ciel. Pélage fit replacer dans les églises les vases sacrés d'or, d'argent, les ornements sacerdotaux, et commença la basilique des apôtres Philippe et Jacques, terminée par son successeur.

(560). Jean III répara tous les cimetières des martyrs qui souffrirent tant de dommages lors des incursions des Goths. Les Romains, écrasés sous le joug odieux de Narsès, le supplièrent de prendre le gouvernement temporel de leur ville, aimant mieux, disaient-ils, se livrer aux

(1) Anast., in *Vit. Vig.* Nam si non feceris, per viventem in sæcula, excoriari te faciam.

barbares que de supporter plus longtemps cet infâme eunuque. Pendant la terrible invasion des Lombards, appelés par la basse vengeance de Narsès, Jean III demeura pendant quelque temps dans les catacombes des martyrs Tiburce et Valérien, où il consacra plusieurs évêques.

(573). Sous Benoît Ier, la terreur des Lombards, une cruelle famine, la trahison des Grecs livrant les forteresses aux envahisseurs, des inondations inouïes, ne laissèrent ni le temps ni les moyens de bâtir aucun monument sacré.

(577). Pélage II répara le cimetière de Saint-Hermès et la basilique de Saint-Laurent, ruinés par les Lombards. Il orna le tombeau de saint Laurent des tablettes d'argent, et revêtit de lames d'argent dorées la tombe de saint Pierre.

A la vue de cette infatigable et courageuse activité déployée par les papes pour bâtir, embellir des églises, réparer des cimetières, élever des hôpitaux, dans des temps affreux de guerre, de désordre, d'invasions quotidiennes, on ne peut assurément méconnaître ce principe vital qui, selon le mot de Gibbon, ranime la puissance de cette Rome destinée sans lui à disparaître de la face de la terre comme tant d'autres villes fameuses de l'antiquité. Rien ne peut obscurcir ni éteindre cette étincelle féconde, qui, malgré les tempêtes, les assauts, les adversités, grandit toujours jusqu'à ce qu'elle parvienne à former cette flamme éclatante qui fixera sur Rome les yeux de tout l'univers.

CHAPITRE VII.

Utiles et merveilleux travaux des papes. — Glorieux règne du pape Adrien I[er]. — Reconstruction des murs de Rome. — Réparation des aqueducs. — Embellissement des églises. — Maisons de secours pour les pauvres et les malades. — Beaux travaux du pape Léon III.

A mesure que nous avançons dans l'histoire de la ville des papes, nous la voyons, par un effort continuel, irrésistible, se dégager des entraves, des dangers, des ruines, et rayonner avec un invincible éclat à travers les nuages qui se dissipent peu à peu. Saint Grégoire le Grand (590), par l'impulsion de son colossal génie, la fit marcher plus rapidement qu'aucun de ses prédécesseurs vers son apogée de splendeur, d'indépendance. Nous avons déjà raconté les travaux immenses, les entreprises gigantesques, les actes bienfaisants de la sage, profonde politique de cet illustre pape. Dès qu'il a mis la main au trône de saint Pierre, nous apercevons que la Rome des césars est entièrement passée entre les mains des successeurs du pêcheur.

En effet, nous ne les voyons plus, à dater de cette époque, s'occuper presque uniquement, comme dans les premiers âges de l'Église, de la construction de cimetières, d'oratoires, de basiliques : ils sentent qu'ils ont encore d'autres devoirs, qui leur imposent d'organiser la défense matérielle de Rome contre les incessantes invasions des barbares. En 708, le pape Sisinius, pressé par une ardente sollicitude, dit Anastase, d'abriter Rome

contre l'épée destructive des Lombards, rassembla les matériaux pour l'entreprise prodigieuse de la reconstruction de ses murs, de ses portes. Grégoire II, posa les fondements de ces nouvelles murailles, à l'érection desquelles les papes suivants travaillèrent avec zèle, surtout Grégoire III, et plus encore Adrien Ier, qui, appelant (773) un nombre considérable de maçons d'au delà des Apennins, poussa si vivement, paya si largement les travailleurs, qu'il eut le bonheur de terminer cette magnifique ceinture de fortes et superbes murailles.

Un pèlerin chrétien, probablement le comte Éginhard, qui visita Rome avec l'escorte de Charlemagne en l'année 800, nous énumère dans les termes suivants le long catalogue des tours, des bastions, des portes de ces immenses remparts, tels que Rome n'en posséda jamais aux temps les plus florissants de ses césars. On compte, dit-il, de la porte Saint-Pierre, cette porte elle-même comprise, jusqu'à la porte Flaminienne (près l'actuelle porta del Popolo), 6 tours, 782 bastions, 2 poternes, 107 grandes meurtrières, 66 petites ;

De la porte Flaminienne, cette porte elle-même comprise, à la porte Pincienne, 28 tours, 644 bastions, 75 grandes meurtrières, 117 petites ;

De la porte Pincienne, cette porte elle-même comprise, à la porte Salara, 22 tours, 246 bastions, 200 grandes meurtrières, 160 petites ;

De la porte Salara, cette porte elle-même comprise, à la porte Nomentana, 10 tours, 118 bastions, 200 grandes meurtrières, 65 petites ;

De la porte Nomentana, cette porte elle-même comprise, à la porte de Tibur, 57 tours, 806 bastions, 214 grandes meurtrières, 200 petites ;

De la porte de Tibur, cette porte incluse, à la porte Prænestina, 18 tours, 302 bastions, 80 grandes meurtrières, 108 petites;

De la porte Prænestina, cette porte incluse, à la porte Asinaria (aujourd'hui de Latran), 26 tours, 504 bastions, 180 grandes meurtrières, 150 petites;

De la porte Asinaria à la porte Métrovia, 20 tours, 342 bastions, 130 grandes meurtrières, 180 petites;

De la porte Métrovia à la porte Latine, 20 tours, 293 bastions, 100 grandes meurtrières, 183 petites;

De la porte Latine à la porte Appienne, 12 tours, 174 bastions, 80 grandes meurtrières, 85 petites;

De la porte Appienne à la porte d'Ostie, 49 tours, 615 bastions, 330 grandes meurtrières, 284 petites;

De la porte d'Ostie du Tibre, 35 tours, 733 bastions, 138 grandes meurtrières, 211 petites;

Du Tibre, rive droite, à la porte Portuensis, 4 tours, 60 bastions, 10 grandes meurtrières, 15 petites;

De la porte Portuensis à la porte Aurélia (aujourd'hui de Saint-Pancrace sur le Janicule), 24 tours, 327 bastions, 16 grandes meurtrières, 131 petites;

Du Tibre, rive droite, à la porte de Saint-Pierre, point de départ, 8 tours, 488 bastions, 21 grandes meurtrières, 7 petites, 2 poternes;

A la porte de Saint-Pierre, et aux environs du mausolée d'Adrien, 6 tours, 164 bastions, 14 grandes meurtrières, 19 petites :

En tout, 383 tours, 7,020 bastions 2,066 grandes meurtrières.

Jamais empereur romain ne construisit de si gigantesques remparts, tels que ceux dont nous venons de compter si minutieusement tous les insignes de guerre. Aurélien lui-même, qui rebâtit avec tant de magnificence les

murs de Rome, n'a pas atteint l'étendue de la circonférence des constructions du pape Adrien.

A peine ce grand pontife eut-il terminé les remparts, qu'il commença la réparation des aqueducs, majestueux et utiles ouvrages des plus beaux temps de la civilisation romaine. Cette longue suite d'arches triomphales, qui portaient naguère à la reine des cités des eaux toujours fraîches et limpides, ne remplissaient plus leur rôle bienfaisant depuis les invasions réitérées des barbares de toute race, qui trouvèrent un moyen facile de priver Rome de ses ressources d'eau en brisant les lits de ces fleuves si hardiment suspendus dans les airs. Tout autre génie que celui du pape Adrien aurait pu reculer devant la tentative d'une réparation complète de ces interminables colonnades presque partout brisées; mais Adrien semble n'avoir jamais connu d'obstacles.

L'aqueduc alimentant les fontaines de Saint-Pierre, primitivement construit par l'empereur Auguste, et apportant sur le sommet du Janicule une quantité considérable des eaux du lac Alséatin, éloigné de trente-cinq milles, fut le premier travail des restaurations d'Adrien. Laissons-en le récit à son biographe.

L'aqueduc qui conduisait à travers le *Centenarium* ses eaux dans le cloître de la basilique de Saint-Pierre, et alimentait ces bains où nos frères, les pauvres de Jésus-Christ, reposaient leurs membres fatigués, ou attendaient les aumônes de saint Pierre, était brisé depuis vingt ans, en sorte que ses eaux ne remplissaient plus les bassins de Saint-Pierre ni ne faisaient plus tourner les roues des moulins du Janicule. La restauration de cet aqueduc paraissait sans espérance; car près de cent arches d'une grande élévation avaient été rasées jusque dans leurs fondements (sans doute par les Lombards). Néanmoins,

ce saint pontife, réunissant un nombre prodigieux d'ouvriers, ordonna, pressa si vivement l'ouvrage, que, les arches rebâties, les conduits de plomb replacés, les eaux reprirent leur cours, fournissant une abondante et fraîche marée aux fontaines, aux bains de la basilique, de la cité, faisant en outre mouvoir de nouveau les moulins du Janicule. Il répara également l'aqueduc Claudien, qui fournissait de l'eau aux bains et au baptistère de Latran, ainsi qu'aux églises et aux hôpitaux de cette partie de Rome. L'aqueduc, anciennement connu sous le nom d'Eau vierge, capable d'alimenter seul toute la ville, n'échappa pas aux soins réparateurs du pontife, dont ces immenses travaux de remparts ou d'aqueducs ne satisfaisaient pas l'incroyable activité, puisque nous le voyons travailler avec non moins de zèle à la restauration ou à l'embellissement des édifices religieux. Son historien, entre autres louanges, lui donne celle d'avoir aimé les églises : *Amator ecclesiarum.*

On sait les graves dommages que les incursions des Lombards, les persécutions ou la sacrilége rapacité des Grecs causèrent dans les églises chrétiennes, et la pieuse ardeur que les papes, au retour de la paix, déployèrent dans le rétablissement des basiliques pillées ou souillées. Nous trouvons Adrien, fidèle à cette belle tâche de ses prédécesseurs, dirigeant à leur exemple sa première et principale attention sur la basilique du prince des apôtres. Il lui offrit un ornement d'une beauté remarquable, éblouissant d'or et de pierreries, représentant l'histoire de la libération de saint Pierre ; plaça devant la confession un pavé d'argent du poids de 150 livres ; donna de larges draperies de drap d'argent pour orner les grandes portes, et cinquante-cinq tentures de pourpre brodée pour décorer les arcades des ailes de l'édifice

dans les solennités; et il suspendit devant le sanctuaire un magnifique lustre, disposé pour recevoir mille trois cent soixante-dix bougies de cire, prescrivant qu'on ne les allumerait qu'à Noël, à Pâques, à la fête de saint Pierre et saint Paul, à l'anniversaire de chaque pape régnant.

Il présenta à Saint-André un ciboire d'argent du poids de 135 livres; fit revêtir la châsse de saint Paul de lames d'argent de 30 livres, orna sa basilique avec des tentures aussi riches que celles de Saint-Pierre, en fit parer de marbre l'atrium, auparavant si abandonné que les herbes le couvraient entièrement; décora l'autel de Notre-Dame *in præsepie*, de deux ornements de drap d'or, enrichis de pierreries dont les dessins figuraient l'assomption; donna des tentures pareilles aux précédentes à Sainte-Marie-Majeure, à Saint-Jean-de-Latran, à Saint-Laurent au delà des murs; répara les toitures de Saint-Marc, de Saint-Laurent *ad taurellum*, de Saint-Laurent *in damaso;* acheva le portique circulaire de la basilique des Apôtres *in viâ latâ*, commencé par le pape Paul; répara le cimetière de Saint-Pierre et Saint-Marcellin *in viâ Lavicanâ;* établit un escalier pour descendre à la crypte où reposaient les restes de saint Tiburce; rebâtit l'église de Sainte-Prisce; fit de somptueuses libéralités à Saint-Félix *in pineis*, aux Saints-Côme et Damien *in tribus fatis*, à Saint-Adrien, aux Saints-Abdon et Sennen hors la porte Portèse; releva les murs croulants du monastère du pape Honorius; fit apporter de Pérouse deux énormes portes de bronze, couvertes de bas-reliefs élégants, pour les placer à la tour de Saint-Pierre. En un mot, ce pape extraordinaire ne laissa presque aucun monument religieux en dedans ou au dehors de Rome sans quelque trace de sa merveilleuse industrie. On peut

lire, dans l'historien Anastase, la liste presque infinie de ses dons, de ses travaux de tout genre, dont un seul suffirait pour assurer au nom d'Adrien ce genre de renommée que son homonyme, l'empereur romain, essaya de conquérir par tant d'extravagantes et inutiles constructions. Nous ne pouvons nous refuser à citer encore l'ouvrage qu'il entreprit en faveur des pèlerins pour relier, par d'immenses et larges galeries couvertes, les basiliques de Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Laurent avec les murailles de la ville.

On peut se former une idée de cette prodigieuse construction en réfléchissant que la longue distance séparant ces trois basiliques, n'était pas moins d'un mille entre Saint-Paul et Saint-Laurent, et qu'on employa près de douze mille blocs de pierre travertine pour les seules fondations des premières arches de la galerie touchant aux rives du Tibre. Certes, une semblable colonnade, ornée de place en place d'autels, de chapelles, d'inscriptions, courant à travers des champs de vignes ou des ruines des monuments d'un autre âge, se reliant aux remparts de Rome, fortifiée par le même pontife de tant de tours et de bastions, devait bien inspirer quelque sentiment de reconnaissance et d'admiration à ces innombrables pèlerins venus de toutes les parties du monde pour accomplir leurs stations pieuses aux grandes basiliques de cette ville, qui, sous la récente domination des successeurs de Simon Barjona de Bethsaïde présentait un spectacle de magnificence à peine connu aux jours des césars païens.

Un vain luxe ou une fastueuse ostentation, mobiles trop ordinaires des entreprises des anciens empereurs, ne se rencontrèrent jamais dans les pensées d'Adrien.

Défendre Rome des attaques de ses ennemis en l'en-

tourant de murailles inexpugnables, provoquer le triomphe de l'Église en enrichissant les basiliques, exciter la piété des fidèles en facilitant les exercices de la religion, telles furent les hautes et saintes inspirations du génie d'Adrien. Les pauvres n'échappèrent jamais à sa bienveillante sollicitude : témoin cette villa, son patrimoine, qu'il agrandit, dont il consacra à jamais, sous peine d'anathème, les produits en légumes, vins, bestiaux, volailles, bois, blés, à l'usage des pauvres du Christ (1); témoins trois autres villas destinées à remplir les mêmes charitables offices, la première située à Galerie, vers la dixième pierre de la voie Aurélienne, près l'église de Sainte-Rufine, la seconde sur la voie Portuensis, vers la douzième pierre, la troisième à quinze milles de Rome, sur la voie d'Ardée; témoins encore trois diaconies établies en dehors de la porte de Saint-Pierre, deux sous l'invocation de Notre-Dame, une sous celle de saint Silvestre, pour subvenir aux nécessités des pèlerins pauvres, avec les vignobles, les plants d'oliviers ou autres propriétés dont il les enrichit.

Pour compléter l'éloge d'un pontife si illustre, aurons-nous besoin d'ajouter que, toujours le premier sur la brèche ou dans le péril, on le voyait voler avec un irrésistible élan partout où l'appelait le besoin de ses ouailles ?

Pendant la nuit, on lui annonce qu'un incendie dévore la basilique de Saint-Anastase et le baptistère voisin : il y court, ordonne, travaille lui-même pour arrêter les progrès du feu. Ses efforts demeurant inutiles, il fit rebâtir bientôt après l'édifice consumé dans sa première splendeur.

(1) In usum fratrum nostrorum Christi pauperum perenniter permaneat. Anast., in *Vit. Hadr.*

La douzième année de son pontificat lui fournit une autre occasion de déployer son zèle sans bornes. Le Tibre, franchissant ses rives, envahit une partie de Rome, détruit le portique Palatin et le pont d'Antonin, s'élève jusqu'à douze pieds dans la *via Lata*. La consternation règne parmi les habitants éplorés. Adrien, toujours intrépide, réunit un nombre considérable de nacelles, et par elles envoie à tous les infortunées victimes de l'inondation des secours matériels ou des paroles de consolation.

Ainsi donc, des maisons de refuge pour les pèlerins ou les pauvres, des églises bâties, réparées ou embellies, des remparts réédifiés, des tours redressées, des aqueducs rendant à des eaux salutaires le chemin que les consuls ou les empereurs leur avaient assigné : voilà les trophées du pape Adrien.

(797). Son successeur, Léon III, en héritant du sceptre si magnifiquement tenu par Adrien, sembla hériter aussi de son génie. Comme lui, il édifia des palais, embellit des églises, fonda ou enrichit des hôpitaux pour les pauvres ou les malades : car il est à remarquer que ces deux points, gloire de Dieu, amour des pauvres, ne se séparent jamais dans la pensée des papes.

Léon III acheva le palais de Latran, commencé par son prédécesseur, et en édifia un semblable près de Saint-Pierre ; construisit un *triclinium* près de Saint-Jean-de-Latran, plus vaste que tous ceux existant alors, l'orna avec une magnificence extraordinaire avec des colonnes de porphyre, de marbre, par de fines sculptures et des dessins en mosaïque dans l'abside encore debout de nos jours ; décora de riches peintures la basilique de Saint-Paul ; donna trois statues, Notre-Seigneur, saint Pierre, saint Laurent, à la basilique de ce

dernier; offrit à Saint-André de somptueux vêtements sacerdotaux, parsemés de diamants, représentant l'histoire de Notre-Seigneur et quelques traits relatifs à saint Pierre et à saint Paul; présenta à Sainte-Marie-Majeure un ornement figurant le passage de la passion où Jésus institue l'Eucharistie, et à Saint-Pierre un livre d'évangiles revêtu d'or, d'émeraudes, de perles brillantes, pesant plus de 70 livres. Encensoirs en or massif, ciboires, calices, vases de toute dimension enrichis de pierreries, plateaux d'argent, portes d'argent pour les sanctuaires et les tabernacles de Saint-Pierre, couronnes, chandeliers, tentures brodées en or, en argent, en émeraudes, statues, tableaux, livres sacrés, se rencontrent à chaque ligne des longues pages in-folio dans lesquelles Anastase raconte les libéralités et les ouvrages de ce pontife aussi savant que magnanime.

Certes, ce sont là, pour Léon comme pour Adrien, de magnifiques titres, non pas seulement à une gloire éphémère, mais à une reconnaissance durable dans les cœurs des vrais fidèles. Les événements et les vœux des peuples poussèrent naguère, nous l'avons surabondamment prouvé, poussèrent les papes à la domination temporelle : nous venons présentement de démontrer que cette souveraineté sied assez bien aux mains pontificales, et qu'elles surent toujours en faire un noble usage pour provoquer la prospérité ou assurer la défense des États remis à leur garde suprême.

CHAPITRE VIII.

Traits généraux, influences de la cité primitive des papes. — Champ de bataille semé des débris et des trophées des deux puissances. — Concours des Comaschi et des artistes grecs. — Les papes accueillent et protégent les artistes fugitifs. — Aspect de l'architecture des édifices de Rome. — Catégories et dénominations des églises. — Organisation générale de Rome. — Divisions régionnaires, processions, stations. — Dignitaires de la cour papale. — Effet de l'harmonieuse organisation de Rome sur les barbares. — Rome, école-modèle des nations. — Quelles étaient les principales pensées des pèlerins en la visitant. — Colléges de diverses nations à Rome. — Pèlerins à Rome; aventure de deux pèlerins. — Contrastes entre la discipline des légions païennes et chrétiennes. — Contrastes au dedans et au dehors de Rome. — Rome païenne et chrétienne, toutes deux conquérantes.

On peut dire de la Rome primitive des papes que ni Herculanum ni Pompéi, avant d'être exhumés de leurs tombes de lave ou de cendre, n'étaient pas moins inconnus qu'elle n'a été jusqu'à ce jour. « On ne peut, affirme Spalding (1), un récent et des plus laborieux historiens de l'Italie, que difficilement se former une idée de cette cité malheureuse pendant les misères toujours croissantes de l'an 500 à l'an 1000. »

Et cependant, d'après les données éparses et pour ainsi dire ensevelies dans les vieilles chroniques, on peut la reconstruire comme par enchantement et en contempler l'aspect extérieur et intérieur. La cité du huitième

(1) *L'Italie et ses îles*, t. III, p. 144.

siècle, du dixième, du temps d'Innocent III présente des différences aussi caractéristiques que celles des empereurs, des consuls et des rois.

Avant d'entrer dans ce théâtre mémorable, ceint par ces majestueux remparts garnis de bastions, de portes, de ponts-levis, de tours, nous devons remarquer, à l'extérieur, quelques objets vraiment dignes d'admiration; car ils devaient donner à cette primitive cité pontificale un air de grandeur et de solennité que ne posséda jamais la ville impériale elle-même dans ses plus beaux jours. C'étaient les basiliques, les églises, les oratoires des martyrs, remplaçant les tombes, les mausolées qui bordaient ces grandes voies romaines aux approches de la capitale. Plus frappants et plus caractéristiques encore étaient ces hauts et interminables portiques par lesquels le pape Adrien avait uni les basiliques Saint-Laurent, Saint-Paul, Saint-Pierre avec les portes de la ville, dont les deux premières s'élevaient à une distance de plus d'un mille des murs.

Le spectacle de ces monuments et de ces ruines d'une époque reculée, épars au milieu des champs, des vignobles, de la brillante culture du sol italien favorisé d'une longue paix; de ces trois grands sanctuaires, réunis, par une immense colonnade, aux murs couronnés de tours; des mausolées des saints et des martyrs surgissant sur tous les grands chemins, principalement le long des voies Appienne, Aurélienne, Nomentana, Salaria; de ce concours de Romains, de Grecs, de barbares confondus, de l'humble Franc, du pénitent lombard, du Vandale, du Goth, venant à Rome, non plus pour la ravager, mais pour y prier et y expier leurs fautes, ou méditer de célestes pensées au milieu des tombes et des châsses des saints: cet extraordinaire spectacle de tant

d'objets devait, ce nous semble, frapper vivement l'imagination, et éveiller dans l'esprit de ces réflexions profondes que n'excita jamais la vue de Rome païenne, même au faîte de sa magnificence.

Ce n'est point une, mais deux cités, s'harmonisant dans leurs perpétuels contrastes, que nous allons considérer dans cette enceinte fameuse. Car à mesure que la cité des sept collines et des césars disparaît sous les coups du temps, de la violence, et retourne à l'état sauvage, la cité des papes surgit du milieu des ruines, pleine de majesté chrétienne, rayonnante de splendeur, riche d'ornements innombrables de marbre, de mosaïque, d'or, d'argent, des plus éclatants joyaux.

Quant à l'aspect intérieur de Rome, nous pouvons nous le représenter aisément par les notes rapides d'un itinéraire, recueillies par Éginhard quand il visita Rome en 800 avec son royal protecteur, notes publiées pour la première fois par Mabillon, d'après un manuscrit découvert par lui dans le monastère d'Einsiedlen. Les réminiscences païennes y sont confondues pêle-mêle avec les sanctuaires, les souvenirs chrétiens, en une façon singulière, mais expressive, et capable de répandre une vive et véritable lumière sur la Rome de cette époque. Rien, en effet, de plus apte qu'un tel spectacle à donner de claires notions sur la réelle perspective de la Rome papale, apparaissant à l'horizon de l'histoire. Quoi de plus instructif que ses ruines d'un côté, ses trophées de l'autre ? Les plus étranges contrastes s'y rencontrent à chaque pas : débris muets du palais doré de Néron, et murailles resplendissantes de Saint-Pierre ; le Capitole sans honneurs ni triomphes, et les sombres catacombes vénérées par l'univers entier ; les arcs des victoires païennes en décadence, et les oratoires des saints ornés de pierre-

ries; l'aqueduc Claudien renversé, et la fontaine de Saint-Pierre jaillissant au milieu d'un bassin de marbre; les cirques, les thermes, les théâtres et tant d'autres lieux d'orgies infâmes oubliés, et les basiliques des martyrs encombrées par de pieuses multitudes.

Basiliques, palais, bustes de césars, statues des saints, cirques, chapelles, théâtres, monastères, tout se presse devant nos regards dans une sorte de splendide confusion, qui ne peut manquer de suggérer à l'âme chrétienne de pieuses et agréables pensées. Ce spectacle nous raconte la victoire du Christ en ses saints. L'humilité, la patience, la pureté de son Évangile se sont montrées plus fortes que tout ce qui existait de plus véhément dans les passions perverses de l'humanité. Chacun de ces contrastes nous donne une preuve nouvelle de la vérité de cette parole, que la croix deviendrait le trône du haut duquel le Christ, attirant tout à lui, vaincrait et gouvernerait l'univers.

La construction de la nouvelle Rome, non moins merveilleuse que l'ancienne, fut favorisée par une foule de circonstances heureuses. Les Comaschi et autres ouvriers, spécialement en Lombardie, jouissant déjà d'une grande célébrité comme architectes et maçons, avaient été distribués en corporations règlementées par les pontifes romains, en sorte que ce ne serait pas une vaine présomption de penser qu'ils donnèrent naissance à ces grands bâtisseurs du moyen âge dont les merveilleuses créations architecturales semblent impossibles à imiter. Avec leur concours et celui de ces artistes nombreux, peintres, sculpteurs, mosaïstes, ouvriers en or ou en broderie, chassés par le tourbillon de la persécution iconoclaste, refugiés en Italie et surtout à Rome où les papes les reçurent avec bienveillance, on peut s'expli-

quer plus aisément les immenses travaux des papes Adrien Ier et Léon III pour bâtir ou embellir les églises, pour les enrichir de vases précieux ou d'ornements splendides. On comprend alors comment Rome n'était pas seulement un vaste temple rempli de châsses et d'autels, mais aussi une vaste université où tous les beaux-arts florissaient avec éclat.

Souvent très-savants eux-mêmes, les papes se montrèrent constamment les protecteurs généreux des artistes. Dès le pontificat de Grégoire II, Rome ouvrit des asiles aux artistes exilés. Les seuls ouvriers en mosaïque, étant très-nombreux, obtinrent des papes une maison pour leur logement exclusif. Au quinzième siècle, une émigration semblable de savants et d'artistes chassés par la barbarie musulmane rencontra chez les papes la même protection (1).

A cette époque, l'art byzantin était à son apogée, et nous pouvons juger, par les spécimens qui nous en restent, que rien ne peut surpasser en finesse, en élégance, en richesse de détails, ce beau style du huitième siècle. Une ville entière avec ses tours, ses remparts, ses basiliques, ses oratoires, ses colléges, ses palais, construits en un style si élégant, si riche, ornés de peintures historiques et ecclésiastiques, contrastaient avec les ruines classiques de la Rome païenne d'une manière bien intéressante et bien instructive pour le spectateur.

On rangeait les églises sous quatre catégories : patriarcales, titulaires ou paroissiales, diaconales, oratoires ou églises de cimetière. Les églises patriarcales, relevant immédiatement du pape, possédaient une juridiction générale. De ce nombre étaient le Latran, le Vatican,

(1) *Eléments d'Archéologie*, par Dr. Batissier. Paris, 1843, p. 364, n° 2.

Sainte-Marie-Majeure, Saint-Paul, Saint-Laurent-in-Agro-Vérano. On classait avec celles-ci quelques autres basiliques appelées *minores*, telles que Sainte-Croix-de Jérusalem, Sainte-Agnès, Sainte-Marie-ad-Martyres, ou le Panthéon.

Les églises paroissiales attachées au soin des âmes s'appelaient titres, et embrassaient une circonscription déterminée. Originairement le titre de cardinal appartenait à tous les prêtres de ces églises titulaires; on l'accorda ensuite seulement aux principales. Vers le temps d'Innocent Ier, ou au plus tard du pape Zosime, ces titres s'élevaient au nombre de vingt-huit.

Dans les actes d'un synode tenu sous le pape Symmaque, nous trouvons une liste de ces titres rangés dans l'ordre suivant :

1, Sainte-Praxède; 2, Sainte-Vestina; 3, Sainte-Cécilia; 4, Saint-Pamachius; 5, Saint-Clément; 6, Saint-Julius; 7, Saint-Sabina; 8, Saint-Chrysogone; 9, Saint-Pudens; 10, Saint-Æquitius; 11, Saint-Damasus; 12, Sainte-Æmiliana; 13, Sainte-Crescentiana; 15, Saint-Nicomédis; 16, Saint-Cyriacus; 17, Saint-Matthieu; 18, Sainte-Tigrida; 19, Saint-Julius; 20, Saint-Romain; 21, Saint-Byzantis; 22, Sainte-Anastasia; 23, les Saints-Apôtres; 24, Saint-Prisce; 25, Sainte-Praxède (*bis*); 26, Sainte-Lucina; 27, Saint-Laurent; 28, Saint-Marc; 29, Saint-Marcel; 30, Sainte-Lucina (*bis*).

Nous ne trouvons point dans cette liste les églises patriarcales ni les titres Saint-Silvestre, Suzanne, Xystus, Balbine, Marcellin et Pierre, les *quatuor coronati* mentionnés plus tard comme titres dans un synode sous Grégoire le Grand.

L'organisation de Rome à cette époque différait moins qu'on pourrait le supposer de celle de ces âges

belliqueux où elle était moins une ville, selon l'acception usuelle de ce mot, qu'une station militaire, une sorte de camp perpétuel, environné d'ennemis. Ni les objets, il est vrai, ni les moyens de conquête n'étaient les mêmes ; les symboles de la miséricorde et de la paix remplaçaient ces insignes sanguinaires portés en tête des légions de Rome païenne. Ici, cependant, régnaient encore la même discipline, presque la même organisation sous une hiérarchie compacte, non moins complète que celle dans laquelle les décurions et les centurions, sous les consuls ou les empereurs, combattaient pour la gloire ou la défense commune.

Nous pourrions même affirmer avec confiance que ce bel ordre d'une milice régie par les plus rigoureux principes de l'art de la guerre, soutenue par une vigilance quotidienne, une activité infatigable, caractérisait plus la cité papale que la cité royale ou consulaire.

Au temps d'Auguste, la ville se divisait en quatorze régions. Les pontifes, dès les temps apostoliques, adoptèrent, par une considération mystique sans doute, la division en sept diaconies, correspondant aux sept jours de la semaine. Chaque portion de la grande armée de saint Pierre devait à jour fixe se tenir prête au service nécessaire. Ainsi on voyait sous les armes, à la première férie de la semaine ou dimanche (1), la troisième diaconie ou division régionnaire ; à la seconde férie, la quatrième diaconie ; à la troisième férie, la cinquième diaconie ; à la quatrième férie, la quatrième diaconie ; à la cinquième férie, la sixième diaconie ; à la sixième férie, la première diaconie ; à la septième férie ou samedi, la seconde diaconie.

(1) *Ord. rom.*, *apud. Mabil.*, *Museum ital.*, liv. I, p. 3.

La surintendance et l'administration des maisons des orphelins, des pauvres, des malades, reposait chaque jour de la semaine entre les mains du clergé inférieur, d'acolytes de différents ordres, de sous-diacres attachés à un point central dans chaque division régionnaire, sous la surveillance immédiate d'un diacre, et formaient ainsi une sorte de corps de garde dans la milice chrétienne. Ce diacre relevait directement de l'archidiacre, chargé par le pontife du commandement des sept régions. Sa principale obligation consistait, au jour déterminé en chaque semaine, à se présenter à la tête de la milice de sa région, et à se transporter (après avoir toutefois laissé une force suffisante pour la garde de l'hôpital ou pour quelque autre objet) au palais de Latran, ou toute autre résidence du pape, afin d'escorter Sa Sainteté dans sa marche vers la basilique, l'église paroissiale ou diaconale, selon les circonstances, dans laquelle était fixée la *station*, ou revue générale des fidèles de cette division de l'armée de la Croix, qui, dans la férie occurrente devait y assister. Dans les fêtes solennelles, on passait dès la pointe du jour une revue de la milice de toutes les régions, qui se massaient devant la façade du palais de Latran, prêtes au premier signal à marcher vers l'église désignée pour la *station*, Champ-de-Mars du jour.

Les rituels de cette époque décrivent minutieusement l'ordre de ces processions et les cérémonies de la station. Chaque escouade de la division régionnaire possédait ses étendards particuliers. Des acolytes portaient les uns les encensoirs, les autres les chandeliers, ceux-ci les vases sacrés, calices, patènes, ceux-là les livres saints, épîtres, évangiles, chacun d'eux ayant son titre spécial et distinct.

Le primicier et le secondicier, premiers dignitaires du palais, possédaient une juridiction sur tous les officiers attachés à la cour papale, précisément comme le préfet civil sur les laïques de la cité, et comme l'archidiacre, dignitaire supprimé par saint Grégoire VII, sur tous les membres du clergé dépendants de la division confiée à leur commandement. Le clergé titulaire ou paroissial relevait des cardinaux respectifs, et chaque monastère de son abbé. Le primicier et le secondicier s'appelaient aussi conseillers du pape, étant à peu près comme ses premiers ministres. S'asseoir au chœur au-dessus des évêques, et être appelés à la huitième leçon de matines, étaient deux de leurs priviléges.

L'*apocrisiarius* (1) remplissait à cette époque la fonction de nonce ou légat. Il y avait aussi un primicier ou président du collége des chantres; un primicier des tabellions, officiers établis par saint Clément Ier; un primicier des gardes, ou capitaine de l'ordre militaire formé par saint Grégoire le Grand pour la garde des palais ou maisons papales; un primicier des juges dans les différentes cours de justice. Toutefois, le primicier et le secondicier de la sainte Église romaine étaient seuls directement attachés au palais.

Le vice-dominus, autre haut fonctionnaire, ou majordome, gouvernait l'intérieur du palais. Le sacellarius, ainsi appelé d'un long sac ou bourse portée par lui, était le trésorier-payeur. Le chef des secrétaires ou écrivains s'intitulait *proto-scriniarius*. On nommait *adnomenclator* un officier dont la charge correspond à celle des écuyers modernes. L'arcarius surveillait la tenue de l'argenterie et des objets de prix; remettait les vases

(1) Apocrisiarius, minister Romanæ Ecclesiæ, à secretis legatus. Hincmar, *ep.* 3.

sacrés, dans les solennités, aux mains des divers officiers chargés de les porter. Le camerlingo moderne et l'ancien camérarius remplissaient la même charge. Le bibliothécaire, haut employé du palais papal, réunissait les offices de libraire, d'archiviste et de secrétaire des affaires étrangères.

Tous ces dignitaires, ayant un costume spécial, marchaient en avant ou à côté du pontife : les membres du clergé, revêtus de leurs ornements, accompagnaient; et la procession, rangée militairement, mais sans déploiement d'armes, s'avançait vers la station, chaque légion conservant toujours sa place et son rang.

Le cardinal, chef de l'église de la station, devait s'avancer avec son clergé, croix en tête, au-devant du pontife, lui présentait l'encensoir, et, sa bénédiction reçue, le conduisait sur le théâtre de la fête, où l'attendaient les cardinaux, rangés selon leur ordre, avec le clergé dans le presbytérium, les fidèles dans la nef, les hommes dans l'aile méridionale, les femmes dans l'aile septentrionale.

Une si magnifique ordonnance devait assurément offrir une bien majestueuse et intéressante perspective sous les voûtes de ces basiliques romaines, alors encore toutes brillantes de l'or, des diamants, des broderies, des ornements que Constantin, Bélisaire, Clovis, Totila lui-même, comme nous l'avons vu, Théodoric, Offa, Luitprand, Charlemagne, en un mot tous les plus grands capitaines, y avaient successivement entassés, toujours avec un profond respect, quoique dans des circonstances et au milieu de préoccupations bien diverses.

Ce spectacle d'un peuple entier, paisiblement enrégimenté sous de pieux étendards, rangé autour de son chef avec un ordre parfait, dans l'attitude du respect le

plus profond, ne produisait-il pas nécessairement une impression bienfaisante et civilisatrice sur ces milliers d'hommes de toute race, de toute tribu, passant, repassant sans cesse dans les murs de Rome ? N'y puisaient-ils pas inévitablement le sentiment, si utile au bonheur des peuples, du respect pour l'autorité, si facilement méconnue chez ces hommes d'un caractère turbulent, farouche? Cette imperturbable discipline, cette invariable rubrique, réglant les moindres mouvements, les poses, les sons, jusqu'aux regards et aux pensées, avec autant d'harmonie et de délicatesse que l'artiste le plus habile groupant les figures d'un tableau ou les notes d'une composition musicale, qu'ils rencontraient aussi bien dans le sanctuaire, dans les processions, que dans le palais des papes et les rangs de l'administration, ne devait-elle pas forcément jeter, dans l'âme de ces brutes visiteurs, quelque chose de cette onction précieuse qui adoucit les cœurs, façonne les esprits, les prépare à la régularité d'un ordre social inconnu alors de presque toute l'Europe?

La Rome des papes, dès le huitième siècle et même avant, n'avait pas moins de droits que Rome païenne à s'appeler la grande école-modèle des nations, dans un sens assurément et avec une influence bien différents des temps passés. Nous pourrions décrire longuement comment la cité papale était un centre second de toutes les sciences des saints, un flambeau brillant inaccessible aux miasmes impurs du schisme ou de l'hérésie, une source inépuisable d'enseignements sacrés répandus à flots par la bouche de ses savants docteurs, et illustrés, pour ainsi dire, par les vivantes et brillantes couleurs de ses religieux de tous ordres; mais nous nous abstiendrons d'entrer dans ces larges avenues des connaissances divines

dont Rome était dès cette époque et a toujours continué d'être depuis le centre le plus vaste, pour ne la considérer que sous le point de vue de l'enseignement profane. Voici à ce sujet un curieux témoignage sorti de la plume d'un historien moderne non moins brillant dans sa diction qu'inconsistant dans ses opinions :

« Des voyageurs, dit-il, pour lesquels *Tite-Live* ou *Salluste* étaient inintelligibles, pouvaient, à la vue des aqueducs et des temples se former quelque idée de l'histoire romaine. Le dôme d'Agrippa, le mausolée d'Adrien, l'amphithéâtre de Flavius, redisaient à leur manière, aux pèlerins de Murcie ou du Northumberland, quelque chose de ce grand monde civilisé maintenant disparu. Les insulaires, frappés d'un profond étonnement, racontaient à leur retour, aux habitants des chaumières de Londres ou d'York (lieux alors à peine connus), que, près du tombeau de saint Pierre, une race puissante, maintenant éteinte, avait posé des monuments inébranlables jusqu'au jour du jugement(1). »

Les pensées des pèlerins se fixaient cependant bien moins sur ces souvenirs classiques que sur les spectacles chrétiens de Rome. Nous ne trouvons pas que Charlemagne ait donné une attention particulière ou manifesté un enthousiasme extraordinaire à la vue des monuments de cet art dans lequel il surpassait Trajan et même le plus grand des Césars. On ne dit pas qu'il rendît quelque hommage spécial aux trophées de Marius, à la tombe des Scipions ou au colosse de Néron. Il a pu le faire ; l'histoire n'en parle point : nous savons seulement que son premier acte, à son entrée dans Rome, fut de monter à genoux les degrés de Saint-Pierre ; nous le

(1) Macaulay, *Histoire d'Angleterre*, t. I, p. 9, 10.

voyons demandant humblement, aux portes de Rome, la permission d'entrer dans cette capitale pour y accomplir ses vœux de pèlerinage, tandis qu'une armée nombreuse pouvait l'enlever d'assaut au seul signe de son commandement ; nous le contemplons agenouillé et priant avec amour sur les tombeaux des martyrs, des saints, conquérants non-seulement du monde, mais, ce qui est plus ardu, d'eux-mêmes. Puis, après avoir assuré les intérêts de la communauté chrétienne, nous l'entendons demander aux papes, non pas quelques pierres de ces vieux monuments, mais bien plutôt quelques professeurs de musique sacrée pour fonder, dans ses États, une école de chant. Le génie, à la fois guerrier et civilisateur de ce monarque, comprit, en assistant aux répétitions de la *Scola cantorum* de Rome, que, par la douce influence de l'harmonie, il adoucirait mieux l'humeur farouche de ses sujets, qu'en transportant au delà des Alpes les sept collines elles-mêmes avec tous leurs débris antiques.

D'illustres personnages écrivaient journellement aux papes pour leur demander des livres ou des manuscrits ; des communautés suppliaient qu'on leur envoyât les reliques de quelque champion de la foi, ou quelque chef habile pour les conduire dans les voies du salut ; des nations requéraient l'envoi de quelque apôtre, pour les initier aux mystères de la religion ; mais nous ne rencontrons nulle part de pétition concernant une dalle de la voie triomphale, une brique de l'amphithéâtre Flavien, une greffe de l'arbre Ruminal, un clou rouillé du pont d'Horace Coclès, ou un peu de poussière du cirque. Au lieu de cela, nous rencontrons un Bernet-Biscop, un saint Vilfrid, moines anglo-saxons, y étudiant les détails et la structure de ses basiliques, s'instruisant dans les

différents arts de bâtir, pour reproduire les mêmes merveilles architecturales dans leurs régions alors si grossières. Ces pèlerins-écoliers, de quelque côté qu'ils tournassent leurs regards dans Rome, y découvraient une page de lumineuse instruction.

Y aurait-il exagération à soutenir que Rome était, par tous ces avantages, un parfait modèle de la société chrétienne, offert, à cette époque, aux millions de regards qui la contemplaient? Là, dans la personne du pontife, entouré par tout l'appareil de magnificence, de respect, capable de frapper l'imagination, ne se trouvait-il pas un spectacle fait pour provoquer et affermir le respect pour l'autorité, premier besoin de ces âges barbares? La vue d'une population entière, enrégimentée régulièrement, connaissant exactement son officier, son poste, son étendard, marchant avec un ordre admirable dans le temple, ou dans les rues de la ville, aux processions publiques, ne devait-elle pas produire une impression salutaire sur les âmes turbulentes des Francs, Saxons, ou Germains?

Ce n'est point assez. Non-seulement tout pèlerin, restant à Rome quelques mois, y recueillait de tels fruits d'instruction, qu'il surpassait vite tous ses grossiers compatriotes, mais Rome possédait des établissements fixes pour l'enseignement de tous les fils de l'Occident, de l'Orient, surtout de la Grèce. Chaque page des Vies des papes nous en offre les preuves. Nous voyons les élèves des colléges saxon, franc, lombard, bourguignon, figurer dans les réceptions solennelles des princes, des rois, des empereurs. Les annales des peuples les plus éloignés, par exemple, des Irlandais, citent les noms de nombreux pèlerins de Rome. Au neuvième siècle, des princes irlandais envoyèrent à Charles le Chauve une ambassade,

pour lui demander libre et sûr passage, à travers ses États, pour les pèlerins se dirigeant sur Rome, soit comme étudiants, envoyés, ou seulement pour satisfaire leur dévotion. Mabillon nous rapporte la singulière aventure de pèlerins irlandais, qui, à leur retour de Rome, s'arrêtèrent au monastère de Saint-Gall. Les moines furent si charmés de leur savoir, qu'ils conçurent l'ardent désir de retenir, comme professeurs, deux de ces pèlerins, Marcus, évêque, et Marcellus, son neveu. Les deux pèlerins, pressés par leurs vives instances, cédèrent; mais lorsque leurs compagnons de pèlerinage apprirent cette résolution, ils fondirent en larmes, et les réclamèrent vivement auprès des moines. Ceux-ci demeurèrent insensibles, fermèrent les portes de leur couvent; et les pèlerins suppliants durent se résigner à recevoir, à travers les barres de fer d'une croisée du monastère, les adieux et les bénédictions de leurs compagnons, ainsi que la bourse de voyage. Ce trait fait, sans doute, autant d'honneur aux écoles d'Irlande, dont Marcus et Marcellus sortaient, qu'aux moines eux-mêmes, dont l'amour de la science les poussa à leur imposer une si étrange captivité.

Les Anglais affluaient à Rome en si grand nombre, qu'ils formèrent presque un quartier, appelé dans leur propre langue Burgh, nom transformé dans celui de Borgo, porté encore aujourd'hui par la partie de Rome environnant l'hôpital du Saint-Esprit. Guillaume le Bibliothécaire nous apprend, dans la Vie d'Adrien II, que les Grecs possédaient à Rome des communautés régulières, où habitaient des hommes dévots et studieux, originaires de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem.

A la distance où nous sommes placés, il est difficile de

se former une idée juste de l'immense influence exercée, sous tous ces rapports, par la Rome papale sur les nations. Dès les premiers moments où les féroces barbares fondent sur l'empire romain, cette cité leur présente des spectacles capables d'amollir leur rudesse, de civiliser leur grossièreté, de les élever dans l'échelle sociale. Les sentiments d'une gratitude sincère, résultant de telles relations, se fortifièrent, se développèrent de plus en plus par la fondation des colléges des nations nouvelles, qui envoyaient, essaim par essaim, leurs écoliers puiser dans Rome les sciences, la poésie, les arts, tous les trésors de la civilisation chrétienne. Rome était à la fois un temple, un collége, un camp où s'exerçaient, s'endurcissaient aux fatigues, se disciplinaient, ces légions qui devaient, non pas répandre le sang, mais faire des conquêtes, comme celles de saint Augustin en Bretagne, de saint Patrice en Irlande, de saint Boniface en Germanie, et de tant d'autres apôtres des nations occidentales, qui doivent la foi à Rome.

C'est en considérant tous ces aspects de mouvements divers, de formalités, de processions, de stations, de temples, d'autels, qu'on peut parvenir à se former une image précise et vraie de la Rome des papes. Il a été dit, pour vanter la fameuse discipline des légions romaines, qu'hormis le sang, il n'existait aucune différence entre les manœuvres du champ de Mars et celles du champ de bataille, tant leur régularité demeurait imperturbable. On pouvait appliquer le même éloge aux légions marchant sous l'étendard de la croix : leurs austérités volontaires, leur laborieuse activité les aguerrissait si fort, que les dangers ou les fatigues des combats apostoliques n'avaient pour elles ni épines ni terreurs.

Ces contrastes remarquables entre les deux capitales

du paganisme et du christianisme ne se limitaient point à l'enceinte de leurs murailles : on pouvait les observer sur la surface de l'univers entier. La Rome impériale envoyait ses légions, ses capitaines planter ses aigles sur les ruines et au milieu du sang des peuples vaincus; la Rome papale expédiait aussi des légions et des capitaines, mais comme le but était bien autrement sublime et généreux! Leurs invasions apportaient la joie, la liberté, l'indépendance aux vaincus; ils ne venaient pas pour arracher des provinces terrestres, mais pour apporter les trésors célestes. La parole de Dieu, voilà leur épée; la croix, voilà leur aigle royale. Moins meurtrière que la Rome des Scipion, des Paul-Émile, des Sylla, elle envoyait les apôtres de la paix, de la charité.

Voici par quels actes et par quelle influence les successeurs de saint Pierre apprenaient aux nations les plus lointaines que ce n'était pas sans quelque grand dessein providentiel que le sceptre échappé aux mains débiles des césars était passé entre les leurs, si actives et toujours vigilantes. L'indépendance, les ressources d'une royauté temporelle, leur permettaient d'envoyer à tous les peuples, plus vite et plus sûrement, avec les célestes clartés de la foi chrétienne, les lumières de la civilisation, les principes et les biens d'une société organisée.

CHAPITRE IX.

Incident qui donne occasion au couronnement de Charlemagne. — Influence de cet acte sur l'Occident.

Nous sommes parvenu au sommet d'un mouvement aussi sublime par la vaste perspective qu'il ouvre devant nous que par ses immenses conséquences politiques. Nous voulons parler de l'acte papal qui, plaçant le diadème des césars sur le front de Charlemagne, arrêta l'envahissement des ténèbres, jeta les bases d'une organisation sociale et politique au sein de l'anarchie, qui rendit la société européenne plus forte pour traverser les affreux désordres du dixième siècle et la prépara à l'enfantement du système de civilisation de nos temps modernes. Fonder l'Europe à peu près comme Venise venait de se fonder au milieu des lagunes de l'Adriatique, c'est-à-dire la fonder en un temps où elle ne présentait qu'instabilité, turbulence, désordre, tel a été l'ouvrage de saint Léon III, à la suite d'un événement qui, sous un règne moins sage, aurait pu devenir une disgrâce et un désastre au lieu d'une source de bienfaits d'une immense importance.

(799) La troisième année de son règne, le jour de saint Georges, Léon III se rendait du Latran à Saint-Laurent *in Lucina*, où une procession devait se réunir pour s'avancer de là vers la station du Velabrum, vallée

située entre le Palatin et le Capitole, où se trouvait l'église de saint Georges. A un point solitaire de la route, et à une très-grande distance (d'un mille au moins) du lieu de l'assemblée des fidèles, la pacifique procession tomba soudainement dans une embuscade d'assassins armés. Ceux-ci étaient les partisans et complices de Campulus et de Pascal, deux dignitaires du palais qui, à ce moment même, exprimaient des sentiments hypocrites de reconnaissance et d'attachement au pontife, qui venait non-seulement de leur pardonner, mais leur avait donné les places d'honneur à ses côtés. Tout à coup et traîtreusement, ils jettent leurs mains sur la personne sacrée du pontife, aidés par leurs complices, mettent en pièces ses vêtements pontificaux, l'accablent de coups et essayent même d'arracher ses yeux de leurs orbites ; puis, n'étant pas assez sûrs de leur victime à Saint-Silvestre, scène de cet attentat, ils le traînent à Saint-Érasme, couvent fortifié sur le mont Cœlien, où l'on ignore les tortures qu'ils lui auraient fait subir si, comme par miracle et dans cette même nuit, il n'en avait pas été sauvé par Albinus, le cubicularius, aidé de quelques hommes craignant Dieu. Le peuple se joignit à eux et fit retentir, par les vallons des sept collines et les rives du Tibre, des cantiques de joie en conduisant triomphalement à Saint-Pierre le pontife, qui n'y demeura sans doute que peu de temps, puisque l'historien nous le représente presque aussitôt sortant de Rome par la porte de Saint-Pierre, et rencontrant d'abord le duc Winichis à la tête de ses vassaux et ensuite les princes et prélats des provinces qu'il traversait pour se rendre au delà des monts, d'où, sa mission terminée, il nous le montre rentrant de nouveau à Rome, au milieu des transports d'une allégresse d'autant plus vive que son

absence avait été marquée par les horribles excès des complices de Campulus et de Pascal.

L'historien, témoin oculaire de ces faits, ne nous précise point les motifs ni le but des conspirateurs. Sigonius (nous ne savons point sur quelle autorité il s'appuie) dit (1) que l'ambition déçue de Campulus, ancien trésorier, et de Pascal, ancien primicier sous le règne précédent, les avait portés à cet acte d'atroce vengeance pour se mettre à l'abri, eux et leurs complices, des recherches que Léon pourrait exercer contre leurs méfaits. D'après sa lettre à Charlemagne, le blâme paraîtrait, selon l'opinion du célèbre Alcuin, rejaillir sur le peuple romain entier. — Voici, lui écrit-il, que l'Église du Rédempteur, menacée dans son chef, met en vous seul sa confiance, en vous, gloire des bons, consolation des persécutés, vengeur des crimes, terreur des coupables. La plus infâme impiété ne vient-elle pas de se révéler au grand scandale de l'univers, dans cette ville où le Saint-Siége brillait des splendeurs de la religion et de la piété! Aveuglés en leur cœur, ils ont tenté de priver de la vue leur propre chef. La crainte de Dieu, la sagesse, la charité, semblent avoir abandonné ce peuple; et où ces vertus manquent, que reste-t-il à espérer? S'ils avaient eu la crainte de Dieu, auraient-ils commis un tel outrage contre son représentant? si la sagesse ou la charité, ne se serait-il pas rencontré parmi eux quelqu'un pour arrêter le bras de l'assassin? Selon qu'il a été prédit, l'Église est dans de dangereuses épreuves. Cependant, quoi qu'il en soit des autres membres, on ne doit point négliger la tête quand elle est blessée. — C'était de son abbaye de Tours qu'Alcuin écrivit cette lettre.

(1) Sigon., *De Reg. ital.*, 4, *ann.* 798.

Or, si ce savant homme n'avait pas été dans l'impossibilité de bien apprécier les circonstances, attendu son éloignement de la scène des événements, ou s'il ne s'était pas excusé d'accompagner Charlemagne, lorsque ce prince l'invita à le suivre à Rome, il n'y a pas de doute qu'il n'eût modifié cette appréciation, au moins sous le point de vue qui lui fait attribuer aux Romains, comme peuple, ce qui n'était évidemment que l'ouvrage d'une faction.

D'abord, le texte du récit primitif nous montre que les conspirateurs ne soutenaient aucun intérêt public, mais que, selon que l'affirme aussi Sigonius, ils poursuivaient à main armée des vengeances particulières. Ils agirent par trahison et embuscade, choisirent un lieu solitaire, très-éloigné du lieu où le clergé et le peuple assemblés attendaient le pontife. S'ils avaient eu pour eux les sympathies des Romains, ils auraient pris une tout autre marche. Les nombreuses dévastations commises par eux dans le palais de Latran et la demeure d'Albinus, ce fidèle vassal de Saint-Pierre, paraîtraient indiquer, il est vrai, que le nombre des complices était considérable : cependant, on ne peut trop s'appuyer sur cette conclusion quand on se rappelle les manières d'agir des Frangepani, des Crescenci, des Colonna, à des époques plus rapprochées de nous. Du reste, entre ces factions et celle de Campulus, il existe plus d'un trait de ressemblance. On ne peut donc soutenir que ces malfaiteurs possédassent les sympathies de tout le peuple, pas plus qu'on pourrait le faire dans les époques qui virent Grégoire VII outragé et emprisonné par Cenci, et Pie IX poursuivi par les Mazziniens. Ces triomphes éphémères de la violence en armes se rencontrent plus d'une fois dans l'histoire.

En outre, il ne demeure pas moins évident, d'après le récit original, que le peuple, quoiqu'il se soit faiblement opposé aux factieux, était tout à fait du côté du pape : témoin, d'abord, ses joyeuses acclamations à l'occasion de sa délivrance, et ensuite ses chants d'allégresse à son retour d'au delà des Alpes (1).

L'année n'était pas encore expirée lorsque le roi très-chrétien, voulant prévenir le renouvellement de semblables atrocités, arriva devant Rome avec son armée, et procura ainsi à Léon l'occasion de tirer d'un fait même qui aurait pu devenir si fatal à la souveraineté temporelle des papes les moyens de la rendre à jamais inébranlable, en la faisant comme la clef de voûte de la chrétienté, même par rapport au gouvernement civil et à l'ordre social.

Outre le concours habituel d'étrangers venus à Rome pour les fêtes de la Nativité de Notre-Seigneur de cette année, le mouvement des armées, la renommée du puissant roi franc en avaient décuplé le nombre; des ambassadeurs des plus célèbres potentats vinrent l'y saluer de la part d'Irène, impératrice des Grecs et d'un calife de l'Orient. Paulus Emilius (2) nous apprend que Charlemagne lui-même avait à sa suite une partie de la noblesse franque, une foule de guerriers allemands, avares, huns, boariens, saxons, frisons, bohémiens et goths d'Espagne. Puis, l'arrivée de Pepin, l'aîné des princes royaux, de retour d'une expédition contre Grimoald, dont le duché de Bénévent, à cette époque, embrassait la presque totalité du royaume actuel de Naples, ajouta encore à cet immense concours de peuples.

(1) Anast., *Vita S. Leon. III*, p. 124.
(2) Paul. Emil., *De Reb. franc.*

Dès l'aube de ce jour mémorable (1) de Noël de l'an 800, Charlemagne se rendit avec son fils à la basilique de Saint-Pierre. Tous deux portaient le costume romain; les fidèles étaient rangés sous les voûtes du temple dans leur ordre, et on peut dire que la chrétienté universelle avait un représentant autour de la châsse du prince des apôtres. A une pause dans les cérémonies et les mélodies sacrées, saint Léon, descendant de son trône, s'avança vers l'autel; prit dessus, comme le rapporte Anastase, un brillant diadème, et le plaça sur la tête du héros agenouillé, en prononçant cette acclamation : « Longue vie, victoire à Charles, Auguste très-pieux, couronné par Dieu, le grand et pacifique empereur des Romains. » Le chœur, le clergé, la multitude répétèrent avec enthousiasme cette acclamation solennelle, trois fois redite par le pontife; trois fois les voûtes de la basilique retentirent des transports et des applaudissements des nations qui saluaient l'inauguration de ce nouvel ordre social s'asseyant sur les débris du monde païen maintenant pour jamais disparu. Après quoi le saint pontife, continue Anastase, avec de l'huile consacrée, oignit Charlemagne comme empereur, et le prince Pepin comme roi, au jour de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ : puis, la messe étant célébrée, les deux nouveaux couronnés firent une offrande des plus précieux et merveilleux présents, consistant, pour la plupart, en dépouilles de Rome païenne, rapportées, par la main triomphante du défenseur de saint Pierre, de ces régions où elles avaient été emportées et dispersées par les barbares.

La puissance de Charlemagne à ce moment était

(1) Sigonius, *De Reg. ital.* Anast., *Vita Leon. III.*

quelque chose de phénoménal. Conquêtes de Pepin d'Héristal, conquêtes de Charles-Martel, conquêtes de Pepin le Bref, les fruits d'un siècle entier de victoires continuelles se trouvaient alors entre les mains gigantesques de ce héros devant lequel la terre, selon le mot de l'écrivain sacré, demeurait muette. La terreur de ses armes retenait les Sarrasins au delà du cours de l'Èbre; enchaînait dans leurs solitudes ces myriades sauvages errantes au delà de l'Elbe et du Danube. Il ne rencontrait aucun rival dans le monde barbare-roman. Il régnait en monarque absolu sur les Francs, les Bourguignons, les Allemands, les Huns, les Lombards, sur toutes ces races connues sous le nom de Teutons et de Slaves.

Les rois même de la lointaine Érin se mettaient à ses ordres (1), s'appelant eux-mêmes ses sujets. Les Maures d'Espagne redoutaient son nom. Le fier émir musulman de Saragosse se déclarait son obséquieux vassal. Tous les peuples relevant de l'ancien empire romain, soit comme vainqueurs ou comme vaincus, tremblaient à ses pieds. L'impératrice grecque Irène recherchait son alliance; le grand calife d'Orient lui envoyait des ambassadeurs, de riches présents, les clefs de Jérusalem (2).

Plus grand en ceci qu'aucun conquérant paru avant ou venu depuis, il n'a pas seulement gagné de prodigieuses victoires, subjugué d'innombrables nations, il a fait disparaître le règne du chaos dans lequel l'Occident gémissait depuis plusieurs siècles, et fondé la société civile. Pour comble de merveille, il a fait tout cela à une

(1) Eginhard, *De Vita Car. Mag.*

(2) Eginh., *De Vita Car. Mag.*, et le poëte saxon qui, après l'énumération des présents du calife, ajoute : Adscribique locum sanctum Hierosolymorum, concessit propriæ Caroli semper ditioni.

époque d'ignorance, de barbarie et où il ne voyait ni modèle ni précédent, en un mot avec aucun autre guide que ses idées de politique ecclésiastique.

Son règne, obscurci à son origine par l'ignorance et l'anarchie, brillait maintenant de tous ses feux, de ses éblouissantes splendeurs qui forçaient à la retraite les noires ombres de la nuit intellectuelle : néanmoins, avec tout cet appareil de gloire, avec ce qu'il a fait et ce qu'il espère encore réaliser, il est présentement à genoux devant la châsse de saint Pierre, pour consacrer son sceptre et son épée à ce divin Rédempteur qui confia aux mains d'un humble pécheur le sceptre de son royaume. « Au nom du Christ, moi, Charles, empereur, jure, promets devant Dieu et le bienheureux apôtre saint Pierre, de protéger, de défendre, de tout mon pouvoir, avec l'assistance divine, les possessions, les droits, les priviléges de la sainte église Romaine (1) » tel était le serment solennel par lequel Charlemagne se dévouait à la défense et à l'agrandissement des intérêts du royaume du Christ.

L'enthousiasme qui inspira à Charles-Martel, son grand-père, de protéger de son bouclier Grégoire III contre les assauts des Lombards, qui conduisit Pepin, son père, en deux occasions diverses, à travers les Alpes ; la réciprocité de bienfaits et d'obligations qui unissait sa nation et les papes, tout contribuait à constituer Charlemagne le champion de l'Église, comme par droit de naissance. Ses guerres, comme M. Guizot l'a formellement établi, participaient de la nature des croisades. Elles étaient invariablement entreprises pour le bien ou la défense de la chrétienté. Il combattait comme un croisé,

(1) Ap. Bar., *ad ann.* 800, n° 7.

et gouvernait ses conquêtes dans le même esprit. Charles, par la grâce, roi de l'empire des Francs, recteur et dévot défenseur de la sainte Église, et en tout l'adjuteur et le champion du siége apostolique (1) : tel était l'en-tête du premier capitulaire dans le Code de lois établies par lui. La collection entière ressemble, par l'esprit et la forme, beaucoup plus aux décrets ecclésiastiques dans les synodes ou les conciles qu'à quoi que ce soit dans la législation des temps modernes.

Il y a une différence très-caractéristique entre l'aide donnée au christianisme par Constantin et Charlemagne. Le premier, ayant vaincu l'empire païen, non-seulement lia le monstre de telle façon qu'il demeura incapable de porter ses griffes et ses dents sur l'objet de ses furies sanguinaires, mais il le jeta chargé de chaînes aux pieds de sa victime. Cette captivité, loin d'abattre la féroce inimitié du monstre, ne fit que l'augmenter à mesure qu'il voyait croître en grandeur cette Église, objet de ses vaines fureurs. Le vieil empire romain ne se coalisa jamais avec l'Église. Tant qu'il conserva quelque vitalité, il resta toujours païen et antichrétien dans son essence et son action : il a constamment été du parti de ceux qui, dans les époques anciennes ou modernes, ont essayé de faire rétrograder la société vers les antiques traditions romaines. Mais l'empire consacré par Charlemagne à l'honneur et au service du christianisme, représenté dans l'autorité gouvernementale conférée à saint Pierre, n'est point une puissance conquise, mais créée par le principe chrétien. C'est par l'enthousiasme chrétien que Charlemagne, comme nous l'avons vu, acquiert cet empire; c'est avec la politique

(1) Cap. Baluz., t. I, p. 189.

de l'Église (il n'en connaît point d'autre) qu'il cherche à civiliser ses sujets et à élever leur prospérité. Être en tout le coadjuteur du successeur de saint Pierre, est son plus beau titre, il l'inscrit en tête de ses lois : c'est le mot d'ordre de ses armées marchant à la victoire, il l'illustre en sa propre conduite par les aveux les plus solennels et par des actes efficaces. Nous le trouvons même emphatiquement symbolisé dans cette étiquette par laquelle, depuis ce jour, il passa en usage que les rois et empereurs, peu importe de quelle dynastie, descendissent de cheval en présence du prince des apôtres, et lui rendissent l'hommage des plus humbles services. Lorsqu'il fait son testament, il recommande et enjoint par-dessus tout, *super omnia*, à ses fils, héritiers de son royaume, de demeurer champions fidèles des droits spirituels et temporels du siége de Saint-Pierre, ou, en d'autres termes, de la papauté, à laquelle, il s'était dévoué lui-même par le serment que nous avons rapporté.

Sans nul doute, le principal objet de Léon III était d'avancer les intérêts de la religion, en assurant ainsi la parfaite liberté du pouvoir entre les mains de celui à qui l'administration en avait été confiée. Mais tel est le trait distinctif des œuvres du très-haut et très-sage architecte, dans le monde moral et dans le monde physique, qu'il ne se rencontre rien de choquant ou de disparate avec quelque partie que ce soit du système général, mais que tout s'y harmonise et y ajoute une beauté, une puissance, une perfection nouvelles : et de là est advenu, quoique nous ignorions si un tel résultat était attendu (et vraisemblablement il l'était), que l'acte prévoyant de Léon III, à l'égard du bien-être spirituel des nations chrétiennes, agit comme par un coup de baguette magique sur la direction de leurs destinées politiques.

Nous avons dit que le monde barbare-roman était fortement fixé dans la main de Charlemagne. Ceci est hors de contestation. On peut encore moins contester que la base du système fondé par lui n'avait d'autre garantie de durée que sa force colossale. M. Guizot le reconnaît en plusieurs endroits de ses écrits.

« On parle beaucoup, dit-il, de l'ordre qu'il avait ramené dans ses États, du grand système d'administration qu'il avait essayé de fonder. Je crois, en effet, qu'il avait essayé, mais qu'il y avait très-peu réussi : malgré l'unité, malgré l'activité de sa pensée et de son pouvoir, le désordre était autour de lui, immense, invincible; il le réprimait un moment, sur un point; mais le mal régnait partout où ne parvenait pas sa terrible volonté, et là où elle avait passé il recommençait dès qu'il s'était éloigné (1). »

Conséquemment, avant l'heure où le pape plaça le diadème sur sa tête, la stabilité du système fondé par Charlemagne dépendait exclusivement, entièrement, du génie, de la vie d'un seul homme, d'un homme qui, après cinquante-trois campagnes, avançait rapidement vers la vieillesse. Mais à peine l'acclamation Léonienne a-t-elle retenti à des milliers d'oreilles dans Saint-Pierre, à peine a-t-elle été redite par les peuples les plus éloignés, barbares ou romans, que la position entière des affaires de l'Occident changea, et, on peut ajouter, changea de la manière la plus heureuse. Le monde social, qui, une seconde auparavant, oscillait, suspendu sur un abîme d'inévitable (2) anarchie par le fil de la vie d'un seul homme, était tout à coup jeté sur une base

(1) *Hist. de la civilisation en France*, etc., par M. Guizot, t. II, p. 127. Paris, 1843.

(2) Gibbon, t. VI, p. 224.

ferme, nouvelle, aussi impérissable que l'immortel renom de Charlemagne. Son génie, sa gloire, les conquêtes de son épée, de sa sagesse, tout l'entourage de son nom, un des plus grands noms connus avant ou après, tout cela était sauvé, par ce seul acte, du sort qui lui était inévitablement réservé, et s'incarna pour ainsi dire en une institution, dans laquelle les traditions les plus prisées, et en même temps les plus indispensables à la régénération et au progrès des deux races, barbare et romane, se combinaient en Charlemagne, à la fois roi des Francs, et le grand et pacifique empereur des Romains (1).

Et voyez pourquoi. Quoique impatients de règlement et de repos, il existait cependant, dans la poitrine des barbares, un désir instinctif de l'un et de l'autre, ou au moins un désir de ces avantages qui ne peuvent avoir de sécurité, d'existence, que dans cet ordre de choses où les lois dominent et protégent.

Les fragments de ces grandes constructions, aqueducs, villes, bourgs, ponts, voies publiques, débris de marbres de toute sorte, parmi lesquels ils faisaient pâturer leurs troupeaux, disposaient leurs embuscades de guerre, cherchaient les délices de la chasse, ou s'embusquaient pour rançonner le voyageur et le pèlerin : toutes ces grandes ruines d'un État tombé, qu'ils hantaient sans cesse (peut-être avec admiration), excitaient en eux de vagues idées sur ce mystérieux et splendide système d'existence sociale à laquelle appartenaient ces objets. On peut dire la même chose des restes de la société romaine, de ses institutions mutilées survivant encore, spécialement au dedans des villes ruinées ou des bourgs

(1) Michelet, *Hist. de Fr.*, t. I, 309.

municipaux. Le nom même de l'empire, les réminiscences de cette grande et glorieuse société ne cessaient pas d'agiter la mémoire des vivants. Parmi les sénateurs des anciennes cités, parmi le clergé et tous ceux qui avaient pris origine dans le monde romain, ces considérations rétrospectives étaient accompagnées de regrets d'autant plus amers, qu'ils avaient à souffrir de plus cruelles et incessantes violences des mains de leurs féroces conquérants.

Les conquérants eux-mêmes étaient attachés à de semblables souvenirs par leurs plus ardentes passions, et par cette soif de renommée qu'ils aimaient au-dessus de tout, excepté leur religion nouvellement adoptée.

L'image de la grandeur antique se présentait souvent vive et brillante à leurs imaginations, lorsqu'ils prêtaient l'oreille aux chants de leurs bardes, qui, au milieu des fêtes de leurs carrousels, célébraient les prouesses de leurs ancêtres, qui avaient joué un rôle dans ses guerres, dans ses triomphes et surtout dans sa destruction. La conséquence était inévitable. En contemplant ainsi l'image de cet ordre majestueux, leurs intelligences, rudes et inconsistantes comme elles étaient, ne pouvaient pas manquer d'être frappées des défauts et de l'infériorité de leur propre condition sociale, si leur manière de vivre peut seulement mériter le nom de société. Ils sentirent, vivant parmi les ruines de l'empire romain, qu'il leur manquait quelque chose, qu'ils ne pouvaient ni ne savaient imiter et reproduire. De là, l'effet de ce coup politique qui fit revivre l'empire d'Occident. Il opéra magiquement sur le monde barbare. Ces grossiers instincts, ces sauvages natures, dépourvues de toute fixité, prirent soudainement de l'unité, de l'harmonie, de la stabilité. L'idée, qui tourmentait de-

puis si longtemps les âmes, semblable à une vision nocturne qu'on ne peut réaliser, fut reconnue et saluée par leurs acclamations, au moment où elle se présenta à leurs regards dans la personne du puissant héros couronné de Dieu par les mains du successeur de saint Pierre, grand et puissant empereur des Romains.

De cette heure, les tribus barbares acquirent une affinité nouvelle (1), et se trouvèrent attachées simultanément à la pensée d'une association, d'une unité générales et permanentes. Son influence réunit en un seul peuple les nations barbares et romanes. Quoique unies comme membres de l'Église catholique, il n'existait cependant entre elles aucun lien politique. Elles possédaient des codes, des lois particulières ; leur ressemblance, ordinaire du reste entre les vainqueurs et les vaincus, consistait, non pas à combiner, mais à diviser. Mais comme citoyennes de l'empire dont Charlemagne était la tête, toutes ces races se trouvaient unies par les liens qui retiennent plus énergiquement les esprits et les cœurs d'un peuple. Le barbare aimait à se battre et même à verser son sang pour l'empire, parce que le diadème en reposait sur le front de leur propre roi et héros barbare. Quant aux Romains, leur triomphe de voir un roi barbare recevoir à genoux le titre de leur plus haute dignité, et prendre le nom d'auguste, d'empereur, non des barbares, mais des Romains, était tel, qu'ils oubliaient volontiers les hontes, les désastres du passé.

On n'avait jamais vu une semblable réaction. L'Occident, faisant volte-face d'un seul coup, se trouvait en présence d'un nouveau monde d'idées. Le système po-

(1) Guizot, *Hist. de la Civil.* — Michelet, *Hist. de Fr.*, t. I.

litique romain, longtemps oublié, se réveillait à la vie. Ce qui n'était alors que de vagues réminiscences, d'inutiles regrets, fut métamorphosé par ce changement dans les avantages les plus positifs. Jusqu'ici le manque d'un principe purement politique constituait la faiblesse du gouvernement de Charlemagne. Il connaissait deux seuls systèmes, celui des camps et de l'Église, avec lesquels il créait des merveilles. Mais il ne possédait aucune conception nette et précise d'un ordre civil ou politique, se dessinant autrement que l'ordre militaire ou ecclésiastiquè.

La profonde ignorance de cette époque sur tout ce qui se trouvait en dehors des matières ecclésiastiques ne permettait pas qu'on pût imaginer une science, des principes, sans lesquels la forme politique ou civile d'un gouvernement n'est qu'une chimère. La renaissance du monde romain remédiait à ce défaut largement et de la seule manière possible. En cet âge, ils pouvaient non pas créer, mais copier. Ils découvraient là un vaste et frappant modèle de gouvernement, différent de celui de l'Église ou des camps, et cependant capable de s'harmoniser avec tous les deux ; gouvernement dans sa plus complète perfection, nécessaire pour consolider l'ordre social dans l'Occident, en rapportant les affaires civiles ou ecclésiastiques à un centre commun d'autorité.

Les tendances d'utilité qui caractérisent les recherches scientifiques depuis le temps de lord Bacon se firent remarquer à l'époque de cette transformation dans ce que nous pourrions nommer les recherches archéologiques de ce siècle. Des objets jusqu'alors de simple curiosité ou de rêverie sans but furent étudiés, examinés sérieusement, dans quelques vues d'application. Les ruines de l'ancien empire, ses institutions, ses lois, ses

coutumes, toutes incomparablement plus complètes et plus splendides alors qu'à toute autre période du neuvième siècle ou des siècles postérieurs, s'offraient en ce moment, comme un livre magnifiquement illustré, à la contemplation de ceux que l'acte providentiel de Léon III venait d'identifier avec ses splendeurs oubliées, outragées, honnies.

La copie, il est vrai, pâlissait devant l'original, surtout sous le rapport de l'exactitude symétrique, des proportions, de l'unité du dessin, de la solidité, seul fruit du progrès des temps, de cette parfaite concordance de toutes les parties avec l'ensemble, traits caractéristiques de l'ancien type; néanmoins il se rencontrait dans l'empire barbare-roman de Charlemagne trop de matériaux romains pour ne pas indiquer, clairement à tous, son affinité avec l'empire de César-Auguste, de même que son palais barbare-roman d'Aix-la-Chapelle rappelait la maison dorée du mont Palatin, et encore plus celle des descendants de Théodose, siégeant à Ravenne ou à Milan. Colonnes, chapiteaux, statues, reliefs, fontaines, pavés de marbre, fresques, étonnaient les visiteurs de la résidence impériale d'Aix-la-Chapelle, construite entièrement de matériaux romains, enlevés à Ravenne et autres cités d'au delà des Alpes, et portant les traces des mains des Hérules, des Goths, des Lombards. Ils n'étaient là pour la plupart qu'en seconde main. Ce spectacle eût assurément choqué Vitruve : il aurait constaté néanmoins leur origine romaine, et il n'aurait pas refusé d'admettre, nonobstant l'énormité des défauts, le grotesque assemblage des parties, que l'ensemble portait un caractère de majestueuse grandeur qui eût blessé l'orgueil romain. « Un bel empire, dit Florus de Lyon, écrivain du neuvième siècle, flo-

rissait sous un brillant diadème (1) : il n'y avait qu'un prince et qu'un peuple : toutes les villes avaient des juges et des lois. Le zèle des prêtres était entretenu par des conciles fréquents ; les jeunes gens relisaient sans cesse les livres saints, et l'esprit des enfants se formait à l'étude des lettres. Les royaumes étrangers, les Grecs, les barbares, le sénat du Latium lui adressaient des ambassades ; la race de Romulus, Rome elle-même, la mère des royaumes, s'était soumise à cette action : c'était là que son chef, soutenu de l'appui du Christ, avait reçu le diadème par *le don apostolique*. Heureux s'il eût connu son bonheur, l'empire qui avait Rome pour citadelle, et le porte-clef du ciel pour fondateur. » Nous nous bornons à ce seul témoignage, nos limites ne nous permettant pas d'accumuler ici les preuves nombreuses que nous possédons entre les mains, pour soutenir toutes nos assertions relatives aux étonnants effets de la démarche de Léon III.

Un succès complet couronna le grand et hardi projet du pontife de faire le monde à la fois chrétien et romain.

L'extrait de Florus nous montre combien l'admiration du sénat du Latium, de la race de Romulus, de la mère des empires, avait pénétré profondément dans l'esprit des barbares, qui pendant un siècle entier s'est tourné vers ce spectacle rétrospectif, d'où il pouvait seul tirer son développement. Entreprise ardue, que la persévérance et l'uniformité des plans de Léon et des pontifes ses successeurs ont pu seules faire réussir ! Charlemagne lui-même montrait peu de sympathie pour *romaniser* (si nous pouvons nous servir de ce mot) l'Oc-

(1) *Recueil des historiens des Gaules*, t. VII, p. 302.

cident. Ce ne fut qu'avec difficulté en deux occasions différentes, la première fois sous Adrien qu'il aimait beaucoup, la seconde au jour de son couronnement par Léon, qu'on le décida à prendre le costume romain. Le succès de la pensée léonienne revient seul au pontife; car lui seul en conçut et exécuta les plans, en prépara les conséquences. Personne assurément ne pourra évoquer le moindre doute sur ce point, en présence du témoignage précis d'un contemporain, témoin probablement oculaire, secrétaire de Charlemagne. Le titre d'empereur, d'auguste causa tout d'abord une si vive répugnance à ce prince, qu'il déclara plusieurs fois que, s'il avait pu prévoir le dessein du pontife, il se serait abstenu d'aller à l'église en ce jour-là, malgré la grandeur de la solennité (1). Des écrivains, autant ennemis de la vérité que détracteurs systématiques de la papauté, ont pu seuls, dans le feu d'une vaine polémique, contester à Léon III, le mérite d'un acte dont la spontanéité nous est si clairement attestée par Éginhard. Eux seuls aussi ont pu nier l'importance de ce même acte, qu'une juste appréciation du caractère, des gestes, de l'époque de Charlemagne démontre d'une manière si victorieuse aux yeux de tout homme impartial.

Quatorze ans après ce jour mémorable, dans le même costume, avec la même couronne sur la tête, alors qu'il était à genoux devant l'autel de Saint-Pierre, le corps de Charlemagne descendait dans la tombe en cette chapelle (encore existante) qu'il avait élevée à Aquis-Grana en

(1) Quo tempore imperatoris et augusti nomen accepit; quod primo tantum aversatus est, ut affirmaret se eo die, quamvis præcipua solemnitas esset, ecclesiam non intratum fuisse, si pontificis consilium præscire potuisset (Éginhard, *Vita Car.*).

l'honneur de Notre-Dame. Celui qui avait pleuré si affectueusement sur un pape, le grand Adrien Iᵉʳ, que cet illustre héros aimait et vénérait comme un père, était à son tour pleuré et recommandé à la divine miséricorde par un autre grand et saint pontife. La mort de Charlemagne arriva en 814. Deux ans après, saint Léon III était appelé à recevoir la couronne que notre miséricordieux Sauveur a préparée à ceux qui l'aiment et le servent. Il avait régné 20 ans 5 mois. Ainsi les pontificats de Léon III et de son immédiat prédécesseur Adrien Iᵉʳ comprennent presque un demi-siècle, durant lequel les États pontificaux et l'Italie jouirent de tous les bienfaits d'une paix profonde.

CHAPITRE X.

Règne d'Étienne V. — Sa clémence envers les agresseurs de Léon III. — Sollicitude de Pascal Ier pour le rachat des captifs. — Travaux et zèle de Pascal Ier. — Incendie du quartier anglais, à Rome. — Prospérité du règne d'Eugène II. — Valentin II. — Travaux, vigilance de Grégoire IV. — Il restaure l'aqueduc Sabbatina. — Il rebâtit Ostie pour protéger ses États contre les Sarrasins. — Le diacre Jean essaye de troubler l'élection de Sergius II. — Étrange conduite de l'empereur Lothaire. — Invasion désastreuse des armées impériales. — Orage presque miraculeux. — Fermeté de Sergius devant Ludovic, fils de l'empereur. — Sergius II sacre Ludovic roi des Lombards. — Débats violents de quelques prélats de la suite de Ludovic. — Visite respectueuse de Siginulf, prince de Bénévent. — Magnifiques ouvrages de Léon IV. — Il construit la cité Léonienne autour de Saint-Pierre. — Il repousse les Sarrasins devant Ostie. — Il rebâtit Porto, répare trois autres villes. — Sa générosité envers les Corses fugitifs. — Prospérité de son règne.

(816) Élevé dans le palais de Latran, sous la surveillance du pape Adrien, promu aux ordres sacrés par Léon III, Étienne V fut élu pape avec une unanimité telle, qu'on pouvait découvrir qu'il régnait déjà dans le cœur de son peuple par le prestige de ses vertus, de ses talents et surtout de son zèle pour la prédication, où il excellait. Peu de temps après son couronnement, il se transporta au delà des monts, près de Louis le Pieux, qui le reçut au milieu des transports de la joie et de l'enthousiasme de la nation entière. Ce fut probablement en cette circonstance que l'empereur promulgua

ce fameux diplôme, commençant par ces mots : « Moi, Louis...., » par lequel il confirma les actes de Pepin et de Charlemagne par rapport au saint-siége. Toutefois, non point cet avantage temporel, mais seulement l'esprit de la charité chrétienne guida les pas du pontife dans ce long et pénible voyage. Il désirait provoquer le pardon de ces nombreux exilés, captifs dans les prisons impériales en punition de leurs crimes contre Léon III. Il y réussit et revint à Rome entouré par eux, au milieu des acclamations du peuple, ravi de contempler en ce saint pontife une si belle imitation de la bonté du Rédempteur, descendu du ciel en terre pour délivrer les esclaves du vice (1).

(817) A Étienne V, dont le règne dura seulement sept mois, succéda Pascal Ier, Romain, qui occupa dignement la chaire de Saint-Pierre pendant sept ans cinq mois. Il appartient aux historiens de l'Église en général de raconter les divers événements de son pontificat ; pour nous, nous devons nous borner à choisir dans le nombre ceux qui se rapportent aux destinées de la cité et du royaume temporels, objet spécial de notre ouvrage. Nous appliquerons la même règle d'investigation aux règnes de tous les autres pontifes, nous arrêtant seulement à ce qui touche notre sujet.

Il témoigna sans cesse la plus vive sollicitude pour les pèlerins venus de régions éloignées vénérer le corps de saint Pierre, se plaisant à les servir et à les secourir lui-même. Pasteur affectueux, il dépensa de larges sommes pour le rachat des esclaves amenés sur les marchés de l'Italie, ou entraînés par les corsaires maures vers la plus dure captivité. Il envoya des ambassadeurs en Espagne

(1) Anast., bib., *Vita Steph. V.*

et autres pays lointains pour traiter de la rançon de ces infortunées victimes de l'affreuse piraterie de ces temps. L'ornementation des églises, particulièrement de Saint-Pierre, n'occupa pas moins sa piété. Il donna à cette basilique un vêtement merveilleux, relevé d'or et de joyaux, représentant la libération de saint Pierre par l'Ange; dressa un magnifique autel, orné de mosaïque, pour y déposer les reliques de saint Sixte pape et martyr; construisit, vers la porte de la basilique s'ouvrant sur sainte Pétronille, un oratoire en l'honneur de saints Processus et Martinianus, martyrs, remarquable par sa grandeur et sa richesse, dont le baldaquin, supporté par quatre colonnes, était enrichi de dessins en mosaïque et de métaux précieux. Trois statues en argent, une de Notre-Seigneur, deux des saints martyrs; des vases en argent finement ciselés, une conque en argent de sept livres pour servir de lampe nocturne; deux clefs disposées en forme de croix, de fin or, avec diamants et ciselures, enrichissaient cet oratoire.

Un triste événement lui donna occasion de déployer son zèle et sa charité. Un incendie, allumé par la malveillance de quelques querelleurs d'origine anglaise, ravagea tellement le quartier anglais, appelé Burgh, qu'il ne resta pas une seule maison debout. Le pontife, accouru sur le lieu du désastre, éleva ses mains vers le ciel, et aussitôt le feu s'arrêta, comme dompté par la prière du pontife. Ses ravages, néanmoins, plongèrent une foule de ces malheureux étrangers dans le malheur et la détresse : le pape Pascal les secourut avec une magnanime générosité, leur prodiguant des trésors pour les aider à rebâtir leurs maisons incendiées, et reconstruisant lui-même, à ses frais, le portique de Saint-Pierre, devenu la proie de cet incendie.

Ayant découvert les restes de sainte Cécile, à la faveur d'une indication donnée à lui-même par la sainte, dans une apparition miraculeuse, pendant les laudes d'une vigile de saint Pierre, il édifia une église dans le Transtévère, où il les transféra solennellement avec les corps des martyrs Tiburtius et Maximus, et des papes saints Urbanus et Lucius.

(824) Eugène II, Romain, succéda à Pascal, après un interrègne seulement de quatre jours. Son pontificat de quatre années fut signalé par la prospérité générale de son peuple ; la terre, dit Anastase, produisit toutes sortes de fruits avec une abondance extraordinaire. Il répara et embellit avec magnificence l'église de Sainte-Sabine, dont il était cardinal-prêtre au moment de son élection. Les juges romains, détenus en captivité chez les Francs, ayant obtenu leur liberté, le pape Eugène les reçut avec affabilité et les rendit à leurs familles, comblés de faveurs.

(827) Un règne de quarante jours ne laissa point à Valentin II le temps de signaler son passage au trône de Saint-Pierre.

(827) Grégoire IV, son successeur, jouit d'un pontificat brillant, que recommandent spécialement à notre attention deux grands ouvrages, la restauration de l'aqueduc Sabbatina, et l'édification d'une nouvelle ville et d'un port fortifié sur le sol de l'ancienne Ostie.

Nous ne savons comment cet aqueduc, réparé, il y a à peine un demi-siècle, par Adrien I[er], nécessitait déjà une importante réparation. Peut-être les complices de Pascal et Campulus, agresseurs de Léon III, en brisèrent-ils les arches, dans la vue de jeter dans la détresse les habitants du quartier de Saint-Pierre. Les expressions *confracta atque disrupta*, dont se sert Anastase

en parlant de cet aqueduc, annoncent assez que sa ruine provenait de quelque catastrophe révolutionnaire. Les moulins du Janicule ne tournaient plus, les fontaines de Saint-Pierre ne jaillissaient plus au milieu des portiques. Touché de cet état de souffrance de son peuple, Grégoire IV entreprit et compléta la restauration de cette utile construction des anciens temps de Rome (1).

Les Sarrasins, race cruelle et rapace, infestaient à cette époque toutes les côtes de la Méditerranée ; saisissaient les hommes, les femmes, les enfants même, et les traînaient au delà des mers ; ravageaient, incendiaient les vignes, les moissons, les habitations ; commettaient partout les plus infâmes atrocités. Animé par la plus tendre sollicitude pour la défense de ses États, Grégoire IV projeta la réédification de l'ancienne Ostie, depuis longtemps un monceau de ruines, afin d'abriter les côtes et de procurer un refuge prompt et sûr aux habitants, aux laboureurs des environs, aux troupeaux. Quoique d'une santé très-faible, il visita lui-même les lieux ; étudia attentivement les plans des travaux, qu'il poussa si activement, qu'en peu de temps Ostie, devenue ville forte, *valde fortissimam* selon le mot d'Anastase, se vit entourée de murailles épaisses et très-hautes, garnies de fossés profonds, de portes à chaînes de fer avec des ponts volants, surmontées, en outre, par des machines de guerre, appelées, par l'historien Petrariæ, capables de lancer contre les assaillants d'énormes blocs de pierre.

(844) A Grégoire IV succéda Sergius II, de l'illustre famille romaine des Sergii, qui, devenu orphelin dès son jeune âge, avait été placé par Léon III à l'école des

(1) Anast., *Vita Greg. IV.*

chanteurs, où il acquit de vastes connaissances. Au moment de son élection, après que les grands de la cité et le peuple avaient déjà manifesté le désir de voir Sergius élevé au trône, un diacre, nommé Jean, suivi par une tourbe de gens sans aveu, se précipita sur le Latran où, sans doute, le sacré collége était assemblé en conclave; se rua insolemment dans les salles, jetant de toutes parts l'étonnement et la terreur; puis, après une heure de tumulte indicible, comme frappé lui-même par une soudaine épouvante, se retira avec sa troupe, qui se dispersa bientôt entièrement. Les grands, surpris et indignés en apprenant une si téméraire tentative, se portèrent en toute hâte vers la basilique de Saint-Martin, saisirent respectueusement le pieux et savant Sergius, et le conduisirent triomphant au Latran, où, après avoir jugé immédiatement l'affaire du diacre Jean qu'on condamna à la prison, les cardinaux, les évêques, les prêtres et tout le peuple saluèrent par d'unanimes acclamations l'avénement de Sergius à la chaire de Saint-Pierre.

En apprenant cette nouvelle, l'empereur Lothaire, contestant injustement et sans motif l'élection, expédia instantanément sur Rome, Drogon, archevêque de Metz, le jeune prince Ludovic, à la tête d'une nombreuse armée de Francs, et avec eux beaucoup d'archevêques, d'évêques, d'abbés, de comtes et de barons. Arrivés à peine sur le territoire papal, ils s'y livrèrent à tous les excès de la guerre la plus illégitime, pillant les maisons, massacrant les habitants, couvrant leur passage de ruines. Lorsqu'ils parvinrent au pont de Capella, les cieux semblèrent prendre la défense du pape. Tout à coup, au milieu de la plus belle journée, un orage épouvantable éclata sur les têtes de ces criminels envahisseurs. Le tonnerre grondait avec fracas, les éclairs mettaient tout en

feu : plusieurs chefs de l'armée, aux côtés mêmes de Drogon, furent tués par la foudre. Les Francs, frappés d'épouvante, croyant voir en cet événement une punition du ciel, suspendirent un instant leurs ravages ; mais bientôt, oublieux, ils les reprirent avec le beau temps. Dans le but, sans doute, d'arrêter une si étrange invasion, Sergius s'empressa d'envoyer au-devant du prince Ludovic les juges romains, la milice des légions avec leurs officiers en tête, et marcha lui-même à sa rencontre, bannières déployées, précédé de la croix. A cette vue, la contenance du jeune prince annonça qu'il venait de s'opérer en lui un changement. La farouche impétuosité de ses guerriers tomba devant les emblèmes sacrés de la rédemption. Les deux peuples, Romains et Francs, entonnèrent les cantiques de l'Église ; et se rendirent processionnellement, sans tumulte ni violence, vers la basilique de Saint-Pierre, où le pontife donna au jeune prince un baiser de paix. Ils étaient rangés sous le vestibule de la basilique, lorsqu'un guerrier franc manifesta un accès soudain de rage et de violence. Le pontife ordonna aussitôt la fermeture des portes; puis, se tournant vers Ludovic : « Venez-vous ici, s'écria-t-il, avec des intentions pures, sincèrement disposé à faire le bonheur de la communauté chrétienne, de cette ville, de cette église ? Sinon, ni moi ni mes subordonnés ne vous ouvriront ces portes. » Ludovic jura, proclama hautement la sincérité de ses pensées. Qu'on ouvre les portes ! ordonna alors le pontife, et le peuple entonna le cantique *Benedictus qui venit in nomine Domini.*

Le dimanche suivant, tous les archevêques, évêques, prélats, nobles venus avec Ludovic, étant assemblés dans Saint-Pierre avec les princes et prélats romains, Sergius oignit le front du fils de l'empereur Lothaire,

plaça sur sa tête une riche couronne, lui remit une épée, et le proclama roi des Lombards. La messe fut célébrée au milieu des transports de l'allégresse ; et, la cérémonie achevée, les Francs se retirèrent à leurs tentes en dehors des murs de Rome.

Il paraît qu'il s'éleva alors de violents et menaçants débats suscités par l'oncle de l'empereur, Drogon de Metz, par les prélats, les comtes de sa suite, par des membres mécontents du clergé, tels qu'Ebbon et Barthélemy, dégradés pour leurs crimes, auxquels Sergius refusait de rendre le pallium, ou même de leur permettre la communion, excepté dans les rangs laïques.

On découvre aisément le but de si singulières violences. On voulait inspirer de la terreur au pape, pour l'obliger à reconnaître la suprématie des empereurs sur ses États et sur les papes. Tel était le but secret de l'ambitieux Lothaire, prince cruel et voluptueux. Mais par son courage apostolique, par sa fermeté tempérée par la douceur, Sergius déjoua les iniques projets de l'empereur, trompa de nouveau les mains des envahisseurs ; fit connaître, une fois de plus, à l'univers, que la souveraineté des États romains lui appartenait légitimement et inviolablement, et que le but des papes, en conférant à un prince étranger la dignité impériale, était de se donner un défenseur et non pas un maître. Certes, on ne peut révoquer en doute que Sergius ne se regardât comme le seul monarque de Rome, quand nous le voyons fermer si intrépidement les portes de Saint-Pierre devant Ludovic, fils d'un redoutable empereur, et prohiber l'entrée de Rome au gros de l'armée franque, de peur de tomber victime de quelque surprise.

Au moment où Ludovic campait encore sous les murs de Rome, la visite d'un autre prince vint ajouter un

nouvel enseignement à l'histoire de la souveraineté papale. Il y avait peu de temps que Siginulf, prince de Bénévent, avait attaqué et pillé le fameux monastère du mont Cassin : aujourd'hui le voici à Rome, désirant avidement fixer ses yeux sur le successeur de saint Pierre. Le dévastateur du sanctuaire de Bénévent se prosterne et embrasse humblement les pieds du pontife. Béni par lui, il se retire plein de joie et bénissant le ciel. Nous avons déjà vu en d'autres chefs barbares cette étrange mobilité de caractère.

En écrivant ou en lisant l'histoire on ne doit pas oublier que les nations ont leurs périodes successives de développement, qui ressemblent fort aux vicissitudes qui conduisent les individus de l'enfance à la sénilité ; et assurément aucune chose autre que cette divine influence promise pour toujours à l'Église à laquelle président les papes pouvait les rendre capables d'accomplir leur tâche, dont celle de Moïse, conduisant le peuple à tête dure par le désert, malgré ses difficultés d'un autre genre, n'était qu'un faible type. Ces transactions finies, les princes Siginulf et Ludovic se retirèrent avec leurs armées, non sans donner grande joie aux Romains ; car toutes ces visites de Francs, de Lombards ou Bénéventins causaient de nombreux préjudices à leurs récoltes, comme le constate Anastase : *Quorum multitudine omnia sata deleta sunt.*

(847) A Sergius II succéda Léon IV, dont les huit années de règne lui ont valu une gloire que des ennemis de la papauté, comme Voltaire et Sismondi, n'ont pu ne point admirer. L'édification de la cité Léonienne et la répulsion des barbares Sarrasins sont les deux faits, entre vingt autres également remarquables, sur lesquels le plan de notre livre nous permet de nous arrêter plus spécialement.

Ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, la basili-

que de Saint-Pierre, élevée à la base du mont Vatican, siége autrefois d'un oracle païen (*Vaticinium*), où Néron bâtit un temple d'Apollon et un cirque, se trouvait en dehors de la primitive enceinte de Rome. Devenus maîtres de la ville, les papes projetèrent d'enfermer Saint-Pierre dans les murs communs : Adrien I[er] et Léon III en tracèrent les premiers plans, que Léon IV exécuta ensuite avec une célérité et une magnificence dignes de ses deux grands prédécesseurs (1).

Il inspecta en outre toute la longue chaîne des murailles d'Adrien, que soixante-dix ans de paix avaient laissées presque intactes, mais auxquelles néanmoins il fit d'utiles additions, soit en consolidant les tours, ou en substituant aux anciennes portes des nouvelles, plus fortes et plus capables de résister à l'ennemi. Il rebâtit même de fond en comble quinze grandes tours, dont deux, placées sur les rives du Tibre près la porte Portèse, défendaient le cours du fleuve et empêchaient l'entrée de la ville à l'aide d'énormes chaînes suspendues aux anneaux de leurs bases inexpugnables.

Ces réparations et la construction des murs de la cité Léonienne ou quartier de Saint-Pierre étaient légitimées par la terreur que répandaient partout les préparatifs des Sarrasins. Repoussés peu d'années avant par Grégoire IV, ils jurèrent à cette époque de revenir avec des forces nouvelles plus imposantes.

Déjà le bruit de leurs armements et de leur réunion à *Torzarum*, près l'île de Sardaigne, jetait l'épouvante sur les côtes des États pontificaux. Le dévouement et l'activité de Léon IV ne faillirent pas au peuple romain dans un si grave péril. Des galères, chargées d'hommes

(1) Anast., *Vita Leon. IV.*

armés, firent voile des ports de Gaëte, Naples, Amalfi, cités alors très-commerçantes, vers Ostie, où l'armée papale, sous le commandement de Cæsarius, fils de Sergius, se disposait à la plus vive résistance. Léon IV s'y transporta lui-même, bénit les drapeaux et présida une procession de pénitence qui se fit à Sainte-Auréa. Il achevait la célébration des saints offices, lorsqu'on annonça l'apparition des voiles ennemies ; chaque guerrier de voler aussitôt à son poste, tandis que le pontife, les bras étendus, comme un autre Moïse, adressait au ciel la prière suivante :

« O Dieu, dont la droite soutint saint Pierre au-dessus des ondes agitées et sauva trois fois saint Paul de l'abîme, prêtez une oreille miséricordieuse à nos vœux ; soutenez de votre bras ceux de vos enfants qui vont maintenant entrer en lutte avec les ennemis de la chrétienté ; accordez-leur la victoire, afin que toutes les nations, reconnaissant votre protection, bénissent à jamais votre nom, par Notre-Seigneur Jésus. »

Le ciel entendit la voix du généreux pontife : les chrétiens combattirent vaillamment, puis une tempête survenue tout à coup se chargea de compléter leur victoire en dispersant les vaisseaux des Sarrasins, qui, jetés çà et là sur les rivages, devinrent la facile proie de ceux qu'ils menaçaient de leurs chaînes et de leurs glaives. Ceux d'entre eux qui tombèrent entre les mains du pape furent employés, par son ordre, à l'achèvement des murs de la cité Léonienne, afin, comme le déclara le pontife, que les visiteurs des tombeaux de saint Pierre et saint Paul (1), voyant le spectacle de mains ennemies travaillant à la propre défense de ces tombes vénérées,

(1) Ut et spem nostram quam in Deum habemus et illius ineffabilem pietatem, necnon et propriam eorum tyrannidem luce clarius scirent.

objet de leurs menaces insensées, reconnussent plus clairement le doigt du Très-Haut.

Ce péril dissipé, Léon IV poursuivit activement les travaux de la cité Léonienne, qui remplirent quatre années de son règne. Chaque ville de ses États, chaque monastère, y envoyèrent des bandes de travailleurs qui se relevaient tour à tour.

Ces prodigieux ouvrages achevés, Léon, se souvenant de l'Écriture : « C'est en vain que vous fortifiez la ville, si Dieu n'en prend la garde, » ordonna une procession solennelle autour des murailles, où les évêques, les prêtres, moines, fidèles, pieds nus, la tête couverte de cendres, psalmodièrent lentement les psaumes de la pénitence. Léon IV y parut dans l'attitude du digne successeur de saint Pierre; puis, après avoir célébré la messe dans la basilique, mise ainsi à l'abri des attaques étrangères, il termina ce jour mémorable du 27 juin 853 par une splendide distribution d'or, d'argent, de vêtements de soie aux nobles de Rome.

Cet infatigable pontife, non content de fortifier sa capitale, porta aussi son attention sur les rivages de ses possessions bordées par la Méditerranée, et résolut de faire pour l'ancien Porto ce que Grégoire IV réalisa naguère pour l'ancienne Ostie.

Sur ces entrefaites, un grand nombre de Corses fugitifs, chassés par les Sarrasins, vinrent demander un asile à saint Pierre. Le récit de leurs malheurs toucha vivement le pontife, qui, jugeant convenable à leurs mœurs maritimes sa nouvelle ville de Porto, la leur offrit à eux et à leurs descendants (1).

Anast., *Vita Leon. IV.* — Cette victoire sur les Sarrasins fait le sujet des magnifiques fresques de la *Sala Regia* au Vatican.

(1) Anast., *Vita Leon. IV.*

« Si vous adoptez, dit-il, ce pays pour patrie, nous vous donnerons des vignobles, des champs, des prairies : nous vous donnerons même pour vous, vos femmes, vos enfants, des vivres, des provisions jusqu'à la maturité de vos futures moissons, des troupeaux et des bestiaux de toute sorte, si vous jurez de rester fidèles vassaux de saint Pierre, et de résister vaillamment à l'ennemi. »

Les Corses fugitifs acceptèrent avec reconnaissance l'offre pontificale, et sont demeurés toujours fidèles aux papes.

Le génie réparateur de Léon ne s'arrêta pas encore. Depuis quarante ans, la ville de Centum-Cellæ, réduite à la solitude, n'offrait qu'une terre couverte de débris à ses habitants errant par les collines voisines. Léon, touché à la vue de la désolation de cette ville, ne se donna point de repos, ni jour ni nuit, qu'il n'eût bâti une cité nouvelle sur ses propres plans, et sur un sol qu'une vision lui avait indiqué. Il la dédia au Seigneur par des prières publiques et l'appela Léopolis. Les villes d'Ameria et Horta, dont les remparts ébranlés menaçaient ruine, sentirent aussi la main réparatrice de Léon.

Un synode, composé de soixante-sept évêques, fut assemblé par le même pape pour régler diverses affaires de discipline. Cet objet appartenant exclusivement à l'histoire générale de l'Église, nous l'omettons entièrement; nous ne l'avons mentionné que parce qu'il s'y traita plusieurs transactions temporelles dont nous parlerons plus loin.

D'après ce coup d'œil rapide sur les ouvrages de Léon IV, nous pouvons aisément apprécier la sécurité qui régnait à l'intérieur de ses États. Si, par hasard, les mâtures des vaisseaux sarrasins projetaient leur ombre

néfaste sur ces heureux rivages, la fermeté héroïque, la prévoyance infatigable du pontife, armant ses sujets, relevant les tours, les remparts, et surtout sa confiance profonde dans le ciel, dissipaient promptement les terreurs de son peuple menacé. Il encouragea les arts, protégea l'agriculture, fit jouir ses États d'une douce prospérité. Cette période heureuse, à peine mentionnée par les écrivains, commencée par Adrien Ier et Charlemagne, étendit ses bienfaits sur toute l'Italie, surtout sur les terres pontificales, presque pendant un siècle, de 776 à 855, année dans laquelle Léon IV, vrai héros de dévouement patriotique, fut appelé à recevoir la récompense de ses vertus. L'Église lui donna la couronne des saints, et les ennemis de la papauté ne peuvent lui refuser leurs louanges et leur admiration.

CHAPITRE XI.

Règne de Benoît III. — Ambassade à Ludovic II. — Tentative et violences d'Anastase. — Allusion à la fable de la papesse Jeanne. — Présent du roi Éthelwulf. — Entrevue de Nicolas Ier et de Ludovic II. — Déprédations et crimes de l'archevêque de Ravenne. — Clémence de Nicolas Ier. — Additions de cercles d'or à la mitre papale. — Règne d'Adrien II. — Réfugiés nombreux de Constantinople. — Beau trait d'Adrien à leur égard. — Invasion inopinée du duc de Spolète. — Tentative de divorce de l'empereur Lothaire. — Sagesse et fermeté du pape Adrien II.

(855) Benoît III, Romain, brillait par ses vertus d'un tel éclat parmi ses concitoyens, que les vœu x de tout le peuple l'appelèrent unanimement au trône laissé vacant par la mort de Léon IV. On le tira malgré lui de l'église de Saint-Calixte dont il portait le titre de cardinal-prêtre, et on le conduisit triomphalement au milieu des chants de joie au palais de Latran.

Toutefois, avant de procéder à sa consécration, on jugea prudent d'en informer l'empereur Ludovic II, à Pavie, d'autant plus que, peu de jours avant la mort du dernier pape, Ludovic avait manifesté un grand mécontentement de ce que, selon le rapport d'un officier romain, Gratien, commandant des troupes romaines, se disant mécontent des Francs qui loin de protéger les États du pape les ravageaient sans cesse, proposait d'inviter les Grecs à en prendre le protectorat. Une enquête solennelle, faite dans le triclinium de Léon III au Vatican,

découvrit la fausseté de ce rapport, que l'accusateur lui-même fut forcé, en présence de l'empereur, de reconnaître inique et absurde. Néanmoins, comme l'empereur parut en conserver quelque secrète colère, on crut sage de lui envoyer deux ambassadeurs, Nicolas évêque d'Anagni et Mercurius maître de la milice, pour lui annoncer l'élection de Benoît. Cette attention obséquieuse n'en jeta pas moins la barque de Saint-Pierre dans une des plus terribles tempêtes qu'elle ait jamais essuyées.

En mentionnant le synode tenu sous Léon IV, nous avions laissé entrevoir un fait dont nous allons raconter les suites désastreuses. Un certain cardinal-prêtre, nommé Anastase, du titre de Saint-Calixte, avait été condamné et déposé par ce synode à cause de ses méfaits nombreux, sommé à plusieurs reprises par des lettres apostoliques, même par une députation de trois évêques, de se présenter devant ses pairs : il refusa constamment d'obéir. Ce pervers prélat se ligua avec son oncle Arsenius évêque d'Eugubium, qui joua si adroitement son rôle auprès des envoyés des Romains, Nicolas et Mercurius, qu'il les gagna à la cause de son coupable neveu, et réussit même à décider l'empereur à s'opposer à l'élection de Benoît pour le remplacer par Anastase. Enhardi par ce premier succès, soutenu par les gens de l'empereur et par les mécontents du clergé et du peuple, ce criminel et audacieux usurpateur répandit la terreur dans tous les États pontificaux, ravagea les campagnes, pilla Saint-Pierre, enfonça les portes de la basilique de Latran, monta audacieusement sur le trône; et ayant fait arracher les vêtements pontificaux au pape Benoît, le livra prisonnier entre les mains de Jean et d'Adrien, deux prêtres complices de ses exécrables

attentats (1). Les évêques, les prêtres, Rome entière, pleurèrent, réprouvant hautement l'intrusion d'Anastase. Ces événements arrivèrent un samedi. Le dimanche suivant, au moment de la célébration des saints offices à l'église de Sainte-Æmiliana, les ambassadeurs impériaux se précipitèrent à main armée sur les évêques et le clergé réunis dans le sanctuaire, en criant : Allons, allons, élisez Anastase! Ils rugissaient comme des lions, mais les évêques répondirent courageusement : Un homme frappé par l'anathème n'aura jamais nos votes : nous continuerons toujours à le regarder comme exclu de la communion ecclésiastique. Voyant leurs menaces inutiles, les envoyés tentèrent la ruse et la surprise. Ils convoquèrent dans une salle secrète tous les évêques, espérant abattre leur résistance ; ils ne réussirent pas davantage. Ils commencèrent alors à désespérer de leurs efforts ; et, se concertant ensemble, se décidèrent enfin à reconnaître l'élection de Benoît et à expulser ignominieusement l'usurpateur. On tira alors de sa prison le vénérable pontife, qui, monté sur l'ancien cheval du pape Léon, fut conduit à Saint-Pierre et solennellement couronné au milieu des acclamations joyeuses de tout le peuple. Benoît pardonna aux complices égarés d'Anastase, et, oubliant l'inqualifiable conduite des envoyés impériaux, les traita avec honneur et distinction.

Le lecteur ne regrettera peut-être pas que nous nous soyons quelque peu étendu sur les détails de cette affaire, afin de nous éviter la nécessité d'introduire ici la fable dégoûtante de la papesse Jeanne. La simple lecture de ces particularités, racontées par un témoin ocu-

(1) Anast., *Vita Ben. III.*

laire, suffira pour convaincre toute personne droite et judicieuse, que cette fable d'une prostituée anglaise élue, intronisée, régnant comme pape, deux ans un mois et quatre jours, entre les pontificats de Léon IV et Benoît III, mérite amplement le sort qu'elle a subi depuis longtemps, nous ne dirons pas seulement de la part des catholiques, mais des plus savants protestants, qui la rejettent et la flétrissent comme une abominable absurdité.

Il vint à Rome, sous le règne de Benoît III, des pèlerins nombreux des contrées saxonnes, des plages d'au delà de la mer Noire, et des légats du patriarche de Constantinople, faisant hommage de soumission aux pieds du chef suprême de l'Église. Le père d'Alfred, le roi Éthelwulf, mort la même année que Benoît III, légua, par son testament, trois cents *denariorum mancusas*, dont cent pour Saint-Pierre, cent pour Saint-Paul, afin de fournir aux dépenses des luminaires de ces basiliques au dimanche de Pâques ; les cent autres devaient servir aux aumônes des papes.

Parmi les diacres qui descendirent Benoît III dans la tombe, il s'en rencontrait un, vénéré déjà par tout le peuple à cause de ses insignes vertus. C'était Nicolas Ier qui, par ses glorieuses actions sur la chaire de Saint-Pierre où on l'éleva, a mérité le surnom de Grand et d'être rangé parmi les saints. Les fêtes du couronnement terminées, Ludovic qui séjourna dans Rome pendant le temps de l'élection en sortit, et dressa ses tentes à cinq milles de là. Informé de ce fait, Nicolas Ier résolut de faire visite au camp de l'empereur, qui, touché par cette marque de paternelle condescendance, s'empressa de venir à la rencontre du pontife, prit respectueusement la bride de sa monture et le conduisit ainsi la distance

d'un jet de flèche. Leur entrevue fut un échange de paroles bienveillantes, de procédés affectueux : l'empereur offrit au pape de somptueux présents, et, au moment de leur séparation, prit de nouveau la bride du cheval, et escorta le pontife par la même distance que précédemment.

Nous omettons, conformément à notre plan, le récit des transactions purement ecclésiastiques du pontificat de Nicolas Ier, pour nous attacher à l'affaire de Jean, archevêque de Ravenne, qui servira à nous faire visiter cette partie des États pontificaux. Jean, abusant de sa puissance, commettait toutes sortes d'excès, d'injustices dans la ville ou les dépendances de Ravenne. Les habitants en référèrent au pape, qui avertit paternellement le coupable de quitter cette voie si désastreuse pour son peuple. Jean ne tint aucun compte des remontrances pontificales ; il continua ses cupides exactions, prisonnant ceux-ci, excommuniant ceux-là, et prenant leurs biens ; il étendit même ses vexations jusque sur le territoire de la province d'Æmilia. Il insulta les gouverneurs et les juges nommés par le pape, suspendit l'exécution de certaines lois ecclésiastiques, et dédaigna orgueilleusement de comparaître devant un synode, se prétendant exempt de sa juridiction, par le privilége de son rang. Frappé alors d'excommunication par le pape, il se hâta de recourir à l'empereur, qui, trompé par ses perfides et astucieuses insinuations, lui donna des ambassadeurs pour l'accompagner à Rome. Au lieu de se justifier, Jean ne voulut suivre que les inspirations de son arrogante hauteur ; et, sans même daigner écouter les avis des envoyés impériaux, se retira précipitamment à Ravenne, où il reprit le cours de ses odieuses violences. Les sénateurs de Ravenne et d'Æmilia, au désespoir,

accoururent aussitôt vers le pape, le suppliant de se transporter en personne sur le théâtre de leurs souffrances.

Lorsque Jean apprit la venue du pontife, il s'enfuit à Pavie, où il ne rencontra que mépris et indignation. Depuis l'évêque Liutard jusqu'au plus petit d'entre les fidèles, tous évitaient la présence d'un homme en guerre avec le chef de l'Église, frappé de ses anathèmes. L'empereur ne voulut point le recevoir, et lui fit dire par un de ses officiers qu'il devait se soumettre au Pape. Néanmoins, Jean trouva encore quelques affidés au sein de la cour, qui décidèrent l'empereur à accorder au coupable des ambassadeurs, pour l'escorter auprès du pontife, justement irrité. Nicolas blâma les envoyés impériaux de s'immiscer dans l'affaire d'un homme dont l'empereur aurait dû le premier solliciter le châtiment. On convoqua un synode, dans lequel Jean se présenta enfin dans la posture de suppliant, versant des larmes amères, demandant pardon de ses crimes. Le Pontife, se souvenant de la miséricorde de son divin Maître, qui ne veut pas la mort, mais la vie du pécheur, pardonna à l'archevêque repentant, puis s'occupa de réparer activement les maux qu'il avait causés dans Ravenne, Æmilia, la Pentapole, nous donnant, par ce fait, la preuve authentique que ses droits de souverain sur cette région étaient depuis longtemps pleinement reconnus.

On vit, sous son règne, un grand concours de pèlerins de toute nation, auprès du tombeau de saint Pierre. Des Anglais offrirent à l'oratoire de saint Grégoire le Grand une table d'argent d'un prix considérable. Il fit des réparations à l'aqueduc de Saint-Pierre, embellit plusieurs églises, rendit son peuple heureux pendant ses

neuf années de pontificat. L'historien Anastase, savant bibliothécaire de l'Église romaine au neuvième siècle, aux écrits duquel nous avons fait de nombreux emprunts, observe que, vers l'an 860, Nicolas Ier ajouta à la mitre papale un cercle d'or, signe de la puissance civile (1). D'autres historiens nous apprennent que Boniface VIII en ajouta un second en 1300, et Urbain V un troisième vers 1365, ce qui constitue la forme actuelle de la tiare.

(867) Élevé dans le patriarcat de Latran, Adrien II s'y attira de bonne heure l'admiration du peuple, par l'intégrité de ses mœurs, et son inépuisable charité pour les pauvres, dont il continua de secourir la détresse, lorsqu'il fut parvenu au trône, avec un dévouement qui le fit appeler leur père et leur bienfaiteur (2).

Beaucoup d'ecclésiastiques, sortis de Constantinople, à la suite de l'intrusion de Photius sur le siége patriarcal de cette ville, vivaient alors à Rome. Le bruit s'étant répandu que le pape Adrien devait annuler les actes de Nicolas, qui avait si énergiquement défendu les droits de la foi catholique, plusieurs de ces réfugiés se tenaient éloignés de sa communion. Instruit de leurs répugnances, Adrien résolut de lever leurs doutes à cet égard, par un acte de la plus douce condescendance. Il les invita à un grand banquet de pèlerins, où, après les avoir servis lui-même de ses mains, il se prosterna devant eux en s'écriant : Je vous supplie, pères, frères, fils bien-aimés, de prier pour l'Église catholique, pour notre cher fils Ludovic, empereur des Romains, notre défenseur courageux, notre boulevard contre les Sarrasins; priez aussi

(1) Cantelius, *Metrop. urbium Hist.*, pars 2, dis. 2.
(2) Guilielmus, bib., *Vita Hadrian. II*, p. 2622.

pour moi, indignement appelé à gérer le gouvernement de l'Église. Alors, les Grecs s'écrièrent que c'était lui plutôt qui devait prier pour eux ; mais le pape, les larmes aux yeux, se hâta de répliquer : N'oubliez pas dans vos supplications mon orthodoxe et zélé prédécesseur Nicolas, bouclier de la foi, qui brisa les efforts des assaillants. Surpris par une manière d'agir qui contredisait si clairement les rumeurs en circulation parmi eux, les réfugiés de Jérusalem, d'Antioche, de Constantinople éclatèrent en transports de joie, et crièrent à plusieurs reprises : Longue vie à notre seigneur Adrien, par décret de Dieu, pontife suprême, pape universel ! Adrien reprit aussitôt : Au très-vénéré, très-saint et orthodoxe Nicolas, mémoire éternelle ! Les soupçons injustes, trop précipités, des Grecs tombèrent entièrement. Adrien, heureux, les vit se grouper autour de lui avec une confiance filiale, et nous apprit par ce magnifique témoignage de bienveillante sollicitude, d'admirable prévenance, comment les papes-rois tiennent le sceptre.

Peu de temps après l'élection d'Adrien, au moment où la ville, sans défiance, se livrait encore aux réjouissances de son couronnement, le duc de Spolète, Lambert, fils de Winto, suivi d'une bande de complices audacieux, entra dans Rome, et, sans aucun respect des lois de l'hospitalité, pilla les églises, les monastères, les palais de la noblesse. L'indignation générale poursuivit le duc déprédateur : Adrien le frappa des foudres de l'Église. On le mit au ban de l'empire comme un traître, ennemi du saint-siége. Lambert, bientôt abandonné des siens, privé de son duché, devint un objet de mépris, d'insulte. Plusieurs de ses complices revinrent à résipiscence, entre autres Théobertus,

qui restitua sa part des dépouilles enlevées. Adrien sut ainsi maintenir, par son énergie, les droits violés de sa capitale.

Adrien II ne montra pas moins de fermeté et de sagesse dans un grave débat survenu à la cour du roi Lothaire, à propos de son projet de se séparer de Thiutberge, sa légitime épouse, pour épouser Waldrade, une de ses concubines.

Après avoir envoyé au pape Adrien II les plus solennelles assurances qu'il avait fidèlement accompli tout ce que son saint prédécesseur Nicolas Ier avait requis de lui, cet infortuné prince vint à Rome, en 868, où il fut reçu avec tout l'honneur dû à la royauté. Quand le pape l'interrogea sur l'observation des conditions auxquelles il s'était lié par serment au temps de Nicolas, il n'y eut sorte d'assurances qu'il ne donna sur sa scrupuleuse obéissance. — Les courtisans et les nobles, présents avec le roi, dit Regino (*chron.*), affirmèrent la même chose, et il ne s'éleva aucune voix contraire. Le pape Adrien dit : — Si ce que vous affirmez est réellement vrai, nous louons le Tout-Puissant et nous en rendons à Dieu de sincères actions de grâces. C'est pourquoi, très-cher fils, il vous reste maintenant à vous approcher de la confession de Saint-Pierre. Là, avec la bénédiction de Dieu, nous offrirons la victime de salut pour votre bien temporel et spirituel : vous y devrez communier avec nous, afin que, par cette participation au corps du Christ, vous puissiez redevenir membre vivant de son Église, après une si longue séparation. — La messe ayant été célébrée, continue Regino, le pontife invita Lothaire à approcher de la table du Seigneur ; et, élevant avec ses mains le corps et le sang de Notre-Seigneur, il lui parla ainsi : — Prince,

si votre conscience est sans reproche d'adultère, si votre résolution est ferme et sincère, si vous jurez de ne jamais retourner vers Waldrade, approchez avec confiance, recevez le pain de vie. Mais si votre conscience crie contre vous, si vous sentez le désir de reprendre vos iniquités, ne vous hasardez pas à le recevoir, de peur que ce qui a été institué comme moyen de salut pour les fidèles ne devienne pour vous une cause de jugement et de damnation. — Le pontife adressa les mêmes paroles aux courtisans. Regino, rapporte que cet effrayant sacrilége du roi et de ses nobles fut châtié par un prompt et terrible jugement. A peine sortis de Rome, une horrible maladie saisit le prince et ses courtisans. Aucun art n'en put détourner ni suspendre la désolante et rapide invasion. Presque tous succombèrent sous ses coups impitoyables. Une épée invisible, inévitable, paraissait frapper au cœur tous les plus fiers chevaliers de la noblesse lorraine. L'historien Aimonius rapporte que Lothaire vit leurs cadavres hideusement amoncelés autour de lui, *coacervatim*. Effrayé, le monarque voulut hâter sa marche; mais, arrivé à Plaisance, le fléau le terrassa lui-même. Le petit nombre de ceux qui restaient de cette orgueilleuse escorte qui traversait tout à l'heure si fièrement l'Italie, prirent son corps et le déposèrent en terre dans un obscur monastère des environs de Plaisance.

Les plus éminents écrivains (1), tant catholiques que protestants, n'ont pu s'empêcher d'exprimer unanimement leur admiration pour la conduite des papes dans

(1) De Maistre, *Du Pape*, p. 267 et 274. Dunham., *Relig. et intel. hist. of Europe in the middle ages*. v. 2, p. 62, 167.

cette affaire de Lothaire et de Waldrade, qui se termina d'une façon si tragique.

Voltaire lui-même avoue que, sans le courage apostolique et la sagesse des pontifes dans la répression de tels abus parmi les plus puissants princes de ces temps semi-barbares, le mal pestilentiel de la polygamie ne se serait pas limité à l'Orient.

CHAPITRE XII.

Age d'or de l'Italie. — Races dominantes. — Colonies de juifs. — Costumes, titres, service militaire. — Population agricole. — Vie des villes, arts et sciences. — Langage. — Monastères et coutumes monastiques. — Chroniques, vies, travaux des moines. — Nonantula, Vulturnum, Farfa. — Pescaria, Nova-Lux. — Moissons et récoltes des moines. — Aventure d'un guerrier-moine.

L'Italie, dans tous les temps, a joui du privilége de se relever promptement des effets désastreux de la guerre : ainsi, bien que plusieurs millions d'hommes, selon Procope, aient péri pendant la lutte horrible et prolongée entre les Grecs byzantins et les Goths, la population se reforma si rapidement que saint Grégoire le Grand, déjà de son temps, la comparait aux épis d'une moisson luxuriante (1). La même promptitude à recouvrer ses pertes en biens ou en hommes s'est remarquée souvent dans les annales de l'Italie moderne.

Quant à l'époque particulière, huitième siècle et commencement du neuvième, où nous sommes parvenu, ce n'est pas d'après de simples conjectures qu'on dit que les guerres, les ravages des Lombards ont été suivis par une réparation également heureuse : les documents les plus authentiques nous en ont transmis la brillante peinture. En ces temps-là, dit la chronique de Vulturnum, on voyait peu de châteaux forts, mais

(1) Greg., *Dialog.*, l. 3, c. 38.

d'innombrables villas, des églises dispersées çà et là. On n'avait ni crainte ni terreur de la guerre : une paix profonde, une heureuse sécurité régnèrent par toute l'Italie, jusqu'aux jours des Sarrasins. De l'année 776 et ensuite (presque pendant cent ans), l'Italie, dit Sigonius, demeura exempte de guerres (1). Le même auteur nous fait remarquer les tendances pacifiques des Italiens vers les arts, les sciences, l'embellissement des cités et des villes, la régularité des transactions commerciales et des levées de subsides pour les troupes. Il assigne même à une sorte de fougue orgueilleuse, produite trop souvent par la prospérité, l'attentat de la faction romaine (2) de Pascal et de Campulus sous Léon III.

En racontant les règnes des papes successeurs de ce pontife, nous avons eu plus d'une fois occasion de signaler la félicité du pays. Des jours meilleurs, une tranquillité inaltérable étaient alors, dit Muratori, parlant de cette époque, le partage de l'Italie : d'où nous pouvons soupçonner le rapide accroissement de la population, résultat ordinaire d'une longue paix.

A ce fait général, nous pouvons ajouter, d'une manière plus spéciale, que la capitale et les États des papes jouirent de tous les bienfaits d'un gouvernement éminemment pacifique et civilisateur. Mais afin de donner au lecteur la facilité de formuler lui-même un jugement plus net de cette heureuse période, nous nous proposons en ce chapitre de lui mettre sous les yeux des ébauches, des anecdotes, des incidents caractéristiques, extraits des écrits et surtout des chroniques de cet âge.

(1) Quieta inde ab armis, per multos annos, Italia fuit. — Sigon. *de Regn. Italiæ.*

(2) Romani luxuria diffluentes. Sig., *ibid.*

Paul Warnefrid, secrétaire du roi lombard Didier, nous apprend que, de son temps, l'ancienne division romaine de l'Italie en dix-huit provinces subsistait encore, quoique depuis l'affaiblissement des empereurs grecs il ne régnât plus aucun gouvernement central. Les rois francs possédaient le nord de l'Italie, les ducs lombards de Bénévent presque tout le territoire du royaume actuel de Naples, les empereurs grecs la Sicile et quelques ports de l'Italie méridionale. Les limites des États pontificaux embrassaient à peu près le même territoire qu'aujourd'hui. Naples, Gaëte, Amalfi, Salerno, paraissent avoir été des villes libres florissantes par un immense commerce.

Les Ostrogoths eurent leur portion du sol italien, tout ainsi, sans nul doute, que l'avaient eue leurs prédécesseurs en invasion, c'est-à-dire ces bandes hétérogènes de barbares qui, par une raison ou par une autre, restèrent dans la péninsule, après l'expulsion ou la retraite volontaire de diverses nations, telles que les Allemands, les Visigoths, les Vandales, les Huns, les Hérules et une foule d'autres. Nous voyons, par exemple, Odoacre divisant entre ses hardis aventuriers un tiers de la contrée entière, tiers des non moins fertiles ni des plus difficiles à défendre. Les Lombards avec leurs alliés, les Saxons et les Avares furent ceux qui conservèrent la plus grande partie de la contrée, dont ils laissèrent une portion considérable en forêts pour le divertissement de la chasse, ou en pâturages pour leurs troupeaux, pour leurs bestiaux, et pour les chevaux surtout, qu'ils aimaient beaucoup.

Charlemagne maintint dans leurs possessions les ducs lombards de Frioul, de Spolète, de Toscane, de Bénévent ; il exigea seulement d'eux un serment

de dépendance et le payement d'un tribut annuel.

On ne peut supposer non plus que les Francs négligèrent les heureuses opportunités que leur fournirent leurs conquêtes sur les Lombards, et un siècle de domination militaire. Pavie fut longtemps le siége de leur empire : les riches plaines des Alpes aux Apennins et les confins de Saint-Pierre pouvaient largement satisfaire les désirs de la cupidité ou de l'ambition. Il est certain qu'ils s'établirent en plusieurs lieux très-agréables de la haute Toscane, c'est-à-dire dans le grand-duché actuel. On dit même que Charlemagne rebâtit Florence. Les marquis, gouverneurs des provinces, les comtes, chefs militaires des cités, étaient la plupart Francs. Dans les états pontificaux, le duché de Spolète et ce qu'on appelle la Toscane lombarde (pays s'étendant de Radicofani au Tibre) étaient les seules provinces où les Lombards s'enracinèrent. Des chefs isolés se répandirent en quelques parties de ces États, surtout dans l'Æmilia.

Ce que nous venons de dire en dernier lieu des Lombards peut s'appliquer aux Francs, excepté en ce qui concerne le duché de Spolète. Dans les endroits où quelques chefs militaires, avec leurs escortes, s'établirent pour le service des Marches, ils finirent par s'identifier avec les naturels du pays, descendants, comme nous l'avons dit et prouvé déjà, de ces peuples libres, possesseurs et cultivateurs habiles du sol, avant l'agressive et intolérante politique des anciens Romains.

Cassiodore (1) rapporte que de nombreuses colonies de juifs se trouvaient à Rome dès les premiers siècles de l'ère chrétienne. Théodoric confirma en diverses occa-

(1) Cass., *Ep.* 37, l. 5.

sions les priviléges des juifs de Milan, de Gênes et autres villes. Comme ils s'occupaient activement du trafic des esclaves, nous les voyons unis d'intérêt avec les Sarrasins, qui en faisaient un affreux commerce. Les juifs jouirent même d'une brillante prospérité pendant deux cents ans en Sicile, sous la domination des Sarrasins. Au temps de Grégoire VII, ils possédaient de vastes établissements à Luni, Terracine, Naples.

L'aspect de cette contrée, si célèbre par l'éclat et la diversité de ses charmes, offrait en outre le contraste remarquable de la variété infinie des diverses races qui y avaient planté leurs tentes. Parmi les populations romaines, les costumes de l'ancien empire des césars à l'époque de sa plus grande splendeur n'avaient que peu changé. Les Ostrogoths, les Huns, les Lombards, les Romains, les Grecs conservaient à la fois leurs lois et leurs costumes. Chacun connaît la majesté du vêtement de la nation à la toge. Les barbares offraient autant de différence entre eux dans leurs costumes que les armées actuelles. Une certaine allure martiale les distinguait tous; des couleurs brillantes fortement bigarrées, des étoffes solides, riches, éclatantes, se remarquaient dans l'appareil dû guerrier, ou de son cheval de bataille (1).

Les Ostrogoths le cédaient peu aux Grecs eux-mêmes dans l'élégance de l'extérieur ; cependant la palme paraît avoir appartenu sûr ce point aux Francs, alors comme dans les temps modernes. Châteaubriand, dans ses Études historiques, décrit, d'après un ancien chroniqueur, les diverses pièces de l'accoutrement d'un guerrier franc. Comme les autres barbares, les Francs excellaient à la chasse. Charlemagne chérissait ce noble

(1) Murat., *Dissert.*, t. I, p. 296.

exercice, en ces âges où on aimait tout ce qui ressemblait à la guerre. Ainsi Louis le Pieux ordonna qu'on ne pourrait retirer son épée à tout Italien libre, ou son faucon, même pour dettes (1). Les lois étaient très-sévères relativement aux faucons ou aux chiens. Les barbares recherchaient avec une ardeur irrésistible toutes les manœuvres guerrières, le tir de l'arc, le maniement de la dague, des boucliers ou des lances. Nous qui vivons en un siècle civilisé, nous pouvons difficilement concevoir quelle était alors la tâche de l'Église, qui tenait seule pour la paix. »

Une barbare magnificence caractérisait l'habillement et la tenue de toutes les classes libres. Ulpien écrit que tous les vêtements étaient de laine, de lin, de soie. Cet usage survécut à l'empire : les écrits d'Anastase nous dépeignent souvent la richesse, la beauté des ornements sacrés dans les temples. Une sorte de vermillon (nommé blattin, parce qu'on l'extrayait, selon l'opinion de plusieurs, d'un ver) jouissait d'une grande faveur. Les broderies, les tissus en or, argent, soie, les draperies à ramages, étaient beaucoup en vogue. Anastase parle d'un voile *peint à l'aiguille* : on peignait des bêtes ou des oiseaux sur les vêtements. On vantait les femmes anglo-saxonnes pour leur habileté dans les travaux à l'aiguille ou au métier. Comme l'attestent les noms mêmes, on faisait un commerce important avec la Grèce : *chrysiclava, velum holosericum, de basilixi;* avec la Syrie, la Perse, l'Égypte : *vela tyria, byzantea, pannus alexandrinus;* avec l'Espagne : *vela de Ispanico.*

Terracine paraît avoir joué le rôle d'Ostie comme centre commercial de ces âges, aux dixième et onzième siècles.

(1) Murat., *Dissert.*, t. 1, p. 296.

Le moine de Saint-Gall raconte que Charlemagne envoya au roi de Perse des présents, entre lesquels l'on voyait, des mules et chevaux d'Espagne, des manteaux de la Frise, blancs, gris, écarlates, jaunes, objets rares et très-estimés alors en cette contrée. Le même écrivain nous rapporte une sorte de farce jouée par Charlemagne à ses courtisans. L'empereur partit un jour si soudainement pour la chasse, vêtu d'une pelisse fort simple comme d'habitude, que ses courtisans durent le suivre sans pouvoir changer leurs brillants appareils de toilette, qu'ils venaient d'acheter aux marchands vénitiens qui les apportaient d'au delà des mers, *de transmarinis partibus Orientalium*. Revenus le soir de la chasse, dont les incidents avaient mis en pièces les délicates parures des courtisans, tandis que la rude pelisse de l'empereur était aussi intacte que le matin, Charlemagne est dit s'être beaucoup amusé de l'aventure de ses gens dont la molle et ambitieuse coquetterie leur faisait rechercher et acheter si chèrement de telles parures.

On voyait les détails du costume lombard dans les peintures historiques exécutées par ordre de la reine Théodolinde dans l'église de saint Jean-Baptiste à Monza. Les hommes libres pouvaient seuls porter la barbe. Les esclaves devaient se raser la barbe et les cheveux. Il n'est pas aisé de dire en quoi différait la tonsure romaine et lombarde. Les Romains paraissent s'être rasé le menton. Les Francs portaient seulement la moustache. Les Grecs prisaient une longue barbe flottante, comme les Orientaux de nos jours. Les longues barbes disparurent en Italie depuis la conquête franque. Les prêtres, comme esclaves du Seigneur (1), étaient tonsurés et rasés,

(1) St. Greg. Sept., *ep.* 10, l. 8.

usage général de l'Église occidentale. Muratori doute cependant de l'universalité de cette coutume. Une très-ancienne peinture représente saint Benoît avec une barbe ronde et une moustache. Au neuvième siècle, les Grecs reprochaient aux Latins de ne point porter de barbe : *perchè non usavano la barba*.

Toutes ces nations suivaient des règles précises pour leur costume, leur chevelure ou leur barbe. On dit que les ambassadeurs de l'empereur grec apportèrent à Arichiso, duc de Bénévent, des vêtements d'or, un cimeterre, un peigne, une paire de ciseaux, dont Arichiso promit de faire usage, en signe d'hommage.

Frioul, Spolète, Toscane, Bénévent, comme nous l'avons observé, étaient les quatre duchés lombards. Le duc de Bénévent, à la dernière période de l'empire, prit le titre de prince, pour montrer qu'il ne dépendait pas des Carlovingiens. Les gouverneurs de Capoue et Salerne étaient aussi princes. Quoique ceux de Naples ne s'appelassent que ducs ou consuls, ils étaient néanmoins princes souverains. Choisis d'abord par le peuple, ils reçurent ensuite leur autorité des empereurs grecs. La position du doge de Venise, au commencement, ressemblait fort à celle-ci. Les marquis et les comtes étaient aussi princes. Ceux-ci étaient les juges des Lombards. Les marquis commandaient les provinces; les comtes, les cités; les ducs, archevêques, évêques, abbés, tenaient les premiers rangs du royaume.

Au huitième siècle, les officiers de la cour lombarde étaient : *majordomus*, *strator* ou écuyer, *pincerna*, *vestiarius*, *comes stabuli*, *dapifer*, *senescalchis*, *princeps coquorum*. L'office du *silentiarius* byzantin existait aussi parmi les Francs. On mentionne à la cour du prince de Bénévent des : *comites palatii*, *protospatharii*, *gastaldi*,

tapoterii, portarii, thesaurarii, referendarii, actionarii, vestiarii, vice-domini, pincernæ, basilici, candidati, strategi et autres. Les esclaves ne pouvaient sortir de chez eux sans un signe ou gage.

Muratori pense qu'on se servait de mercenaires pour le service des garnisons. Les vassaux composaient les armées. Les Visigoths permettaient aux esclaves de servir ; les Lombards, au contraire, rarement ; les Francs de même, selon le sentiment un peu douteux, il est vrai, de Muratori. Les armures se composaient de : *zaris* ou *loricis, sentis, spathis, scramis, lanceis, sagittis, fundarum instrumentis* et autres armes. Parmi les Lombards, il régnait un incorrigible amour du duel. Les Goths combattaient à cheval, les Francs à pied. Charlemagne prescrivit le seul usage de massues.

Sous les Carlovingiens, les évêques et le clergé étaient tenus au service militaire. Cette coutume anormale s'introduisit probablement à l'occasion du redoutable combat engagé sous Charles-Martel et ses successeurs, entre la croix et les sectateurs de Mahomet. Les papes s'efforcèrent constamment de la supprimer (1).

Muratori cite un édit de Charlemagne dans lequel, *apostolicæ sedis hortatu*, à l'instigation du siége apostolique, il accorde au clergé exemption du service de guerre. Il rappelle également une lettre de saint Paulin, patriarche d'Aquilée, dans laquelle le saint l'exhorte à laisser les prêtres combattre dans les seuls camps du Seigneur : *ut liceat Domini sacerdotibus militare in solis castris dominicis*. Des laïques de ce temps demandèrent aussi l'affranchissement des évêques de cette charge incompatible avec leurs devoirs pacifiques et la résidence dans leurs paroisses.

(1) Murator., *Dissert.*, t. 1, p. 497.

Néanmoins, malgré ces réclamations unanimes du clergé et même des fidèles, nonobstant le décret de Charlemagne, nous voyons Ludovic II menacer de châtiment l'ecclésiastique qui sans infirmité s'abstiendrait de paraître à l'armée. Il est vrai qu'à cette époque les guerres des Sarrasins avaient recommencé ; et comme elles étaient en quelque sorte des croisades pour la défense des territoires chrétiens, il ne paraissait pas inconvenant d'armer aussi le prêtre.

L'auteur de la vie de Louis le Pieux, racontant comment ce prince prit la ville de Tortose, dit qu'il se servit de *mangans,* machines qui lançaient des pierres avec une force terrible. Grégoire IV en plaça de semblables sur les murs d'Ostie, préparant cette ville contre les attaques des Sarrasins. Le millenàrius commandait mille hommes, le centenarius cent ; les comtes ou gastaldi conduisaient les bourgeois. Les porte-drapeau se nommaient alfieri.

Les barbares en général n'aimaient pas la contrainte des villes : ils préféraient la chasse, les exercices athlétiques. Leurs résidences continuèrent donc à n'être que des villas, jusqu'à l'époque où nous verrons surgir leurs châteaux. Ils remplissaient leurs offices respectifs, selon qu'ils étaient marquis, comtes, ou ducs. Ils passaient leur temps, quand ils ne vivaient point à la cour, dans des pèlerinages, à la chasse, en fêtes, dans l'éducation de leurs mouettes ou de leurs faucons, ou au prélèvement des tributs payés par les colons ou fermiers de leurs vastes possessions. Les habitants des campagnes étaient presque tous serfs, s'occupant des terres, des troupeaux, des bestiaux. Les domaines monastiques même possédaient un nombre considérable de serfs. Ils montaient à trente mille dans les trois abbayes données par Charle-

magne au célèbre Alcuin. En l'année 872, la chronique de Vulturnum cite un certain abbé de Valeria qui se plaignait de ce que beaucoup de serfs avaient déserté la villa Tritensi et le territoire du monastère de Saint-Pierre, sans payer le tribut annuel. Les noms de ces déserteurs remplissent deux colonnes et demie d'une large page in-folio. Ce peuple, quoique très-doucement traité dans les domaines monastiques, ne cessait d'aspirer après sa liberté. D'où il arrivera que, dans l'espoir d'assurer cette liberté, nous les verrons, pendant les époques désastreuses où nous allons bientôt entrer, s'unir quelquefois sans hésiter aux infidèles Sarrasins.

Les cours de ces petits seigneurs offraient un autre spectacle dont la religion devait gémir amèrement. « Tel est le malheur de notre temps, s'écriait Agobard, archevêque de Lyon, malheur digne d'être déploré par une fontaine de larmes, qu'il ne se rencontre guère d'homme aspirant à un honneur ou à une distinction temporelle qui n'ait son prêtre domestique; et que, loin de lui obéir, il puisse exiger l'obéissance de ce prêtre, également dans des choses justes ou injustes, divines ou humaines, de manière que l'on voit des chapelains servant à table, versant le vin, conduisant des chiens, faisant manœuvrer les palefrois des dames ou errant par les champs comme assistants à la chasse. »

La vie rustique offrait à cette époque presque les mêmes tableaux que sous la domination romaine. Les anciens écrivains agricoles, dès l'époque classique, divisaient ce sujet en trois branches. Engraisser les bestiaux, les troupeaux, les chèvres, formait la première et la plus importante partie des soins champêtres. La seconde consistait dans l'éducation de petits animaux de bou-

cherie. La troisième, dans le labourage des terres, dans la culture des vergers, des jardins. Il paraît que c'était la moins lucrative (1). L'ancienne méthode d'engraisser les bestiaux, dit Spalding, se pratiquait sur une vaste échelle : on les faisait pâturer l'hiver dans les terrains abrités de la plaine, l'été sur les flancs boisés et verdoyants des Apennins. On nourrissait beaucoup de brebis et de chèvres à cause de leur laine et de leur poil, car le lin demeura longtemps inusité en Italie. La culture des vignes, pendant les désastreuses incursions des barbares, souffrit plus que toutes les autres branches d'agriculture.

La forme des charrues et des autres instruments aratoires rappelait encore les Géorgiques de Virgile. La disposition des fermes présentait le même aspect que les plus anciennes villas romaines. On y voyait un four à cuire le pain, une cuisine ; deux étangs, un pour les oiseaux aquatiques et les besoins des bestiaux, l'autre pour les nécessités des plantes potagères ; deux réservoirs pour les fumiers ; une aire pour le battage du blé au moyen des pieds des chevaux ou autres bestiaux : on appelait *nubilarium* ce qui servait à garantir l'aire des pluies d'orage ; le verger offrait d'abondantes récoltes de toute sorte de fruits.

Les champs aux moissons dorées se balançaient sous le zéphyr du soir ou se recueillaient sous les ardents rayons du soleil, les fleurs s'épanouissaient avec amour autour de l'église ou du cloître, l'olivier et la vigne couronnaient les collines, les moulins à eau faisaient retentir les échos des environs, comme aux temps où Virgile, Horace, Varron, Columelle, décrivaient, chan-

(1) Spald., *Italie et îles ital.*

taient, ou glorifiaient la beauté des campagnes, les travaux, l'utilité de la vie agricole. Depuis le son qui annonçait la messe de l'aurore jusqu'à l'*Avé Maria* de la chute du jour on voyait bergers et laboureurs, paissant leurs troupeaux ou traçant leurs sillons avec un air de doux contentement. Les matinées exhalaient la même fraîcheur, le midi brillait des mêmes vives ardeurs, qu'aux jours où Tityre chantait ses suaves églogues. En un mot, les campagnes à cette époque n'avaient, sous le gouvernement paternel des papes, rien à envier aux plus beaux siècles de la grande civilisation antique.

Si des campagnes nous passons aux villes, nous y découvrons aussi des images de prospérité. Les villes, dit Muratori (1), étaient ordinairement garnies de murailles, de bastions, de barbacanes, d'avant-murs, de portes épaisses, de poternes, de ponts-levis. Mais dans les temps heureux dont nous parlons, les cités ou les bourgs, quoique garnis de remparts, n'avaient cependant pas besoin de telles défenses, comme nous l'avons vu à propos de Horta et d'Ameria. Elles ne sont pas les seules qu'on puisse citer en preuve de cette assertion. Naturellement, les arts, les sciences, le commerce, naquirent et fleurirent au sein des cités pendant cette époque pacifique. Parmi les arts, dit Muratori, quelques-uns pourvoient aux nécessités de la vie, d'autres au confortable, plusieurs aux charmes de la société. Quant aux premiers et même quelques-uns des seconds, il est inutile de prouver qu'il exista toujours en Italie des boulangers, des cordonniers, des barbiers, des tisserands, maçons ou forgerons. Les passages précédemment extraits d'Anastase nous prouvent que plusieurs, sinon

(1) Murator., *Dissert.*, t. 1, p. 417.

tous les beaux-arts fleurirent à Rome sous le patronage bienveillant et généreux des pontifes. On pourrait multiplier sans fin les témoignages sur ce point. Nous nous contenterons seulement de faire remarquer que la première mention de verre de couleur employé aux fenêtres d'une église se rencontre dans la vie de Benoît III, qui, vers l'année 865, en plaça de tels à Sainte-Marie *in Trastevere* (1).

Le trait suivant, relatif à l'organisation d'une ville des États pontificaux, peut nous donner un exemple applicable à toutes les autres. Agnello qui écrivait vers 840, racontant l'insurrection des habitants de Ravenne contre les Grecs, nous apprend que Giorgio les rangea en onze bandes. La douzième, celle du clergé, est exceptée (ce qui signifie, tenue en réserve pour la garde de l'Église; ou, ce qui est plus probable, que le clergé formait un corps exempt du service militaire). Chaque soldat marchait selon son numéro et sa compagnie, savoir: Ravenne, bande première, troisième, neuvième; l'inconquise; la constantinopolitaine; firmanus; lætus; bande de Milan; bande de Vérone; bande de Classis (quartier de Ravenne); la bande pontificale avec le clergé, les dignitaires, les écuyers et autres officiers de l'Église.

Le même Agnello (2) nous donne le curieux détail d'une toilette féminine à cette époque : « Touchées, dit le vieil historien, par un sermon pathétique, les dames de Ravenne renoncèrent à tout le luxe de leurs orne-

(1) Fenestras vero vitreis coloribus et pictura musivi decoravit. — Anast., *Vita Bened. III.* Murat., *Dissert.*, t. 1, p. 382.

(2) Mutatorias vestes, inaures, annulos, dextralia, monilia, olfactoria, acus, specula, lunulas, etc. — Aguello, *Vita Damiani, arch. Raven.*

ments, manteaux, boucles d'oreilles, anneaux, bracelets, colliers, flacons d'odeur, pointes dorées, miroirs, boucles. » On faisait alors grand usage des fourrures de brebis et d'hermine, d'habits de soie brodés en or, en argent, avec de riches dessins. On donnait l'anneau aux épousailles. Dans de telles occasions, ces épouses, suivies par des jongleurs, étaient sous la protection de leurs *mundualdi*, c'est-à-dire, pères, frères, maris. La pièce de monnaie représentait le tiers ou le quart de toute la propriété mobilière ou immobilière. Le mariage d'une femme libre avec un esclave était sévèrement interdit. Le duc Alzeco, avec son escorte, venant de Bulgarie, offrit ses services au roi Grimoald (1). Celui-ci l'envoya à Romoald, son fils, qui lui avait succédé dans le duché de Bénévent, afin de lui donner des contrées pour habiter. Le duc Romoald le reçut bien et lui donna un vaste territoire, savoir : Sepianum, Bovianum, Isernia et autres villes, enjoignant qu'au lieu du titre de duc, Alzeco prendrait celui de gastaldus. Les mêmes districts, continue Warnefrid, sont aujourd'hui habités par ces étrangers qui, quoique parlant latin, n'ont jamais perdu l'usage de leur propre langue. Ce passage intéressant nous montre qu'après tant d'invasions et de bouleversements la langue latine prévalait encore partout, même dans le Midi et là où on parlait la grecque. Les deux langues étaient communes à Naples. Des ambassadeurs francs, étant en contestation avec le clergé romain, commencèrent à parler entre eux leur langage natif, afin de cacher aux Romains le plan de leurs complots.

Dans le traité entre les princes carlovingiens, après la fatale bataille de Fontenay, nous trouvons un exem-

(1) Warn., *De Gestis Longobard.*, l. 5, 29.

ple du dialecte romain, comme on le parlait vers le milieu du neuvième siècle. Celui qui sait l'italien pourrait le comprendre. Ce ne fut que pendant les terribles désordres et l'ignorance du dixième siècle que le latin usuel cessa d'être le langage du peuple en Italie et surtout dans les États pontificaux et à Rome. La première mention authentique d'une langue italienne, différente de la latine, se trouve sous le pontificat de Grégoire V, qui instruisait le peuple en trois langues, franque, latine et vulgaire. Ce pape mourut en 999 (1).

Les grands monastères formaient, entre les villes et les bourgs, les traits les plus remarquables du paysage. Ils jouèrent un rôle si important dans ces siècles heureux, qu'il serait impardonnable de les omettre dans un tableau de cet âge. Ils étaient pour ainsi dire les résidences où le pouvoir modérateur était reconnu comme habitant. Macaulay, historien anglais, remarque que : « Si de telles retraites n'avaient pas été dispersées çà et là, la société européenne n'aurait consisté qu'en bêtes de somme ou en bêtes de proie. » Les moines faisaient plus que le comte ou le marquis pour la sécurité du marchand ou du pèlerin en route vers Saint-Pierre. Ils possédaient des fermes-modèles, où les sciences agricoles étaient aussi avancées que chez les anciens. Ces institutions cultivaient l'architecture, la musique, la littérature, toutes les connaissances échappées au naufrage de la vieille civilisation, et apparaissaient en ces âges de bouleversements et de sauvagerie comme le centre unique de la culture morale et intellectuelle, l'espoir et l'appui des opprimés, le refuge de l'innocence

(1) Usus francigena, vulgari, voce latina, instituit populos eloquio triplici. Vide Baron., *Ann.*

ou du repentir. On y chantait jour et nuit les cantiques sacrés; on y transcrivait, étudiait, commentait les Écritures, que des vertus nombreuses y expliquaient encore mieux que les paroles. Leurs portes s'ouvraient toujours aux voyageurs, aux fugitifs, aux pauvres, aux orphelins. Les faibles et les malheureux considéraient ces demeures avec amour et confiance, demeures bienfaisantes qui retinrent sur l'horizon le soleil de la civilisation. Les aïeux des nations maintenant les plus policées n'étaient guère que de grossiers barbares, alors que les disciples de saint Benoît, les prenant par la main, apprivoisèrent leur férocité, éclairèrent leur entendement, et les guidèrent dans les voies du christianisme.

Chaque monastère avait de hautes et petites écoles, ouvertes à toutes les classes, serviles ou libres (1). Les moines ou les chanoines réguliers devaient non-seulement recevoir les enfants amenés à leurs écoles, mais encore de les rechercher dans leurs districts, pour leur apprendre la lecture, le calcul, la grammaire, les psaumes, et le chant grégorien.

De pareilles écoles étaient aussi attachées à la maison de chaque évêque. En chaque monastère, un scholasticus ou chef d'école présidait à l'enseignement général, où il excellait généralement lui-même. Un abbé qui ne rencontrait pas parmi ses propres moines un homme capable de gérer cette charge ne se faisait point honte d'en chercher un dans quelque autre couvent. Il arriva de là que plusieurs ecclésiastiques irlandais, visitant le continent, furent placés dans quelques-uns des plus fameux monastères. Le travail et l'industrie des moines pourvurent chaque cloître d'une nombreuse collection de

(1) Mabil., *Ann. Bened.*

livres. Mabillon dit de saint Benoît d'Aniane : *Librorum multitudinem congregavit.*

Dans un livre écrit, par un saint abbé espagnol, contre Élipand de Tolède, il est remarqué, relativement aux écoliers instruits dans les cloîtres, que plusieurs, comme Samuël, étaient amenés volontairement par les parents, pour être élevés pour le sacerdoce; d'autres venaient pour y recevoir l'instruction ordinaire et s'instruire dans les doctrines religieuses, afin de vivre chrétiennement quand ils seraient ensuite dans l'état de mariage, après avoir reçu la bénédiction de l'Église (1). Nous verrons qu'au milieu même des plus tragiques révolutions du dixième siècle on y continua toujours de transcrire les manuscrits. Dans les grands monastères, les chœurs se divisaient ordinairement en trois compagnies (turmæ), composées de cent moines et de vingt-cinq enfants (du noviciat ou des écoles claustrales), qui chantaient les louanges de Dieu, sans interruption, à l'exemple des chœurs des anges qui crient sans cesse : Saint, saint, saint! «En ces temps, dit Léon d'Ostie, c'était la coutume que les moines des environs, sous la conduite de leurs supérieurs, s'assemblassent au mont Cassin, la veille des calendes de septembre, pour y entendre les instructions de l'abbé, afin de connaître ce qu'ils devaient corriger, éviter et faire, en la présence de Dieu et en conformité avec la règle de notre béni fondateur. Le jour suivant, on passait en revue tout le corps monastique, on révisait les registres, on nommait les supérieurs, on donnait à chaque moine ses lettres de créance pour le monastère où il devait résider, les couvents étant divisés par provinces. » Le clergé séculier tenait aussi des réunions

(1) Mabil., *Ann. Bened.*

chaque mois. On voit que pendant longtemps ce fut un point de la règle de chaque monastère d'y prendre des bains. Les *Acta sanctorum Hiberniæ* nous en offrent aussi des exemples.

Les monastères des États pontificaux peuvent justement revendiquer une large part de ces éloges. Vers 752 on consacra, par ordre du pape Étienne II, le monastère de Nonantula dans l'Æmilia, fondé par Anselme dans une solitude hérissée de ronces, d'épines, mais que les soins, les travaux de ses moines, transformèrent en un site riant, fertile (1). Entre autres louanges, son chroniqueur donne au vénérable Anselme celle d'avoir établi diverses maisons de refuge pour les pèlerins, les voyageurs, les orphelins, les malades. Il éleva un oratoire de Saint-Ambroise, à environ quatre milles du couvent de Nonantula, d'un accès difficile, afin que les infirmes, les femmes, qui ne pouvaient en approcher, y trouvassent des secours dans leurs nécessités corporelles et spirituelles. Il en bâtit un autre dans le voisinage de Susonia, sous le titre de Saint-Justin, pour un même usage. Aux calendes de chaque mois, ce couvent festoyait deux cents pauvres et chaque année faisait célébrer trois cents messes à l'intention des vivants et des morts.

Le pape Léon III, en 808, bénit l'église claustrale de Saint-Vincent de Vulturnum, longue de trente-six pas, ornée d'un beau portique et de nombreuses colonnes de marbre à l'intérieur. L'inscription de la façade attestait qu'on devait l'érection de l'édifice à l'abbé Josué et à ses moines.

(1) Anselmus suique monachi, propriis manibus laborantes, de sentibus et de deserto ad perfectionis culmen perduxerunt. — *Chron.*, c. 2, apud Duchesne.

Quæque vides, hospes, pendentia celsa vel ima, vir Domini Josue struxit cum fratribus una (1).

L'épouse de Louis le Pieux assistait à la dédicace de ce cloître, auquel elle offrit de riches tentures pour la décoration des colonnades. Grimoald de Bénévent donna, en 810, à ce même couvent, une villa dans le territoire de Venafro, avec des coteaux et des terres labourables. Les frères Adelfrid et Modelfrid, ayant en pensée le jour de la mort, lui accordèrent encore des terrains considérables, situés à Tracta, en Venafro, entre la rivière Vulturne d'un côté et le torrent Ravennola de l'autre, avec la possession de tous les domestiques mâles et femelles, dont ils énumérèrent minutieusement les noms, entre autres ceux de Turbulus et de Mainola, sa femme. Remarquons en passant, à propos du catalogue des donateurs, que les noms des propriétaires du sol sont barbares, tandis que ceux des fermiers sont de racine romaine; remarque qui confirme nos précédentes assertions sur la perpétuité du séjour des indigènes dans ces contrées.

Le fameux monastère de Farfa, placé dans les montagnes Crustuminiennes, près la petite rivière du même nom, à quarante milles de Rome, passait pour le plus riche de l'Italie. Fondé par saint Lawrence, ruiné en 568 par les Lombards, qui firent subir le même sort à presque tous les couvents italiens, il fut restauré en 681. L'auteur de la chronique de Farfa, Grégoire, fils du comte de Catino, la dédia en 1089 à Bérald, abbé; puis, n'ayant pu la terminer à cause de la faiblesse de ses yeux, son frère Thodinus, aussi moine, la continua jusqu'à l'an 1100. Le moine Leo Marsicanus, précisément

(1) *Chron. Vulturn.*

à cette même époque, traçait l'intéressante chronique du célèbre mont Cassin, continuée par Pierre le diacre. Selon le témoignage de Louis Jacobillus, dans son Histoire des évêques de Spolète, et les indications de la chronique, le monastère de Farfa possédait 683 couvents subordonnés à son administration, deux villes, Alatri et Civita-Vecchia avec son port, 132 châteaux forts, 16 bourgs, 7 ports, 8 salines, 82 fermes, 315 villages, des lacs poissonneux, des prairies, des champs immenses, *immanem copiam*, 82 moulins. Hugo, abbé, atteste que les Francs se montrèrent protecteurs aussi généreux de Farfa que les Lombards en avaient été spoliateurs et ennemis. Voici son témoignage.

« Pendant longues années, il fleurit, dans le monastère et ses dépendances, la plus stricte et édifiante observance de la vie religieuse : les frères avançaient de jour en jour dans la vertu, riches en grâces célestes et en biens terrestres. Ceci dura depuis l'expulsion des Lombards et pendant toute la durée de l'empire franc en Italie; car les Francs défendaient vigoureusement les pauvres, les opprimés, soutenaient et exaltaient l'église de Dieu, et maintenaient le règne de la loi et de la justice partout. »

La chronique de Saint-Clément Casauriensis ou de l'abbaye de Pescaria est l'œuvre de Jean Bernard, qui l'écrivit par ordre de l'abbé Léon, vers 1182. Sur les portes de l'église, qui, ainsi que le monastère, fut bâtie au temps de Louis II, on voit l'histoire entière de la fondation du monastère et de la dédicace de l'église, selon la description de la chronique, représentée dans des bas-reliefs d'une exécution remarquable, dont on peut voir dans Muratori le dessin gravé par d'Acheri.

L'empereur, les comtes, les chevaliers y portent la

toge romaine. Les vêtements et les mitres des prélats affectent une coupe plutôt moderne que moyen âge. Le pape et les prélats assistants ont des chapes. Saint Nicolas et saint Clément y sont représentés en dalmatique, saint Clément porte une étole sur l'épaule gauche, et tous deux ont sous le bras gauche le livre des Évangiles. Les mitres y paraissent basses comme dans les vieux monuments normands. La crosse du pape est de la forme moderne. L'habit des moines est absolument le même qu'aujourd'hui. Louis a sur la tête une couronne murale, ses cheveux flottent en anneaux sur ses épaules ; une fleur de lis couronne son sceptre.

Quand l'empereur voulut mettre sous la sauvegarde d'un patron puissant le monastère qu'il aimait, il consulta attentivement les évêques, les nobles, les prêtres. L'un d'eux lui conseilla de choisir saint Clément, dont le corps, depuis peu découvert en Orient, avait été apporté par un philosophe nommé Constantin en cette ville (Rome), où se tenait l'assemblée consultative. Le pieux empereur demanda donc le corps de saint Clément, comme une sorte de récompense de ses expéditions guerrières contre les Sarrasins, ennemis de Dieu et de saint Pierre. Le pape Adrien II en référa au clergé romain, contre les désirs duquel il ne voulait pas livrer un si précieux trésor. Les cardinaux accédèrent aux vœux impériaux. On déposa donc dans un sarcophage d'albâtre, fait exprès, le corps du glorieux et saint martyr. Après quelques jours de prières et de veilles dans l'église où reposaient les reliques, on le transporta de ville en ville, au milieu des hymnes. Le pape l'escorta assez loin au-delà des murs. On arriva enfin à Pescaria, où, de toutes les parties du monde romain, des fidèles se réunirent aussi nombreux que le

sable de la mer : ***Ab universo orbe romano, ut arenæ maris posset æquari.*** Un abbé du nom de Romain fut mis à la tête de la communauté, composée en grande partie de nobles, déserteurs des vanités du monde. Romain était un miroir de bonté, d'innocence, instruit dans les sciences libérales, un mur d'airain contre les ennemis de ceux qui se réfugiaient sous sa protection. On consacra alors l'église avec solennité : le grand autel, à l'indivisible Trinité, sous l'invocation de saint Clément ; l'autel de droite, aux apôtres ; celui de gauche, à saint Benoît ; puis, des trois autels de la crypte, l'un à la sainte Vierge, l'autre à saint Blaise, le troisième à saint Nicolas. La vertu de reconnaissance brillait entre tous les mérites de Romain. En apprenant la mort de son impérial bienfaiteur, dit la chronique, il versa des larmes et poussa des soupirs amers, fit réciter des prières et célébrer des messes ; vêtit tant de pauvres, nourrit tant de mendiants, qu'il paraissait vouloir le ramener à la vie par ces nombreuses pratiques de charité faites pour le salut de son âme : et, ajoute le chroniqueur Bernard, cette généreuse sollicitude envers la mémoire du pieux et victorieux empereur Louis ne se bornera pas seulement à ces jours, mais durera tant qu'il restera une pierre du monastère de Pescaria, et qu'il y vivra un seul moine. De la chronique Novaliciensis. écrite par un bénédictin, vers 1058, nous allons extraire quelques pages qui présenteront au lecteur une vive et distincte image de cette époque obscure, qu'on a coutume de considérer comme un blanc historique.

Dans les anciens temps, dit la chronique aux premier et deuxième chapitres, alors que régnait une vigoureuse administration dans toutes les dépendances du grand monastère de *Nova-Lux*, il était utile que l'abbé pour s'en-

tretenir plus à loisir avec le ciel, demeurât avec quelques moines en âge, près de l'église de Notre-Seigneur, à peu de distance des autres frères. Ces derniers, étant trop nombreux pour habiter la même résidence, vivaient dans de petites cellules rangées dans le voisinage des églises, d'où, aux heures déterminées ils venaient remplir les obligations communes, lorsque les infirmités de l'âge ne les en empêchaient pas. Ceci était la règle des vieillards. Les jeunes (alors nombreux) vivaient dans l'intérieur du cloître sous la plus sévère discipline. La vallée respirait un charme indicible ; chaque moine travaillait en silence à son occupation assignée. Personne ne quittait sa place, excepté les doyens, qui devaient communiquer avec les frères pendant les travaux, et les consoler dans leurs épreuves. Tous s'assemblaient à l'heure de tierce. Les psaumes retentissaient alors ; et, après le chant et la récitation des offices, un Père faisait un discours. Alors aucun frère ne regardait l'autre, et nul n'interrompait par le moindre bruit le silence : on voyait souvent de grosses larmes couler sur leurs joues, et quelquefois on entendait des sanglots de contrition s'échappant d'un cœur trop ému pour les réprimer. Puis, lorsque le discours venait à traiter du règne du Christ, de la gloire future, vous auriez vu leurs visages briller, leurs yeux illuminés se lever vers le ciel avec une ardeur séraphique, chacun s'écriant intérieurement : Qui me donnera des ailes pour voler au lieu du repos? L'assemblée terminée, chaque compagnie de dix (decuria) se rendait avec son chef au réfectoire, et s'asseyait à table, servie par chacun à son tour de semaine. A l'heure de vêpres, ils se livraient à de pieux entretiens. Si quelqu'un souffrait, on le consolait ; si un autre faisait de grands progrès dans les divines lettres, on l'encourageait et le félicitait. A la nuit, chacun, retiré

dans sa cellule, se livrait aux veilles et à la prière ; et si quelqu'un était surpris en défaut sous ce rapport, ceux qui faisaient les rondes l'admonestaient avec douceur, le corrigeant plus par la prière que par la réprimande. Si un frère tombait malade, on le conduisait à un appartement plus sain, on l'entourait de soins affectueux et consolateurs, comme s'il eût été sous les yeux d'une tendre mère au milieu des délices d'une cité. Ils s'abstenaient de tout travail, excepté de la prière et de l'étude, au jour du Seigneur ; on apprenait chaque jour par cœur un morceau des saintes Écritures. Aucune langue ne pourrait raconter tous les bienfaits du monastère ; car on y voyait fleurir l'hospitalité, la charité, la chasteté, les aumônes, les prières continuelles pour les vivants et les morts.

Le patricien Abbo, fondateur et premier abbé du couvent de Nova-Lux, afin d'assurer le souvenir de ses donations, et éviter en même temps toute contestation future sur les propriétés de cette abbaye, éleva sur la voie publique, en face de Nova-Lux, une arche triomphale sur le frontispice de laquelle il inscrivit en détail toutes les particularités relatives à ses biens.

Ces riches abbayes plaçaient des intendants dans leurs divers domaines pour en régler l'administration ou en recueillir les revenus : puis, quand on devait en apporter les produits à leurs greniers ou à leurs celliers, on expédiait un grand chariot (plaustrum dominicale), duquel pendait une cloche, afin de faire connaître à tous les seigneurs et paysans que la charge de ce grand chariot, comme des voitures plus petites roulant à sa suite, appartenait en toute propriété à leur abbé, et que personne dès lors ne devait y porter une main rapace. L'enseigne de l'abbaye devenait la sauvegarde

du convoi tout entier, en sorte que les traditions nous apprennent que beaucoup de marchands profitaient du passage des chariots des moines pour voyager avec leurs marchandises à l'abri des attaques des brigands, et surtout des exactions toujours onéreuses des seigneurs. Le commerce trouvait ainsi une égide protectrice dans la bannière des monastères; bienfait immense, incontestable service dans ces époques peu disciplinées.

Le chroniqueur de Nova-Lux nous rapporte l'anecdote singulière d'un défenseur de ces convois monastiques. Un jour qu'un riche convoi de Nova-Lux traversait une des vallées voisines, les serviteurs de l'empereur, occupés à y faire pâturer leurs chevaux, s'avisèrent de l'arrêter et de le piller. L'abbé envoya près d'eux un ambassadeur pour demander raison de leur violence : cet envoyé, du nom de Walter, qui changea naguère la cotte de mailles pour le capuchon, prévoyant les excès auxquels pourraient se porter ces audacieux pillards, voulut savoir de son abbé la conduite qu'il devait tenir. Si ces gens-là, dit-il, m'arrachent mon manteau, que ferai-je? Laisse-les faire, répondit l'abbé. S'ils m'enlèvent mon intercala, vêtement intérieur, que ferai-je? Laisse-les encore faire, repartit l'abbé. Pardonnez-moi si j'insiste, ajouta Walter : s'il tente de me ravir mon haut-de-chausse, que ferai-je? Je te laisse juge sur ce point, dit l'abbé. J'abandonne tout à ta sage discrétion. Muni de ces instructions, Walter se transporte immédiatement aux écuries du monastère et demande un cheval, leste et vigoureux comme un coursier de guerre. Les serviteurs lui répondent qu'on ne peut en trouver de meilleurs que ceux présentement confiés à leurs soins. Walter les essaye; mais les trouvant incapables à son gré : N'avez-vous pas, leur dit-il, un vieux cheval qu'un cavalier

laissa un jour à la porte abbatiale? Oui, dirent-ils, mais il ne sert plus qu'à porter le blé au moulin. Amenez-le-moi, crie Walter, il saura bien sans doute se ressouvenir des bonnes leçons de mon jeune âge. Maître de sa monture, Walter se précipite vers les pillards, les somme de rendre les biens pillés; mais cette gent grossière, ne faisant cas de sa réclamation, commence à l'insulter, lui arrache vêtement par vêtement. Walter n'avait déjà plus que son haut-de-chausse; mais il sut en imposer par son courage aux agresseurs et délivra le convoi arrêté, qu'il reconduisit triomphalement aux portes de Nova-Lux, se faisant rendre également les objets enlevés aux marchands suivant le convoi. L'abbé réprimanda Walter, quoique n'ayant combattu qu'en plein droit de défense; les moines prièrent pour son pardon, et Walter lui-même dut expier par la pénitence sa malencontreuse prouesse.

CHAPITRE XIII.

Les Sarrasins. — Naples, l'émir et Saint-Pierre. — Jean VIII et les Sarrasins. — Lettres nombreuses de Jean VIII. — Jean VIII et les Carlovingiens. — Jean VIII et les barons. — Les sarrasins défaits par Jean VIII. — Les barons, oppresseurs de l'Église et du peuple. — Martin II. — Adrien III. — Spoliations des Sarrasins. — Déplorables conséquences des incursions sarrasines. — Pillage du Latran à la mort des papes. — Étienne V ; le *liber pontificalis*.

Le chroniqueur de Farfa, après avoir décrit, comme nous l'avons vu, la prospérité de l'Italie pendant la période carlovingienne, ajoute : « Mais lorsque enfin, en punition des péchés des chrétiens, le pouvoir de cette dynastie commença à décroître et à tomber dans l'impuissance, une foule d'idolâtres de cette race méchante appelée Agareni ou Sarrasins envahit l'Italie ; et si on en excepte Rome et Ravenne, il y eut peu de villes depuis Trasbido jusqu'au Pô qui échappassent à leurs mains et ne tombassent sous le joug de leur tyrannie. Ils avaient pour coutume de piller entièrement les villes et les provinces conquises, de traîner les habitants en captivité ou de les passer au fil de l'épée (1). C'est alors que l'on comprit combien avait été admirable la sage prévoyance des papes, en particulier d'Adrien Ier et de Léon IV que nous avons vu travailler si

(1) *Chron. Farf.*, apud., Murat., *Rer. ital. Script.*, t. 2, part. 2.

activement à l'édification ou à la restauration des remparts de leur capitale. Sollicitude vraiment providentielle ! car la destruction de Rome fut toujours le but principal de ces fanatiques bandes du prophète, comme nous l'attestent un ecclésiastique sicilien tombé entre leurs mains et deux faits relatifs à une réponse et à la mort d'un émir sarrasin : faits consignés dans un document écrit par un diacre napolitain nommé Jean, vers 903, cité par Muratori dans la partie de sa grande collection consacrée aux recherches de l'histoire sicilienne.

Des ambassadeurs napolitains étant venus dans son camp pour conclure un traité, *fœderis causâ*, l'émir superbe dédaigna de leur accorder audience ; il les tint plusieurs jours dans une suspension pleine d'angoisse, de terreur, puis leur fit annoncer ainsi ses desseins : « Qu'ils retournent chez eux et disent à leurs misérables maîtres que le soin de l'Hespérie me regarde. Je saurai bien régler à mon gré le destin de ses habitants. Oseraient-ils donc par hasard espérer que ce petit Grec (*Græculus*, Léon le Philosophe), ce faible Franc (*Franculus*, Charles le Gros), pourraient résister à mes armes ? Oh ! je saurai bien les pousser eux et leurs troupes dans quelque réduit d'où la fuite ne pourra les sauver. Je leur ferai sentir alors ce qu'ils ne paraissent pas comprendre, le pouvoir vengeur, irrésistible des braves. Mais pourquoi user mon souffle avec ces chiens chrétiens ? Qu'ils partent, et sachent bien que j'ai condamné à la ruine non-seulement Naples et tous ses environs, mais aussi la cité de ce vieillard débile qu'ils appellent Pierre (*Petruli senis*). »

Le récit des ambassadeurs jeta Naples dans la terreur : on s'occupa aussitôt de fortifier les murs, d'amasser des provisions, de détruire tout ce qui pouvait devenir utile

à ces redoutables assaillants. Une construction placée sur la pointe du cap Misène, à l'entrée de la baie de Naples, ville autrefois de Caius Marius et prison de Romulus Augustulus, le dernier des césars, depuis monastère où reposait le corps de saint Séverin, sanctuaire pieux salué de loin comme un phare protecteur par les nautoniers, semblait pouvoir devenir une place forte entre les mains des Sarrasins. Le consul Grégoire, l'évêque Étienne, réunis avec les grands de Naples, décidèrent que la place serait rasée et les habitants conduits dans leur ville. Instruit de cette décision, Jean, abbé du monastère, après avoir pris conseil des chefs napolitains, ouvrit la voûte où reposait le corps de saint Séverin, l'en retira respectueusement, et le transporta à Naples au milieu des chants grecs et latins (1) d'une procession solennelle de tous les fidèles priant Dieu, par l'intercession de saint Séverin, de les délivrer de l'émir. Très-peu de temps après, on apprit sa mort dans les circonstances suivantes :

« Lorsque l'émir dormait dans une ancienne chapelle de Saint-Michel Archange, dit le fugitif, narrateur du fait, un homme d'aspect vénérable se dressa devant lui. L'émir le gourmanda fortement de venir ainsi troubler son sommeil et proféra de violentes menaces, quand soudain il se sentit frappé avec le bâton que le fantôme tenait dans la main. Inquiet et tremblant, il s'éveille en sursaut, appelle ses gardes et commande de chercher s'il ne se trouvait pas quelque Romain dans le camp et de l'amener en sa présence. M'ayant découvert, dit le narrateur, ils me conduisirent devant l'émir. Peins-moi, cria-t-il, la physionomie du vieillard Pierre. Je ne con-

(1) Clero ex latinis græcisque alternis concinente. — Pierre le diac., apud, Baron., nº 14.

nais point de Pierre, répondis-je avec crainte. Ah! cria de nouveau l'émir, je parle de Pierre de Rome. Est-ce que tu ne l'as jamais vu en peinture? Puis, lorsque je lui eus raconté les traits de saint Pierre : Ah! je le reconnais; c'est lui qui m'a blessé à mort pendant mon sommeil, alors que je venais de méditer sur la conquête de l'Hespérie et, par-dessus tout, sur la ruine de Rome (1). »

Sous quelque point de vue que l'on considère cette apparition mystérieuse, il en faut nécessairement tirer la même conclusion. Qu'elle soit vraie ou fabuleuse, le fait qu'il nous importe de constater, c'est qu'alors on attribuait généralement aux Sarrasins une haine outrée contre Rome. Du reste, nous n'en sommes point réduits aux simples conjectures au sujet de leurs efforts pour arriver à cette capitale; plusieurs passages des lettres de Jean VIII, successeur d'Adrien II, en 872, ne laissent aucun doute sur ce point. « Les terres de notre contrée, *hujus nostræ regionis*, sont presque dépeuplées par les Sarrasins, » écrivait-il au comte Boson, vice-roi, en Italie, de l'empereur Charles le Chauve (2). « Notre infortuné pays est ravagé dans toutes les directions, *undique*, par les mêmes ennemis, » écrivait-il à Léon et à Pierre, ses légats près de l'empereur (3).

Puis de nouveau à Boson (4) : « Très-cher fils, nous avons à maintes reprises imploré votre appui : pourquoi différez-vous toujours? Ah! de grâce, hâtez votre marche vers nous, ne laissez pas déchirer, *discerpi*, le peuple du

(1) Cor varias raptum in curas super Hesperiæ romanæque præsertimi urbis demolitione, apud, Murat, *Rer. Script.*, t. 1, part. 2, p. 296.
(2) *Ep.*, 1.
(3) *Ep.*, 4.
(4) *Ep.*, 8.

Seigneur par ces infidèles. Déjà notre région n'offre plus que des ruines, une affreuse solitude, et ce qu'il y a de plus terrible, c'est qu'ils attendent à chaque instant un renfort de cent vaisseaux, et beaucoup de chevaux, dans le but d'assiéger notre cité. »

Puis enfin, dans une lettre à Charles le Chauve lui-même : « Essayerai-je, dit-il, de décrire l'immensité de nos malheurs? les feuilles de la forêt changées en langues suffiraient à peine à les raconter. Le sang des chrétiens coule à flots : le peuple consacré à Dieu est cruellement immolé. La captivité la plus dure attend ceux qui échappent aux flammes ou au glaive. Voici que les villes, les bourgs fortifiés, les villages, privés de leurs habitants, tombent en ruines : leurs évêques fugitifs ne trouvent de refuge qu'autour des tombes des apôtres. Des bêtes fauves habitent ces sanctuaires où se dressait leur chaire d'instruction. Au lieu de rompre le pain de vie à leurs troupeaux, ils sont obligés de mendier le leur propre. Voici, cher fils, que l'épée perce notre âme ; voici que viennent les jours dans lesquels nous réputerons heureuses les entrailles qui n'ont pas engendré. La maîtresse des nations, la reine des cités, la mère des églises, la consolation des affligés, le port de refuge pour les malheureux, le siége des apôtres, Rome désolée gémit dans la détresse. Voici que viennent les jours de misère et de calamité : *dies calamitatis et miseriæ*. L'année dernière, nous avons semé, mais nous ne pourrons récolter la moisson (à cause des Sarrasins). Cette année, nous ne pouvions pas espérer de moissonner, puisqu'au moment des semailles nous ne pouvions pas labourer la terre. Mais pourquoi blâmerais-je les païens, continue le

(1) *Ep.*, 21.

triste pontife, quand nous sommes condamnés à éprouver des chrétiens des traitements non moins amers? Il décrit alors la tyrannie et la rapacité des marquis, qui, au lieu de résister aux Sarrasins, rivalisent avec eux en toute sorte de cruautés et d'oppression.

« Je puis m'écrier avec le prophète que la sauterelle a dévoré les restes des locustes. Se ruant à travers ces scènes de ruine laissées par les infidèles, les fils de l'Église ont, excepté le sol, emporté tout. Ils ont rongé nos os. Si dans la contrée ouverte les païens détruisent nos provisions, ces chrétiens empêchent qu'on ne nous en envoie des villes ou des districts qui ont encore échappé. Les Sarrasins nous font périr par le glaive, ceux-là par la famine. Nos peuples, traînés en pays étranger, y sont traités en esclaves par les Sarrasins : ceux-là les traitent en esclaves dans leur propre patrie. Ils sont braves à opprimer le faible, à balayer avec leurs escadrons la face de ce pays, où ils sont sûrs de ne rencontrer le danger d'aucun adversaire : mais lorsque nous les appelons au combat, on ne les trouve nulle part. Personne n'entend notre appel, personne ne vient à notre secours. Après Dieu, il n'y a pour nous de secours et de refuge qu'en vous, très-noble et clément empereur. »

Ces touchantes adresses au dégénéré et faible petit-fils du puissant Charlemagne devaient rester infructueuses. La dynastie carlovingienne était depuis longtemps et irrévocablement tombée dans cet abîme de corruption et d'énervement qui avait conduit si rapidement à la mort les diverses races de barbares, Visigoths, Vandales, Bourguignons, Hérules, Ostrogoths, Mérovingiens, Lombards. Jean VIII devait donc apprendre, par une cruelle expérience, qu'il ne pouvait espérer aucune assistance d'au delà des Alpes, où l'anarchie avait déjà

commencé. Trop occupés dans leurs luttes fratricides, les princes ne pouvaient opposer aucune résistance efficace, même à ces bandes de pirates qui infestaient les côtes de l'Océan, remontaient les fleuves, l'Elbe, le Rhin, et ses tributaires dans le cœur même du pays, le Scheldt, la Seine, la Loire, la Garonne, tandis qu'en Orient, par delà ces limites où le seul souvenir de Charlemagne les retenait, les Hongrois se préparaient à renouveler les dévastations d'Attila, et à semer dans la chrétienté entière cette épouvante que Gog et Magog susciteront au milieu des terreurs du jour du jugement.

Nulle espérance donc pour Jean VIII du côté de Charles le Chauve. En l'an 875 selon Baronius, et 876 selon Pagi, le jour de la fête de Noël, il avait placé sur sa tête la couronne impériale au milieu d'acclamations non moins bruyantes qu'au jour du couronnement de Charlemagne : mais combien étaient différents le courage et le pouvoir nécessaires pour accomplir le serment, fait à genoux devant le pape et la tombe de saint Pierre, d'être le défenseur du siége et des domaines de l'apôtre! Nous avons déjà vu quel résultat suivit l'appel de Jean à Boson, représentant de l'empereur à Pavie : nous avons vu également que les marquis, ou ceux qui occupaient quelque forte position sur les frontières des États, en Toscane ou dans le duché de Spolète, loin de porter secours au pape, se faisaient les rivaux des Sarrasins dans l'œuvre de la destruction.

Dans la lettre au comte Lambert, le même probablement qui avait si brutalement envahi Rome sous le pape Adrien, Jean VIII se plaint des agressions de ses gens sur le patrimoine de saint Pierre, et les menace d'excommunication s'ils ne les cessent pas.

«Innombrables, dit-il, sont les maux que les soldats de

saint Pierre ont à endurer de leurs mains. Leurs attaques sont terribles et continuelles : *rapinas multas exercent.* » Dans la lettre 23 à l'empereur Charles, il se plaint que les malfaiteurs des États, sous le ban de l'Église pour leurs crimes (apparemment en aidant les Sarrasins), sont assurés de trouver bienveillance et protection chez les marquis. Il implore les bons offices de l'impératrice Richilde pour décider le champion consacré de saint Pierre à les délivrer et des païens et des pervers chrétiens.

Écrivant de nouveau à l'empereur (lettre trentième), après avoir renouvelé ses prières pour demander appui contre les Sarrasins et les barons, Jean VIII ajoute : « Au dedans des murs, les misérables restes du peuple gémissent dans la plus effrayante misère ; au dehors des murs, s'étend une désolante solitude. La campagne dévastée, le pays de Tusculum détruit, le val du Sacco ravagé, voilà l'œuvre à la fois des Sarrasins et des chrétiens. Toutes les ressources de nos États enlevées, nous ne pouvons ni défendre Rome ni subvenir aux besoins de l'Église (1). »

La lettre 31 à l'impératrice a le même but. Les grands chemins sont fermés aux pèlerins et à tous ceux qui désirent venir à Rome. Les lettres 21, 23, 32 contiennent des plaintes contre les marquis de Toscane ; les lettres 82, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, sont remplies de reproches, de menaces contre les usurpations, la tyrannie, les complots des gouverneurs de l'Ombrie et de Spolète. Il se plaint surtout du cruel et insidieux Lambert, comme l'atteste spécialement sa lettre à Jean, archevêque de Ravenne. « Après avoir, dit-il, ravagé le

(1) Ap. Baron., an. 878, n° 11.

territoire entier de saint Pierre avec ses bandes de maraudeurs, il s'est présenté devant Rome. Nous l'avons reçu avec honneur, moins en ennemi que comme ami. Il nous a rendu le mal pour le bien. Par ruse, par force, il s'est emparé des portes, empêchant les prêtres, les évêques, les officiers de notre cour de nous approcher, a maltraité une procession se rendant à Saint-Pierre, crime que des païens eussent à peine commis, a ramené dans Rome des bannis, malgré nous, malgré la triple excommunication qui pesait sur eux comme traîtres et rebelles. » Le pape, à la suite de cette invasion de Lombards, dut s'enfuir de Rome, qu'il laissa sous l'interdit, en sorte que les pèlerins, trouvant Saint-Pierre fermé, retournaient tristement vers leurs patries en racontant les malheurs dont ils avaient été témoins.

Une lettre de Jean à l'impératrice Angelberge nous apprend qu'avant même la mort de Louis II, on avait commis de semblables dégâts dans les provinces au delà des Apennins, surtout à Ravenne. Une autre lettre à Aio, évêque de Bénévent, renferme les mêmes lamentations du pontife : « C'est dans le tombeau seul, crie-t-il, que nous espérons trouver la fin de nos douleurs sur les malheurs du peuple confié à nos soins, et la paix à l'égard de ceux qui, tenus par devoir de nous aider dans nos luttes contre les ennemis du Christ, sont devenus des pierres d'achoppement sur notre chemin. (1) »

Ceci paraît se rapporter aux démarches de Jean pour rompre cette ligue par laquelle le duc de Naples et autres princes chrétiens et villes du Midi s'étaient honteusement unis aux ennemis de leur patrie. Ainsi, la lettre trente-septième exhorte Landulphe, évêque de Capoue,

(1) Ap. Baluz. *Miscellan.*, t. 5, p. 490.

à réunir ses efforts à ceux du pontife pour briser cette inique alliance. Il y a plusieurs autres lettres sur ce sujet. Le principal promoteur de cette ligue (tendant à subjuguer l'Italie et à extirper le christianisme de Rome comme il l'était de Jérusalem) fut Sergius, duc de Naples, contre lequel Jean lança l'anathème, comme nous le dit Léon d'Ostie. Jean, non content d'envoyer des légats pour traiter une affaire si grave, vint lui-même à Gaëte. Une expédition organisée dans ce but obtint les meilleurs résultats.

Le savant Giannone, historien du royaume de Naples, nous apprend que Jean, autant intrépide que sage, remporta un succès complet en combattant lui-même en personne les Sarrasins, qu'il défit sur le Garigliano. C'est le premier pape que nous voyons sur le champ de bataille à la tête d'une armée, par de pieux motifs assurément, *per cagion per altro pietoso*, observe Giannone; car s'il n'avait arrêté en ce moment la fougue audacieuse des Sarrasins, ils subjuguaient l'Italie entière, arrachaient le christianisme du sol romain pour y substituer l'étendard de la barbarie (1). Nous ne savons pas d'où ce savant historien a extrait cette narration.

Dans une collection des conciles (2), nous trouvons deux décrets de Jean VIII, l'un daté de 877, à Ravenne, l'autre de 878, au concile Tricassinum, relatifs à l'indépendance des provinces pontificales.

Le premier défend de toucher à aucun des revenus du patrimoine de Saint-Pierre situé au **sud des Apennins, comprenant les territoires *Appiense, Lavicanense, Campanianum, Tiburtinum, Theatinum, utrumque Sabi-***

(1) *Histoire de Naples*, Giannone, l. 7, p. 448.
(2) Ap. Labbæum, *Concil.*, t. 9, p. 303.

nense et Tusciæ, le portique de Saint-Pierre, la monnaie romaine, *monetam romanam,* les galères, les rives du fleuve, le port et Ostie (1).

Le second est conçu en ces termes : « Nous ordonnons et sanctionnons, de par notre autorité apostolique, que ni présentement, ni dans le futur, aucun homme, de quelque race ou rang qu'il soit, ne recherche ni ne reçoive lui-même, ni ne confère sur un autre par voie de bénéfice, par acte écrit ou autrement, les monastères, les cours, les domaines, les salines, situés à Ravenne, dans la Pentapole, l'Émilie, la Toscane romaine ou lombarde, ou toute autre partie du territoire de saint Pierre apôtre, excepté dans les cas où la donation est pour l'usage et le service spécial de la sainte Église romaine ou de son duché. »

Ces décrets nous indiquent que les actes illégaux d'usurpation, par lesquels se fondèrent plusieurs grandes familles féodales dans les États du pape, avaient déjà commencé. La conduite de Lambert de Spolète et de son complice Adelbert de Toscane nous explique l'origine, la croissance de ces maisons despotiques. Ces petits tyrans ne respectaient ni profane, ni sacré, saisissaient les moissons du laboureur, les marchandises du négociant, harcelaient les pèlerins qui se rendaient à Rome, et quelquefois traînaient leurs infortunées victimes dans les donjons de leurs châteaux forts, qu'à partir de cette époque nous les voyons bâtir sur la crête des collines, dans les défilés des montagnes, à l'entrée des ports ou des vallées, pour épier et fondre plus inévitablement sur leur proie. Ils ne rougissaient pas même de s'unir avec les Sarrasins pour outrager ou attaquer le saint-

(1) *Ibid.*, cap. 17.

siége, comme l'atteste la quatre-vingt-septième lettre de Jean VIII, dans laquelle il se plaint de Lambert et d'Adelbert, qui, après avoir forcé les sujets pontificaux à jurer fidélité à eux plutôt qu'au souverain pontife, n'ont pas craint d'envoyer des ambassadeurs et des présents aux Sarrasins de Tarente pour les décider à écraser de concert avec eux la sainte Église romaine (1).

En un mot, depuis ces premières rencontres avec les Sarrasins, dans tout le moyen âge, pendant les croisades, jusqu'à la victoire de Lépante et la défaite des Turcs par Jean Sobieski sous les murs de Vienne, nous verrons la bataille de la croix contre le croissant soutenue par les papes : nous les verrons d'âge en âge s'efforçant d'arracher les princes et le peuple à leurs guerres intestines, pour les unir dans la grande et noble entreprise de la défense de la chrétienté contre ces féroces et fanatiques assaillants. Nous venons de voir Jean VIII lui-même, par lettres, prières, menaces, démarches, ambassades, par sa propre présence, essayant de ranimer le zèle des princes, de rompre cette alliance criminelle des cités italiennes méridionales avec les Sarrasims. Nous avons été témoins non-seulement de la réussite dans la dissolution de cette ligue, mais dans la défaite des Sarrasins sur le Garigliano, ce qui donna paix et sécurité au pays pendant quelque temps. Cette victoire fut remportée en l'année 877, ou peut-être la suivante.

Vers l'an 881 jusqu'à la fin de son pontificat, nous le voyons obligé de reprendre ses travaux. Naples avait de nouveau accepté l'alliance des Sarrasins, qui, comme Léon d'Ostie nous l'apprend, sous la conduite d'Atha-

(1) Misisse legationem ad Sarracenos Tarentum una cum muneribus, ut ab eis copias adversus romanam Ecclesiam paratas haberet. — Bar., an. 878, n° 13.

nase, évêque de cette ville, ravagèrent les provinces de Bénévent, Capoue, Salerne, et beaucoup de monastères, de villas, d'églises.

C'est probablement vers ce temps ou peu après qu'arriva l'événement suivant. Le vénérable abbé Pierre présidait pieusement le monastère de Farfa, lorsque les Sarrasins l'attaquèrent. Il soutint la résistance avec ses moines et les soldats de Farfa pendant sept ans. Mais, voyant, dit le chroniqueur, qu'en punition de leurs péchés, Dieu abandonnait les chrétiens, il fit trois parts des trésors du couvent, en envoya une à Rome, une à Riéti, emporta la troisième avec lui, et se retira à Firmo, dans le couvent des saints Hippolyte et Jean, appelé *in Silve*. Le couvent de Farfa éprouva alors le sort de beaucoup d'autres cloîtres de l'*agro romano* : il n'y demeura pas un seul moine pendant quarante-sept ans (1).

Le premier objet du synode convoqué à Rome en 881 fut de remédier à ces désastres, et de prendre des mesures contre l'horrible scandale des alliances avec les mahométans. La lettre du pape écrivant du synode est adressée aux évêques ordinaires ou fugitifs, à Gaëte, Naples, Capoue, Bari, Amalfi, Bénévent, Salerne : « Comment, dit-il (en la lettre deux cent soixante-dix), comment taire les calamités de l'Église ? Vous connaissez les actes d'Athanase, évêque de Naples, uni aux Sarrasins : il les a aidés à porter le deuil, la ruine dans les États chrétiens. Nous l'avons averti, nous l'avons visité nous-même à Naples, le priant, lui donnant même de l'argent pour le détourner de cette voie d'iniquité. Il nous le promit; mais bientôt infidèle à

(1) *Chron. Farf.*, p. 454.

son serment, il retomba dans ses erreurs. Nous avons fait un nouveau voyage à Gaëte, afin de le détacher des Sarrasins, mais toujours sans succès : nous l'avons alors frappé d'anathème. L'année suivante, 882, nous entendons le pontife (lettre deux cent quatre-vingt-dix-huit) faire les mêmes plaintes à l'impératrice sur les malheurs de son peuple menacé par les Sarrasins, qui se proposent de tomber sur Rome, non pas avec une, mais avec quatre armées. Cette impératrice était l'épouse, non pas de Charles le Chauve, mais de Charles le Gros, autre faible monarque, couronné l'année précédente, par le pape, au milieu des solennités accoutumées. Sa lettre nous dit comment il fut aidé : « Ni notre spirituel fils Auguste, dit-il, ni aucun prince ne nous ont donné la moindre assistance au milieu de nos luttes. Trahi par les siens, harcelé par les barons, abandonné par les faibles Carlovingiens, il résolut une dernière tentative près d'Alphonse, roi d'Espagne, pour obtenir un secours d'hommes et de chevaux, afin d'aider son peuple dans sa résistance contre les Sarrasins (1).

Non content de tant d'efforts, il entreprit, à l'exemple d'Adrien Ier et de Léon IV, de consolider les remparts de Rome. Il en étendit même l'enceinte d'une manière prodigieuse, enfermant la basilique de saint Paul dans l'ancien circuit de Rome par une longue muraille, comme le témoigne une ancienne inscription mise pour la première fois au jour par Muratori. L'étendue et la force de cette construction excitèrent l'admiration du poëte, qui les célébrait en ces termes :

In porta burgi basilicæ sancti Pauli, hic murus salva-

(1) Baronius, an. 882.

tor adest, invictaque porta, quæ reprobos arcet, suscipiatque pios. . . . .
Præsulis octavi de nomine facta Joannis ecce Joannipolis urbs veneranda eluit. . . . .

A l'entrée du quartier de la basilique de saint Paul, se dresse ce mur sauveur, cette porte invincible, terreur des méchants, sauvegarde des fidèles. Œuvre de Jean VIII, voici que se lève avec majesté la cité Joannipole (1).

(882). Dix-sept mois de règne ne laissèrent point à Martin II assez de temps pour continuer efficacement le grand rôle de Jean VIII. Il entretint des relations amicales avec la nation anglaise, affranchit de toute redevance son collége national de Rome, envoya à son roi Alfred une parcelle de la vraie croix, dont il reçut une grosse somme d'argent pour être distribuée en aumônes ou servir à l'ornement de la châsse de saint Thomas, apôtre (2).

(884). L'histoire n'a conservé que le souvenir des pacifiques vertus d'Adrien III, apparu brièvement sur le trône de saint Pierre. Quant aux affaires temporelles des États, nous devons en étudier les phases dans les seules chroniques monastiques. Quels terribles revers pour ces États, et pour les monastères eux-mêmes! Combien leur déplorable situation actuelle contraste avec cette splendeur que nous voyions, il y a peu de temps, briller dans ces retraites de la piété, des études, des vertus! En cette année, 884, le renommé monastère du Mont-Cassin, élevé à tant de gloire par les travaux de Grégoire II, après les dévastations des Lombards, était saisi, saccagé, brûlé par les Sarrasins. Le

(1) Ap. Murat., *Dissert.*, d. 26, t. 1, p. 420.
(2) *Histoire catholique d'Angleterre*, par William ber Mac-cabe, vol. 2, p. 218, Londres, 1849.

grand monastère de Saint-Vincent, sur le Vulturne, avait éprouvé peu de temps avant le même destin. Les villes, dit la chronique de ce dernier, sont réduites en déserts, les églises en ruines, les champs et les chemins sont teints du sang des chrétiens. On aurait cru voir la fin du monde, si certains signes annoncés par l'Évangile n'eussent pas encore apparu. Suit alors une vive description de la soudaine attaque des Sarrasins, de la vigoureuse défense du pont par les moines et leurs fermiers, jusqu'à ce qu'ils vissent derrière eux les tours vénérées de Saint-Vincent dévorées par les flammes. Les Sarrasins, conduits par un traître à travers les bois, avaient allumé cet incendie pendant que les moines combattaient au pont. Une déroute, un massacre sans pitié suivirent. On vit des monceaux de cadavres, dont les infidèles, avec dérision et insulte, dépouillèrent quelques-uns de leurs vêtements, et les traînèrent vers leur forteresse sur le Garigliano. Plus impie que Balthasar, Soagdan, chef de ces bandes, fit brûler de l'encens devant lui, tandis qu'il se servait des vases sacrés dans ces exécrables orgies, dont la plume se refuse à décrire les détails.

La profanation de ces monastères, asiles de la piété, des sciences, n'était que la figure et le signe avant-coureur de la décadence de la ferveur primitive, de l'observance des règles, et des plus fâcheux désordres qui commençaient à désoler ces communautés. Dans ces temps de fuite, d'anarchie, dit l'ancien chroniqueur, quand toute chose allait au hasard, que chacun devait se pourvoir au jour le jour, peu servaient Dieu avec une ferveur entière. Les religieux se trouvèrent de plus en plus embarrassés dans les soins temporels, exposés aux passions mondaines. Les prescriptions

de la règle devinrent un objet de mépris : on dissipa les ressources des couvents dans les plus viles dépenses. Les moines erraient çà et là, mêlés aux sociétés les moins convenables à leur vocation. Les demeures des anges ressemblaient presque aux cavernes des corsaires. Des chenils pour des chiens de chasse, établis dans leurs enceintes ; des bestiaux, des troupeaux, et leurs sauvages gardiens faisant du cloître leur habitation, nous donnent un type de la grossièreté et de la débauche qui avaient usurpé les séjours de Dieu, des livres, de la vertu. En un mot, au milieu du naufrage de la société, le désordre s'étendit si loin, que beaucoup prirent l'habit monacal pour s'assurer la jouissance des revenus des couvents. Nous reviendrons, au moment du règne d'Hildebrand, sur ce lamentable sujet (1).

En reprenant le fil de notre histoire, nous rencontrons Étienne V, dont nous possédons la biographie, la dernière du *Liber pontificalis*, et évidemment de la plume d'un témoin des scènes décrites.

Ce pontife était de noble famille, et Romain comme ses prédécesseurs depuis tant de siècles. Son oncle, le saint évêque Zacharie, bibliothécaire du saint-siége, prit soin de son éducation, jusqu'à ce que le pape régnant, frappé de l'ardeur d'Étienne, le fit sous-diacre et le plaça au Latran. Martin II le créa cardinal-prêtre du titre des quatuor coronatorum.

Pour compléter les calamités du temps, à la mort d'Adrien III, en 885, une longue sécheresse, une famine, œuvre de nuées de sauterelles et de locustes, s'ajoutèrent encore aux désastres des incursions des Sarrasins, des rapines des barons, qui élevaient sans remords,

(1) Murat., *Rer. ital. Script.*, t, 1, part. 2.

sur les ruines de leur patrie en deuil, les fondements de leur inique puissance. On s'explique bien alors pourquoi les Romains de toutes classes saluèrent l'avénement au trône du pape Étienne V comme le présage heureux de la délivrance de tant de maux. Une pluie rafraîchissante, tombée au moment même où l'archevêque de Pavie et les ambassadeurs de Charles, empereur, après l'avoir enlevé de vive force de sa maison, le conduisaient en triomphe à Saint-Jean-de-Latran, parut aux yeux de tout le peuple un gage assuré d'une prospérité prochaine. Le jour de sa consécration dans Saint-Pierre, Étienne V, visitant cette basilique papale, fut tristement ému à la vue des traces spoliatrices de Lambert de Spolète et d'Adelbert de Toscane. Le pillage était complet ; les greniers mêmes, les celliers avaient été vidés. Il éprouva néanmoins, beaucoup de joie en retrouvant encore cette fameuse croix d'or (1) offerte naguère par Bélisaire à saint Pierre. Le palais de Latran ne lui offrit pas un moins lamentable spectacle. Les perpétuels et pernicieux exemples des rapacités sarrasines ayant sans doute jeté dans quelques esprits des idées dévastatrices, il s'était introduit, dit Baronius, la singulière coutume de piller le palais de Latran à la mort de chaque pontife. Coutume bien fatale à cette résidence papale, où depuis plusieurs siècles les papes, en princes aussi généreux que magnifiques envers les arts et les sciences, avaient fondé des écoles, entre autres la schola cantorum, et accumulé toutes les productions artistiques de leur époque. Riche proie pour les brigands, mais aussi cause de grande tristesse pour Étienne V ! Cependant il ne se déconcerta point. Issu

(1) Crux aurea illa famosissima quam Belisarius in honorem beati Petri instituit. Anast., *Bib.*, in *Vit. Steph. V.*

d'une noble, opulente famille de Rome, il dépensa somptueusement ses richesses patrimoniales, pour restituer au palais dévasté ses anciennes splendeurs.

Les sauterelles, auteurs de la famine de 885, continuaient à se répandre sur les campagnes désolées. Pas un brin d'herbe, pas une tige de froment, n'échappaient à leur désastreuse voracité. Étienne V tenta d'abord tous les moyens humains d'arrêter ce fléau, donnant une récompense pécuniaire au collecteur d'une mesure déterminée de ces hideux insectes. Les sauterelles néanmoins pullulaient, se renouvelant sans cesse par une immonde reproduction. Étienne alors leva les yeux vers le ciel, se prosterna dans l'oratoire de saint Pierre, bénit de l'eau; puis avec une confiance apostolique : « Allez, dit-il, portez cette eau aux laboureurs, afin qu'ils en aspergent leurs champs au nom du Seigneur. » Le ciel exauça les prières d'Étienne. Le fléau cessa.

Le sentiment patriotique de ses prédécesseurs, en particulier de Jean VIII, armant leurs bras ou excitant leur zèle, se retrouve aussi dans les harangues d'Étienne aux fidèles de son temps, qu'il exhorte, conjure, sans cesse de ne pas imiter la conduite impie des idolâtres, et de ne pas polluer leur honneur en s'alliant avec ces ennemis de Jésus-Christ. « Car, leur criait-il dans un sermon en l'année 890, quelle liaison peut-il exister entre la lumière et les ténèbres, entre le Christ et Bélial? »

Avec la vie d'Étienne V se ferme le Livre pontifical (*Liber pontificalis*), composé en grande partie sur des notices d'écrivains contemporains, témoins oculaires, dont Anastase, l'illustre et sagace bibliothécaire de l'Église romaine, selon l'opinion la plus commune, fut le principal rédacteur. Guilelmus et Zacharias, ses successeurs dans la même charge, ont ajouté quelques biogra-

phies à celles d'Anastase, que nous avons aimé à citer souvent. Sismondi, dans son *Histoire des Républiques italiennes*, y rend hommage (1).

(1) Sismondi, *Rep. ital.*, t. 1, pag. 93, 94.

CHAPITRE XIV.

Traits généraux de la fin du neuvième siècle et du dixième. — Règne du désordre, de la violence, de l'anarchie. — Luttes sanglantes de Guido, de Béranger, d'Arnolfe. — Brigandage des Sarrasins, Hongrois ou Huns, Normands. — Belles réclamations des ecclésiastiques. — Intrépidité et meurtre de l'archevêque de Reims. — Hideuses intrusions des nobles dans l'Église. — Le roi Hugo prétend pour son fils à l'archevêché de Milan. — Deux moines de race noble se disputent l'abbaye de Farfa. — Sarilo, meurtrier d'Ascerius, est nommé abbé. — L'Église disculpée par Sismondi lui-même.

Au lieu de continuer l'histoire des États de Saint-Pierre en suivant la série de ses vénérés successeurs, c'est à travers les dynasties de tyrans brutaux, profanes, altérés de sang, qui portèrent des mains sacriléges sur son trône, et presque pendant un siècle et demi essayèrent d'en faire le jouet de leurs plus détestables passions, que nous allons être obligés d'en tracer les pages avec douleur et indignation, recherchant les faits au milieu du tumulte, des horreurs les plus révoltantes, et non plus dans la lumière comme dans les siècles précédents ou postérieurs. Cette période est assurément une des plus tragiques dont l'univers chrétien eût été jusqu'alors le témoin. Triomphe de la brutalité, de la licence la plus effrénée ; abaissement, profanation de tout ce qu'il y a de plus droit, de plus saint : voici les deux traits principaux de cette époque, qui peut se diviser en trois phases assez distinctes : la première de

888 à 962, la seconde de 962 à 1000, la troisième de 1000 à 1050.

Muratori, prince des historiens pour tout ce qui touche les annales italiennes du moyen âge, marchant péniblement par cet obscur labyrinthe, nous trace, année par année, la physionomie de la première période. En voici quelques traits ayant rapport à notre sujet.

(888). L'histoire d'Italie se couvre ici, dit-il, d'épaisses ténèbres. Extinction de la race carlovingienne, par la mort du débile Charles le Gros. Incursions, déprédations des Sarrasins, campés sur les hauteurs de Garigliano, d'où ils fondent sur les environs avec l'avidité du cruel vautour. *Divoravano tutti i contorni.*

(889). Guido, duc de Spolète, successeur de Lambert le Brigand, et Bérenger, duc de Frioul, se livrent d'affreuses guerres au sujet de la couronne et du titre d'empereur. *Bella horribilia, cladesque nefandissimas.* Invasion des Hongrois, non moins farouches que leurs aïeux les Huns, sous Attila, le fléau de Dieu.

(890). Multiplication monstrueuse des petits tyrans.

(891). Couronnement du duc Guido comme empereur.

(892). Guido associe son fils Lambert à l'empire. En Lombardie, Bérenger de Frioul, prend le titre de roi d'Italie. Leurs sanglants conflits, pleins de rage, de fureur, jetent la désolation dans les plus belles contrées de l'Italie, comme l'atteste la lettre du pape Formose à l'archevêque de Reims.

(893). Continuation des guerres. Le siége de Pavie rappelle les scènes homériques des Grecs devant Troie.

(894). L'Italie, harcelée, déchirée, ensanglantée de toutes parts.

(895). Le féroce Arnolfe, qui avait invité les Hongrois

à fondre sur la Germanie, comme autrefois Narsès engagea les Lombards à tomber sur l'Italie, descendu par la vallée de Trente, pour finir la dispute entre Guido et Bérenger, s'empare des couronnes de l'un et de l'autre, envoie des divisions à droite et à gauche, et ravage tout dans sa marche vers Rome. *Omnia vastando.*

(896). Deux papes, Boniface VI et Étienne VI; deux empereurs, Lambert et Arnolfe; un roi d'Italie, Bérenger de Frioul. Guido disparaît soudainement de la scène. Aucune sûreté sur les grands chemins. Les Sarrasins de Garigliano interrompent les relations des peuples méridionaux. Retraite d'Arnolfe, aussi fatale que sa descente. Son arrière-garde est à peine disparue parmi les Alpes, que Lambert reparaît en campagne, commet d'affreux brigandages à Milan, selon le témoignage de Landolfe, archevêque de cette ville.

(897). Cet état de choses continue et s'aggrave.

(898). Adelbert II tente de tuer l'empereur Lambert, qui échappe à ses mains, mais meurt bientôt des suites d'une chute de cheval. Anarchie, crime, ignorance, misère.

(899). Les Hongrois envahissent (1), ravagent l'Italie, n'épargnent ni âge ni sexe, profanent les églises, volent les monastères, tuent les moines, abattent les cités. Rhegino, témoin oculaire, nous a laissé la peinture vraiment dramatique de quelques-uns de ces épisodes sanglants.

(900). Les Hongrois continuent leurs ravages. Leutward, évêque de Verceil, ancien favori de Charles le Gros, tombe parmi leurs victimes. Bérenger combat de nouveau pour l'empire contre Ludovic, roi de Provence (2).

(1) *Chron. Vult.*, ap Murat.
(2) *Chron. nonant.*, ap Murat.

(901). Ludovic est couronné empereur à Rome.

(902). Bérenger, un peu après, se rend maître de la personne de Ludovic, lui fait arracher les yeux et brûler les orbites avec un fer rouge, traitement inhumain commun à cette époque.

(903). Les Hongrois ne manquent pas une seule année de descendre en Italie, toujours pour la ravager.

(904). Toutes les horreurs de l'anarchie.

(905). Nouvelles révolutions. Nouvelles guerres.

(906). Bérenger, quoiqu'il eût arraché les yeux de son rival, n'est pas néanmoins tranquille. Il appelle à son secours les Hongrois. Rien n'échappe (1) cette fois à leur furie, excepté les tours, les châteaux des marquis, comtes, barons, nobles de toute dénomination, qui du haut de leurs murailles regardaient avec envie les Hongrois à l'œuvre, comme le chacal épie le lion dans les déserts où il vient de chasser.

Dans cette sombre tragédie de destruction apparaissent de nouveaux acteurs, les corsaires maures, qui fixent leur aire dans les hauteurs du promontoire de Fraxineto, dominant la Méditerranée, d'où ils infestent la mer et le pays, se répandent sur les crêtes des Alpes jusqu'au grand Saint-Bernard et les défilés de Coire, arrêtent les pèlerins qui se dirigeaient vers Rome. Sous ce rapport, nous ne devions pas les passer sous silence dans une histoire des États pontificaux, puisqu'ils entravaient et rendaient très-périlleux le voyage de tous ceux qui se rendaient pieusement aux tombeaux des apôtres. Nous avons la description de leurs brigandages dans le couvent de Nova-Lux. Là, nous voyons comment deux jeunes

(1) Luitprand. *Hist.* l. 1, 2, cap. 6.
(2) Frodoard, ap. Murat.

comtes, frères, coupables de crimes et de pillage, se réfugièrent près des Sarrasins de Fraxineto, coururent avec eux les campagnes, puis bientôt, s'étant querellés à l'occasion d'une division de dépouilles, désertèrent et cherchèrent à se venger de leurs anciens associés. Les Sarrasins saisirent le pieux et savant Mayeul, abbé de Cluny, en revenant de Rome, exigèrent pour sa rançon son pesant en argent. Les moines de Cluny le payèrent, malgré les instances de Mayeul, qui, plus grand que Régulus, les suppliait de l'abandonner à son destin. Pendant son séjour dans ce repaire de brigands, Mayeul fut témoin des plus hideuses profanations. Une copie magnifique des saintes Écritures servait en guise de bloc aux usages domestiques des Sarrasins.

(915). Les pirates normands fondent aussi sur l'Italie, l'oppriment, la saccagent (1).

(916). Jean X bat et chasse les Sarrasins de Garigliano. Les ténèbres augmentent.

(919). Les terribles escadrons des Hongrois continuent leurs excursions accoutumées en Italie.

(921). Rhudolphe de Bourgogne, acceptant la couronne d'Italie, crée une nouvelle source de maux. Béranger de Frioul, pour tenir tête à son nouveau compétiteur, appelle une seconde fois les Hongrois en Italie.

(924). Pavie, qui le cédait à peine à Rome en magnificence, tombe en ruine sous les coups de tant d'ennemis. Bérenger est tué par un de ses officiers favoris dont il avait tenu l'enfant au baptême.

(925). Fatigué de ses vains efforts pour réprimer les désordres de ses sujets italiens, qui bafouaient une autorité qu'ils l'avaient invité à saisir, le roi Rhudolphe essaye

(1) Italiam graviter premunt. *Chron. Dandolo*, ap. Murat.

de les remettre sous la main de son beau-père Burchard, duc d'Allemagne, véritable brute, *uomo bestiale,* selon le mot de Muratori. Hugo de Toscane l'assassine et est élu roi à sa place. Alberic tyran de Rome, appelle les Huns à son aide, et tombe victime des commotions suscitées par ses perfides manœuvres.

(926). Sous le règne d'Hugo, du fond de la Sclavonie, au delà de l'Adriatique, arrivent de nouvelles hordes de pillards, qui rivalisent de férocité avec les Sarrasins, les Danois, les Hongrois.

(927). Les Sarrasins et les Huns se distinguent par leur sauvage énergie entre tous leurs collaborateurs.

(929). Les Sarrasins de Fraxineto continuent d'infester les passages des Alpes.

(930). Trahison, ignorance, hideuse immoralité.

(931). Le roi Hugo associe son fils Lothaire au trône.

(933). Hugo assiége Rome.

(948). Hugo, obligé de fuir devant les princes italiens, se réfugie à Ravenne.

(950). Bérenger d'Uri, son rival, l'empoisonne, et se signale par des crimes encore plus monstrueux.

En un mot, rien de plus juste que ce mot d'un vieux chroniqueur : entre la mort de Charles le Gros, 888, jusqu'au couronnement d'Othon le Grand ; par le pape Jean XII. *Invenimus in imperio confuse fuisse regnatum.*

Pendant toute cette période une horrible confusion régna partout et sans bornes.

Au milieu des horreurs de ces jours néfastes, les ecclésiastiques élevèrent souvent la voix en faveur de l'ordre, du faible, de l'opprimé, comme le témoignent les actes des synodes de cette époque, dans lesquels nous entendons les voix plaintives des prélats émus de douleur à la vue des malheurs de la patrie, des incursions

des brigands, de la dévastation, de la profanation des lieux saints, du massacre des citoyens, de la multiplication de scènes de rapt et de viol, des guerres meurtrières et fratricides des barons. Les prélats n'épargnèrent ni supplications, ni efforts, ni réclamations, ni menaces pour mettre un frein à cette impétuosité farouche qui armait les parents, les amis, les citoyens les uns contre les autres, et qui, pour venger un outrage, en commettaient mille autres.

Mais que pouvaient des paroles contre les passions déchaînées, furibondes de cœurs excités par l'ardeur de la rapine, par la soif du sang? Les membres du clergé payèrent quelquefois de leur vie leurs héroïques réclamations; témoin l'illustre Foulques, archevêque de Reims, qui, voulant s'opposer hardiment à ce débordement de violence, fut traîné dans une forêt par les satellites de Baldwin, comte de Flandre, honteusement outragé, bafoué, puis cruellement assassiné en 903.

Les richesses des évêchés ou des monastères éveillaient surtout la cupidité des princes, comtes, barons. Ainsi nous lisons dans *Othon de Frisinga* qu'Arnulphe, duc de Bavière, pilla, renversa les églises, les cloîtres de cette contrée, et en distribua les dépouilles à ses soldats (1).

Au dire même de Sismondi, tout seigneur visait à placer dans les rangs ecclésiastiques un de ses fils pour acquérir opulence, grandeur, influence. Aucunes études intellectuelles, aucune éducation morale ne préparaient aux saints ordres de tels candidats. L'écurie, le chenil, le tir à l'arc, la forêt étaient les seules écoles dans lesquelles ils prenaient leurs degrés.

Lorsqu'ils pouvaient saisir et disposer les bénéfices ou

(1) Hic est Alnulphus, qui ecclesias et monasteria Bojariæ crudeliter destruxit et possessiones militibus distribuit, l. 6, cap. 18.

les abbayes, ils n'oubliaient jamais d'en pourvoir leurs fils naturels, leurs espions, leurs plus vils mignons. Des criminels, qu'il ne convenait pas de priver de la vie, étaient fréquemment obligés d'entrer dans les rangs du clergé. Jamais l'épouse du Christ ne subit tant d'opprobres.

Au lieu d'être laissée libre de choisir parmi les appelés à ce ministère redoutable aux anges mêmes, et que personne, selon le mot de l'Apôtre, ne doit prendre s'il n'est choisi comme Aaron ; au lieu non pas seulement d'être libre d'élire ou même de former des candidats utiles au sanctuaire, de les orner de vertus et de sciences, par lesquelles ils brillent si souvent dans les siècles de la liberté ecclésiastique, elle devait subir l'intrusion à main armée des plus libertins ou des plus ignorants, qui, comme Dathan et Abiron, jetaient une main sacrilége sur les places d'honneur et d'autorité. Dans de telles occurrences, on doit moins s'étonner qu'il y ait eu des scandales dans l'Église que l'Église n'ait pas sombré dans cet océan de brutales passions. Il faut que l'évidence ait été forte pour arracher à Sismondi l'aveu suivant : « Il serait honteux de faire un argument contre la religion des crimes des neuvième et dixième siècles, quand il aurait fallu un vrai miracle pour purifier les éléments qui recrutaient le clergé. »

Voici quelques faits qui pourront nous montrer combien de temps et comment s'exerça sur l'Église cette affreuse tyrannie.

Arnolfe, archevêque de Milan (1), rapporte le trait suivant. Hugo de Provence, élu par les Italiens roi de Lombardie en 825, convoitait pour son fils l'arche-

(1) Ap. Murat., *Rer. hist. script.*, l. 1, cap. 2.

vêché de Milan. Comme il était encore trop jeune, il fit élire Alderic, dont les années, selon ses infâmes calculs, devaient laisser la place vacante au moment où son fils serait en âge de l'occuper. Alderic trompa les calculs du roi, et vivait trop longtemps à son gré. Concevant alors un exécrable projet, il l'invite traîtreusement à Pavie avec les grands de Milan. Un banquet somptueux leur est offert; puis soudain, au milieu des joies du festin, ce roi fait assaillir l'archevêque et ses amis. Quatre-vingt-dix Milanais périrent; mais le vieux prélat échappa comme par miracle.

Les mêmes trames coupables se pratiquaient dans l'élection des abbés des couvents. Les princes trafiquaient ignoblement des choses saintes, vendant dans de honteuses enchères les dignités abbatiales. Le même roi Hugo octroya pour une somme d'argent considérable la dignité d'abbé de Farfa à Campone, meurtrier audacieux du précédent abbé, nommé Ratfredo. Campone avait un complice du nom d'Hildebrand, qu'il envoya porter l'argent à Pavie et mit ensuite à la tête de quelques riches monastères de la dépendance de Farfa. Un an est à peine écoulé, que la mésintelligence arme l'un contre l'autre ces deux moines, tous deux de race noble. Hildebrand achète le concours des bandits de Camerino, et prend d'assaut l'abbaye de Farfa. Il croyait son triomphe assuré; mais Campone, aussi rusé que son rival, étale aussitôt ses trésors devant les bandits de Camerino, qui, se voyant mieux payés, expulsent Hildebrand et font triompher son rival.

La chronique de Farfa (1) nous rappelle un autre fait de même nature. En 939, une guerre sanglante exis-

(1) *Chron. Farf.*, p. 275.

tait entre Ascarius et Sarilo à propos de la possession de la marche de Firmo. Sarilo tue Ascarius, et devient maître de la province contestée. Le roi Hugo, dont Ascarius était frère, entrant en fureur contre Sarilo, l'attaque, le poursuit à main armée. Sarilo, menacé, revêt la toge monastique, se couvre d'un capuchon, et va se jeter aux pieds d'Hugo, demandant pardon. Le roi, touché, l'absout du meurtre de son frère, et, en outre, le nomme (assassin comme il était) abbé des couvents de Toscane et de Firmo. Voici le sort des monastères et de la vie religieuse sous le régime des princes laïques! Les moines se soumettent. Hildebrand, le rival de Campone à Farfa, résista seul au nouveau général. Sarilo et Hugo, le font attaquer, dans son château fort de sainte Victoire, et le forcent à rendre les armes. Hildebrand s'échappe, recrute de nouvelles forces, assaille Sarilo, et le chasse à son tour. Mais Sarilo, revenant une seconde fois à la charge, demeure enfin victorieux.

Ces conflits sacriléges se renouvelaient à chaque instant. Nous avons déjà mentionné la conduite impie des Lambert, des Adelbert, des Guido, que Jean VIII rangeait avec les cruels Sarrasins. Jean, évêque de Crémone, se plaignait à Rudolphe d'Uri, que les barons de sa province surpassaient en rapacité les Hongrois eux-mêmes. Il implore secours pour son église. *A paganis, et quod magis est dolendum, a pessimis christianis desolatam.*

CHAPITRE XV.

Malheurs du dixième siècle. — Manuscrit du Vatican sur les comtes tusculans. — Tyrans de Rome. — Albéric Ier Maroza. — Guido de Toscane. — Jean X meurt en prison. — Albéric II empoisonne sa mère et Jean XI. — Hideuse transaction d'Albéric II avec l'empereur grec. — La barque de saint Pierre en danger.

Quand tel était l'aspect de l'Italie et de l'Occident entier, que devenaient les États pontificaux et Rome? Ici encore cette ville tient le premier rang? Ayez compassion des malheurs de l'Église romaine (1), écrivait en 903 le pape Formose à Foulques, archevêque de Reims; venez en aide à son imminente détresse. Le cardinal Baronius, disait donc avec raison, en parlant du dixième siècle : « C'est un âge de fer à cause de sa férocité de mœurs, de sa stérilité de vertu; un âge de plomb à cause de la difformité effrayante de ses vices; un âge de ténèbres à cause de son manque d'historiens. » Puis, comparant l'état de l'Église sous les empereurs païens, ses persécuteurs acharnés, ou dans ses luttes avec les sectaires et hérétiques, il affirme qu'elle n'a jamais connu de si grands dangers qu'à cette époque, où Rome tomba sous le joug de tyrans cruels et sacriléges.

Les historiens s'accordent généralement à reconnaître que les Albéric et les Cenci furent les principaux acteurs de ces scènes affreuses, qui désolèrent Rome et les

(1) Monet eum compati debere romanæ Ecclesiæ, atque *imminenti ejus subvenire ruinæ*. Frodoard in *Falcon*, l. 4, cap. 2.

États pontificaux au dixième siècle. Il existe un manuscrit du Vatican (1), jusqu'ici inédité, sur l'histoire de ces odieux tyrans de la capitale pontificale. L'auteur de ce manuscrit commence par le récit des gestes d'Albéric, nommé prince ou sénateur de Rome, mort en 925, dont les descendants et sa fameuse épouse Maroza sont appelés princes, tyrans de Rome, quelquefois comtes tusculans. Dans le commencement des guerres civiles, en 888, entre les grands ducs de Frioul et de Spolète, Bérenger et Guido, au sujet de la couronne de Lombardie et du titre d'empereur, Albéric Ier, fondateur de cette famille, n'était encore qu'un besoigneux soldat de fortune. Mais, apparemment par ses crimes et ses brigandages, il parvint tout d'un coup à un état plus brillant; devint possesseur du titre et des domaines du marquisat de Camerino; passa des drapeaux de Guido sous ceux de Bérenger (2); acheta ses trésors, ses dignités en trempant ses mains dans le sang de son ami. Son fils et successeur, Albéric II, était né sur l'Aventin; de sorte qu'il eut là ou le palais de ses ancêtres, ou, après ses exploits sur la ville, une forteresse.

Maroza, veuve d'Alberic Ier, étant maîtresse du môle d'Adrien, donna sa main à Guido, duc, marquis de Toscane, et ainsi transporta entre ses mains la domination de Rome (3). En 928, Maroza, de concert avec son époux, fit envahir le palais de Latran, saisir et massacrer Pierre, frère du pontife régnant Jean X, et jeter le pape lui-même dans les cachots du donjon Saint-Ange, où il mourut de chagrin peu de jours après.

(1) Ms. Vatic. *De Conti Tusculani Trattato appoggiato ad antichissimi documenti, ovedelle Famiglie Stephaneschi normanni, papareschi*, etc., v. 3.
(2) Baron. an. 910, p. 35, 36.
(3) Ms. Vat. *Impadronita della mole Adriana, si ramaritó con Guido.*

Maroza avait eu quatre fils de son union avec Albéric, dont un devint pape, sous le nom de Jean XI, comme le lecteur le verra plus loin. Guido mourut : Maroza prit un troisième mari, Hugo, roi d'Italie, frère utérin de Guido. Peu de temps après cette troisième alliance, en 932, le jeune Albéric versant de l'eau sur les mains du roi Hugo avant de s'asseoir ou en se levant de table, en reçut un mauvais traitement. Indigné et furieux, il s'échappe, ameute les Romains, se fait proclamer prince de Rome, assiége le château Saint-Ange, force Hugo à une fuite ignominieuse ; puis, comme l'atteste Frodoard dans sa Chronique de Reims et en ses Vies des Papes, pour assurer sa tranquillité, fait jeter dans les chaînes sa mère et le pape Jean XI.

Un seul trait suffira pour montrer quel usage il fit de sa puissance. Romain, empereur de Constantinople, ayant nommé son fils Théophylacte, eunuque, patriarche de cette cité (1), envoya des ambassadeurs, avec de somptueux présents, à Albéric, dont il connaissait la cupidité, afin de l'engager à extorquer du pape des lettres pour autoriser, non-seulement Théophylacte, mais tous ses successeurs, à prendre le pallium, sans recourir comme précédemment, à l'autorisation des pontifes. C'est depuis cette transaction, dit Luitprand, que les patriarches et évêques grecs ont l'usage du pallium. *Alberico dunque continuava ad essere tiranno di Roma.* Albéric, ayant donc repoussé le roi Hugo, emprisonné sa mère et son frère le pape, continua d'être le tyran de Rome (2). Il vécut jusque vers l'an 990. Il y a ici erreur dans le manuscrit, car Albéric II mourut vers l'an 960, et fut remplacé par son fils Octavien, dont nous parlerons plus loin.

(1) Luitp., ap. Baron, an. 934, n° 1.
(2) Ms. Vat.

De telles prémisses doivent déjà bien faire pressentir au lecteur et l'aider à comprendre l'anarchie profonde, sans aucune espèce d'adoucissement, régnant à cette époque ténébreuse, en ce siècle de fer, en cet âge de plomb, abîme d'où s'est dégagé peu à peu la société moderne, par les efforts des papes et des saints qui les aidèrent.

En parlant de Charlemagne, nous avons dit que sa gloire spéciale n'était pas tant d'avoir conquis et établi un empire que d'avoir jeté les fondements de la société européenne. Durant le cours de plus d'un siècle, ce qu'il avait tiré du chaos où jusqu'à lui l'Occident entier était plongé, tout ce qui avait survécu à la ruine de l'ancien monde romain, se trouva réuni et incorporé dans un nouvel ordre de choses, le monde barbare roman, que les papes et lui-même concoururent à fonder. Les arts, les sciences, les institutions, qui constituent la substance et la vie de la société, et d'où son existence dépend plus que de l'administration d'une autorité publique, tout cela fut industrieusement cultivé pendant plus de cent années de sécurité et de paix, fut même porté, sous plusieurs rapports, à un degré de perfection qui nous saisit quelquefois d'étonnement, en contemplant les monuments de cette période. Il se fit une reconstruction complète de la société sur un nouveau modèle, et cette base demeura inébranlable au milieu de la subversion de tout gouvernement, parmi ces bouleversements et ces chocs qui vont plonger l'Europe dans un abîme de crimes, de maux de toute espèce. Mais bientôt nous verrons surgir de cet affreux chaos une nouvelle société occidentale, pleine d'activité, de variété, d'enthousiasme, de foi, de piété, de chevalerie : nous la verrons surgir avec cette exubérance brillante, avec ce charme de diversité et de fraîcheur, tel que dut pré-

senter la face de la terre régénérée, alors que le déluge eut retiré ses eaux. Autant l'empire carlovingien formait un corps compacte, relevant d'un centre commun, autant ensuite il se fractionna en pièces, en morceaux, en nous ne savons combien de petits États indépendants. Il serait presque impossible d'énumérer ceux qui prirent la couronne et le titre de la royauté. Dans sa forteresse et le circuit de son domaine, tout petit noble ou seigneur qui pouvait rallier une troupe de brigands s'arrogea le nom de roi, se constitua autocrate, despote, tyran sans contrôle, aussi loin que pouvait s'étendre son bras rougi par le sang. N'eût-il possédé qu'une paroisse, un village, il y était comme le souverain. La surface entière de l'Occident se hérissa de forteresses : elles se multiplièrent surtout en Italie; et ici encore la cité aux sept collines surpassa les autres. Il ne s'y rencontra pas un seul lieu qui n'eût son tyran, son déprédateur, son usurpateur de chaque jour. Le fléau, toujours suspendu sur la victime, n'était satisfait qu'alors qu'il la voyait abattue.

Ajoutons encore, comme éléments de confusion et de misère, d'abord les guerres féodales, ou représailles entre les familles et leurs alliés, sources continuelles de pillage, de rapine, de violence, de meurtre; en second lieu, les guerres civiles entre des rivaux et des prétendants, comme les Bérenger de Frioul, les Guido de Spolète, avec les Lambert, les Hugo, les Arnulphe, et autres, par qui l'Italie, paradis terrestre, fut changée en une sorte d'Averne lugubre et plein d'horreurs. Puis survinrent les apôtres de Mahomet, les Sarrasins ravageant les campagnes, pillant les sanctuaires, assiégeant les défilés des Alpes, brandissant férocement leur cimeterre sanglant sur la tête des chrétiens épouvantés ; enfin, plus terribles encore, les Hongrois, qui, chaque année,

couvraient l'Italie plus infailliblement que les vendanges ou les moissons qu'ils venaient ravager. « Dans leurs excursions annuelles, dit Gibbon, des Alpes jusqu'à Rome et Capoue, les églises encore sauves retentissaient de ce cri : Oh ! délivrez-nous, Seigneur, des flèches des Hongrois ! »

Jamais la barque de saint Pierre n'avait été agitée par une si violente tempête : jamais elle ne s'était vue si près d'être engloutie dans ce sombre Océan, couvert des débris épars de l'ordre, des lois, des institutions purement humaines, dans lequel la société, avec ses espérances, ses principes de développement futur, gisait tristement submergée. Avant que ce précipice ne se fût montré béant au milieu de l'Europe, avant que les portes de l'invasion n'eussent été ouvertes aux quatre points du ciel, aux Sarrasins, Normands de toute race, Maures, Hongrois, oh ! combien était majestueux l'édifice de l'Église ! Quels honneurs, quelles gloires, quelles richesses, quelles influences de toute sorte rayonnaient autour du siége apostolique ! Nous avons contemplé déjà ce magnifique spectacle, et plus d'une fois nous l'avons illustré par des témoignages splendides. Mais il y a une sentence divine qui dit : « Là où est le corps, les aigles s'assembleront. » Tout à coup donc, et partout, il se leva comme le vent d'une rivalité brutale, rapace, sanguinaire entre les plus corrompus et les plus forts, disputant à qui se ruerait plus tôt sur ses sanctuaires, pour les dépouiller de leurs ornements, pour souiller leur pureté, pour faire marché et trafic de ses dignités, de ses plus sacrés mystères. D'où il advint que, suprême en richesse, en puissance, autant qu'en sainteté et renom, l'Église romaine devint naturellement suprême dans ses infortunes, au milieu des scandales, des profanations de

la plus terrible crise dont elle ait jamais été la victime.

Les plus horribles monstres de cruauté, d'injustice, s'écrie le cardinal Baronius, gémissant, s'arrogèrent despotiquement le droit d'élire les souverains pontifes, et, ô douleur! ô honte! quels monstres ne placèrent-ils pas sacrilégement sur ce trône de l'apôtre que les anges contemplent avec respect! Hélas! que de malheurs! que de noires et sanglantes tragédies! hélas! hélas! Age néfaste, celui dans lequel l'épouse achetée par le Sauveur dans son sang, l'épouse sans tache ni souillure fut ainsi défigurée par une affreuse lèpre, et devint comme son divin fondateur, la risée, le mépris, le vil jouet de ses ennemis! *Tyranni sævissimi arrogaverunt sibi tyrannice electionem Romanorum pontificum. Quot tunc ab eis, proh pudor! proh dolor!* Etc., etc., (1).

(1) Baronius, ad an. 900, n. 3.

CHAPITRE XVI.

Papes du dixième siècle. — Examen sur les vingt papes de Formose à Agapet II. — Luitprand historien et accusateur de Sergius III. — — Caractère de Luitprand. — Chronique de Frodoard. — Sentence sur les papes accusés.

On admet de tous côtés que les scandales de la papauté ne commencèrent qu'avec le règne de Formose. Les pontifes assis sur le trône de saint Pierre, avant cette période, durant le long espace de neuf cents années, firent briller aux regards de l'univers l'éclat des plus belles vertus, des plus hautes qualités morales ou intellectuelles, ne se montrant pas indignes successeurs du prince des apôtres. Les historiens les plus graves sont d'accord sur ce point. On n'entend pas un seul cri contre la pureté de la vie d'aucun d'eux. Après avoir rappelé l'accusation de l'historien Luitprand contre l'infortuné Sergius III (dont nous parlerons plus loin), le savant Fleury, toujours censeur et trop souvent injuste envers les papes, remarque que : c'est le premier pape qu'il trouve chargé d'un tel reproche. Quant aux accusations d'ambition, d'intrigue, d'usurpation lancées contre saint Grégoire le Grand et saint Grégoire II, nous avons déjà remarqué ce qu'elles valent.

Le pape Vigilius, poussé d'abord par la cour de Byzance, se disculpa ensuite, comme nous l'avons vu dans un pré-

cédent chapitre, d'avoir jamais trempé dans les outrages commis contre son prédécesseur martyr, Silverius, après la mort duquel Rome et l'Église universelle le reconnurent légitime successeur des apôtres. De ce moment, sa vie entière ne fut point indigne de sa sublime dignité. Nous jugeons encore moins nécessaire d'entreprendre la justification de Jean VIII, tant loué par les uns, tant blâmé par les autres, puisque nous avons cité de longs extraits de ses lettres, afin de donner au lecteur le moyen de démêler des ombres les traits vrais de son caractère. Il vivait, du reste, en un temps de trouble, d'anarchie, quand toutes les plus violentes passions étaient à l'œuvre, Son règne entier fut une lutte de vie et de mort : s'il a paru chanceler dans l'affaire de l'église grecque, ou prononcer des sentences contraires aux prescriptions douces et pacifiques de son ministère; s'il y a, comme l'affirme Giannone, conduit son peuple à la bataille et à la victoire contre les Sarrasins, on ne doit point le juger précipitamment, ni sans examiner attentivement les circonstances qui l'environnaient, surtout quand on n'a point une histoire suivie de son époque, et qu'après tous les efforts pour la compléter, il y reste encore beaucoup de lacunes à combler, beaucoup de doutes à discuter.

A part ces rares exceptions, la papauté pendant les neuf cents premières années de sa carrière, brille de toutes les vertus de l'apostolat. Rien dans les annales de l'humanité n'égale le spectacle de sa grandeur. Les papes des neuf premiers siècles ont presque tous été inscrits dans le catalogue des saints, sont demeurés dans l'Église des modèles de perfection, de sainteté, en tout fidèles imitateurs de l'exemple de leur Maître.

Conséquemment, on doit justement s'étonner que,

soudainement, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette époque anarchique, les successeurs d'une telle dynastie aient été tous mauvais. Est-il possible qu'il n'ait existé pendant le dixième siècle, aucun bon pape? Ne se rencontre-t-il rien qui soit capable d'adoucir la douleur, de tempérer les regrets de ce glorieux fils de l'Église romaine, du grand cardinal Baronius, que nous avons vu pleurant comme un autre Jérémie sur les ruines et la désolation du sanctuaire?

Comme nous l'avons déjà dit, nous diviserons cette époque désastreuse en trois périodes; division, du reste, manifestement indiquée par les événements.

Dans la première, la plus déplorable des trois, c'est-à-dire, depuis la mort du vénérable Étienne VI, en 890, jusqu'à la renaissance de la dignité impériale, dans la personne d'Othon le Grand, en 962, non compris Jean XII, dont nous parlerons séparément, et qui fut le malheur de la chrétienté et l'opprobre de la papauté, nous trouvons vingt noms dans la liste des pontifes, Formose, Étienne VI, un pape Gélasius selon Fleury, et Christophore selon Platina, Théodore Ier, Romain Ier, Jean IX, Benoît IV, Léon V, Christophore, Sergius III, Jean X, Léon VII, Anastase IV, Landon Ier, Jean XI, Léon VI, Étienne VII, Étienne VIII, Martin Ier, Agapet II. De ces vingt pontifes, dix sont hautement loués par des écrivains profondément instruits, comme Muratori, Fleury, Rohrbacher, dont les deux premiers sont des censeurs déclarés de la papauté. Il y a plus, ces dix papes des pires soixante années de ces cent cinquante, ont fondé leur renommée sur leurs actes et sur leurs vertus. Un de ces vingt a été singulièrement pervers. Aucun écrivain ayant quelque respect de la vérité ou de la vertu n'a essayé d'être son apologiste. Il y en a trois dont on

ne raconte ni bien ni mal, excepté qu'ils étaient persécutés par les méchants, présomption évidente de vertu. Quatre sont hautement accusés par Baronius, tandis qu'ils sont défendus par Fleury, Rohrbacher, Muratori, et non sans succès.

Voici l'état correct et vrai de la question contre la papauté. Personne, à moins d'abandonner la voie ferme de l'histoire pour se jeter dans les fictions, ne peut y créer une exception.

Le premier accusé est le pape Formose : qu'on le cite à la barre; mais au moins qu'on lui accorde cette procédure loyale qu'on ne dénie pas même au plus exécrable scélérat. Luitprand lui-même, critique amer des pontifes, avoue que Formose fut un pape très-religieux.

Frodoard, contemporain, citant des lettres de ce pontife dans l'histoire de l'archevêque de Reims, parle hautement en sa faveur. Voici un rapide sommaire de sa vie.

Étant cardinal-évêque de Porto, il fut choisi par le pape Nicolas Ier, en 866, et envoyé avec plusieurs autres missionnaires pour prêcher l'Évangile aux Bulgares, que son zèle convertit presque entièrement. Leur roi sollicita le saint siége, en 873, de le nommer archevêque des Bulgares. Jean VIII l'envoya, comme légat d'abord, à Louis le Germanique, ensuite à Charles le Chauve. On ignore le motif qui lui fit encourir la disgrâce de Jean VIII et la déposition de son siége; en 883, le pape Martin l'y rétablit; et l'année 890 le vit élire pape.

C'est le premier exemple d'un évêque élu souverain pontife. Un synode tenu à Rome en 898, sous Jean IX, déclare que cela fut fait par nécessité (1), et en raison des

(1) *Necessitatis causa. Collect. Concil.*, t. 1, *Coll.* ap. Murat, an. 898.

mérites de Formose, sans toutefois expliquer quel genre de nécessité. Il est trop certain cependant que de lamentables désordres surgirent à l'introduction de ce nouveau mais indispensable ordre de discipline. On vit naître des scènes d'affreuses violences ; le ferment mauvais corrompit, remua les passions pendant longtemps, et ne finit point avec le règne de Formose. Son pontificat, quoique de cinq ou six ans seulement, offre une importante figure dans l'histoire de l'Église. Il eut à régler, comme il le constate dans ses lettres à l'archevêque de Reims, de nombreuses et délicates affaires en Orient, en Afrique, en Angleterre, en Germanie, en France, tandis qu'il s'occupait des préparatifs d'un concile général convoqué pour 893. Il s'éteignit néanmoins au milieu de tourbillons et d'une obscurité, qui n'enfantèrent pour le saint siége que scandales, pour l'Italie que malheurs innombrables.

L'empereur Guido, appelé tyran d'Italie par un ancien annaliste, périt d'une mort soudaine et malheureuse en 894. Comme son frère Lambert, duc de Spolète, ce Guido fut le véritable fléau des États de Saint-Pierre. Jean VIII, dans sa 276e lettre, écrite à Charles le Gros, en 882, invoque son assistance contre cet *enragé Guido*, dévastateur acharné du patrimoine apostolique. Ces excès lui firent subir la même infamie que son frère Lambert. Il fut mis au ban de l'empire : mais imitant la bonté du père du prodigue de l'Évangile, Étienne V le rendit à l'honneur en 890, et par un de ces coups du sort ordinaires en des temps anarchiques, il reçut la même année la couronne de Charlemagne. Muratori dit que Rome et les États de l'Église gémissaient sous son sceptre à l'avénement de Formose (1).

(1) *Annal.* Lambec, p. 1, t. 2, *Rer. ital. sup.*, p. 121.

Guido mort, sa veuve Ageltrude et son fils Lambert ne se bornèrent point simplement à continuer cette usurpation : ils jetèrent en prison le pape Formose, qui ne fut délivré qu'alors qu'Arnulphe s'empara de la ville de la manière la plus extraordinaire, par la chasse d'un lièvre ! Les persécutions des usurpateurs contre lui ne s'arrêtèrent point là. Sa mort, arrivée en 896, peu de temps après sa sortie des donjons, fut, selon Muratori, l'œuvre criminelle du même Lambert, qui lui-même périt, peu de temps après, d'une mort tragique (1).

Le pape Formose, selon Luitprand, était vénéré pour ses vertus et ses connaissances profondes dans les saintes Écritures et les sciences ecclésiastiques en général. Baronius le loue, Muratori le lave de l'accusation d'ambition portée contre lui par le parti de Sergius (2). Mabillon et Rohrbacher inclinent dans le sens de Muratori, que le lecteur adoptera probablement lui-même.

Personne ne défend la cause du pape suivant, Étienne VI, créature, à ce qu'il paraît, de Lambert, dont la haine poursuivit Formose au delà même du tombeau. Baronius dit qu'il n'ose le ranger dans le catalogue des papes. Muratori déclare qu'il fut toujours en horreur dans l'Église de Dieu (3). A l'instigation, selon toute probabilité, de Lambert, il fit déterrer et apporter en sa présence le corps de Formose, et dressa une sorte de procès dérisoire ; il fit arracher de son cadavre les vêtements sacrés, et ordonna de le précipiter dans le Tibre. Quelques pêcheurs le reprirent ensuite, et le rendirent à sa tombe dans Saint-Pierre. L'infâme auteur de ce forfait succomba bientôt après à un trépas terrible. Chassé de la

(1) Murat, an. 896, p. 221.

(2) Murat, *Annal. d'Ital.*, an. 896, p. 327.

(3) Baron., an. 897, n° 6. — Murat, an. 896, p. 329.

chaire de Saint-Pierre, chargé de chaînes, jeté dans un obscur cachot, durant ces tumultes qui mirent Rome en larmes et en sang, il y trouva la mort de Judas Iscariote, étranglé comme lui, non pas toutefois par ses propres mains.

On attribue le plus beau caractère à son successeur, Théodore II. Muratori applaudit à sa vertu. Frodoard le représente comme l'amour du clergé, l'ami de la paix, sobre, chaste, ami et bienfaiteur des pauvres(1). Il s'effor- d'apaiser les factions qui déchiraient Rome, et de rétablir dans le sanctuaire l'ordre si tristement bouleversé par les actes insensés de son prédécesseur.

Muratori dépeint Jean IX comme un homme sage et pieux, *uomo molto saggio e pio*. Il condamna formellement les actes d'Étienne VI, faisant brûler les pièces de son procès dérisoire contre Formose. Le synode en même temps déclara valide la translation de l'évêque de Porto au siége de Rome, prescrivant néanmoins de ne suivre ce précédent que dans des cas d'urgence extraordinaire. On menaça d'excommunication ceux qui avaient enlevé le corps de Formose *dans la vue de voler son sépulcre* (2) ; trait fort significatif. On menaça aussi d'une excommunication semblable ceux qui, tel était l'état malheureux de ces âges, pillaient, dévastaient le Latran à chaque vacance du siége.

Un autre concile, tenu par le même pontife à Ravenne, invoqua Lambert comme empereur, pour placer un terme aux scènes de brigandage et de violence qui désolaient depuis longues années les États de l'Église, les villes et les domaines de Saint-Pierre, aliénés. Des bandes libres de Romains, Lombards, Francs, dévastant

(1) Frodoard, ap. Murat, an. 897.
(2) Ad capiendum thesaurum. *Act. Concil.* ap. Baron., *Ann.*

sans cesse le territoire papal, l'Église romaine réduite à la détresse, le clergé misérable, aucun moyen de secours pour les pauvres, les ressources des maisons de refuge dissipées, la basilique patriarcale de Latran presque en ruine, tels étaient les tristes objets des plaintes de Jean IX, rappelant Lambert à ses serments de défense envers le saint siége. Mais les jours de Lambert, quoique encore jeune, étaient comptés, et cette année même en trancha le fil.

A Jean IX succéda, selon Muratori, en 900, le pape Benoît IV. Si quelques mémoires des pontifes romains de cette triste époque ne nous étaient pas parvenus, dit le même historien, nous n'aurions connu ni les vertus ni les mérites de ce pontife. Il cite ensuite les paroles de Frodoard, déclarant que le titre de Grand appartient à Benoît IV. Il loue son affabilité, sa douceur. La splendeur de ses vertus éclipsait le lustre même de sa généalogie. Il étudiait souvent les saintes Écritures. Il s'oublia lui-même pour procurer le bonheur commun. Ami des misérables, des affligés, des orphelins, dont il se fit le père, il aima à prodiguer ses trésors pour leur venir en aide.

Un édit de 901 nous apprend que Louis, roi de Provence, reçut en cette année la couronne impériale des mains de ce pontife, *sanctissimi et ter beatissimi*, et qu'il le fêta après la cérémonie avec les ducs, comtes, barons de son royaume, dans le palais voisin de Saint-Pierre.

La destinée du pape suivant, Léon V, fut en rapport avec cet âge de fer, d'iniquité, selon le mot de Muratori : *secolo di ferro, pieno d'iniquita*. Après deux mois de règne, il fut précipité du trône dans un donjon, où il périt affamé ou étranglé, dépossédé par un certain Christophore, qui ne jouit pourtant que peu de mois des fruits

de son usurpation. Léon d'Ostie nous apprend qu'après son expulsion, il se fit moine, espérant faire pénitence de ses scandaleuses impiétés.

Sergius III prit possession du siége apostolique en 904. Quoique énuméré dans le catalogue des pontifes, Baronius le considère comme un intrus, un criminel infâme : *Sergius ille nefandus ;* tandis qu'un écrivain regardé par Gibbon, par Sismondi, par tous les savants, comme le mieux versé dans l'histoire italienne du moyen âge, écrivain nullement adulateur des papes, soutient que cette assertion est un libellé contre Sergius.

« Si la biographie, dit-il, de ce pontife eût été écrite, je maintiens que son caractère eût apparu sous un jour tout opposé à celui sous lequel le présente ce père des annales ecclésiastiques. » On doit s'étonner sans doute qu'un historien ordinairement hostile aux papes prenne tout à coup leur défense contre un auteur justement estimé comme le plus puissant champion du saint siége. Un seul mot explique le mystère. Muratori avait devant lui des preuves inconnues (1), alors que Baronius prononçait cet arrêt mal fondé contre Sergius III. Jusqu'au temps où Baronius composa ses annales, les écrits de Luitprand étaient les seules sources où on pouvait puiser des renseignements sur les pontifes de ces mauvais jours ; et certes, d'après ces récits de Luitprand, le cardinal ne pouvait pas condamner trop sévèrement Sergius III, Jean X et autres. Ses recherches, tout immenses qu'elles soient, laissaient cependant encore beaucoup à faire aux investigateurs postérieurs, tels que les bénédictins de Saint-Maur, Pagi, Baluze, Muratori. De là est advenu que chaque fragment ad-

(1) Murat., *Annal.* 907, p. 29.

ditionnel jetant un nouveau jour sur les vies des papes du dixième siècle, on vit que les jugements des auteurs trop implicitement confiants dans l'autorité de Luitprand étaient exagérés ou injustes. Certainement, si ce que nous dit de lui-même le génie d'un débauché de ces âges de ténèbres mérite croyance, son témoignage n'aura guère de force contre qui que ce soit, beaucoup moins contre les pontifes romains.

Il grandit dès l'enfance à la cour du roi Hugo, qu'il dépeint tantôt comme un monstre chargé de crimes, et loue tantôt comme un saint dans les termes de la plus vile adulation. Ce Hugo, devenu roi ou tyran de Lombardie en 926, jaloux du renom de valeur et des qualités princières de son frère Lambert, duc de Toscane, essaya de le diffamer, disant qu'il n'était pas fils légitime; puis, quand Lambert eut vaincu en duel le champion qu'Hugo avait choisi pour soutenir sa calomnie, il s'empara de sa personne, le dépouilla de son beau domaine de Toscane, et lui fit arracher les yeux : *Gli fece cavar gli occhi* (1). Il entretenait partout des espions. Ses femmes, aussi nombreuses que celles de Henri VIII, ne finirent pas moins tragiquement. Il avait en outre un sérail. Il enleva Rosa, son intime, après avoir coupé la tête de son père. La chronique rapporte de lui d'autres énormités, indignes d'être citées ici. Son avarice égalait sa débauche. Luitprand décrit complaisamment ses basses manœuvres pour satisfaire cette odieuse et vile passion. Il plaça dans l'Église les enfants issus de ses concubines; fit évêque de Plaisance le fils de Bezola, une d'elles; archidiacre de Milan le fils de Stefania, Romaine et peut-être fille de Maroza, dont nous avons déjà

(1) Murat, an. 931, p. 120.

parlé. Il trafiqua ouvertement des bénéfices, des abbayes, des évêchés. Au mariage de son fils, la princesse Adélaïde, son épouse, ne reçut pas moins de trois monastères en dot. Voici, dit Muratori (1), comment les princes de cet âge abusaient de leur pouvoir, s'appropriant les biens de l'Église selon leurs caprices. Tel est le héros de Luitprand, qui, comme l'observe Rohrbacher (2), quoique alors diacre et dédiant son histoire à un évêque, se complaît à décrire longuement des anecdotes ou des contes obscènes, qui n'ont même aucun rapport à son histoire.

Tout s'explique sans doute en disant qu'Hugo était son protecteur. J'étais, dit-il, en ce temps en haute faveur à la cour du roi Hugo : je la devais à la moelleuse douceur de ma voix. Le roi aimait passionnément le chant, et personne ne surpassait mes sons. Aucune des pièces musicales, délices de Hugo et où excellait son favori Luitprand, ne nous sont parvenues ; mais si elles ressemblaient aux anecdotes de ses livres, elles contenaient tout ce qui pouvait charmer les oreilles les plus libertines. Il recherche et s'arrête volontiers sur toutes les histoires impures, et on peut conjecturer, non sans fondement, que les ballades de sa jeunesse furent les documents d'où il tira ensuite la vie de Sergius III et des autres pontifes qu'il blâme.

Il porte jusqu'à l'excès ses flatteries envers Othon le Grand, à la cour duquel il passa quelques années. D'Othon guerrier il en fait un saint, Dieu, dit-il, me délivra un jour d'un naufrage à cause de sa sainteté ?

(1) Murat, an. 932, p. 125.
(2) Rohr. l. 59, p. 438.

Quant à l'impartialité, Luitprand n'ambitionne rien de tel. Au contraire, entrant dans une longue explanation du titre grec *Antidosis*, qu'il donne au troisième livre de son histoire de l'empire d'Occident, il déclare agir ainsi parce qu'il veut en ce livre se venger des ennemis de sa personne et de sa famille. Toutes les pages de ses écrits portent l'empreinte de son fougueux ressentiment. Bien accueilli dans une première ambassade à Constantinople, il élève cette ville aux nues; rien de plus civilisé, de plus poli que ses habitants. Puis, ayant été maltraité dans une seconde ambassade, il change aussitôt de ton, et ne trouve pas de terme assez fort pour exprimer la bassesse, les ignominies de cette capitale. Il consuma sa vie dans des intrigues sans honneur, sans probité. Il loue toujours exagérément ses protecteurs couronnés; et alors même qu'Othon met sur le trône de saint Pierre un antipape, Luitprand l'appelle saint.

Deux puissants motifs semblent avoir poussé un écrivain de cette trempe à défigurer et à noircir les caractères de papes qui étaient romains. Nous verrons plus tard que le principal objet de la politique des césars germaniques, aux intérêts desquels il était entièrement dévoué, visait à ce qu'aucun pape ne fût de race romaine, et n'omettait rien pour prouver au monde que les Romains étaient indignes et incapables d'occuper une telle dignité. On voit, en effet, qu'en plusieurs passages de ses écrits, Luitprand accuse les Romains de lâcheté et de la plus vile bassesse.

Ensuite il devait venger Hugo des Romains, et plus spécialement de Maroza, dont son idole était l'amant ignominieusement chassé; car c'est un appendice aux autres gloires de ce roi, qui, rivalisant de dépravation avec Hérode, vivait avec une femme épouse de son pro-

pre frère. Luitprand était vraisemblablement un hôte du pavillon royal en ces deux occasions où le roi, amateur de ses chants, campait sous les murs de Rome, à un moment dans lequel le jeune Albéric et ses fauteurs cherchaient à avilir la papauté aux yeux de la multitude par toutes sortes de honteuses pasquinades, afin de trouver le moyen de la dépouiller de son pouvoir temporel.

Muratori pense que Luitprand puisa ses principaux documents sur les papes dans ces ignobles momeries des camps ou des cours (1) ; il le convainc d'ailleurs en plusieurs endroits des plus grossières bévues, surtout par rapport aux événements arrivés immédiatement avant son entrée en scène. Or, en 946, Luitprand, encore jeune, voyant la fortune d'Hugo décroître, passa au service de Bérenger II, qui commençait à briller. Le pape Sergius mourut vieillard, en 911, trente-cinq ans auparavant; le crime d'adultère dont on l'accuse sur le seul témoignage de Luitprand doit donc porter une date plus ancienne. Jean XI, issu, selon Luitprand, de l'adultère de Sergius avec Maroza, devint pape en 931. Ainsi, les époques des crimes supposés étaient éparées de l'accusateur par une telle distance, qui, même dans des siècles éclairés et tranquilles, enveloppe les souvenirs dans une certaine obscurité. Luitprand ne fit point exception à la règle, et Muratori l'a convaincu de plus d'une erreur. Ainsi, après avoir rapporté la mort de Jean X, Luitprand ajoute :

« Ils prirent le fils de Maroza elle-même, que cette prostituée avait eu de son adultère avec le pape Sergius, et l'élurent pape. »

Peut-on énoncer, observe Muratori, une assertion

(1) Murat., an. 946, p. 174.

plus étourdie? Nous savons certainement qu'après Jean X, Léon VI, fut élu et consacré dans le mois de juin, selon Pagi. Après Léon vint Étienne VII, après la mort duquel fut seulement élu Jean XI. Cela posé, s'écrie Muratori, fiez-vous encore aux assertions de Luitprand : *Ora vatti a fidare di Luitprando.* Tout esprit droit sera de l'opinion de Muratori. Nous avons lieu de nous étonner que Baronius ait prêté tant confiance à un semblable historien. Mais on ne connaissait point encore les écrits de Frodoard, dont nous avons une chronique très-estimée de l'année 919 à 966 ; une Histoire de l'Église de Reims, extraite des archives confiées à sa garde ; les vies des papes depuis saint Pierre jusqu'à Léon VII. » Ce Flodoard ou Frodoard, écrit Rohrbacher (1), nous est représenté par ses contemporains comme un prêtre respectable par toute sorte de vertus, nommément par la sainteté de sa conduite, une chasteté angélique et une sagesse plus que humaine. Il ne se distingue pas moins comme auteur. Sa Vie des Pontifes est d'autant plus intéressante et précieuse, qu'il visita Rome en 936 et reçut un accueil gracieux du pontife régnant. Frodoard ne corrobore nullement les accusations de Luitprand ; leurs récits sont, au contraire, très-opposés.

Au lecteur maintenant de décider s'il doit laisser peser sur Sergius un crime affreux, inouï, sur la seule assertion de Luitprand, jouet des plus viles et sordides passions. Notre manuscrit du Vatican dit que l'affirmation de Luitprand est une solennelle imposture : *Una solenne impostura,* il cite l'autorité de Léon d'Ostie pour prouver que, selon les traditions romaines, le pape Jean XI était le fils légitime de Maroza et d'Albéric Ier. Rohrba-

(1) Rohr., l. 5, p. 439.

cher et Muratori le rejettent également comme historien indigne de tout crédit.

Il apparaît par un ouvrage de Paul Diacre le Jeune, mis au jour par Mabillon, que la basilique de Latran demeura en ruine jusqu'au rappel de l'exil de Sergius et de sa consécration comme pape. Il vit avec tristesse la désolation de ce noble temple, n'ayant d'ailleurs aucune espérance humaine de le rétablir ; confiant néanmoins dans le secours de Dieu, il en entreprit la restauration, qu'il eut la joie de compléter. Cet historien énumère alors un à un les ornements, les dons de Sergius à ce temple, et conclut par l'éloge de son zèle infatigable et de sa piété. *Fuit in ruinis dissipata*, etc.

Anastase III, élu en 911, régna deux ans deux mois. Frodoard loue sa bénignité. Landon I[er], son successeur, passa trop vite sur le trône (seulement six mois) pour laisser aucun souvenir. Ce qu'en dit Frodoard peut être interprété à sa louange. Jean X est réprouvé fortement par Baronius, égaré comme dans le cas de Sergius III par l'histoire de Luitprand victorieusement réfutée par Rohrbacher et Muratori, appuyés sur les témoignages de Frodoard et du biographe du roi Bérenger.

A peine Jean X fut assis sur le trône, qu'il s'occupa de former une coalition entre les princes italiens pour chasser les cruels et rapaces Sarrasins, fortifiés sur le Garigliano; dans ce but il invita Bérenger à venir à Rome, et le couronna empereur le jour de Pâques 915. Il forma alors une intelligence avec l'empereur d'Orient pour couper les communications maritimes des infidèles, afin de les empêcher de tirer des renforts d'Afrique ou de Sicile, et d'échapper en cas de défaite. Les princes de Capoue, de Salerne, de Bénévent, Grégoire,

duc de Naples; Jean, duc de Gaëte; Nicolas Piciugli, patricien grec; Albéric, duc de Spolète, prirent part à l'expédition dirigée par Jean X en personne. Le succès couronna l'entreprise, et les chrétiens de Rome et d'Italie apprirent avec allégresse le triomphe du pontife sur les Sarrasins, battus et chassés. Ainsi, ajoute Rohrbacher, on reconnaissait partout Jean X comme un père. Muratori, le défendant contre les invectives de Luitprand, affirme que Jean X se conduisit louablement et ne tomba victime des coups des impies que parce qu'il refusa de leur livrer les droits temporels du saint siége.

Léon VI et non Jean XI, comme l'affirme faussement Luitprand, succéda à Jean X. Léon régna seulement sept mois. *Tolomeo di Lucca* constate qu'il n'exerça aucune tyrannie. Nous sommes également sans documents précis sur le règne de deux ans huit mois d'Étienne VII : le mot *præfulget,* appliqué à son pontificat par Frodoard, indique qu'il brilla par ses vertus.

Jean XI, comme nous l'avons déjà vu, était complétement sous le contrôle d'Albéric, tyran de Rome. Baronius, toujours un peu sous l'influence de Luitprand, l'appelle *pseudo-pontifex*. Rien ne prouve que son élection fut le résultat de la violence, quoique Frodoard paraisse l'insinuer légèrement. Un contemporain lui attribue un beau caractère, *gloriosæ indolis*. Peut-être est-ce un mot adulatoire : on ne peut révoquer en doute l'esclavage où gémit le siége apostolique sous son règne.

Privé de toute influence, dit Frodoard, relégué dans l'obscurité, il fut renfermé dans le seul exercice des cérémonies de l'Église.

Sa mort arriva en 936.

Son successeur Léon VII fut un illustre et saint pontife. Muratori le nomma homme de zèle, *zelantissimo;* de

rare probité, *di rara probita*. Il fut élu contrairement à ses vœux. Frodoard vint à Rome sous son règne et obtint de lui la plus cordiale réception (1).

Presque au commencement de ce pontificat, le roi Hugo revint une seconde fois assiéger Rome. Albéric, dans le but d'affamer l'ennemi, ravagea tous les environs à une grande distance autour de Rome, au dedans des murs de laquelle régnaient les horreurs de la misère sous toutes les formes. Le pape Léon s'occupa activement de sauver la ville, et de mettre fin à ces terribles scènes. Saint Odon, le vénérable abbé de Cluny, se trouvant alors à Rome, fut son légat en cette occurrence : et Jean, le moine, compagnon d'Odon, nous le représente allant du camp à la ville, de la ville au camp, tantôt sur les remparts, tantôt dans les rangs des assaillants; prêchant partout la paix, la concorde, pour délivrer Rome des désastres de la guerre. Hugo usurpa, en cette année ou l'année suivante, l'exarchat et plusieurs autres portions du territoire papal; et quoiqu'il eût été forcé de lever le siége et de donner sa fille *Alda* à Albéric en mariage, nous apprenons de Luitprand que chaque année il faisait de ruineuses incursions dans les États pontificaux; il se rendit maître des villes, des bourgs, ne laissant à Albéric, de ses domaines usurpés, rien en dehors des murs de Rome (2).

Ces tragédies se prolongèrent jusqu'au règne d'Étienne VII, qui succéda en 939 au vénérable Léon. Aussi saint que son prédécesseur, il ne se montra pas néanmoins si facile à acquiescer aux projets usurpateurs d'Albéric. En l'année 942, il subit une cruelle mutilation, probablement l'extraction des yeux et de la

(1) Mabill., sæcul. V benedict., *Vita S. Odon.*, l. II.
(2) Murat, an. 939, p. 152.

langue : atrocités trop communes en ce siècle barbare.

Martin II, son successeur, se dévoua exclusivement, dit Baronius, au rétablissement de la discipline, à la réforme du clergé, à l'embellissement des églises, au soulagement des pauvres, à travers les clameurs confuses et guerroyantes de son époque, s'efforçant également par ses lettres d'éteindre les sanglantes guerres des seigneurs et des princes.

Baronius regrette que l'histoire n'ait pas conservé plus de souvenirs des rares actions d'Agapet II, mort en 956, et avec lequel se ferme la première des trois périodes dans lesquelles se partage cette ère lugubre.

Le lecteur a maintenant sous les regards la seule évidence, vraie, authentique, relative à ces vingt papes qui remplirent successivement la chaire de Saint-Pierre pendant soixante-six ans de la plus désastreuse perspective. La conduite de deux seuls sur ces vingt pontifes, de Christophore Ier et d'Étienne VI, est réprouvée et déplorée par tous les catholiques. Aucun d'eux cependant ne fut aussi pervers que Caïphe, qui néanmoins prononça un grand oracle (1), parce qu'*il était pontife en cette année*, c'est-à-dire parce que, malgré sa perversité sans parallèle, il était le pontife légitime, quoique mauvais et corrompu, institué conformément aux lois juives. Ces deux hommes, dont un pourtant fit pénitence, purent accomplir alors des actes aussi valides que ceux de Caïphe, aussi valides que l'eussent été ceux de Judas s'il eût exercé l'apostolat ; car le traître Judas, quant à la validité des fonctions, était autant apôtre que saint Pierre lui-même.

Des dix-huit autres, deux sont accusés de crimes scan-

(1) Saint Jean, c. 11, v. 49, 53.

daleux; mais nous voyons que sur un temoignage pareil à celui de Luitprand, le seul témoin contre eux, tout jury impartial refusera de condamner. A mesure que de nouvelles investigations révèlent de nouvelles données historiques, des caractères comme ceux de Sergius III et de Jean X, acquièrent des titres au respect et même à l'admiration; il arriverait assurément le contraire s'ils avaient été aussi sacriléges, criminels, débauchés que veut l'insinuer le bouffon, le servile, le vindicatif, le calomniateur, le scandaleux historien du roi Hugo. Tous les autres pontifes se font remarquer par leurs brillantes vertus, à l'exception de Jean XI dont nous ne savons rien en sa défaveur, excepté qu'il eut le malheur d'être fils d'une mauvaise mère, frère d'un impie tyran, dont il vécut et mourut l'esclave.

Opprimée comme elle l'était par la tyrannie la plus éhontée, durant une longue période, n'est-ce pas un miracle que, selon la règle tracée par Sismondi lui-même, les scandales de la papauté n'aient pas été plus grands ou plus nombreux?

CHAPITRE XVII.

Aspect général de l'Europe au dixième siècle. — Les seigneurs féodaux et leurs forteresses. — Monastères fortifiés. — Oppression des barons. — La Rome des barons. — Octavien Albéric se fait pape sous le nom de Jean XII. — Othon Ier dépose Jean XII et le remplace par Léon VIII. — Le sang coule dans les rues de Rome. — Léon VIII fuit de Rome. Jean XII y rentre. — Othon Ier exile Benoît V et ramène Léon VIII. — Les Cenci, les Ferrucci. — Le comte Rodfred maltraite et exile Jean XIII. — Un Ferrucci immole en prison Benoît VI. — Le même Ferrucci laisse mourir de faim Jean XIV. — Ce Ferrucci est traîné dans Rome par la populace. — Débats de Cenci avec Jean XV. — Cenci tient Jean XV sous sa dépendance. — Cenci chasse de Rome Grégoire V. — Ignoble marché de Cenci avec l'antipape Jean XVI. — Fin tragique de l'antipape Jean XVI et de Cenci. — Grégoire V.

Depuis que nous avons contemplé le territoire des États, il a subi d'étranges transformations. Naguère chaque trait de ce riant pays exprimait la paix, la sécurité. Des villes sans remparts, des campagnes ouvertes parsemées de charmantes habitations, annonçaient aux voyageurs ou aux pèlerins qu'on ne redoutait ni péril ni attaque. Les vieux chroniqueurs se plaisent à nous raconter ces pacifiques pérégrinations d'une abbaye à l'autre, sans danger, sans inquiétude, de jour ou de nuit, par les ponts, les forêts ou les défilés des montagnes. En ce temps, dit la chronique de Vulturnum, on ne voyait aucun château fort, mais seulement de gracieuses villas, des églises; car on jouissait partout d'une

paix profonde, sans terreur de guerre jusqu'aux temps des Sarrasins.

Maintenant tout est changé. Chaque point culminant du paysage est une menace de violence ou un étendard de guerre. Les villes, les bourgs, les plus petits villages sont hérissés de murailles, de parapets, de tours, de ponts volants, de fossés profonds, de portes de fer gardées jour et nuit par des soldats bardés d'airain. Chaque demeure est une forteresse : point de pont, point de défilé, point de montagne, point de roc qui n'ait son château, refuge de quelques brigands titrés défiant les lois et tous les sentiments de la pitié. Ducs, marquis, comtes, vicomtes, vassaux, châtelains de tous degrés, guidés par choix ou poussés par la force des circonstances, se tiennent toujours en garde les uns contre les autres. Le règne de la violence domine partout; l'ordre, les lois méprisées, honnies, sont les jouets de la force brutale, de la licence effrénée. Nul pouvoir central, nulle organisation capable de protéger le faible, de courber le rebelle, de châtier le coupable.

En effet, par delà les murs d'une cité insignifiante et de ses environs immédiats, le dernier Carlovingien, Lothaire de Laon, dans lequel meurt la dynastie de Charlemagne (1), était dépouillé de toute ombre de pouvoir. La royauté n'était plus qu'un nom, qu'un souvenir à moitié éteint (2). Le sceptre des premiers rois de France demeurait impuissant au delà de quelques milles de Paris. Robert, fils de Hugues, regardait comme dérisoire son titre de roi ; les royaumes d'Allemagne présentaient les mêmes fantômes de puissance. Pendant trente-six

(1) Gerbert, ep., ap., Duchesne, *Rer. franc.*, t. 10, p. 387.
(2) Michelet, *Hist. de France*, t. 2, p. 140.

ans, au dixième siècle, l'Allemagne tremblante paya tribut aux farouches Hongrois. Henri l'Oiseleur vivait plus en banni qu'en monarque ; ni l'Espagne, ni les îles Britanniques ne faisaient exception. Mais c'était surtout en Italie qu'on remarquait le plus complet démembrement de toute autorité centrale, à part celle de la papauté. Même dans les plus beaux jours de l'empire carlovingien, les grands-ducs et les petits nobles de Lombardie n'avaient que peu perdu de leur indépendance. Les rois, tout aussi bien que les ducs, marquis, comtes, sentaient le pouvoir s'échapper de leurs mains ; leur juridiction n'était que nominale. En un mot, pendant ce paroxysme d'universelle anarchie, des conflits sans nombre, des maux affreux, des monstruosités sanglantes, tels étaient les spectacles habituels. Nulle obéissance, excepté à la force victorieuse.

L'ange de la paix s'était comme envolé de la terre. On ne le rencontrait plus nulle part, pas même dans ces lieux où il prit naissance, où il aimait à habiter, et où il aurait dû toujours trouver un asile sûr. Les temples religieux se convertissaient en places de guerre, les cloîtres en camps fortifiés ; ces jours néfastes étendaient partout leur désastreuse influence.

Semblable à cette seconde moitié du dixième siècle où nous entrons, l'histoire en est confuse et obscure. Les faits et les événements sont difficiles à grouper et même à découvrir à travers les rares et noirs souvenirs de ce temps.

Les causes originaires de cet état de choses, agissant par toute l'Europe, produisirent partout les mêmes effets. Dès le règne de Charles le Chauve, les châteaux féodaux couvrirent la France, en proportion des menaces des

bandes normandes. Quand la guerre sévissait partout, il était naturel de rencontrer partout les monuments de la guerre (1). L'Allemagne, surtout l'Helvétie et les bords du Rhin virent se dresser, contre les poursuites des Hongrois, ces places de refuge, enceintes rudes et immenses, d'où surgirent ensuite la plupart des cités modernes. En Espagne, la Nouvelle et la Vieille-Castille prirent leur nom de ces châteaux (*Castella*).

En ce temps, dit Muratori, l'Italie se trouva exposée à des malheurs dont elle pouvait tomber victime. Jamais d'interruption dans ces sanguinaires luttes entre des prétendants à la couronne. Les contrées méridionales étaient à la merci des Sarrasins; les corsaires maures de Fraxineto semaient au loin la terreur, la désolation..... Telles furent les causes qui donnèrent à l'Italie, pendant le dixième siècle, un si étrange aspect.

Ce même écrivain nous rapporte plusieurs chartes qui permettaient et exhortaient les évêques à fortifier leurs villes métropolitaines (2). Une charte de 893, une autre de 909, donnent aux chanoines de Vérone le pouvoir de faire bâtir des remparts *pro persecutione Ungarorum ;* une autre prescrit les formes et les accessoires de ces fortifications, savoir : *Castella, turres, merulos, munitiones, valla, fossas, fossata cum propugnaculis.* En 967, l'abbé de Vulturnum publia un édit qui recommande de n'investir que les abbés du commandement des tours ou des forteresses dudit monastère. Le fameux monastère de Farfa comptait par centaines les places fortes sous le sceptre de ses abbés.

Il existe de semblables chartes pour des communau-

(1) Guizot, *Hist. de la civil. en France.*
(2) Murat, *Dissert.* 26, p. 422.

tés de religieuses : aucunes n'en avaient plus besoin. Une d'elles, adressée à une abbesse en 912, donne permission de bâtir des châteaux dans des situations convenables : *una cum besticis, merulorum propugnaculis, aggeribus atque fossatis,* et toutes sortes d'autres constructions défensives contre les stratagèmes des païens, *omnique argumento ad Paganorum insidias.* Des confréries et quelques associations séculières, se formant en petites républiques, avaient leurs places fortifiées de refuge et leurs châteaux.

Les plus grands bâtisseurs de cet âge furent les chefs militaires, tels que ducs, comtes, vicomtes, barons, seigneurs, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, en sorte que le pays entier se couvrit de tours, de forteresses, souvent appelées *Rocca*, mot correspondant au nom grec Acropolis.

Comme M. Guizot l'a remarqué, ces constructions martiales édifiées d'abord pour une cause juste, louable et sainte, puisqu'il s'agissait de la défense de la propriété, de la liberté, de la vie, de la religion, menacées par les Sarrasins, par les Normands ou les Hongrois, devenues ensuite des repaires de brigands ou de tyrans, tournèrent à la ruine et à l'outrage de la société qu'ils devaient primitivement protéger. Cette menace permanente de bandits était beaucoup plus formidable que celle des Huns ou des Sarrasins ; leurs invasions ne connaissaient ni répit ni trêve, et elles devinrent également funestes aux cultivateurs, aux gens d'Église, aux marchands, aux pèlerins. De là, dit Robertson, la nécessité pour chacun de rechercher un protecteur puissant, sous la bannière duquel il pût se ranger à l'abri des attaques de ses ennemis ; c'est pourquoi, abandonnant son indépendance allodiale, chacun se soumit aux services féodaux. Les flè-

ches et les lances de l'usurpateur, jonchant les grands chemins de cadavres, réduisant les villes et villages en ruines, augmentaient continuellement les rangs des fugitifs, en sorte que le pouvoir féodal augmenta et grandit à proportion que l'anarchie devenait plus effrayante.

Cette charge de dictateur, qu'on avait prié l'aventurier d'accepter à l'heure du danger expirant, devint encore plus sûrement la sienne lorsque le vent souffla avec plus de rage. Il eut des droits à la gratitude, il acquit le pouvoir de garder ce qui était entre ses mains; et du haut des murailles crénelées, à la fois sa forteresse et son trône (et dont ils attestaient la valeur et la force), la vue des ennemis chevauchant en plein jour par les vallées et les plaines dévastées, comme des bêtes de proie, l'horizon reflétant les lueurs rougeâtres des villes, des églises, des monastères en feu, lui donnaient autant de raisons de prolonger sa domination : en sorte que celui qui s'était fortifié dans une position de quelque valeur, au milieu de cette confusion générale, devint autocrate. Sa volonté, trop souvent une dure et capricieuse tyrannie, fut la seule loi des localités environnantes : tous ceux qui y demeuraient, ou y cherchaient refuge, devinrent ses vassaux ; tous ceux qui s'aventuraient à en approcher, ou à les traverser, étaient inévitablement pillés, rançonnés selon son bon plaisir.

Se sentant maître absolu, chaque possesseur de château fort aspira à la représentation de la royauté, et bientôt on vit dans ces innombrables forteresses des montagnes une imitation plus ou moins grotesque de cette magnificence que Charlemagne avait en son temps copiée d'après les césars romains. Tout cela, il est vrai, ne se produisit pas tout à coup : le système féodal eut, comme les autres, son développement successif. Il advint néan-

moins très-promptement que ces rois châtelains possédèrent une cour, un comte du palais, un sénéchal, un maréchal, des écuyers, un fauconnier, des pages, sans oublier les bouffons, les chanteurs, les farceurs de toute espèce (1). Un des empereurs éphémères de ces temps critiques, voyageant en Italie, demeura stupéfait à la vue de la pompe d'un de ces princes. Cet homme est marquis? s'écria-t-il; appelez-le plutôt roi (2), car nous avons ici les richesses et la splendeur de la royauté. Les larmes, la sueur, le sang des victimes de l'oppression et du pillage se confondaient avec les trésors qui alimentaient cette pompe néfaste.

Les innombrables et quotidiennes victimes de ces outrages ne voyaient briller presque aucun espoir de justice. Ces prétendus rois, quand ils auraient eu la volonté, et ils ne l'avaient jamais puisqu'ils étaient les premiers pillards, ne possédaient aucun moyen de réparation. Ils étaient bien moins maîtres qu'esclaves de ces orgueilleux barons qui les élevaient ou renversaient tour à tour selon leurs farouches caprices. Un vieux chroniqueur observe que les petits despotes de Lombardie s'efforçaient toujours d'avoir au moins deux rois, afin que dans leurs luttes chacun d'eux pût plus sûrement travailler pour lui-même. Les mots tyran ou roi paraissent s'être employés indifféremment à cette époque. Ces monstres oppresseurs perdirent même toute crainte des anathèmes de l'Église, demeurée toujours l'espérance suprême des laboureurs, des marchands, des orphelins, des veuves, de tous les amis de la paix, de l'ordre. Presque tous s'emparaient sans scrupule des abbayes, des diocèses,

(1) Guizot, *Cours d'hist. moderne*, t. 4, p. 185, 186.

(2) Hic rex potius quam marchio potest appellari. Luitprand, *Hist.*, l. II, c. 10.

des évêchés : en sorte qu'ils avaient là à leur service des évêques, des abbés, des moines, qui, plus amoureux de leurs aises terrestres que de la vérité, paraissaient peu disposés à remplir le rôle d'un Nathan ou d'un Ambroise. La vie de saint Romoald nous fournit un curieux trait en ce genre (1). Un certain comte Olibanus de Toscane vint le trouver dans sa solitude, entouré par une escorte brillante. Entré dans la cellule du saint ermite, seul avec lui, *solus cum solo*, il lui fit la confession de sa vie. Le jugement de l'anachorète retentit si nouveau et si sombre aux oreilles de cette victime de passions jusque-là sans frein, qu'il résolut aussitôt de changer de vie : — Jamais, s'écria-t-il, aucun d'eux ne m'avait parlé ainsi. Les évêques et abbés, appelés immédiatement devant Romoald, avouèrent honteusement qu'ils n'avaient jamais osé parler avec la religieuse indépendance du pieux anachorète. Qu'attendre alors, pour la discipline et la religion, d'un clergé tremblant sous la main despotique de ces barons, et chez lequel le courage, l'esprit des saints et des martyrs, qui ne connaissaient point la peur, était éteint?

Tels étaient les châtelains eux-mêmes, tel leur entourage.

« Nous allons descendre, c'est M. Guizot qui parle, au pied du château, dans ces chétives demeures où vit la population sujette qui en cultive les domaines ; sa situation ne ressemble en rien à celle des habitants du château, rien ne la défend, ne la met à l'abri ; elle est exposée à tous les périls, en proie à de continuelles vicissitudes ; c'est sur elle et à ses dépens qu'éclatent tous les orages qui remplissent la vie de ses maîtres. Jamais

(1) St. Pet. Dam., *Vita Romuald.*

(2) Guizot, *Cours d'hist.*, t. 3, p. 304. Paris, 1843.

peut-être population n'a vécu plus complétement dépourvue de paix et de sécurité, livrée à un mouvement plus violent et plus incessamment renouvelé. En même temps, sa condition paraît stationnaire; pendant longtemps on n'y aperçoit aucun changement général et notable : à travers tous les bouleversements qui viennent sans cesse la frapper, on la retrouve presque toujours la même, beaucoup plus immobile, plus étrangère au mouvement social que la petite société qui habite au-dessus d'elle derrière les remparts et les fossés du château. »

Un tel état de choses n'agit que trop rapidement sur la contrée, qui devint, comme à la suite de l'invasion lombarde, un véritable désert. Les forêts, les torrents débordés convertirent en marécages ou en arides clairières ces plages tout à l'heure si cultivées. Les animaux féroces désolèrent de nouveau les campagnes, qui reprirent bientôt leur aspect sauvage. Les solitudes devinrent si grandes, que les moines, après la réforme et la renaissance de la ferveur primitive des ordres bénédictins pendant la seconde moitié de ce siècle et la première du suivant, purent choisir à leur gré (1), *ad libitum*, les endroits qui leur plaisaient davantage, ou convenaient mieux à leurs établissements.

Telle était la perspective de l'Europe au dixième siècle, et pourtant c'est là que nous découvrons le point de départ de l'Europe moderne : le dixième siècle est comme le pivot des histoires européennes; et en cela au moins l'histoire des États pontificaux ne fait point exception, quoiqu'elle le fasse en presque tous les autres points. Là, à travers les sombres et horribles scènes d'anarchie de la dernière moitié du dixième siècle, nous

(1) Fleury, *Hist. eccl.*

surprenons les premières apparitions de ces barons romains qui, depuis ce temps jusqu'à des époques beaucoup plus voisines de nous, se font remarquer sur le théâtre de l'histoire uniquement par leurs luttes les uns contre les autres, ou contre les pontifes : luttes qui ont donné naissance à plus d'une noire tragédie toujours déplorable, quoiqu'elle donne aux pages qui la rappellent tout le vif intérêt du roman. Mais avec la seule exception d'un nom fatal, celui des Cenci, aucun des noms qui ont joué un tel rôle dans les siècles successifs n'a surgi jusqu'alors de ce chaos. Cependant, ils sont là; là, au milieu des catastrophes de ce temps d'enfantement d'un nouvel ordre de société. Bien que les ténèbres les cachent encore, les d'Este de Ferrare, les Traversari et les Polentani de Ravenne, les Malatesti de Rimini, les Pepoli et les Bentivogli de Bologne, les Ordelaffi de Forli, les Alidosi d'Imola, les Conti de Montefaltro in Urbino, les Varani de Camerino, les de Vicos de Viterbe, avec une foule d'autres, dans chaque bourg, village ou château, combattent en embryon pour la domination. L'aurore de l'histoire n'a pas même encore brillé sur les fiers Colonna qui regardaient avec dédain plus d'une maison royale parce qu'elle n'était que d'hier, ou sur leurs grands rivaux les Orsini, ou leurs alliés respectifs, les Annibaldi, les Savilli, les Conti èt tant d'autres. Les ancêtres de ces familles n'étaient pas sans doute les derniers ni les moins brillants parmi ces cavaliers qui sortirent par la porte Flaminienne en 916 pour aller à la rencontre de Bérenger de Frioul, quand Jean X résolut de le couronner empereur. Des bêtes fauves et féroces, des loups, des lions, des ours, des vautours et des monstres encore plus terribles, tels que des dragons dessinés fièrement

sur leurs étendards, donnèrent probablement origine à ces surnoms dont leurs descendants tirèrent à juste titre tant d'orgueil. Les Colonna eux-mêmes n'apparaissent sous ce titre que pendant le onzième siècle. Ils sont originaires de Tusculum, cité natale des Catons. Mais avant d'en venir au lieu de naissance d'une génération de princes romains maintenant en décadence, sinon tout à fait déjà dans l'oubli, nous devons une fois encore reporter nos regards sur la ville pontificale.

Combien son aspect n'est-il pas transformé depuis notre dernière visite! ce n'est plus une ville populeuse, régie par une discipline sévère, par un ordre parfait. Elle est devenue une agglomération de places fortes garnies de tours, disposées pour l'attaque ou la défense. Niebuhr prétend que sur chacune, ou au moins sur les principales des sept collines, il existait une ville séparée lorsque le proscrit Romulus parut sur la scène. Or, voici que son temps est revenu. Encore une fois, chaque colline est entourée par de fortes murailles. Les Stefaneschi dominent le Janicule, les Frangipane le Palatin; ici les Conti, là les Massimi : en un mot, pas un lieu dans Rome qui ne soit un quartier fortifié, une retraite redoutable, garnie de tours, de bastions, entre les mains de quelque famille puissante. Les cimes altières de ces châteaux de forme excentrique et menaçante semblent défier le beau ciel qui brille au-dessus d'eux : les ruines des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des mausolées, des temples, des palais, ont perdu leur pittoresque prestige, ayant été la plupart changés en places de guerre.

Cependant, ce fut la possession de la tombe d'un des plus grands césars qui devint surtout un objet de combats acharnés. Le môle d'Adrien, dominant le pont

Ælius, le seul en ces temps qui réunit les deux rives du Tibre, d'où l'on pouvait conséquemment rançonner ceux qui, pour affaires ou par dévotion, devaient passer par ce pont pour aller de la ville à Saint-Pierre, ou de Saint-Pierre à la ville, parut toujours un point capital. Tout possesseur du château Saint-Ange pouvait exercer la dictature sur Rome dont on le considérait comme la clef. Un visiteur de l'année 962 nous en a laissé la description suivante (1) :

« A votre entrée dans Rome, dit-il, vous voyez une forteresse aussi remarquable par sa force que par son élégance architecturale. Un pont, chef-d'œuvre d'art, est jeté sur le Tibre devant sa façade. Quiconque entre ou sort de Rome de ce côté ne peut éviter ce pont, où l'on ne peut passer sans la permission des maîtres de ce château. Quant à la forteresse elle-même, sa hauteur, pour ne pas parler de ses autres prérogatives, est telle, que l'église construite sur son sommet, sous la dédicace de saint Michel archange, est communément appelée : *Ecclesia sancti angeli usque ad cœlos.* »

Le môle d'Adrien, pendant le dixième siècle, fut donc la clef de Rome : il est aussi, pendant la même période, la clef de l'histoire des États pontificaux. C'est au dedans de ces impénétrables murailles que s'ourdirent ces impies et tragiques complots, dont nous avons déjà vu et dont nous allons encore contempler avec effroi les désastreuses conséquences.

Dans l'année 954, l'usurpateur Albéric II était appelé au terrible jugement, et Frodoard nous dit qu'Octavien son fils lui succéda. La domination de

(1) Luitprand, *Hist.*, l. III, c. 12.

sa famille dans Rome comptant déjà une longue existence et occupant la grande citadelle depuis près de soixante ans, on commençait à lui accorder la sanction de la prescription. Théodora, mère de Maroza, était en possession du château Saint-Ange à la fin du neuvième et bien loin dans le dixième. Albéric II ne s'en dessaisit jamais depuis l'année 926 (lorsqu'il l'eut enlevé à Maroza et au roi Hugo), et le laissa à son héritier. Dans la personne de ce dernier, qui à cette période était à peine sorti de l'enfance (car, selon Baronius, il ne pouvait avoir que seize ans), les maux affreux nés de l'esclavage du siége apostolique parurent atteindre leur plus haut point d'énormité.

A la mort du bon et grand pape Agapet II, en l'année 956, le fils d'Albéric, n'ayant pas encore seize ans, usurpa les clefs de Saint-Pierre et le sceptre de son pouvoir temporel. Il se fit élire pape, comme si une vigilante providence, permettant sans doute le spectacle de ce scandale (car il faut qu'il y ait des scandales), eût voulu convaincre les âges futurs du malheur qu'il y aurait à laisser dépouiller le siége de Saint-Pierre de son indépendance temporelle. Il prit le nom à sa consécration et est usuellement connu sous celui de Jean XII.

Ce fut de ses mains que le premier des césars germaniques, Othon le Grand, reçut la couronne impériale à Saint-Pierre, au milieu d'une incomparable magnificence, le jour de la Purification. Les fêtes et les réjouissances avec lesquelles les Romains célébrèrent le couronnement du premier Othon devaient bientôt céder la place à la plus noire et sanglante tragédie. Douze mois sont à peine écoulés que la scène est changée. Le même empereur Othon, fêté, couronné par Jean XII, et auquel il témoigna tant de marques d'honneur, est maintenant

assis sur un trône, dans la même basilique de Saint-Pierre, fulminant des anathèmes contre Jean, le chargeant d'accusations, qui, si elles sont vraies, n'étaient pas mieux fondées en ce moment que lorsqu'il recevait la couronne des mains de ce pontife : les changements politiques amenaient seuls la différence des situations. C'est de ces temps qu'on doit dater les luttes si souvent renouvelées pendant tant de siècles entre les césars tudesques, d'un côté, et les papes et les Italiens de l'autre. Othon prétextait sans doute les irrégularités de la jeunesse du pontife ; mais la véritable cause fut la permission de venir à Rome, que Jean, malgré les assurances faites à l'empereur, avait donnée Adelbert, fils de Bérenger II, roi d'Italie, détrôné par Othon en 961 et réfugié depuis chez les Sarrasins de Fraxineto.[1] L'empereur, occupé alors au siége du fort Saint-Leo, ou Montefeltro in Urbino, où Bérenger, tyran-roi et usurpateur des États pontificaux, s'était réfugié, s'avança sur Rome, d'où Jean XII et Adelbert s'enfuirent vers les montagnes, probablement à Tusculum ou Albano ; puis, après avoir disposé tout à son gré, renvoya une partie de son armée à Urbino. Les partisans de Jean et d'Adelbert, croyant les troupes impériales laissées dans Rome plus faibles qu'ils l'apprirent ensuite à leurs dépens, les attaquèrent et livrèrent un affreux combat devant le château Saint-Ange. Le sang, coulant à flots dans Rome, fit conclure un compromis entre les Romains et le césar, qui, ayant reçu des otages de ceux-là, se hâta de courir à la rencontre d'Adelbert, qu'on disait préparer une descente armée dans le duché de Spolète. Léon VIII, difficilement échappé à la fureur des Romains, le rejoignit dans son camp bientôt après. Cette contre-révolution, par laquelle l'antipape Léon avait été chassé, ramena dans Rome le fils

d'Albéric, qui se vengea de ses ennemis par des atrocités sans nombre, si toutefois les historiens n'errent point sur des faits qui ne sont pas encore bien prouvés; car le portrait de ce pontife, dont l'usurpation héréditaire devint si fatale à l'Église, aux Romains, à lui-même, ne nous est parvenu que par l'intermédiaire d'écrivains, adulateurs exagérés des Othons et animés contre les Romains par des préjugés outrés. Si nous les en croyons, la fin de Jean fut aussi déshonorante que les plus fanatiques ennemis de l'Église pourraient le désirer.

Après la mort d'Octavien, l'empereur, ne respirant que vengeance, pressa Rome par un siége rigoureux, et la réduisit à une telle disette de vivres, que la mesure de son coûtait trente deniers (1). Il réintégra l'antipape Léon VIII sur la chaire pontificale, d'où il jeta en exil le légitime pape Benoît V, qui, retiré avec quelques membres de son clergé vers la mer Baltique, se fit l'apôtre des idolâtres de ces contrées. Quand Othon se retira de Rome, la peste décima tous les rangs de son armée, ce qui fut regardé par les contemporains comme une juste punition de ses outrages envers le saint-siége (2). La chronique de Farfa nous apprend que, pendant les conflits entre Othon et Octavien, une cruelle famine vint encore accroître les autres misères.

La dynastie suivante, si nous pouvons nous exprimer ainsi, qui régna au château Saint-Ange, fut celle des Cenci. Crescentius, forme latine du nom, est celle qui se rencontre dans les auteurs du temps; mais la forme populaire de Cenci se trouve dans les deux chroniques de Farfa et de Vulturnum. Sigonius l'écrit aussi dans la

(1) Chron. Farf., *Rer. ital. Script.*, t. 2, part. 2.
(2) Murat., an. 964, p. 247.

forme abrégée italienne. Dans les actes où se trouve, dès le dixième siècle, le nom de cette puissante race, il est invariablement écrit Crescentius.

Originaires de Nomentum, selon Baronius, nous trouvons les Cenci constamment mêlés, durant ces siècles de violence, dans les transactions avec Farfa, monastère situé sur les hauteurs Crustuminiennes et dans la contrée Nomentane : puis, dans la dernière moitié du dixième siècle et pendant le onzième, nous les voyons exercer un tel ascendant tyrannique sur les destinées de Rome et les environs, que, dans les temps postérieurs, les Colonna et les Orsini, leurs imitateurs, n'ont jamais atteint. Ils prennent les villes, les châteaux de l'Agro Romano, de près et de loin, et y défient les papes et les empereurs. Les usurpations et les outrages reviennent souvent dans les débats des assemblées nommées *placets*, tenues dans les basiliques de Rome pendant cet âge de turbulence. Lorsque le jour paraît s'élever contre eux, que la loi romaine ou lombarde est pour triompher et que leur défaite paraît certaine, nous les voyons sauter à cheval, suivis de leurs partisans, se précipiter à travers tous les obstacles, vers quelque forteresse parmi les anciennes cités des pays latins, étrusques ou sabins, dont ils s'emparent à main armée. Leur règne et, encore plus, leurs ravages pleins d'opprobre et de sang s'étendent de l'ancien Céré, d'un côté, jusqu'à leurs châteaux le long des grands chemins par delà le Tibre et les hauteurs de Farfa, d'un autre, et de là jusqu'à Palestrina.

Nous découvrons alors des bandes belliqueuses à pied et à cheval, venant mettre le siége devant leurs forteresses, tantôt par la porte de Saint-Pancrace, tantôt par la porte Salara, tantôt par la porte Saint-Jean. Rarement cependant elles reviennent victorieuses, rame-

nant captifs les barons proscrits. On ne peut prendre d'assaut leurs citadelles, qui sont également trop bien munies des fruits du pillage pour être réduites par la famine.

Au dedans de Rome elle-même, ils ont plusieurs châteaux, dont un s'élève sur les ruines du théâtre de Marcellus, où le palais Orsini lui a succédé dans la suite. Ils devaient posséder un autre fort au côté opposé du Capitole. Une rue et un quartier de cette région portaient leur nom.

Paul Bernried, dans la *Vie de Grégoire VII*, nous assure qu'ils avaient des châteaux en plusieurs endroits de la ville éternelle. Mais au temps dont nous parlons, le môle d'Adrien devint le centre de leur pouvoir, et fut même de suite doté du nom nouveau de citadelle des Cenci.

Là, nous les découvrons tantôt trempant leurs mains dans le sang des successeurs des apôtres, tantôt courbant les pontifes sous leur brutale tyrannie, afin que, sous la sanction de leur autorité, ils puissent plus efficacement usurper le patrimoine de Saint-Pierre, et trafiquer de la dignité apostolique, au scandale et aussi pour le malheur de la chrétienté qui le permettait. Nous verrons l'un d'eux, qui, du reste, expia cruellement son impiété, chasser du trône le pontife légitime pour vendre sa place sacrée à un vrai disciple non pas de Simon-Pierre, mais de Simon le Magicien, et garder pour lui-même la souveraineté temporelle. L'esprit de méchanceté qui animait les Cenci apparaît comme quelque chose d'insaisissable et d'immortel. Après les plus terribles revers, ils se relèvent contre la chaire de Saint-Pierre, avec une audace plus vive et plus indomptable. Les restes de l'un d'eux, qui, en l'an 998, fut précipité du sommet du château Saint-Ange, étaient à peine recouverts par la terre, que nous entendons son successeur, probablement son fils, désigné dans un *placet*

au Latran comme le fléau et le destructeur du siége apostolique, *apostolicæ sedis destructor.*

Nous remarquons que les empreintes des pas qui les conduisirent à l'entrée de cette fameuse tour, dans la confusion et les désordres de ces temps, sont teintes de sang. Toutefois, il est impossible de déterminer s'ils arrivèrent au pouvoir par une lutte ouverte, ou par trahison. Ce qui suit est tout ce que nous avons pu recueillir des anciens documents pour éclaircir l'obscurité qui couvre leurs annales.

En 966, les corps du comte Rodfred et de son fils gisaient, couverts de blessures, aux pieds de Jean, un des Cenci. Ce comte Rodfred, il est probable, occupa la grande forteresse depuis la chute de la dynastie des Albérics dans la personne de Jean XII, jusqu'à cette heure qui le déposséda à la fois de la tyrannie et de la vie. Il était venu l'année précédente, à la tête d'une bande formidable de partisans armés, de quelque château de la compagnie, et, de concert avec Pierre, préfet de Rome, porta des mains outrageuses sur le pontife régnant; ils le traînèrent d'abord du palais de Latran, pris d'assaut, vers les donjons de Saint-Ange, et ensuite le jetèrent de là dans un fort de la Campanie, appartenant au comte Rodfred.

Huit ans plus tard, l'intérieur de la citadelle voyait un crime affreux, la strangulation de Benoît VI, très-saint et vénéré pontife, *degnissimo papa.* Il avait succédé, en 972, à Jean XIII, qui occupa la chaire de Saint-Pierre, avec grand honneur et avantage de l'Église, depuis son rétablissement, en 966, jusqu'à sa mort (1).

(1) Platina, *Vita Greg. V.*

Le seigneur de Saint-Ange, qui figure dans cette horrible tragédie, est appelé par Herman Contractus, *Crescentius,* fils de Théodora. On peut conjecturer, non sans fondement que cette Théodora était fille des Albérics. Il est certain que cette dernière famille s'unit aux Cenci par des alliances. Le complice de Cenci en cet attentat, appartenant aussi à une ambitieuse famille de Rome, portait le nom de Boniface Ferrucci. Soutenu par le seigneur de Saint-Ange, Boniface, surnommé Francon, s'introduisit de force pour combler le vide qu'il avait fait par le plus exécrable meurtre. Ses actes ne démentirent point pendant son règne la première démarche qui l'y avait élevé. Il dépouilla les tombeaux des apôtres et les églises de leurs plus riches ornements, et s'enfuit à Constantinople, avant que l'indignation de la chrétienté eût le temps de fondre sur sa tête coupable.

L'Église n'a jamais reconnu le nom de cet infâme intrus dans le cataloguede ses pontifes (1). Donus II succéda à Benoît VI, assassiné. Vint ensuite Benoît VII, d'abord évêque de Sutri. Ce pape était de la race des Albérics; mais sa conduite dans son pontificat tendit largement à effacer le déshonneur attaché à la mémoire de son cousin germain, Jean XII (2).

Quant aux Cenci et aux Ferrucci, nous découvrons que leur alliance pour le crime subsistait toujours. Il paraît aussi qu'il régnait alors une bonne intelligence entre Constantinople, où Ferrucci était réfugié, et le château Saint-Ange.

(983) Jean XIV occupait le siége apostolique depuis déjà neuf mois, lorsque Boniface Ferrucci, l'odieux antipape, déprédateur des basiliques de Rome, revint de

(1) Platina, *Vit. Joan. XIII.*
(2) Murat., an. 972, p. 283.

Constantinople, et, soutenu par les Cenci, lui fit essuyer le traitement de sa première victime, Benoît VI. Jeté dans un obscur donjon, Jean XIV y mourut de faim ou par le poison (1). Mais Boniface porta bientôt la peine de ses infamies. Frappé par une mort soudaine, abandonné de ses partisans, la populace saisit son cadavre et le traîna ignominieusement dans Rome, l'accablant d'insultes et d'outrages.

(985) Martinus Polaccus et Tolomeo da Lucca nous apprennent que Jean XV, qui succéda, possédait une très-vaste érudition. Cenci, maître de Saint-Ange, suscita contre lui, en 987, une telle persécution, qu'il dut quitter Rome. Cette fuite contrariant les desseins de Cenci, il envoya une députation vers le pontife fugitif. Dans une heure fatale à l'Église et à l'honneur du saint-siége, trompé par ces décevantes apparences du respect, Jean XV rentra dans Rome au milieu d'un triomphe éphémère : à peine dans son palais, il perdit son indépendance.

Même dans l'administration de l'Église, les résultats furent déplorables, et méritent d'être abhorrés par les papes. Quoique résidant où il voulait, soit au Latran ou au Vatican, exempt en apparence de toute contrainte, le pape Jean XV devait sentir que, même comme chef de l'Église (et toute la chrétienté s'indigna de ce scandale), Cenci, le tyran de Saint-Ange, était son maître.

Le chroniqueur de Salerne nous dit que sous Jean XV, le pouvoir temporel fut si complétement usurpé par les Cenci et leur faction, que leur règne dégénéra en parfaite tyrannie. On se plaignait vivement en France, que la mère, la tête des Églises, gémissant sous

(1) In castellum sancti Angeli relegatum fame aut veneno enecuit. Herman Contractus, *Chron.*

le joug de ces tyrans, ne pût agir librement ni fortement, même dans les affaires ecclésiastiques. Pour avoir une audience du pape, il fallait donner à Cenci de l'or, des bijoux, des chevaux, et autres objets précieux. Ceux qui ne voulaient pas suivre cette voie se voyaient exclus de jour en jour d'une audience, quelque importante que fût l'affaire à traiter, le sort des dynasties et de l'Église en eût-il même dépendu. Tant de maux semblaient si extraordinaires aux contemporains, qu'ils les regardaient comme des punitions du ciel pour leurs péchés (1).

Pour consolider et étendre son usurpation, cause de tant de scandale et de détriment aux plus chers intérêts de la religion, Cenci essaya de contracter une alliance matrimoniale entre sa famille et celle du pontife, pensant que les possessions ainsi obtenues lui seraient plus sûrement garanties, comme par l'acte du souverain légitime, que s'ils dépendaient uniquement de titres gagnés par le meurtre et soutenus par le sacrilége. Nous devons au discours adressé par un abbé de Farfa à ses moines, dans leur salle ordinaire de réunion, de connaître les trames de cette famille, à une époque où l'on doit plutôt deviner que comprendre les transactions les plus importantes des empires, à cause des ténèbres répandues partout.

Il apparaît par cette narration des événements arrivés dans les premières années de l'abbé Hugon, qu'on donnait ordinairement le titre de *Grand* à Jean XV, et que le tyran de Saint-Ange était connu sous le titre de Cencio ou Crescentio a Caballo Marmoreo : peut-être parce que près de son palais héréditaire se trouvait une statue équestre mentionnée dans le récit du pèlerin de 800. Il n'est pas aisé de décider si elle se trouvait

(1) Gerb., ap. Baron, an. 992.

sur le Quirinal, près du Capitole, ou du théâtre de Marcellus. Donc, entre le neveu de ce pape qui est appelé *major*, dont le nom était Benoît, et Théodoranda, fille de Cenci, une alliance fut contractée, le pape Jean assignant pour dot la province entière de Sabine et *plures alias.* « Venu dans la Sabine, continue l'abbé, le jeune couple résida d'abord dans le château d'Orco. En ce temps, l'abbé Hugon mon prédécesseur, hélas! trop adonné aux plaisirs de la vie mondaine, gouvernait le monastère. La jeune comtesse commença le drame qui devait suivre en comblant l'abbé de caresses et de flatteries. Elle lui apprêtait de ses mains les mets délicats qu'il aimait le plus. Elle lui servait elle-même les pièces les plus exquises lorsqu'il siégeait à sa table, et le fêtait en toute manière. Très-assidue dans ses visites, elle avait soin, si quelque empêchement la retenait, d'envoyer les serviteurs du château, portant toujours quelque aimable message de la dame Théodoranda et rapportant quelque compliment convenable de Hugon. En ce temps, la forteresse de Tribuco était occupée, de par l'abbé, par Martin Riconis : néanmoins l'abbé retenait en sa possession la rocca ou la partie la plus élevée de la place, la dominant tout entière. Lorsqu'un événement l'appelait au loin, il confiait cette rocca à ses vassaux de la basse forteresse, à Riconis et à ses bandits, qui la lui rendaient à son retour ; maintenant, les fils de Riconis et leurs partisans, livrés à toutes sortes de crimes et de brigandages, pillaient et maltraitaient tous les voyageurs ou autres qui passaient par le pays. Par là ils soulevèrent beaucoup de haines et de hontes contre l'abbé Jean ; ce qui lui causa de très-vifs chagrins.

« En partie pour se délivrer de cette bande perverse et effrénée ; en partie par l'effet des flatteuses attentions

qui inclinaient son cœur vers le comte Benoît et son épouse la belle et caressante Théodoranda; en partie aussi par l'espoir dont le comte et la comtesse l'avaient entretenu d'obtenir un somptueux et riche missel, qu'ils avaient exhibé à ses regards désireux, lui donnant à entendre qu'il serait sien, sans que personne en fût instruit excepté le moine Lupo et le chanoine Urso, la forteresse de Tribuco fut donnée au comte et à la dame Théodoranda, par cette sorte de papier de loi appelé *tertium genus* dans les cours romaines.

« L'acte était régulièrement préparé ; mais lorsque, prétextant qu'il appartenait au pape Jean, oncle du comte, ils refusèrent de remettre le missel, merveilleux à tous égards, pesant 30 liv. d'or, l'abbé ne voulut point signer. Alors, ce premier plan manqué, le comte et Théodoranda cherchèrent les moyens de faire passer entre leurs mains Tribuco par quelque bas stratagème. On ne pouvait espérer de le prendre de force, gardé vigilamment, comme il était, par ceux qui unissaient la ruse la plus fine à la plus indomptable férocité : *feroces et nimis astuti.* »

L'abbé décrit alors comment ils réussirent, par la plus noire perfidie, à s'emparer de Tribuco. On attira les chefs et les plus redoutés des brigands à une fête dans les murs d'Orco. Le lecteur peut s'imaginer ce qui suivit. Cependant ceux qui restèrent ne rendirent le fort qu'après un an de siége. Cenci, à peine devenu maître de la place, s'empara du commandement de toute la seigneurie de Farfa, et subjugua la contrée entière autour de ses domaines (1).

Pour avoir faiblement cédé à l'usurpation de Cenci,

(1) *Chron. Farf.*

il s'attache un stigmate indélébile au nom de Jean XV, qui, sans cet incident, tiendrait rang parmi les pontifes les plus vénérés. Il apparaît cependant que le tyran n'hésita pas à recourir à la violence, lorsqu'il ne pouvait autrement courber sous sa loi son captif.

Dans le *placitum* tenu à Rome, par Othon III et Grégoire V, immédiatement après la mort de Jean XV, en 996, on accusa Crescentius d'avoir outragé et maltraité, à plusieurs reprises, le pontife précédent (1).

Ces événements arrivèrent dans l'été de 996; et de bonne heure, nous voyons, l'année suivante, la bannière des Cenci flotter au sommet de Saint-Ange, tenant Rome et ses dépendances en leur pouvoir. Cenci réussit enfin à placer sur la chaire de Saint-Pierre un homme selon son cœur. « Longtemps accoutumé au commandement, dit Muratori, insouciant de ses serments de fidélité, et oublieux des devoirs de gratitude envers le pontife Grégoire V, Cenci commença contre lui la plus indigne persécution. » Il le contraignit à fuir de Rome, dépourvu de tout, sa vie même étant en danger (2). Cenci, maître absolu de l'autorité suprême, se livra à tous les excès de son odieuse perversité. Grégoire lui envoya des légats, qu'il fit saisir et jeter en prison ; Grégoire lança contre lui l'anathème de l'excommunication, mais il le reçut avec un sourire dérisoire. C'est alors qu'il ne rougit pas de contracter un vil marché avec un certain Grec, du nom de Jean Philogatus, dans le but de l'élire pape, pourvu que, se bornant aux affaires spirituelles, il abandonnât entièrement le gouvernement temporel aux mains de Cenci. C'est le témoignage ex-

(1) *Annal. Saxon*, ap. Eccard.

(2) Obligò Gregorio V, a fuggirsene da Roma, nudus omnium rerum, a mettere in salvo la vita. Murat, an. 997.

près de l'historien Muratori : « *Si accordarono insieme, che il governo temporale di Roma restasse a Crescenzio, e Giovanni fosse creato papa, con contentarsi del governo spirituale della chiesa di Dio.* » On voit par là de quelle respectable antiquité, de quel magnifique patronage peuvent s'honorer ces penseurs modernes qui prétendent *séculariser* le domaine papal; penseurs ineptes, politiques étourdis, qui ne raisonnent ainsi que par ignorance des faits et des événements de l'histoire des États pontificaux.

Voici comment le chroniqueur saxon trace le portrait de l'antipape, créature de Cenci, connu sous le nom usurpé de Jean XVI. « Ce Jean Philogatus, Grec, de condition esclave, ne connaissait point d'égal en ruse et en artifice. Il se présenta la première fois à la cour d'Othon le Grand, sous le costume d'un mendiant. La princesse Théophania le remarqua, parce qu'il avait rédigé sa pétition dans sa langue tant aimée. Jean, souple, délié, sut si bien s'insinuer dans ses faveurs, qu'il parvint vite aux premières places, *pene inter primos.* » Théophania et son impérial époux Othon II, étant morts jeunes, Othon III, enfant, laissa Jean dans sa cour. Ce Grec rusé, étant abbé de Nonantula, un des plus riches monastères d'Italie, se fit nommer évêque de Plaisance, après en avoir chassé le pasteur canoniquement élu. Son administration n'y fut signalée que par des déprédations et des actes ignobles. Tel était le pontife, favori de Cenci, prêt à séculariser le gouvernement de l'État papal pour se livrer plus efficacement à l'administration des intérêts spirituels de l'Église de Dieu.

Justice ne se fit pas attendre. Ni Cenci ni Jean ne jouirent longuement de leur sacrilége usurpation. Othon III, apprenant la nouvelle des commotions de

Rome, se mit aussitôt en marche à la tête d'une nombreuse armée. Jean, se voyant perdu, essaya ses anciens artifices pour échapper à la ruine. Ses efforts demeurèrent infructueux. Il fut arrêté, dans sa fuite, par les Romains, qui, dans l'excitation de leurs basses passions, ne connurent point de pitié.

D'après ce que saint Pierre Damien rapporte, alors qu'il adressait un salutaire avis à un autre antipape, Cadolaüs, que nous verrons figurer plus tard avec les Cenci, il paraîtrait que ce malheureux Grec fut arrêté au milieu de sa fuite. Il lui applique le passage suivant d'Ézéchiel (1) :

« Et une multitude de peuple fondra sur toi, munie de chariots et de roues. Ils seront armés contre toi de toutes pièces ; et je placerai le jugement devant eux, et ils te jugeront dans leurs jugements. Je montrerai ma jalousie contre toi, et ils l'exécuteront avec furie ; ils te couperont le nez, les oreilles ; et ce qui restera tombera par l'épée. » L'antipape éprouva l'effet de la menace prophétique.

Il fut privé de ses yeux, placé sur un âne, la face tournée vers la queue, qu'il dut tenir dans sa main, et promené par les rues de Rome, au milieu des sarcasmes et des menaces du peuple. On lisait sur un écriteau attaché à sa poitrine la sentence terrible de cet aventurier : « *C'est ainsi que sont punis les usurpateurs du saint-siége.* »

D'après une indication de saint Nilus, qui intercéda pour mitiger les châtiments de son malheureux compatriote, il paraîtrait que cette scène n'eut lieu qu'après que Philogatus eut été dégradé, en présence du pape, selon les prescriptions canoniques.

(1) Ezéchiel, XXIII, 24, 25.

Quant à Cenci, le premier auteur de tant de crimes, selon certains historiens, il fut décapité devant cette grande citadelle, si longtemps la pierre angulaire de sa tyrannie, à la vue d'une foule innombrable. Douze autres, apparemment membres du sénat de Cenci, subirent la même peine. Othon, indigné, fit suspendre les corps sans tête de ces tyrans, aux parapets de la citadelle, d'où ils avaient si souvent regardé avec hauteur les scènes mémorables de leur usurpation.

Muratori adopte cette narration d'après Ditmar et l'annaliste saxon; mais Glaber, moine, qui écrivait peu après ces événements, varie un peu dans son récit. Lorsque Cenci, selon Glaber, apprit l'approche d'Othon, il se retira avec ses partisans dans une tour hors de la ville, au delà du Tibre, et qu'ils appellent *inter cœlos* à cause de sa hauteur. Ils y préparèrent une défense jusqu'à la mort. L'armée d'Othon, assiégeant cette tour, l'environna de toutes parts, de sorte qu'ils ne purent ni sortir ni recevoir d'assistance. Voyant alors qu'il n'y avait plus d'espoir qu'en s'abaissant devant Othon, Cenci, par la connivence de quelques officiers impériaux, réussit à parvenir en présence de l'empereur, auquel il demanda à genoux son pardon et la vie (1). Othon, silencieux, le regarda quelque temps avec un œil railleur; puis, sa contenance s'assombrissant à mesure que la colère enflammait son âme : « Pourquoi, dit-il d'un ton de reproche aux nobles qui se tenaient là, pourquoi avez-vous permis de paraître ici à ce prince des Romains qui fait et défait les empereurs, qui viole les constitutions, qui même élève ou renverse des papes, à son gré? Reconduisez-le au trône de sa grandeur, jusqu'à ce que nous lui préparions

(1) St. P. Dam., ap. 1, a cad.

une digne réception. » Poussé au désespoir, Cenci résista avec furie jusqu'à la fin. Après que les bas murs eurent été pris et la grande porte de la forteresse enfoncée, on nous le représente montant d'étage en étage, combattant à outrance comme un tigre. Enfin, l'ayant pris sur le sommet de la tour, couvert de blessures, parmi des monceaux de cadavres égorgés autour de lui, les guerriers impériaux le précipitèrent en bas, et sa cervelle vola en éclats. Son cadavre fut alors traîné dans la fange, attaché à la queue d'un bœuf, et enfin suspendu à un gibet, à la vue de tous. Glaber ajoute que l'empereur, interrogé avant cette dernière ignominie, répondit: « Suspendez son cadavre à la plus haute tour, afin que les Romains sachent que je n'ai pas enlevé subrepticement leur prince. » La catastrophe, quoiqu'un peu différente, n'est pas moins terrible selon les auteurs italiens. Léon d'Ostie, saint Pierre Damien, Arnolfe de Salerne et l'archevêque-historien de Milan, nous disent que Cenci ne se rendit que sur la promesse jurée d'Othon. Il importe peu de décider lequel des deux récits on doit adopter. Celui de Glaber est tout à fait conforme à l'esprit de ces temps farouches. Mais quelque version qu'on choisisse, la conclusion sera que, du commencement du règne de cette seconde dynastie du château Saint-Ange, les Cenci, jusqu'aux actes les plus odieux et les plus sacriléges, la spoliation et le meurtre composent seuls les annales de ces usurpateurs.

La domination des Cenci, née dans le sang, trébucha et s'éteignit dans le sang. Exemplaire et juste rémunération! Le 3 des calendes de mai 988 vit la fin tragique de ce tyran.

(1) Glaber, l. 1, c. 4.

Le 18 février suivant, Grégoire V cessait de vivre. Sa mort est enveloppée de mystère. On le décrit comme de taille majestueuse et de belle figure : *oculis vultuque decorus;* un des plus savants de son siècle; prêchant souvent en trois langues, franque, vulgaire, latine, aux nombreux pèlerins qui venaient au tombeau des apôtres. (Nous remarquerons, en passant, que c'est la première fois qu'on trouve la mention d'une langue vulgaire.) Très-charitable, Grégoire distribuait, chaque dimanche, des vêtements à douze pauvres, en l'honneur des douze apôtres (1).

Nous résumerons ici, en peu de mots, notre jugement sur les papes de cette seconde période, la plus sombre et la plus perverse de l'ère chrétienne.

Benoît V, successeur de Jean XII, en 964, était un saint et très-outragé pontife. Ses compagnons devinrent les apôtres des barbares, et un d'eux est rangé parmi les saints. Jean XIII, qui lui succéda, régna de 965 à 972. Les écrivains les plus impartiaux parlent hautement à sa louange : *degnissimo papa*, selon Muratori. Benoît VI tomba victime des Cenci et des Ferrucci. Donus II régna peu de mois et échappe à la censure. Platina lui-même dit que son successeur Benoît VII était excellent. Jean XIV devint une autre victime des Cenci et des Ferrucci. Il est inutile de revenir de nouveau sur Jean XV et Grégoire V.

(1) Baron., an. 999.

CHAPITRE XVIII.

Sylvestre II. — Les barbares et les grands saints du dixième siècle. — Contrastes. — Crimes et actes de dévotion. — La foi dans cet âge ténébreux.

Sylvestre II monta sur le trône de Saint-Pierre le 2 avril 999. Ses extraordinaires et universelles connaissances en auraient fait un homme remarquable en tout âge, mais dans les temps barbares où il vivait elles le firent regarder comme un prodige.

Il n'était point cependant une lumière solitaire, mais comme le centre d'une multitude d'autres étoiles non moins brillantes.

Une discussion en forme eut lieu à Ravenne entre lui et Otric de Saxe, lorsqu'ils faisaient tous deux partie de la cour d'Othon III; preuve qu'il n'était pas sans rival dans les sciences. Les liens de l'amitié et des relations continuelles l'unissaient au savant abbé Guérin, dont le cloître Saint-Michel de Cuson fut toujours une pépinière d'artistes et de savants. Vivaient encore de son temps Adelbold, biographe de saint Henri empereur, et qui peut être estimé égal ou même supérieur à Sylvestre, surtout par sa profondeur et son exactitude en histoire ; saint Berward, évêque d'Hildesheim, et la fameuse religieuse Roswitha.

Lorsque nous jetons un coup d'œil sur l'état du catho-

licisme à cette époque, nous sommes remplis à la fois de joie et d'étonnement, à la vue des nombreux et splendides exemples de sainteté qui l'ornent de toutes parts, à la vue de ces merveilleuses transformations opérées parmi les païens du Nord et de l'Orient par les labeurs d'apôtres infatigables. Au commencement de ce siècle, de féroces et innombrables bandes de barbares envahissent l'Europe chrétienne; pillent, incendient les églises; souillent, dévastent les monastères; chassent les savants et les apôtres de leurs solitaires retraites. La beauté, l'ordre, la félicité de la société chrétienne semblent avoir pour jamais succombé et disparu sous leurs coups.

Voyez maintenant quel changement! et cependant ce siècle n'est pas encore fermé.

Les Normands commencent à révérer les premiers objets de leur haine et de leur persécution. Les plus terribles ennemis du nom chrétien, les Hongrois, ont un apôtre pour roi, se glorifiant de son diadème seulement parce qu'il est le don du lieutenant de saint Pierre (1). Les fiers Slaves sont convertis. Cette mystérieuse et irrésistible oscillation de barbares du Nord et de l'Orient, qu'on ne pouvait arrêter ni vaincre, subit enfin un échec. Ce que ni les césars ni les paladins de Charlemagne n'ont pu faire, est achevé triomphalement par les saints du dixième siècle. L'Europe, le monde de la civilisation chrétienne, se constitue enfin impérissablement par la conversion des Normands, des Slaves, des Magyars.

Ces conquérants païens qui avaient, pour ainsi dire, broyé l'Occident, sont vaincus par ces moines, par ces prêtres, issus du sang même des martyrs qu'ils avaient

(1) *Act. Sanct.*, 2, Sept., *Vita St. Steph.*, Dis. præv., n. 185, 186, 187.

cruellement immolés. C'était là le triomphe de l'Église dans ce sombre dixième siècle. Des apôtres envoyés par Rome ou élevés dans son sein plantèrent la foi sur le sol hongrois, danois, scandinave, polonais. Les tribus de race slave, même les Russes, se soumirent au joug des pacifiques missionnaires; tandis que, vers un autre point du ciel, la croix, également puissante, repoussait par delà les Pyrénées les sectateurs de Mahomet. Tout cela démontre bien au plus sceptique que, pendant le dixième siècle, l'Église était ornée par de grands et nombreux saints, parmi lesquels nous remarquons saint Bennon, fondateur de Cluny, cette abbaye, école de sainteté et de science; saint Adelbert, apôtre des Slaves; saint Romoald, réformateur des bénédictines d'Italie, précepteur de tant d'autres saints ; saint Étienne, roi et apôtre de Hongrie; saint Bruno ou Boniface, apôtre des Russes; saint Sifrid, apôtre des Suédois; saint Olaüs, apôtre de Norwége; saint Dunstan, archevêque de Cantorbéry; saint Bennon, évêque de Metz; saint Méginrade d'Einsiedeln; saint Jean de Vaudières; saint Gosselin de Toul; saint Guibert de Gemblours; saint Gérard de Brogne; saint Odon de Cluny; saint Udalric, évêque d'Augsbourg; saint Brunon, archevêque de Cologne; sainte Mathilde, épouse de Henri l'Oiseleur, mère de saint Bruno et d'Othon le Grand; sainte Adélaïde, épouse d'Othon le Grand; saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne; saint Jean de Parme; saint Bernard de Menthon; saint Éthelwulf de Winchester; saint Oswald de Worcester; saint Édouard, roi, et sa sœur sainte Édithe; saint Rosen, évêque de Dume, cousin du roi Alphonse le Grand; saint Libentius, compagnon de Benoît V en exil; l'illustre saint Nilus d'Italie. Le grand empereur saint Henri allait bientôt paraître.

Assurément, ce n'est pas quand l'Église est entourée par des enfants rayonnants de sainteté et de zèle apostolique, couronnés par tant de miraculeux succès, qu'on peut dire que toute gloire s'est retirée d'elle et que son divin fondateur a cessé d'être merveilleux en ses saints.

Ce ne sont point là des fictions. Tous ont vécu, travaillé, souffert pour l'amour du Christ, et propagé sa loi. La terre les honorera éternellement et leurs œuvres vivent après eux. Puis, comme nous l'avons observé, quand même les actes authentiques de leurs vies ne seraient pas venus jusqu'à nous, cette incroyable transformation opérée avant la fin du dixième siècle parmi ces peuplades idolâtres qui ruinèrent, bouleversèrent la chrétienté à son commencement, avec les services immortels rendus aux sciences, à la vertu, fondées par ces saints au milieu de l'anarchie universelle, suffirait, à elle seule, pour prouver que ce n'est pas en un temps où l'Église opère ces merveilles au milieu de difficultés, de désavantages innombrables, qu'on peut dire que le Saint-Esprit l'a abandonnée.

Quoi donc maintenant est la fiction? est-ce le sombre tableau qu'on a fait de ce siècle, ou est-ce la brillante peinture que nous venons d'en esquisser? Tous deux ne peuvent être vrais; ils sont trop contradictoires. Il n'y a pas de communion entre des choses qui se repoussent si violemment. Il y a là plus de répugnance qu'entre la lumière et les ténèbres. La description de ce siècle paraît être le mélange de ce qu'il existe de plus diabolique et de plus divin dans une masse en fermentation, la confusion affreuse, la lutte inextricable des anges et des démons dans les mêmes orgies, sur la même arène. Des deux peintures, l'une serait-elle donc la création d'une

imagination échauffée et vagabonde? Non, les deux esquisses sont vraies, fondées sur des faits réels. Aucune n'est trop exagérée, aucune ne manque de preuves. En effet, ce siècle n'est en rien plus uniforme que dans sa difformité. Partout, du commencement à la fin, ses traits dominants sont : désordre, ténèbres, brutalité, ignorance, abaissement des choses divines et humaines dans la fange des passions, revers, et transitions violentes, imprévues, incessantes. Ses ténèbres ne sont point relevées par une lumière fixe; mais, à travers les nuages, nous voyons de temps en temps briller des éclairs de génie, de savoir, de sainteté, du zèle le plus étonnant. Cette scène, si révoltante par ses horreurs de sang, de rapine, d'outrage, de calamité en tout sens, est traversée de toutes parts par des saints ornés des plus sublimes vertus, répandant partout des grâces si célestes, qu'ils paraissent moins les enfants de cette terre corrompue que des anges envoyés pour la sauver.

Aucun siècle dans tout le moyen âge ne ressemble à celui-ci. C'est le siècle neutre et de transition. L'ancien monde romain dans lequel toute connaissance était un regard en arrière, tout progrès une imitation, est séparé par ce siècle, comme par un pays entre royaumes opposés, de ce nouvel ordre social sur lequel un génie créateur a gravé partout ses traces originales. Il vit la dissolution totale de l'ancienne et la naissance de la nouvelle société. Il fut à la fois un tombeau et un sein générateur. Enrichi des matériaux de la vieille civilisation (qui n'ont disparu que pour s'incorporer avec le sol par l'action de la ruine), l'Occident est maintenant planté par un peuple nouveau, peuple que caractérise à la fois une variété infinie et la plus vive et parfaite unité.

Les races qui n'avaient jamais quitté leurs tendances

nomades, bien avant même dans l'ère carlovingienne, sont maintenant, dans ces nombreux châteaux semés sur la face de l'Europe, dont chacun est un petit royaume, aussi impérissablement enracinées dans le sol, que la verdure qui lui adhère de plus près qu'un vêtement. Jusqu'alors nous n'avions entendu parler que de rois des Goths, des Francs, de l'Orient, ou de l'Occident, des Angles, des Bourguignons ou des Lombards; princes, ducs, comtes, tiraient leurs titres non de tel ou tel territoire ou cité, mais de cette race d'hommes, Bénéventins, Bavarois, Slaves, Hongrois, à la tête desquels ils marchaient, ou dont ils réglaient les campements. C'était comme si toutes les populations fussent considérées en marche, et ne pas tant habiter que bivouaquer dans telle ou telle contrée, d'où, selon les impulsions de l'intérêt, de la gloire, de la nécessité, ils devaient bientôt lever leurs tentes pour les transplanter ailleurs.

Maintenant, au contraire, tous les titres se tirent du pays. Ce ne sont point seulement les rois ou les plus puissants de leurs princes subordonnés qui prennent leur désignation des contrées où ils tiennent le sceptre : tout petit noble, tout besoigneux chevalier se fait gloire de porter le titre de quelque portion de territoire, de quelque défilé sauvage et meurtrier, d'un amas de tours et de murailles qu'il appelle son château et qui est strictement la capitale d'un petit royaume. Dans ce nouvel état de choses, les derniers vestiges de la civilisation romaine, par qui toute idée d'individualité était détruite, disparurent entièrement, et l'univers se précipita vers l'extrémité opposée. L'individualité parut dans toute sa force. En l'absence de tout gouvernement systématique ou de garantie pour l'ordre, elle put développer

toutes ses ressources et révéler son caractère, de sorte que parmi ces sauvages et universelles scènes d'anarchie, dans laquelle les Sarrasins, les Normands, les Hongrois plongent le monde carlovingien, chaque homme vivait pour lui seul. C'était le temps où se pouvait manifester tout ce qu'il existait en chaque individu de penchant, d'impulsion, d'ardeur pour le bien ou pour le mal. C'étaient comme les frénétiques saturnales des habitants de l'Occident qui suivaient toutes les impulsions des plus violents instincts, sans une ombre de ces contraintes de politique, d'opinion, ou d'autres freins de la civilisation, qui avaient été regardés pendant longtemps comme les sauvegardes de la société.

Ce mystérieux conflit décrit par saint Paul, ayant son arène dans nos membres, dans ce corps de mort où la grâce et le péché, le vieil Adam et le nouveau, ce qu'il y a de plus pur ou de plus divin et ce qu'il y a de plus impétueux ou de plus mauvais, sont en duel quotidien pour la souveraineté (duel dans lequel cependant la volonté humaine, quoique éprouvée, est toujours assez libre pour choisir son drapeau), ce mystérieux conflit n'avait jamais, depuis le rachat de l'humanité, exercé une plus violente et plus tragique influence qu'en cet âge, qui n'était pas moins prééminent en foi vive qu'en brutales et irrésistibles passions. De là cos soudaines transitions, ces chocs opposés qui marquent uniformément son caractère. Il paraît incessamment poussé de çà et de là par le combat acharné de puissances ennemies se disputant la maîtrise. L'anarchie du monde extérieur se rencontrait en petit dans la poitrine de chaque homme. C'était là néanmoins l'heure génératrice des nations, l'heure créatrice de la société future, et l'esprit de Dieu planait sur ces éléments en travail.

Jamais, avant ou après, il ne régna en Europe une turbulence si universelle, un combat si terrible comme alors, et cependant jamais l'unité des nations chrétiennes ne fut plus complète.

Le Hun et le Celte, l'Espagnol et le Slave, le Sicilien et le Normand, le Lombard, le Saxon, le Teuton, le Franc, ne pratiquaient qu'une même religion, un même culte, s'agenouillaient avec le même respect devant la tombe de saint Pierre, baisaient les pieds de son successeur. Ils avaient tous abjuré leurs erreurs, leurs superstitions héréditaires, leurs pratiques idolâtriques. La forme de leurs gouvernements, leurs lois, leurs arts, leurs sciences, leurs actes, leurs titres, tout prouve que chez eux le christianisme s'était déjà insinué dans toutes les veines de leur organisation sociale. Ceux qui, poussés par des passions brutales, profanaient les institutions les plus saintes croyaient néanmoins toujours en Dieu. Des monstres de férocité, indomptables, rugissants comme des lions ivres de sang, s'apaisaient quand on les menaçait de les séparer de la communion des fidèles.

Dans le plus brutal paroxysme de leur manie sanguinaire pour la guerre ou le pillage, dans leurs cruautés, même dans leurs voluptés, on peut dire avec vérité, autant que l'atteste leur foi vive, ardente et leur instinct universel de l'importance du secours de la Divinité, que ces générations vivaient, s'agitaient dans le christianisme, *in quo vivimus, movemur et sumus*.

Voici un échantillon de cet âge dans la personne de cet homme que les Italiens du nord élurent en 1002 pour leur roi. C'était Hardouin, marquis d'Ivrée, vraie bête fauve sous forme humaine (1), qui n'hésita

(1) Murat., an. 999.

pas à assassiner Pierre, évêque de Verceil, et à faire rôtir son corps, selon le récit de Muratori.

Le même historien nous dit que, bientôt après son élection, sa brutalité commit de tels outrages, que, se repentant de leur choix, les princes lombards supplièrent saint Henri, l'empereur, de les délivrer de ce monstre (1). Pour une petite contradiction, il saisit par les cheveux le vénérable évêque de Brescia et le jeta par terre. La fuite seule sauva de sa sanglante fureur l'évêque d'Asti, assailli par lui et expulsé de son siége. En un mot, *episcopicida* ou tueur d'évêques fut le nom du roi Hardouin. Cependant il suspendait une campagne pour célébrer une fête. Il consuma ses dernières années dans la pénitence, la prière, la mortification de ses passions, qui, aux jours de son orgueil et de son pouvoir, l'avaient fait plus semblable à un monstre qu'à un homme. Il plaça sa couronne et ses autres insignes de roi sur l'autel du monastère de Fructuaria, coupa ses cheveux flottants, et changea son manteau royal pour le rude et humble habit de moine. Il s'efforça d'imiter le roi-prophète pénitent, et ses contemporains crurent généralement que ce monstrueux criminel mourut de la mort des saints (2).

Saint Romoald, à la fleur de l'âge, était cruellement menacé d'être déshérité par son père, ou des plus puissants nobles de Ravenne, parce que, par horreur du sang, il se montrait contraire à une lutte survenue entre son père Sergius et son proche parent, au sujet d'une prairie. Sergius commit un fratricide dans un de ces combats : il tua d'un coup son propre parent; puis,

(1) Murat., an. 1002.
(2) Murat., an. 1314. Rohrbacher, t. XII, p. 488.

comme Hardouin, vécut et mourut dans les austérités et les rigueurs monastiques de son temps.

Prenez maintenant une idée de forme différente de cette souveraineté que la religion ne cessa jamais d'exercer, même sur les pécheurs les plus désespérés.

Parmi eux se trouvait Rinieri, marquis de Toscane. C'était un Hérode. Ce même marquis, le plus puissant d'Italie, disait ordinairement, qu'il se sentait plus impressionné en présence de saint Romoald que devant l'empereur lui-même. Quand ses yeux sont sur moi, je ne sais que dire pour m'excuser ou me défendre. Tant il était vrai, ajoute saint Pierre Damien, que ce grand serviteur de Dieu possédait une telle grâce d'en haut, qu'il remplissait d'une terreur divine eux des méchants et surtout des plus puissants de la terre, qui paraissaient devant lui, reconnaissant ainsi l'influence de l'Esprit-Saint, devant lequel le coupable tremble (1).

Il est probable que le roi Hugo, protecteur de Luitprand, ne fut surpassé par aucun de ses contemporains dans les débauches, les sacriléges, les cruautés, le meurtre. Il commit toute sorte de crimes. L'anecdote suivante montrera qu'il n'était pas sans quelque vertu, et nous aidera à comprendre cette union anormale de la piété et de la perversité qui, en cet âge, caractérisait l'individu autant que la société entière.

L'anecdote a trait aux aventures d'un espion envoyé par Bérenger II, rival d'Hugo, pour reconnaître le pays et sonder les dispositions des princes italiens. En habit de pèlerin, dit Luitprand, et comme un de ces pauvres en route vers Rome, Amédius essaya de traverser incognito les défilés des Alpes, pour venir en Italie. Il réussit

(1) St. P. Dam., c. xvi, 67.

à s'introduire non-seulement dans les châteaux de divers princes et chefs lombards, mais aussi à s'insinuer dans leurs plans et leurs désirs. Il jouait si adroitement son rôle et changeait si vite ses costumes, qu'il paraissait difficilement être la même personne en deux places différentes. Les plus actives recherches du roi Hugo ne contribuèrent qu'à l'amener plus vite dans le palais lui-même. La métamorphose y fut si complète, qu'étant assis à côté des pauvres secourus par Hugo il en reçut un vêtement de charité. C'est là le point de l'anecdote que nous voulions faire ressortir. Cette sollicitude charitable d'un prince couvert de tant de crimes ferait honneur à saint Louis ou au bon roi Édouard.

Retournons maintenant la médaille, ou plutôt considérons-la sous un autre point de vue. Le trait suivant pourra surprendre, et témoigner, à la fois, que ce levain de férocité, inhérent à cette époque, fermentait même dans les âmes de ceux qui se réfugiaient dans le cloître : témoin la significative harangue de saint Romoald, au sujet d'un coupable saisi dans son monastère.

En une certaine fête, alors que saint Romoald s'entretenait sur des sujets pieux avec ses moines, il interrompit tout à coup son discours, criant avec anxiété : vite, vite, un voleur s'introduit dans la cellule du frère Grégoire ! Ce même moine devint ensuite archevêque parmi les idolâtres. On courut aussitôt à la cellule, on trouva le voleur, on l'amena en présence du saint, et on demanda ce qu'on en ferait.

« Je ne sais trop, frères, dit saint Romoald, ce qu'on doit faire de ce méchant. Lui arracherons-nous les yeux, comme c'est l'usage ? Si nous le faisons, il deviendra aveugle et aura besoin de quelqu'un pour le conduire. Lui couperons-nous les mains, autre châtiment usuel?

Alors, ne pouvant se sustenter par le travail, il mourra de faim. Il ne pourra sortir de Val di Castro, si nous lui amputons les pieds. Donc, emmenez-le, et apportez-lui à manger : pendant ce temps-là, nous examinerons ce que nous devons en faire. » Et ainsi le saint homme, imitant le Seigneur, toujours miséricordieux, reprit doucement le voleur, après qu'il l'eut sustenté, et le renvoya en paix, en l'exhortant à mener désormais une meilleure vie (1). L'abbé de Farfa, dans un discours tenu à ses moines, rappelle comment, alors que Jean, un des fils de Théodoranda, était vivement pressé par les forces papales dans Palestrina, son frère Cencio vint, un jour de Saint-Pierre, prier les moines de Farfa de célébrer des messes pour lui : car il leur avait été dit par un bon serviteur de Dieu qu'ils n'avaient d'espoir qu'en un sacrifice offert sur l'autel de Notre-Dame de Farfa (2). Et alors, continue le saint abbé, car Hugo était un dévot et zélé chrétien, vous avez montré votre charité envers ces persécuteurs des nôtres, dans leur détresse. Car vous avez prié pour eux pendant trois jours en jeûnant, et avez ainsi attiré sur vous-même la colère du pontife, en sympathisant avec des proscrits.

Enfin, il existait des géants en ces jours-là. On ne connaissait point d'indifférence, d'infidélité, de modération. La masse entière et turbulente de l'humanité en Occident était animée par le principe de la religion et de la grandeur, par la foi. Penser que les hommes, si vous voulez les monstres de ces âges, n'étaient pas aussi sérieux que pleinement sincères dans leurs repentances ou leurs crimes, dans leurs bonnes ou mauvaises actions, est une absurdité que peuvent seuls soutenir des hommes qui,

(1) St. P. Dam., c. XII, 62.
(2) *Chron. Farfa.*

comme Gibbon ou Voltaire, doutent des opérations de la foi dans les autres, parce qu'ils sont eux-mêmes insensibles à sa divine influence : dire que la superstition et non la foi les animait, c'est simplement confondre le faux avec le vrai. En ces temps, il existait des phénomènes de méchanceté, des hommes abandonnés aux plus démoniaques passions; mais point d'indifférents ou d'infidèles. Othon III fit un voyage dans l'îlot de l'Adriatique où vivait saint Romoald, pour le prier de se placer non pas à la tête de quelque ministère d'affaires étrangères ou d'instruction publique, mais d'une communauté de moines; l'empereur des Romains, le roi des puissantes nations teutoniques et de Lombardie, est assis comme un disciple aux pieds de l'anachorète : la tête qu'orne une double couronne repose, la nuit, sur le dur oreiller du lit de l'ermite. Un autre empereur, Henri II, envoya aussi chercher le saint homme dans sa retraite de Valombreuse. Ce ne fut qu'avec difficulté qu'on le décida à venir dans le camp, où il ne parvint à la tente impériale qu'à travers une haie de chevaliers, de princes, de margraves, de comtes, qui s'estimaient heureux quand ils avaient pu baiser le bord de son vêtement ou s'en assurer un petit morceau, qu'ils se proposaient d'emporter au delà des Alpes comme une relique préférable à tout autre objet.

Même parmi ceux qui méprisaient la religion et qui attaquaient violemment ses institutions, il n'apparaît pas de symptôme que le germe divin fut mort dans leurs cœurs comme dans ceux des indifférents ou des railleurs des temps modernes : nous découvrons auprès des châsses des saints, sur la route de Compostelle ou de Jérusalem, les complices du pervers et impie roi Jean, qui fonda lui-même plusieurs monastères.

Le furieux adversaire d'Hildebrand, qui défiait tout ce qu'il y a de plus sacré dans les lois de la religion et de la nature elle-même, Henri IV, visitait dévotement les églises tandis qu'il bloquait le pape.

Voilà le tableau réel de la période la plus ténébreuse de ces ténébreux siècles, inspirés par la foi et cependant jouets des plus furieuses passions. Voilà les éléments d'où l'Europe chrétienne civilisée s'est formée, confondus et combattant dans le plus complet chaos.

Même dans l'absurde supposition que des machines de progrès social et d'amélioration, telles que des actes parlementaires, une presse publique, la diffusion de la Bible et rien que de la Bible en langue vulgaire, eussent été mises alors en œuvre, qu'auraient-elles pu produire ? Mais lorsque Hildebrand et les papes remplis de son esprit mirent la main à ce seul levier par lequel l'Occident pouvait être soulevé du milieu des ruines matérielles et sociales, il devint évident que ce levier, *la foi*, est capable non-seulement de mouvoir les montagnes, mais de tirer l'Occident du chaos où il était plongé et de le pousser en avant dans cette orbite qui, commençant aux croisades, a continué de se développer ensuite merveilleusement.

Cependant, avant d'examiner comment ils réussirent en exaltant ainsi les nations, nous devons premièrement constater comment ce puissant levier de la foi continua de demeurer entre les mains des papes. Car ce fait, après tant de désastres et de scandales, a paru naturellement une chose inexplicable à ceux qui ou ne prennent pas la peine de remonter aux vraies sources de l'histoire, ou qui ne savent pas ou dédaignent d'en faire usage : et pourtant ce fait seul est la clef de cette énigme historique.

CHAPITRE XIX.

La papauté au dixième siècle. — Serment d'Othon le Grand. — Vœu et diplôme de saint Henri. — Circonscription des États pontificaux. — Benoît VIII et les Sarrasins. — Benoît VIII, Cenci et l'abbé de Farfa. — Vie intérieure de Rome. — Visites des étrangers à Rome. — Illustres pèlerins. — Macbeth et Canut le Grand à Rome. — Jean XIX. — Guido d'Arezzo. — Influence et travaux de saint Romuald. — Suprématie théocratique des papes. — Despotisme féodal.

Prétendre que pendant la désastreuse époque (1) du dixième siècle la papauté ait été dépouillée de sa primitive influence ou soit devenue l'objet de la dérision ou de la haine des nations, est une assertion tout à fait contraire aux données les plus incontestables de l'histoire. Rome n'a jamais cessé d'être le grand centre de communion du monde chrétien, l'oracle des nations, le théâtre des grands événements dans lesquels figurèrent les caractères les plus éminents de chaque génération successive.

Pendant cette époque nous ne voyons pas moins de sept dynasties s'agenouiller devant la papauté et disparaître. Deux de ces dynasties s'élèvent en Italie, cinq au delà des Alpes. Entre ces dernières se distinguait celle dont Othon le Grand, le libérateur de l'Allemagne, avait été le fondateur. Tous reconnurent au souverain pontife

(1) C'est le sentiment de sir James Stephen dans son brillant écrit, intitulé *Hildebrand*, 1845.

le droit de choisir et de couronner les empereurs, et se dévouèrent par serment à la défense de Saint-Pierre. On a conservé la formule obséquieuse du serment prêté par Othon le Grand au pape Jean XII :

« Moi Othon, je vous promets, à vous mon seigneur pape ; je jure par le Père, le Fils, le Saint-Esprit, par le bois de la Croix, par les reliques des Saints, d'exalter de toutes mes forces la sainte Église romaine ; de ne jamais outrager votre vie, votre honneur, par acte, par conseil, par consentement, ou par exhortation ; de ne jamais permettre que dans Rome on dispose ou règle rien sans vos ordres ; de vous rendre les parties du territoire de Saint-Pierre qui me tomberont entre les mains ; d'obliger mon vice-roi en Italie et m'oblige moi-même à vous assister envers et contre tous dans la défense du territoire de Saint-Pierre (1) ».

Nous voyons ce second Charlemagne venir six fois à Rome. Son fils Othon II fut couronné empereur par Jean XIII, en 968, en présence même d'Othon le Grand. Benoît VI bénit dans Saint-Pierre le mariage du jeune empereur avec Théophanie, fille de l'empereur grec, en présence de son père et des seigneurs de Germanie, d'Italie : *arridentibus cunctis Italiæ Germaniæque primatibus.*

Grégoire V couronna empereur Othon III en 996, au milieu de la pompe des plus splendides réjouissances. Ce prince visita Rome plusieurs fois, et tenait son ancien précepteur, Sylvestre II, en si grande vénération, qu'il paraissait n'aimer que sa société : aussi le voyons-nous voyager souvent avec lui pour se rendre à Tivoli, à Todi, à Farfa, à Paterno.

(1) Baron., an. 960, n. 5.

En 1014, les cérémonies du couronnement de saint Henri II comme empereur, et de la pieuse Cunégonde comme impératrice, se célébrèrent dans Saint-Pierre avec une rare magnificence. Lorsqu'en 962 Othon le Grand reçut la couronne de Jean XII, il avait promulgué un diplôme concernant les limites des États pontificaux. Ce diplôme, juré par les empereurs successifs, fut également renouvelé par saint Henri II entre les mains de Benoît VIII. Ce précieux document nous montre que, malgré les vicissitudes si orageuses du dixième siècle, les États pontificaux embrassaient toujours la même superficie de territoire. Il est ainsi conçu :

« Au nom du Père tout puissant, du Fils, du Saint-Esprit, moi, empereur par la grâce de Dieu... je voue et promets que Rome et son duché seront tenus par vous en la même souveraineté et puissance que par vos prédécesseurs, avec les districts adjacents, ports, cités, châteaux, bourgs, villages, au dedans des frontières toscanes, savoir : *Portus*, *Centumcellæ*, *Cere*, *Bleda*, *Maturianum*, *Sutrium*, *Nepi*, *Castellum Gallicense*, *Orta*, *Polimartium*, *Ameria*, *Tuda*, *Perusia* avec ses trois îles, *Narnia*, *Utriculum*, avec les territoires adjacents à ces villes.

« Aussi l'exarchat de Ravenne intégralement avec sa capitale, ses villes, bourgs, châteaux, villages, savoir : *Ravenna*, *Amelia*, *Bolium*, *Cesena*, *Forum Populi*, *Forum Livii*, *Faventia*, *Tinola*, *Bononia*, *Ferraria*, *Comiaculum Hadrianis*, *Gabellum*, avec les confins et îles.

« Aussi la Pentapole, savoir : *Ariminium*, *Pisaurum*, *Fanum*, *Senogallium*, *Anconam*, *Ausimum*, *Humanam*, *Hesim*, *Forum Sempronii*, *Montem Feltri*, *Urbinum*, le territoire de *Balnense*, *Calles*, *Luciolis*, *Eugubium*, avec leurs territoires.

« Aussi le district Sabin, de même que dans les confins

de la Toscane lombarde, *Castellum Felicitatis, Urbem Veterem, Balneum Regis, Ferentum, Viterbium, Ortem, Martam, Tuscanam, Suanam, Populonium, Rosellas,* avec leurs territoires et villages.

« Aussi dans les régions de la Campanie *Sora, Arces, Aquinium, Arpinum, Theanum, Capua,* comme aussi les patrimoines de Bénévent, de Naples, de Calabre, haute et basse, et de Sicile, si le Seigneur vous la rend entre les mains; comme aussi les villes, bourgs et territoires de *Reate, Amiternum, Furconem, Mursiam, Balvam, Marsim, Interamnia,* et plusieurs autres villes auxquelles saint Henri II ajouta quelques possessions situées en Germanie : et tout cela, disait ce grand monarque, soit fait et confirmé à jamais pour le salut de mon âme. »

Nous ne pouvons ne pas admirer cette nouvelle et merveilleuse manifestation de la mystérieuse énergie avec laquelle la papauté répare ses pertes, recouvre ses droits et priviléges, après des désastres jugés sans remède, d'après les prévisions purement humaines. En un temps où les plus grands monarques européens ne retenaient difficilement qu'un fantôme de pouvoir, les papes possédaient toujours le leur dans toute son intégrité. Et qu'on ne croie pas que c'était ainsi en vertu des diplômes impériaux. « Le roi Henri, dit Ditmar (1), était reçu à Rome, avec une indicible magnificence, par Benoît VIII, qui tenait le sceptre avec un éclat que nul de ses prédécesseurs n'avait jamais connu. » Donc, d'après ce témoignage, Benoît VIII est fermement assis sur le trône, avant la venue de l'empereur Henri.

Ce même pontife ne se conduisit pas avec moins de vigueur aux frontières de ses États. Sur le Garigliano,

(1) Ditmar, liv. 6, *in fine*.

qui, depuis la victoire décisive de Jean X sur les Sarrasins, paraît être resté la limite du patrimoine apostolique, du côté du sud-ouest, et sur le Tronto, nous rencontrons les garnisons de Benoît, toujours les armes prêtes à repousser les Grecs ou les infidèles, dont il délivra encore une fois l'Italie entière (1).

En 1016, les Sarrasins firent une descente sur les rivages de la basse Toscane, et prirent la ville de Luni, commettant leurs atrocités ordinaires contre tout ce qui était consacré au service du Christ (2). Le pontife, à cette nouvelle, assembla les évêques, les champions de l'Église, marcha contre eux, et les battit complétement. A peine si le roi sarrasin put échapper à la mort. Mais ayant ramassé ses forces en Sardaigne, il envoya au pape Benoît un sac de noisettes, lui disant que l'été prochain il lui rendrait visite avec autant de soldats que le sac contenait de noisettes. Le pape lui répondit par l'envoi d'un sac de riz, lui déclarant que, s'il attentait sacrilégement aux États de Saint-Pierre, il y verrait se lever un guerrier par chaque grain de riz.

Le pape ne se contenta point de cette hardie réponse. Déjà ses légats étaient à Pise et probablement à Gênes, excitant ces villes à s'armer contre l'audacieux roi sarrasin Mugetto. Son appel fut entendu. Benoît parvint à chasser entièrement les Sarrasins (3), dont la victoire eût pu devenir si fatale au développement de la civilisation européenne. En récompense de leur zèle, Benoît investit les Pisans de l'île de Sardaigne, dont il venait d'expulser les Sarrasins.

(1) Murat., an. 1021, p. 99 et 100.

(2) Scorrendo per tutto il vicinato e vergognando le donne. Murat., an. 1016, p. 81.

(3) Murat., an. 1017, et an. 1012.

Tandis que Benoît repoussait ainsi victorieusement les barbares au dehors, il subissait aux portes mêmes de Rome l'attaque d'un ennemi qu'il ne pouvait abattre ni par les armes ni par la douceur.

« Dans un assaut nocturne et frauduleux, raconte l'abbé de Farfa, le château nommé Rocchianum, situé sur le mont Acutiano, près le monastère de Notre-Dame, auquel il appartient, fut saisi par Cenci. Quand les officiers pontificaux en redemandèrent la restitution ou que Cenci consentît à le garder comme fermier de Farfa, il ne voulut rien entendre, et rejeta toutes les propositions. Mais lorsque le pape Benoît, ne voulant point laisser un monument consacré à la religion entre les mains d'un impie usurpateur, en face même de sa capitale, environna et assiégea le château avec une troupe nombreuse, Cenci effrayé demanda grâce, fit toute sorte de promesses, disant qu'après une trêve de vingt jours, qu'on lui accorda sur sa demande, il paraîtrait en présence de Sa Sainteté et là justifierait de ses droits, ou, sans cela, rendrait Rocchianum à l'abbé. A l'expiration des vingt jours, le pape, entouré par ses prélats, ses prêtres, des juges, selon les Codes romain et lombard, vint de nouveau à Farfa. En face du château connu sous le nom de *Tribucum in monte*, s'élevait un large pin, sous l'ombrage duquel on dressa un trône pour le pape, afin qu'il pût y tenir sa cour. Sa Sainteté s'assit donc à l'ombre du pin, tous les dignitaires étant rangés autour de lui selon leur ordre. Il se trouvait là, autant que je me le rappelle, les juges, abbés, comtes et autres seigneurs suivants:

« Jean, nommé Melio, le secundicerius; Crescentius, l'adnomenclator ; Grégoire, primicier des gardes; Grégoire, l'arcarius; Pierre Johannis Benedictæ; Gré-

goire; Farulfus et Léon. Parmi les juges du Code lombard siégeaient deux Adam, Héribert, Roccio Clericus, tous du duché de Spolète. On y voyait aussi Crescentius Sabinorum. Les abbés étaient : Jean, abbé de Saint-Paul ; Jean, abbé du couvent Ad clivum Scauri ; Jean, abbé de Saint-Denis et Saint-Sylvestre ; Adelmo, abbé de Saint-Boniface; Pierre, abbé de Sainte-Marie. Parmi les comtes siégeaient : Bérardus; Todinus Junior ; comte Oddo, avec Jean et Crescentius ses cousins, Octavianus son fils, Crescentius et Gumbine ses parents ; Théophylacte de Préneste ; Étienne, et plusieurs autres : *cœterique plurimi.* » Le tribunal ainsi constitué à l'ombre du pin, au milieu d'une foule de cavaliers, de fidèles accourus des châteaux ou pays voisins, l'abbé de Farfa parut devant le pontife ; et, par son avocat Alkeirus, se plaignit, selon les prescriptions du Code lombard qui régissait Farfa, et demanda justice. On somma Cenci de comparaître : il refusa. Une seconde fois, par l'avis des juges romains et lombards, on le somma dans les formalités ordinaires : mais Cenci fit toujours la sourde oreille aux sommations. Les juges alors, en appelant au pape, prièrent l'abbé de produire ses titres. Ayant été trouvés légitimes, le tribunal proclama les droits de l'abbé de Farfa sur Rocchianum. On rendit un jugement contre Cenci, qui, trois fois averti avait contumacieusement refusé de comparaître. Le Pape frappa un coup de baguette dans la main de l'abbé à genoux devant lui pour lui donner l'investiture du château, prononçant une amende de cent livres d'or, dont cinquante pour le palais apostolique, et cinquante pour Sainte-Marie de Farfa, contre Cenci ou tout autre qui oserait inquiéter l'abbé dans sa possession. Cet acte solennel d'investiture fut signé par le pontife et les dignitaires des différents ordres, et contre-signé par

l'archiviste, nommé Benoît. Il se tint pendant cette époque plusieurs autres assemblées de ce genre au Vatican ou au Latran. Nous y rencontrons plusieurs fois l'abbé de Farfa se plaignant de Cenci et réclamant des propriétés de son abbaye situées au dedans même de Rome (1).

Benoît VIII qui avait fait un pèlerinage au mont Cassin avec l'empereur saint Henri, après l'expulsion des Sarrasins du midi, lui rendit une visite au delà des Alpes.

L'empereur, entre autres dons, en témoignage d'affection et de respect, offrit à l'Église romaine la cité de Bamberg, avec un tribut annuel d'un palefroi blanc et cent livres d'argent. Ainsi, quoique avançant rapidement vers la fin de cette époque, si désastreuse pour la papauté, nous découvrons cependant qu'elle est loin d'être déchue de sa haute puissance.

Rome continua toujours d'être aussi le centre d'où de grands saints se répandaient dans l'univers, la source où ils venaient puiser ou raviver leur zèle. Presque tous visitèrent le tombeau des apôtres, au moins une fois en leur vie.

Saint Odon de Cluny remplit à Rome l'office de pacification sous deux papes successifs. Saint Mayeul fut rançonné par les Sarrasins de Fraxineto, à son retour de Rome ; saint Swithin y accompagna son royal pupille Alfred ; en 968, saint Dunstan reçut dans Rome, des mains de Jean XII, le pallium et la mission de légat du Saint-Siége ; saint Nilus accepta la direction d'un monastère grec de Rome ; en 968, saint Adalbert, apôtre des Slaves, reçut le pallium de Jean XIII, avec l'autorisation d'établir des siéges épiscopaux à Zeitz, Meissen,

(1) Baron., an. 1019, édit. Mansi. *Concil.* Mansi, t. 19, p. 327.

Mersebourg, Brandebourg, Havelberg, Poznam. Saint Udalric, évêque d'Augsbourg, ne fit pas moins de trois pèlerinages à Rome. La dernière fois, en 972, ne pouvant, à cause de ses infirmités, supporter le mouvement d'une voiture, on le transporta en litière au delà des Alpes.

La ville pontificale était assise sur une base trop solide pour succomber sous les coups d'un seul siècle, quelque terribles et multipliés qu'ils fussent. Il demeurait impossible que les labeurs des saints et glorieux pontifes de tant de siècles s'évanouissent sans fruit en un seul âge, qui, malgré ses calamités, brillait néanmoins par tant de vertus et de grandeurs apostoliques.

Nous ne sommes point ici abandonnés aux simples conjectures : nous possédons des preuves nombreuses de la vitalité puissante des grandes institutions de Rome, pépinières de savants, d'apôtres, d'illustres saints, pendant cette époque. Ce fut surtout des couvents romains que sortirent ces apôtres qui convertirent les Hongrois dont, en l'an 1000, le saint roi Étienne envoya des ambassadeurs au pape Sylvestre II alors régnant, qui lui répondit par une magnifique lettre.

Un moine, qui avait renoncé à une haute dignité terrestre en entrant au cloître, Arnaud de Ratisbonne, visitant Rome en ces temps, admira l'activité qui régnait partout dans la fondation de nouvelles églises ou l'agrandissement des maisons de charité, refuge des malheureux. Il vit non moins de soixante institutions monastiques, un monastère grec que saint Nilus consentit à régir pendant quatre années, soixante-dix établissements collégiaux sous la direction de chanoines réguliers. Il y avait, en outre, des colléges étrangers, francs,

saxons, lombards, que nous voyons souvent figurer dans les processions et cérémonies publiques (1).

Immédiatement à l'ouverture du onzième siècle, rapporte Glaber, moine de Cluny, un nouveau monde sembla se lever, tandis que l'ancien croulait tout à coup. A la place des ruines et de la désolation, surgissait, comme par miracle, le brillant et magnifique appareil des églises. Car tel était le zèle du peuple, particulièrement en Italie, que partout on luttait à se surpasser dans l'ornementation des temples du Très-Haut. Les anciens édifices, quoique beaux et commodes, étaient remplacés par de nouveaux, en sorte que dans cet élan de foi, de dévotion, on rebâtit partout des cathédrales, des monastères. La rénovation s'étendit même aux églises des villages et aux oratoires le long des grands chemins (2).

Au mépris des dangers du voyage, des fatigues de la route, nous voyons en ce même temps accourir non-seulement des moines ou des savants, mais des rois, des monarques des pays les plus lointains. Le savant Gerbert, depuis Sylvestre II, étant encore jeune, vint d'Aurillac à Rome; saint Berward de Hildesheim visita également cette capitale; le roi Robert, chef de la dynastie capétienne, y fit un pèlerinage peu de temps avant sa mort. Rois, princes ou moines d'Angleterre, d'Écosse ou d'Irlande, rivalisaient de zèle pour visiter Rome. Nous y voyons entre autres les O-Neil et les O-Brien, et autres princes d'Irlande (3).

Macbeth, selon Marianus Scotus, cité par Tytler, distribua d'abondantes aumônes pendant son séjour à

(1) Mabill., bened., an. 995, ap. Murat., an. 998, p. 348.
(2) Mabill., *Museum ital.*, t. II, p. 20. Glaber, l. III, c. 4.
(3) Halgan, *Acta Sanct. Hiberniæ*. Mab., *Acta. ord. benedict.*

Rome. *Rex Scotiæ Machetad, Romæ argentum seminando, pauperibus distribuit.*

Voici comment le grand roi Canut écrivit à son peuple peu avant son retour de Rome :

« Canut, roi de tout le Danemark, de l'Angleterre, de la Norwége et d'une partie de la Suède, à Égelnoth le métropolitain, à l'archevêque Alfric, à tous les évêques et primats et à toute la nation des Anglais, nobles et gens du peuple, salut. Je vous fais savoir que je suis allé à Rome pour la rédemption de mes péchés et pour le salut des royaumes et des peuples qui sont assujettis à mon gouvernement. Il y a longtemps que je m'étais engagé, par un vœu, à faire ce pèlerinage ; mais j'en avais été empêché jusqu'ici par les affaires d'État et autres obstacles. Maintenant, j'adresse d'humbles actions de grâces à mon Dieu tout-puissant de ce qu'il m'a octroyé, une fois en ma vie, de visiter ses bienheureux apôtres Pierre et Paul et tous les saints lieux au dedans et au dehors de Rome, de les honorer et de les révérer en personne. Et j'ai fait cela, parce que j'ai appris des sages, que le saint apôtre Pierre a reçu du Seigneur le grand pouvoir de lier et de délier, et qu'il est le porte-clef du royaume céleste. Voilà pourquoi j'ai jugé très-utile de solliciter spécialement son patronage auprès de Dieu.

« Or, sachez qu'il s'est tenu ici, dans la solennité pascale, une grande assemblée d'illustres personnes, savoir : avec le pape Jean et l'empereur Conrad, tous les princes des nations depuis le mont Gargan jusqu'à la mer qui nous avoisine. Tous m'ont accueilli avec distinction et m'ont honoré de riches présents ; j'ai reçu particulièrement de l'empereur, des vases d'or et d'argent, des étoffes et des vêtements de grand prix. Je me suis donc

entretenu avec l'empereur même, avec le seigneur pape, et les princes qui étaient là, sur le besoin de tout le peuple de mes royaumes, tant anglais que danois. J'ai tâché d'obtenir pour mes peuples plus de justice et de sûreté dans leurs voyages à Rome, et surtout qu'ils ne soient plus dorénavant retardés par tant de barrières, ni fatigués par d'injustes péages. L'empereur a consenti à ma demande, ainsi que le roi Rodolphe, qui possède les principales clôtures des montagnes, et tous les princes l'ont confirmée par leurs édits: en sorte que mes hommes soit marchands, soit pèlerins, iront à Rome et en reviendront en toute sûreté et sans aucune vexation de barrière ni de péage.

« Je me suis aussi plaint devant le seigneur pape, et ai témoigné un grand déplaisir, sur l'énormité des sommes d'argent exigées jusqu'à ce jour de mes archevêques, quand ils se rendaient, suivant l'usage, auprès du siége apostolique, afin d'obtenir le pallium. Il a été décidé que cela n'aurait plus lieu à l'avenir. Enfin, tout ce que j'ai, pour l'utilité de ma nation, demandé au seigneur pape, à l'empereur, au roi Rodolphe et aux autres princes par les terres desquels nous allons à Rome, ils me l'ont accordé de grand cœur et même confirmé par serment, sous l'attestation de quatre archevêques, de vingt évêques, ainsi que d'une multitude innombrable de ducs et de nobles qui étaient présents. C'est pourquoi je rends au Dieu tout-puissant de très-grandes actions de grâces de ce que j'ai réussi à mon gré dans tous mes désirs et mes projets.

« Sachez donc maintenant que j'ai voué à Dieu de mener désormais une vie en tout exemplaire, de gouverner selon la justice et la piété les royaumes et les peuples qui me sont soumis, et de garder un jugement équitable

en toutes choses. Si, par l'ardeur et la négligence de ma jeunesse, j'ai jadis violé la justice, mon intention est de me corriger avec l'aide de Dieu. C'est pourquoi j'adjure mes conseillers à qui j'ai confié le gouvernement, et je leur commande, ainsi qu'à tous les vicomtes et magistrats du royaume, s'ils veulent conserver mon amitié et sauver leur âme, de ne faire désormais aucune injustice, soit au riche, soit au pauvre. Que toute personne, noble ou non, jouisse de ses droits selon la loi, de laquelle aucune déviation ne doit se permettre, soit en crainte de moi, soit en faveur de l'homme puissant, ou dans le dessein de remplir mon trésor. Je n'ai pas besoin d'argent levé par injustice.

« Je veux, en outre, que vous sachiez que, reprenant la route par laquelle je suis venu, je vais en Danemark pour, avec le conseil de tous les Danois, faire une paix et une alliance avec les nations qui ont voulu, s'il leur avait été possible, nous priver de la vie et du royaume; mais elles ne l'ont pu, Dieu détruisant leur force, et voulant nous conserver dans la royauté et l'honneur et anéantir la puissance de tous nos ennemis. Lors donc que j'aurai fait la paix avec les nations circonvoisines, et réglé notre royaume oriental de manière à n'avoir à craindre ni guerre ni hostilité d'aucune part, je m'embarquerai au plus tôt, cet été même, pour revenir en Angleterre.

« J'ai envoyé par avance cette lettre, afin que tout le peuple de mon royaume se réjouisse de ma prospérité; car, comme vous le savez vous-mêmes, jamais je n'ai épargné ni ma personne ni mon travail, et jamais je ne les épargnerai pour l'utilité nécessaire de tout mon peuple. Maintenant je conjure tous les évêques et les magistrats de mon royaume, par la fidélité que vous me

devez, ainsi qu'à Dieu, de faire en sorte qu'avant mon arrivée en Angleterre toutes les redevances dues suivant la loi ancienne soient acquittées, savoir : l'aumône pour les charrues, la dîme des animaux produits pendant l'année, et les deniers que vous devez à Saint-Pierre de Rome par chaque maison des villes et des villages ; de plus, à la mi-août, la dîme des moissons, et, à la Saint-Martin, les prémices des semences. Que si, à mon prochain débarquement, ces redevances ne sont pas entièrement payées, la puissance royale s'exercera contre les délinquants, selon la rigueur de la loi et sans aucune grâce. »

Cette lettre nous met sous les yeux dans un jour vrai et clair l'importance de Rome et son influence sur les esprits de cet âge. Ce seul coup d'œil, jeté à travers l'ouverture de ce nuage épais qui pendant si longtemps enveloppa la vie intérieure de Rome, peut bien nous faire soupçonner que tout n'y était pas livré à l'aventure, comme les pages odieuses de la tyrannie sacrilége des Albéric et des Cenci nous conduisaient à le penser. Nous ne sommes pas seulement arrêtés sur ce point comme devant une scène de grandeur terrestre, pour rappeler la magnificence qui dut être déployée dans Rome en de telles occasions, ou pour indiquer les incalculables avantages résultant de ces relations des princes avec Rome pour le commerce, les sciences et le progrès social, mais aussi comme devant une grande scène religieuse. Quoi de plus sublime que de voir de toutes parts les enfants d'Adam réunis dans la même communion près du père commun ! Quoi de plus beau que ce spectacle de princes, de rois, d'empereurs, avec les pontifes en tête, échangeant des gages mutuels de respect et d'affection, traitant amicalement les plus grands intérêts, selon les

règles de la justice divine, présentant au monde les chefs du monde chrétien unis dans les liens de la paix comme une seule famille autour d'un autel commun!

On s'étonnera peut-être que ces nobles personnages dont la plupart ne savaient ni lire ni signer leur propre nom, placés à des extrémités de l'Europe si opposées, aient pu entretenir de telles correspondances; mais l'étonnement cessera si on réfléchit que les princes et les nobles d'Italie (1), la plupart d'origine teutonique, avaient conservé l'usage de la langue tudesque, commune à tous les peuples du Nord.

Rome était toujours, comme au temps de Juvénal ou de Cicéron, le centre des nations. Peuples de toutes langues, contrées et costumes, mais non plus de diverses croyances, car il n'y en avait plus qu'une, se mêlaient ensemble comme les enfants du même Père, rachetés par le même Sauveur; priaient dans les mêmes temples; se retrouvaient partout ensemble dans les rues, les hôpitaux, les processions, les voyages; échangeaient des exclamations de surprise mutuelle, alors qu'ils erraient parmi les ruines de la cité mystérieuse des sept collines. Tous sortaient de Rome, riches de connaissances, l'esprit plus doux, et avec des manières plus civilisées.

Ce fut aussi sous Jean XIX que vint à Rome Guido d'Arezzo, moine de Pomposa, dans le district de Ravenne; voici ce qu'il écrit dans une lettre à un de ses amis (2) :

«L'apôtre du siége suprême, le pape Jean, qui gouverne maintenant l'Église, avait entendu parler avec tant d'éloges de nos écoles et des surprenants progrès de nos enfants dans le chant des hymnes et des psaumes, que,

(1) Sismondi, *Rep. it.*, p. 235.
(2) *Annal. Bened.*, l. LXV, n. 100.

rempli d'étonnement, il nous adressa trois messages pour nous inviter à venir près de lui. Je me rendis en conséquence à Rome avec Grégoire, abbé de Milan, et Pierre, prévôt du chapitre d'Arezzo. Le pontife m'accueillit avec grande allégresse, conversa longtemps avec moi, me fit une infinité de questions touchant mon antiphonaire, qu'il feuilleta, examina, l'appelant une merveille. Bien plus, s'emparant aussitôt de mes règles, sans se lever du trône où il était assis, il chanta selon les notes un verset d'une harmonie toute nouvelle pour lui et qu'il croyait à peine lorsque les autres la lui décrivaient.

« Comme ma santé ne me permettait pas de demeurer là, à cause des ardeurs du soleil qui eussent été ma mort, je promis au pontife de revenir en hiver pour expliquer ce travail à lui-même et à son clergé. »

Un autre grand événement arrivé sous le pontificat de Jean XIX, et qui se rattache singulièrement à notre histoire des États pontificaux, fut la mort de saint Romoald. Il ne sera pas sans intérêt de considérer les travaux de ce fameux réformateur de son siècle, puisque le territoire apostolique en fut la scène principale. Il vécut cent vingt années et étendit ses labeurs évangéliques pendant près de cent. Il convertit une infinité d'âmes par son zèle séraphique. Un feu divin paraissait embraser son âme et passer de sa poitrine dans celle de ses auditeurs. Son autorité ébranlait, de même que son exemple touchait les tyrans les plus farouches de ce siècle.

Quelque lieu solitaire, entouré de montagnes, de forêts ombrageuses, d'un terroir fertile, abondamment pourvu de fraîches fontaines ou de ruisseaux aux ondes de cristal, fixait ordinairement le choix de saint Romoald pour ses colonies. De ce genre était le célèbre

monastère de Val di Castro, dans la province de Camerino. Saint Pierre Damien, contemporain, nous a donné la description de Val di Castro, dans laquelle nous avons celle des autres cloîtres fondés par le saint sur les plages papales depuis Ascoli jusqu'à Orvieto.

A peine saint Romoald et sa communauté s'étaient-ils installés dans les petites cellules bâties par eux autour de l'église, que les populations s'empressaient de venir entendre leurs sermons. Ses paroles exerçaient un pouvoir irrésistible, excitaient les pécheurs au repentir et à la pratique des œuvres de miséricorde. Il parlait comme un séraphin ou un autre Baptiste. Souvent, à cause du feu de son zèle, sa voix, au milieu du discours, était suffoquée par l'émotion. Il convertit d'innombrables âmes; s'efforça de détruire les vices et surtout la simonie, reprenant les acheteurs de bénéfices ecclésiastiques qui déshonoraient le caractère sacerdotal par des mœurs mondaines. Plusieurs menacèrent Romoald de la mort, pour le punir des vérités haïes qu'il faisait retentir à leurs oreilles, et des jugements qu'il appelait sur leurs têtes sacriléges; mais, touchés et vaincus, plusieurs renoncèrent aux titres acquis et travaillèrent à effacer leurs péchés par les larmes de la pénitence.

Les communautés vivaient du travail de leurs mains, les prêtres aussi bien que les moines non encore dans les saints ordres; ils construisaient eux-mêmes leurs cellules, et vivaient dans de rigoureuses austérités. Leurs exemples influencèrent si vivement les laboureurs, les bergers des pays voisins, qu'il régnait partout une vertu remarquable et évangélique.

Saint Pierre Damien (1), en racontant les bienfaits de Romoald, s'écrie avec enthousiasme :

(1) St. Pet. Dam., *Vita S. Romoaldi*, c. XVIII, 93.

« O siècle d'or que celui de Romoald : oui, dis-je, siècle d'or, qui, au milieu des bêtes fauves, des monts et des forêts, élevait des citoyens pour la Jérusalem céleste. »

Romoald jouissait d'une si haute considération dans l'esprit des papes, que l'un d'eux (probablement Sylvestre II) lui envoya des légats pour l'empêcher de retourner à son île de l'Adriatique. Menaces et promesses furent employées pour retenir dans les États pontificaux celui qui y opérait de si utiles réformes. Il fixa alors sa première résidence à Urbin, dans une vallée montagneuse, près Cagli. Il vint de là dans l'Ombrie, où il établit sa colonie près Candolianum. Dès qu'il voyait une communauté en pleine activité, il se transportait dans un autre endroit où il commençait de nouveaux travaux apostoliques. De Val de Castro il conduisit une nouvelle colonie dans le voisinage d'Orvieto, où le comte Pharulphus lui donna un territoire convenable. Il érigea des couvents sur les rives de l'Esino, à Ascoli, à Bagno. Un moine rebelle de ce cloître, allant un jour *mel acquirere unde mulsum epulantibus faceret*, heurtant le pied contre une planche du pont sur le Sabis, tomba dans la rivière et se noya. Les empereurs même subissaient l'attraction de son admirable sainteté. Nous avons déjà dit qu'Othon III fit un voyage dans l'île de l'Adriatique, pour le décider à prendre le commandement d'une colonie de moines dans son empire, et que Henri II lui envoya des ambassadeurs et des présents au milieu des âpres solitudes de Valombreuse. On comprend alors pourquoi les pontifes désiraient tant retenir dans leurs États un homme qui exerçait autour de lui une si salutaire influence.

Nous découvrons, ici, la solution de ce qui paraissait inexplicable aux esprits même les plus capables lorsqu'on le contemplait d'une position fausse et contre son jour.

Après un siècle et demi de désastres qui, selon leur opinion, eussent dû annihiler son pouvoir sur les nations chrétiennes, ils voient tout à coup la papauté se relever avec un éclat, inconnu même aux âges précédents. La plus haute puissance du monde s'abaisse devant elle; elle fait lâcher prise à la main de fer des césars teutoniques, et prend sur elle d'agir ainsi par cette forte conviction qu'elle possède d'en haut les fonctions déléguées de celui par qui règnent les monarques.

Chose plus étonnante encore ! cette suprématie théocratique que l'on dirait tombée tout à coup et sans que l'on sache comment, se trouve reconnue de tout le monde ; partout on lui obéit : on la représente, au temps dont nous parlons, comme l'objet du mépris et des sarcasmes ; puis soudainement les mêmes pages nous la montrent sous cet étonnant aspect.

S'adressant au monde dans le langage de sa génération, un pape de cette période proclame devant les potentats, de la Baltique au détroit de Calpé, que, toute autorité humaine venant de Dieu et Dieu ayant donné sa propre souveraineté au prince du sacré collége, on ne pouvait contester un droit inaliénable aux pontifes, de qui, comme de leur suprême suzerain terrestre, rois et empereurs tiennent leurs couronnes, patriarches et évêques leurs mitres, comme eux-mêmes tiennent non pas médiatement, mais immédiatement leur pouvoir du grand Apôtre. En parcourant la collection des lettres d'Hildebrand, nous voyons partout cette doctrine affirmée avec un ton plein de dignité et de conviction ; en France, en Espagne, en Germanie, nous trouvons des légats exerçant le même pouvoir : les rescrits de Trajan exhibent à peine une plus ferme assurance de droit et de puissance pour contrôler toute

autre autorité, soit séculière, soit ecclésiastique, par tout le monde civilisé (1). Voilà un miracle qui certes nous semble plus grand que celui qui, après quatre jours de corruption, fit sortir Lazare du sépulcre. La théorie théocratique, ajoute le même auteur, regardée jusque-là comme une extravagance européenne, est devenue une réalité pratique et sacrée. Le pêcheur de Galilée a triomphé du vainqueur de Pharsale. La monarchie universelle que Rome païenne avait conquise par le glaive sur un monde ensanglanté, Rome chrétienne l'extorqua par le fanatisme ou la superstition. Aux païens qui raillaient des miracles par lesquels on disait que Notre-Seigneur et ses apôtres avaient fondé le christianisme, saint Augustin répondait que la conversion du monde, telle qu'ils la prétendaient sans miracles, serait le plus grand de tous les miracles. Il ne faut pas beaucoup de perspicacité pour appliquer cette belle parole d'Augustin à la papauté, qu'un de ses adversaires nous a décrite sous les traits précédents. La papauté se relevant soudainement de sa prostration, conquérant avec un complet succès les hommages de ce monde, qui la méprisait et la haïssait au dire de ses ennemis, voilà bien un miracle auquel ses propres admirateurs n'auraient jamais osé prétendre. Mais l'histoire ne doit point être écrite comme si les grandes vicissitudes du drame de l'humanité qu'elle raconte devaient s'arranger de la même manière que les péripéties d'une scène de théâtre. Le travail de l'insecte qui finit par amener le naufrage des plus orgueilleuses flottes, et élève, du fond même des abîmes de l'Océan, un nouvel Éden, habitation de l'homme, parmi

(1) *Edimb. Rev.*, avril 1845.

les primitives solitudes de la mer; l'économie qui remplit de doux trésors la ruche de l'abeille, qui forme les grosses rivières de gouttes d'eau et de la fonte des neiges; ou celle qui, par le travail obscur et méprisé, la sueur, les angoisses de millions d'hommes destinés à ne jamais sortir des ténèbres de l'histoire, procure la grandeur manufacturière, agricole, commerciale des royaumes et des empires, sont des images beaucoup plus aptes à nous faire comprendre des révolutions telles que celles qui se sont opérées dans les destinées de la papauté. Que ce soit de cette manière, et non comme par un coup théâtral, que ce merveilleux changement se soit réalisé, nous en avons des preuves décisives et hors de doute.

Nous en trouvons une sur les lèvres mêmes de l'ennemi le plus acharné de la papauté en son temps. Dans cette insultante invective de Henri IV le Germanique contre le pape Hildebrand, sortie de sa bouche dans les circonstances que nous dirons plus tard, le fond de l'accusation portée contre le pontife réformateur par le champion couronné de ceux qui traitaient le sanctuaire comme un camp et transportaient leur libertinage dans la carrière cléricale est précisément celui-ci :

« Tu as, par ta conduite envers eux, en les dépouillant du caractère clérical et en les chassant du sanctuaire, tu as gagné la faveur de la multitude. »

Un peu plus loin il répéta :

« Tu as gagné la faveur du peuple, et par cette faveur tu as acquis un sceptre de fer. »

Voici les faits, les formelles accusations de Henri IV contre Hildebrand. Ce despotisme de fer, qui est représenté comme tenu sur tous les potentats depuis la Baltique jusqu'au détroit de Calpé, est basé, il nous l'apprend,

sur *la faveur du peuple*, gagné au pape, parce qu'il n'a fait qu'une chose agréable à ce peuple en expulsant de l'Église ceux qui y étaient entrés non selon les lois canoniques, mais selon la méthode de Simon le Magicien, qui voulait jouir, par là, du pouvoir d'opérer des miracles comme les apôtres. Ce n'était donc point par un coup d'intrigue, mais par suite d'un fait visible, intelligible, que *la multitude, le peuple, le grand corps des fidèles* marchait avec Hildebrand et le soutenait par son irrésistible enthousiasme dans ses efforts sublimes et heureux pour émanciper l'épouse du Rédempteur de la brutalité de cet âge, et que sa volonté avait saisi cette puissance de fer, dont Henri IV se plaignait et dont, selon l'auteur cité, les injonctions étaient non moins fermes et péremptoires que les rescrits de Trajan, non moins sûres de forcer l'obéissance.

C'est dans ce but qu'observant en notre propre sphère la trace humble et souvent cachée de la réalité nous avons assigné à de tels agents historiques, comme la vie et les travaux de saint Romoald, une importance, qui aura paru peut-être à plusieurs non moins hasardée qu'absurde; car il est facile de se moquer de telles figures dans le grand drame de l'histoire humaine, de ridiculiser l'idée que c'est par elles que les destinées de la famille européenne ont été réglées à cette époque. Dans leur partie extérieure (comme dans celle de saint Paul et sans doute des autres apôtres) il se rencontre beaucoup de choses qui provoquent de telles conclusions : mais ni moquerie ni dérision, quelque amères qu'elles soient, ne produiront jamais sur ces faits rigoureux un effet semblable à ce vinaigre qu'on dit avoir été jeté par Annibal sur les rochers des Alpes. *La multitude*, *le peuple* était plein d'enthousiasme pour

la papauté dans ses combats pour l'émancipation et la réforme de la chrétienté. Ce *peuple*, la papauté en tête, est le grand et irrésistible pouvoir du onzième siècle. Après avoir dicté des lois *horribles*, selon leur mot, du détroit de Calpé à la Baltique, il précipite l'Europe sur l'Asie, et gagne ainsi, d'un seul coup, pour l'Occident, cette position qui lui assure pour jamais un ascendant sur le monde entier. Ce furent les moyens d'établir, dans le nord de l'Italie, cet ordre de choses sous lequel des cités libres firent de si beaux progrès pendant le douzième et le treizième siècle.

Au lieu donc de placer la papauté dans une perspective tout à fait chimérique, nous devons nous borner à une théorie moins frappante et moins ambitieuse, à celle qui attribue les merveilles du temps d'Hildebrand au zèle, à la charité, aux épreuves, aux prières, aux travaux infinis des nombreux serviteurs de Dieu, qui, inconnus de tous, excepté de celui qui voit en secret, ne cessèrent jamais, au milieu des désordres et de la nuit du dixième siècle, de travailler à la conversion des envahisseurs de la chrétienté et des chrétiens plongés dans la plus brutale démoralisation. Ainsi que nous l'avons observé, cette activité des saints, à peine remarquée dans l'histoire ou signalée par ceux qui prétendent résoudre son problème, se manifeste d'une manière palpable par ses effets.

Les Normands, les Hongrois et les diverses tribus slaves, devenus aussi enthousiastes pour la gloire et la propagation de la religion qu'ils s'en étaient d'abord montrés les persécuteurs, toutes les nations occidentales, tous les ordres de la société sont remués par les plus vives convictions de la religion. Les chrétiens d'alors, sinon parfaits comme les patriarches, leur ressemblaient au

moins en ceci qu'ils marchaient comme eux devant Dieu. L'Esprit divin animait tout : on en référait toujours au jugement de Dieu. Qui osera dire que le Rédempteur, le même hier, aujourd'hui et toujours, lui qui dans l'Évangile assure que c'est la foi vive et ardente qui enfante les merveilles, n'a pas quelquefois accordé des miracles à cette vertu si énergique du dixième siècle?

Henri IV, le Nabuchodonosor, l'Antechrist de son temps, ne voulut porter la couronne qu'après l'avoir reçue des papes. Les princes normands de Sicile ne sont contents de leur titre royal qu'après la ratification papale. Les jeunes républiques de Pise et de Gênes, par exemple, attachaient tant d'importance à l'affection du pape, qu'elles étaient prêtes à s'exterminer dans une guerre à mort, lorsque le pontife apaisa leurs rivalités en leur accordant à toutes deux une faveur égale.

Rien, dans notre siècle, ne pourrait donner une idée du réveil universel de l'énergie, de l'espérance, de la reconnaissance envers Dieu, alors que les nations chrétiennes apprirent que sa miséricorde pour les pécheurs repentants lui faisait retarder le jour terrible du jugement dernier, attendu généralement dans le dixième siècle. Elles saluèrent ce retard avec des transports d'amour. Une glorieuse transfiguration s'opéra dans l'aspect de la chrétienté. De vastes assemblées sous la présidence des évêques prirent des mesures pour la réformation des vices, pour l'accomplissement des devoirs religieux et pour l'extinction des horreurs féodales par la *trêve de Dieu.* Un témoin oculaire nous rapporte qu'en terminant ces grandes assemblées chrétiennes, le peuple avait coutume de prier les évêques d'élever leurs crosses vers le ciel, tandis que d'une voix unanime, il criait paix! paix! paix! suppliant Dieu de ratifier le traité

conclu entre lui et ses enfants exilés. La guerre elle-même ne tendit plus qu'à l'agrandissement du christianisme. On consacra les dépouilles des victoires à l'édification de ces magnifiques basiliques, dont beaucoup, encore debout, nous attestent la puissance de ces âges, auxquels on ne pouvait appliquer mieux les paroles de Grégoire II à Léon l'Iconoclaste : L'Occident se tournait toujours vers Saint-Pierre, la foi catholique était regardée comme la garantie de tout droit. Dans la lettre déjà citée, Henri IV lui-même déclare, qu'étant sacré et oint par la main papale, on ne peut le déposer pour aucun crime, excepté, dit-il : « si j'abandonne la foi, ce que Dieu empêche.» Rohrbacher disait donc avec raison: «Chez tous les peuples chrétiens d'alors, la première loi constitutive de la société était la profession de la foi catholique (1).»

Quelle était la position des affaires dans l'Occident au moment de cette grande crise? La voici : « Partout le suprême despotisme féodal, c'est-à-dire cette dictature de la force brutale issue des invasions, dont le but tendait, selon le mot de l'auteur déjà cité, à ne faire du monde qu'un assemblage de bêtes de proie et de bêtes de somme.» Ce principe de la noblesse féodale, ajoute-t-il, engendrait le despotisme le plus affreux, le plus avilissant, le plus irremédiable sous lequel l'Europe ait jamais gémi (2).

Il y a plus : il nous informe que sans la papauté il n'existait aucun espoir de se délivrer de ce fléau : le développement du christianisme et de la civilisation dé-

(1) *Hist. de l'Égl.*, l. LXV, p. 292.
(2) *Edimb. Rev.*, avril, 1845.

pendait des pontifes ; combattre le pouvoir physique par le spirituel, l'ignorance par les lettres, l'injustice et la débauche par la justice, était leur charge.

Voici une preuve nouvelle et signalée que la papauté est l'incarnation de ce système de progrès chrétien disposé par la Providence pour l'amélioration physique et morale de la famille humaine.

Déjà nous avons vu plus d'une fois que la destinée du monde chrétien dépendait du génie des papes. Nous avons vu comment Grégoire le Grand le sauva ; comment l'acte de Léon III, en faisant revivre l'empire romain occidental, le mit sur un heureux chemin. Jamais avant le onzième siècle la condition de l'Europe n'avait été plus désespérée. C'est un fait incontesté, mais c'est aussi un point incontestable, que personne, excepté les papes, ne pouvait le sauver. « Aux papes, dit le même auteur, aux papes du moyen âge était assignée une mission dont l'abandon eût plongé le monde et l'Église dans un esclavage sans espérance. Il fut donné à Grégoire VII d'élever son courage, son génie et ceux de ses successeurs à la hauteur de leur mission.»

Nous adoptons cette conclusion, non pas qu'elle soit aussi complète et explicite que le requerrait la justice, mais parce qu'elle nous épargne ce qu'on pourrait nommer une ennuyeuse discussion sur l'objet du combat gigantesque qui va bientôt s'engager entre la papauté et l'empire.

Nous avons dit que le point en litige était celui-ci : si les nations occidentales seraient à toujours rangées au nombre des bêtes de proie et de somme, ou si le christianisme et la civilisation progresseraient sous les auspices protecteurs des papes. Ce combat lui-même, nous avons affirmé que c'était le conflit du pouvoir mo-

ral et physique, de la science et de l'ignorance, de la religion et de l'injustice ou de la débauche. Exalter l'humanité, tel était le but des papes ; la dégrader, celui des empereurs. Le triomphe de la dynastie papale était la victoire de l'ordre sur *le despotisme le plus effrayant, le plus avilissant et le plus irremédiable sous lequel l'Europe ait jamais gémi.*

CHAPITRE XX.

Longue agonie de l'Église. — Règne de la simonie. — Benoît IX. — Grégoire VI, Léon IX, Victor II, Étienne IX. — Le collége des cardinaux en 1059. — Jean de Velletri, antipape. — Les saints adversaires de la simonie et du libertinage. — Élection d'Alexandre II. — Crimes de Henri IV. — Mort d'Alexandre II. — Élection de Grégoire VII. — Lettres de Grégoire VII. — Attentat de Cenci. — Cenci se réfugie près de Henri IV. — Le synode de Worms. — Hildebrand au Vatican en 1076. — Henri IV et ses prêtres dissolus. — Les paysans saxons. — Mort terrible de l'archevêque d'Utrecht. — Diète de Tribur. — Henri IV en Italie. — La comtesse Mathilde. — Hildebrand et Henri IV à Canossa. — Triste fin de Henri IV. — Caractère d'Hildebrand.

La cent cinquantième année de l'agonie de l'Église se précipitait vers sa fin, alors que tout devint plus sombre et plus rempli d'ignominies, de la même manière qu'il en était advenu à son divin fondateur lorsque du haut de la croix, il cria : *Eli, Eli, lamma sabacthani*, mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ? Mais de même que la plénitude de la divinité ne cessa pas de résider corporellement dans le Rédempteur à l'heure de cette crise, de même l'infaillibilité promise par lui à l'Église ne se retira point d'elle, malgré les opprobres, les souffrances dont nous la voyons abreuvée.

Nombreuses et terribles avaient été les vicissitudes traversées par l'Église dans les âges précédents ; jamais cependant elle n'avait été abaissée si profondément que

maintenant. Les persécutions tendaient sans cesse à purifier l'Église, à fortifier son énergie, à la rendre de plus en plus semblable à son divin modèle ; les hérésies, à la couronner de cette auréole d'infaillibilité dont elle a reçu de son fondateur la divine prérogative. Dans ces deux cas, aussi bien que dans le combat capital contre la barbarie dans lequel la vieille civilisation païenne succomba, les attaques venaient du dehors. Mais dans le cas actuel ce sont ses propres enfants qui la déchirent: elle n'a plus à combattre avec le bourreau qui faisait des martyrs, ni avec l'hérésie dont les contradictions ranimaient son activité, mais avec l'abrutissante influence des passions, qui, si elle ne l'avait tenue en échec, l'aurait inévitablement conduite à une mortelle paralysie.

L'invasion de la simonie commença à peu près vers la fin du neuvième siècle, alors que se précipitaient de toutes parts en Italie des chefs militaires, qui désiraient non point défendre l'Église contre les Sarrasins, les Huns, les Normands, mais porter sur son sanctuaire la main d'une rapace convoitise. Ces chefs, comme beaucoup d'exemples nous le prouvent, visaient à s'emparer, pour eux-mêmes ou pour leurs proches, des siéges épiscopaux, des abbayes, des plus riches bénéfices. Le cloître se transforma en camp ; la crosse et la mitre furent portées par ceux qui les avaient arrachées à un ennemi vaincu sur la brèche ou sur le champ de bataille. Des hommes, des femmes, des enfants se revêtirent de l'habit monastique ou du costume clérical non point pour remplir scrupuleusement les graves obligations de la vie monacale ou ecclésiastique, mais pour s'assurer la possession future des immenses richesses d'un siége d'évêque ou d'abbé. On ne s'arrêta pas à ce premier pas : bientôt on transporta dans la transmission de ces riches

bénéfices le principe héréditaire, en sorte que l'héritage de l'Église chrétienne devenant la propriété de certaines familles, son sacerdoce se perpétua selon le type du sacerdoce d'Aaron aboli par le Christ, et non point selon celui de Melchisédech, seul approuvé par lui.

De là, les plus lamentables conséquences. Ceux qui devaient être le sel de la terre devinrent des pierres d'achoppement sous les pieds des fidèles. La lumière destinée à éclairer le monde se changea en épaisses ténèbres : l'abomination de la désolation, selon le mot des Écritures, s'assit dans le sanctuaire : et la plaie parut d'autant plus incurable, qu'identifiée avec le système féodal elle grandissait à proportion qu'il s'étendait davantage.

Car le but des pouvoirs féodaux, c'est-à-dire de la force physique du monde de cette époque, était de détrôner les principes hiérarchiques de Simon-Pierre pour les remplacer par ceux de Simon le Magicien, l'argent et toutes les ignominies des plus viles transactions.

Les césars germaniques, à dater de la dynastie des Othons, se firent les principaux chefs de cette monstrueuse coalition. Grâce aux tentatives des Albérics et des Cenci, qui nécessitaient à chaque instant l'intervention des empereurs, leur influence augmenta de règne en règne, de manière qu'en l'an 1046 la liberté des papes ressemblait fort à celle du premier pape, captif d'Hérode. Au concile de Sutri tenu en cette année, les amertumes, les outrages s'accumulèrent avec violence sur la papauté, avilie par les crimes de Benoît XI, tenue dans la dépendance par l'empereur Henri III, en la personne de Grégoire VI. Cet arrogant autocrate, barbare illettré, s'arrogea le droit de nommer les successeurs de saint Pierre, comme s'il se fût agi de nommer quelque surintendant de ses palais. La papauté, ce semble,

ni dans les époques antérieures ni dans les temps postérieurs, ne gémit dans un plus bas degré d'humiliation. Or, c'est précisément à ce moment qu'Hildebrand paraît. C'est dans cette noire journée de l'Église que lui, son libérateur prédestiné, se révèle à nous pour la première fois. Les événements que nous venons de voir produisirent le même effet sur lui que le résidu laissé par le feu sacré qui était étendu sur la victime, et l'autel s'allumait soudain, au grand étonnement de tous les assistants, quand les premiers rayons du soleil tombaient sur lui (1). Or, quand on pense que c'est de cette fange, de ces infirmités, qu'il a relevé la papauté pour la rendre à sa primitive splendeur, on ne doit pas s'étonner que, même dans les narrations des auteurs les plus hostiles, cet acte d'Hildebrand prenne les couleurs du prodige et semble même éclipser les miracles de l'Évangile.

A la mort de Jean XIX en 1033, Théophylacte, qui prit le nom de Benoît IX, fut mis sur le trône papal. Il avait à peine douze ans. Mais qu'importait? il descendait directement des Marozie et des Albéric, et, à ce titre, pouvait usurper et avilir la papauté. Le comte Albéric, père de ce malheureux jeune homme, frère des deux précédents pontifes, ne pouvait supporter l'idée qu'on arrachât de ses mains un sceptre regardé par lui comme l'apanage de sa maison. L'or dont il disposait pour corrompre, les armes des grands vassaux réunis autour de lui dans ses forteresses de Tusculum et des hauteurs voisines, lui donnèrent toute facilité de placer sur le trône papal, au mépris des saints canons, en éloignant les électeurs légitimes, en foulant aux pieds les lois divines et humaines, un monstre d'affreux scan-

(1) Mach., 2, 1, 18.

dales. Néanmoins Benoît IX, tout en déshonorant la papauté par ses vices personnels, n'essaya jamais de promulguer aucune maxime contraire à la doctrine catholique.

A peine assis sur le trône, le fils du comte de Tusculum lâcha entièrement la bride à ses passions. On aurait pu peut-être tolérer, dans un prince laïque de son âge, de tels excès; mais, dans un homme revêtu de son caractère, ils étaient trop monstrueux, trop contraires à la nature, pour être longtemps supportés. Benoît fut donc détrôné et chassé par un soulèvement général des Romains.

Jean, évêque de Sabina, tenta de se rendre maître du trône, sous le nom de Sylvestre III; mais le comte Albéric, prenant la défense de son fils, investit Rome, ravagea ses environs, et, après deux mois de siége, l'obligea à ouvrir ses portes à son fils. Peu de temps après, le jeune libertin, de son propre gré, abdiqua un office dont il soutenait si mal le poids : on lui accorda une riche pension, et on élut alors Jean Gratien, archiprêtre de Saint-Paul, homme vertueux et savant. Les plus éminents canonistes ont soutenu la légitimité de l'élection de Grégoire VI. Saint Pierre Damien, qui, du fond de sa cellule de l'Ombrie, commençait à exercer une heureuse influence pour la réforme des abus, le salua comme l'espoir de l'Église. Il dit que la nouvelle des tentatives généreuses de Grégoire et la renommée de ses brillantes vertus ont produit sur son âme l'effet salutaire et rafraîchissant des pluies de l'été sur une terre brûlée par les ardeurs du soleil.

Une autre preuve convaincante que ce saint pontife méritait bien ces louanges, c'est qu'il forma le pieux et grand Hildebrand, dont la voix peut-être solitaire, mais

ferme, protesta contre la déposition de Grégoire VI, au concile de Sutri; Hildebrand, qui se fit le compagnon de son exil, et qui en prenant le titre de Grégoire VII, attesta qu'il le regardait comme un vrai pape.

Il devient donc évident qu'alors que, sous le prétexte du droit, des prérogatives de l'empereur teutonique, ce pontife est chassé du trône, jeté en exil, l'esclavage de l'Église, depuis longtemps accompli en ses membres dispersés, se consomme maintenant en sa tête, et qu'une fois de plus le prince des apôtres gémit dans les chaînes, en la personne de son légitime successeur. Les agressions insensées et impies des barons romains, dont la gloire aurait dû être de verser leur sang pour la papauté, faisaient fondre enfin sur elle leurs inévitables conséquences. Ces petits tyrans, les Albérics et les Cenci, avaient réduit non-seulement l'Église à cet état d'abjection, partage du Sauveur lui-même entre les mains des pécheurs, mais avaient détruit tout espoir de progrès pour l'Occident, et, sans l'intervention céleste, le courbaient sous le plus affreux despotisme. Ce n'est point là une assertion vaine. L'histoire entière en démontre la vérité. Nous l'affirmons d'après le témoignage même des écrivains qui sont loin d'être amis de la papauté. Après des recherches longues, profondes, sérieuses, ils n'ont pu s'empêcher de proclamer, comme un axiome historique, qu'Hildebrand et ses successeurs sauvèrent la liberté et la civilisation, et que sans eux l'Église et l'Europe tombaient dans une servitude sans espoir (1).

Une main, comme autrefois celle de l'ange, devait briser les chaînes de Saint-Pierre, restituer à l'Église

(1) Une mission, dit sir James Stéphens, était assignée aux papes du moyen âge, mission dont l'abandon aurait plongé l'église et le monde dans l'esclavage le plus désespéré.

sa liberté primitive : autrement, c'en était fait pour jamais du christianisme et de ses bienfaits spirituels ou temporels.

Cette conviction naquit dans l'âme du jeune moine, au concile de Sutri, comme s'allumait naguère l'inspiration dans l'âme des prophètes ; et la protestation claire, vigoureuse, peut-être solitaire, qui frappa les oreilles de Henri le Noir, dégradant Grégoire VI, annonça au monde féodal, en son chef, qu'Hildebrand, le jeune, le doux, l'humble, mais intrépide enthousiaste, avait fait le vœu, d'abord, de mettre la papauté en liberté, et, après avoir averti les peuples de leurs devoirs, d'apprendre aux rois qu'ils ont des limites à leur pouvoir, et qu'il y a des obligations dont, comme sujets du Roi des rois, ils ne peuvent se dispenser eux-mêmes, au risque de perdre leurs prérogatives; prérogatives qui, en ces âges de foi, ne leur étaient accordées que sous la condition expresse qu'ils ne secoueraient jamais le lien qui les unit au Christ.

« Quand on apprit la déposition d'Henri IV, dit l'auteur déjà cité (1), l'Europe étonnée pensa que la gloire pontificale était follement exposée à une fin fatale. On prédisait que l'empereur punirait vite et sévèrement une trahison si audacieuse, et que le saint-siége descendrait au rang du siége de Constantinople. On réfléchissait à la jeunesse vigoureuse de Henri, au trône que les plus sauvages excès du vice et de la folie n'avaient pu détruire, à la richesse de ses États, au nombre de ses vassaux, à ses armées puissantes, à sa supériorité sur tous ses voisins ; à la papauté elle-même, qui avait fleuri sous le

(1) Sir James Stephens, *Hildebrand.*

sceptre impérial qu'elle venait de défier si arrogamment, au fier ressentiment qu'elle allait susciter ; et alors les plus sages ne croyaient point ses prévisions déraisonnables. »

Si les chances de succès paraissaient si peu en faveur d'Hildebrand, alors qu'il avait déjà rétabli la liberté des élections papales dans leur intégrité, et qu'il avait échangé le capuchon avec la tiare, au milieu des applaudissements du monde catholique : quelle âme devait-ce donc être que la sienne, lorsque, jeune encore, moine obscur, il se décide à entrer en lutte avec de tels antagonistes que les empereurs, et disposa ses batteries dans un tel ordre, que la victoire ne pouvait lui échapper !

Pour bien comprendre alors les saintes et hardies manœuvres d'Hildebrand, il importe d'observer ses démarches, dès le début de la carrière. Retiré dans les solitudes de Cluny, pépinière de saints illustres et de grands hommes, il nourrit son âme par de pieuses et fortes méditations, réduisant sa chair en servitude, selon l'exemple de l'Apôtre, pour la tenir constamment soumise à l'esprit. Il préludait par ces victoires intérieures à celles que Dieu le destinait à remporter dans le monde pour l'honneur de l'Église et de la papauté.

« Vers la fin de l'année 1048, nous citons encore le même auteur, un prêtre suivi d'une escorte nombreuse, environné de tout l'éclat d'un pontife élu, demandait l'hospitalité aux moines de Cluny. Son nom était Bruno, hier évêque de Toul, mais aujourd'hui, *à la nomination de l'empereur Henri III*, élu dans un synode allemand pour occuper le siége vacant de Saint-Pierre, et présentement en route vers Rome. Le prieur de la maison monastique se distinguait entre tous ses frères par la

sainteté de sa vie, par la sévérité de sa discipline, par ce zèle ardent à obéir, signe du désir et de l'habileté du commandement. Alors à la fleur de l'âge viril, la contenance d'Hildebrand (si on doit en croire ses portraits) annonçait un homme né pour diriger et subjuguer les autres. Celui sur le front duquel était maintenant suspendue la tiare en sentit le premier l'irrésistible influence. Hildebrand parle, et Bruno se dépouille de ses insignes pontificaux, poursuit sa route sous le costume d'un pèlerin, et entre pieds nus dans Rome, suivi par Hildebrand et par une foule nombreuse de fidèles. » Ce ne fut qu'alors que les acclamations du sacré collége et des Romains assemblés en Saint-Pierre eussent ratifié son élection, que Léon IX voulut s'asseoir sur le trône pontifical(1). Le grand principe qu'Hildebrand cherchait à faire prévaloir remportait ainsi un premier triomphe, tandis que cet essai de la profonde politique du moine de Cluny révélait au monde quelles mains allaient bientôt tenir le sceptre papal.

Le coup suivant est encore plus décisif, plus frappant, en ce sens qu'Hildebrand va se servir pour l'émancipation de l'Église de ceux-là mêmes qui paraissaient le plus inclinés à la laisser vassale des princes.

Gebhard, évêque d'Eichstædt, était orné de remarquables vertus, de qualités personnelles; mais, malheureusement, se montrait hostile au projet de rendre à l'Église ses droits anciens et inaliénables dans l'élection des pontifes. Ami et confident de l'empereur Henri, il l'engageait à conserver intègres et fermes ses prétentions à ce sujet. Néanmoins, à la mort de saint Léon IX, en 1054, ce puissant adversaire des desseins d'Hildebrand

(1) Rohrbacher, *Hist. de l'Égl.*, l. LXIII, p. 501.

fut celui-là même qu'il exhorte à choisir et à élever sur le trône de Saint-Pierre.

L'empereur et Gebhard, étonnés, refusent d'accéder à une si singulière détermination Henri allègue qu'il ne peut se séparer de Gebhard, son bras droit dans le maniement des affaires impériales. Gebhard envoie des agents à Rome pour exciter les Romains à repousser le choix d'Hildebrand (1); mais il y avait là une force de volonté que ni l'empereur ni son ministre ne purent abattre; ils durent céder, et Gebhard fut reçu à Rome au milieu des transports de l'allégresse et couronné sous le nom de Victor II; puis, changeant soudain ses convictions, adopta les principes antiimpériaux d'Hildebrand. Léon d'Ostie, écrivain contemporain (2), nous rapporte que Victor II, faisant allusion à son opposition ancienne, disait ordinairement, au milieu des embarras inséparables de sa charge :

« Je mérite bien ces épreuves : il est juste que Paul expie les transgressions de Saul. »

Cet heureux résultat n'avait point échappé aux adroites prévisions d'Hildebrand.

(1057) Le successeur de Victor II, Étienne IX, après un règne de huit mois, sentant sa fin approcher, enjoignit aux Romains d'attendre, pour l'élection d'un nouveau pontife, le retour d'Hildebrand, son légat à la cour impériale. On obéit à cette injonction d'Étienne. Hildebrand reparut, apportant le consentement de l'impératrice régente (Henri III venant de mourir) pour le choix de Gérard, évêque de Florence.

(1) Rohrb. *Hist. de l'Égl.*, l. LXIV, p. 2, 3.
(2) *Chron. Cassin*, l. II, c. 89.

(1058) Pape sous le nom de Nicolas II, il conserva toujours à ses côtés, comme chacun de ses trois prédécesseurs immédiats, Hildebrand, son grand ministre, l'âme inflexible de toutes les opérations. Il convoqua en 1059, sur les instances d'Hildebrand, un concile où fut proclamé un principe dont les conséquences, après plus de huit siècles, jouissent encore d'une florissante vitalité. On déféra, pour la première fois, aux cardinaux le droit exclusif d'élire le souverain pontife, mettant à bas les prétendus droits des césars allemands et ceux des barons romains.

Il ne sera pas sans intérêt de lire textuellement le décret de Nicolas II dans le concile de 1059, relatif au rôle des cardinaux dans le choix du pontife.

« Très-chers frères, évêques et membres du clergé de tout ordre, vous n'ignorez pas dans quel abîme la simonie a plongé le siége apostolique : la colonne érigée par la main du Très-Haut paraît chanceler. Les promesses faites à saint Pierre semblent menacées du naufrage. De là, nous avons senti le besoin de porter, avec l'aide de Dieu, remède à de si grands maux. Nous ordonnons donc et décrétons, conformément à l'autorité de nos prédécesseurs et Pères de l'Église, qu'à la mort de tout pontife les cardinaux-évêques s'assembleront pour délibérer sur la nouvelle élection, et appelleront ensuite les cardinaux-clercs à leur délibération ; puis, que l'on convoquera les autres membres du clergé et le peuple pour obtenir leur assentiment : afin que, laissant aux hommes les plus religieux le soin de l'élection, on ferme la porte à toutes les intrigues de la vénalité. »

Montrant ensuite la conformité de cette mesure avec les anciennes ordonnances des Pères, surtout de saint Léon le Grand, il ajoute :

« Le choix se fera au dedans de la même Église si on y rencontre un sujet capable, sinon dans une autre. S'il arrivait par hasard que la perversité des factions entravât l'élection dans la cité, les cardinaux-évêques pourront s'assembler dans tout autre endroit, et là, réunis avec le reste du clergé et un petit nombre de laïques, éliront un pontife qu'aucun obstacle ni opposition ne pourront priver du droit de siéger sur le trône apostolique selon les anciens usages. »

Il cite l'exemple de saint Grégoire le Grand à l'appui de cette partie du décret, qu'il termine en fulminant l'anathème contre ses violateurs (1), en appelant au contraire les bénédictions célestes sur ses fidèles observateurs.

A la mort d'Étienne IX, les Albérics tentèrent un effort désespéré pour usurper de nouveau la papauté. Grégoire Albéric, frère de l'infortuné Benoît IX, à la tête d'un corps de factieux, soutenu par Gérard de Galeria, redouté brigand de grand chemin, s'empara de Saint-Pierre et plaça un membre de sa famille, Benoît X, sur le trône papal, sans observer d'autre formalité que celle de la brutalité victorieuse. Cet intrus, connu indifféremment sous le nom de Jean de Velletri ou de Benoît X, ne se distinguait que par la stupidité et la bassesse de son caractère. Saint Pierre Damien, répondant à un archevêque qui lui demandait son avis, disait :

« Qu'il interprète une seule ligne je ne dirai pas d'un psaume mais d'une homélie, mon opposition cessera : je tomberai à genoux et je baiserai ses pieds (2). »

Il paraît cependant que, touché de ses fautes, il se

(1) Hugo Flavin, *Chron. Virdun.*, apud Labbe.
(2) Pet. Dam, *Ep.*, l. III, ep. 4.

jeta aux pieds du vrai pontife, Nicolas II, lui demandant pardon et oubli, lorsque celui-ci, conduit par Hildebrand et les cardinaux, vint prendre possession du trône papal en 1059.

Jusqu'à ce moment Hildebrand n'avait rencontré que peu d'obstacles. Plusieurs circonstances parurent même favoriser son succès : la mort de Henri III, avant que le développement de ses projets réformateurs eût jeté l'alarme ; la minorité prolongée de son fils, depuis Henri IV, fournirent l'opportunité de mûrir les plans, de fortifier les positions, dont Hildebrand et ses saints alliés tendaient à se rendre maîtres. Tandis que le saint-siége gagnait peu à peu du terrain, des synodes, tenus à Rome sous les yeux même des pontifes ou sous leurs légats dans les provinces de l'empire ecclésiastique, condamnaient, fulminaient les abus de la simonie. Partout des envoyés apostoliques, tels que saint Pierre Damien, saint Pierre d'Anagni, Anselme de Lucca, Didier du Mont-Cassin, saint Jean Gualbert, saint Arialdus, de concert avec Hildebrand, combattaient avec une énergie infatigable ce crime destructeur, aussi bien que le libertinage du clergé.

Une sagacité moins profonde que celle d'Hildebrand n'eût peut-être pas prévu qu'après les luttes légitimes des controverses théologiques il arriverait enfin une heure où il faudrait résister, les armes à la main, aux passions soulevées par la crainte ou le désespoir de se voir arracher leur proie.

C'est pourquoi, tandis que plusieurs gémissaient de voir les guerriers normands s'établir dans le midi de l'Italie, Hildebrand se réjouissait, découvrant en eux les libérateurs futurs du saint-siége. Il se les attachait donc de plus en plus par les liens d'une amitié sacrée, indis-

soluble. Il favorisait, en outre, avec une vive sollicitude les généreuses sympathies qu'il voyait naître parmi les Romains en faveur de ses projets.

La tempête cependant grondait dans le lointain avec une violence toujours croissante. Le jeune et impétueux Henri IV, dans une diète de princes ecclésiastiques et laïques tenue en Germanie, commença ses funestes exploits en lançant une sentence de déposition contre Nicolas II, en défendant de lire son nom dans les prières de la messe, en insultant aux vertus du pontife qui avait paternellement reproché à Annon, archevêque de Cologne, de ne pas abattre et même de prêter son concours à ces crimes qui tendaient à ruiner la religion en Allemagne. Les preuves de cette inqualifiable audace de Henri nous sont données par Anselme de Lucca (1) et par Bennon, cardinal, qui se jeta ensuite dans les rangs des schismatiques, adversaires acharnés de Grégoire VII.

Ce premier choc avait été provoqué par les cabales tumultueuses des évêques et du clergé de Lombardie, qui, ne voulant reconnaître qu'un pape de mœurs faciles, faible assez pour condescendre à leur dépravation, cherchaient à envenimer la cour allemande contre Rome et, ainsi, à entraver le mouvement de la réforme qui les déposséderait des charges dont ils remplissaient si peu les saintes fonctions (2).

Sur ces entrefaites, le siége pontifical devint vacant par la mort de Nicolas II, en 1061. On était à la fin de septembre lorsqu'on apprit que les légats de Rome auprès de l'impératrice Agnès ne pouvaient ni obtenir audience, ni présenter leurs lettres relatives au pontife à élire. Henri IV, continuant de marcher dans les mêmes voies,

(1) St. Anselm., *Cont. Guil.*, ap. Canis., t. 6.
(2) Pet. Dam., *Opusc.* 4. *Acta. Sanctor.*: *Vita St. Arialdi.*

soutenu, excité par les grands seigneurs de Germanie et de Lombardie, usurpateurs sacriléges de l'héritage du Christ, s'agitait violemment pour la défense des honteux priviléges de la simonie.

Néanmoins, Hildebrand assemble les cardinaux, qui, conformément aux décrets du dernier pontife, et après mûre délibération, élisent pape Anselme de Lucca, et le couronnent en 1061 sous le nom d'Alexandre II, en présence de la noblesse romaine, de Robert Guiscard et de ses Normands. Cette nouvelle jette la stupeur, l'exaspération au delà des Alpes. Un conciliabule tumultueux s'assemble à Bâle; et un prélat trois fois dégradé, Cadaloüs de Parme, est proclamé pape, sous le nom d'Honoré II, par la faction protectrice des crimes qui désolaient l'Église. Gérard de Galeria, ce brigand que nous avons déjà vu donner la main au comte Albéric pour élire un anti-pape, Benoît X, prête de nouveau son concours pour choisir ce second, Honoré II. Les Albérics, les Cenci, et autres seigneurs de même trempe, soutiennent l'anti-pape Cadaloüs dans ses hostilités impies contre le saint-siége. Il n'y a point d'excès, de crimes, de débauches dont ne se souille cet indigne usurpateur. Saint Pierre Damien lui écrit plusieurs fois pour le ramener à de meilleures pensées; lui rappelle les condamnations subies par lui aux synodes de Pavie, de Mantoue, de Florence; lui représente les scandales de sa vie, le priant d'avoir enfin pitié de lui-même et de l'Église (1).

Toutefois les schismatiques électeurs de Cadaloüs, peu nombreux dans la Germanie et la Lombardie en comparaison des fidèles des deux contrées, après avoir joui d'un court triomphe, subirent une chute ignominieuse.

(1) Pet. Dam., *Ep.*, l. I, ep. 20, 21.

En octobre 1062, le concile d'Osbor en Saxe condamne et dépose l'antipape Honoré II. Honteuse de cette défaite, la cour germanique affecte une politique pleine de lenteurs astucieuses. Le pape l'invite, à maintes reprises, à lui envoyer un ambassadeur; ce n'est qu'après deux années de délais continuels qu'elle adresse au pape l'archevêque de Cologne, Annon. La conduite de cet envoyé annonce qu'il veut concilier les deux partis. « Frère Alexandre, dit-il, comment avez-vous pu accepter le pontificat sans le consentement de mon maître, puisque depuis longtemps les rois d'Allemagne possèdent ce droit? » Hildebrand et les cardinaux répondent : « Les rois ni les empereurs ne doivent point s'immiscer dans l'élection des papes ; » et ils pressent si vivement l'ambassadeur impérial (1), qu'il reconnaît lui-même la justice de la condamnation de Cadaloüs.

Ceci ne fait pas néanmoins perdre courage à l'antipape et à son parti. Avec l'aide du brigand Gérard de Galeria, et l'argent, fruit de ses marchés simoniaques, Cadaloüs organise une bande de pillards, et s'empare par un assaut nocturne de la cité Léonine. A la pointe du jour, les fidèles Romains, fondant sur lui, le débusquent de cette position. Cenci, fils du préfet de Rome, fidèle aux lâches traditions de sa famille, le recueille alors dans le château Saint-Ange. La mort de Cadaloüs, arrivée peu de temps après, mit fin à ces ignobles tentatives, et Alexandre II eut la douce joie de voir les vagues s'apaiser insensiblement. Il fit un voyage triomphal en Lombardie ; tint un concile à Mantoue, où tous les évêques et le clergé réfractaire en grand nombre se rallièrent à l'Église, répudiant l'antipape, leur première idole; cano-

(1) Baron et Pagi, ad an. 1064.

uisa à Milan saint Arialdus, outragé cruellement, puis mis à mort par les fougueux partisans de la simonie ; vit se presser dans Rome les Allemands eux-mêmes, qui venaient non plus pour combattre l'autorité papale mais pour en solliciter la médiation protectrice entre eux et leur empereur qui les attristait par le spectacle toujours croissant de ses infamies, de ses turpitudes, de sa cynique impiété, et les écrasait sous le joug du plus bizarre et cruel despotisme.

La mort de ce saint pontife arriva le 20 avril 1073. Ses obsèques à peine terminées, le sacré collége se réunit et rendit ce décret à jamais mémorable :

« Sous le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en l'année 1073 de sa miséricordieuse incarnation, à la onzième indiction, le dix des calendes de mai, la seconde férie, le jour de la sépulture de notre seigneur pape Alexandre II, d'heureuse mémoire : afin d'abréger le deuil de l'Église et de ne pas la laisser sans pasteur, nous, cardinaux, clercs, acolytes, sous-diacres, diacres, prêtres de la sainte Église romaine, catholique, apostolique, assemblés dans la basilique de Saint-Pierre *ad vincula;* du consentement des vénérables évêques, abbés, prêtres, moines ici présents ; avec l'assentiment de cette grande assemblée de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, nous élisons pour notre pasteur et suprême pontife cet homme religieux, très-versé dans les sciences sacrées, ardent dans son amour de l'équité et de la justice, intrépide dans le malheur, modéré dans la prospérité, et, pour nous servir du mot de l'Apôtre, orné de bonnes œuvres, modeste, pur, sobre, chaste, hospitalier, gouvernant bien sa maison, élevé et instruit dès ses plus tendres années dans le sein de l'Église mère :

oui, nous élisons et élevons à cette haute dignité l'archidiacre Hildebrand, voulant, consentant à être appelé désormais Grégoire VII. Vous plaît-il? il nous plaît! voulez-vous qu'il soit votre pontife? nous le voulons! applaudissez-vous à son choix? nous applaudissons! Fait à Rome, le onze des calendes de mai, onzième indiction. »

Le clergé et le peuple, transportés de joie, crièrent à plusieurs reprises : — Saint Pierre a élu Hildebrand, saint Pierre a élu le pape Grégoire! — Proclamé contre son gré et au mépris de ses protestations, Hildebrand ne voulut point être consacré avant qu'on eût rempli cette clause du décret de Nicolas II, savoir : — Qu'on notifierait à Henri, roi de Germanie, comme étant empereur élu, l'élection papale, en lui demandant sa sanction.

Les lenteurs d'Hildebrand à monter sur le trône renfermaient un plan bien profond. Il voulait que toutes les formalités fussent rigoureusement observées, afin qu'une fois assis il ne pût s'élever ni doute ni contestation sur cette puissance qu'il se disposait à exercer avec une si majestueuse énergie. Ordonné prêtre dans l'octave de la Pentecôte, évêque le dimanche de l'octave des apôtres, il s'assit enfin sur ce trône du haut duquel il devait conduire si intrépidement la barque de Saint-Pierre.

La conduite d'aucun pape n'a peut-être jamais été plus en butte aux interprétations les plus opposées; des panégyristes éloquents, des écrivains insidieux, ont à la fois essayé de peindre sous les aspects les plus différents cet illustre pontife. Voici comme il nous trace lui-même son portrait dans une lettre confidentielle à l'abbé de

Cluny, peu de mois après son élection (1) : « Je désire, dit-il, vous faire comprendre entièrement la grandeur des maux qui me pressent. Votre compassion sur moi vous excitera à répandre vos prières et vos larmes devant le Seigneur, afin que ce Jésus, qui s'est fait petit quoique tout en l'univers soit créé et gouverné par lui, vienne me délivrer de ces étreintes avec sa bonté accoutumée. Souvent, conformément à ses inspirations, je l'ai prié ou de me retirer de ce monde, ou de me rendre utile à notre commune mère : jusqu'ici je n'ai pas été entendu. De quelque côté que je tourne les yeux, je ne découvre que sujets d'immense affliction : à l'Orient, une Église séparée de la foi catholique ; à l'Occident, un petit nombre d'évêques qui exercent et vivent selon les devoirs de leur charge. Parmi les princes séculiers, je n'en rencontre aucun qui préfère la gloire de Dieu à la sienne, qui veuille faire céder l'intérêt à la justice. Quant à ceux parmi lesquels je vis, Romains, Lombards, Normands, j'ai souvent à leur reprocher des actes pires que ceux des juifs ou des idolâtres ; quand je me considère moi-même, je fléchis sous le poids de mes péchés, et je n'ose espérer de salut que dans l'infinie miséricorde de Jésus-Christ. Si les lumières de l'expérience ne me rendaient capable de rendre quelque service à l'Église, je quitterais cette ville, où depuis vingt ans je demeure par contrainte. Ma vie, agitée tour à tour par les chagrins et lesespérances que chaque jour m'apporte ou m'enlève, ma vie est une agonie prolongée. Souvent je m'écrie : Seigneur, délivrez-moi, ne tardez pas. Mais les prières des pécheurs ne sont pas toujours écoutées. Priez donc, et faites prier pour moi ceux qui peuvent mieux se faire entendre.

(1) *Ep.*, l. II, ep. 49.

La liberté de l'Église, l'extinction de la simonie, la civilisation des rois, l'émancipation des peuples furent constamment les grands objets des pensées de Grégoire. Les ennemis même de la papauté, pressés par l'évidence des faits, ont été obligés de le reconnaître (1).

« Devant son œil prophétique, dit sir James Stephens déjà cité, se leva un vaste État théocratique, dans lequel devaient s'harmoniser les sociétés politiques et religieuses. A la tête de cette politique qui embrassait tout, l'évêque de Rome devait soutenir (ce qui était à cette époque universellement admis) sa légitime autorité sur tous les rois et potentats de la terre. Malheur à celui qui aurait tenu le sceptre confié au nom du Christ d'une manière impie ou non conforme aux redoutables vues du Christ. Rome païenne grandit pour conquérir et civiliser; Rome chrétienne avait une plus haute destinée. Elle devait être médiatrice entre les nations hostiles, réconcilier les souverains et leurs peuples, surveiller la politique, refréner l'ambition, prévenir l'injustice, punir les crimes des princes, afin de rendre le siége apostolique la source et le centre de cette sainte influence qui, se répandant sur chaque membre du corps social, formant, animant, amalgamant le tout, réaliserait cet âge heureux où le lion et l'agneau marcheront ensemble sous la conduite d'un petit enfant. »

Il est vraiment étonnant que l'esprit d'un seul homme ait pu saisir un tel monde en lui-même; ait été prêt à lutter contre les difficultés, peu importe leur nature ou

(1) Coquerel, *Essai sur l'histoire du Christianisme*, p. 75. Ancillon, *Tableau des Révolutions*, p. 133, 137. P. de Joux, *Lettres sur l'Italie*, p. 380. Sismondi, *Hist. des rép. ital.*, t. 1, p. 130. Jean de Müller, *Voyages des Papes*, 1782. Leibnitz, *Pensées*, t. 2, p. 511. — Voigt et Hurter, passim.

leur origine ; ait porté son attention sur toute l'étendue de l'univers connu, ecclésiastique ou laïque, et ait mis la main à tout avec la puissance dominatrice du génie. Henri III, l'ayant entendu prêcher pendant l'exil de Grégoire VI, déclara n'avoir jamais entendu parler avec plus de force. Qu'il fallût dénoncer un tyran éhonté, supplier un prodigue de revenir au bien, venger les droits de l'Église, inculquer la piété, consoler les affligés, relever les fidèles abattus par l'adversité, tout en Grégoire VII, discours ou lettres, porte l'empreinte profonde de la force du feu du génie, et d'un zèle auquel on ne peut pas résister. Soit qu'il s'adresse à un roi mécréant, à un évêque pusillanime, à un abbé trop orgueilleux ou trop faible, à un ami confidentiel, à un prêtre ou à un homme du monde, au pénitent venant pour demander pardon, ou à un ennemi venant pour attaquer, Grégoire VII sut choisir ses arguments avec un tact merveilleux, et les manier avec une énergie gigantesque. Son adresse, sa flexibilité, sa persévérance dans ses desseins égalaient sa justice, son intelligence, sa prévoyance. Incapable de crainte ou de trouble, il possédait toujours son âme avec calme au milieu des événements les plus formidables ou les plus soudains. Il se trouvait à la hauteur de toutes les crises. Comme saint Pierre sur les vagues, il tournait ses regards sur le Sauveur, et s'appuyait avec confiance sur le roc immobile qui est le Christ.

Avant lui ou depuis, l'Europe n'avait jamais eu besoin d'un dictateur comme dans l'âge d'Hildebrand, et jamais le monde n'eut un motif plus vrai de se réjouir de posséder un potentat comme lui.

Qu'étaient les héros salués dans l'agora ou le forum comme les sauveurs de la patrie, devant ce dictateur colossal qui mérite, non pas toutefois par un titre san-

glant, d'être appelé le sauveur non d'une seule ville mais du monde entier? « Pour les papes, dit l'historien protestant de la Suisse, Jean de Müller, Rome avait cessé depuis longtemps d'exister. Grégoire VII, Alexandre III, et Innocent III (tous trois du type d'Hildebrand) opposèrent une digue au torrent qui menaçait la terre. Leurs mains paternelles sauvèrent la hiérarchie dans sa décadence, et avec elle la liberté des nations chrétiennes (1).» — Leibnitz, le plus grand génie dont le protestantisme peut se vanter, a dit que, si la papauté jouissait d'un pouvoir tel qu'aux temps de Nicolas Ier et Grégoire VII, on pourrait assurer la paix perpétuelle de l'univers, et réaliser pleinement la fiction d'un âge d'or (2).

C'est évidemment contredire l'histoire réelle d'Hildebrand que d'avancer, comme on l'a souvent fait, qu'il eut, dès l'origine, en vue de provoquer une collision avec Henri IV. Sa prévoyance, il est hautement probable, l'a convaincu qu'on viendrait là ; mais qu'il l'ait désiré, rien de plus opposé à ses pensées. (3) « Étant encore diacre, écrivait-il aux évêques, ducs, comtes, et autres princes du royaume teutonique, ayant été instruit de la honteuse conduite du roi, nous avons essayé, désireux de sa correction, par des lettres et par des messages du saint-siége, de le rappeler aux obligations de son rang. Étant parvenu au pontificat et voyant son iniquité augmenter avec les années, nous avons épuisé tous les moyens, reproches, prières, avis, pour le ramener aux voies droites ; car nous pensions que Dieu nous demanderait un jour compte de son âme. Mais, quoique promettant en paroles de s'amender, le roi, par ses actions, les

(1) Müller, *Voyages des papes ;* 1782.
(2) Leibnitz, *Pensées*, t. 2, p. 410.
(3) *Ep.*, l. 3, ep. 6.

foula toujours aux pieds. » Voici une lettre de la main même de Henri qui doit prouver aux plus incrédules la vérité rigoureuse de cette assertion. « Au très-vigilant et bien-aimé pape Grégoire, investi par les cieux de l'autorité apostolique, Henri, par la grâce de Dieu, roi des Romains, prêt à rendre loyalement tous les services dus. » Puis, après avoir manifesté le regret d'avoir manqué à quelques-uns de ses devoirs envers l'ordre ecclésiastique et aux obligations d'un juste gardien des lois, Henri ajoute : « Touché de componction par la miséricorde divine, rentrant en nous-même, nous nous faisons notre propre accusateur, et confessons nos péchés à votre paternité, ayant foi dans le Seigneur, qu'absous par l'autorité apostolique nous obtiendrons le pardon. Hélas! criminel et méchant comme nous sommes, en partie par l'impétuosité de la jeunesse, en partie par la licence de notre royauté, et aussi par les mauvais conseils auxquels nous n'avons que trop prêté l'oreille, nous avons péché contre le ciel, contre vous, et ne méritons plus d'être appelé votre fils. Car nous avons envahi les domaines de l'Église, les églises elles-mêmes; loin de les défendre comme nous devions, nous les avons vendues à des indignes, à des simoniaques entrant dans ce bercail par tout autre endroit que par la porte. » Henri rappelle alors le cas fâcheux de Milan, dont il avait vendu le siége à Godefroy de Castillon (1), quand Guido, le vrai archevêque, vivait encore, et termine en demandant pardon.

Nous avons la réponse d'Hildebrand. Voyons si elle respire la férocité, l'aigreur qu'on veut bien quelquefois lui attribuer. Après quelques observations préliminaires

(1) L. 1, post. ep. 29, ap. Rohrb., l. LXV, p. 250

il ajoute : « Nous avons appris avec joie par les lettres de la comtesse Béatrice et de sa fille Mathilde la sincérité de votre amitié. C'est par le conseil et sur les instances de l'impératrice, votre mère, que nous écrivons cette lettre.

« Sachez donc que, célébrant la sainte messe sur les tombes des apôtres, nous prions vivement Dieu de vous aider à réaliser vos bons desseins et d'en former d'autres encore plus glorieux pour l'Église. Mais en cela, ô excellent fils, je vous prie de prendre des conseillers qui vous aiment plus que vos faveurs, cherchant votre salut et non leur avancement. En écoutant de tels hommes, vous vous assurerez la protection de Dieu. » Puis, faisant allusion aux affaires de Milan, il continue : « Nous prions Votre Grandeur, par amour de Dieu et respect de saint Pierre, de rendre ses droits à cette Église. Sachez que, mettant votre royauté au service du Roi des rois, du Christ, vous en deviendrez légitime possesseur. Méditez avec crainte ces paroles : J'aime ceux qui m'aiment, j'honore ceux qui m'honorent ; mais ceux qui me méprisent seront sans gloire (1). »

Il eût été sage et glorieux pour Henri de suivre ce conseil, qui lui proposait de prendre pour modèle le plus grand de ses prédécesseurs, Charlemagne. S'il l'eût adopté, il aurait épargné à la Germanie et à l'Italie une guerre de quarante ans, et à son nom l'infamie que les plus impartiaux de ses contemporains y ont attachée. Au lieu d'exécuter presque la ruine du christianisme et l'établissement du plus affreux et avilissant despotisme, il eût réalisé l'œuvre la plus glorieuse, la plus utile à l'Église, à son empire, à lui-même, s'il eût agi de con-

(1) L. 2, *ep.* 30.

cert avec Hildebrand. Inutiles efforts! Malheureusement pour lui-même et l'humanité, son oreille resta fermée aux avis de Grégoire, tandis qu'elle s'ouvrait aux insinuations perfides et corruptrices des flatteurs. Henri, au moment même de cette correspondance, obéissant aux avis des courtisans et à l'impulsion de ses passions, complotait activement la capture ou le meurtre du pontife.

« La nuit de Noël de l'année 1075, une affreuse tempête fondit sur Rome; la lune en son plein ne pouvait percer la masse compacte des nues amoncelées. Une obscurité profonde couvrait la terre, et les spectateurs tremblants croyaient arrivé le jour du jugement dernier. Au milieu de ce tumulte des éléments, deux groupes agités par des pensées bien différentes s'avançaient vers Sainte-Marie-Majeure. A la tête de l'un se trouvait le pieux Hildebrand, conduisant quelques prêtres à l'adoration vers l'autel de la Vierge mère de Dieu : Cenci, Romain noble, commandait l'autre. Son escorte était armée comme pour une entreprise désespérée. Quand la tempête suspendait un instant ses mugissements, on pouvait distinguer les alleluia des adorateurs et la voix du pontife répandant ses bénédictions sur le petit nombre de fidèles agenouillés devant lui, lorsque soudain Cenci fondit sur lui, et l'épée d'un de ses brigands audacieux le blessa au front (1). »

Il est indubitablement établi que Cenci voulait assassiner le pontife s'il n'en eût été empêché. Le peuple pensa que la Providence n'avait envoyé ce déluge d'eau qu'afin qu'un sanctuaire comme la crèche ne fût pas rougi par le sang d'un tel pasteur, ce qui serait advenu si les

(1) Sir James Stephens, *Hildebrand*.

fidèles s'étaient trouvés là pour résister à l'enlèvement du pontife. On ajoute qu'on tenait prêts des chevaux pour Cenci et ses partisans afin d'assurer leur fuite, soit que l'entreprise se terminât par une victoire en massacrant saint Grégoire, ou par un triomphe en l'emportant au loin.

Au lieu des deux processions décrites par le baronnet, voici comme le récit original de sa vie représente le fait. Saint Grégoire, ayant célébré la première des trois messes, comme chaque prêtre en avait la coutume à la fête de Noël (et dans laquelle, par parenthèse, on ne chante jamais d'alleluia), avait reçu lui-même la communion, l'avait donnée au clergé assistant, et était avec son assistance occupé à la distribuer à ce petit nombre de fidèles que ni la pluie ni l'orage n'empêchèrent de venir adorer Jésus à sa crèche. Au moment où retentissaient les paroles angéliques, *paix aux hommes de bonne volonté*, on entendit tout à coup les cris scélérats de l'assassin en chef et de sa bande, se précipitant, épées nues, vers le sanctuaire, dont ils forcèrent les portes, frappant et blessant plusieurs des assistants dans leurs furieux assauts. Le coup d'épée qui frappa le front de saint Grégoire, assis sur son trône, est dit avoir été dirigé contre sa vie. Lambert d'Aschaffenburg ajoute : « Qu'après avoir vu ses vêtements sacrés mis en pièce, le pontife fut traîné par les cheveux, de la propre main de Cenci, hors de l'église. »

« Lié avec des cordes, continue sir James Stephens battu, soumis aux plus basses indignités, le vénérable pontife fut conduit à une maison fortifiée dans les murs de la ville, d'où, à l'aurore, on devait le mener en exil ou le tuer. De pieuses femmes essayèrent de lui prodiguer leurs bons offices, mais on les repoussa rude-

ment : une épée nue menaçait déjà la poitrine du pontife, lorsque la multitude, criant qu'elle allait abattre ou brûler la maison, arrêta le bras de l'assassin. Une flèche décochée de loin l'atteignit et le tua. Les murs cédèrent aux efforts du peuple ameuté; et Cenci, tombant aux pieds du prisonnier, demanda lui-même le pardon et la vie.

« Hildebrand supporta en silence et avec sérénité ces odieux affronts. Il levait de temps en temps les yeux au ciel, en témoignage de son assurance; il répondit aux supplications de son ennemi, prosterné à ses pieds, par une sentence de pardon; sauva Cenci des assiégeants irrités, le renvoya sûrement et en paix; puis, au milieu des acclamations du peuple romain entier, retourna compléter les cérémonies interrompues de Sainte-Marie-Majeure (1). « Que Henri ait ourdi ce crime, ajoute le même auteur, c'est une accusation dont il n'existe point de preuve et à laquelle s'opposent toutes les probabilités. »

Et cependant Paul Bernried, écrivain contemporain, nous dit qu'avant sa tentative Cenci avait envoyé des messagers à Henri pour lui déclarer qu'il lui livrerait bientôt le pape captif! et qu'après avoir échoué, Cenci se réfugia à la cour de Henri; que Guibert de Ravenne, intime ami d'Henri et depuis créé antipape par ce même roi, avait trempé dans les complots de Cenci. Cette prétendue innocence de Henri concorde mal avec cette embuscade dressée par lui et ses courtisans au pontife, après les scènes de Canossa, avec le siége de Rome et du château Saint-Ange, comme nous allons voir.

La grande comtesse Mathilde, soutenue comme par

(1) *Hildebrand.*

miracle, ou par la vigueur de son propre esprit, tenait le glaive de la justice avec une mâle énergie, soit sur le champ de bataille contre les ennemis du saint-siége, soit dans les tribunaux contre les violateurs de ses lois. Dans les camps elle possédait une telle sérénité de visage, une telle fluidité de paroles, qu'elle paraissait le représentant de la miséricorde, dans l'attitude de l'Amazone Penthésilée. Sur le siége du tribunal, elle semblait être moins la vengeresse du crime, que la mère des faibles et des opprimés. Dans un âge illettré, elle jouissait de telles connaissances, qu'elle pouvait parler, en sa langue natale, à chacun des soldats des divers pays au milieu desquels elle vivait, surtout en italien, français, allemand, parlés par elle avec une égale facilité. Guerrière, ascétique, studieuse, Mathilde avait un caractère trop généreux pour se renfermer dans les occupations exclusives d'un camp, d'une cellule, d'une bibliothèque. Elle voulait, dans les désirs d'une noble ambition, devenir le refuge des malheureux, le protecteur des affligés, le défenseur de la vérité. (Tels étaient d'ailleurs les fréquents conseils que lui suggérait dans ses lettres le pape Grégoire VII.) Elle couvrit la Toscane de châteaux, de palais, de couvents, d'églises. Son autorité directe ou son influence s'étendait sur toute l'Italie septentrionale depuis la Lombardie jusqu'aux États pontificaux. Les monarques de l'Occident la vénéraient. Son respect pour Saint-Pierre était tel, qu'à sa mort elle lui légua tous ses domaines selon le témoignage de Donnizone, son biographe :

Propria clavigero sua subdidit omnia Petro.

Canossa était le berceau de la famille, et la résidence habituelle de cette grande princesse. Quand Grégoire trouva un abri dans ses murailles, à l'approche du roi

excommunié, il y rencontra des hôtes éminents de toute qualité. Le chapelain-poëte de Mathilde, à la vue de la magnificence de Canossa, l'égalait presque à Rome.

La conduite de Grégoire en cette occasion ressentait si peu la vengeance envers Henri ou une sévérité excessive, comme on l'en a accusé sans aucune preuve historique, que Planck (1), protestant allemand, avoue que tout annonçait chez lui le désir d'épargner le roi et de sauver sa couronne. Le 28 janvier 1077, aussitôt après avoir absous Henri, le pontife adressa aux princes allemands la lettre suivante :

«Conformément à la résolution prise avec vos députés, nous étions en marche vingt-huit jours avant l'époque où les ducs devaient nous escorter dans la traversée des montagnes, pour régler les débats entre Henri et les victimes de ses oppressions; mais à l'expiration du terme, ils nous firent savoir qu'ils ne pouvaient nous fournir l'escorte (en étant empêchés par Henri), ce qui nous a causé une grande peine, entravant ainsi notre entrevue. Nous apprîmes dans le même temps la marche du roi, qui, avant de franchir les frontières italiennes, nous fit proposer par ses envoyés de faire une entière soumission à Dieu et à Saint-Pierre, promettant de se corriger, pourvu que nous lui donnions l'absolution. Nous avons délibéré, réfléchi longtemps, le blâmant sévèrement par ses envoyés de ses excès. Enfin, sans apparence d'hostilité et avec peu de compagnons, il se présenta à Canossa, où nous nous trouvions alors. Nous le retînmes à la porte pendant trois jours, pieds nus, habillé de laine, demandant pardon avec tant de larmes, que plusieurs des assistants supplièrent grâce pour lui, appelant notre

(1) Planck, t. 4, p. 178, apud. Rohrb., l. LXV, p. 318.

inflexibilité non pas une sévérité évangélique, mais une tyrannique cruauté. Nous nous laissâmes vaincre, nous lui donnâmes l'absolution, après avoir reçu de lui des garanties (dont vous avez ci-joint les copies), avec les attestations de l'abbé de Cluny, de Mathilde, d'Adélaïde, et autres nobles italiens ; exposant toutefois notre sollicitude de passer les montagnes pour travailler plus efficacement à la pacification de l'Église et de l'empire : car vous devez être persuadés que nous avons laissé l'affaire entière en suspens, jusqu'à ce que nous ayons l'opportunité de décider avec l'aide de vos conseils (1). »

Évidemment, cette lettre de Grégoire prouve en lui, à l'égard de Henri, d'autres sentiments que ceux de l'inimitié ou de la vengeance.

Voici maintenant la conduite de ce tyran perfide, conduite qui explique et légitime les justes lenteurs du perspicace pontife. Au lieu de tenir fidèlement ses promesses jurées, Henri, après avoir reçu l'absolution papale, sembla vouloir surpasser ses précédentes et déjà si cruelles et insupportables injustices envers ses pauvres peuples, à tel point que les Saxons se plaignirent à Grégoire d'avoir si facilement accordé le pardon à un prince solennellement déposé dans une diète de la nation germanique, plaintes qui furent répétées par les prélats assemblés dans le premier synode tenu par le pape, au palais de Latran (2).

Ainsi réhabilité, ce fléau de ses peuples, honte de la nature même, à cause de ses forfaits, descendit de nouveau en Italie, mais non plus comme un pèlerin ou un pénitent ; il venait y attaquer le pape Grégoire, destitué de toute alliance transalpine, soutenu par la seule main de

(1) Labbé, t. 10, p. 381 et seq.
(2) *Rev. d'Edimb.*

Mathilde : car le duc normand de la Pouille était occupé au loin par ses conquêtes en Orient. Avant l'été de 1080, les citoyens de Rome virent sous leurs murailles les étendards et les bataillons germaniques rangés en bataille. « En présence d'un tel péril, dit Stephens (1), le courageux génie du vieux pontife s'éleva et tressaillit de nouveau. Il convoqua un synode, exhorta les princes allemands à élire un successeur ; puis, dans des lettres d'une éloquence sans passion, soutint les droits de sa suprématie. Il regarda les menaces de la persécution comme les marques de sa sainte vocation ; et, lorsque les assiégeants étaient à ses portes, disposait encore des couronnes et des provinces. Mathilde lui fournit quelque argent ; ce qui, pour un temps, apaisa la populace romaine. Il opéra des prodiges pour éteindre les embrasements allumés par leur perfidie ; consolant les compagnons de ses souffrances par ces paroles qui se rencontrent dans la bouche des martyrs, animant les défenseurs de la ville par ces harangues usitées chez les héros. Le siége ou blocus continua pendant trois ans sans interruption, excepté lorsque les troupes de Henri, chassées par les chaleurs pernicieuses de l'automne, étaient obligées de se réfugier sur les collines voisines. La détresse, ou plutôt la trahison, fit plier le courage de la garnison. On entendait de toutes parts demander la paix, d'autant plus que Henri y mettait pour seule condition la reconnaissance de son titre d'empereur, et son couronnement par les mains du Pape. (Il avouait donc par là que ce droit appartenait seul au Pape.) L'invincible volonté de Grégoire résista aux clameurs de la multitude famélique : ni les prières ni les

(1) Sir James Stephens, *Hildebrand.*

menaces ne purent lui extorquer d'autre promesse que celle de proposer la question à un synode, aux approches de l'hiver.

« Il s'assembla le 30 novembre 1083 ; ce fut le dernier du pontificat de Grégoire. Quelques évêques, fidèles à la cause de leur chef, s'assirent à ces places si souvent remplies par des ecclésiastiques mitrés. Le visage pâle, l'œil inquiet, ils contemplaient ce vieillard assis sur le trône au milieu de l'anxieuse assemblée. Il se leva, et sa parole réduisit au plus profond silence les suggestions de la crainte ou de la politique humaine. Il parla des glorieux exemples, des devoirs sacrés, des passagères afflictions, des éternelles récompenses des martyrs de la foi.

« Comme un père mourant au milieu de ses enfants, il leur rappela les fortifiantes pensées de la paix, de l'espérance. L'assemblée ravie s'écria qu'elle venait d'entendre non pas la voix d'un homme, mais d'un ange. Grégoire leva la séance et se prépara avec calme à tous les événements qui pourraient survenir. »

C'est à ce moment si critique, que, bloqué par Henri, trahi par ses faux amis, abandonné par les Romains, saint Grégoire écrivit aux fidèles cette lettre fameuse où il les encourage d'une manière si énergique. « Loin de vous, dit-il, le découragement ! ravivez de plus en plus vos espérances; fixez vos yeux sur l'étendard de votre chef, du Roi éternel qui nous crie : La patience vous rendra maîtres de vous-mêmes. Son cri de bataille est celui-ci : Si vous souffrez avec moi, vous régnerez avec moi (1). »

La fermeté et le calme sont si vivement empreints dans la lettre du pontife, que Voigt n'a pu se défendre de lui rendre cet hommage. « Quand au sein de la pros-

(1) L. 9, ep. 21.

périté, dit-il, un homme se montre grand, noble, élevé, le monde l'honore, le vénère, l'admire; et si ce bonheur se soutient dans toute sa carrière jusqu'au moment de sa mort, son nom est transmis à la postérité. Quand même son ouvrage n'est point achevé, quand même il est surpris par la mort au milieu de ses opérations, nous regardons sa carrière comme remplie, parce que notre imagination supplée à ce qui lui restait encore à faire. Mais quand un homme jeté au milieu du tumulte et d'un monde plein de désordres, quand exposé aux vicissitudes de la bonne et de la mauvaise fortune il résiste avec fermeté, il reste calme et de sang-froid, souffre avec résignation, s'appuie sur l'ancre que Dieu a placée dans son cœur lorsque tout l'univers est soulevé contre lui, cet homme devient la merveille de son siècle (1). »

« Au printemps de 1084, raconte sir James Stephens, la garnison ouvrit les portes à l'armée de Henri, et Grégoire chercha un refuge précaire dans le château Saint-Ange : il laissa la grande église de Latran comme un théâtre pour le triomphe de son antagoniste. Là, Guibert, l'antipape de Brixen, montant sur le siége apostolique, fut consacré sous le titre de Clément III; et, alors, comme soi-disant successeur de saint Pierre, plaça les couronnes de Germanie et d'Italie sur les fronts de Henri et de Berthe agenouillés devant lui. »

« Henri a donc maintenant sous la main l'auteur de l'affront de Canossa, des anathèmes de Latran, des guerres civiles, des rébellions de l'empire (dont toutefois il ne devait accuser que lui-même). La basse populace de Rome se réjouissait d'avance, dans une allégresse sanguinaire, des humiliations, peut-être même de la

(1) *Voigt*, ap. Rohrb., l. LXV, p. 392.

mort, du plus noble génie qui ait jamais régné sur la ville éternelle, depuis le trépas de Jules. Encore quelques heures, et le château Saint-Ange allait être pris d'assaut ou par la famine, lorsque le pontife recueillit, à l'heure suprême de sa destinée, la récompense de sa politique qui lui avait fait cimenter une alliance entre la papauté et les conquérants normands du midi de l'Italie. Robert Guiscard, de retour de Constantinople, vola au secours de son suzerain; des courriers annoncèrent à Henri l'approche d'un puissant ennemi. Une retraite précipitée sauva à peine du danger ses troupes affaiblies. Impuissant à satisfaire sa soif de vengeance, il se replia sur les États de la grande-comtesse (une femme! sa propre parente!) pour surprendre ses forces, campées dans le Modénois. Une adresse supérieure et une active vigilance le surprirent lui-même avant l'exécution de son projet: il dut se retirer au-delà des Alpes avec une telle perte d'hommes et de trésors, qu'il demeura incapable de toute tentative ultérieure (1). »

Les dernières et si lamentables années de cet empereur parurent annoncer aux peuples un châtiment céleste. Attaqué, vaincu, outragé par son propre fils, la diète de Mayence le déposa en 1106 et le jeta en prison. Voici son dernier appel aux seigneurs spirituels et temporels de Germanie contre son propre fils, Henri V, qui copia l'exemple paternel en persécutant l'Église : « Nous vous supplions donc, dit-il, pour l'honneur de Dieu, pour votre âme, pour notre appel au pontife romain Pascal II et l'Église romaine; enfin, pour la gloire de l'empire, nous vous implorons en pitié, conseillez à notre fils de renvoyer son armée, de cesser ses persécu-

(1) *Revue d'Édimbourg*, av. 1845, art. *Hildebrand*, p. 680.

tions contre nous, et d'agréer notre entrevue en quelque lieu convenable pour rétablir la paix du royaume. S'il refuse, nous protestons contre sa conduite devant Dieu, sainte Marie, saint Pierre notre patron, tous les saints, tous les chrétiens, mais particulièrement devant vous; afin que vous cessiez de l'exciter à nous poursuivre de ses hostilités, ou de faire cause commune avec lui. Déjà nous en avons appelé en cette cause, et maintenant nous en appelons pour la troisième fois au seigneur Pascal, pontife romain, au saint-siége, et à l'Église romaine. »

La nouvelle de sa fin, tragique et honteuse, produisit une impression semblable à celle de la chute de Julien parmi les chrétiens depuis si longtemps persécutés.

Cependant, faire rouler tout l'intérêt épique de l'histoire d'Hildebrand sur sa lutte avec Henri IV est évidemment une idée superficielle, en désaccord avec cette grande révolution, ou, pour parler plus rigoureusement, avec la reconstruction de la chrétienté, grande conception d'Hildebrand.

Son œuvre, transmise à ses successeurs à peu près comme le fameux Michel-Ange remit l'achèvement de Saint-Pierre aux mains des architectes suivants, fut poussée à la plus haute perfection par tous les pontifes ses successeurs, sans aucune déviation des vues premières et comme s'il eût continué d'en surveiller toutes les phases. Sous ce rapport, le seul garanti par l'histoire, la persécution de Henri est seulement un épisode dans ce grand drame. Les assauts de Henri peuvent être comparés à ceux de Sanballat et de ses Arabes contre les enfants d'Israël occupés à relever Jérusalem de ses ruines (1). Ils retardaient, mais n'interrompaient point l'ou-

(1) Esdras, 2, 4.

vrage d'Hildebrand, qu'une main achevait tandis que l'autre main le défendait par l'épée.

Durant son pontificat, ces grandes assemblées, que nous pourrions nommer parlements ecclésiastiques, ouvertes au clergé et au peuple de la catholicité entière, tenues chaque année à Rome, exercèrent une immense influence pour rétablir la discipline, ranimer le zèle, propager les lumières, et restituer au clergé ses anciennes splendeurs. Ainsi lorsque Henri V, successeur parjure de Henri IV, tenait captif le pape Pascal II, ce furent les évêques d'au-delà des Alpes, surtout de France, de Germanie, ayant à leur tête le grand saint Anselme d'Angleterre, qui accoururent généreusement à son secours.

La puissance de son génie, l'héroïsme de ses pensées ne l'abandonnèrent jamais jusqu'à la fin de sa carrière. Les paroles de ses derniers moments résument en une seule sentence toute l'histoire d'Hildebrand : c'était le cri d'un saint héros, invincible même dans la mort, laissant continuer le combat à ses compagnons d'armes quand déjà la victoire était décidée. Son esprit continua d'animer ses successeurs, et les Urbain, les Victor semblaient agir comme sous son impulsion directe.

Trois des contemporains, désignés par son œil devinateur comme capables de mieux soutenir le poids de la dignité papale pendant une telle crise, furent élus papes dans l'ordre de ses prévisions, et déclarèrent au monde qu'ils montaient sur le trône uniquement pour continuer l'œuvre, exécuter les desseins, poursuivre la politique, en un mot achever le triomphe des grandes pensées de Grégoire.

L'importance du pontificat de Grégoire VII, vrai pivot dans l'histoire chrétienne, nous fera pardonner, nous

l'espérons, de nous être étendu si longuement sur la peinture du règne anarchique qui suscita son génie, et sur l'étude de son caractère et de ses actes. Ce n'est point d'ailleurs une digression oiseuse dans le plan de notre Histoire des États pontificaux, puisque après avoir contemplé comment Grégoire VII rétablit sur leur ancien pied les relations de la papauté avec l'univers, nous serons plus capables de comprendre la position civile du royaume papal. D'ailleurs, la grande figure de Grégoire domine tellement les âges, surtout depuis son apparition aux affaires jusqu'à la mort de Benoît XI, qu'il paraissait nécessaire de la considérer attentivement pour saisir toutes les nuances de son admirable politique, qui se reflétera si uniformément sur les transactions d'un Urbain II, d'un Calixte II, d'un Adrien IV, d'un Alexandre IV, d'un Innocent III, d'un Grégoire X, d'un Boniface VIII, qu'à chaque pas nous serons tentés de nous écrier : Comme tout ceci ressemble à Hildebrand ! Voilà bien les pensées, les actes, les triomphes de Grégoire VII lui-même !

CHAPITRE XXI.

Règne de Victor III. — Victor résigne la principauté de Bénévent. — Il se fait moine. — Victor devient abbé du Mont-Cassin. — Ses immenses travaux. — Concordat avec Henri V. — Échecs des corsaires sarrasins. — Synode contre la simonie et les investitures. — Élection d'Urbain II.

Nous possédons la biographie de Victor III, successeur immédiat de Grégoire VII, savamment écrite par Léon d'Ostie, d'une noble famille des Marsi, d'où son autre nom de Leo Marsicanus. Ce célèbre chroniqueur, confié aux soins de Victor III, alors qu'il n'était encore que moine du Mont-Cassin, devint ensuite cardinal-archevêque d'Ostie, un des plus grands et intrépides défenseurs du saint-siége.

Dauferius, nom primitif de Victor III, était né héritier de la belle principauté de Bénévent. Le prince, son père, afin de l'attacher plus fermement au siècle, le destina au mariage. Mais aussitôt que le jeune Dauferius se sentit libre par la mort de son père, il se hâta de suivre cet élan divin qui le portait à échanger les joies terrestres contre les joies célestes. Dauferius, vers le soir d'un beau jour d'été, accompagné par le moine Jacinto qui le secondait dans ses pieux desseins, et suivi de quelques gardes à cheval, sortit de Bénévent dans le but supposé d'une promenade. A peu de distance de la ville il existait une petite chapelle consacrée à saint Pierre.

Arrivé là, le jeune prince, laissant son cheval et son épée, entra seul avec le moine dans la chapelle comme pour prier. Ils prièrent en effet longtemps et avec ferveur; puis, au lieu de rejoindre, ouvrirent une porte secrète (*posterula*) de la chapelle donnant sur une forêt, qu'ils traversèrent avec beaucoup de fatigue pour parvenir à la solitaire retraite de l'ermite Santaro, que le prince aimait, vénérait comme un père. « Et d'où me vient ce bonheur de vous rencontrer dans ces solitudes? dit Santaro, ému et surpris. Quelle pensée a guidé vos pas? » C'est alors que le jeune prince raconta son pieux stratagème, sa fuite à travers les bois, son dessein de se consacrer à Dieu, et d'échanger de suite ses vêtements princiers contre la robe monacale.

Sur ces entrefaites, les cavaliers du prince, après une longue attente, voyant la nuit descendue, se décident à pénétrer dans la chapelle. Il y régnait un silence absolu. Aucun être vivant ne s'y trouvait plus. Affligés et tremblants, ils retournent vite à Bénévent. La mère du prince passa la nuit dans les larmes. La ville en émoi se perdit en conjectures diverses, surtout à l'égard de la porte donnant sur la forêt. L'aurore à peine éclose, les parents et amis se jettent dans toutes les directions. Pendant longtemps leurs recherches demeurèrent infructueuses. C'est alors que, se rappelant la piété, la vertu du prince, ils soupçonnèrent qu'il s'était enfui vers la solitude du moine Santaro. Aussitôt ils s'y précipitent, y pénètrent avec violence, *violenter ingressi;* éclatent en transports d'indignation, voyant transformé en moine leur Dauferius bien-aimé. Ils accablent d'injures l'ermite Santaro; et, après avoir arraché ses habits monastiques, obligent le prince à reprendre ses vêtements somptueux, le placent sur un de leurs chevaux et le re-

conduisent triomphalement à Bénévent. Mais ni les menaces, ni les caresses, ni un emprisonnement dans son palais, ni l'éclat de la couronne, ni les larmes de sa mère, ne purent détourner le jeune prince de son vœu (1). Son biographe et disciple Leo Marsicanus ou Léon d'Ostie (comme on l'appelle indifféremment) nomme le prince de Bénévent, devenu abbé sous le nom de Desiderius, le quatrième restaurateur du Mont-Cassin, véritable Horeb du monachisme en Occident. « Le premier, dit-il, fut notre illustre père saint Benoît, fondateur; le second, Petronax, envoyé par saint Grégoire II pour le rétablir après sa destruction par les Lombards; le troisième, Algerinus, envoyé par Agapet II pour le rebâtir après sa ruine par les Sarrasins; le quatrième, Desiderius, élu abbé en 1058, à la grande joie et consolation de tous. Il employa tous ses efforts afin que la grandeur si vantée du Mont-Cassin ne restât pas une vaine renommée en lui-même ou par les mérites de sa communauté, mais devînt un fait réel. »

« Lors donc, dit encore Léon d'Ostie au 28e chapitre de sa Chronique, que le vénérable abbé vit que les mérites de saint Benoît attiraient le respect du monde entier, aussi bien du simple peuple que des ducs, barons et princes, il conçut le projet de raser les vieilles constructions du monastère pour les remplacer par de nouvelles, plus solides et plus splendides. Plusieurs des prieurs, redoutant l'issue d'une entreprise aussi gigantesque, blâmèrent les desseins de Desiderius. Mais celui que n'avaient pu naguère arrêter ni les prières ni les menaces lorsqu'il voulut quitter le monde ne put point être ébranlé par les objections des prieurs, et, confiant uniquement dans l'aide

(1) *Chron. Cass.*, l. III, c. 1, *Rer. ital. Script.*

de Dieu, commença ses grands ouvrages de restauration. »

Il fit son premier essai par l'érection d'une bibliothèque. La résidence des abbés qui ne présentait qu'une masse informe fixa ensuite ses regards. Il construisit un nouveau réfectoire long de quatre-vingt-quinze pieds, large de vingt-trois, haut de cinquante, dont des sculptures élégantes, des peintures à tons brillants et à compositions fantastiques, décoraient les plafonds et les murs. La hauteur, l'élégance de la coupe, la richesse des ornements distinguaient la chaire du moine chargé de lire pendant les repas, toujours pris en silence. La table-croix de l'abbé placée dans une abside se faisait remarquer par des mosaïques d'une beauté surprenante. Vingt-quatre fenêtres à verres enchâssés dans des feuilles de plomb éclairaient cette majestueuse salle.

Une galerie couverte unissait au réfectoire la cuisine, dont les voûtes reposaient sur un pilier central. Les celliers et les paneteries étaient disposés de manière à rendre le service prompt et facile. La façade de la boulangerie étalait tant de magnificence, que des pèlerins la prenaient quelquefois pour l'entrée de l'église.

Le dortoir, éclairé par vingt fenêtres ouvrant seulement vers le midi, et dont les trois centrales étaient ornées de colonnes de marbre, comptait 200 pieds de longueur sur 24 de largeur et 30 de hauteur, avec murailles également décorées de peintures, *et pictorum artificio coloribus decorata*. Trois années suffirent à Desiderius pour terminer ces constructions. Il bâtit ensuite la salle capitulaire, haute de 18 pieds, large de 20, et resplendissante d'ornements du plus beau goût. Il nivela ensuite exactement les terrains compris entre les divers édifices du cloître et y éleva un *déambulatoire* pour la

promenade des religieux, composé d'une galerie ouverte quadrangulaire, soutenue par 110 colonnes de marbre et pavée dans toute la finesse du style byzantin. Des peintures tirées de la Bible ou des Vies des saints en décoraient les plafonds. Puis, comme le toit du déambulatoire atteignait seulement le niveau de l'église et de l'atrium, il construisit deux escaliers de marbre conduisant de la salle capitulaire à l'église.

Enfin, ayant complété tout ce qui pouvait être utile ou agréable, il entoura le monastère entier par une haute muraille garnie de tours à la manière d'une ville de guerre. Il unit les portes de l'abbaye et de la cité adjacente par une route sûre et facile. Il éleva au dehors de l'enceinte une maison de refuge ouverte aux pauvres, aux pèlerins, jour et nuit, tandis qu'il destinait à l'intérieur de l'enceinte un vrai palais pour les têtes couronnées, rois ou empereurs.

Toutes ces merveilles d'architecture, rayonnant comme un diadème étincelant sur la cime de la montagne, n'étaient pour ainsi dire que l'entourage de la basilique de Saint-Benoît, qui brillait à leur centre comme un diamant de ravissante beauté.

Desiderius fit d'abord d'énormes travaux pour niveler le terrain qui devait servir de base à l'édifice. Il vint à Rome pour y acheter les colonnes, les chapiteaux, les ornements de marbre de toutes couleurs, qu'il fit descendre par le Tibre jusqu'à Porto ; il les conduisit par mer jusqu'à Torre-Garigliano, que venait de lui donner Richard, premier prince de Capoue, et de là les fit transporter avec une énergie et un travail prodigieux au sommet de la montagne. Les pieux travailleurs qui affluaient de toutes parts voulurent monter à bras la première de ces colonnes. Il appela des artistes d'Amalfi et de la

Lombardie; et posa, vers l'an 1066 (au moment où Guillaume le Conquérant préparait une descente en Angleterre), les fondations de cette basilique, longue de 150 pieds, large de 43, haute de 28, avec une colonnade de 10 piliers de chaque côté de la nef, et 20 larges fenêtres, plus 2 ailes, hautes de 15 pieds, éclairées par 10 fenêtres.

Par révérence pour saint Benoît, il ne déplaça pas son tombeau, qui se voyait à l'entrée, mais l'incrusta de marbres précieux. Il érigea trois autels magnifiques sous l'invocation de la Mère de Dieu, de saint Jean-Baptiste, de saint Grégoire; il construisit une vaste et riche sacristie; éleva en pierres taillées un beffroi remarquable, et disposa en face du portail principal un atrium, long de 77 pieds, large de 47, entouré par un portique à colonnes.

Il fit venir de Constantinople des ouvriers habiles, afin d'orner de mosaïques l'abside, l'arche triomphale entre la nef, le chœur et le pavé de l'église. Depuis près de cinq cents ans cet art était perdu parmi les Latins : c'est pourquoi, afin de le faire refleurir, il choisit parmi les plus capables de ses moines quelques jeunes hommes pour s'initier aux secrets de cet art, dans lequel les Grecs excellaient à cette époque. On lisait l'inscription suivante en lettres d'or sur l'arche du milieu :

Ut duce te palma justis potiatur adepta,
Hinc Desiderius pater hanc tibi condidi aulam.

Les fenêtres, toutes de verre ou de gypse, étaient fortement fixées dans des châssis de plomb et de fer. Il envoya un de ses moines, avec 46 livres d'or et des lettres pour l'empereur, à Constantinople, pour commander une contre-table d'autel, qu'on devait orner d'émaux,

de pierreries et de dessins tirés de l'Évangile et de la vie de saint Benoît. La cour byzantine reçut l'envoyé de Desiderius avec bienveillance et favorisa l'exécution de son ouvrage. Desiderius plaça à l'entrée du sanctuaire des portes de bronze finement ciselées, suspendit au-dessus une poutre richement décorée supportant des lampes nombreuses et des candélabres à branches. Il orna de lames d'or, d'argent, de rubis, les livres des Épîtres, des Évangiles, de la règle de Saint-Benoît. Il embellit de sculptures les stalles de chêne du chœur; et fit des chapes avec trente pièces de soie achetées à Amalfi, d'abord destinées à être offertes en présent à Henri III, lorsque Desiderius avait appris qu'il se proposait de visiter le Mont-Cassin. Il commanda également, à Constantinople, une porte de bronze pour le portail semblable à celle qu'il avait admirée au palais épiscopal d'Amalfi.

Il reconstruisit en dernier lieu l'église de Saint-Martin, le seul reste des anciennes constructions du monastère. Les autels, l'abside, les portes, les murailles resplendissaient d'or, de mosaïque et d'ornements merveilleux.

Quand Desiderius eut complété, Dieu aidant, ces immenses ouvrages, il se transporta à Rome, afin d'inviter le pape Alexandre II à venir consacrer le sanctuaire de Saint-Benoît. Hildebrand, principal ministre du pape, les cardinaux, évêques, princes, seigneurs de Rome, reçurent des invitations de la part de Desiderius, que ses vertus rendaient cher et vénérable à tous. Alexandre II lui-même adressa des lettres d'invitation à tous les évêques de Campanie, de la Pouille, de la Calabre. A l'approche du jour de la fête, en octobre 1071, on vit

accourir de tous les points de l'Italie vers le Mont-Cassin une foule innombrable de prélats de tous ordres, de princes et de fidèles. On y remarqua 10 archevêques et 43 évêques ; Richard, prince de Capoue, avec son fils Jordan et son frère Resinulf ; Gisulf, prince de Salerne, avec ses frères ; Landulf, prince de Bénévent ; Sergius, duc de Naples ; Sergius, duc de Sorrente. Robert Guiscard, occupé alors au siége de Palerme, ne put assister à cette grande solennité.

Les innombrables spectateurs qui se pressaient sur la sainte montagne ne se lassaient point d'admirer les prodiges de Desiderius, qui, non content de les satisfaire sur ce point, sut aussi fournir à leurs besoins matériels avec tant de somptuosité, que pendant les fêtes de cette solennelle dédicace aucun d'eux ne manqua de viandes, de poissons, d'aliments de toute espèce. Le génie de l'infatigable abbé avait tout prévu et disposé avec magnificence.

Tel était le grand homme, le premier des trois désignés par l'immortel Grégoire VII pour lui succéder sur le trône pontifical, sur lequel les Machabées de sa génération tenaient fixés leurs regards et leur espoir pour le salut d'Israël et la sauvegarde des lois de Dieu contre les attaques des impies. Un seul homme protestait énergiquement contre l'élection de Desiderius : c'était Desiderius lui-même, repoussant aussi inexorablement la tiare qu'il avait jadis renoncé à la riche principauté de Bénévent et aux jouissances de ce monde.

Le jour de la Pentecôte 1085, Desiderius se hâta d'aller à la rencontre des cardinaux-évêques de Sabine et du comte Gratien, allant de Rome vers le Midi, pour leur communiquer les dernières instructions d'Hildebrand, et les presser de régler les affaires de l'Église,

cause de l'horrible tempête qui grondait alors sur elle. Ils visitèrent Jordan, prince normand de Capoue, et Rainulf, comte d'Averse, qui se déclarèrent tous deux très-disposés à défendre l'Église romaine, opprimée en ce moment par l'antipape Guibert, usurpateur couvert de crimes. Ils écrivirent aussi à la princesse Mathilde, la priant de protéger le voyage de tous ceux qui devaient prendre part à l'élection papale. Desiderius, voyant qu'on avait l'intention de l'attirer à Rome pour le contraindre d'accepter la papauté, se retira furtivement au Mont-Cassin, d'où il ne cessa point cependant d'exciter les Normands et les Lombards au soutien des droits de Saint-Pierre. L'automne suivant, s'avançant vers Rome, avec Jordan de Capoue et les troupes de l'Italie méridionale, il s'arrêta dans le Val-di-Sacco, refusant d'aller plus loin si on ne lui promettait point de ne pas lui imposer de force la charge pontificale. Une année entière s'écoula dans ces incertitudes, à la triomphante satisfaction de Guibert. Enfin, vers Pâques 1086, les évêques et cardinaux assemblés à Rome, prièrent Desiderius de les y rejoindre. Croyant son nom oublié, Desiderius se décida enfin à entrer dans Rome mais, à peine arrivé, le clergé et le peuple vinrent à la diaconie de Sainte-Lucie, le suppliant instamment de sauver l'Église du péril. Il les menaça de se retirer de nouveau dans sa solitude; mais ils revinrent le lendemain à la charge, et, voyant qu'ils ne pouvaient encore le décider, ils se saisirent de lui et le conduisirent à l'église de Sainte-Lucie, où il fut élu pape, par acclamation, sous le nom de Victor III. Quatre jours après, se retirant à Terracine, il se dépouilla des ornements pontificaux, déclarant positivement qu'il n'accepterait point cette dignité si redoutable. On le pria avec larmes, et les cardinaux décidèrent même le prince

de Capoue à le ramener de force à Rome; mais personne ne pouvait vaincre la résistance de Victor. L'année suivante, 1087, on tint un concile à Capoue, où Desiderius assista comme un des cardinaux. Les affaires du concile réglées, on revint de nouveau à la charge : Desiderius résista encore deux jours, mais enfin ratifia l'élection de Rome, et reprit les insignes pontificaux le jour des Rameaux, au milieu des cris de joie des cardinaux; en présence de Cenci, consul de Rome; de Jordan, prince de Capoue; de Roger, duc de Calabre. Après les fêtes de Pâques, tous les prélats, princes et chevaliers escortèrent le nouveau pontife, qui fut sacré pape, à Rome, dans Saint-Pierre, le dimanche dans l'octave de l'Ascension, au milieu de l'allégresse des fidèles, et en dépit des manœuvres de l'antipape Guibert, qui avait ses quartiers à l'église de la Rotonde, parmi les troupes impériales. Cet événement nous prouve évidemment qu'il n'avait pour lui qu'une faible poignée de Romains comparativement à ceux qui venaient de couronner Victor III.

Cette étonnante lutte entre l'Église romaine et Desiderius, cette obstination singulière à proposer d'un côté et à refuser de l'autre, nous indiquent que déjà, grâce aux efforts d'Hildebrand, un changement profond s'était opéré dans les esprits et les tendances du siècle. Nous découvrons, d'une part, que l'Église, naguère blessée et gémissante comme ce voyageur dont le Samaritain pansa si généreusement les blessures, a recouvré maintenant sa force, son énergie, son courage primitifs; et, de l'autre part, que cette dignité souveraine, pour laquelle d'audacieux et impies prétendants combattaient, à la manière des gladiateurs, dans une arène sanglante, est de nouveau considérée non plus

comme une place de vains honneurs ou de lucre abondant, mais bien plutôt comme une charge de redoutable responsabilité. Si Desiderius, cédant facilement aux désirs des électeurs, eût accepté immédiatement la papauté, et qu'ensuite il eût prêché énergiquement du haut de la chaire de Saint-Pierre contre le mal affreux de la simonie alors si commune, nous croyons que ses paroles, toutes saintes et puissantes qu'elles pussent avoir été, auraient cependant produit une impression bien moins favorable que cette lutte prolongée pendant deux ans, dans laquelle il montra aux yeux de l'univers étonné sa magnanime abnégation. Les nations avaient alors grand besoin de cette sublime leçon, et nous pouvons être sûrs qu'elle donna un coup mortel aux prétentions usurpatrices des césars germaniques. Elle réintégrait l'Église dans la jouissance de son indépendance, la délivrait du honteux vasselage des cours, et la faisait reparaître, malgré les haines, les cabales de ses ennemis, comme l'étoile de l'espérance, de la consolation du genre humain. Il devenait dès lors manifeste pour tous que, l'heure des abaissements et des angoisses écoulée, l'Église allait renaître pour la gloire et les triomphes. Les brutales violences des princes féodaux, les ténébreux stratagèmes des simoniaques, les assauts d'un combat trop longtemps prolongé, sont maintenant convaincus d'impuissance. Assis sur le trône de leur souveraineté temporelle de Rome, ou fuyants de ville en ville, les papes reçoivent partout l'hommage de la foi irrésistible de millions de fidèles; tandis que les idoles du schisme, les successeurs de Simon le Magicien, les grands prêtres de Bélial, les créatures de la chair et des passions, les antipapes, quoique soutenus par les empereurs, disparaissent l'un après l'autre, se condamnant eux-mêmes,

exécrés des peuples, et descendent avilis et déshonorés dans leurs tombeaux. Leurs champions sont forcés de déposer les armes et de reconnaître à l'Église ces libertés et ces droits proclamés par Hildebrand lui-même dans le premier synode de son pontificat. Nous faisons allusion au concordat signé par Henri V, ratifié solennellement en présence des légats pontificaux célébrant les saints mystères devant une multitude immense agenouillée autour d'un autel dans cette vaste plaine qui s'étend entre le Rhin et la ville de Worms, le 23me jour de septembre de l'an 1122, jour à jamais mémorable, puisqu'il consolidait la paix, la liberté de l'Église.

Une des premières pensées de Victor III fut d'abattre les Sarrasins, si redoutables, par terre et par mer, aux Italiens méridionaux. Dans ce but, avec l'avis des évêques et des cardinaux, il assembla une flotte, à laquelle contribuèrent efficacement deux petits États, Gênes et Pise, qui semblèrent de ce moment recevoir du pontife cet esprit hardi et entreprenant qui les éleva si vite à un haut degré de prospérité et de puissance. La flotte réunie, Victor III remit aux combattants l'étendard de Saint-Pierre et l'indulgence usitée dans les croisades, leur donnant la mission d'attaquer les Sarrasins au sein même de leurs forteresses. Un triomphe complet couronna l'entreprise. Prendre deux villes fortifiées, défaire les Sarrasins en bataille rangée, forcer le roi de Tunis à rendre la liberté aux captifs chrétiens et à payer un tribut au saint-siége; emporter tant de dépouilles, qu'une seule portion suffit à l'édification de la somptueuse cathédrale et du merveilleux Campo-Santo de Pise (1) : tels furent les résultats de ce premier pas dans la carrière des croisades, et aussi de la grandeur italienne.

(1) Guaf. Malab., et Leo Ost.; apud Murat.

Au mois d'août 1087, Victor III tint un synode en sa ville natale de Bénévent. Après y avoir dépeint les désastres de la simonie dans le sein de l'Église, il renouvela les condamnations et censures portées contre cette funeste hérésie par les précédents pontifes. Il renouvela également le décret de Grégoire VII contre les investitures, déclarant que quiconque recevrait une abbaye ou un évêché d'une main laïque ne serait point reconnu comme abbé ou évêque dans l'Église catholique. Il appliqua la même loi aux bénéfices du clergé inférieur. « Donc, s'écrie Victor en concluant son allocution, tout roi, duc, marquis, comte, ou toute autre personne laïque qui donnera l'investiture d'une dignité ecclésiastique quelconque, sera enveloppé dans la même censure et condamnation. » Tous les évêques présents au concile ayant approuvé ce décret, on en expédia des copies à toutes les Églises de l'Orient et de l'Occident.

Mais voici que déjà vont se clore les trois années du glorieux pontificat de Victor III. Celui que nous avions vu naguère, dans la fleur de l'âge, fuir par les portes de Bénévent pour éviter les honneurs dangereux d'un gouvernement terrestre, en sort maintenant pour la dernière fois, au milieu des larmes et des sanglots d'un peuple pleurant le meilleur des pères. Victor mourant se fait reporter vers cette montagne sainte, théâtre de ses premières ferveurs, et où il a opéré ensuite tant de prodiges, comme nous l'avons précédemment décrit. Il y désigne dans la salle capitulaire le lieu précis de sa sépulture; puis, ayant autour de sa couche funèbre les évêques et cardinaux assemblés dans une attitude muette et triste, il prit la main d'Othon, évêque d'Ostie; puis, rappelant l'injonction dernière du pape Grégoire concernant Othon, il le présenta aux cardinaux en disant : « Rece-

vez-le, et placez-le sur le siége de Rome; et jusqu'à ce que vous ayez pu agir ainsi, qu'il soit en tout mon vicegérant. »

Cette scène mémorable se passa le 16 septembre 1087.

La nouvelle du trépas de Victor jeta les catholiques italiens dans la plus grande consternation, parce qu'ils n'entrevoyaient plus aucune lueur de salut pour l'Église. On envoya aussitôt, de la part des Églises et de la comtesse Mathilde, aux évêques dispersés même au delà des monts, les priant de se réunir hâtivement pour donner un chef à l'Église, penchée sur le bord de l'abîme; car l'antipape Guibert de Ravenne, complice de Cenci dans son attentat nocturne sur Grégoire VII, possédait Rome. L'étoile des schismatiques paraissait s'élever partout. Étant enfin assemblés, les évêques et cardinaux envoyèrent des lettres au clergé et aux laïques de Rome, afin qu'ils se trouvassent à Terracine pour la première semaine du carême, priant ceux qui ne pourraient y venir d'envoyer un député autorisé pour concourir en leur place à l'élection. Ils écrivirent de même aux évêques et abbés de Campanie et des principautés. La réunion se tint donc à Terracine le 8 mars 1088. Du côté des Romains, Jean, évêque de Porto, représentait le cardinal absent et le clergé inférieur; et Benoît, préfet de Rome, l'ordre laïque. On comptait quarante évêques et abbés. Le jour suivant, tous étant réunis dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Césaire, l'évêque de Tusculum prit la parole, rappela les dispositions de Grégoire et de Victor, et indiqua l'objet de l'assemblée. L'évêque de Porto et le préfet Benoît présentèrent alors leurs lettres de créance. Oderic, abbé du Mont-Cassin, l'archevêque de Capoue et tous les autres approuvant, on décida de passer dans la prière le jeudi, le vendredi et le samedi.

Réunis de nouveau, dès l'aurore de samedi, après un instant de délibération, les évêques de Porto, Tusculum, Albano, les chefs du conclave, montèrent à l'ambon et annoncèrent unanimement leur désir d'élire Othon. On recueillit les voix et tous crièrent : Othon est digne d'être pape ! L'évêque d'Albano cria : Qu'il soit nommé Urbain II ! Se levant alors, ils vinrent au siége d'Othon, lui enlevèrent son habit de laine et son scapulaire porté par lui comme moine de Cluny, et le revêtirent de la pourpre ; puis, au milieu des acclamations, le placèrent sur le trône. Urbain II célébra alors la sainte messe.

Nous avons ailleurs constaté comment son pontificat, ainsi qu'il l'annonça dans une lettre encyclique, fut la continuation de celui de Grégoire VII ; nous avons aussi remarqué dans quel esprit il proclama la croisade. Nous omettons les faits de son règne exclusivement relatifs à l'histoire religieuse. Dorénavant, étant sorti du chaos du dixième siècle, notre marche va devenir plus rapide, et notre attention sera plus spécialement fixée sur l'objet de notre histoire.

CHAPITRE XXII.

Condition de Rome sous les barons et les brigands. — Mauvais traitement de l'archevêque d'York en Italie. — Calixte II. — Premier concile général de Latran. — Liberté de l'élection et de la consécration des évêques. — Déclaration de Henri V. — Triomphe d'Hildebrand dans la liberté de l'Église.

William de Malmesbury nous a laissé le récit suivant, qu'il tenait de la bouche d'un témoin oculaire. « Au temps de Grégoire VI, homme de piété et d'austérité, tel était l'état ruineux des États apostoliques par suite de la négligence des pontifes précédents, qu'à part peu de villes voisines de Rome et quelques dons des fidèles il n'existait aucun moyen de subsistance. Les voleurs avaient usurpé les villes les plus éloignées et les provinces de ce patrimoine. D'un bout à l'autre de l'Italie, des brigands infestaient tous les chemins, de sorte que les pèlerins ne pouvaient voyager qu'en nombreuses bandes, armés jusqu'aux dents et toujours en garde contre les attaques. Les défilés des montagnes, les forêts, remplis d'embuscades, étaient des repaires de brigands d'où le voyageur échappait difficilement; qu'on eût de l'argent ou non, on éprouvait le même sort : une fois en leur pouvoir, tout essai pour échapper ou toute prière pour être épargné réussissait rarement. Ils avaient intercepté les communications des provinces de l'Église avec leur capitale. Ceux qui

désiraient faire quelque legs ou don à l'Église préféraient le faire chez eux que de venir enrichir les bandits italiens. Quelle destinée alors pour cette ville, demeure autrefois de la sainteté! Là, dans le milieu du Forum, des assassins paradaient glorieux de leurs perfides et adroites manœuvres envers leurs victimes. Ceux qui, en petit nombre, poussés par un ardent désir de visiter le saint-siége, avaient échappé aux voleurs des grands chemins, tombaient sous le fer de ces derniers, ou n'échappaient que couverts de blessures et dépouillés de leurs trésors. Ces brigands tiraient l'épée sur les corps mêmes des apôtres; et avant même que les fidèles eussent déposé leurs offrandes sur l'autel, ils les leur arrachaient pour les dépenser en débauche (1). »

L'auteur décrit alors les efforts réitérés de Grégoire, dans ses sermons aux habitants, ou dans ses lettres aux étrangers, pour mettre fin à ces horribles désordres. Il proclama qu'il ne laisserait pas plus longtemps les bravi fouler aux pieds les droits les plus sacrés de l'humanité, et que les barons rendraient les biens usurpés ou paraîtraient devant le sénat pour justifier de leurs titres. On n'entendit alors autour et au dedans de Rome que bruit d'armes, que cris de vengeance : le pape lui-même échappa difficilement. Enfin l'épée de la justice fut tirée, d'abord contre ces brigands qui faisaient de Rome une caverne de voleurs, et ensuite contre les voleurs et usurpateurs des États.

« On recouvra les villes longtemps aliénées; la paix, exilée par l'ineptie de plusieurs, revint par l'énergie d'un seul homme. Les grands chemins, longtemps déserts, commencèrent à se peupler de pèlerins qui, voyageant

(1) Wilhelm., bibl. Malmesb., *De Gest. reg. aug.*, l. II, ch. 18.

en sécurité et après avoir réjoui leurs yeux par le spectacle des merveilles antiques et avoir fait leurs offrandes, retournaient en leur patrie, annonçant par leurs joyeux cantiques la félicité de leurs âmes. » Il apparaîtrait cependant, par ce que nous lisons dans le même auteur sur le traitement infligé à Alfred, archevêque de York et autres prélats anglais, par Gérard de Galère, que sous le pontificat de Nicolas II de nouvelles troupes de brigands avaient infesté les chemins. Cet archevêque revenant de Rome, étant rencontré dans le voisinage de Galère par ce comte, allié des Albérics de Tusculum et des césars germains dans leurs guerres contre le saint-siége, se vit dépouiller de mille livres de monnaie papale que lui et ses compagnons portaient en Angleterre. Saint-Pierre Damien, exposant ce fait dans sa défense de l'Église romaine contre les avocats impériaux, ajoute que dans un synode, sous la présidence du pape Nicolas, ce Gérard, déjà chargé d'anathèmes, fut de nouveau mis au ban de l'Église. Le Val di Sacco, la Sabine, l'Agro Romano et toutes les parties au delà du Tibre eurent à souffrir plus spécialement des incursions de Gérard et de ses partisans. Mais Nicolas II, après avoir arrangé les affaires de Bénévent, revint avec une telle force de Normands, vassaux de Saint-Pierre, qu'il abattit l'arrogance du héros Gérard et délivra la ville de sa tyrannie (1). Baronius, citant ce fait, ajoute, d'après un passage du cardinal d'Aragon, que depuis ce temps on n'entendit que rarement parler des invasions des Albérics et de leurs complices, dont l'Église avait eu naguère tant à souffrir. Nous les voyons même montrer du zèle pour le soutien de Grégoire VII, en 1080, contre l'anti-pape Guibert de Ravenne.

(1) Baron., ad. an. 1059, p. 37.

La sollicitude de ce grand pape pour toutes les églises du monde ne l'empêcha pas de porter une attention particulière sur ses États temporels. Peu après son élection, faisant un voyage par la Campagne de Rome, il date des lettres de Laurentum, Albano, Monte Casino; visite Bénévent, Capoue; revient à Rome, d'où il va à Terracine, à Piperno, à Canossa; puis, après trois mois de séjour en Lombardie et en Toscane, retourne à Rome par Florence, Sienne, probablement *Radecofani*, *Aquapendente*.

En reconnaissance de la clémence qu'il avait trouvée en saint Grégoire, à peine Cenci, avec sa femme et ses enfants, se fut-il échappé de Rome, qu'il réunit le plus de troupes possible, et se mit à piller les États de l'Église. On le condamna, comme ennemi du peuple romain, le jour de Saint-Étienne et on le bannit de Rome pour toujours.

En 1100, Pascal II recouvrit les possessions usurpées, pendant l'occupation de Rome, par Guibert l'antipape.

C'est en cette occasion que nous rencontrons pour la première fois le nom de Colonna (autant que nous sachions) (1), dans la personne d'un certain Pierre, qu'on força de laisser une assez forte part de butin. Rome et les États, pendant ce règne, continuèrent d'être en proie aux désordres. Ainsi, en 1111, Henri V saisit traîtreusement et arrache de l'autel Saint-Pierre le pape régnant et le traîne prisonnier à Sutri, tandis que Rome est livrée à la plus turbulente agitation. Le pape, étant enfin rendu à la liberté, tint un synode au Latran en 1112, un deuxième à Ceprano en 1113. Le préfet de la ville, dans l'intérêt de l'empereur, l'attaqua outrageu-

(1) Baron., ad. an. 1100, n. 18.

sement en 1115. La même année, il tint un autre synode à Troja en Calabre, fit sa rentrée triomphale à Rome en 1116, et recouvra plusieurs cités en Campanie, c'est-à-dire dans le Val di Sacco et la contrée des Volsques.

En 1120, Calixte II, couronné à Rome, vint dans la Pouille, dont il donna l'investiture au duc Guillaume ; et visita Bénévent, où il régla plusieurs affaires importantes, comme nous en informe le continuateur de Léon d'Ostie. Il retourna par la mer et le Tibre à Rome. En 1121, il écrivit ce qui suit : « Calixte, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à ses bien-aimés frères, archevêques, évêques, abbés, prêtres, prieurs et autres, tant ecclésiastiques que laïques, fidèles alliés de Saint-Pierre demeurant dans les Gaules, salut et bénédiction apostolique. Parce que le peuple a oublié Dieu et ne marche pas selon ses voies, Dieu l'a frappé avec la verge de sa propre iniquité, faisant de ses péchés ses fléaux, tout en ne cessant pas, dans sa miséricorde, de regarder avec pitié ceux qui sont demeurés fidèles. Longtemps, en punition de nos péchés, les fidèles ont gémi sous le joug de Burdino, créature de l'empereur, de manière que plusieurs languirent dans les prisons où il les avait jetés, ou succombèrent sous un poids de douleur trop lourd pour la nature humaine. Les cris des victimes de sa rapacité, des pauvres, des voyageurs, des pèlerins, s'élevèrent de tous côtés. Ne pouvant les supporter plus longtemps, nous fîmes assiéger Sutri, où ses diaboliques déprédateurs avaient formé leur nid, jusqu'à ce qu'enfin, Dieu aidant, cet ennemi de l'Église tomba lui-même en notre pouvoir. » Suger, abbé de Saint-Denis, renommé comme un des plus grands hommes d'État de ce siècle, nous informe, relativement à cette affaire du pape Burdino, qui envoya ses gens jusque sous les murs de Rome pour ra-

vager le pays, que les Romains, dans leur enthousiasme pour Calixte, se portèrent en masse vers Sutri, et que Burdino tombant entre leurs mains, ils le revêtirent d'une peau de bête, le placèrent sur un chameau la face vers la queue, et le conduisirent par la via Regia de Rome, au milieu de clameurs insultantes. L'abbé d'Ursberg (1), autre contemporain, dit que ce fut avec difficulté qu'il fut tiré de leurs mains par le pape, qui l'envoya au monastère bénédictin de Cavi, où il passa le reste de ses jours au milieu d'opportunités dont il est à espérer qu'il profita pour son salut; quoiqu'une expression de la Chronique du mont Cassin nous donne lieu de croire qu'il ne se convertit pas.

Les autres repaires où les barons s'étaient fortifiés, parmi les anciens débris ou dans les parties avantageuses des sept collines, n'échappèrent point à la ruine. Déterminé à établir le règne de la paix, Calixte fit démolir les tours des Cenci, des Frangipani et autres tyrans, véritables officines d'iniquité, *officinæ iniquitatis.* Il forma des garnisons pour dompter les malfaiteurs, et mit les barons à la raison. Guillaume de Malmesbury nous raconte ainsi le succès de ces mesures : « Sous le règne de ce pontife, on n'avait rien à craindre des attaques sur les chemins, ou des violences dans les villes. Les scènes scandaleuses des barons, qui dans Saint-Pierre dépouillaient les pèlerins près de l'autel lui-même, avaient fait place aux anciennes pompes de l'Église.» Il ajoute que Calixte visait si peu à l'augmentation de ses revenus, qu'il engagea les Anglais à faire le pèlerinage de Compostelle, préférablement à celui de Rome, jusqu'à l'entière pacification de l'Italie.

La sécurité et l'ordre rétablis, on convoqua le pre-

(1) Abb. Ursp., ad. an. 1121, ap. Baron, n. 2.

mier concile œcuménique de Latran pour l'année suivante. Il s'assembla régulièrement, et Rome vit rarement une si auguste réunion. L'abbé Suger, qui était présent, affirme qu'il y avait plus de trois cents évêques, sans parler des abbés, des prêtres, des princes, des ambassadeurs de l'Occident et de l'Orient, où les croisades venaient de conquérir un nouveau monde catholique. Jamais jour de triomphe plus éclatant et plus solide ne projeta plus vivement ses splendeurs sur le siége infaillible de Saint-Pierre. L'évêque de Spires et l'abbé de Fulda se présentèrent au milieu de l'assemblée au nom du fils de Henri IV, son successeur dans la persécution de l'Église aussi bien que dans l'oppression du royaume germanique, annonçant l'heureuse nouvelle que Henri V était prêt à accorder à l'Église les libertés qu'il avait essayé de lui ravir pendant une guerre incessante d'un demi-siècle. On salua ces porteurs de bonne nouvelle avec des acclamations de joie unanime, et on nomma trois légats, l'évêque d'Ostie et deux autres cardinaux, pour, aller au-delà des monts ratifier la paix entre l'Église et l'empire. Voici la déclaration impériale qui s'observa jusqu'à l'innovation de Joseph II. « Moi, Henri, par la grâce de Dieu, auguste empereur des Romains, pour l'amour de Dieu, de la sainte Église romaine, du pape Calixte, et pour le salut de mon âme, résigne à Dieu, à ses saints apôtres, Pierre et Paul, à l'Église catholique romaine, toute investiture par anneau ou crosse, et accorde à toutes les églises de mon royaume le droit de l'élection et de la consécration des évêques, les possessions et droits royaux de Saint-Pierre, qui, depuis l'origine de cette mésintelligence jusqu'à ce jour, étaient retenus au temps de mon père ou au mien ; je veux, autant qu'il est en ma possession, les rendre et faire rendre

par tous ceux qui les auraient usurpés. Je jure la même chose relativement aux droits, aux propriétés des autres églises, des princes ou autres, civils ou ecclésiastiques, (qui ont souffert pendant ces cinquante ans de guerre). Je garantis une vraie paix, et me mets au service de notre souverain pontife Calixte, de l'Église romaine, et de tous ceux qui maintenant ou autrefois étaient de son côté.» Toutes ces choses énoncées furent ratifiées par le conseil et l'assentiment des princes, dont les noms suivaient, et dont la liste se terminait ainsi : « *Ego Fredericus, Coloniensis episcopus et Cancellarius, recognovi.* » La bulle d'or ou sceau de l'empereur y était apposé. On déposa l'acte dans les archives de l'Église romaine, où on le voyait intact du temps de Baronius, et où on le voit, nous croyons, encore aujourd'hui.

Ainsi étaient vengées la sagesse, la justice, la nécessité du programme de la liberté de l'Église en son chef et en ses membres, liberté soutenue par Hildebrand, alors que l'univers combattait contre lui. Ce spectacle solennel, déployé sur les bords historiques du Rhin, lorsque Henri V reçut la communion des mains des légats pontificaux, près de cet autel entouré par toute la noblesse de la chrétienté, sous la voûte brillante des cieux, était la reconnaissance devant Dieu, les anges, les hommes, qu'Hildebrand et ses successeurs avaient combattu justement pour les espérances de la religion, de la liberté, de la civilisation. Les portes du sanctuaire avaient été escaladées par des passions sacriléges, ou ouvertes par les empereurs à ceux qui arboraient le drapeau de Simon le Magicien. Cet exemple, venu d'en haut, exerça une telle influence, qu'au moment où Hildebrand parut, l'enceinte du bercail du Christ ne présentait que la perspective lamentable d'un vignoble ravagé par des

bêtes farouches. Ceux qui venaient non pour défendre ou pour nourrir, mais pour piller et égorger, fondirent comme des loups affamés sur ce troupeau dont nous avons déjà signalé la détresse. Mais maintenant la garde de cette porte, qui est le Christ, revient aux mains légitimes; la porte impériale est murée à jamais; le bercail recouvre son ancien éclat; l'indépendance du siége de Saint-Pierre est reconnue, et tous ses droits temporels lui sont rendus. Quel étonnement alors, qu'après la consommation d'un tel acte, comme le chroniqueur le rapporte, la multitude, témoin de cette ratification de la charte de la chrétienté, qui l'intéressait si fort, ait témoigné une joie infinie (1).

Parmi les ordonnances de ce concile de Latran, nous en remarquons qui prohibent d'usurper ou d'envahir Bénévent, la cité de Saint-Pierre; de fabriquer ou de donner cours à de fausses monnaies.

(1) Baron., ad. an. 1122, n. 2.

CHAPITRE XXIII.

Nom d'Alexandrie. — Desseins despotiques de Barberousse. — Les légistes soutiennent les prétentions impériales. — Adrien IV réprouve les doctrines tyranniques sanctionnées par le clergé lombard. — Barbaries de l'empereur en Lombardie. — Adrien IV refuse le baiser de paix à l'empereur. — Caractère d'Adrien IV. — Faction arnaudiste. — Roland de Saint-Marc à Besançon. — Conduite de l'antipape reconnu par Frédéric. — Guerre religieuse des Milanais. — Dévouement des Lombards au saint-siége. — Le pape à Ferrare. — Octavien et les antipapes répudiés par l'empereur. — Liberté des villes italiennes assurée par le pape.

Nous avons vu la papauté à la tête du grand combat pour l'émancipation de l'Église et du monde, pour leur délivrance d'un despotisme qui cherchait à ne faire de la terre qu'un vil assemblage de bêtes de proie et de bêtes de somme ; nous allons maintenant la voir à la tête du mémorable combat pour les libertés civiles. Ce second, comme le premier conflit, signalé par des vicissitudes étonnantes, par des revers terribles, fut ardent, long, quelquefois douteux. Mais enfin le triomphe du droit sur la violence, de la liberté sur la tyrannie, devint brillant et durable. Les prétentions ambitieuses de Barberousse furent littéralement abaissées dans la poussière ; et les cités lombardes, reconnaissantes envers le pape Alexandre III, donnèrent son nom à une cité bâtie pour

perpétuer le souvenir de la proclamation de leur indépendance.

Un livre sur ce sujet, intitulé *Histoire des Républiques italiennes du moyen âge*, par Sismonde de Sismondi, a atteint une vaste renommée; mais on peut douter si c'est à juste titre : d'abord, l'auteur haïssait les papes, en sorte qu'il ne manque jamais les occasions (et quand il n'en a pas, il n'hésite pas à en créer) de calomnier ou de défigurer leurs pensées ou leurs actes. Il aspire rarement à l'impartialité sous ce rapport. Or, comme il est notoire que les papes étaient la vie et l'âme de la ligue lombarde, les antagonistes déclarés de Barberousse, autour desquels se rangeaient tous ceux qui combattaient pour la liberté, et à qui l'on doit d'amples éloges pour le triomphe et les bienfaits de cette cause, il devient évident, dès le premier regard, qu'on ne peut attendre de Sismondi une narration exacte et précise des faits qu'il annonce devoir traiter. Un examen détaillé et des extraits de ses écrits prouveront ce que nous venons de signaler. Donc, l'histoire des Républiques lombardes est encore à écrire. Conséquemment, il est heureux pour nous que nous n'ayons qu'un léger coup d'œil à jeter sur ce sujet.

Comme c'est dans l'ambition agressive de Barberousse qu'il faut chercher le fondement de l'histoire entière, nous devons tout d'abord rechercher quel était le but de ses pensées. « Il n'y a point là de mystère pour moi, écrit Jean de Salisbury à un ami. J'étais à Rome pendant le pontificat d'Eugène III, lorsque quelques paroles tombées par inadvertance me révélèrent les tendances désordonnées de son ambition. Pour changer la face entière de l'empire, pour soumettre l'univers à Rome, pour réduire le monde entier sous sa puissance, on disait qu'on n'avait besoin que du concours du pape : c'est-

à-dire que le pape devrait être prêt à frapper du glaive spirituel ceux que l'empereur attaquerait avec le glaive temporel. Mais, jusqu'à ce jour, conclut le même auteur, il ne s'est pas rencontré de pontife qui ait consenti à une telle iniquité. »

Voici, du reste, les paroles de Barberousse lui-même, écrivant à son oncle Othon de Frisingue. Ayant été salué, à son couronnement, empereur de Rome et du monde, *urbis et orbis*, il voulait, disait-il, que ce titre ne fût pas vain. Comme on peut le soupçonner, ces prétentions trouvèrent d'enthousiastes partisans. Parmi les juristes surtout, il devint un axiome que l'empereur était de droit l'autocrate du monde entier ; que sa domination était universelle, absolue ; qu'aucune nation ou individu ne pouvait s'en exempter, et qu'on ne pouvait attendre la jouissance d'aucun privilége ou immunité que de la part de l'empereur. C'est dans ce sens qu'ils décidèrent la proposition faite à la diète de Roncaglia, en 1158, relative aux droits régaliens, alors objet de dispute entre les cités lombardes et Barberousse (1). Cédant aux penchants de l'ordre aristocratique auquel il appartenait, en faveur du despotisme féodal, l'archevêque de Milan, apparemment soutenu par ses suffragants et les dignitaires du clergé, consentit malheureusement à faire revivre, autant qu'il était en son pouvoir, ces idées des jurisconsultes païens, et les sanctionna même de son approbation. Le pape Adrien IV le réprimanda sévèrement de cette conduite. Les cités lombardes, voyant ces prétentions tyranniques hautement condamnées par le successeur de saint Pierre, étaient encore plus fortement enhardies que jamais de ne point s'y soumettre, et de là commença l'alliance de

(1) Otto Morena, *Hist. Land.*, ap. Murat, *Script. rer. ital.*, l. VI, p. 1018. Cet auteur était probablement lui-même du parti.

ce peuple héroïque et des papes dans ce saint et difficile combat pour la liberté.

Le pape Adrien se trouva à Viterbe quand il apprit que l'empereur était en marche, espérant recevoir de ses mains la couronne impériale. Sans perdre un moment, il se retira à Citta-di-Castello, forteresse considérée alors comme imprenable (1).

Certes, ce n'était pas sans de justes et nombreux motifs que le pontife manifestait cette défiance à l'égard du roi teutonique, qui commettait tant de ravages et d'atrocités dans la haute Italie, que les jours d'Attila paraissaient revenus pour ce beau et fertile pays. Il ravageait par le feu et le fer ce jardin enchanté, ce véritable Éden, et massacrait indistinctement ses habitants.

Voici comme il procédait : il donnait d'abord libre carrière à ses troupes demi-barbares et licencieuses de traiter la vie, les propriétés, l'honneur des habitants au gré de leurs appétits brutaux ; il faisait brûler différentes portions des villes, puis il renversait ce qui échappait à l'incendie, afin de former un monceau de ruines d'un séjour primitif de bonheur et de prospérité. Il traita ainsi Tortone deux fois, Plaisance (2), Crema, Spolète, Milan et plusieurs autres. Son propre parent, Othon de Frisingue, disait que les cités lombardes avaient rencontré en Barberousse un destructeur plus sauvage que Rome païenne n'en avait trouvé en Alaric. Il coupait ordinairement les mains des paysans et des laboureurs. En 1174, il brûla Suse; plus tard, il essaya même de brûler Saint-Pierre.

(1) *Acta* Had., ap. Baron., an. 1155, n. 5.

(2) L'empereur fit raser les murs de Plaisance, combler ses fossés et abattre ses tours. Sismondi, *Hist. des Rép.*

La perfidie de Barberousse surpassait encore pour ainsi dire cette atroce cruauté, comme nous le recueillons d'après les aveux mêmes de ses panégyristes et de ses mignons. Ç'eût donc été une manifeste imprudence de la part d'Adrien de ne pas placer sa liberté apostolique au delà des atteintes de la violence et de la trahison avant de traiter, avec un tyran d'une ambition et d'une perfidie sans bornes, une question qui renfermait les libertés civiles et ecclésiastiques de la chrétienté. Ce ne fut donc qu'alors qu'il se sentit sûrement protégé par les inexpugnables remparts de Citta-di-Castello, et qu'il eut appris, par ses légats, que le roi, qui était à San-Quirico, dans le Siennois, s'était engagé par un serment solennel prononcé sur l'Évangile, les reliques des saints, la croix, de n'attenter ni à la vie, ni à l'honneur, ni à aucun droit d'Adrien ou des cardinaux, que le pontife voulut entamer les négociations. On fixa le temps et le lieu de l'entrevue. Les murs de Sutri, témoins déjà naguère de tant de mémorables scènes, virent encore celle-ci. Le camp de Barberousse s'étendait sur cette plaine fameuse, le Val-Grasso, où la verdure croissait avec une luxuriance d'autant plus vive qu'elle avait été engraissée par le sang de beaucoup de batailles livrées là dans les siècles passés, plaine portant tantôt les champions de la liberté étrusque à la victoire, et tantôt leurs envahisseurs romains ; jusqu'à ce qu'enfin, roulant çà et là pendant des âges de vicissitudes guerrières, la dernière vague, teinte de sang, éleva, hélas ! l'irrésistible agresseur à son triomphe.

Le pape mit deux jours pour venir de Citta-di-Castello, s'arrêtant à moitié chemin, à Nepi. A son approche du camp de Barberousse, une foule de princes germains et de personnages laïques et ecclésiastiques vinrent à sa

rencontre : mais, comme le monarque ne paraissait pas pour rendre les hommages accoutumés au successeur des apôtres, en tenant la bride de son cheval, les cardinaux et les évêques, par ordre du pape, rebroussèrent chemin vers Citta-di-Castello. Lorsque Adrien se fut assis, au milieu de sa cour, sur son trône, le roi vint, se prosterna devant lui, et, ayant baisé ses pieds, s'approcha pour recevoir le baiser de paix. Le pape dit alors qu'il refuserait ce gage de mutuelle bienveillance jusqu'à ce que le roi lui rendit les hommages des empereurs orthodoxes, par respect des apôtres. Le roi, soutenant qu'il n'était pas obligé de tenir les rênes de la monture papale, refusa avec indignation : Adrien, cependant, déclara qu'un tel hommage étant son droit, il ne voudrait point aller plus loin avant l'accomplissement de ce devoir.

Pour juger sainement de l'attitude prise par le pape devant le superbe Barberousse, en cette occasion, on doit se rappeler qu'Adrien IV, d'enfant mendiant qu'il était d'abord, avait été élevé sur le trône qu'il occupait aujourd'hui. Né à Saint-Alban, en Angleterre, de parents pauvres, sans autres ressources que les distributions reçues à la porte d'un couvent, le jeune Nicolas Breakspear (son nom de famille), étant venu en France, après de longues pérégrinations et beaucoup de privations, devint abbé du noble monastère de Saint-Ruf, en Provence. La communauté, qui l'avait élu de force, se fatiguant ensuite de son administration, s'en plaignit par ses envoyés, à plusieurs reprises, à Eugène III. A la seconde fois, le pape, paraissant accéder à leurs requêtes : « Vous avez raison, dit-il, il n'est pas capable d'être votre abbé. Allez donc, et élisez-en un autre. Quant à Nicolas, je le nomme cardinal-évêque d'Albano. » Il l'employa comme légat dans le Nord. Ses contemporains le dé-

peignent comme un homme plein de douceur, d'affabilité, de patience ; versé dans la littérature grecque et latine, éloquent, habile musicien, puissant dans les œuvres de Dieu, ne se rebutant jamais, facile au pardon, libéral, généreux, en un mot d'un caractère parfait. Il n'est établi par aucun témoignage du temps, que, si Adrien requérait ainsi de Barberousse la plénitude d'un honneur, son droit par une coutume vénérable et immémoriale, c'était parce qu'il craignait que sa basse extraction ne rejaillît sur sa dignité apostolique.

A la fin, lorsque le roi, convaincu par les témoignages de ceux qui avaient assisté à l'entrevue de Lothaire et du pape Innocent II, et par les anciens actes qu'il fit examiner, vit qu'Adrien ne consentirait à rien sans cette condition, il se décida enfin à se faire son écuyer. Ce qui fut réalisé, le jour suivant, en présence de l'armée entière. Le pape l'admit alors au baiser de paix. Ce premier essai dut prouver à Barberousse qu'Adrien IV n'était pas du même avis que les juristes qui lui avaient dit à Roncaglia « que sa volonté était la loi. » Peu de jours après, il recevait le titre, les insignes, l'autorité d'un autre Charlemagne, devant l'autel de Saint-Pierre. Sa première entrevue l'avait aisément convaincu qu'Adrien ne serait jamais un pape à exécuter son œuvre ; et que, tant que ses projets de conquête universelle dépendraient d'une puissance qui pouvait par l'excommunication le séparer de ses peuples, il ne triompherait jamais. Le pape n'ignorait point ces dispositions impériales : personne ne connaissait mieux que lui les redoutables passions de ce despote. Il appréciait bien la difficulté de sa situation. Le pouvoir normand du midi, soutien si efficace de ses prédécesseurs, étant maintenant

entre les mains de Guillaume le Mauvais, ne pouvait lui donner aucun appui. Le pape fut assiégé par ce Guillaume en 1156, lorsqu'il était dans sa propre ville de Bénévent. La grande-comtesse Mathilde, la Débora de son âge, n'existait plus. Pour comble d'embarras, la moitié des citoyens de sa capitale, comme nous verrons plus tard, s'opiniâtraient dans leur révolte. Tout cela cependant ne l'empêcha ni ne le détourna de poursuivre avec calme et fermeté la réclamation des droits confiés à sa garde.

Une foule de transactions diverses et la guerre épistolaire qui suivit, mais qui n'entre point dans notre plan, contribuèrent à envenimer le mal. Nous arrivons maintenant à une autre scène entre l'empereur et les légats pontificaux. A Pâques de 1159, Frédéric était campé dans les environs de Bologne, lorsque quatre légats se présentèrent à lui avec la demande suivante de la part d'Adrien IV : « Comme c'est le droit de Saint-Pierre de nommer à tous les emplois dans la magistrature de Rome, et de recevoir tous les tributs appelés régales, l'empereur ne devra envoyer aucun agent pour s'immiscer dans l'exercice de ces droits ; il ne lèvera aucun tribut sur les domaines pontificaux, excepté au moment de son couronnement : on convoquera les évêques italiens pour prêter le serment de fidélité, mais non pour rendre hommage à l'empereur. » En outre, Sa Sainteté demandait la restitution des portions des États usurpés, des impôts de Ferrare, Massa et autres provinces données par la comtesse Mathilde, de tout le territoire depuis Aquapendente jusqu'à Rome, du duché de Spolète et des îles de Sardaigne et de Corse. A la première demande, Barberousse répondit : « Vous dites que la magistrature ou les régales de Rome appartiennent à Saint-Pierre.

Cet article est important et requiert une mûre délibération; car je suis empereur romain par ordination divine, et je porterais un vain titre (1) si Rome n'est pas mienne. » Dans une lettre écrite par Adrien IV à l'archevêque de Cologne, peu de temps après cette date, nous trouvons cet avis remarquable : « Cette division que l'empereur provoque retombera sur sa propre tête. Il est semblable au dragon qui tenta de voler à travers les cieux et entraîna avec sa queue le tiers des étoiles. Mais sa chute dans l'abîme laissa à ses imitateurs cette leçon : « Quiconque s'élève sera abaissé (2). » Rien, en un mot, ne devint plus menaçant que le langage des deux côtés : La rupture formelle cependant entre l'Église et l'empire était réservée pour le pontificat du successeur d'Adrien, du pape Alexandre III.

Les obsèques d'Adrien IV, dont les restes (quoique mort à Anagni, le 1er septembre 1159) furent déposés, à côté de ceux de son prédécesseur immédiat, dans Saint-Pierre, terminées, on procéda à l'élection, selon les constitutions prescrites un siècle avant par Nicolas II. Après trois jours passés dans les jeûnes, les prières et les œuvres de miséricorde, les délibérations amenèrent l'élection d'Alexandre III, ce même Roland de Saint-Marc dont la tête était en péril pour avoir dit dans la scène mémorable de Besançon : « De qui, sinon du pape, l'empereur doit-il recevoir la couronne impériale? » Né à Sienne, de la famille de Feruccio, il servit l'Église d'abord comme chanoine de Pise. Invité ensuite à Bologne, il y acquit un grand renom dans le professorat, au même temps où Gratien enseignait dans les écoles bolonaises. Eugène III l'appela à Rome et le nomma du titre de Saint-

(1) Radevic, l. II, c. 30, ap. Rohrb., l. 69, p. 103, 104.
(2) Hahn, *Coll. Monument.*, t. 1, p. 122.

Marc, et peu de temps après chancelier de l'Église romaine, à cause de ses profondes connaissances profanes et sacrées, de son affabilité, sa bonté, sa patience et son infatigable activité (1).

L'élection d'Alexandre fut presque unanime, puisque trois voix seules manquèrent au scrutin : ses frères ne le décidèrent que difficilement à accepter cette dignité, dont il prévoyait les périls et dont il se protestait indigne. Othon de Wittelsbach, comte palatin de Bavière dont l'épée audacieuse parut prête dans l'assemblée de Besançon à trancher cette tête sur laquelle on déposait la tiare, et le comte de Blandrate étaient à Rome comme ambassadeurs de Frédéric, afin d'assurer, *per fas aut nefas*, l'élection d'un homme au gré de l'empereur.

Il paraît vraiment surprenant que les projets du prince aient tourné à sa honte et à son humiliation. Selon les prévisions humaines, il aurait dû naturellement triompher. Le plan en ferait honneur aux plus grands capitaines; et, pour l'exécuter, Barberousse avait à ses ordres des ressources infinies : il dominait, à la fleur de la virilité, un vaste et puissant empire où sa volonté faisait loi ; tandis que ceux qui prétendaient soustraire l'Église à sa dictature ne possédaient que la foi, l'enthousiasme, l'éternelle justice. On ne peut pas dire non plus que Barberousse manqua de persévérance. Pendant dix-sept ans de conflits continuels, il varia la persécution sous toutes les formes, avec une animosité, une perfidie, une brutale vengeance dont le pire des césars païens, dont il se disait successeur, n'aurait pas eu à rougir. Enfin, quoique les papes de sa création ne parussent pas prospérer, succombant rapidement l'un après l'autre, Barberousse ne

(1) Murat., *Rer. ital. Script.*, t. 3, p. 448. Baron., ad. an. 1159.

se déconcerta jamais, mais combla les lacunes aussi aisément qu'une trouée dans les rangs de ses troupes.

Peu de temps avant la mort d'Adrien, l'empereur écrivit dans les termes suivants aux archevêques, évêques, et autres prélats de l'empire : « Le grand besoin de notre siècle serait un pape qui assurerait la paix aux églises. Mais, hélas! nous avons à craindre qu'aux prochaines élections il n'y ait des divisions à Rome. Nous vous prions donc et nous vous exhortons à suspendre votre approbation sur quiconque sera élu, jusqu'à ce que vous nous ayez consulté. Sachez aussi que nos ambassadeurs en France ou en Angleterre ont déjà tout prévu, afin qu'entre les rois de ces contrées et nous il n'existe qu'une même pensée, un même désir (1). » Que pouvait suggérer la prévoyance humaine de plus, même dans les affaires étrangères, pour faire réussir le projet impérial ?

Le premier pas fut de rendre infaillibles les divisions appréhendées. Dans ce but, deux cardinaux, qui avaient été tenus sous les verrous et les clefs par l'empereur, furent libérés et envoyés à Rome, munis sans doute des meilleurs avis concernant les votes qu'ils devaient donner à un certain Octavien, probablement de la famille des Albérics. Il portait le même nom que Jean XII de funeste souvenir, appartenait à une famille alors la plus puissante dans Rome, et, dans les querelles du dernier pontificat, combattait ouvertement et violemment pour le parti impérial (2).

Ne se montrant point indigne du rôle qu'on lui assignait, Octavien se précipita sur le pape élu dans le conclave, au moment où les cardinaux et les assistants le revêtaient des insignes pontificaux; arracha violem-

(1) Bouquet, t. 16, p. 686.
(2) Rohrb., l. LXIX.

ment la robe du pontife et, dans un accès de rage frénétique, tenta de l'ajuster sur ses propres épaules. Échouant dans sa tentative par l'intervention d'un des sénateurs, qui se tenait près de lui, il cria à son chapelain de lui apporter le vêtement pontifical dont il était pourvu, mais dans sa précipitation en mit par devant la partie postérieure. Les rires éclatèrent à cette vue, et la populace moqueuse le nomma *Smantacompagno* (1).

Mais si le sarcasme était contre lui, le prestige de l'argent et les ambassadeurs impériaux étaient pour lui. Des bandes armées, payées dans ce but, s'élancèrent dans le conclave, l'épée à la main. Les évêques et les cardinaux, prévoyant qu'ils devraient plier devant les caprices de l'usurpateur, se retirèrent dans une tour fortifiée annexée en ce temps à Saint-Pierre. Leur lieu de refuge devint promptement leur prison. On les y garda jour et nuit rigoureusement enfermés; puis, après neuf jours, voyant l'indignation populaire devenir trop menaçante pour pouvoir la provoquer plus longtemps, les agents payés pour soutenir l'antipape de l'empereur transportèrent, sous prétexte de les mettre en liberté, le pape et les cardinaux dans une forteresse du Trastévéré, encore plus forte que celle de Saint-Pierre, où ils les tinrent entièrement à leur disposition.

« Grande, dit un témoin oculaire de ces scènes, fut la douleur du clergé. Les juges et les anciens de Rome gémissaient. La stupeur semblait avoir saisi le peuple. Mais enfin, trois jours après que les augustes victimes gisaient tristement dans les donjons de leur nouvelle prison, Hector Frangipani et autres nobles de cœur héroïque ne purent supporter plus longtemps l'outrage. »

(1) Hist. d'un contemporain d'Alexand. III, ap. Baron., an. 1159, n. 30-31, et Murat., *Rer. ital.*, t. 3, p. 448.

Ils marchèrent, à la tête du peuple romain, contre la forteresse. Les gardiens effrayés en ouvrirent aussitôt les portes, et le pape et les cardinaux recouvrèrent leur liberté. La multitude les salua de ses acclamations joyeuses, les accompagnant de ses hymnes et des volées retentissantes des cloches dans leur route vers le midi, bien gardés par une escorte de leurs libérateurs, jusqu'à ce qu'ils fussent hors des tentatives de cet ennemi acharné de l'Église. Ils s'arrêtèrent à Cisterna, forte position, à moitié chemin entre Velletri et Terracine, sur le côté des marais. Là, le dimanche 20 septembre 1159, Alexandre III fut consacré et couronné. Comme doyen du sacré collége, le cardinal-évêque d'Ostie officiait, assisté par les cardinaux-évêques de Sabina, Porto, Albano, en présence des évêques de Segni, de Terracine, des cardinaux-prêtres et diacres, de nombreux abbés, prieurs, juges, avocats et notaires de la cour romaine, du primicier, de la schola cantorum, de beaucoup de nobles et *plurimâ parte populi romani*. Le pape fixa sa résidence à Terracine, position imprenable, dominant la mer, clef de ses propres États, et du midi de l'Italie. Guillaume le Bon, de Sicile, et tous les pouvoirs normands se mirent bientôt avec enthousiasme à son service (1).

Le puissant Barberousse organisait sur ces entrefaites ses plans d'attaque sur une échelle de la plus imposante grandeur, se réservant, comme il le déclara, de décider la question entre ces prétendants qui divisaient le monde. «Moi, Frédéric, empereur..., voyant que, comme il n'y a qu'un Dieu, un pape, un empereur, l'Église aussi doit être une : nous ne pouvons contempler sans douleur,

(1) *Acta et Vita Alex. III.*

que deux champions disputent pour l'apostolat à Rome. Or, comme il appartient à la charge impériale, par disposition divine, de sauver l'Église de tant de maux, nous convoquons un concile à Pavie (sa capitale) pour l'octave de l'Épiphanie. » Il ajoute : qu'il y invite non-seulement les prélats du monde entier, mais les deux prétendants ; que son invitation doit être regardée comme un ordre ; qu'en attendant on ne doit adhérer ni à l'un ni à l'autre de ceux qui se disent eux-mêmes papes (1).

Nous avons un témoignage de deux sortes, sur la manière dont fut conduite cette investigation solennelle par ce tyran hypocrite, revenant alors de la destruction de Crémone. Le premier de ces témoignages nous est fourni par deux Anglais de ce temps, dans une exposition précise et calme des événements. Le second repose sur la conduite de Radevic, panégyriste de Frédéric (qui reprit la narration de ses exploits au point où l'avait laissée Othon de Frisingue, parent de l'empereur), et de Gunther, noble poëte, dont la muse avait jusque-là chanté les éloges de Barberousse. Tous deux furent choqués à un tel point des scandales du conciliabule de Pavie, qu'ils condamnèrent l'un sa plume, et l'autre sa muse à un éternel silence (2).

Après avoir insisté sur l'outrageuse irrégularité des actes de Pavie, et sur le premier principe des anciens canons, réservant à Dieu seul le droit de juger l'Église, un des plus dignes prélats de ce temps, Jean de Salisbury, écrivant à son ami Raoul de Serre, alors à Reims, continue ainsi : « Qui a soumis l'Église universelle aux Germains ? qui les a constitués juges des autres nations ?

(1) Radevic, ap. Baron., an. 1159, n. 52-53.
(2) Turpitudine rerum conticuit. *Baron.*, an. 1160, n. 30.

qui leur a donné le pouvoir à eux, arrogants et brutaux, de dicter des lois, au gré de leurs caprices, à celui qui est la tête du monde? Leur aveugle fureur a essayé plus d'une fois ces criminelles entreprises; mais chaque fois la grâce de Dieu les a fait échouer. » Jean fait ici allusion aux sept antipapes créés par Henri IV. Il communique alors à son ami comment il a découvert que les projets de Frédéric visaient à former un empire universel par l'instrument de la papauté.

Guillaume de Newbridge affirme que l'attitude de l'empereur et de ses ducs dans le concile était capable de frapper de terreur tous les assistants. Son farouche despotisme y servit seul de loi. Il n'est donc pas nécessaire de dire qu'Octavien fut reconnu comme vrai pape. L'empereur entendit cette sentence avec un respect hypocrite. Enfin il avait la joie de voir un pape selon son cœur, avec lequel il espérait le complet succès de ses desseins.

Tortone, Rosate, Trécale, Galiate, Spolète avaient été déjà brûlées et rasées par ce second Attila; Cieri et Asti avaient souffert de telles horreurs, qu'elles durent regretter de n'avoir pas éprouvé le même sort; le feu et le glaive ravageaient année par année les campagnes lombardes, au moment où les moissons jaunissaient, où la charge pourprée de la vigne annonçait les vendanges. Un nuage de fumée planait encore sur les ruines de l'infortunée Crémone. Milan, aussi enthousiaste dans son zèle pour Alexandre qu'ardente dans sa résistance à Barberousse, restait encore à ravager. Le pape de Barberousse convoqua un concile à Lodi, et fulmina l'anathème contre la cité réprouvée; tandis que de puissants renforts, se précipitant

par les défilés des Alpes rhétiques, venaient l'assiéger de toutes parts.

Deux fois pendant le même automne, ces troupes se dispersèrent dans les environs, pour y détruire les moissons et les fruits. Tout paysan surpris, portant des provisions à Milan, était pendu à l'arbre le plus voisin, ou, comme acte de clémence, condamné à avoir seulement les mains coupées. L'empereur fit couper en un seul jour les mains, durcies par le travail, à 25 de ces pauvres laboureurs. Nous ne nous arrêterons point à décrire les souffrances, les ruines de cette antique cité. Son armée, ses ducs, ses margraves versèrent des larmes à la vue des horreurs commises ; mais Barberousse les vit, et entendit sans émotion les prières des malheureux demandant pitié : raser Milan, rayer son peuple de la liste des nations, était son inexorable sentence.

Il choisit le 25 mars (jour sacré parmi les chrétiens à cause du message qui annonça à Marie le Sauveur du monde) pour accomplir un acte de vengeance plus que païenne. Il nous indique, dans une lettre au comte de Soissons, comment il entendait le mettre à exécution : Les murs et les fossés seront nivelés avec le sol ; nous abattrons les tours ; nous ferons de la ville entière une ruine et un désert (1). « La victoire de Frédéric sur la première ville d'Italie, dit Sismondi (2), et le châtiment sévère qu'il lui avait infligé, furent célébrés, par tous les partisans de l'empire, comme un triomphe noble et glorieux, comme un acte éclatant de la justice d'un grand monarque. Les députés des provinces, les évêques, les comtes, les marquis, les

(1) D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, p. 536, in-fol., et Murat., *Rer. ital. Script.*, t. 6, p. 915.

(2) T. 1, c. 10, p. 321, 323.

podestats et les consuls des villes se rendirent à Pavie pour féliciter l'empereur; et, lorsqu'il parut à leurs yeux, orné, ainsi que son épouse, de la couronne impériale, qu'il avait fait vœu de ne point porter aussi longtemps que Milan lui résisterait, il fut accueilli par de bruyants applaudissements. Tout fléchissait, tout tremblait, et Frédéric pouvait croire que désormais son trône était fondé sur les bases les plus inébranlables. » Alors Barberousse lui-même et ses serviles adulateurs, l'antipape Octavien et ses juristes, commencèrent à avouer plus ouvertement et plus explicitement son grand projet de subjuguer toutes les nations. On ne parlait à sa cour des rois de France et d'Angleterre que comme de rois de provinces. Waldemar, roi de Danemark, qui eut l'imprudence d'accepter une invitation à la cour impériale, fut forcé de faire hommage de sa couronne. Il devint un axiome parmi ces lâches juristes, que Barberousse, empereur auguste, était la loi vivante (1).

Il est temps de retourner à Alexandre III, et de contempler quelle fut sa destinée. Emprisonné, le jour même de son élection, au lieu de s'avancer avec pompe vers le Latran; obligé, après sa consécration dans une église de village, de se mettre en sûreté dans une forteresse des montagnes, tantôt à Terracine, tantôt à Anagni, tantôt à Tusculum; descendant en triomphe sur les rivages de France, errant sur ceux de Sicile; fuyant de ville en ville, de royaume en royaume; exposé, comme son prédécesseur, l'Apôtre des gentils, à des dangers dans les solitudes et les déserts, aux embûches et aux piéges sur terre, aux naufrages sur mer; rentrant dans sa capitale, d'où il est forcé de se sauver au péril de sa vie, et où il

(1) Rohrb., l. LXIX, p. 187.

est assiégé par son implacable et terrible persécuteur, qui a usurpé ses domaines et suscité des ennemis contre lui parmi ses sujets et ses frères, qui fait un crime de le reconnaître pour ce qu'il est et met sa tête à prix : Alexandre III, pendant les sept premières années de son règne, paraît avoir vécu plutôt comme un fugitif et un banni que comme un homme couronné par le plus brillant diadème de l'univers. Même maintenant, en 1176, lorsque les ambassadeurs du grand Barberousse viennent enfin le rechercher, ils se dirigent non point vers Rome, mais errent à travers la *campagna*, au milieu de l'ancienne Gabie, de Préneste, du pays des Herniques, jusqu'à ce qu'enfin la solitaire Anagni les reçut par un soir d'automne dans ses murailles. C'était le 21 octobre de 1176 (1). Le jour suivant, le pontife, proscrit par le puissant empereur que rien ne peut satisfaire sinon l'empire universel, admet près de lui, au centre de son petit sénat, les ambassadeurs de ce monarque. C'est une ambassade magnifique, composée de quatre illustres princes de Germanie : Chrétien, de Mayence ; Wicman, de Magdebourg ; Conrad, de Worms ; Weremont, protonotaire de l'empire. Leur maintien n'est nullement celui d'hommes qui menacent ou dictent des lois. Ils déclarent révérencieusement, avec une douceur compassée, qu'ils viennent de la part de leur souverain maître demander la paix. « Nous nous sentons rempli de joie de votre arrivée, répliqua le pontife ; et rien en ce monde ne peut nous donner une plus grande joie que le message de paix que vous nous apportez, s'il est vrai, comme vous l'annoncez, que votre empereur, que nous reconnaissons comme le premier parmi les princes de

(1) Ap. Baron., an. 1176.

cette terre, est sincèrement disposé pour la paix. Afin, cependant, que la paix soit parfaite, elle doit renfermer nos alliés, surtout le roi de Sicile, les Lombards et l'empereur d'Orient. »

Jamais aucun pontife, sous les voûtes mêmes du Latran ou de Saint-Pierre, ne tint un langage plus digne, plus expressif de sa propre force. N'apparaît-il pas ici que pour les papes le secret de leur pouvoir ne se trouve pas dans une localité particulière, quelque renommée et consacrée qu'elle soit dans l'estime de l'univers? Fugitif à Anagni, Alexandre III ne paraît pas cependant moins maître de la position, ou confiant en son pouvoir, que s'il était assis solidement sur le trône dans la ville éternelle, avec un autre Charlemagne pour le soutenir dans la défense de ses prérogatives apostoliques. Il est prêt à saluer avec transport ces amicales démarches de l'empereur, dont lui et l'Église viennent de souffrir de si longs, de si cruels affronts, si, comme en plusieurs précédentes occasions, elles ne couvrent pas un piége. Le rétablissement de la paix le touche de plus près qu'aucun autre objet; cependant il ne veut rien entendre, si elle ne renferme pas ses alliés.

Il exista dès le commencement une étroite et ferme alliance entre le pontife et les cités lombardes : voilà le principal motif de l'exaspération de Barberousse contre Alexandre et de son acharnement à sa ruine; voilà également pourquoi sa vengeance tomba si rudement sur les Milanais, qui refusèrent courageusement de renoncer à leur alliance avec le légitime successeur de Saint-Pierre. Le combat des Milanais contre Frédéric fut une guerre religieuse. S'ils virent raser leur ville, c'est parce qu'ils ne voulurent point reconnaître l'antipape impérial, et traitèrent d'actes schismatiques les dé-

crets des conciles de Pavie et de Lodi. Mais si la fidélité de Milan à Alexandre III amena sa ruine, l'influence d'Alexandre procura sa reconstruction (1).

« Le pontife romain, dit Jean de Salisbury dans une de ses lettres, après avoir longtemps attendu quelque signe de vraie repentance de la part du persécuteur teutonique, Frédéric; apercevant qu'il ajoutait péché à péché (car à peine un antipape mourait, qu'il en créait aussitôt un autre); se souvenant qu'il était établi sur les nations et les royaumes, délia les Italiens de leurs engagements envers lui, comme roi ou comme empereur, et ainsi le priva d'un seul coup de presque toute l'Italie. En cela, il ne fit qu'imiter l'exemple de son prédécesseur, Grégoire VII, qui agit de même envers Henri IV dans un synode tenu à Rome. Cette sentence produisit son effet: Dieu parut la confirmer comme une légitime conséquence des prérogatives données à Saint-Pierre; à cette nouvelle, les Italiens secouèrent le joug, ils rebâtirent Milan, chassèrent les schismatiques, ramenèrent les évêques catholiques, et adhérèrent unanimement au saint-siége (2). »

Lors de la destruction de cette belle cité, en mars 1161, l'archevêque Hubert de Pirovane se transporta à la cour d'Alexandre, à cette époque dans le midi de la France; puis, revenant avec le pontife, mourut lorsqu'il était à Bénévent, en mars 1166. Son successeur fut un saint, le cardinal Galdino, né à Milan, de la noble famille des Vavassore de Sale. Ses prières, ses supplications, ses larmes témoignèrent sans cesse sa joie de voir sa patrie rétablie. Pour mieux promouvoir l'objet de son saint patriotisme, le pape réunit autour de

(1) Rohrb., l. LXIX, p. 165.

(2) L. II, ep. 210. Labbe, t. 10, p. 1450. Mansi, t. 23, p. 33.

lui le clergé dispersé de la ville anéantie, en l'année 1166; et, après leur consultation et l'avis de l'ancien trésorier, Algiro de Pirovani, imposa les mains sur saint Galdino, et le créa archevêque de Milan. Déguisé en pèlerin, afin d'échapper à la vigilance des schismatiques, le nouvel archevêque se transporta par terre à Venise, où il prit les insignes de sa dignité. La nouvelle de son approche l'ayant précédé, les Milanais, occupés alors à rebâtir les murs de leur ville, comme les Israélites au temps d'Esdras, suspendirent leur tâche pour voler à la rencontre de leur compatriote et pasteur. Quoiqu'on ne vît que des ruines au dedans de l'enceinte où ils le conduisirent au milieu des hymnes accoutumées, les espérances et la joie étaient, des deux côtés, infinies. Les Milanais avaient commencé leur tâche à la fin d'avril 1167. On était alors dans les premiers jours de septembre de la même année : il paraissait que rien n'eût encore été fait, excepté dans la reconstruction des défenses extérieures et des portes; mais alors tous les cœurs se remplirent d'un nouveau courage. Ce prélat, digne successeur d'Ambroise, digne prédécesseur de Charles Borromée, semblait avoir reçu du ciel le don d'émouvoir les cœurs. Il ne parlait point en mortel, mais comme si l'Esprit-Saint résidait en lui. Pendant les dix années de son administration, il eut le bonheur de voir sa patrie réédifiée, sa vaste province ecclésiastique délivrée du schisme, les cités lombardes unies de cœur et d'esprit dans cette fameuse ligue qui les rendit invincibles (1).

Non contents d'avoir rebâti Milan, les Lombards, c'est-à-dire le peuple de Milan, Crémone, Plaisance, vinrent ensemble en grande force à une ville appelée Roveneta,

(1) *Acta SS.*, 18 apr. et 4 jun.

résolus d'y élever en l'honneur de Dieu et du bienheureux saint Pierre, comme aussi de toute la Lombardie, une nouvelle cité; aux calendes de mai 1168, ils tracèrent ses fondations et commencèrent la construction de ses solides remparts. « La situation, continue l'écrivain contemporain, était charmante, le sol fertile, le grand chemin passait près de ses murs, trois rivières l'environnaient de tous côtés, la cité regorgeait de biens, et il y afflua tant de peuple des villes voisines, Marengo, Garundio, Foro, Bergalis, Sevilla, Sebastia, qu'elle devint soudainement une vaste cité. Dès la première année, elle put mettre en campagne quinze mille braves combattants, tant cavaliers que fantassins. Puis, afin de la rendre plus glorieuse et plus célèbre aux yeux de l'univers, on résolut unanimement, par respect de Saint-Pierre et du pape Alexandre, de l'appeler de son nom, Alexandrie. En outre, un an après sa construction, les consuls de la ville se présentèrent devant le pape, alors à Bénévent, lui offrant, et par lui à l'Église romaine, le droit de nomination et de propriété sur cette ville, et se firent volontairement tributaires de Saint-Pierre (1).»

En 1174, Barberousse campa avec toutes ses troupes devant la nouvelle cité de Saint-Pierre, jurant de ne pas laisser pierre sur pierre d'un monument érigé en l'honneur d'un Roland Ferrucci, s'intitulant lui-même pape. Qu'on juge de son animosité par ce seul fait : quiconque lui tomba entre les mains pendant le cours du siège, il lui fit arracher les yeux. Mais, grâce à l'habileté, l'héroïsme des habitants, favorisés d'ailleurs par l'admirable position de la ville, et aidés par le ciel,

(1) Baron., ad an. 1168, n. 65.

toutes les cruelles démonstrations de Barberousse n'aboutirent qu'à peu de chose. Il recourut alors à cette perfidie dans laquelle il s'estimait lui-même légitime successeur de Henri de Souabe, et se montra un modèle complet pour les Hohenstauffen qui vinrent après lui.

Il proposa donc aux habitants, réduits alors aux plus affreuses détresses de la famine, de faire trêve pendant le vendredi saint, par révérence du crucifiement de Notre-Seigneur. Ceci n'était qu'un impie stratagème; car il avait pratiqué, dans le sein même de la ville un souterrain, qu'il remplit d'hommes aguerris, tandis qu'il tenait son armée prête au premier signal à assaillir la ville, à l'heure même où les citoyens seraient pieusement occupés à visiter leurs églises. Mais cette fois encore sa perfidie lui valut de la honte et une éclatante défaite. Le souterrain devint le sépulcre de ceux qui le croyaient le chemin de la victoire; on précipita du haut des créneaux les assaillants qui s'en étaient lâchement emparés lorsque les habitants étaient en prière. Puis la nuit suivante, mettant le feu à son propre camp, il laissa la cité de Saint-Pierre, consacrée maintenant par une victoire, témoignage de gloire et d'héroïsme d'un côté, de basse perfidie et féroce tyrannie de l'autre.

Aussitôt après le départ de Barberousse, et sur la pétition de saint Galdino, archevêque de Milan, Alexandre III, voulant montrer aux habitants d'Alexandrie sa sympathie et son admiration, érigea leur ville en siége épiscopal.

Dans sa retraite hâtive, Barberousse rencontra les troupes milanaises qui venaient au secours de leurs frères maintenant victorieux. Les deux armées allaient en venir aux mains, lorsque Frédéric déclara être prêt à arrêter l'effusion du sang en terminant la querelle par

des arbitres communs. L'armée lombarde accepta, spécifiant toutefois qu'on ne mettrait jamais en question leur dévouement à l'Église romaine et leur liberté, objets de leur prise d'armes (1).

Quoique Frédéric parût soupirer, comme fatigué des anxiétés et des vicissitudes du combat, après la conclusion à tout prix d'un traité, ses propositions cependant n'étaient pas plus sincères qu'au jour du vendredi saint; car à peine eut-il reçu les renforts attendus pour réparer ses pertes, qu'il tenta de surprendre les Milanais, occupés alors dans les préliminaires de la paix. Mais on ne pouvait pas facilement surprendre des braves, armés d'ailleurs pour une cause sacrée. Ils possédaient dans leur foi et leur courage une forteresse où ils pouvaient toujours se rallier.

Les deux armées se rencontrèrent à Lignano, le 3 juin 1176. La première charge de la pesante cavalerie germaine rompit l'avant-garde milanaise. Les guerriers de Caroccio, tombant alors à genoux et implorant le secours du ciel par l'intercession de saint Pierre et de saint Ambroise, se relevèrent pleins de force et se précipitèrent contre les colonnes de fer qui s'avançaient au galop; le choc fut terrible, et dans la mêlée le cheval et le corps gigantesque de Barberousse furent renversés par terre. Après la déroute et la poursuite qui s'étendit à plus de dix milles, ils cherchèrent l'empereur parmi les cadavres amoncelés sur le champ de bataille. Frédéric cependant ne perdit point la vie. Il la sauva par une fuite moins ignominieuse que la marche qui lui attira une juste rénumération de sa perfidie dans les plaines immortelles de Lignano. Cette défaite décisive, et non

(1) *Acta Alex.*, ap. Baron., ad an. 1175, n. 6.

un désir sincère de donner la paix à l'Église et la liberté à ses malheureux sujets, lui fit envoyer ses quatre ambassadeurs à Anagni, près du pape Alexandre, qui mieux que personne pouvait connaître et apprécier par sa propre expérience ce qu'il en était réellement. C'est pourquoi, tout en saluant sincèrement, comme il a déjà été dit, la plus petite lueur de cette paix qu'il devait propager parmi les hommes de bonne volonté, le pontife se détermina à ne point trop se confier aux promesses et aux serments d'un prince que le monde entier avait vu à plusieurs reprises si peu soucieux de tenir la foi de ses serments.

Dès le pontificat d'Adrien, presque toute la moitié adriatique des États avait été usurpée par Frédéric, ainsi que les pays de Mathilde et le duché de Spolète, comme il apparaît par une réclamation faite à ce sujet à la diète, près Bologne, par les légats d'Adrien. La même protestation nous apprend qu'il visait à réduire Rome ellemême au rang des villes provinciales; et après l'intrusion d'Octavien, la faction impériale gagna tant d'ascendant dans Rome, que, quoique en minorité, le pape devait concevoir des craintes réelles. La Sabine, haute et basse, était aussi aux mains des schismatiques. A Farfa, le prestige régnait toujours en faveur des rois lombards et des empereurs germains, comme opposés aux droits temporels de Saint-Pierre; les abbés, comme nous l'avons vu, étaient fiers de vivre plutôt sous le code lombard que sous le romain. Un abbé de Farfa devint même un des antipapes de cette époque. Comme on peut le supposer, ceci favorisait singulièrement les usurpateurs du patrimoine dans la Sabine, où, ainsi, le pape ne possédait pas un pied de terrain, excepté dans les cités montagneuses de Tusculum à Terracine, dans le

Val di Sacco, et dans celles de la rive toscane du Tibre, parmi lesquelles il faut remarquer Montefiascone (1).

Du côté de l'Adriatique, il se trouva une ville dont l'extraordinaire héroïsme fit éprouver un nouvel échec à l'orgueil et aux armes de Barberousse. Lorsque ses alliés, les Vénitiens, bloquaient le port d'Ancône et attaquaient ses murs par mer, les forces de Barberousse apparurent du côté de la terre, le 1er avril 1174. La place eût été surprise en partie, n'étant en ce temps que mal approvisionnée; mais l'énergique résolution des citoyens de ne jamais plier sous le joug du tyran, persécuteur de l'Église, les rendit supérieurs à toute défaillance. Ancône eut aussi sa Judith, et Samura, comme l'héroïne de Béthulie, était une veuve : une épée nue d'une main et une torche de l'autre, elle commanda avec un complet succès une sortie, dans le but de détruire les châteaux de bois et les balistes des assiégeants. Tandis que ceci se passait d'un côté, le côté opposé était témoin de l'exploit non moins extraordinaire d'un prêtre. Un ouragan soufflait alors violemment, et les vagues mugissaient jusque dans le port : un prêtre, armé d'une épée, se laissant glisser des remparts, nagea jusqu'au vaisseau amiral, et parvint à couper le câble; le vaisseau, emporté alors par la tempête sur le rivage, se brisa, ce qui donna tant de courage aux habitants, que, profitant de la consternation des Vénitiens, ils détruisirent toutes leurs autres galères. Boncompagni, dans son écrit : *De obsidione Anconæ*, nous a laissé une brillante et vive description de l'héroïque et longue défense de cette ville pendant les phases du siége. Nous y renvoyons le lecteur ami de ces sortes de détails. La déroute complète des armes de Frédéric suivit le siége. Ainsi il fut obligé de renoncer

(1) Ap. Murat., t. 6, p. 926.

à son plus cher projet, l'usurpation du patrimoine de Saint-Pierre. On remarqua alors, comme nous l'apprend Jean de Salisbury, que partout la défaite accompagna ses pas, comme en vertu de cette clause d'excommunication, déclarant, par autorité de Dieu, qu'il ne prévaudrait point sur le champ de bataille, et ne gagnerait aucune victoire sur les chrétiens. Au lieu de voir son ambition satisfaite, il vit poindre le jour où il dut laisser l'Italie pour toujours.

Ce qui le chagrina davantage, ce fut que ses barons, tant séculiers qu'ecclésiastiques, qui s'étaient laissé pousser par lui dans l'abîme du schisme, menaçaient hautement de le quitter s'il ne se réconciliait avec le siége apostolique. En effet, un des plus puissants d'entre eux, Henri de Sion, duc de Saxe, avait mis déjà sa menace à exécution ; mais quoique le pape, comme nous l'avons observé, fût parfaitement instruit de tout cela, et eût quelque fondement de supposer que Barberousse lui envoyant une ambassade avait réellement quelque volonté de mettre fin à une guerre qui tournait si complétement à sa ruine, il résolut de n'agir qu'avec une extrême circonspection dans une si grande affaire. C'est pourquoi, nonobstant les protestations des ambassadeurs au sujet des dispositions amicales de leur maître et de sa résolution de rendre la préfecture de Rome, les pays de la comtesse Mathilde, et de garantir la sécurité de Sa Sainteté et des cardinaux allant en Lombardie où devait avoir lieu une conférence pour terminer les négociations, le pape Alexandre forma la résolution, sans rejeter les offres, de ne rien conclure que de concert avec les Lombards, et de s'acheminer vers Venise. Frédéric, il le savait, était campé en Romagne, sur la terre ferme, tandis que les Vénitiens, ses alliés, sinon ouvertement

du moins en secret, avaient leurs croiseurs par toutes les côtes italiennes de l'Adriatique.

Lors donc qu'il envoya comme ses légats Humbald, cardinal-évêque d'Ostie, et Rinieri du titre de Saint-George *in velabro*, pour déterminer avec Frédéric le lieu de la réunion et exiger les sauf-conduits, prenant une direction opposée par le Val di Sacco et le mont Cassin, il vint à Bénévent, où il célébra les fêtes de Noël. Après l'Épiphanie il se mit en marche vers la basse Adriatique. Resté dans la petite place fortifiée de Guasto, en attendant des vents propices, il monta sur une des galères équipées de Normands, que Guillaume le Bon, de Sicile, avait mis aux ordres de Sa Sainteté.

L'embarquement du pontife et de sa cour eut lieu le mercredi des Cendres 1177, après la distribution des cendres. Le dimanche suivant, la galère jeta l'ancre devant Zara : car, au lieu de faire voile vers Venise ou Ancône, comme on l'attendait, le pape ordonna tout à coup de se diriger vers la côte opposée. La partie de la côte où se trouvait Zara formait à cette époque une portion du royaume hongrois. Or, comme le pape n'avait jamais encore mis le pied sur ce sol, dont la totalité était consacrée comme fief de Saint-Pierre, on peut aisément imaginer les réjouissances qui se firent à l'arrivée d'un pape aussi renommé qu'Alexandre III. Ils donnèrent, selon la coutume de Rome, un cheval blanc au pape, qu'ils conduisirent, au milieu de leurs acclamations et de leurs cantiques, par les rues de Zara, jusqu'à l'église de Sainte-Anastasie, où reposait le corps de cette illustre martyre. Après quatre jours de repos, les galères reprirent la mer, et le pape descendit à l'imprévu dans Venise, au monastère de Saint-Nicolas. Le lendemain, le doge, le patriarche d'Aquilée et ses suffragants, et un peuple

immense, couvrant les eaux des lagunes de leurs innombrables gondoles, vinrent saluer avec enthousiasme la venue du pape dans leur contrée. Ils le conduisirent ensuite à Saint-Marc, où, sa prière finie, il bénit, du haut du balcon, les Vénitiens réunis sur leur fameuse place. Il entra alors dans le vaisseau du doge et se dirigea, au milieu des chants de triomphe, au palais patriarcal destiné pour sa résidence pendant son séjour à Venise. A la fête de l'Annonciation, le pape, sur la prière du doge, célébra, assisté par le sacré collége, la messe solennelle à Saint-Marc.

Frédéric, s'étant avancé dans les États de l'Église, s'arrêta devant Césène, y attendant le pape par ce chemin. Mais lorsqu'il apprit son arrivée à Venise, il envoya des ambassadeurs pour demander qu'on changeât le lieu de la conférence, parce que son chancelier Chrétien l'avait informé que Bologne, d'abord assignée, n'était pas une place suffisamment sûre pour s'y réunir. Comment alors Alexandre aurait-il eu défiance des anxiétés véritables de Frédéric pour sa sauvegarde ? Le pape répondit qu'il ne ferait rien sans le consentement des Lombards; que Bologne ayant été choisie par eux et les cardinaux, il ne pouvait fixer un nouvel endroit; que cependant, pour accélérer la conclusion de la paix, il viendrait à Ferrare pour y conférer avec les Lombards. Il agit ainsi en effet; et, toujours gardé par les braves Normands, qui avaient remonté le Pô avec leurs galères, il arriva le dimanche de la Passion à Ferrare. Le pontife, mettant pied à terre, se vit aussitôt entouré par un peuple pieux et dévoué, par les héros d'Alexandrie et de Lignano ; et enfin, dans cette ville forte, n'ayant entre lui et Venise que les galères de Guillaume qui attendait ses ordres, il put librement, sans risque de surprise, se consulter avec la ligue.

Le lendemain arrivèrent à Ferrare le patriarche d'Aquilée, les archevêques de Ravenne et de Milan, avec leurs suffragants, les magistrats des villes lombardes, des comtes, des marquis en foule, qui, s'étant réunis dans l'église de Saint-Georges, remplie de Ferrarais et d'étrangers de toutes régions, entendirent le discours suivant de l'auguste bouche d'Alexandre.

« Vous connaissez, très-chers frères, la persécution endurée par l'Église de la part de cet empereur qui devait la protéger. Vous savez que par là l'autorité de l'Église romaine s'est amoindrie, parce que les crimes demeuraient impunis et les canons impuissants, pour ne pas parler des autres calamités, telles que la destruction ou le pillage des monastères et des églises, les incendies, les meurtres, les crimes de toute sorte. Dieu a permis ces maux pendant dix-huit ans; mais enfin, commandant à la tempête, il a tourné le cœur de l'empereur vers la paix. Un miracle de son pouvoir, c'est qu'un prêtre, vieux, sans armes, ait été capable de résister à la furie teutonique, et de dompter sans combat un empereur si puissant. Ceci est advenu pour que l'univers entier apprenne qu'il est impossible de résister à Dieu.

« Maintenant, quoique l'empereur ait envoyé des ambassadeurs vers nous à Anagni, demandant la paix de l'Église et du roi de Sicile (vieille politique macédonienne), et quoiqu'il parût désireux de tout conclure sans vous; néanmoins, nous rappelant votre courage et votre dévouement pour *l'Église et la liberté italienne*, nous n'avons point voulu entendre parler de paix dans laquelle vous ne seriez pas inclus, afin qu'après avoir partagé nos douleurs vous partagiez aussi notre joie. Dans ce but, sans égard à notre dignité, notre infirmité, notre âge, nous avons bravé les périls de la mer

pour venir délibérer avec vous, et savoir si on doit ou non accepter la paix. »

Les Lombards, aussi éloquents que braves, répliquèrent ainsi : « Vénéré Père et seigneur, toute l'Italie tombe à vos genoux, pour vous remercier et vous témoigner sa joie de l'honneur que vous faites à vos enfants et à vos sujets en venant chercher le troupeau perdu et le ramener au bercail. Nous ne connaissons que trop, par notre propre expérience, la persécution intentée par l'empereur contre l'Église et contre vous : nous nous sommes les premiers opposés à sa furie, et nous l'avons suivi pas à pas pour l'empêcher de détruire l'Italie et d'opprimer la liberté de l'Église, cause du soutien, de laquelle ni trésors, ni fatigues, ni dangers, ni désastres ne pourront jamais nous détourner. Justement donc, saint-père, vous avez refusé une paix proposée, comme nous l'avions nous-mêmes refusée pour nous sans l'Église. Nous ferions volontiers la paix avec l'empereur, ne lui refusant aucun de ses anciens droits sur l'Italie; mais notre liberté, transmise par nos pères, nous ne la laisserons qu'avec la vie. Quant au roi de Sicile, nous aimons à le voir compris dans cette paix, parceque ce prince aime le repos et la justice (son propre peuple l'appelait le Bon); ceux d'entre nous, comme marchands, qui voyagent en son royaume, savent qu'on est plus sûr dans ses forêts que dans les cités des autres potentats (1).»

Trois jours après vinrent les ambassadeurs impériaux, au nombre de sept, qui, déclarant dans un consistoire solennel où le pontife, les envoyés lombards et siciliens étaient présents, avoir plein pouvoir de traiter,

(1) Romoald. Salernit., p. 219, 221.

eurent avec sept cardinaux, sept membres de la ligue, dont quatre évêques, et deux envoyés de Guillaume le Bon, de chauds débats pendant plusieurs jours, touchant les préliminaires, et surtout touchant le lieu de l'entrevue du pape et de l'empereur (celui-ci nourrissait toujours son espoir de saisir le pape).

On décida enfin de choisir Venise, le pape, cependant, exigeant des gages non de Frédéric, mais du doge et des Vénitiens. Sur ce, le chancelier impérial, Chrétien, prétendant ne pas être en sûreté à Ferrare, se retira de suite à Venise, où il arriva plusieurs jours avant le pape, qui célébra Pâques à Ferrare, et ne partit pour Venise que le 24 avril 1177.

Sa réception fut telle qu'on pouvait l'attendre. Immédiatement après son arrivée il convoqua une assemblée du congrès, dans la salle de la résidence patriarcale, et proposa de commencer les délibérations par la question de la paix lombarde, qui était la plus difficile des trois. On ne s'accorda pas sur ce point : le pape alors proposa une paix de cinq ans avec Guillaume, et une trêve de six ans avec la ligue. Frédéric refusa aussi cette proposition, au moins publiquement ; mais, par un message secret, il assura Sa Sainteté que, par amour pour elle, il consentirait à l'une et à l'autre moyennant une condition secrète. Le pape envoya deux cardinaux pour la connaître. L'empereur la communiqua aux cardinaux, sous la promesse de ne pas la communiquer au pape avant qu'il eût donné son consentement au traité. Le pape refusant, on sut ensuite que Frédéric désirait être laissé en possession pendant quinze ans des pays de la comtesse Mathilde, s'engageant à les rendre à l'expiration de ce terme, pourvu que *l'Église prouvât alors la légitimité de ses titres*. Alexandre consentit à cette possession de

quinze ans, le pays devant alors être rendu, laissant à l'Église de satisfaire à toute réclamation par laquelle il serait prouvé appartenir, si c'était le droit, à l'empereur.

L'empereur avait deux sortes de négociateurs, les uns pour le public, les autres pour le secret. Sa tenace perfidie se flattait encore de l'espoir d'être capable par ce coup hardi de tenir le jeu entre ses propres mains. On représenta qu'on perdait beaucoup de temps des deux côtés dans des allées et venues entre des points si éloignés que Césène et Venise. Le pape et les Lombards agréèrent alors que l'empereur pourrait s'approcher jusqu'à Chioggia. Mais à peine ce bruit fut-il répandu dans Vénise, que le parti impérial se leva tumultueusement dans la cité, demandant hautement qu'on reçût l'empereur dans ses murs. Le doge et les sénateurs, qui s'étaient engagés à maintenir la sûreté du pape et du congrès, manifestèrent avec grand trouble les craintes qu'ils avaient de ne pouvoir arrêter le peuple. A cette annonce les Lombards se retirèrent à travers les lagunes à Trévise; et les ambassadeurs siciliens, ordonnant aux Normands de monter leurs galères, reprochèrent fièrement au doge et aux Vénitiens leur perfide conduite, leur déclarant qu'aussi loin que s'étendaient les domaines de leur maître ils n'en tireraient plus beaucoup de profit pour l'avenir.

Ces menaces eurent leur effet : le doge, sur l'instance même des querelleurs, pria le pape de ne pas permettre aux Siciliens de lever l'ancre, et d'empêcher les Lombards de se retirer. Enfin le chancelier Chrétien et les autres ambassadeurs dirent hardiment à leur maître qu'ils ne pouvaient violer leurs serments faits au pape à Anagni, savoir : qu'en venant à la conférence, sa per-

sonne et sa liberté seraient en sûreté. «Nous sommes prêts, continuèrent-ils, conformément aux lois de l'empire, à vous obéir dans les choses temporelles, et à vous rendre tous les services permis; mais, comme vous êtes maître de nos corps et non de nos âmes, nous ne voulons pas nous damner pour vous. Sachez donc, ô empereur, que nous avons reçu Alexandre comme pape, et que nous lui obéissons comme à notre Père dans toutes les choses spirituelles; quant à l'idole que vous avez élevé en Toscane, nous ne voulons ni la reconnaître ni lui obéir.»

Ceci était une allusion au troisième antipape, que Barberousse avait mis à la place du successeur de l'infortuné Octavien, mort inopinément, en jurant avec serment que cet antipape, et lui seul avec ses successeurs, serait reconnu comme pape. Il fit inscrire aussi le nom de Charlemagne dans la liste des saints canonisés, pour prouver sans doute cet axiome des juristes, savoir : qu'il reçut le diadème impérial non des papes, mais des césars païens, qui le possédaient depuis la fondation de Rome. Mais enfin, voyant échouer toutes ses perfides tentatives de saisir Alexandre, il se décida à accepter la paix selon les conditions proposées. Les princes germains, étant partis aussi bien que Barberousse, la conclurent et la jurèrent à Venise. Immédiatement après sa ratification, les Vénitiens, par l'ordre d'Alexandre, expédièrent six galères pour amener l'empereur de Chioggia à Venise, où il arriva le 23 juillet. Le dimanche matin, qui était la veille de Saint-Jacques, le pontife envoya six cardinaux, deux évêques, trois prêtres, un diacre, à l'empereur pour l'absoudre des censures. Il renonça au schisme d'Octavien, le premier; de Guido de Crema, le second; de Jean de Struma, le troisième

antipape qu'il avait créé, et jura obédience à Alexandre et à ses légitimes successeurs.

Les prélats et les princes, faisant de même, furent également absous. Le doge vint alors, avec le patriarche de Grado et une grande multitude du clergé et du peuple, à Saint-Nicolas du Lido, où logeait l'empereur ; et on le conduisit processionnellement le long du canal Saint-Marc. Le Pape, entouré du sacré collége, du patriarche d'Aquilée et des prélats de Lombardie, l'attendait à la porte, revêtu de ses habits pontificaux et assis. En approchant d'Alexandre, Frédéric retira son manteau impérial, se prosterna de sa longueur sur la terre aux pieds du pontife, qui, ému jusqu'aux larmes, le releva affectueusement, le bénit et lui donna le baiser de paix. A cette vue, Germains et Italiens, tous firent retentir les cieux et la mer du chant *Te Deum laudamus*. La joie, l'enthousiasme, éclataient en transports qu'on peut difficilement comprendre dans des temps comme les nôtres. L'empereur prit le pape par la main droite et le conduisit au chœur de l'église. L'office divin terminé, Frédéric le reconduisit à la porte, tenant la bride devant lui pour monter son cheval ; mais Alexandre ne consentit point qu'il achevât le reste de la cérémonie, en prenant les rênes de l'écuyer papal pour remplir cet office à sa place. L'entrevue du lendemain fut un échange mutuel de félicitations.

Avant l'expiration des six années, la trêve, comme Alexandre l'avait prévu, était sursise par le traité de Constance, du 22 juin 1183.

Il garantissait à toutes les cités italiennes tous les droits régaliens possédés de tout temps au dedans de leurs murs, et les mêmes droits dans leurs territoires, autant qu'on pourrait les établir par la prescription.

Ceux-ci avaient le droit de lever des armées, d'ériger des fortifications, d'exercer la juridiction civile et criminelle; en un mot, une indépendance souveraine était le fruit de ce grand combat, soutenu et gagné par le pape et par un peuple dévoué de tout son cœur à Saint-Pierre. Elle devint la bases de la grandeur, du progrès, de la renommée, de la liberté italienne, pour les générations successives. Le moderne républicanisme n'a pas de connexion morale sous les cieux avec ces républiques papales. Inaugurées par un pape, dont les successeurs n'ont cessé de les surveiller avec une paternelle sollicitude, elles étaient plongées dans un abîme de ruine et de crime par le triomphe de cette même espèce de tyrannie qui abattit l'indépendance de la papauté en éloignant son siége de Rome et de l'Italie. C'est alors, hélas! qu'elles tombèrent pour ne plus se relever.

Avant de reprendre le fil de notre histoire, il est satisfaisant d'ajouter que Frédéric, prenant la croix, marcha vers l'Orient, à la tête de quatre-vingt-dix mille guerriers; mais, au milieu de ses succès, et lorsqu'il se conduisait en héros chrétien, il succomba à une attaque apoplectique, le 10 juin 1190, pour s'être plongé dans les eaux glacées du Salef, avec son cheval échauffé par une longue marche sous les ardeurs du soleil d'Arménie.

CHAPITRE XXIV.

Les Romains du côté païen du Tibre favorisent les prétentions despotiques des empereurs. — Arnaud de Brescia. — Son hérésie. — Ses plans païens. — Atrocités commises par les disciples d'Arnaud. — Flagorneries d'Arnaud envers les princes. — Opinion de saint Bernard sur Arnaud. — Assassinat d'un cardinal par la faction arnaudiste. — Exécution d'Arnaud. — Faussetés de Sismondi dévoilées. — Défaite des Romains devant Tusculum. — Grandeur de la papauté dans ses calamités. — Traitement de l'antipape Jean de Struma par Alexandre III. — Assemblée d'étrangers à Rome. — — Folies et cruautés païennes renouvelées. — Le sénat et le peuple romains de 1181. — Destruction de Tusculum par les Romains.

Le combat contre ce qui était essentiellement une tentative réactionnaire pour rétablir le despotisme impérial des temps païens, et que nous avons vu couronné par un triomphe aussi pur que décisif, ne se borna pas à la Lombardie. Chose étrange! les héros fondateurs d'Alexandrie, et ses glorieux défenseurs, qui, au cri de Saint-Pierre, combattirent à Lignano pour la mort ou la liberté, ne rencontrèrent nulle part des antagonistes plus décidés, des hommes plus arrogants dans leurs infortunes, ou plus embarrassés dans leurs victoires que dans la majorité des Romains, de ceux au moins qui demeuraient dans ce qu'on peut appeler le vieux côté païen du Tibre.

Nulle part, nous le répétons, ces prétentions, abandonnées par Barberousse seulement comme le tigre laisse sa proie, n'étaient embrassées avec un enthousiasme tel que celui de cette populace ignorante, habitant le Champ de Mars, ou fréquentant les assemblées tumultueuses du Capitole.

C'est presque un paradoxe : leurs propres paroles nous prouvent bien cependant, que ce n'en était pas un pour eux. Voici la lettre transmise par leurs trois ambassadeurs au prédécesseur de Frédéric, en 1114 (1).

« A Conrad, très-excellent et illustre, maître de Rome et du monde entier, *urbis et totius orbis*, éternel auguste, salut de la part du sénat et du peuple romains, avec le gouvernement de l'empire heureux et renommé. Déjà, dans de nombreuses lettres, nous avons exposé devant Votre Excellence nos affaires privées et nos exploits ; et chaque jour nous combattons pour votre couronne impériale, afin de l'exalter et l'augmenter de plus en plus par tous les moyens en notre pouvoir. Nous avons sollicité une réponse , mais il n'a pas encore plu à votre royale industrie de nous en envoyer : ce qui nous étonne, nous, vos fils et vos vassaux. Car nous n'avons agi en tout que pour montrer notre fidélité pour vous, et pour agrandir votre gloire. Nous avons désiré la restauration de l'empire romain, *comme au temps de Constantin et de Justinien, alors que par la vigueur du sénat et du peuple romains* ils tenaient le monde entier entre leurs mains. Par cette restauration, nous voulions élever l'empire de Rome au plus haut point de la gloire. Comme base propre de cet édifice, le moyen éfficace de le compléter, nous avons rétabli l'ancien sénat : et tous ceux qui se sont

(1) Otton Frising., *De Gest. Fred. I, imp.*, l. II, c. 27, 28.

opposés ou ont blâmé dérisoirement nos plans d'exalter ainsi votre pouvoir et créer de nouveau l'empire romain, nous les avons, pour la plupart, écrasés sous nos pieds. A bas ceux qui résistent à César ! est notre cri, et nous avons la véhémente détermination de rendre universelle et sans pareille votre domination. »

A cette époque, la situation des affaires dans Rome était très-singulière. Le pont Ælius, en face de Saint-Ange, autant que le comportent les théories politiques, pouvait être regardé comme un isthme entre deux mondes, l'un enthousiaste pour le paganisme gouvernemental, l'autre pour le christianisme. Les dévots de Saint-Pierre et ceux de Romulus étaient divisés seulement par le Tibre. La clef de l'isthme Saint-Ange était entre les mains de ceux qui, comme les héros d'Alexandrie et de Lignano, tenaient pour le droit chrétien contre l'agression païenne.

L'auteur d'un schisme si anormal en soi et dans ses conséquences, si funeste à la religion et à lui-même, fut originaire de la ville de Brescia, dans la haute Italie.

Sorti d'une maison indigente, il vint à l'université de Paris, à ce temps un petit monde à lui seul ; et pour ceux qui, au moins comme le jeune Brescien, étaient abandonnés à leurs propres ressources, un monde excessivement déréglé, inquiet et corrupteur. Aux pieds de Pierre Abailard s'assit Arnaud, diligent et ardent auditeur dès sa plus grande jeunesse, jusqu'à ce que, dans la fleur et la force de la virilité, et devenu l'égal de son maître dans les dons et les qualités qui captivent la multitude, ou tel qu'on le pense seulement par l'imagination et les passions, il quitta Paris et ses sociétés, pour se trouver dans l'obscure et basse position d'un catéchiste,

dans une des chapelles paroissiales de son pays natal. Quand Arnaud parlait, le miel, au dire de ses contemporains, coulait de ses lèvres. Il était le sophiste le plus accompli de son temps, sans égal dans l'art d'entraîner ses auditeurs par de fallacieux discours et de faire servir la vérité à l'établissement du mensonge. Possesseur de ces dons qui gagnent la popularité, comme personne ne tressaillait plus qu'Arnaud aux applaudissements approbateurs de la multitude, personne non plus n'était préparé à aller plus loin pour lui plaire.

Que l'instruction de quelques jeunes gens illettrés et demi-barbares eût pu concorder avec les goûts et aspirations d'un génie brillant, ambitieux comme celui d'Arnaud, ne pouvait guère se supposer. Aussi le voyons-nous bientôt à Rome. Et, quoique le souverain pontife soit là sur son trône, entouré par toutes les lumières, les saints ou les princes du monde chrétien, cependant c'est Arnaud de Brescia qui est le point de mire de tous les yeux. Il est là, au milieu du Latran, accusé d'avoir répandu diverses erreurs, principalement contre les sacrements du baptême, de l'eucharistie, et d'exciter le peuple romain à détrôner le successeur de saint Pierre, afin de renverser le système chrétien de gouvernement dans les États et l'Église, et de le remplacer par l'empereur germanique et l'ancienne forme païenne de gouvernement. Arnaud de Brescia, convaincu des accusations, et solennellement condamné, est-il brûlé comme coupable d'hérésie ou de sédition? Non, Arnaud est réprimandé, averti de redresser ses voies, de ne plus s'écarter si loin de sa sphère, comme de Brescia à Rome, pour semer l'hérésie, et exciter la populace à la folie et à la ruine.

Le perturbateur sortit de Rome. Mais le délire qu'il

avait excité dans l'esprit populaire n'en sortit point avec lui. Ses disciples restèrent pour accomplir sa tâche. Arnaud avait harangué sur le Capitole. Le philosophe Gibbon a été depuis agité par cette insanité qui répandait autour de cette colline des miasmes plus pestilentiels que ceux des marais Pontins. Les hymnes du christianisme, chantées par des frères aux pieds nus, arrivant à son oreille alors qu'il était assis parmi les ruines de la colline où Rome païenne couronnait ses héros, au milieu du Forum, du Colisée, du Palatin, lui disaient trop peu de chose. Il se dévoua donc soudainement à venger la cause du paganisme tombé et de la grandeur romaine, contre le christianisme élevé au-dessus d'eux.

Dans le quatorzième et le quinzième siècle, cette espèce de manie pour l'antiquité ressemblait fort à un culte idolâtrique parmi ceux qui poussaient à la renaissance des arts et des lettres. Que dut-ce être au temps d'Arnaud? Des harangues s'adressaient aux imaginations déjà bouillantes d'une multitude ignorante. Ce n'était point d'après un manuscrit ou des statues, des bronzes, des arabesques, qu'ils rêvaient comme les enthousiastes du quinzième siècle.

Les anciens Romains, considérés comme bouchers de la race humaine, exterminateurs des cités, voleurs intrépides, qui enrichirent des dépouilles du monde vaincu leur place de guerre, semblaient revivre en ceux qui dominaient de nouveau ce Capitole, qui flattait l'imagination et enflammait le sang, lorsque la manie pour la guerre, le pillage, la destruction, était à son comble. Appeler Arnaud de Brescia un hérétique, ce n'est pas décrire logiquement son caractère. Il ne l'était pas plus que Mazzini. Il était simplement un incendiaire

et un révolutionnaire. Qu'il ait été infecté d'hérésie, et qu'il ait travaillé à la propager, on ne peut le nier; mais Mazzini travailla aussi, avec véhémence, à corrompre par l'hérésie les esprits italiens. Cependant, personne ne songe à l'appeler autrement qu'un révolutionnaire, parce qu'il est connu de tous que l'hérésie, dans sa main, n'était qu'un moyen pour détruire cette base, sur laquelle il savait que la chaire d'iniquité ne pourrait jamais s'établir.

Arnaud était hérétique en ce sens. Il était inspiré comme par la manie de détruire la souveraineté temporelle des papes, et de réinstaller l'ordre païen sur le Capitole. L'exemple de la république païenne formait le thème inépuisable de ses harangues. La sagesse du sénat, la discipline, l'ardeur belliqueuse de la jeunesse romaine dans ces âges où ils conquirent le monde entier faisaient le fond de ces pompeux éloges. Il en appelait sans cesse à cette multitude ignorante, portée au plus haut point de l'excitation, pour rebâtir le Capitole, restaurer le sénat, réorganiser l'ordre équestre, et ne pas laisser une ombre de pouvoir temporel aux pontifes, (leur permettant seulement le gouvernement de l'Église); tandis qu'eux, Romains, prenant les rênes du pouvoir dans leurs mains, et commençant la carrière des conquêtes par Tibur, Tusculum, Albano, et autres cités latines, ainsi que leurs pères avaient fait, remonteraient sur cette colline des triomphes, après avoir fait le tour des nations sur le char de la victoire, rapportant avec eux les dépouilles et les richesses du monde (1).

Rien sous les cieux ne sauva l'Italie et le monde de la reprise de cette sanglante tragédie ouverte par Ro-

(1) Otton Frising., *De Gest. Frid.*, l. II, c. 20.

mulus que l'incapacité des disciples d'Arnaud pour réaliser leurs songes fiévreux et leurs désirs malades. La folle ambition, la soif insatiable du sang et du pillage, régnaient toujours au Capitole ; mais le génie militaire et politique des anciens n'y était plus. Ces disciples, ou plutôt ces dupes du catéchiste Brescien, avaient longtemps flatté leurs cœurs, de l'espoir de la destruction des cités voisines ; et ils ne s'échappaient jamais de la main restrictive du pontife, qu'ils ne courussent aux armes, et ne renouvelassent avec leurs voisins de Tibur ou de Tusculum ces luttes héréditaires où reparaissaient toutes les atrocités des guerres civiles des jours de Romulus et des Tarquins.

Sortis par la porte Saint-Jean ou de Tibur, une marche pendant une nuit d'été les conduit avant l'aurore près du pays et des enclos de leurs voisins. Ils mettent le feu aux moissons, aux huttes des bergers, des laboureurs répandus çà et là dans les champs. Ils arrachent les vignes et détruisent leurs fruits. Si quelque objet utile à son possesseur échappe à la destruction, la cupidité des ravageurs l'emporte dans leurs murs, où ils chassent avec des chiens les troupeaux et les bestiaux. Quelquefois, cependant, ils sont surpris, défaits, et voient, à leur tour, leurs vignes et leurs champs ravagés. De tels désastres, comme on le pourrait supposer, étaient loin de ralentir leur enthousiasme pour la conquête. Au contraire, ils ne faisaient qu'ajouter à la flamme de leur folle ambition, à leur soif d'implacable vengeance.

Ils eurent de longs et difficiles démêlés de ce genre avec la petite ville de Tibur ou Tivoli. Aussi souvent que la guerre se renouvelait, on y ajoutait quelque tragique particularité. Peu de temps après un de ces échecs infligés par les Tiburtins, il advint que ceux-ci, par

le sort de la guerre, succombèrent à leur tour. Il était alors résolu sur le Capitole, que la politique des Romains, qui avait détruit si souvent des villes, serait de nouveau mise en vigueur. Les murailles de Tibur devaient donc être rasées, et leurs habitants dépouillés de leurs possessions, chassés des frontières romaines. Le pontife régnant, Innocent II, se leva contre une manie si inhumaine. Il consentait bien à obliger les Tiburtins à vivre en subordination aux lois de Rome, mais il repoussait énergiquement toute proposition touchant la destruction de la ville et l'extermination du peuple.

Tout ceci se passait peu de temps après les harangues incendiaires d'Arnaud. La flamme, allumée par lui et nourrie par ses disciples, éclata enfin dans une violente insurrection. Au cri de l'empire romain pour toujours, et de la ruine de Tivoli, les enthousiastes se ruèrent au Capitole. On débita de sauvages rapsodies des temps païens, qui exciteraient le mépris des écoliers; on décida qu'on prendrait de suite des mesures pour fortifier leur domination sur le monde entier. Dans ce but, le sénat qui était réellement mort avec Caton et Cicéron, mais auquel, dans leurs fantastiques imaginations, ils assignaient une juridiction illimitée dans un temps où leur cité n'avait point d'autre constitution que le caprice d'un irritable eunuque, le sénat fut rétabli en son lieu primitif. Ils élurent comme tribuns deux bourgeois qui vraisemblablement savaient à peine si les Gracques avaient été ducs sous Constantin, juges sous Justinen, ou capitaines dans un *rione* sous quelqu'un de leurs papes; et alors, avec infiniment plus de tumulte et d'excitation qu'à l'époque où fut décrétée l'expédition d'Afrique par Scipion, ou des Parthes par Corbulon, le sénat

et le peuple romain décrétèrent le renouvellement de la guerre contre Tivoli, malgré les avis du pape Innocent, qui était alors à son lit de mort. On dit que ce saint et libéral pontife eut une révélation des fruits amers que son peuple recueillerait de ses folies. Les arnaudistes cependant, ou ceux qui poussaient à la réaction payenne, ne formaient point la masse du peuple romain. La plus grande partie du Trastévéré, de la cité Léonine, comme nous l'avons remarqué, resta fidèle au saint-père. Même au milieu de ces grands monuments, tels que le Colisée, le Forum, et le Palatin, autour desquels la *malaria* de la gloire et de l'ambition païennes semblait exercer plus de ravages, il y avait beaucoup de têtes insensibles à ce délire, dont les symptômes ne laissent pas lieu de douter que cet enthousiasme insensé, et cette plaie morale qui, sous le nom du soit disant républicanisme, a causé de nos jours tant de désastres, étaient alors des malaises du même genre. C'est sous ce rapport, sans doute, que les barons romains, quoique portés ordinairement aux luttes agressives, se montrèrent constamment opposés à ce mouvement, exactement en proportion de leur supériorité d'intelligence sur la faction des arnaudistes, et parce qu'ils avaient plus à perdre. Ainsi nous découvrons à la tête de ceux qui refusent de passer de la bannière du Christ et de saint Pierre sous le drapeau du loup les Frangipani, les fils de Pierre Leone, alors les plus riches et les plus puissants des princes romains. Ils tenaient au nom de l'Église le château Saint-Ange et avec lui le commandement du Tibre. A l'avénement du pape Lucius II, grandement révéré par ses contemporains, il paraît que les rebelles ne purent être décidés par aucunes raisons à abandonner leurs projets de conquête universelle. L'orage ne s'arrêta

qu'un instant, et la révolution parut éclater avec une furie d'autant plus vive qu'elle avait été momentanément restreinte. Dans la lettre à Conrad déjà citée et de laquelle, pas plus que des ambassadeurs qui la portaient, l'empereur teutonique, *leur père,* ne daigna pas prendre la moindre notice, ils racontent, parmi leurs autres prouesses pour exalter son pouvoir et par affection pour lui, qu'ils ont saisi et gardent comme ses vassaux les forteresses des puissants barons, forteresses que, dans d'autres circonstances, ils avaient rasées jusque dans leurs fondements.

« Les Frangipani, les fils de Pierre Leone, excepté Giordano, et aussi Ptolomée et une foule d'autres, disaient-ils, nous attaquent et continueraient à nous harceler si (ce qui est droit et convenable) nous ne placions la couronne impériale sur votre tête. Mais nous supportons tout sans murmure, pour votre honneur et par affection, car l'affection trouve tout léger. Nos pertes sont nombreuses et considérables; mais nous mettons l'espoir en vous pour nous venger des ennemis de votre empire, nous implorons votre royale Hauteur de ne pas nous dédaigner. »

C'est dans cet esprit de bassesse et de dégoûtante adulation du despotisme, alors même qu'il les traitait avec moquerie, qu'ils admiraient les principes de leur prophète choisi, dont le caractère, selon qu'il a été dépeint par ceux qui le connurent, présentait les mêmes traits. Le poëte Gunther dit qu'Arnaud, en même temps qu'il flattait la populace, n'en était pas moins l'adulateur des princes, soutenant avec les juristes à Roncaglia ce qui leur appartenait. Othon de Frise nous affirme la même chose; et saint Bernard avertit le légat papal, le cardinal Guido de Castello, qui traitait Arnaud avec beaucoup

d'égards dans le futile espoir de le convertir après la censure du Latran, que le Brescien, s'il avait à ses ordres une force armée, commencerait aussitôt la guerre contre tout le système ecclésiastique. Il en advint comme saint Bernard l'avait prédit. Car nous voyons sous Eugène III (le pontife étant à Brescia à son retour d'au delà des Alpes, et le Brescien étant à Rome, redoublant d'ardeur pendant son absence) qu'Arnaud avait porté la guerre dans le sein même du sanctuaire. Il avait réussi, au moins jusqu'à un certain point, par ses folles harangues, à jeter le jeune clergé inférieur du côté des rebelles et à faire secouer ce qu'il appelait le joug des cardinaux et des prêtres chargés du gouvernement des vingt-huit paroisses. Il exhorta aussi les chapelains et ceux qui étaient préposés aux différents oratoires et cimetières à répudier toute subordination, et, comme de vrais héritiers de Brutus et Cassius, à combattre pour la liberté. Les pensées que suggérait une telle invention à cet habile perturbateur lui assurèrent un ascendant irrésistible sur les masses, dans les circonstances où il était placé. C'était en soufflant l'esprit de vengeance contre tous les ordres, depuis le pape jusqu'aux plus humbles ascétiques, qu'Arnaud se surpassait lui-même. Les membres de ce clergé auxquels il s'adressait n'étaient pas plus fermes que ceux des anges entraînés à la révolte par Lucifer. Dans un rescrit daté de Brescia en 1148, adressé au clergé universel de Rome afin que les chapelains promettent obéissance au recteur des paroisses, il est dit que « certains chapelains, prêtant l'oreille aux perfides et jaloux ennemis de la race humaine, inspirés par Arnaud le schismatique, ont essayé de déchirer la robe de l'Église (qui ne doit pas être plus lacérée que celle du Christ), et ont secoué le respect et l'obéissance

qu'ils doivent à leurs archiprêtres et cardinaux. Il existe un mandement du même pontife à l'archiprêtre de Saint-Marc, soutenant que le chapelain de Pinea qui, écoutant Arnaud, refusait d'obéir, était tenu de se soumettre à Saint-Marc. Un chapelain de Saint-Pierre *in vinculis*, agissant aussi sous la rebelle inspiration d'Arnaud, reçut un mandement semblable du pape Adrien IV.

La dictature de Mazzini, de nos jours, ne paraît pas avoir été plus despotique que celle du boute-feu brescien, sept siècles en arrière. Arnaud, ayant avec lui les successeurs des pères *conscripti* de l'époque païenne, défia successivement chaque pape. Ses actes paraissent avoir hâté la mort d'Innocent II. Lucius II échappa difficilement à la persécution suscitée contre lui. Eugène III, à ce qu'il paraît, dut, au jour même de son élection, fuir pour sauver sa vie. Consacré à Farfa, il revint à Rome, d'où il fut obligé de fuir de nouveau. Eugène, après quelque temps de séjour à Viterbe, fit un voyage dans les provinces de l'Église d'au delà des Alpes. Il tint en cette occasion un concile à Reims, et visita à Clairvaux son ami saint Bernard, qui avait été si longtemps son abbé et son guide dans le sentier de la perfection religieuse (1).

A peine Adrien IV fut monté sur le trône, qu'Arnaud, haranguant du haut du Capitole la multitude serrée autour de lui, lança les plus atroces invectives contre lui : *publice atque atrociter*. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le poignard s'aiguisait dans l'ombre, en ces jours comme dans les nôtres. Le cardinal Gerardo du titre de Sainte-Pudentiana se dirigeait par la Voie sacrée vers le palais du pape : soudain les arnaudistes fondent sur

(1) *Vita S. Bernardi*, t. 2, p. 14; Turin, 1737.

lui et le blessent à mort : *ad interitum vulneraverunt.* A la nouvelle de ce forfait, Adrien, alors au Vatican, qui avait toujours rejeté les incendiaires étrangers, jugea qu'il devait promptement agir : il frappa d'excommunication la cité cistibérine.

Cette sentence fit lever le peuple et le clergé, qui tentèrent de forcer les sénateurs à se présenter devant Sa Sainteté et à jurer à ses pieds qu'ils expulseraient le perturbateur et ses principaux adeptes, et que désormais ils vivraient en due subordination à l'autorité papale. Les sénateurs refusèrent d'agir ainsi : mais il existait un pouvoir apparemment plus fort que celui de leur infortuné chef, et qui le poussa vers une horrible catastrophe. On les chassa de la ville : des acclamations de joie saluèrent leur expulsion et la levée de l'excommunication. Le lendemain, jeudi de la semaine sainte, les Romains coururent à Saint-Pierre : on y avait rarement vu une foule si nombreuse de pèlerins de tous pays. Les saints offices terminés, le cortége papal, s'avançant à travers la cité Léonine, par le pont Saint-Ange, se dirigea processionnellement vers le Latran, où Adrien célébra les fêtes de Pâques, et revint ensuite à Saint-Pierre.

Le peuple des sept collines était loin cependant d'être entièrement guéri de la sotte manie arnaudiste, pour faire revivre le gouvernement païen de la ville éternelle. Ceci paraît assez clairement par le texte d'une harangue extravagante adressée par eux à Barberousse, à Sutri, et qui excita, comme nous le verrons ci-après, le mépris et les rires sanglants des Germains eux-mêmes, demi-barbares il est vrai, mais d'un esprit droit. Tels étaient les disciples.

Quant à Arnaud, ayant été arrêté dans sa retraite,

on l'avait confiné à Otricoli, dont le cardinal Gerardo du titre de Saint-Nicolas était gouverneur. Certains vicomtes de Campanie, ses admirateurs, par une inspiration fatale pour Arnaud, se jetèrent tout à coup sur la place, en tirèrent le prisonnier, qu'ils conduisirent triomphalement dans leurs districts. Ces vicomtes, à ce qu'il paraîtrait, entretenaient quelques relations avec l'empereur élu ; et Arnaud, protégé par eux, ne cessa de répandre le feu de la sédition et de l'hérésie dans ces régions lointaines, où on commençait à le regarder comme un prophète. C'est pourquoi, dans leur première audience à Saint-Quirico, les légats demandèrent que ces vicomtes fussent forcés, par leur royal maître Frédéric, de replacer Arnaud dans les mains du cardinal Gerardo, auquel ils l'avaient indûment arraché (1).

Frédéric envoya immédiatement ses officiers. Un des vicomtes ayant été arrêté, les autres, effrayés, livrèrent Arnaud, qui, selon les actes du pontificat d'Adrien, fut remis entre les mains des cardinaux. Mais Othon de Frisingue, qui entendit le récit de la bouche même de Frédéric, contredit cette assertion. Il rapporte que les vicomtes ayant remis leur protégé aux mains du préfet de Rome, on en réserva le jugement au prince Frédéric lui-même ; et qu'enfin il fut livré au supplice par ce préfet, qui fit jeter dans le Tibre les cendres du bûcher sur lequel Arnaud avait été brûlé, afin que ses partisans ne les recueillissent pas pour les conserver comme les reliques d'un martyr.

Nous avons dit que c'était par une inspiration fatale que les vicomtes avaient essayé de sauver Arnaud. Nous opinons ainsi : premièrement, à cause de la mansuétude

(1) *Acta Hadr., ex cod. Vatic.*, ap. Baron., an. 1155, p. 41.

et de la clémence habituelles du pape à l'égard de criminels presque aussi incorrigibles qu'Arnaud; secondement, parce que, à en juger par les traitements reçus du pape ou des cardinaux par ce coupable en de précédentes occasions, il devient tout à fait évident que sa vie eût demeurée sauve entre les mains du cardinal Gerardo. Le lecteur doit d'ailleurs se rappeler que, convaincu et condamné dans un concile de Latran, il n'eut à subir pour tout châtiment qu'une admonition solennelle de revenir de ses égarements (1).

Où le rencontrons-nous au sortir de là? C'est le cardinal Guido, ancien gouverneur de Bénévent, légat du saint-siége en Suisse, qui, espérant le convertir, le traite avec tant de douceur, que saint Bernard crut devoir l'avertir de se tenir en garde contre Arnaud, qui, s'il était fort, ferait de nouvelles tentatives pour renverser l'ordre et la religion (2). Au lieu d'avoir soif de sang, les pontifes romains étaient, pour nous servir d'un mot moderne, les grands humanitaires de cette époque remplie de tant de vengeances. Leur politique visait essentiellement à adoucir la férocité de l'esprit féodal, et à rappeler tous les ordres de leurs égarements insensés et fratricides. Un des prédécesseurs d'Adrien IV, Calixte II, sauva l'antipape Burdino d'une mort qu'il eût certainement rencontrée parmi les Romains, et le plaça dans un délicieux cloître des Abruzzes. Adrien eût sans nul doute agi ainsi envers Arnaud, quoique coupable de haute trahison, et d'être venu allumer un incendie dans une ville à laquelle aucun lien social ou politique ne le rattachait, si Frédéric, jaloux d'être empe-

(1) Otton Frising., l. II, c. 20.
(2) Ep. de saint Bernard, 196.

reur de Rome de fait comme de droit, ne s'était emparé des lois.

Mais, pourra s'écrier certain lecteur, n'est-ce pas un fait historique certain, qu'Arnaud fut mis à mort et brûlé comme hérétique par le pape? Le grand oracle de l'histoire italienne aux yeux de presque tous les lecteurs l'affirme ainsi. Voici ce que nous lisons dans le livre sur les Républiques italiennes, par Sismondi, au tome premier, sous la date de 1155 : « Frédéric se fait livrer Arnaud et l'envoie au pape, qui le fait mourir. » Donc, selon la principale autorité en histoire italienne, nul autre que le pape, sans le moindre doute, fit exécuter le propagateur de la liberté chrétienne. Remarquons que la citation n'informe pas le lecteur qu'Arnaud fut mis à mort par Adrien IV; si elle eût exprimé cela, au lieu de le disposer à accepter les yeux bandés ce qu'on lui présentait, elle aurait produit un effet contraire. Elle l'aurait engagé à regarder de près l'évidence, et à ne pas croire légèrement une accusation de vengeance et de barbarie contre Nicolas Breakspear, Anglais magnanime et généreux, quoique portant la tiare et l'étole de pontife. C'est pourquoi Sismondi a pensé qu'il suffisait d'indiquer dans la table que «cette atrocité était l'œuvre du pape, » sorte d'abstraction qui dispose naturellement à croire même les plus noirs récits. Ainsi prévenu, le lecteur passe à la page 283, préparé à lire et à interpréter dans un esprit vraiment libéral ce qui est raconté. Le préfet de la ville, à qui l'apôtre de la liberté avait été livré par le comte campanien (probablement un des Albérics ou des Colonna), est dit avoir résidé au château Saint-Ange, et y avoir gardé son prisonnier.

Ainsi cette assertion est loin d'avoir quelque fonde-

ment sur des autorités historiques. Puis il n'y a pas non plus la moindre ombre de preuve pour cette autre assertion; savoir, que : si Arnaud fut abandonné momentanément par les insurgés romains, pour être conduit chargé de chaînes à travers leur ville et livré (pas très-magnanimement, dirons-nous) entre les mains des autorités, ce fut parceque la crainte d'Adrien et de l'empereur les rendait lâches. Également indigne est le récit de l'exécution d'Arnaud par Sismondi, comme s'il en eût tenu les détails d'un témoin occulaire. «Un matin, continue-t-il, le préfet fit transporter son prisonnier devant la porte du Peuple : Arnaud de Brescia, élevé sur un tas de fagots, fut lié à un pieu, en face du Corso.» La porte du Peuple et le Corso sont ici mis en scène quelques quatre ou cinq cents ans avant leur temps; mais nous ne nous arrêterons point à ce choquant anachronisme qui reporte au douzième siècle la date de la place du Peuple, les rues Barbarino et Ripetta. Allons droit à la scène de l'exécution : « Il put mesurer de ses yeux ces trois longues rues qui s'étendaient en face de l'échafaud et embrassaient presque une moitié de Rome; là demeuraient ces hommes qu'il avait si souvent appelés à la liberté. Ils étaient encore plongés dans un paisible sommeil, ne songeant pas au danger de leur législateur. Éveillés par le tumulte de l'exécution et les craquements du bois en feu, ils saisirent leurs armes et coururent pour le sauver, hélas ! trop tard. Les cohortes papales repoussèrent de leurs lances ceux qui, n'ayant pu sauver Arnaud, désiraient au moins recueillir ses cendres comme de précieuses reliques. »

Quant aux garanties du récit de cet événement, décrit avec tout l'appareil des moindres circonstances, l'auteur de l'Histoire des républiques renvoie son lec-

teur à deux autorités : premièrement, à la Vie d'Adrien, qui se trouve dans la grande collection de Muratori, tome 3, page 442 ; secondement, à l'histoire de Frédéric Ier, par Othon de Frisingue, livre 2, chapitre 11, page 720. Or, ni dans l'une ni dans l'autre, il n'est dit nulle part qu'on empêcha les Romains de sauver Arnaud, lorsqu'il se présenta à eux vers la porte du Peuple ou dans le Corso, et dans l'une de ces rues qui se prolongent au loin dans ce quartier, où ils dormaient paisiblement, ignorant son danger. On ne dit pas un mot, directement ou indirectement, par insinuation ou autrement, de leur mouvement soudain et de leurs efforts trop tardifs pour sa délivrance. Quant aux cohortes papales, repoussant avec leurs lances ces nobles partisans, dont pas un seul ne reçut la plus légère égratignure, ils paraissent être issus, armés de pied en cap, de l'imagination de Sismondi, comme la Minerve, sortie du cerveau de Jupiter.

Quant à Othon de Frisingue, que Sismondi paraît suivre à la lettre, il ne fait aucune mention quelconque d'Arnaud. Le chapitre 21 du 2me livre, se compose exclusivement de la précieuse harangue des libéraux arnaudistes à Frédéric, et de la réplique impériale. Ce qu'on lit dans le chapitre 20, est précisément l'opposé de ce que Sismondi semble vouloir insinuer à ses lecteurs ou plutôt à ses dupes : « Arnaud étant livré, y est-il dit, fut réservé à l'examen du prince, c'est-à-dire de Frédéric, et finalement conduit au supplice par le préfet de la ville. » Le récit du poëte ligurien concorde littéralement avec ceci : « Sous notre prince, dit-il, Arnaud était vaincu et livré au gibet. »

Gibbon, qui, s'il eût découvert la moindre trace, l'eût saisie avec délice, au lieu de nous peindre la scène

du Corso, nous dit simplement : « Le préfet de la ville prononça sa sentence : le martyr de la liberté fut brûlé vif, en présence d'un peuple insouciant et ingrat (1). » Ce qui a été écrit par saint Marc (2) se vérifie de nouveau : « Leurs témoignages ne s'accordèrent point. »

Un autre fait, soigneusement dissimulé par Sismondi, et qui pourtant ne manque pas d'importance, c'est que le pape et les cardinaux, éloignés de Rome longtemps avant la reddition d'Arnaud, n'y vinrent que quelques jours après sa mort. Cependant la narration de Sismondi fait croire que le pape était à Rome au moment où Arnaud fut livré aux mains de l'officier public, et qu'il ne partit pour Viterbe qu'après s'être bien assuré que les cendres d'Arnaud gisaient au fond du Tibre ; car, après avoir peint la scène du Corso, il ajoute : « Après l'exécution, Adrien, accompagné des cardinaux, s'avança vers Viterbe. »

Qui pourrait soupçonner, d'après ce récit de Sismondi, que le Pape résidait longtemps avant à Viterbe? Cependant, selon les actes de sa Vie et Otto de Frisingue, il paraît qu'il y était. Il résidait là alors, comme Pie IX de nos jours à Gaëte, parce que sa capitale gémissait sous le joug des Mazzini du douzième siècle. Supposons maintenant qu'Arnaud, l'apôtre de la liberté, l'éloquent antagoniste des papes, eût été, dans le dix-neuvième siècle, le champion de cette unité et de cette suprématie romaines, prêchées presque dans les mêmes termes par ce terroriste du douzième. Une effronterie, quelle qu'elle fût, pourrait-elle faire croire au monde qu'au sein d'une cité en armes contre l'autorité le chef de cette révolte eût pu être mis ignominieusement à mort

(2) Saint Marc, XIV, 59.
(1) Gibb., ch. 49.

par Pie IX, réfugié à Gaëte, malgré les efforts dévoués des rebelles pour empêcher le supplice ?

Mais l'absurdité inhérente à la fiction de Sismondi ne s'arrête pas là. Pour la comprendre pleinement, il faudrait supposer que le général Oudinot, ayant fantaisie de contempler un auto-da-fé comme l'a si vivement dépeint Sismondi, eût choisi pendant le siége comme lieu du supplice une place de l'intérieur de la ville révoltée! Une absurdité si flagrante nous dispense de nous arrêter plus longtemps sur le récit d'un historien tel que celui des Républiques italiennes.

Sir Édouard Lytton Bulwer, discutant la chute de Rienzi (homme infiniment plus noble qu'Arnaud, et bienfaiteur réel du peuple romain) dans un appendice à son roman de *Rienzi or the Last of the Tribunes*, entreprend de prouver que Rienzi tomba par la faute de ce peuple. Or, quand nous remarquons la basse adulation des envoyés du Capitole, des arnaudistes, auprès de Barberousse, l'ennemi de toute liberté, l'exécuteur de leur apôtre de la liberté, avant cette heure qui vit jeter ses cendres dans le Tibre; quand nous ne les entendons pas poursuivre de leur indignation le bourreau de leur libérateur, il ne semble pas déraisonnable de supposer que ce qui advint à Rienzi, deux siècles plus tard, arriva également à cet autre boute-feu du Capitole. Ce qui paraît empreindre à cette dernière conjecture quelque chose de semblable au timbre national d'une monnaie, c'est que, malgré l'occupation du château Saint-Ange, comme nous l'avons déjà dit, par Pierre Leone, un des barons restés fidèles au saint-siége, il y a, tant dans les actes d'Adrien que dans l'histoire d'Othon de Frisingue, assez de probabilité sinon de certitude, que par trahison, pacte, ou autre cause, encore obscure, ce

château était tombé, partiellement du moins, et restait en ce temps là entre les mains des arnaudistes.

En voici la preuve : Il est dit dans les actes ou mémoires contemporains d'Adrien que, pendant les cérémonies du couronnement de Frédéric, le peuple était posté, les portes étant closes, dans la forteresse de Crescentius ou de Cenci. Nos lecteurs se rappellent que, dans les deux siècles précédents, le château Saint-Ange portait vulgairement ce nom : puis, dans la description d'une procession papale de Saint-Pierre au Latran, esquissée peu de temps après l'époque en question, on l'appelle encore château de Crescentius ou de Cenci. Donc, selon le témoignage d'un écrivain pris par Sismondi comme témoin oculaire, nous voyons les arnaudistes armés jusqu'aux dents, retranchés dans la forteresse par les portes de laquelle, selon Sismondi, leur apôtre était conduit au bûcher.

Les détails de la bataille décrite par Othon de Frisingue d'après le récit de Barberousse lui-même, établissent clairement ce qui n'est que légèrement indiqué dans les mémoires.

Nous avons entendu Liutprand déclarer que, sans la bonne volonté des possesseurs du château, on ne pouvait traverser le pont Ælien, le seul qui alors exista entre le Soracte et la mer.

En 1133, l'empereur Lothaire, renforcé par les troupes alliées des Génois et des Pisans, ne put emporter ce pont, quoiqu'il fût déjà maître de la ville entière sur l'ancien côté du Tibre : ce qui l'obligea de se faire couronner au Latran. Enfin, les arnaudistes, dans leur lettre à Conrad, lui disent qu'étant impossible de traverser le pont Ælien, à cause de la garnison de Pierreleone, ils sont prêts à rebâtir le pont Milvius (Ponte-

Molle) pour lui ouvrir un accès à leur ville et au Capitole. Il demeure donc bien établi que le château Saint-Ange a été entre les mains d'une garnison qui n'était pas hostile à la population de l'autre côté du Tibre, car sans cela elle n'aurait pu aller librement à Saint-Pierre.

Ce point inexpugnablement établi, voyons maintenant ce qui arriva à Barberousse et à ses troupes, lorsque (déjà fatigués par la marche de la nuit précédente) ils se retirèrent du lieu du couronnement à leur camp situé sur le Monte-Mario, Monte-Gaudio ou Monte-Malo, comme il est indifféremment appelé, sinon à cette période, du moins peu de temps après.

« Lorsque ces choses s'accomplissaient, les Romains, dit l'empereur à son oncle Othon, discutaient au Capitole avec leurs sénateurs. Apprenant qu'on disposait de la couronne impériale sans leurs stipulations préalables, ils se précipitèrent avec furie à travers le Tibre (le pont doit donc avoir été libre) et ne craignirent pas d'égorger, dans l'église même, quelques écuyers qu'ils rencontrèrent près de Saint-Pierre. Un cri affreux étant parvenu aux oreilles de l'empereur, il commanda aussitôt à ses soldats, quoique harassés par les fatigues et la chaleur d'une longue marche, de prendre les armes, les portant vivement sur Rome, parce qu'il craignait que le pontife et les cardinaux ne tombassent de même victimes de la furie populaire. »

Il décrit alors la scène du carnage dans des termes d'une révoltante atrocité. Quant à ce qui touche notre point, c'est que le théâtre de la bataille entre les troupes impériales et la populace était autour des murs de Saint-Ange : *juxta castrum Crescentii.*

Suit alors un singulier passage. Des femmes, admirant

la vaillance des chevaliers germains, crièrent, du haut des balcons et des cimes des maisons d'où elles contemplaient ce spectacle (1), à ceux qui se trouvaient dans les créneaux de la forteresse de Cenci, de ne pas écraser par des pierres, de ne pas percer de flèches les soldats impériaux. Cela prouve que le château était au pouvoir des Romains. Mille hommes du côté des Romains furent tués ou noyés dans le Tibre ; les Germains ne firent que deux cents prisonniers, que les sollicitations de l'affligé pontife réussirent à délivrer des mains d'un vainqueur irrité et cruel, qui les renvoya à Pierre, préfet de la cité (2).

Quelque sujet de discussion qui puisse exister sur le consentement ou non-consentement des partisans d'Arnaud à sa mort, il ne peut cependant en exister aucun sur l'étrange narration de Sismondi, qui, en assurant positivement à ses lecteurs qu'Arnaud a été mis à mort par le pape et en traçant minutieusement le récit d'un spectacle qu'il savait tout à fait contraire à la vérité, n'a pas écrit un ouvrage tel que le titre donnerait lieu de l'attendre, mais un faux et perfide libelle (3).

Outre la perte de mille hommes, les Romains eurent encore en cette occasion un grand nombre de blessés. Combien sont amers les fruits des leçons de leur soi-disant apôtre de la liberté! Sont-ce là les précieux et glorieux avantages qu'ils se sont assurés en rejetant le sceptre paternel et ami des pontifes pour se jeter sous le joug impérial? On représente les soldats teutoniques

(1) Ott. Frising., *De Gestis Fred. I, imp.*, l. II, c. 22.

(2) *Acta Hadr.*, ap. Baron, an. 1155, n. 18.

(3) *Hist. des Rép. ital.*, par Sismonde de Sismondi, t. 1, p. 283; Bruxelles, 1838.

immolant impitoyablement les rebelles en leur rappelant ironiquement leurs anciens projets : « Vous demandiez, criaient les uns, vous demandiez, ô Romains, de l'or d'Arabie pour rendre votre prince libre et le couronner au Capitole : prenez, en place de cet or, le fer teutonique (1). — Voici, criait un autre, en frappant sa victime, voici ta part des cinq mille livres pour les frais. » Un troisième, abattant son adversaire, lui disait : « C'est ainsi qu'on achète des Francs l'empire : *sic emitur a Francis imperium.* » Certes, ils n'eussent jamais entendu de telles allocutions, de pareilles homélies de la bouche des papes.

Les infortunes que devait attirer aux Romains leur projet pervers et insensé de renouveler les conquêtes des temps païens ne devaient pas encore s'arrêter là.

Dans une saison où la nature, surtout dans les contrées méridionales, brille de tous ses charmes, vers la fin de mai 1167, ils s'acheminèrent, nombreux et confiants, vers le pays de Tusculum, patrie des Catons, retraite d'été chérie par Cicéron, où se déroulent de toutes parts les plus ravissantes perspectives. Arrivés là, ils ravagèrent les vignobles et les moissons en fleur, coupèrent les arbres dont la luxuriante floraison embellissait et embaumait les alentours. Ils assiégèrent Tusculum, résolus d'agir envers cette ville comme naguère ses anciens destructeurs. Mais, de nouveau, ils sentirent le fouet de la vengeance.

Les Tusculans se renfermèrent dans leurs murailles et n'attendirent pas longtemps le secours qu'ils avaient sollicité de Barberousse, occupé alors au siége d'Ancône. Déjà l'avant-garde des Germains était dans leurs murs,

(1) Accipe, Roma, pro auro arabico teutonicum ferrum. Ott. Frising., l. II, c. 22.

lorsqu'ils aperçurent au loin, dans la campagne, du côté du Monte-Rotondo, au-dessous de Tibur, le long du lac Régille et de l'ancienne Gabies, des drapeaux, des casques, des armures brillant sous les rayons d'un soleil d'été, s'avançant rapidement vers leur ville : c'était un corps de mille cavaliers germains. Il n'était pas difficile de voir combien était critique la position de ces insensés qui étaient sortis de la ville des martyrs et de saint Pierre pour renouveler le drame que les féroces légions des sept collines avaient joué deux mille ans auparavant, avant que les hommes ne crussent qu'ils étaient frères et alors que le démon des batailles et des ruines était adoré comme le seul Dieu.

Ils étaient maintenant près d'être chargés, en champ ouvert, par mille vétérans bardés de fer, aussi invulnérables aux pierres et aux flèches qu'ils étaient formidables dans le maniement de la lance, capables d'emporter toute résistance qui se serait opposée au choc irrésistible de leurs chevaux de guerre, auxquels ils s'étaient identifiés, pour ainsi dire, par leur habileté.

Ces mille guerriers étaient bien plus que suffisants pour détruire ces trente mille bandits indisciplinés, comme plusieurs exemples l'avaient déjà prouvé. Devant une telle charge, les Romains, disciples non de Romulus, mais du moine de Brescia, devaient être inévitablement rompus ; et cet instant, qui amena pour les assiégés l'espoir de la vengeance, scella leur arrêt de ruine. Alors que le soleil brillait au milieu des cieux, on entendit le bruit des mille cavaliers et le contre-coup de la terre ébranlée par le tumulte des trente mille arnaudistes ; puis, avant même que les échos de ces belles vallées eussent répété ce fracas terrible, hélas ! les infortunés Romains en déroute fuyaient à travers les vi-

gnobles, les moissons, les orangers et les figuiers ravagés et détruits, qui devinrent alors les tristes témoins d'une scène de massacre sans pitié, entremêlée des cris de la terreur et des frémissements de la mort. « Dès la première rencontre, dit un narrateur informé de l'événement par des fugitifs et par des spectateurs qui l'avaient contemplé comme du haut des bancs d'un amphithéâtre, une inévitable déroute fut le sort des Romains : on en massacra en si grand nombre dans les champs, sur les rochers, par toutes les déclivités qui coupent ce pays en tous sens, que de cette armée, toute à l'heure si fière de la supériorité de son nombre, il ne s'en échappa pas un tiers. La nuit suivante étendit sur Rome des ombres lugubres. On n'y entendait de tous côtés que les lamentables râlements de l'angoisse et de la douleur. La désolation régnait partout. Le jour ne fit que révéler les horribles représailles des villes de Tibur et d'Albano, qui, aidées par les villes de la Campanie, ravagèrent à leur tour tout le territoire romain, le long du Tibre, jusqu'aux portes mêmes de la malheureuse ville (1). Le carnage de Cannes, les transports de rage et de désespoir qui le suivirent, se renouvelèrent, selon la remarque du même écrivain contemporain, dans les annales romaines. Il y avait là aussi un sénat, et, on peut ajouter, beaucoup plus prétentieux que cette grande assemblée de capitaines et d'hommes d'État qui surent changer l'invasion du terrible et victorieux Annibal en une ignominieuse retraite.»

Ici gît la différence. Les Romains, sous l'influence de ce *malaria* d'enthousiasme païen, planant comme les miasmes des marais Pontins au-dessus de ce théâtre d'antique et sanglante grandeur, avaient été poussés par les

(1) *Acta Alex. III*, ap. Baron., an. 1167, n. 1.

insidieuses harangues de l'apôtre de la liberté, en même temps que du bas adulateur d'un empire de fer, à marcher à l'inverse de leur vraie destinée, celle de coopérer avec les vice-rois de la chrétienté pour soumettre toutes langues et toutes tribus à leur empire. L'expérience des collines tusculanes eût dû les guérir pour jamais de cette fièvre païenne qui souillait leur sang et les entraînait à leur ruine temporelle et spirituelle, et les désillusionner sur des tentatives qui ne pouvaient devenir que des copies burlesques du passé : il n'en advint pourtant point ainsi, et à divers intervalles, même jusqu'à nos jours, nous verrons reparaître les accès de cette étrange maladie d'imagination.

Il est vrai que le pouvoir impérial et ses immenses ressources n'avaient fait qu'ajouter de l'huile à la flamme. Le poison du schisme et le délire de l'ambition païenne fermentèrent simultanément, et infectèrent jusqu'à des membres du clergé (tant les adhérents des antipapes successifs, que les dupes de la sédition arnaudiste), qui tombèrent dans le même abîme avec le peuple qu'ils auraient dû, comme pasteurs, instruire de ses véritables devoirs. Nous avons entendu le vénéré champion de la religion et de la liberté, exhalant au sein de la réunion de Ferrare, en présence des héros de la ligue lombarde, ses gémissements amers sur un état de choses si désastreux. Nous laissons maintenant à l'écrivain contemporain si souvent cité, de nous raconter les suites des événements.

« Dans le même temps (1178), le clergé et le peuple de Rome, voyant que l'empereur Frédéric s'était humilié aux pieds du pape Alexandre et que la divine miséricorde avait éteint le schisme, sentant aussi les pertes graves éprouvées par eux dans leurs intérêts spirituels et

matériels pendant l'absence du pontife, s'assemblèrent et prirent la salutaire résolution de le rappeler au siége de Saint-Pierre. Ils envoyèrent donc à Anagni (où le pape était revenu de Venise) une ambassade composée de sept personnages des plus considérés de la ville, avec des lettres du clergé, du sénat, du peuple, le suppliant instamment de revenir prendre la garde du troupeau spécialement confié à ses soins. Le pontife, malgré la douce joie que lui procurèrent de telles missives, se rappelant qu'en une précédente occasion, à son retour d'au delà des Alpes, où les rois et les nations l'avaient entouré avec un inexprimable enthousiasme, leurs serments de fidélité se changèrent inopinément en outrages nouveaux, hésita tout d'abord, et non sans justice, à prêter l'oreille à leur flatteuse proposition, et à retourner sans des garanties solides et bien définies dans une ville infestée notoirement par un grand nombre d'ennemis de la paix (1). Trois cardinaux, ceux d'Ostie, de Saint-Jean et Saint-Paul, et de Saint-Angelo, furent expédiés vers Rome avec les sept députés, pour connaître les garanties : entre autres, la reconnaissance illimitée de sa souveraineté, par laquelle seule il accéderait à leur demande.

De ces murmures poussés contre Pie IX quand il résolut de ne point retourner à Rome, et de n'entamer aucune négociation quelconque avec les usurpateurs qui l'invitaient à revenir de Gaëte, beaucoup moins pour lui rendre ses droits qu'afin de s'emparer de sa personne et en faire le masque de leur perversité, on pourra bien imaginer que ce doux, mais ferme refus d'Alexandre III, de ne rentrer dans Rome qu'après la reconnaissance

(1) Quæ multos disturbatores pacis habere dignoscitur. *Acta Alex.*, ap. Baron.

formelle de ses prérogatives de souverain, sera jugé indécent, pour nous servir des termes les plus mitigés, par cette foule d'individus qui n'osent, à ce qu'il paraîtrait, penser qu'un pape, en devenant le représentant du Christ miséricordieux, puisse être autre chose qu'un homme toujours prêt à accorder quelque objet qui lui soit demandé et n'importe par qui, plutôt que d'avoir la moindre contestation.

Il est vrai qu'un homme du monde et un enfant de l'école romantique (sauvage, fantasque, mais pourtant vrai dans ses instincts, et, au fond, plein d'amour et de respect, même dans le paroxysme de son opiniâtreté) sont non moins semblables l'un à l'autre que les Romains du dix-neuvième siècle (le ciel nous pardonne de les confondre avec ceux dont ils s'écartent si peu) à leurs ancêtres turbulents du douzième. Nous avons vu par des preuves incontestables, qu'en fait de connaissance politique les sénateurs et les tribuns du Capitole n'étaient rien que des écoliers, avec des barbes socialistes peut-être, capables de manier la hache de bataille comme d'autres Horatius Coclès, ou de monter un coursier comme d'autres Quintus Curtius. Nous avons aussi vu d'une manière évidente, que le pontife qui sauva la liberté des cités lombardes et la souveraine indépendance des États, tout en vaquant à l'administration de l'Église universelle, n'avait nullement un caractère puéril; il était d'autant de siècles en avant des visionnaires arnaudistes, que ceux qui de nos jours, après sept siècles de progrès, ne peuvent reporter leurs yeux sur eux sans rire de la ridicule majesté et du fol enthousiasme avec lesquels, faisant du Capitole et du Forum un jeu de théâtre, ils prétendaient reprendre les rôles des sénateurs et des tribuns, pour la conquête universelle du monde.

Chez un tel peuple, les insurrections participent à la nature d'une farce de gamins, beaucoup plus que ne seraient disposés à l'admettre ceux qui, jurant par Sismondi et les historiens de son école, sans prendre souci de remonter aux sources originales, sont accoutumés à ne voir dans les perturbateurs de Rome, et généralement de l'Italie, pendant le moyen âge, que des libéraux tels que les jeunes initiés de l'école moderne, race sans foi en elle-même, et croyant qu'il n'en peut exister en personne. Ils raillent ce que les autres contemplent avec un respect chrétien ; ils abhorrent ce que les autres aiment et honorent ; ils foulent aux pieds gratitude et honneur, pour frapper cette autorité que les braves, les vrais républicains italiens, sont prêts à défendre au prix de leur sang turbulent mais généreux.

En vérité, les joueurs de parades du Capitole étaient de ridicules et grotesques hommes d'État, même au douzième siècle. Ainsi Othon de Frisingue, dont les écrits nous révèlent un génie supérieur, décrit leur projet comme une folie, *insania*, une farce téméraire et insensée : *temeritatis* et *fatuitatis*. Nous voyons avec quel dédain Barberousse les traita à l'occasion de la harangue fanfaronne et ridicule qu'on lui adressa à Sutri.

« Nous avons souvent, dit-il, entendu vanter la bravoure, et encore plus la sagesse des Romains : c'est pourquoi nous n'en avons écouté qu'avec plus de surprise l'insipide harangue que vous venez de débiter : *verba arrogantiæ tumore insipida*. » L'empereur Conrad, considérant que leurs lettres ne contenaient que des fadaises, *nœnias*, refusa d'y donner aucune attention (1).

Les papes étaient chargés vis-à-vis de ce peuple d'une

(1) Voir Gibbon et Otto de Frisingue, ubi sup.

responsabilité, temporellement et spirituellement, qui ne leur permettait pas de laisser rôder dans leurs États ces cyniques rebelles qui n'étaient pas plus capables d'user de la liberté (témoin Tibur et Tusculum), qu'un fou enragé ne serait apte à se servir d'une épée. Indépendamment donc de cette obligation de conserver intacte la souveraineté de Saint-Pierre sur Rome et ses États, comme sage chrétien, le pape Alexandre devait aussi, comme père miséricordieux de son peuple, insister sur les gages et les garanties de la réconciliation proposée.

Les Romains, d'ailleurs, n'avaient point d'alternative entre la soumission et une rapide et inévitable ruine. Il devenait de plus en plus évident aux yeux même du plus stupide que les papes pouvaient bien vivre sans eux. Jamais la papauté ne jouit, d'un bout du monde à l'autre, d'une plus grande puissance qu'alors que son chef, errant de royaume en royaume, tenait ses consistoires ou dans la capitale des anciens Herniques ou dans la ville, patrie des Catons, ou dans quelque autre bourgade obscure de ses États. Les ambassadeurs du superbe Barberousse vinrent saluer le pape à Anagni. Les envoyés de l'orgueilleux Plantagenet, qui venaient pour le laver de la tache du sang de Becket, demandèrent une audience, et pendant longtemps l'implorèrent en vain dans les antichambres de Tusculum, où ils rencontrèrent des représentants de toutes les contrées de l'univers, depuis la Sicile jusqu'à la Scandinavie, depuis l'Espagne et l'Érin jusqu'aux plages du grand khan de Tartarie, connu parmi les écrivains du moyen âge sous le nom de Prester John (1). Il demeurait donc suffisamment établi que, quoique Rome soit le siége destiné à la papauté par la Provi-

(1) *Alex. III*, *ep.* 48, ap. Rohrb., l. LXXIX, p. 331, 333.

dence qui l'a écrit ainsi dans les pages de l'histoire, la vie et la puissance triomphante de la papauté ne dépendaient pas autant de l'ancienne enceinte des sept collines comme le sort de cette même enceinte dépendait de la papauté, sans laquelle elle ne serait restée qu'un désert jonché de débris de marbre.

Si la Rome des insensés arnaudistes, la Rome du sénat, des tribuns, la Rome altérée de sang, animée par la politique *delenda est Carthago*, plus indignement violente et injuste qu'aux jours de Camille ou de Caton Censeur lui-même, sans une ombre de cette habileté qui pouvait couronner son ambition par le succès, alors qu'elle semait les ruines et la terreur au milieu des vergers et sur les rives du Tibre; si cette Rome eût été livrée sans réserve entre leurs mains, il n'en serait pas resté pierre sur pierre; et le voyageur du siècle actuel, en cherchant la place de Rome, comme celui qui cherche maintenant les traces de Ninive ou de Carthage, ne pourrait-il pas dire : Elle n'a que ce qu'elle a mérité ?

Afin de diriger plus convenablement les négociations, Alexandre transporta d'Anagni sa cour à Tusculum, où il eut la consolation de voir tomber à ses pieds, demandant pardon, l'infortuné Jean de Struma, le troisième et dernier antipape élevé par Frédéric. Un témoin oculaire raconte ainsi la scène : « Le pape Alexandre, doux et humble, ne proféra pas un seul mot de reproche ni de dédain, mais dit : Frère, on se réjouit beaucoup dans les cieux pour un pécheur qui fait pénitence. Nous avons vu avec tristesse que, par une suggestion diabolique, vous ayez essayé de briser l'unité de l'Église : mais nous voyons avec allégresse que vous désirez y rentrer. L'Église romaine, selon la doctrine de son maître,

accoutumée à aimer ses ennemis, vous embrasse aujourd'hui comme son fils, et aura soin de vous rendre le bien pour le mal (1). » Depuis ce moment, Alexandre le traita avec une extrême bienveillance et ne parla jamais plus de sa chute.

Les garanties requises par les trois cardinaux de la part du souverain pontife ayant été enfin définies et solennellement agréées par les Romains de tous ordres réunis au Capitole, et leurs représentants ayant rendu à Sa Sainteté les hommages usuels et juré au nom de tous ladite constitution pour toujours, le pape Alexandre, monté sur un cheval blanc, entouré des cardinaux et des ambassadeurs étrangers, descendit des hauteurs de Tusculum vers Rome, le jour de la fête de saint Grégoire le Grand, qui se célèbre avant le dimanche de carême appelé *Lætare, Hierusalem :* réjouis-toi, Jérusalem. Une population immense, parée des plus brillants costumes, couvrait tous les chemins par lesquels s'avançait le pontife, et les échos joyeux des collines si riantes et si peuplées de souvenirs répétaient au loin les acclamations triomphantes de la foule. Le cortége était à peine parvenu aux limites de la grande plaine romaine, qu'on aperçut le peuple tout entier de la ville éternelle, avec les croix et les bannières des diverses basiliques portées par le clergé marchant en tête de la multitude. Suivaient les sénateurs, les magistrats, les nobles, richement équipés, à la tête des bandes régionnaires de Rome. Chaque Romain marchait à pied, tenait dans sa main une branche d'olivier, et entonnait des hymnes de joie et de reconnaissance en l'honneur d'Alexandre. Vous eussiez vu alors tous les regards se fixer amoureusement

(1) *Acta Alex. III*, ap. Baron., an. 1178, n. 5.

sur lui comme sur Jésus lui-même, dont ils contemplaient en lui le vice-gérant (1). Le cheval blanc pouvait à peine avancer, tant il y avait de personnes qui venaient baiser les pieds du pontife qui sentait sa main presque fatiguée de bénir. Le soleil brillait à son zénith, quand cette procession triomphale franchit la porte du Latran, ouverte pour recevoir le successeur couronné du prince des apôtres. Quoique fatigué par le voyage, la chaleur, le poids de glorieuses années, Alexandre III, le victorieux défenseur de la liberté italienne, le protecteur de la souveraineté apostolique contre la furie des rois et la folie des peuples, ne voulut cependant prendre aucun repos qu'il n'eût béni encore une fois les Romains agenouillés devant lui au nom du Dieu des armées.

L'univers chrétien salua avec transport ce pacifique triomphe, écrivit, ou envoya des ambassadeurs pour féliciter le pontife. Ils remerciaient Dieu d'avoir rendu la paix à l'Église après tant de tempêtes, et d'avoir fait d'un ennemi acharné un enfant dévoué. Cette Église, si longtemps opprimée par Frédéric et ses barons, relevait maintenant la tête avec majesté. Les trois faux frères, Octavien, Guido da Crema, Jean de Struma, ces grands prêtres du schisme, ces Coré, Dathan, Abiron de leur temps, qu'on n'opposait à saint Pierre que pour le renverser, ont été précipités à terre comme Dagon, qui ne pouvait résister à l'arche du Dieu vivant. Les peuples louaient celui qui garde son Église, d'avoir enfin éteint le schisme, qui pendant dix-huit ans de lutte, leur avait présenté sous ces antipapes et les ministres de Frédéric le spectacle douloureux de tant de forfaits. Un des évêques de France, Pierre de Blois, racontant au car-

(1) *Acta Alex. III*, ap. Baron. (Comparer cette rentrée avec celle de Pie IX en 1849.)

dinal Guillaume de Pavie comment les bandes armées de Jean de Struma l'avaient arrêté dans sa route vers le saint-siége, volé, et jeté, lui et ses compagnons, dans des prisons, parce qu'il refusait de le reconnaître comme pape, conclut avec ce texte de Job : « Si son orgueil monte jusque dans les cieux, si sa tête touche les nues, à la fin il sera réduit à l'état d'un vil fumier, et ceux qui l'auront vu diront : Où est-il ? » Le prélat assure alors à Guillaume de Pavie, à qui sa lettre est adressée, que, pour le remercier de sa générosité envers lui, il désire que le Dieu rémunérateur des bonnes œuvres soit un jour sa récompense.

Dans ce même temps (1178), les sous-diacres de l'Église romaine, porteurs des lettres du souverain pontife à tous les métropolitains de la chrétienté, aux deux empereurs Frédéric et Emmanuel, aux rois et princes chrétiens, voyagaient avec honneur et sûreté par tous les chemins du Nord et du Midi, de l'Orient et de l'Occident, pour convoquer les représentants du royaume du Christ au concile général œcuménique qui devait se tenir au Latran l'année suivante.

Outre les envoyés de l'empereur grec, il y vint d'Orient, Guillaume, archevêque de Tyr ; Albert, évêque de Bethléhem ; Héraclius, archevêque de Césarée ; Rodolfe, évêque de Sébaste ; Giotto, évêque d'Acre ; Romain, évêque de Tripoli ; Pierre, prieur de l'église du Saint-Sépulcre ; Rainaldus, abbé du mont Sion (1). Ils y rencontrèrent des archevêques et des prélats de tous ordres, des extrémités de l'Occident, de l'Hibernie, de l'Écosse, des îles les plus lointaines. « Après Noël de 1178, dit Roger de Hoveden dans ses Annales, il arriva en Angleterre

(1) Guill. de Tyr, *de bello sacr.*, l. XXI, c. 26.

Laurent de Dublin, Catholicus de Tuam, archevêques, et cinq ou six évêques, en route vers Rome pour le concile. Il en vint également beaucoup d'Écosse. Tous jurèrent, en recevant la permission de traverser le royaume, de ne rien faire qui pût tourner à son détriment. Quatre évêques d'Angleterre allèrent aussi à Rome, Hugues de Durham (*Dulmensis*), Jean de Norwich, Robert de Hereford, Reginald de Bath ; car les évêques anglais soutinrent qu'ils devaient envoyer seulement quatre d'entre eux aux conciles de Rome (1). Ainsi se réalisaient pleinement les prédictions de Notre-Seigneur, promettant à l'Église qu'il lui viendrait des enfants de toutes les parties du monde.

Quand Alexandre jeta les yeux du haut du trône de Saint-Pierre, dressé dans le Latran, il vit les innombrables représentants du royaume chrétien rangés et assis selon leur ordre, comme pour le haut parlement d'un empire si vaste et si céleste. Outre les cardinaux et le clergé de Rome, il y avait plus de trois cents patriarches, archevêques, évêques, revêtus de leurs habits pontificaux. On y comptait un bien plus grand nombre d'abbés, de procureurs, d'ecclésiastiques envoyés par quel ques églises pour diverses causes. Muratori affirme aussi qu'on y vit un grand nombre de princes laïques, ambassadeurs, nobles, magistrats de villes libres, qui assistaient ordinairement à ces synodes, grands parlements des États chrétiens confédérés.

Mais avant de se voir ainsi réunis dans une auguste assemblée, tous ces dignitaires ecclésiastiques ou laïques avaient eu à endurer bien des vicissitudes dans leurs voyages sur les mers, dans les déserts, par les

(1) Ap. Baron., an. 1178, n. 12.

Alpes, à travers des royaumes encore peu réglés, des villes souvent tumultueuses dans leur allégresse pour des libertés nouvellement conquises. Ni le même jour ni la même semaine ne les virent entrer dans la ville éternelle. Le concours dura longtemps, et les grandes voies romaines reprirent leur aspect de vie et de grandeur comme aux beaux jours des césars. Si on calcule ce qu'il fallait d'hommes tant pour le service que pour escorter chaque prélat et le défendre dans un temps de luttes et de brigandages systématiques, il semble qu'on puisse élever à plusieurs dizaines de mille le nombre des secrétaires, chapelains, cavaliers, écuyers, employés de toute sorte, que ce concile mit en mouvement sur tous les chemins de l'univers.

Grand spectacle que celui de ces saints prélats, d'envoyés de rois et d'empereurs, d'abbés mitrés, se trouvant réunis dans Rome, parmi les ruines du Forum, du Capitole, et visitant ensemble cette enceinte que les nations reconnaissaient pour leur métropole depuis tant de siècles. Ces hommes des extrémités les plus opposées du monde se regardaient non plus comme étrangers, mais comme frères après avoir prié sur le tombeau de saint Pierre ; écoutaient, avec un respect et un enthousiasme qui appartenaient seulement à ces âges de foi, des narrateurs versés dans l'histoire du passé, qui leur redisaient les arts, la richesse, la puissance de ces générations écoulées qui laissèrent derrière elles tant de magnifiques vestiges de leur grandeur et de leurs victoires. Il y avait parmi eux de vénérables vieillards qui pouvaient de leur propre mémoire rappeler les revers funestes subis par la ville dès le temps d'Hildebrand, lorsqu'elle était pendant plusieurs années pressée par l'empereur Henri. Plus d'un d'entre eux avait entendu

son père, lui raconter comment le saint pontife, enfermé lui-même dans le château Saint-Ange, tandis que Rusticus, son parent, était dans le mausolée de quelque autre des anciens empereurs, demeura ferme, inébranlable comme la pierre angulaire de l'Église, jusqu'à ce que Henri IV, défait, prit la fuite. Quant à l'assaut de Robert le Normand et aux événements subséquents, quoiqu'ils ne les eussent vus que dans leur enfance, c'était encore aussi présent à leur mémoire que l'événement de la veille. Plus claires encore étaient les scènes désastreuses dont la ville divisée fut le théâtre lorsque le fils de Pierre Leone, le juif converti, s'assit sur le trône comme antipape, et lorsque l'empereur Lothaire II vint avec Innocent II pour recevoir le diadème impérial des mains de Sa Sainteté et chasser l'usurpateur. L'empereur élu campait là, sur l'Aventin, racontait le vieillard, et un corps nombreux de cavaliers se tenait à Saint-Paul. Les galères des Génois et des Pisans, armées de merveilleuses machines pour lancer des pierres, remontaient le Tibre. Bientôt la vieille ville, la tour appelée Pulverea et tous les Marmorata, tombèrent en leur pouvoir. Tous les Trastévérins se déclarèrent pour Innocent. Du nombre étaient les Frangipani, les Pierre Leone, et une foule d'autres nobles, avec Pierre Latronis à leur tête. Le fils du juif, Anaclet, comme se nommait cet antipape, commença des pourparlers, lorsqu'il vit le jour se lever contre lui et que du Latran jusqu'aux forts du Tibre, sur le Cœlio, l'Aventin, dans le Trastévéré, tous se déclaraient pour Innocent. Il offrit de se soumettre à l'arbitrage de Lothaire, pourvu que dans l'intérim on plaçât des otages entre ses mains et le plus fort de ses châteaux. Mais lorsque ceci était près d'être agréé par le pape, qui offrait comme otages Pierre Leone du Trasté-

véré, ses fils et Cencio Frangipani, livrant en outre plusieurs forteresses comme gages, les schismatiques les raillèrent, leur lancèrent de grossières insultes et d'ignominieuses injures, du haut de leurs créneaux, se sentant forts parce qu'ils dominaient le passage du Tibre par la possession du château Saint-Ange.

L'objet principal de ces entretiens auxquels les prélats et les fidèles de tous pays se mêlaient avec le plus d'intérêt, c'étaient les détails du dernier siége de Rome par Barberousse campé sur les flancs de Monte-Malo. Quelques-uns racontaient comment les troupes papales avaient annihilé leur tentative de prendre d'assaut les murailles sous le château Saint-Ange; d'autres se vantaient d'avoir défendu Saint-Pierre lorsque ce furieux tyran, pire que les Sarrasins ou les Turcs, mit le feu à l'église voisine de Sainte-Marie-de-la-Tour, et comment ils se rendirent seulement alors qu'ils virent le portique dévoré par les flammes, afin de ne pas laisser réduire en cendre un monument si vénérable aux yeux de l'univers. On fixait également les regards sur la tour Cartularia, au front du Palatin, près la voie Sacrée et l'arc de Titus, une des forteresses des Frangipani, où les braves Normands envoyés par Guillaume le Bon trouvèrent Alexandre, auquel ils apportaient l'argent nécessaire pour soutenir le siége, tandis que deux de leurs galères l'attendaient sur le Tibre pour le mettre à l'abri de son implacable ennemi.

Il appartient à l'histoire purement ecclésiastique de raconter les actes de ce grand congrès de la chrétienté, commencé en mars 1179, ce qu'on y définit et résolut touchant les doctrines, les mœurs, les arts, les sciences, l'établissement de la paix universelle, la défense de

l'Orient, la réparation des dommages causés par l'hérésie, pour l'extirpation de ces dangereux systèmes qui ressemblaient si fort aux erreurs socialistes modernes, en un mot, pour provoquer tout ce qui pourrait réformer, étendre, embellir l'Église du Christ, et pour détruire, renverser tout ce qui pourrait la corrompre ou lui nuire en quelque intérêt que ce fût.

Après un règne de vingt-trois ans, pendant lequel il gouverna la barque de Pierre avec cette sagesse, cette modération, cette énergie qui lui assurèrent une paix aussi profonde que glorieuse, après tant d'orages, l'illustre auteur de la liberté italienne, Alexandre III, fut appelé à la récompense le 30 août 1181.

C'est de ce pape que les princes du Portugal, nommés seulement ducs, reçurent le titre de rois.

Nous aurons occasion de revenir sur cette ère nouvelle qui s'ouvrit pour l'Italie et les Italiens, à cette heure qui vit Barberousse agenouillé sur la place Saint-Marc aux pieds du pape, quand nous traiterons du règne de Benoît XI, avec lequel elle se ferma. Pour le moment, nous devons retourner à ces scènes, hélas! si différentes! œuvres de cet esprit qui, montant le Capitole avec Arnaud de Brescia, continua presque pendant un demi-siècle à défier le pouvoir papal et à pousser les factions dans les plus lamentables excès.

Il existe une adresse du sénat et du peuple romain au pape Clément III, datée du dernier mai 1188 : elle se trouve dans le volume des recueils de Cencius Cameralis, déposé dans la bibliothèque du Vatican, où Baronius la copia. Combinée avec les autres écrits de la même période, elle jette une vive lumière sur une des plus noires tragédies, et en même temps sert, pour ainsi dire, d'illus-

tration à ces jugements invariablement tombés sur les instruments des outrages commis contre la papauté.

La paix régna pendant les dernières années d'Alexandre III. Les villes des hauteurs paraissent avoir été laissées tranquilles par l'agressive ambition des fanatiques du Capitole. Mais à peine son successeur, Lucius III, homme, dit Muratori, de prudence et de sagesse extraordinaires, eut monté sur le trône, que cette manie de la destruction éclata avec une nouvelle furie.

On somma le nouveau pape de déclarer la guerre aux deux cités de Tibur à Albano, principalement à Tusculum, et de fournir les troupes de ses États pour aider à les réduire. Plutôt que de céder, Lucius III quitta ce théâtre de fièvre païenne, et fixa sa cour à Velletri. Nous rapporterons un seul fait, tout incroyable qu'il nous paraisse à cause de son atrocité, qui sera plus que suffisant à donner une idée de l'esprit dans lequel cette guerre renouvelée fut poursuivie par les Romains. Quelques bandes de leur camp (sur les hauteurs entre Palestrina, Mont-Algide, et Val-Montone), dans une battue dans la direction de Velletri, rencontrèrent quelques clercs, probablement étudiants en congé des colléges pontificaux. Ils les saisirent, leur arrachèrent inhumainement les yeux, les placèrent sur des ânes, le visage tourné vers la queue, la tête couronnée dérisoirement d'une tiare en carton, et leur firent jurer de se présenter en cet état devant le pape. Un seul fut épargné, afin qu'il pût avec ses yeux diriger les autres. Ceci arriva, selon Muratori, en 1184 (1), après qu'ils eurent ravagé et brûlé les villes des hauteurs, entre autres Palliano et Ferrone, ravagé le territoire depuis Tibur jusqu'à Tusculum, et

(1) *Fra Fram. Pepin. in Chron.*, ap. Murat., *Rer. ital.* SS., t. 9, *Annali d'Italia*, an. 1184, p. 65.

aussi loin qu'ils pénétrèrent dans le Val-di-Sacco. Peu de temps après, le comte Berthold, chargé par le pape de défendre la Campanie, leur fit essuyer une terrible défaite ; puis agissant comme légat de l'empereur, prit possession de Rocca-di-Papa, placée sur la marge de ce célèbre amphithéâtre, appelé camp d'Annibal, et continua de harceler les usurpateurs. Dans ces entrefaites, une peste affreuse moissonnait les habitants de Rome (1).

Après le forfait diabolique des environs de Velletri, Lucius III quitta tout à fait les États, résida à Vérone, et vers ce temps accorda à la ville de Lucques, sa patrie, le droit de battre monnaie. Urbain III, son successeur, en 1185, habita aussi Vérone. Le pontificat de Grégoire VIII fut très-court. Clément III fut élu dans le concile de Pise, en 1188. A l'arrivée de ses légats à Rome, les habitants manifestèrent l'universel et ardent désir de revoir leur souverain et père dans leurs murs ; ajoutant toutefois qu'ils n'abandonneraient jamais la guerre de Tusculum, jamais ! jusqu'à ce qu'ils eussent effacé l'opprobre des secondes Cannes, et détruit tout obstacle a leurs projets de conquêtes en la réduisant à la condition d'une ville ouverte (2). Voici la pièce envoyée par eux à Clément III pour lui préciser leurs intentions :

« Au très-saint Père et Seigneur, Clément, par la grâce de Dieu, suprême pontife et pape universel, le sénat et le peuple romain, ses vassaux soumis. « Dans le préambule ayant trait aux exhortations des légats de préférer la paix à tout, ils disent qu'ils sont aussi désireux de la paix, parce que par l'abondance qu'elle procure, ils n'en deviendront que plus capables d'infliger une juste punition à leurs ennemis. Ils offrent alors de rendre le

(1) Guafr. Vogien, *in Chron. rer. ital.* SS., t. 5.
(2) *Tol. da Lucca*, ap. Murat., *Rer. ital.* SS. t. 6.



sénat, la ville, la Monnaie, Saint-Pierre, exempts de toute dette. «Quant aux évêchés et autres églises engagés pour payer la guerre, nous les rendrons de même sous cette condition que le tiers de leurs revenus sera alloué au sénat pour le payement de la dette jusqu'à son entière liquidation, les intérêts diminuant en proportion de l'abaissement de la dette (1). »

Tels étaient les fruits, les bienfaits recueillis : tels les sublimes mystères auxquels Rome a été initiée par les disciples de Mazzini au douzième siècle, dans leur glorieuse et très-libérale manie d'exterminer leurs voisins pour se frayer un chemin plus facile à la conquête du monde!

« Nous rendrons tous les droits, ajoutaient-ils, et domaines au dedans et au dehors de Rome, excepté le pont Lucano.» Ce pont se trouve sur l'Anio, au point où il entre dans la campagne romaine, environ six stades au-dessous de Tivoli, tout près d'un ancien tombeau, transformé en tour de guerre dans ces temps féodaux. Voici la grande position stratégique, la clef des vignobles, des vergers, des oliviers, des blés de Tivoli, dont les héros du Capitole ne veulent pas se dessaisir! L'article suivant garantit que les capitaines des bandes régionnaires (sorte de garde civique) jureront fidélité au pape et à ses successeurs. Les sénateurs, tant ceux en fonctions que ceux qu'on doit réélire chaque année, feront de même, comme c'est la coutume : *sicut consuetum est*. Ils promettent de ne point molester ceux qui relèvent de la curie romaine, *salvis justitiis Romanorum*. Qu'entendaient-ils par là? «Dix de chaque *contrada* (probablement une région), et un plus grand nombre, si Sa Sain-

(1) Ap. Baron., ad. an. 1181.

teté le désire, jureront au nom de la population de garder ainsi la paix. Il y a une clause par laquelle ils stipulent que certains dons, appelés *presbyteria consueta*, seront offerts par le pape aux sénateurs, juges, avocats, secrétaires et autres officiers du sénat. Ils établissent ensuite certains priviléges restrictifs, comme le droit des capitaines, « sans toutefois toucher aucunement à la propriété de l'Église romaine à Préneste, ou exempter les capitaines de l'hommage qu'ils doivent aux pontifes. » Le pape ne devra point favoriser Tibur au détriment de Rome, et ne les empêchera point de faire la guerre quand ils le voudront aux Tiburtins. Si, en marchant aux ordres du pontife comme ses vassaux en quelque guerre que ce soit, ils attirent par là un ennemi sur leur propre territoire, le pape devra les aider à le repousser. Ceci est dit par rapport aux pays, priviléges et différents genres de propriété des Romains, comme formant municipalité, sur lesquels ils exerçaient une domination complète sous la suzeraineté du pape. Presque toutes les villes principales des États possédaient des droits semblables, telles que Palestrina, Tibur, Tusculum, Recanati, sans parler de Ferrare, Bologna, Rimini, Fano, Perugia, Viterbo, et autres cités plus importantes. Toutes, aussi bien que Rome, réclamaient la prérogative de faire la guerre à leur propre compte. Elles recevaient les troupes papales en garnison (quoique pas universellement et toujours), payaient un tribut annuel, reconnaissaient les gouverneurs (usuellement prélats) nommés par les papes, respectaient les droits de la curie sur les régales, commettaient peut-être plus de transgressions dans les domaines privés que dans ceux de la Camera, que nous pourrions nommer aujourd'hui domaines de la couronne, mais sous tous les autres

rapports jouissaient d'une telle indépendance dans le maniement des affaires individuelles, que, durant ces âges, les États de l'Église peuvent être à peu près représentés comme une immense agrégation de quasi-républiques en miniature (comme celle de Saint-Marin de nos jours), toutes indépendantes l'une de l'autre, comme reconnaissant toutes la suzeraineté des papes.

Le protocole du très-magnifique sénat, du redoutable peuple romain, « *magnificentissimi senatus et metuendi populi,* contient une autre clause relative à Tibur, stipulée par eux, non traîtreusement, mais en toute bonne foi : *in bona fide et sine fraude.* Cette clause consiste tout simplement à retirer à Tusculum tout pouvoir de molester désormais le territoire romain en rasant ses murs, sa citadelle et ses châteaux. Et pour écarter tout prétexte de chicane, on répète deux fois qu'ils ne molesteront en rien après cela ni les possessions ni les citoyens de Tusculum. Voyons si cette clause au moins du traité était inspirée par la bonne foi ou la perfidie.

La présente transaction se fit en 1188, année du retour de Clément III à Rome. A cette époque, le peuple Tusculan, étant soutenu par un corps de troupes germaines, maintenues là par l'empereur comme avocat de l'Église, pouvait bien mépriser une haine impuissante et désirer se venger des Romains : c'est pour ce motif sans doute que le pontife ne voulut point accéder aux prières de ces héritiers de Cincinnatus et des Fabiens en fulminant l'excommunication contre leurs invincibles adversaires. Les choses se trouvaient en cet état, quand Clément III fut appelé à une meilleure vie. On lui élut un successeur au mois d'avril 1191.

Hyacinthe, cardinal, diacre de Sainte-Marie in Cos-

modin, qui reçut le nom de Célestin III, était dans sa quatre-vingt-cinquième année, *ætatis plane decrepitæ*, selon le mot de Baronius, lorsqu'il se vit élevé à la charge la plus ardue qu'on impose à un mortel, dans une époque où surgissaient des difficultés extraordinaires. Henri VI, l'héritier de Barberousse, le père de Frédéric II, frémissait aux portes de Rome, d'autant plus impatiemment que la mort de Clément l'avait fait attendre plus longtemps qu'il ne l'espérait pour la réception du diadème impérial. La lenteur du vieux pontife élu ne fit qu'augmenter l'impétuosité du prince jeune et ambitieux. La consécration du pontife (après laquelle seulement il lui était possible de conférer l'empire) fut différée de jour en jour, de semaine en semaine, car la cour papale ne devait point se hâter d'augmenter le pouvoir de Henri, mais agir tout à l'opposé.

Un mot d'explication rendra ceci évident aux yeux du lecteur. Aussi loin en arrière que l'année 1186, sous le règne d'Urbain III, une alliance matrimoniale fut formée, contrairement aux désirs et aux droits du saint-siége, entre Constance, fille de Roger, roi de Sicile, et l'oncle de Guillaume II, dit le Bon. La Sicile relevait alors du saint-siége comme fief. Les rois en recevaient l'investiture des papes. Innocent II, assiégé dans Bénévent, fut pris par Roger, afin de le contraindre de lui conférer la couronne et l'onction royale.

Indépendamment de cela, le saint-siége, placé au centre de l'Italie, avait toujours agi, de temps immémorial, en ce sens que les mêmes princes ne possédassent point à la fois les provinces italiennes du midi et du nord. Cette union, au contraire, fut le projet favori des empereurs Hohenstauffen dès le temps de Barberousse; et c'était pour gagner par l'intrigue ce que les armes ne

lui pouvaient acquérir qu'il fit marier le jeune Henri, âgé seulement de vingt et un ans, avec l'héritière de Sicile, âgée de trente ans au moins. Henri, en outre, prit le titre de César ou empereur élu, dès le temps de son mariage, empiétant ainsi sur les droits de la papauté reconnus par tout le monde d'alors. Avec des pronostics aussi palpables d'un tel projet de la part de Henri, projet qui aurait pu devenir aussi funeste à la liberté de l'Italie qu'à l'indépendance du saint-siége, différer le couronnement, ou même l'omettre entièrement, était chez Célestin une politique aussi patriotique que sage. Dans le même temps, le parti du Capitole, occupé seulement à tirer vengeance de Tusculum, épiait toutes les occasions qui lui permettraient de reprendre les hostilités (1).

Leurs ambassadeurs, s'avançant vers le camp de Henri à cet effet, lui assurèrent qu'ils garantiraient son immédiat couronnement, pourvu qu'il retirât ses troupes et sa protection à Tusculum, qui, disaient-ils, ne cessait de les molester par des incursions. Henri ayant conclu un arrangement avec les Romains, ceux-ci se transportèrent du pavillon royal au cabinet du pontife malade. Ils lui dépeignirent sous les plus énergiques couleurs les scènes de dévastation et de rapine dont ils étaient témoins oculaires, les atrocités des troupes de Henri pendant leur marche et pendant ce délai prolongé qui enflammait de jour en jour le courroux de Henri. Ils accablèrent alors le saint père de protestations, le suppliant de ne pas laisser plus longtemps son peuple en proie à ces barbares, lui garantissant en outre la loyauté et la droiture des intentions de Henri. Ils lui suggérèrent

(1) Arnald Lubec, *in Chron.*, l. IV, c. 4, ap. Baron., 1191, n. 9.

que maintenant le temps était venu de se débarrasser des garnisons germaines qui infestaient les campagnes, et que Sa Sainteté devrait en outre insister sur cette condition, qu'avant de couronner Henri, il devrait rendre la ville et les châteaux à leur vrai maître, alléguant la nécessité où il était de remplir les stipulations faites entre les Romains et Clément III. Leur stratagème réussit complétement. Le lundi de Pâques, après les serments usités de la part de l'empereur élu d'être le défenseur des priviléges et droits du saint-siége, de restituer les portions des États pontificaux qui se trouvaient alors ou qui, dans l'avenir, pourraient venir en sa possession, Henri et Constance furent solennellement couronnés dans Saint-Pierre.

Entre les villes du patrimoine rendues par l'empereur, nouvellement consacré, à Célestin, se trouva Tusculum, selon la stipulation faite et jurée par les Romains *en toute bonne foi et sans fraude.* Un historien contemporain, Abbas Ursbergensis, nous raconte comment ces restaurateurs de la république païenne et des gloires du Capitole observèrent leurs serments de laisser intactes toutes les propriétés intérieures et extérieures de Tusculum, et de ne pas molester leurs habitants, mais simplement d'en faire une ville ouverte incapable de leur nuire par des incursions déprédatrices. « Les troupes impériales, dit l'écrivain (du parti Gibelin), selon les ordres envoyés par leurs officiers, ayant cédé aux Romains cette ville sans défiance, plusieurs des citoyens furent massacrés sans justice, et presque tous les autres eurent les pieds, les mains ou quelques autres membres coupés, ce qui fit tomber sur l'empereur beaucoup de reproches. »

Le moine Godfrid, dans sa Chronique, et Sicard,

évêque de Crémone, écrivains contemporains, affirment aussi cet horrible récit. « Les Romains, raconte Sicard, arrachèrent les yeux à quelques Tusculans, et en mutilèrent d'autres de la manière la plus révoltante. » Voici les exploits des arnaudistes, de ces héros trop magnanimes pour obéir au successeur de saint Pierre, et incapables de n'être satisfaits qu'avec la représentation de ce drame qui commença par l'allaitement de la louve et le crime du fratricide et finit par les dix persécutions.

Quant aux propriétés extérieures de la malheureuse ville, on ne devait pas attendre qu'elles seraient épargnées par ceux qui avaient si maltraité ses habitants. On ne précise pas ce qu'ils firent aux châteaux limitrophes. Ils renversèrent la citadelle, et ne laissèrent pas pierre sur pierre de ses remparts. Plusieurs fois nous nous sommes assis, rêvant au milieu des rares vestiges de cette ville mémorable : rien n'y troublait nos réflexions que la cloche du cloître des Camaldudes ou la musette du berger faisant retentir dans la solitude des sons peut-être les mêmes qu'aux jours de Virgile ou de Tityre.

Ainsi le *delenda Carthago* de Caton retombait sur sa propre patrie. Cet esprit d'implacable vengeance qu'il ne cessa de souffler et d'exciter dans le sénat et le peuple de son époque lui devint fatal. Ceux qui voulaient parodier les actes de ce sénat et de ce peuple ruinaient maintenant sa propre ville, dans laquelle il se glorifiait, et avec les paysages de laquelle son nom s'est identifié ; ils lui faisaient éprouver les effets de cette vengeance dans ses plus exécrables excès.

Quant à la morale de ce fait sans nom, nous hésitons à la tirer. Quelques-uns soutiennent que dans le destin de Tusculum gît une profonde et instructive parabole.

Rappelant les jugements si solennellement infligés à Babylone, à Ninive, et surtout à cette ville sur laquelle pleura le Sauveur, le père des annales ecclésiastiques, après avoir cité le passage de Roger de Koveden, qui déclare n'être pas resté pierre sur pierre de cette ville malheureuse, continue ainsi : « Effrayante comme est la destinée de cette ancienne cité, il est impossible de ne pas y voir une marque de la rétribution divine punissant les outrages et les opprobres entassés sur le siége de Saint-Pierre par ses princes, les Albérics, et par leurs vassaux, ses habitants. »

Ces infortunés survivants se refugièrent dans les villes sur les hauteurs environnantes d'Algide et de Monte-Cavi, telles que Rocca-di-Papa et Rocca-Priore, qui, dit-on, porta pendant quelque temps le nom de Rocca-Perjura. D'autres cherchèrent un asile dans Castro-Malariæ, Castro-di-Santo-Cesario, près Grotta-Ferrata. Ces divers endroits étant voisins du territoire tusculan, les fugitifs purent encore cultiver leurs campagnes natives. Le plus grand nombre, s'approchant encore plus près de leur ancienne résidence, formèrent de grossiers bivouacs sur la colline, à peu près entre le sommet où était la ville des Catons et des Albérics et le niveau de la Campagna. Ceci donna naissance au pittoresque et renommé Frascati, ainsi appelé des branches vertes avec lesquelles les proscrits couvrirent leurs huttes avant qu'ils bâtissent des maisons plus solides.

CHAPITRE XXV.

Innocent III. — Hurter, son biographe. — Élection d'Innocent III. — Pouvoir et prétentions des préfets impériaux. — Actes du sénat de Rome. — Imitateurs des anciens Romains dans le moyen âge. — Le dictateur Benoît Carasomi. — Détermination d'Innocent III pour rétablir l'ordre. — Le perfide Markwald. — Ligue des cités tusculanes sanctionnée par Innocent. — Voleurs barons, Guido et Nicolas. — Les Albigeois-Patareni, socialistes du moyen âge. — Jean Capocci et les conspirateurs contre le pape. — Lettre d'Innocent à Richard Cœur-de-lion. — Voyages d'Innocent ; sa charité, sa munificence. — Une famine à Rome. — L'architecte Marchione d'Arezzo. — Concile œcuménique de Latran. — Pensées de Hurter.

Peu de temps avant les premières années de ce siècle, un étudiant de Gœttingue, amateur de volumes antiques, acheta pour quelques kreutzers, chez un bouquiniste, deux poudreux in-folios ayant pour titre : « Lettres d'Innocent III, pontife Romain, en onze livres, avec les gestes ou mémoires contemporains dudit Innocent, et la première collection de ses décrétales, faite par Rainerius, diacre et moine de Pomposa. Étienne Baluzius Tutelensis a rassemblé ces documents, dont plusieurs sont publiés pour la première fois, et a revu et corrigé le reste. — Paris, deux volumes in-folio, 1682. »

Comme une autre boîte de Pandore, ces in-folios devinrent très-funestes au jeune étudiant, au moins sous le point de vue mondain. Issu d'une riche et ancienne famille à Schaffhouse, le 19 mars 1787, Hurter s'éleva de bonne heure aux plus hautes dignités de



l'Église et du gouvernement dans son canton natal. Il vivait dans l'abondance, entouré d'une gracieuse famille, honoré par ses compatriotes, comme la principale gloire de son pays, quoique Schaffhouse eût déjà donné naissance à Jean de Muller. Ainsi environné de bonheur, sa barque eût glissé agréablement entre les rives fleuries du fleuve de la vie, si, dans une heure qu'il ne soupçonnait guère être le pivot de sa destinée, il n'eût emporté de la boutique de Gœttingue ce débris d'érudition. Ce fait, qui ressemble presque à un conte arabe, est cependant bien réel. La lecture de ces lettres d'Innocent III fut la cause qui força Hurter, jusque-là si honoré, si aimé de ses compatriotes, à prendre le chemin d'un exil perpétuel pour se mettre à l'abri de leur exécration.

Envoyé dans une partie des plus solitaires de son canton, immédiatement à son retour de l'université, il se mit, pour varier les phases monotones de sa vie, à parcourir attentivement les gros in-folios de Baluze. Le jeune savant, l'habile ministre zuinglien, découvrit dans les onze livres de ses Épîtres et dans ses Gestes un Innocent III tout différent de celui que les plus éminents historiens lui avaient représenté. Il trouva que ce pontife romain avait été étrangement travesti, non-seulement par des écrivains ennemis, tels que Voltaire, Gibbon, Sismondi, Hume, mais aussi par des plumes catholiques et même sacerdotales, comme Fleury et autres de la même école. Hurter ressentit alors la vénération la plus profonde pour l'auteur de ces lettres, en apercevant à l'imprévu la figure du meilleur et du plus grand pape qui ait jamais existé, et que jusque-là on avait dépeint sous les couleurs les plus détestables. De l'étude assidue de ces deux volumes, gros de son propre destin, aussi bien que de celui d'Innocent, Hurter passa

à des recherches minutieuses sur l'histoire entière de cette période, dont Innocent est le centre. Il y consacra vingt ans, et commença en 1818 à écrire son histoire d'Innocent III, dont il publia le premier volume en 1833, le second en 1834. Longtemps avant l'achèvement de l'ouvrage, en 1838, l'auteur, qui depuis 1835 était président du consistoire de Schaffhouse, avait acquis une célébrité européenne.

Consciencieux et honorable comme était Hurter, il ne pouvait point ne pas devenir un enfant de cette Église, qui comptait Innocent III parmi ses plus grands pontifes. Il prévit bien ces conséquences que nous avons entrevues; néanmoins il se prépara pour le sacrifice qu'il consomma (en 1844, nous croyons) aux pieds de Grégoire XVI.

Nous renvoyons aux ouvrages d'Hurter, écrits alors qu'il était encore à la tête des réformés de Schaffhouse, ceux de nos lecteurs qui veulent connaître la vie entière d'Innocent III. Quant à nous, notre devoir est de ne la considérer ici que sous le point relatif aux États temporels.

« Innocent III, dit le biographe contemporain, était fils de Transmundo, comte de Segni et de Claricie, issu d'une des plus nobles familles de Rome. Doué d'un génie perspicace, d'une mémoire tenace, Innocent acquit de profondes connaissances profanes et sacrées; il discourait éloquemment dans la langue vulgaire et la langue savante, et excellait dans la musique et l'art de chanter les psaumes et les cantiques. D'une stature moyenne, il avait un visage agréable. Il tenait le milieu entre la prodigalité et l'avarice, inclinant peut-être vers la première en fait d'aumônes; mais, autrement, économe, excepté dans des cas de nécessité. Doux envers les humbles et les fidèles,

il se montrait inexorable contre les rebelles. Brave, inébranlable dans ses résolutions, magnanime, souple, il fut à la fois le défenseur de la foi et l'ennemi de l'hérésie. Quoique facilement porté à la clémence, il rendait sévèrement la justice. Humble dans la prospérité, patient dans l'adversité, il s'enflammait d'indignation aussi vite qu'il revenait ensuite au pardon. Il fit ses premières études dans la cité, alla ensuite à Paris, puis à Bologne, où il remporta la palme sur tous ses condisciples en philosophie aussi bien qu'en théologie, ce qu'attestent les ouvrages écrits ou dictés par lui à différents temps. »

Grégoire VIII le fit sous-diacre, et Clément cardinal-diacre du titre des saints Sergius et Bacchus. « A la mort de Célestin III (1198), continue le biographe, quelques cardinaux (les évêques) se retirèrent à la forteresse de Septa-Solis, attachée au monastère de Clivi-Scauri, afin de pouvoir s'y livrer avec plus de sécurité et de liberté à l'élection du successeur. Le cardinal Lothario (nom de baptême d'Innocent), après avoir assisté avec quelques autres cardinaux aux obsèques du pontife décédé, rejoignit les membres du conclave. La messe du Saint-Esprit (à laquelle les seuls cardinaux assistaient) étant achevée, on décida tout d'abord qu'on se prosternerait humblement devant Dieu, et qu'on échangerait le baiser de paix. Alors, après l'exhortation, on choisit les examinateurs selon l'ancien usage. Les votes recueillis, ils écrivirent le vote de chacun, et en rapportèrent le résultat à leurs frères. Trois autres, outre Lothaire, obtinrent des voix; lui seul cependant réunit la majorité des suffrages (depuis le concile, sous Alexandre III, en 1189, deux tiers des votes étaient requis pour une élection). On examina si son âge (n'ayant alors que trente-sept ans) ne mettait pas empêchement à son élection, qui fut enfin

unanimement ratifiée. Il résista par ses larmes et ses prières; on lui mit cependant la chape pontificale sur les épaules, on lui donna le nom d'Innocent, et on entonna le *Te Deum laudamus*. Son élection fut alors annoncée au clergé et au peuple, attendant au dehors, et on le conduisit, au milieu des hymnes accoutumées et des acclamations, à la basilique de Constantin-de-Latran, et ensuite au palais adjacent (1). »

« Son élection se fit le 6 des ides de janvier; mais comme il n'était alors que diacre, on différa son ordination à la prêtrise jusqu'au samedi des Quatre-Temps, au 9 des calendes de mars. Le dimanche suivant, fête de la Chaire de Saint-Pierre, on le consacra évêque, et on l'intronisa dans la basilique du prince des apôtres. Plusieurs crurent voir en tout cela le doigt du Très-Haut. A sa consécration, qu'il reçut avec des larmes abondantes, assistèrent quatre archevêques, vingt-huit évêques, cinq cardinaux prêtres, neuf cardinaux-diacres et dix abbés; plus le prieur et les sous-diacres, le primicier et la schola cantorum, les juges, les avocats, les notaires, les secrétaires et autres. Le pape parcourut avec pompe la cité, depuis Saint-Pierre jusqu'au Latran, couronné de la tiare, accompagné par le préfet, le sénateur, les grands, les nobles, les capitaines en grand nombre, les consuls et gouverneurs des diverses villes des États. »

Voici la liste des arches triomphales sous lesquelles passa le pontife, monté sur son cheval blanc, escorté par les princes de l'Église et de l'État, les rues étant jonchées de fleurs, de feuillages, les maisons garnies de riches draperies, le peuple portant des rameaux d'olivier, tandis que des thuriféraires, envoyés par chaque église,

(1) *Vit. Innoc. ex Steph. Baluz.*, ap. Murat., *Rer. ital.* SS., t. 3, p. 486.

parfumaient les airs des fumées de l'encens. Les magistri de Saint-Pierre, guilde attachée à cet édifice sacré, avaient élevé le premier arc triomphal sur les degrés mêmes de la basilique. Les palearii érigèrent le second près Saint-Grégoire; le troisième était l'œuvre des marchands. Les fiolarii dressèrent le quatrième entre le Paradis et le Portique conduisant au Tibre. Le cinquième et le sixième étaient au Portique; le septième au signe des Poissons; le huitième à la Fontaine. Sortant du Portique, la cavalcade se dirigea à travers le neuvième, vers le château de Crescencius. Sur le pont se dressait le dixième. On voyait le onzième au palais d'Étienne Théobaldi; le douzième à Saint-Celse; le treizième à l'Arc-Ruiné, près le palais de Giovanni Paoli; le quatorzième au palais d'Étienne Girone; le quinzième au palais d'Étienne Nizot; le seizième au palais Marmorata, et une foule d'autres sur les divers points du trajet du cortége, tous luttant en beauté et en magnificence.

On remarquait en tête, ou dans les rangs du cortége, les majorentes, portant des bâtons pour ouvrir le chemin; les vastararii, ou porteurs de torches; les fiolarii, qui fournissaient les lampes et les bougies; les ferrarii de Colonna, obligés à fournir des cercles pour les chaudrons et les trépieds, autant que les cuisiniers surnuméraires le requièrent dans un jour de couronnement; les ferrarii de Sancti-Angeli; les bondararii du Colisée, et les cacabarii (ils ne faisaient qu'une école), portant des bannières devant le pape; les caldararii, qui fournissaient des chaudrons et autres objets; les scopolarii, ou balayeurs, pour tenir la voie propre; les carbonarii, ou fournisseurs de charbon pour les cuisines ou la réparation des chaudières. Tous, en général, prirent part en ce jour-là au grand banquet papal. Au moment où le pape s'appro-

chait du pont Saint-Ange, les Juifs lui présentèrent l'Ancien Testament, un tribut d'une livre de poivre et de deux livres de cinnamome, et prononcèrent un discours à sa louange.

Le cortége commençant à se mettre en mouvement, le sénéchal dut jeter quantité de pièces de monnaie pour écarter la foule. Un des curiales de Saint-Pierre, placé sur la tour de Stefano-Santi-Petri, à l'entrée du quartier Parionis, fit de même. Un autre chambellan, près le palais de Cencio-Musca-in-Punga, et un curiale à Saint-Adrien, monté sur le toit de Sainte-Martina, répétèrent les mêmes semailles monétaires.

Le major des sénéchaux et ses aides, le chef sommelier et ses aides, devaient dîner dans la panetaria, avant que la procession arrivât au palais après la visite de la basilique. Le premier était autorisé, au jour du couronnement, à recevoir des victuailles pour quinze personnes à sa propre maison, plus une aquaricia d'hippocras, une de vin, six têtes de porcs, une demi-mesure de moutarde, avec une moitié des peaux des animaux tués pour le palais en ce jour-là. Il servait le pape en argent. Le sommelier servait aussi en argent, fournissait ses aides de ceintures de soie, et recevait pour sa famille six têtes de porcs et six aquaricias d'hyppocras. Chaque sénateur, à la table papale, avait une portion déterminée d'hypocras et de vin. Les panetarii donnaient à chaque sénateur une serviette qu'on devait rendre après la fête. Ils pouvaient envoyer chez eux des provisions pour quarante personnes. On servait avec grande distinction le préfet, qui pouvait enlever des vivres pour quinze personnes, et un baril cerclé en fer d'hippocras et un de vin. Les pauvres pouvaient manger *ad libitum*. Comme nous l'avons déjà vu, ce même ordre de cérémonie régnait au jour



dans lequel Adrien II désabusa les Grecs et autres Orientaux de certains préjugés à son égard.

Nous avons déjà énuméré plusieurs des fruits recueillis par les Romains de leur révolte organisée dès le temps d'Arnaud de Brescia. Mais supposer que ces scènes si révoltantes et si destructives de guerre perpétuelle avec les villes environnantes, de Viterbe jusqu'à Tibur et Albano, plus des rencontres imprévues semblables à celles dont nous avons été témoins au jour du couronnement de Barberousse, forment le total des désastres résultant de l'administration des factions du Capitole, serait une grave erreur. Irréconciliables avec toute espèce d'ordre social, ils subirent longtemps et en bien des manières différentes les fatales conséquences de leur sotte ambition ; des armées ennemies les défirent, les massacrèrent en plusieurs rencontres, dévastèrent par le fer et le feu leurs propriétés, leurs champs, leurs jardins, jusqu'aux portes de leur ville ; elles rendirent les routes impraticables aux marchands, aux pèlerins, en sorte qu'ils virent leur capitale condamnée à un funeste isolement, au milieu d'une méphitique solitude.

Ceux qui savent apprécier combien il est difficile, même sous les gouvernements les plus puissants, de prévenir l'outrage, de préserver l'ordre dans les grandes villes quand la multitude est démoralisée, travaillée par des factieux avides de violence et d'anarchie, comprendront ce que devait être Rome pendant toute cette période, où il y régnait trois pouvoirs, chacun souverain à part soi et hostile aux deux autres.

La première autorité était celle des pontifes, qui, durant les plus affreux emportements des révoltés, fut toujours néanmoins reconnue universellement sous cer-

taines restrictions, et même exercée usuellement en certains quartiers au moins d'au delà du Tibre.

Le préfet constituait la seconde autorité. Il représentait l'empereur dans son caractère d'avocat de l'Église et de défenseur du saint-siége ; il recevait l'épée de lui, mais rendait hommage aux pontifes au jour de son installation, pour montrer que c'était en ces derniers que résidait la souveraineté. Sous les dynasties teutoniques, ces préfets devinrent l'incarnation de l'esprit d'empiétement et des prétentions tyranniques de leur maître impérial.

Les longues et perpétuelles agressions de Frédéric Ier et de Henri VI donnèrent à cette préfecture une attitude d'hostilité ouverte contre l'autorité papale. Les papes ne cessèrent jamais, jusqu'au règne d'Adrien IV, de réclamer contre un pouvoir qui oubliait que son but était de protéger et non pas d'attaquer leur autorité souveraine. Les adulations rampantes des régénérateurs arnaudites envers les empereurs contribuèrent largement à augmenter l'influence et à consolider les usurpations du préfet.

Enfin, le Capitole formait le troisième pouvoir, dont le soi-disant sénat, corps électif de cinquante-six membres, se prétendait l'organe. Leurs prétentions ne connaissaient d'autres bornes que la terre elle-même. Mais la réalité montra leur faiblesse, puisqu'ils ne purent parvenir à vaincre une insignifiante cité de leur voisinage. Toutes les fois qu'ils n'eurent pas à leur service la basse trahison, ils ne recueillirent qu'affronts et défaites sous les murs de Tusculum et de Tibur.

Leur carrière conquérante ne réussit guère qu'à brûler quelques huttes de bergers, des maisons de fermiers, ou des moissons, qu'à piller des vignobles, des troupeaux. Mais c'était dans l'intérieur de leur ville, au de-

dans des remparts de leur propre ville, et dans leurs haines réciproques, que ces fiers héritiers des consuls et des Césars trouvèrent l'arène glorieuse de leurs plus magnifiques exploits........ en fait de destruction et de ruine.

D'après le récit d'une seule de ces guerres intestines par un témoin oculaire, le lecteur pourra se représenter le sort de la malheureuse ville pendant cette période entière: De telles scènes se renouvelaient souvent. Une dispute de mots, un tour de main les faisait naître, et elles enfantèrent toujours les mêmes désastres pour Rome et ses habitants (1).

Un certain Giovanni Capocci, qui paraît avoir été le Cicervaccio de son époque, commença à construire près de sa propre demeure, une tour de guerre dont il hâta les travaux, malgré les doléances de ses voisins, qui le redoutaient. « C'est pourquoi, dit un historien, témoin oculaire, on commença des deux côtés à se préparer pour les hostilités. Giovanni Capocci se mit en campagne le jour de Pâques, chevauchant par tous les quartiers, haranguant la populace, l'appelant à se rallier autour de lui. « Je ne doute pas de la victoire, criait-il; mes adversaires ne pourront tenir devant moi. Je les annihilerai en un instant. » Dans le rayon du palais de Pandulfe, qui protesta très-vivement contre la tour de Capocci, se trouvait une éminence nommée Balléa-Néapolis. Ce point avantageux n'était pas plus tôt occupé par Pandulfe, que Capocci essaya de l'en déloger à la tête de ses forces. La victoire ne se fixa point sous son étendard. Son parti, quoique plus nombreux que la garnison de Ballea-Néapolis, fut mis en déroute, et poursuivi à

(1) Act. invoc.

toute outrance jusqu'à Saint-Quirico. La bataille fut bientôt connue au loin, et beaucoup remercièrent Dieu de ce qu'il avait abaissé l'insupportable Capocci, qui ne respectait pas même le dimanche dans ses agressions. De cette heure, le parti de Pandulfe gagna beaucoup, tandis que celui de son adversaire déclinait de plus en plus. Car Ricardo, frère du pape, vint avec de grosses sommes au secours de Pandulfe. On ne cessait de se battre jour et nuit. Là où il n'y avait point de tours de pierre, on en construisait en bois. On ne voyait partout que travaux de retranchements et de circonvallations militaires. On changeait les anciens thermes en forteresses; on élevait des châteaux forts sur les églises; et tandis que les soldats réguliers, tant cavaliers que piétons, étaient occupés dans de dangereux ouvrages dans les rues et autour des places fortes, les gardiens et les valets des deux côtés précipitaient des pierres sur eux, ou leur lançaient des flèches du haut de leurs meurtrières. On ne confiait point toutefois ce service à des mains inexpérimentées. On garnissait les tours de mangons et de balistes, que des maîtres expérimentés dans l'art de lancer les projectiles mettaient en action. Il existait aussi des bandes d'archers réguliers, qui, guerroyant par métier, pouvaient s'acheter par argent, pour défendre n'importe quelle cause.

« Cependant, au milieu même de la guerre, la tour de Capocci s'élevait d'étage en étage. C'est alors que Pandulfe projeta de s'emparer d'une tour appelée *Fagiolum*, construite sur un ancien monument voisin de son palais, d'où des frondeurs habiles pourraient combattre. Ceci fut un crève-cœur pour Capocci; car il prévit bien que le *Fagiolum* une fois complété dans son armement, ses travailleurs ne pourraient plus te-

nir. Pour améliorer encore leurs positions, d'autres amis de Pandulfe, les fils de Pierre Alexis, bâtirent dans le même but une très-haute tour sur la même éminence de Ballea-Néapolis. En outre, Gilido Carbonis, du même côté, augmenta la hauteur de ses trois tours, pour jeter plus efficacement les projectiles sur la tête des ennemis. Vers le Colisée, Pierre Annibaldi, autre allié de Pandulfe, commença à bâtir une tour pour courber les Frangipani en commandant les ponts. Les Frangipani, de leur côté, c'est-à-dire Jacobo et la veuve de Najonis, leur lançaient des pierres et des flèches du Colisée et de la tour de Néron. Pierre Annibaldi continuait néanmoins la construction de sa tour. »

Décrire l'influence démoralisatrice d'un état de choses semblable à celui-ci est chose tout à fait impossible. C'est à peine si on peut, même avec les données d'anarchie organisée que presque tous les points de l'Europe nous ont fournies en ces dernières années, se former une idée suffisante des désordres, des crimes, des misères de toute sorte, dont Rome fut le théâtre depuis la première irruption de ce désordre, alors qu'Innocent II refusa de permettre aux Romains de traiter leurs frères de Tibur comme ils traitèrent ensuite ceux de Tusculum. « Les habitants, dit Hurter, réunirent en cette circonstance tous les défauts de leurs prédécesseurs de l'ère païenne et ceux des barbares qui bouleversèrent l'Italie. Ils conservaient bien quelques vagues réminiscences de leur grandeur passée, mais ils ne possédaient aucune de ces qualités qui la fondèrent. Semblables à beaucoup de nations déchues, les Romains se flattaient d'être un grand peuple comme autrefois : ils répétaient les grands noms des conquérants et des héros de l'ancienne république, ravivaient des formes dont la vie

s'était retirée depuis longtemps, et se couronnaient de lauriers flétris au milieu des débris d'un empire à jamais disparu (1). »

Ils avaient contracté en général des habitudes si odieuses de rapines, qu'au retour de Clément III, on dut imposer à chaque serviteur entrant au palais le serment suivant : « Je ne volerai, ni ne pillerai, ni ne consentirai, et même j'empêcherai, autant que je pourrai, que les autres volent ou pillent reliquaires or, argent, palliums, ornements, livres, chartes, huile, fer, bronze, marbre, portes de bronze ou de bois, ou peintures, appartenant au palais ou aux églises du souverain pontife. » En un mot, les choses étaient tombées au plus bas degré.

C'est alors que le peuple commença à comprendre que ces conflits perpétuels de juridictions opposées, que ces réquisitions ruineuses des factions armées du Capitole, que cette licence qu'ils avaient jusqu'ici regardée comme le *summum bonum*, constituaient une calamité réelle et permanente. Conséquemment, comme il n'arrive que trop souvent, ils se jetèrent dans le sens opposé. Ils nommèrent pour dictateur Benedetto Carasomi, qui devint leur tyran à eux-mêmes et celui de leurs persécuteurs, et ne laissa jamais rentrer dans le fourreau l'épée dont ils l'avaient armé. Comme Rienzi, il la tint avec une telle sévérité, qu'en peu de temps marchands et laboureurs purent voyager sur les chemins et dans leurs fermes en sécurité. La dictature de Carasomi commença en 1197. Mais, comme Rienzi, qui allait suivre, comme Arnaud, qui l'avait précédé, Carasomi devait aussi expérimenter la futilité de cette sotte

(1) Hurter applique alors aux Romains le portrait qu'en faisait saint Bernard : *Gens insueta paci, tumultui assueta, gens immitis et intractabilis...* Saint Bern., *De Consider.*, IV, 1.

ambition qui voulait enlever au Vatican l'empire du monde pour le réintégrer sur le Capitole. Assiégé sur ce roc si fatal aux idoles de la populace, souvent aussi prompte que violente dans ses caprices, il fut précipité du trône avec une furie égale à l'enthousiasme qui l'y avait élevé peu de mois auparavant. On ne le tua pas comme Rienzi; on ne le jeta point à bas du rocher comme l'idole populaire des temps primitifs de Rome; mais il fut jeté dans les donjons; sort infiniment plus cruel quand on songe aux atrocités qui s'y commettaient en ces temps. Ainsi finit, semblable à Rienzi ou Manlius, le dictateur Carasomi, dernier terme des événements, conséquences des harangues d'Arnaud.

Tel était l'état de Rome, lorsque Innocent III, seulement âgé de trente-sept ans, doué d'un génie supérieur, d'une volonté de fer, altéré de justice, plaça sur le gouvernail de la barque de saint Pierre une main qui rappela celle d'Hildebrand.

Voyons comment il tenta de rétablir l'autorité dans les affaires temporelles de Rome et des provinces des deux côtés des Apennins. Le lendemain de sa consécration, il fit venir devant lui le préfet, et en présence du peuple assemblé, lui fit prêter le serment « de ne vendre, ni fieffer, ni aliéner par investiture, les domaines confiés à ses soins, de ne blesser les droits ou de lever des taxes dues à saint Pierre seul, de retirer les châteaux des mains des barons usurpateurs, d'y mettre des garnisons pour son service exclusif, de n'en ériger aucun sans la permission du pape, d'être toujours prêt à rendre compte de sa charge, et à la résigner si on le demandait (1). » Alors le pontife lui donna l'investiture,

(1) Ep., l. 1, 2, 3. Duchange, *Investiture.*

non pas par l'épée comme l'empereur, mais en lui plaçant un riche manteau sur les épaules pendant qu'il se tenait agenouillé, et en lui donnant une coupe, symbole de sa bienveillance et de sa confiance. Il fit de même envers le sénateur, en exigeant de lui le serment que, de même que le préfet vengerait, soutiendrait les droits de saint Pierre dans les districts urbains, au delà des monts, lui, sénateur, veillerait, dans l'intérieur, à la sûreté du pontife, des cardinaux, et de tout ce qui leur appartient, s'obligeant à ne jamais les outrager par acte, conseil, ou conspiration; à s'appliquer à la découverte des trames insidieuses, à se montrer en tout défenseur zélé et gardien de la dignité et des droits de la papauté (1).

Il ne se trouvait plus ainsi qu'une seule autorité suprême dans Rome : le préfet, représentant de l'empereur; le sénateur représentant de la municipalité romaine, relevant tous deux directement du pape et agissant comme ses officiers. Afin de compléter son œuvre, Innocent nomma en même temps des magistrats pour remplacer ceux de l'ancien régime anarchique. Les barons durent ensuite venir faire hommage de leurs fiefs. Les premiers parmi eux étaient Otto, seigneur de Palombara (non loin de Tivoli, au pied du mont Genaro, le plus haut peut-être de la chaîne Sabine); Otto, seigneur de Monticello (un peu plus haut dans la contrée Sabine); et Hildebrand, comte de Montalto. Il s'éleva plus tard de graves commotions à l'égard de la seigneurie de Poli et de Vico Varo, dans la vallée de l'Anio, et de certains fiefs usurpés par les Orsini dans le comté de l'ancienne Albe. On ne dit ici rien des Colonna ou de leurs alliés les Savelli. Peu après, des luttes sanglantes éclatent entre

(1) Vitali, *Storia diplom. di Senatori di Roma*, 1791, ord. rom., p. 215.

les Scotti, les Annibaldi, les Conti (famille d'Innocent lui-même). Le peuple prêta aussi serment par la voix de dix bourgeois de chaque quartier, choisis par le pontife, depuis le règne de Célestin III, comme colléges électoraux, mettant ainsi le sénat, ou, pour parler plus correctement, la corporation romaine sous un salutaire contrôle. L'enthousiasme universel et sans restriction qui salua l'avénement d'Innocent l'aida à réorganiser un système complet de bonne administration. Il est vrai qu'ensuite ceux qui ne pêchent qu'en eau trouble essayèrent de soulever de nouveaux orages; mais le génie et la volonté irrésistible d'Innocent assurèrent au bon droit un triomphe final et décisif.

Tandis que le pape réalisait ces réformes dans sa capitale, ses légats agissaient dans les provinces. Les peuples les saluaient partout comme des libérateurs, se pressaient de leur rendre l'hommage de saint Pierre, et de rejeter le joug cruel de Markwald sur les côtés adriatiques des Apennins et de Conrad Lützenhard sur l'autre. Tous deux favoris des empereurs Hohenstauffen, Barberousse et son fils Henri VI, avaient, sous leurs auspices, usurpé presque toutes les provinces. Markwald était des deux le plus grand monstre. Mais, à juger de leurs actes (pour ne pas parler de leur réputation parmi les contemporains), tous deux étaient de vrais tigres à face humaine. Ezzelino da Romano, devenu si infâme par ses crimes un demi-siècle après, ne peut pas lutter avec eux au point de vue de la méchanceté et des actions horribles (1).

Markwald, sentant l'influence papale trop forte pour lui résister, ne mit aucune limite à ses promesses.

(1) Ep., l. 557, l. XIII, 23, ap. Hurter, t. 1, p. 219.

Outre le sénéchalat de l'empire, dit l'écrivain souvent cité, il portait les titres de duc de Ravenne, et Romaniola de marquis d'Ancône et Molisi. Comme un autre Verrès, il avait amassé en Sicile d'immenses richesses. Il était exécuteur des volontés de Henri VI, mort depuis quelque temps. Il fit proposer par ses ambassadeurs au pape de lui payer un tribut annuel et d'exalter l'Église de toute sa puissance, si Sa Sainteté consentait à lui donner l'investiture des Marches. Innocent ne fut point la dupe d'un usurpateur renommé par ses cruelles perfidies. Il continua donc ses opérations dans les provinces adriatiques, et y réussit complètement avec une facilité qui montre que le changement plaisait aux peuples trop longtemps opprimés. L'usurpateur essaya de tenir ferme à Osimo, Ascoli, Camerino, Forli : mais avant la fin de l'année suivante, Innocent balaya tout vestige de son pouvoir, et Markwald d'Anwiller, prenant la même route suivie, comme nous le verrons dans le dix-neuvième siècle, par un autre envahisseur des États pontificaux, le roi Murat, se retira au delà du Tronto avec les débris de son armée (1).

L'archevêque de Ravenne ayant produit un acte d'investiture en sa faveur, signé à Venise par Alexandre III, on lui laissa pour le moment l'exarchat et le comté de Bertinoro.

Les efforts de Conrad pour retenir ses possessions usurpées ne réussirent pas mieux que ceux de Markwald sur le côté nord-est des monts Apennins. Ce Conrad, que les patriotes arnaudistes du Capitole aidèrent puissamment dans la conquête de Val-di-Sacco et des villes de la Campanie, offrit de payer dix mille

(1) Hurter, t. 1, p. 117, 119.

livres d'abord, et ensuite un tribut annuel de cent livres et de deux cents lances, si le pape daignait, le reconnaissant comme son vassal, lui laisser les pays s'étendant de Radicofani à Ceprano, c'est-à-dire d'une extrémité des États à l'autre. Ces conditions, en somme, en un tel âge, étaient favorables; mais les peuples abhorraient si profondément le compère de Markwald, que le pape ne put les accepter. Voyant ses tentatives inutiles, Conrad se rendit à discrétion, jura sur les Évangiles, la croix et les reliques (à Narni, où Octavien, évêque d'Ostie, et Gérard, du titre de Saint-Adrien, s'étaient transportés pour recevoir sa soumission), de rester entièrement aux ordres du pontife ; il délia ses vassaux de leurs serments, leur enjoignit d'être fidèles au pontife, et rendit les forteresses de Rocca de Valdo, Rocca di Cese, Rocca d'Asisi : cette dernière fut presque immédiatement rasée par les habitants de la ville.

Ainsi, l'Église romaine recouvra le duché de Spolète, le comté d'Asisi, avec les diocèses de leur dépendance. Comme les lenteurs de Conrad inquiétaient, l'ordre du pape l'obligea à se retirer en Germanie. Le pape recouvra aussi Perusia-Eugubium, Tudertum, Civita-Castelli, avec leurs comtés, recevant le serment de fidélité de leurs citoyens, barons et châtelains. La forteresse du mont Sainte-Marie, dans laquelle Conrad (connu parmi le peuple sous le nom de Musca-in-Cervello) avait, sous le règne de son prédécesseur, incarcéré Octavien, évêque d'Ostie, lorsqu'il l'arrêta à son retour de Rome, fut entièrement démolie par l'ordre du pape, qui voulait que la postérité pût lire dans ses ruines le crime et son châtiment : *Ut esset demolitio hæc in titulum memoriæ sempiternæ.*

Après la fête des Apôtres, le pape vint à Rieti, dans le

but de visiter les États rendus à saint Pierre. On le reçut avec honneur, gratitude, allégresse indicibles. Il y dédia les églises de Saint-Éleuthère et de Saint-Jean-l'Évangéliste. Il s'avança de là vers Spolète, où il dédia l'église cathédrale. Une veine très-abondante d'eau, étant comme miraculeusement sortie des rochers sous les murs de la ville, fut nommée, en l'honneur de sa visite, la Fontaine du Pape. Il visita ensuite Pérouse, où il consacra l'autel de la basilique. Pendant sa villégiature à Ferentino, il érigea une fontaine, objet encore aujourd'hui de la reconnaissance des habitants. Il consacra à Tudertum l'autel de Saint-Fortunat, et offrit de riches ornements. Il établit le cardinal Grégoire, du titre de Sainte-Marie-in-Aquino, recteur du duché de Spolète et du comté d'Asisi; puis, par la voie d'Amelia, Orta, Civita-Castellana, il retourna vers sa capitale pour la fête de tous les Saints. Que de prodiges ne s'exécutèrent pas pendant ce voyage de quatre mois, pour l'amélioration du gouvernement des villes et des campagnes, sous la direction d'un génie organisateur comme celui d'Innocent!

Peu de temps après sa rentrée dans Rome, arrivèrent les envoyés de la ligue des villes toscanes, à l'exception de Pise et Gibeline, réunies pour se défendre mutuellement contre l'insupportable tyrannie des impérialistes. L'affaire se traita difficilement; mais enfin le pape sanctionna leur union. Il permit aux villes de la Toscane romaine, de Radecofani, au Tibre, de s'unir à la ligue, sauf les droits du saint-siége. Les confédérés nommèrent pour chaque cité des recteurs sous la conduite d'un prieur élu d'année en année. Tous les confédérés, chefs ou autres, jurèrent fidélité à l'union, se proposant de soutenir l'honneur du saint-siége, de défendre ses domaines et

de ne jamais reconnaître d'autre empereur que celui nommé par les pontifes (1).

Il dirigea ensuite ses efforts pour recouvrer Radecofani, Aquapendente, Montefiascone, et tout le territoire toscan, ce qu'il acheva non sans grand labeur. Il retira Aquapendente des mains des Viterbiens qui la pressaient par un siége vigoureux.

Les conditions proposées par ceux qui avaient usurpé les pays de la comtesse Mathilde ne lui paraissant point ce qu'elles devaient être, à l'exception de ce qu'il donna par investiture à l'évêque de Mantoue, il laissa le reste pour une plus favorable opportunité, attendu que les divisions de l'empire et les troubles du royaume de Sicile requéraient en ce moment toute sa sollicitude.

Il fit réparer et même ajouter aux vieilles fortifications de Rocca de Radecofani. Il reprit la Rocca-Cicergii (Monte-Circe), en tête des marais Pontins, sur Rolando Guidonis de Leculo, qui l'avait reçue par investiture d'Addo et Roberto Frajapane, quoiqu'ils la tinssent eux-mêmes comme lieutenants de l'Église. Il conserva entre ses propres mains Radecofani, Montefiascone, Orela; Gualdo et Cese, dans le duché de Spolète; Rocca-Anticuli, dans la Sabine; Sariano et Castro, dans la Campanie; Rocca-Cicergii-in-Maritima. Ricardo Conti, son frère, occupa Val-Montone fief du Latran, considéré par quelques-uns comme le Labicum des anciens.

Il fit attaquer et réduire à son obéissance deux barons, brigands fameux, Guido et Nicola, postés dans les châteaux forts de Rispanpini et Marta; ce dernier situé sur la frontière toscane, vers la mer, l'autre à peu de

(1) Hurter, *ubi sup.*

distance de là. Ces bandits infestaient toutes les grandes voies maritimes, depuis la haute Italie jusqu'à Rome, ravageant, pillant, assassinant sans remords. Les deux barons se rendirent à discrétion, promettant de réparer leurs excès; de livrer Vetralla, Petrognani; de garantir la sûreté des grandes routes; de maintenir la paix entre eux. Puis, ce qui valait mieux que les jurements de tels hommes, on leur enleva les forteresses, surtout celle de Marta, et on leur fit payer une somme de mille livres au coin de Sienne en gage de leur bonne conduite.

Le peuple de Narni continuant à attaquer Otricoli, malgré ses menaces de jeter sur eux l'interdit et de leur faire payer mille livres, il envoya contre lui une armée composée de ses vassaux et de troupes étrangères, contraignit les assaillants à réparer les dommages, à payer mille livres, plus deux cents livres aux citoyens d'Otricoli pour la réparation de leurs murs.

Une terrible guerre éclata dans la petite ville de Todi (Tudertum). Nobles et citoyens combattaient les uns contre les autres. Les premiers, sortant en corps de la ville, se fortifièrent dans leurs châteaux des environs et sur les diverses éminences du comté, puis de là firent la guerre aux citoyens en leur coupant les vivres, ravageant, pillant leurs vignobles et leurs moissons. On ne pouvait plus ni voyager dans le pays en sûreté ni cultiver en paix les champs abandonnés; meurtres, rapines, horribles mutilations changèrent cette infortunée plage en une solitude d'horreurs. Le pontife intervint, fit venir devant lui les deux partis, et parvint à les réconcilier. Les notaires apostoliques rédigèrent solennellement et à toujours les actes constatant leurs priviléges respectifs, et le pape établit entre eux une paix solide et durable. Il

concilia dans la même réunion les débats de l'archevêque de Ravenne et de la commune de Faenza touchant deux châteaux, l'un nommé castro Luci-Areoli, l'autre castro San-Potito. Il offrit une collection de riches vêtements à l'archevêque de Ravenne, alors réduit à la détresse.

Vers ce temps se révéla une secte qui ressemble beaucoup aux sociétés secrètes des temps modernes. « Le principe, dit Hurter, qui proclame chaque individu indépendant de toute autorité supérieure, est commun à toutes deux; le même esprit de haine contre les institutions sociales, surtout contre l'Église et ses ministres, les anime également; elles ne communiquent leurs secrets qu'après de longues épreuves, et seulement sous les serments les plus terribles de ne les révéler jamais, pas même aux plus proches parents. Dans les sociétés du moyen âge, comme dans les sociétés secrètes modernes, la foule ignore le nom des chefs, connu seulement par un petit nombre d'adeptes. La division est par provinces, dont chacune a son directoire, par lequel sont disséminés au loin les ordres des chefs, les signes cabalistiques et les mots d'ordre (1). »

Dans les Basques, en Navarre, en Aragon, par le contact et les rapports avec les Mahométans, dans l'Aquitaine et le Languedoc, où paraît avoir toujours régné un certain goût des vieilles mœurs païennes si corrompues, des deux côtés des Pyrénées, en un mot partout où la secte, en flattant le plaisir des châtelains, avait gagné de la force, elle ouvrit une guerre d'extermination contre tous ceux qui refusaient de participer à sa perversité. Les sectaires n'épargnaient ni âge ni sexe; ils paraissaient

(1) Hurter, I, 13.

surtout viser à la profanation des monastères et des églises, où ils se comportaient comme des idolâtres. En Lombardie, où la guerre schismatique si longtemps soutenue par l'empire contre la papauté avait retardé la guérison des désordres poursuivis par Hildebrand et ses successeurs, les sectaires formèrent également de nombreux prosélytes. Ils s'introduisirent en diverses contrées, sous différents noms, il est vrai, mais toujours avec le même but. Leur propagande marcha si vite et si loin, qu'après peu de temps ils se vantaient d'avoir pris pied en plus de mille villes, et de compter parmi leurs initiés des abbés et des chanoines d'églises cathédrales.

Le pape Innocent, sous le règne duquel éclata ouvertement cette conspiration du socialisme moyen âge, apprenant que ces propagandistes, sous le nom de Patareni, commençaient à infecter ses propres États, résolut de se transporter en personne à Viterbe, leur place principale, pour extirper le mal. Les missionnaires intrus, à cette nouvelle, désertèrent promptement la ville : le pape néanmoins s'y rendit, fit comparaître ceux qui avaient reçu ou encouragé les sectaires, les gourmanda sévèrement, exhorta les consuls et podestats à veiller à l'avenir plus strictement ; et, afin de remplir d'horreur l'esprit public pour des doctrines aussi subversives de l'ordre social, fit raser les maisons, résidences des sectaires. Mariotti, ennemi déclaré de la papauté, a constaté plus d'un trait de ressemblance entre les doctrines de ces sectaires et les socialistes de 1849 (1).

Pendant son séjour à Viterbe, Innocent tint une assemblée d'évêques, d'abbés, de comtes, de barons, de

(1) *Italie passée et présente*, vol. 1, p. 96; London, 1849.

podestats et consuls des États pontificaux. Il y reçut, le premier jour, le serment de fidélité de toute la noblesse laïque et des magistrats, et fit définir et reconnaître ses droits prérogatives de souverain. Il consacra le second jour à écouter les pétitions et les doléances, le troisième à prendre des mesures pour l'administration de la justice et l'établissement d'une paix solide. Dans un édit à ce sujet, le pontife dit : « Comtes, barons, podestats et consuls s'étant donc engagés devant nous, à rendre à tous, selon les lois, bonne et impartiale justice, nous ordonnons à tous nos sujets de vivre en vraie paix, de cesser les attaques d'individu à individu, de communauté à communauté, de personnes privées contre les sociétés, ou de celles-ci contre les autres. Nous exceptons de cette paix, les brigands, les proscrits vivant de brigandage et de rapine. Tous doivent au gardien du patrimoine de l'apôtre, aide et appui, pour arrêter et punir ces coupables. Si quelqu'un souffre une injure, qu'il ne tente pas de rendre la pareille. Il doit d'abord obtenir réparation du dommage causé. Si les parties ne s'accommodent, qu'on appelle alors au recteur du patrimoine de l'apôtre. » — Cet acte, plein de détails d'un grand intérêt historique, est daté de Viterbe, 1208, la dixième année du règne d'Innocent III.

Il visita ensuite Montefiascone, y resta douze jours et se fit jurer fidélité par le comte palatin Aldebrandino. Il vint ensuite à Toscanella, y demeura huit jours, puis se rendit à Corneto, où un nouveau palais avait été élevé pour le pontife près Saint-Nicolas. Innocent demeura là quelque temps pour régler les affaires de cette portion de ses États; de là il se dirigea vers Sutri par Rovertello, et revint à Rome.

Quelques esprits turbulents voyaient avec méconten-

tement s'affermir ce nouvel ordre de choses. L'or qu'ils faisaient payer au peuple pour sa soi-disant liberté, et qu'ils recueillaient dans leurs marchés avec les empereurs contre les papes, ne remplissait plus leurs coffres comme au temps de la confusion. Ils auraient voulu jouir d'un ascendant à peu près semblable à celui des licencieux bandits des camps prétoriens, accoutumés à vendre la pourpre au plus haut enchérisseur. Sentant alors que, si des habitudes d'ordre et de paix se répandaient dans les cœurs, leur commerce infâme allait cesser, ils résolurent de troubler de nouveau les eaux, pour pêcher plus à l'aise. C'est le mot de l'ancien historien.

Parmi eux figuraient Giovanni, Pier-Leone, Rainerii, et Giovanni Capocci. L'éloquence de ce dernier agissait vivement sur le peuple. Ils commencèrent donc à tonner contre le pape, disant : Il a dépouillé Rome, comme un épervier déplume un moineau; a repris la Sabine et les landes maritimes, si longtemps entre leurs mains ; s'est approprié le sénat, qui n'était plus celui du peuple romain, mais d'Innocent. Ces harangues excitèrent quelques mouvements partiels, mais ils découvrirent bientôt qu'ils ne pourraient jamais obtenir rien du pape Innocent par intimidation; car il paraissait résolu à souffrir toute espèce de persécution, plutôt que de faire jamais la moindre concession à des brigands audacieux, qui ne fomentaient le désordre que pour extorquer de l'argent. Ils ourdirent alors des trames secrètes ; et quoiqu'on ne dise pas qu'il ait existé des relations entre eux et les Patareni, on peut croire, non sans raison, qu'il s'en établit. Ils travaillèrent clandestinement, séduisant les simples, toujours aisément dupes, et recrutant leurs rangs d'ambitieux, ou d'envieux désappointés.

Ces cabaleurs agissaient activement depuis quelque temps, lorsqu'un incident, qu'ils saisirent avec avidité, leur donna l'espoir d'enfermer le pape dans un dilemme dont il ne pourrait sortir sans payer chèrement sa délivrance. Voici la nature de l'incident. Pour une cause inconnue à l'histoire, une guerre éclata entre Viterbe et la petite ville de Viterclano. Pressés par les forces supérieures de Viterbe, les habitants de Viterclano se virent contraints de sortir de leur ville avec armes et bagages, la laissant à la discrétion de leurs ennemis. Dans cette extrémité, les Viterclains, se rappelant qu'il existait une forte inimitié entre Rome et Viterbe, durant la domination du sénat, envoyèrent des ambassadeurs pour placer leur ville sous la protection de ce corps et du peuple romain, pourvu qu'ils les délivrassent des cruelles mains des Viterbiens. Voici notre affaire, s'écrièrent les conspirateurs : demandons que Viterclano soit à la fois placé sous la protection du sénat et du peuple romain; ou le pape consentira à prendre part à la guerre, ou il refusera. S'il prend le dernier parti, nous le compromettons avec le peuple ; s'il prend le premier, il perd Viterbe et le support de la ligne toscane : et ainsi nous faisons notre affaire dans les deux cas, car il y aura guerre : *et sic suscitabitur guerra.* Quoique les plus sages s'opposassent à cette marche, l'ancienne inimitié contre Viterbe était encore si violente, qu'en apprenant l'inutilité des remontrances papales aux Viterbiens pour lever le siége, un arrêt tonnant, dicté par Giovanni Capocci, lancé du haut du Capitole, proclama la ruine des Viterbiens, s'ils ne cessaient pas immédiatement les hostilités contre une ville protégée par le magnifique et redoutable peuple romain. Viterbe accepta le cartel. Ainsi tombèrent dans la fosse ceux mêmes qui

l'avaient creusée pour Innocent. Le peuple irrité était prêt à mettre en pièces Giovanni Capocci et ses complices, pour les avoir plongés dans une guerre où la défaite paraissait inévitable.

Les conspirateurs, se désespérant, ne trouvèrent pas de meilleur moyen de se tirer de ce mauvais pas qu'en recourant à Innocent lui-même. Mû, beaucoup moins par leurs prières que par pitié pour Viterclano, et par une juste indignation contre les Viterbiens, avertis par lui en vain, il envoya l'ordre à l'armée de la ligue, déjà campée à Orvieto, de se retirer, et prit des mesures efficaces pour assurer la délivrance de Viterclano et le châtiment de Viterbe. Alors les voix, qui tout à l'heure maudissaient le pontife, proclamaient ses louanges. Dans leurs triomphes sur le Capitole, ils déclarèrent que jamais leurs langues ne prononceraient plus une parole ennemie contre Innocent.

Mais bientôt, oublieux et ingrats, ils suscitèrent du tumulte contre Innocent, parce qu'il ne leur permettait pas de satisfaire leur vengeance contre les prisonniers pris dans une guerre dont l'issue glorieuse était certes l'œuvre du pape. Innocent protégea ces prisonniers contre la populace; et, quoique affectant des airs de sévérité envers eux, trouva moyen de les rendre à leurs familles et à leurs amis. Puis, pour mieux empêcher les criailleries des Romains, il força les Viterbiens, par une rigueur apparente, à rendre les portes de bronze de Saint-Pierre et autres ornements appartenant à la grande fontaine de la place de la basilique, qu'on disait avoir été enlevés par eux, lorsque Barberousse s'empara de la cité Léonine. Tout cela n'aboutit à rien. Giovanni Capocci, Pier-Leone, les Orsini et autres qui, dans l'heure du péril, se jetèrent aux pieds du pontife, reprenant leur orgueil

dans l'enthousiasme d'une victoire qu'ils devaient à lui seul, firent de cette délivrance des prisonniers une arme pour soulever le peuple contre le pontife. Ces commotions, cependant, restèrent assez insignifiantes et ne produisirent rien, sinon le sac et l'incendie de quelques maisons, des querelles, et de vaines harangues au Capitole sur la gloire et la liberté des anciens. Le génie ferme, la volonté de fer, la charité inépuisable d'Innocent surmontèrent tous les obstacles.

Ainsi, durant un pontificat pendant lequel se traitèrent les plus graves, les plus solennelles questions relatives au monde chrétien, avec un succès inconnu aux pontificats précédents et postérieurs, le patrimoine de Saint-Pierre ne fut pas seulement recouvré, d'une frontière à l'autre, mais son gouvernement organisé sur un pied qu'on n'avait pas encore connu depuis les premiers désordres qui précipitèrent l'empire carlovingien.

Au dedans de la ville, cette force active et irrésistible du pape, alliée avec une extrême bénignité, parvint à supprimer beaucoup d'abus.

L'avidité pour les procès, qui, quoique fortement comprimée par des pontifes tels qu'Innocent, se révélait de temps en temps pour la honte et le discrédit de l'auguste majesté de l'Église romaine, fut enfin entièrement éteinte par ce grand pape. Les comptoirs, placés probablement par les usuriers juifs sous la colonnade du Latran, et où on voyait des amas de monnaies de tout pays, des vases d'or, d'argent de toutes formes, des pierreries d'un grand prix, subirent par lui le même traitement qu'autrefois les marchands trafiquant dans le temple éprouvèrent de la part de son divin maître. Il siégeait trois fois la semaine dans un consistoire public avec ses cardinaux, administrant la justice, décidant les causes

qui lui étaient déférées de toutes les parties du monde, parlant avec une telle force et un tel savoir, que les hommes les plus savants et les plus habiles de cet âge accouraient de toutes les extrémités de la terre, pour entendre son éloquence, pour être instruits par sa sagesse; le feu divin qui semblait passer de sa poitrine dans celle de ses auditeurs les rendait plus purs de cœur et d'esprit (1). « C'est notre devoir, écrit-il à Richard Cœur-de-lion, de faire fleurir la religion dans l'Église de Dieu, de la protéger partout; c'est notre désir, pendant notre règne, que le service de Dieu augmente et grandisse. Ni la vie ni la mort ne pourront nous faire dévier de la justice, ou nous faire reculer dans la défense de nos droits. Vous savez que la charge qui nous est imposée, nous oblige à veiller sur les droits de tous : ni la faveur ni l'affection pour aucun être humain ne pourront nous détourner de cette voie. Nous sommes placé sur les peuples et les empires non par notre propre mérite, mais comme serviteur de Dieu. Donc, aimer d'un cœur pur et avec une conscience droite tous ceux qui sont dévoués et fidèles à l'Église de Dieu, et les défendre avec le bouclier du siége apostolique contre l'arrogance de tous les oppresseurs, voici notre ferme détermination. Mais lorsque, de la hauteur où nous sommes placé, nous contemplons la grandeur de nos fonctions souveraines, et, d'un autre côté, notre insuffisance à les remplir, nous sommes à l'abri du danger de placer toute espérance en nous seul. Nous sentons que nous ne sommes rien, sinon par les mérites de celui que nous représentons sur la terre. Si nous considérons les innombrables affaires et le soin de toutes les Églises,

(1) Innoc., l. 1, *ep.* 6, ap. Rohrb., l. 71, p. 24.

alors nous comprenons que notre propre désignation est celle que nous avons adoptée dans le salut de nos lettres : Serviteur des serviteurs de Dieu, responsable non-seulement pour sa propre personne, mais pour tous les enfants de la foi. Enfin, réfléchissant sur le poids de cette administration et la faiblesse de nos épaules, nous nous appliquons ce mot du prophète : « Je suis précipité au milieu de l'abîme, et les vagues me submergent. » Mais c'est la main du Seigneur qui nous a tiré de la poussière, pour nous placer sur ce trône, non-seulement au niveau des monarques, mais au-dessus d'eux pour dispenser sa justice.

Déviant de la coutume usitée dans ces âges éloignés, et même dans des temps comparativement modernes, par laquelle les souverains et les grands personnages étaient autorisés à séjourner, durant leurs voyages, dans des monastères, chez les évêques, ou leurs riches feudataires, le pape Innocent payait invariablement de ses deniers les frais de sa cour, pendant ses fréquents voyages et son séjour dans les diverses villes de ses États. Il faisait distribuer, outre ses propres revenus, le produit des riches offrandes que les grands personnages visitant Rome avaient coutume de déposer aux pieds du pontife. Ayant trouvé une forte somme dans le trésor, à son avénement, il en fit réserver une portion pour subvenir aux exigences imprévues, à peu près comme fit plus tard Sixte-Quint, qui plaça un trésor abondant dans le château Saint-Ange. Il distribua l'autre portion parmi les communautés nécessiteuses de Rome et des environs.

Semblable à son prédécesseur immédiat, il combla Rome de faveurs. N'étant encore que cardinal, il dépensa de grosses sommes pour la réparation et l'embellissement de son église titulaire. Peu de temps après

son élection, il entreprit activement la décoration de Saint-Pierre ; appela les premiers artistes du temps pour retoucher les anciennes peintures, ou en produire de nouvelles et peindre entièrement à neuf le toit de la tribune; il renouvela les décorations de saint Sixte. Clément III avait opéré la même chose dans le Latran. Le premier architecte du moyen âge digne d'être nommé dans les annales des beaux-arts est Marchione d'Arezzo. La première fois que nous le rencontrons au service du pape Innocent III, nous le voyons occupé à diverses constructions nouvelles à Rome; bâtissant un nouveau palais dans le Vatican, avec des départements distincts pour les diverses grandes charges de l'État; enveloppant l'ensemble de hautes et fortes murailles, flanquées de tours sur la porte d'entrée : le tout, selon le style alors à la mode. Le même architecte bâtit une haute tour de guerre, dans le forum de Nerva, qui, sous le nom de Torre dei Conti, dont sortait le pape Innocent, demeura pendant longtemps une merveille d'art. De tels lieux de refuge étaient indispensables pendant les commotions de Jean Capocci, ligué avec les Frangepani et les Orsini, dont la furie ne connaissait point de bornes. Cette construction souffrit tellement du tremblement de terre de 1349, qu'une portion tomba, et que le reste devint si peu sûr, qu'on en ordonna l'entière démolition sous le règne d'Urbain VIII.

Innocent passait ordinairement les mois d'été dans les petites villes, sans que toutefois les affaires en fussent interrompues. Un écrivain de ce temps, qui apprit le fait des Viterbiens, nous informe que pendant le séjour du pape il y avait dans leur ville, outre la cour, près de quarante mille étrangers (1). Il aimait beaucoup

(1) *Chron. Andrens.*, ap. Hurter, t. III, p. 429.

Anagni, et surtout Segni, sa ville natale. Son amitié pour l'évêque de Ferentino l'attirait souvent vers cette cité, où il bâtit une belle fontaine. Il passait aussi quelquefois l'été à Subiaco et à Velletri, dans lesquelles il bâtit et fonda diverses institutions, ce qui fit honorer et chérir, pendant de longues générations, le nom d'Innocent. Il érigea à ses frais l'hôpital di San-Spirito, attenant à Santa-Maria in Saxia, vis-à-vis Saint-Pierre, en partie le long du Tibre. L'historien ajoute que les résultats annoncent clairement de combien de bénéfices, rentes, trésors, ornements, livres, priviléges il le dota dans sa munificence et dans son zèle pour les étrangers et les malades. Étant à Anagni, il apprit que Rome, agitée périodiquement par des esprits inquiets, tels que Capocci et ses compères, commençait à souffrir de la famine. Il y retourna aussitôt ; et les trésors qu'il dépensa pour le soulagement des nécessiteux sont seulement connus de celui, dit son biographe, à qui rien ne demeure inconnu (1). Le nombre des secourus s'élevait journellement à 8,000, auxquels on faisait publiquement et abondamment une distribution de vivres. Il envoyait de l'argent à ceux d'un rang plus élevé, qui étaient tombés dans la détresse générale, et pendant tout ce temps il ne cessa point d'exhorter vivement les grands et les riches à soulager leurs frères. *Faciebat ergo famelicos refici, nudos vestiri, virgines pauperculas maritari, parvulos expositos nutriri.* Voici les occupations quotidiennes d'Innocent !

Un des derniers et des plus grands événements de son pontificat fut la tenue du quatrième concile œcuménique de Latran, en 1216. Il conçut ce projet dès le

(1) Fea. dis. criz., p. 572.

commencement de son pontificat, persuadé qu'aucun moyen ne serait plus efficace pour l'aider dans sa réforme des abus et pour l'augmentation de l'Église. Dès l'année 1214, il avait adressé ses lettres aux quatre points de l'univers; et de nouveau, lorsque le temps fixé arriva, on vit entrer dans Rome des dignitaires de toutes les parties du monde.

Les patriarches de Constantinople (car il existait alors une dispute au sujet de la succession), l'évêque de Jérusalem, l'évêque d'Ancherate, député par le patriarche d'Antioche pour le représenter, arrivèrent dès le 9 de novembre. Le patriarche d'Alexandrie, cruellement opprimé par les Sarrasins, ne put envoyer que son frère, diacre du patriarcat. Jonas, patriarche des maronites, qui abjura l'hérésie des monothélites sous le règne de Lucius III, vint avec empressement, désirant s'instruire dans la discipline de l'Église romaine. On y vit 72 primats et métropolitains, parmi lesquels le célèbre Rodrigues de Tolède, qui prononça un premier discours en latin, langue parlée alors par tous les savants; puis, pour en donner l'intelligence à ceux qui ne la connaissaient pas, fit des discours en allemand, en français, en espagnol : laissant ses auditeurs dans le doute s'ils devaient le plus admirer la sublimité de son génie ou la profondeur de son érudition. On invita l'archevêque de Tyr à exposer l'état des affaires de la terre sainte. Outre les 72 primats, on comptait 420 évêques. Un d'eux, l'évêque de Liége, porta, le premier jour des séances, un manteau d'écarlate comme comte; le second, un vêtement vert comme duc; ce ne fut que le troisième jour qu'il parut en costume épiscopal. On y comptait, en outre, 900 abbés et prieurs de différents ordres; enfin, presque tous les personnages distin-

gués à cette époque par leur science ou leur dignité.

La possession récente par les Latins de l'empire grec et de sa capitale, la glorieuse et décisive victoire de Toledo de las Navas gagnée sur les infidèles en Espagne (en partie par l'activité du pape), élevèrent à son plus haut degré l'enthousiasme des nations chrétiennes. Les arts et les lettres reçurent de toutes parts une nouvelle et admirable impulsion. Des merveilles opérées dans la réforme des mœurs parmi les chrétiens, et dans la diffusion de l'Évangile parmi les idolâtres, apparurent comme le fruit de deux nouveaux ordres religieux fondés par Dominique de Caleroga, et François d'Assise. L'abbé Ulric de Saint-Gall vint en qualité de plénipotentiaire de l'empereur Frédéric. Othon envoya aussi des députés pour veiller sur ses intérêts dans ce grand parlement de la chrétienté, où l'on vit également les ambassadeurs de l'empereur de Constantinople, des rois de France, d'Angleterre, d'Aragon, de Hongrie, de Chypre, et autres contrées. Le nombre total des assistants s'éleva à *deux mille deux cent vingt-trois*. « Rome catholique, dit Hurter (1), présenta un spectacle tel que ne l'avait jamais connu l'ancienne Rome dans toute sa puissance. »

Ainsi, un des plus grands pontifes, digne héritier des pensées et de l'énergie d'Hildebrand, put contempler autour de lui tous les chefs de sa génération, et leur transmettre, avec sa parole vive, ardente, ses vues sur les besoins, les intérêts de l'Église. Le discours prononcé par Innocent devant cette assemblée paraît inspiré par une claire, calme, et même joyeuse perspective de sa fin, approchant rapidement. Les grandes conceptions de son sublime génie sont menées à leur but avec

(1) Hurter, t. 3, p. 350.

une rare plénitude, une majesté, une variété, une richesse, une élégance qui rappellent beaucoup ce beau style qui, à cette époque, déployait sa magnificence dans les constructions gothiques. Les actes de ce concile de Latran, recueillis et divisés en soixante-douze chapitres, par ordre d'Innocent, se trouvent dans les grands recueils. Hurter, en résumant ses pensées sur cette partie du moyen âge, ajoute : «Il n'y a qu'un esprit superficiel, dédaignant les annales et les documents de ces siècles, ou un esprit aveuglé par la prétendue supériorité de notre époque, ou par une haine systématique, croyant pouvoir se servir des témoignages historiques contre la vérité elle-même, qui ose accuser les papes du moyen âge d'avoir favorisé l'ignorance. »

Plusieurs considérations dans l'économie de l'Église chrétienne, que la position d'Hurter l'empêchait de saisir correctement et d'exprimer dans son ouvrage, d'ailleurs admirable, ont été placées par Rohrbacher, avec son talent accoutumé, sous leur vrai point de vue. Quant à l'esprit d'Innocent III, à la grandeur de ses conceptions, à l'ardeur de son zèle et de sa charité, aux succès de ses entreprises pour le bien-être de ses États et de l'Église, quand on étudie les pontificats de ses successeurs, on est presque tenté de croire à ces anciennes idées de Pythagore, qui pensait que des esprits comme Homère continuaient d'âge en âge d'animer une série de grands hommes. En effet, c'est cette invariabilité des principes pour lesquels ils combattaient, et qui les guidaient dans toutes leurs entreprises, qui communiqua à la politique de chaque pape cette unité, ce serein pressentiment du triomphe qui la caractérisent d'une manière toute spéciale.

(1) Hurter, t. 3, p. 437.

CHAPITRE XXVI.

Les pontifes, promoteurs de la liberté dans les villes allemandes, en Italie, en France. — Les Hohenstauffen. — L'empereur Frédéric II athée. — Sa licence, ses blasphèmes. — Sentence de l'empereur athée et de ses adhérents. — Lettre de Grégoire IX relative à une guerre défensive. — Délire païen à Rome. — Brancaleone. — Ses cruautés. — Erreurs de Matthieu Paris touchant Innocent IV. — Extinction de la dynastie souabe. — Grégoire X en Angleterre. — Grégoire X et le prince Édouard en Palestine. — Efforts de Grégoire pour réconcilier les Guelfes et les Gibelins. — Pacification de l'Italie par Nicolas III. — Popularité de Boniface VIII. — Le grand jubilé de 1300. — Le Dante à Rome.

« Quatre papes, dit Michaud dans son *Histoire des Croisades* (1), différents de caractère, mais placés dans les mêmes circonstances, adoptèrent la même politique. Frédéric II, par ses cruautés, ses injustices, son ambition démesurée, donna trop souvent de justes motifs aux violentes mesures du saint-siége, dont il fut tour à tour le gardien, le champion et l'ennemi mortel. Comme ses prédécesseurs, il ne dissimula point son projet de rétablir l'empire des césars ; et sans l'influence des papes, il est vraisemblable que l'Europe aurait tombé sous le joug germanique. La politique des souverains pontifes tendit à provoquer la liberté dans les villes allemandes. Ils aidaient et encourageaient les petits États d'Allemagne dans l'affermissement de leur indépendance. Nous ne craignons pas d'ajouter que ce fut par les foudres du

(1) T. 4, p. 67, 6e éd.

Vatican que fut préservée la liberté des villes et États italiens, et même l'indépendance de la France. »

Tel est le jugement de Michaud, écrivain ouvertement hostile à la papauté, à l'égard de ce mémorable combat livré entre les pontifes d'un côté, et Frédéric II, petit-fils de Barberousse, de l'autre. Nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques, en passant, sur cette guerre, dont le but était de former une nouvelle ère dans l'histoire des États de Saint-Pierre, et même de toute l'Italie. Toutefois, pour des raisons que nous allons expliquer, nous ne traiterons que brièvement ce long et acharné combat.

La troisième guerre punique ne ressemble pas plus à la seconde, que ne se ressemblent entre elles les guerres livrées à la papauté par Frédéric I[er] et Frédéric II. Nous nous dispenserons, pour ce motif, d'entrer dans de longs détails. Les points de ressemblance entre ces conflits sont vraiment dignes de remarque.

D'abord, la cause de la guerre était identique. « L'ambition de Frédéric, dit le marquis de Villenueva, s'enflammait en rêvant une monarchie universelle, et visait à abattre la suprématie du siége de Rome. L'empereur ordonna à son chancelier de ne point donner d'autres titres aux monarques européens que celui de rois de province. Il s'intitulait lui-même : loi vivante (1). »

Malgré la duplicité et la perfidie bien connues de ce prince (ces traits, du reste, caractérisent la dynastie souabe depuis Henri IV jusqu'à son extinction), il se comporta cependant avec beaucoup de respect envers Honorius III, successeur d'Innocent en 1216, jusqu'à ce qu'il se fût assuré la couronne impériale. Il la reçut en 1220,

(1) *Hist. de saint Louis*, par M. le marquis de Villenueva, trad. franc., Paris, 1830, t. 1, p. 238.

au milieu des transports de la joie du peuple. Il ne jeta jamais le masque, jusqu'à ce que la mort d'Othon, empereur déposé, l'eût assuré contre toute appréhension d'un rival en Germanie. Il jura et promit solennellement d'être le champion du siége de Saint-Pierre, de marcher sur l'Orient, et de délivrer les chrétiens du joug des Sarrasins ou des Turcs. Au fond, néanmoins, Frédéric était athée : c'est le premier infidèle qui apparait sur le théâtre de l'histoire sous le déguisement d'un chrétien. Tandis qu'il jurait les mêmes serments que Charlemagne, il travaillait secrètement, avec activité, à se faire ce qu'avaient été les césars païens : l'autocrate et la déité de la terre. Nous avons de tout ceci des preuves évidentes et nombreuses. Le but vers lequel tendait Frédéric, encouragé par les flatteries des juristes de Roncaglia, fut poursuivi avec une ardeur encore plus vive, s'il est possible, par le second Frédéric, après un intervalle de soixante ans.

De l'autre côté, le but de la papauté dans cette crise ne différait nullement de celui des temps d'Adrien IV et d'Alexandre III. Les papes Honorius III, Grégoire IX, Innocent IV, Alexandre IV, Urbain IV, Clément IV, qui soutinrent la lutte avec une politique aussi ferme et uniforme que si le même esprit eût été incarné en eux, combattaient à la fois pour la liberté du siége de Saint-Pierre et la liberté civile. Leurs ennemis mêmes avouent, nous les avons entendus, que la liberté naquit et mûrit sous leurs auspices dans les cantons et les villes germaniques ; que, sans eux, les républiques italiennes seraient tombées sous la massue du fils de Barberousse ; et que, si les royaumes occidentaux ne furent pas réduits à l'état de petites provinces du despote teutonique, on le doit aux papes.

La ligue lombarde apporta absolument le même dévouement aux successeurs de saint Pierre, dans le second comme dans le premier conflit. Un triomphe final et chèrement acheté couronna le même héroïsme, la même invincible constance de cette confédération; tandis qu'une défaite plus humiliante et plus destructive que celle qui, au milieu des plaines de Lignano, abaissa son grand'père dans la poussière, rémunéra les féroces cruautés, la lâche perfidie des guerres de Frédéric II. Nous voyons rangés autour de lui les héritiers des chefs barbares, l'aristocratie féodale qui combattait avec Henri IV contre la réforme de saint Grégoire VII dans le premier cas, et dans le second pour les prétentions de Barberousse. On les connaît dans les annales de l'Italie sous le nom de faction gibeline. Il se rencontre aussi la plus frappante ressemblance entre les tentatives et les stratagèmes de toute sorte employés dans les deux guerres par les empereurs pour s'emparer de la personne des papes. Comme dans les jours d'Alexandre III, la faction arnaudiste dans Rome harasse les papes et exalte les successeurs de Néron et de Caligula, parce qu'elle les croit destinés à restaurer le Capitole. Lorsqu'ils traînèrent au pied de ce roc, où l'antiquité déifia Moloch sous différents titres, le carroccio des républicains milanais, que Frédéric (qui l'avait pris dans la bataille) leur présenta comme aux héritiers du grand peuple conquérant, ils tressaillirent comme si le monde entier allait retrouver ses anciennes destinées, c'est-à-dire, servir de nouveau, comme un abject esclave, à l'ambition sanguinaire, à l'orgueil et aux passions brutales des Romains. Frédéric joignit à l'offre du carroccio les vers suivants, copiés par Muratori d'après les Chroniques de Riobaldo et de Francesco Pipino :

....Ave, decus orbis, ave! victus tibi destinor, ave!
Curius ab augusto Frederico, cæsare justo.
Væ Mediolanum! jam sentis spernere vanum
Imperii vires, proprias tibi tollere vires.
Ergo triumphorum, urbs! potes memor esse priorum,
Quos tibi mittebant qui bella gerebant.

Ces vers stupides nous révèlent pleinement, que les césars souabes, et leurs alliés du Capitole romain, visaient à rétablir le despotisme universel, selon l'esprit des césars. Les Capitolins firent ériger un trophée en marbre avec la figure sculptée du carroccio. On l'a découvert en 1727, près la prison de Campidoglio, en déblayant quelques ruines. Comme dans les jours où Alexandre était proscrit, pour parler ainsi, par le premier Frédéric, le sceptre de Saint-Pierre, soit qu'on le tienne à Viterbe, ou à Anagni, en Italie, ou au delà des Alpes, possède toujours la même puissance au plus haut même de la persécution. Il déjoue par enchantement les plus fortes combinaisons des césars, et en fait retomber sur eux-mêmes les plus fatales conséquences.

Frédéric II, comme Frédéric I[er], assiégea Rome; ils eurent l'un et l'autre leurs alliés dans Rome. Frédéric II poussa Pierre Frangipani et Jean Cencio à exciter des révoltes contre Grégoire IX; mais ils échouèrent. Dans une des Vies d'Innocent IV, dans la collection du cardinal d'Aragon, on lit : « L'empereur détruisit et rasa les ouvrages extérieurs, les tours, les palais, les églises (1). » Il assiégea Viterbe, mais la sanglante défaite que lui firent essuyer les braves troupes de la ville et du pape réunies acheva d'abattre sa puissance.

Toutefois, il y a aussi quelques remarquables différences entre ces deux conflits. Le premier Frédéric

(1) *Vita Greg.*, ap. Rer. ital. Script., t. 3, p. 581, 582.

porta son pouvoir avec lui au delà des Alpes. Le second, grâce à la faveur des papes, s'éleva de la bassesse et de l'obscurité au plus haut point de la grandeur humaine. Barberousse n'abandonna jamais, et, beaucoup moins encore, ne blasphéma ou railla les mystères de la religion. Son petit-fils ne fit pas de même. Jean Villani, cité par Sismondi, nous apprend que Frédéric II se livra à une licence sans bornes, et vécut comme un disciple d'Épicure, parce qu'il ne croyait pas à l'existence d'une autre vie. Ce fut pour cette raison, ajoute-t-il, qu'il devint l'ennemi de la sainte Église. On l'entendit dire que Moïse, Mahomet, le Christ furent trois imposteurs; que les deux premiers finirent glorieusement, tandis que la mort ignominieuse du troisième fut la juste récompense de ses mérites. Il blasphémait quotidiennement les plus adorables sacrements. Il se vantait souvent, s'il pouvait décider les autres princes à secouer leur imbécile révérence pour le siége apostolique, de balayer de la face du monde toutes les impostures chrétiennes, pour y substituer une croyance et un code de morale plus parfaits. En un mot, Frédéric de Hohenstauffen est le premier anneau dans cette fatale chaîne d'infidèles, le malheur aussi bien que le scandale de l'humanité, qui voudraient par de fallacieux prétextes *libéraliser* le christianisme.

Ces traits se rencontrent dans toutes les pages contemporaines. Dans la grande assemblée qui représentait la chrétienté, on l'accusa et on le convainquit d'être épicurien et athée. Le lecteur peut s'instruire de ses droits à de pareils titres, en lisant les dissertations de Muratori, la vie originale de Grégoire IX, les actes du concile de Lyon dans Raynaldus. Des écrivains tels que Mariotti admettent la justesse de l'imputation. C'est

l'orgueil de cette classe d'écrivains, qu'il était non-seulement un infidèle sous le masque, mais encore un railleur déclaré. Les princes de sa cour et de son royaume attestent la vérité de ces accusations. Sa conduite entière le démontre : car nous le voyons en Orient, ligué avec les Sarrasins contre saint Louis et les chrétiens ; en Italie, environné par des gardes mameluks, protégeant le mahométisme et persécutant le christianisme, formant son cabinet d'hommes hostiles à la foi catholique, et traitant l'Église avec une férocité dont le preux Saladin lui-même aurait rougi. L'usage des poignards empoisonné est un des bienfaits introduits en Italie par les janissaires de Frédéric. Il brûla et noya des évêques, des prêtres, des moines, et autres ; il changea le Mont-Cassin en caserne, et son église en sérail pour ses Sarrasins.

Dans le combat avec le premier Frédéric, un peuple fonda en l'honneur d'Alexandre une ville, encore florissante aujourd'hui. Frédéric II fonda aussi une nouvelle cité, qu'il nomma Victoria. Sismondi, son admirateur, qui le défend contre les républiques papales d'Italie, nous informe de sa destinée (1). « Un jour, dit-il, le 18 février 1248, les citoyens de Parme (longtemps assiégés par Frédéric) prirent la hardie résolution, étant aidés par les Guelfes lombards ralliés à eux, de livrer un assaut à la nouvelle ville, bâtie à peu de distance de leurs murs, et appelée Victoria par anticipation de la ruine de Parme. Saisissant l'opportunité d'une chasse de l'empereur, ils assaillirent soudainement les murailles, s'en emparèrent, et mirent les Impériaux en déroute. Un grand nombre de Sarrasins furent tués dans la poursuite. Les morts s'élevèrent à deux mille, les prisonniers à

(1) Sismondi, t. 2, p. 54.

trois mille. On trouva de hauts personnages parmi les morts. Un des non moins remarquables était Taddeo de Suessa, qui soutint la cause de Frédéric malgré l'excommunication et la sentence de déposition du concile. Le carroccio des Crémonais fut pris. Les trésors de l'appartement impérial, contenant des monnaies, des joyaux, des vases précieux appartenant à l'empereur, tombèrent entre les mains des conquérants. Le butin monta à une somme au delà de toute estimation. La ville de Victoria fut livrée aux flammes, rasée, détruite : il n'en resta pas pierre sur pierre. » Les vainqueurs poussèrent vivement et immolèrent les fuyards jusque sur les rives du Taro ; l'empereur lui-même, revenant de sa chasse, fut rencontré et précipité dans la fuite générale.

Ce désastre brisa le pouvoir et apparemment le cœur de Frédéric II, car il ne se rallia jamais depuis ce moment jusqu'à ce qu'il rencontra son horrible mort. Ses affaires, dit Rohrbacher (1), et sa renommée allèrent de mal en pis. Son fils aîné, le roi Henri, mourut emprisonné par son père, laissant un fils qui fut massacré on ne sait par qui. Enzo, un de ses bâtards, qu'il avait créé roi de Sardaigne, périt dans une cage de fer, dans laquelle il vécut enfermé pendant vingt ans. Son gendre Ezzelino le Cruel, déchirant ses affreuses blessures de ses propres mains, mit fin à lui-même par une mort encore plus atroce que sa vie. Taddeo de Suessa tomba dans une mêlée, après avoir eu ses deux mains coupées. Le plus intime de ses ministres, celui qui composait ses manifestes pleins d'épithètes outrageantes, d'invectives amères contre les pontifes, Pierre de la Vigne, soupçonné d'avoir essayé d'empoisonner son maître impé-

(1) Rohrb., t. 18, l. 73, p. 355.

rial, fut condamné à avoir les yeux arrachés; et, comme Ezzelino, se détruisit lui-même dans un accès de rage. Peu de temps après, Frédéric finit ses jours, étouffé, dit-on, par Manfredi, un de ses fils bâtards. Conrad, son légitime héritier, fut empoisonné dans sa vingt-sixième année, comme on l'assure, par le même Manfredi. Manfredi lui-même succomba avec tous ses rêves ambitieux sur un champ de désastreuse bataille; et dans le sang de Conradin, le dernier rejeton de la dynastie souabe, conduit à l'échafaud à la fleur de l'âge, s'éteignit un empire antichrétien (visant au moins à une réaction en faveur de la domination païenne), et fit place à une autre dynastie suivant des principes entièrement opposés, fondée par Rodolphe de Habsbourg, dynastie régnante encore, et ravivant en ce moment son énergie primitive pour s'élancer en avant dans une nouvelle et vaste carrière.

L'extrait suivant d'une lettre de Grégoire IX, datée du 29 mai 1230, donnera une idée de l'esprit dans lequel les papes dirigeaient cette guerre de défense personnelle. Elle était adressée au cardinal Pelagius, légat à l'armée d'Italie : « C'est la volonté de Dieu que, pour préserver la liberté de l'Église, l'humilité ne nous empêche point de la défendre par les armes, pourvu que cette défense ne dépasse point les bornes de l'humanité. Il suit de là que le défenseur de la liberté ecclésiastique ne doit recourir que rarement et avec regret à d'autres armes que les spirituelles contre les tyrans persécuteurs de l'Église; qu'il doit ne désirer ni le sang ni les dépouilles, et chercher plutôt à ramener l'égaré dans le droit chemin et à lui garder sa propre liberté. Il est indigne d'une armée du Christ, comme, à notre grande douleur, nous avons appris qu'il était récemment arrivé, de mettre à mort ceux dont on peut conserver la vie, et

de défigurer les images du Créateur. Ah ! mon frère, il ne convient point à celui dont l'office est de rappeler dans le sein de l'Église leur mère, les enfants déserteurs, de les irriter en se réjouissant à la vue de leurs souffrances et de leur sang.

« L'Église, qui étend sa protection même sur les criminels pour les sauver de la mort, doit être bien loin de les mutiler ou de les tuer. Pour ces motifs, nous vous commandons de préserver de toute injure ceux qui tomberont entre les mains de nos troupes, et de les traiter de façon qu'ils puissent se réjouir d'avoir changé un état de licence coupable contre celui de la captivité chrétienne. Vous ordonnerez aux chefs de ne plus user à l'avenir d'aucunes violences, sous peine d'encourir notre indignation, et de subir une amende selon qu'il nous paraîtra convenable. »

Le lecteur pourra voir si c'étaient de vaines instructions, par les aveux d'un des plus violents ennemis de la papauté. « Il s'est vu un jour, dit Mariotti, où les pontifes de Rome, pour leur propre sécurité, protégèrent les intérêts de l'Italie ; où leurs légats se jetèrent au milieu des plus terribles combats, prêchant la trêve de la croix ; où un Jean de Vicence, légat de Grégoire IX, un moine inspiré de l'ordre dominicain, un prophète, un législateur, assembla par la force de sa parole les représentants des villes de Romagne et de Lombardie, pour aviser à une réconciliation générale dans les plaines de Paquara ; où quatre mille hommes, Guelfes et Gibelins, conduits par leurs seigneurs, évêques, magistrats, s'agenouillèrent aux pieds du moine, abjurant leurs inimitiés et jurant une amitié qui ne devait, hélas! durer que peu de mois. (1) »

(1) Mariotti, *Italie passée et présente*, vol. II, p. 95.

Ce ne fut pas par la faute des papes, mais de Frédéric et de ses féroces partisans, comme Ezzelino, Pelavicini, Brancaleone, que la paix ne put subsister. Grégoire IX joua noblement son rôle, et on répondit noblement à ses ordres; mais ce qui est écrit : « Il n'y a point de paix pour les méchants » devait s'accomplir d'une manière terrible et mémorable dans la personne de Frédéric et de sa dynastie.

Grégoire IX, au temps même où Rome jouissait de la paix, préférait aller de ville en ville, transportant sa cour quelquefois à Assisi, quelquefois à Pérouse, tantôt à Spolète, tantôt à Rieti ou à Terni, souvent à Viterbe, une fois à Bida, jamais à Foligno, « nid de traîtres. » Nous le rencontrons à Subiaco, d'où, traversant les montagnes et les bois, il se rend à Anagni, sa ville natale; car Grégoire sortait de la même famille qu'Innocent III, des Conti de Segni. Anagni fut un séjour de délices pour lui, comme pour les autres papes ses successeurs, pendant ces siècles. Il y reçut une visite de Frédéric, lorsque celui-ci gardait encore les apparences. Tandis que son armée campait dans le Val di Sacco, autour de la fontaine de Sala, l'empereur monta à Anagni et se jeta aux pieds du pontife, qui le reçut avec le baiser de paix. Ils conversèrent pendant quelque temps. L'empereur se retira au palais de la cathédrale, où l'on avait préparé ses appartements. Le lendemain, il s'assit au banquet papal avec une suite brillante; fut admis à une audience publique, ensuite à une longue entrevue particulière, et retourna à son camp.

Ceci arriva en automne, vers le commencement de cette saison. Aux approches de l'hiver, le pape revint à Rome, qui lui ouvrit ses portes avec joie. Il ajouta plusieurs hautes tours au palais de Latran, et bâtit un ma-

gnifique palais pour les pauvres : *et palatium nobile pro pauperum usibus*. Il combla les Romains de bienfaits.

« Mais les perfides inspirations de l'ancien ennemi, continue l'ancien biographe, qui, chassé par une porte, cherche à rentrer par l'autre, poussa à la révolte les Perugini, jusqu'alors fils bien-aimés de l'Église. Il s'éleva un combat si cruel entre les nobles et le peuple, que les nobles étant expulsés, on ne voyait que guerre, dans laquelle la main du père harcelait le fils, celle des enfants leurs propres parents ; le voisin attaquait son voisin avec furie ; le sang des frères rougissait les murailles (1). Des maisons jadis heureuses croulaient en ruine ; on coupait les vignes et les arbres fruitiers ; le feu et le glaive sévissaient au dehors, au dedans la famine. Tournant l'épée contre son propre sein, Pérouse travaillait à sa destruction. Mû de compassion, Grégoire envoya en avant le cardinal Jean de Colonna ; et, au commencement de l'été, s'y transporta lui-même pour pacifier et consoler, pour ramener les exilés, secourir les affligés, placer le baume de la sympathie dans ces cœurs aigris, en un mot pour se faire tout à tous. Afin de consolider l'œuvre de la réconciliation, il fit échanger des gages d'amitié et de paix entre les deux partis, donna libéralement neuf mille livres pour réparer les dommages causés par la bataille, prêta en outre sur un pied facile trois mille autres livres, et fixa sa cour pendant vingt-deux mois à Pérouse : source d'avantages si grands, qu'ils ne peuvent être appréciés que par les villes qui en ont joui. »

Cette dernière remarque nous explique bien clairement le passage suivant de Matthieu Paris, écrivain plein d'aigreur contre les papes.

(1) *Rer. ital. Script.*, t. 3, p. 577.

« En ce temps, dit-il en parlant d'Innocent IV, successeur de Grégoire, le pape séjournant depuis quelque temps à Assisi, il vint une ambassade solennelle des Romains et du sénateur Brancaleone, avec mission de faire retourner le pape sans délai dans la ville dont il était le pontife souverain. Les Romains ajoutèrent qu'ils s'étonnaient de le voir errer de place en place, comme un vagabond et un proscrit, pour recueillir de l'argent, délaissant Rome, son siége pontifical, et son troupeau, dont il devra cependant rendre un compte sévère au souverain juge. »

Les zélés du Capitole oublièrent de parler de l'antipape, intronisé à l'instigation de Frédéric, afin que sous ce rapport (si remarquable dans la persécution de Barberousse) il ne manquât rien au parallèle. Nous laissons à l'admirateur des principes opposés à ceux du Vatican de nous dire le sort du souverain pontife du Capitole, tenu par la faction régnante dans un rigide esclavage. « Le seul but, dit Sismondi, auquel il (l'antipape) aspirait, était sa propre liberté et celle de ses prêtres. Il avait raison de redouter la juridiction du sénateur : ce dernier, attaquant ses ennemis à la tête de ses adhérents, assiégeant, démolissant leurs maisons et leurs tours, ressemblait bien plus à un chef de faction qu'à un juge. » Les Romains de la noblesse convertirent leurs habitations en forteresses; d'autres s'emparèrent des monuments impérissables qui rappelaient les époques les plus renommées de l'histoire romaine, et changèrent en châteaux forts les tombes des héros, d'où ils bravaient l'autorité du pontife, le pouvoir du sénateur et les fureurs populaires.

Sismondi, citant Matthieu Paris, ajoute : « Le sénateur (qui, semblable au dictateur éphémère de notre temps,

était étranger et pouvait être nommé un terroriste de profession), le sénateur Brancaleone et le peuple signifièrent aux habitants d'Assisi de ne plus recevoir dans leurs murs un pape qui prenait sa désignation non de Perugia, ou Anagni, mais de Rome ; ils leur intimèrent de l'expulser, sous peine de voir leur territoire ravagé. »

« Innocent comprit alors, conclut ce père Gavazzi du treizième siècle, que son refus de retourner à Rome attirerait sur Assisi la même ruine dont Ostie, Porto, Tusculum, Alba, Sabina, et en dernier lieu Tivoli, étaient tombées victimes sous les coups des Romains en furie. » Il aurait pu ajouter que, sans l'intervention du pape Innocent IV, Terracine eût éprouvé la même destinée.

« C'était ainsi, dit Gibbon (1), que la féroce hostilité des Romains renversa successivement les siéges des cardinaux-évêques, Porto, Ostie, Albano, Tusculum, Preneste, Tivoli. » Que ceux qui trouvent dans la domination papale la cause de la solitude de la Campagne romaine réfléchissent sur les paroles par lesquelles Gibbon, autant incliné à exalter les restaurateurs du Capitole païen qu'à calomnier les papes, conclut ce tableau : « De ces cités (rebâties, comme nous avons vu, par les papes, et ainsi ruinées par les héros du Capitole), Porto et Ostie, les deux clefs du Tibre, sont encore vides et désertes. Les rives marécageuses et malsaines sont peuplées de troupeaux de buffles, et la rivière est perdue pour toute entreprise de navigation ou de commerce. »

Tel fut le sort des villes voisines pendant cet accès de délire païen, dans lequel les arnaudistes du Capitole renouvelèrent des tragédies telles que celle de Tusculum

(1) Gibbon, ch. 62, p. 351.

par Brancaleone, qui vint des écoles de Bologne avec la même manie qui, dans un âge postérieur, agita le cerveau de Rienzi. Sismondi nous racontera les destinées de Rome sous ce second Arnaud, ce nouveau législateur et apôtre de la liberté.

« L'administration de Brancaleone, dit Sismondi, se signala (on a dit la même chose de celle de Mazzini) par une sévérité terrible (1). Il ne pardonnait jamais. Toute demeure particulière, toute forteresse donnant refuge à un fugitif, étaient rasées. Il condamna plusieurs nobles à être pendus aux croisées de leurs palais, et la tranquillité ne fut rétablie dans Rome qu'au prix du plus illustre sang de cette capitale. »

Ces priviléges sont l'apanage admirable des héros et des réformateurs républicains. Sous ce rapport, Brancaleone, monstre d'injustice et de cruauté, mérite bien des lauriers tels qu'en distribuent des historiens de l'école de Sismondi.

Brancaleone fit tous ses efforts pour *empêcher le retour* du pape à Rome. Mais ses stratagèmes pervers échouèrent, et Innocent, conduit par Dieu, rentra heureusement dans sa capitale (2). Brancaleone ne fit point exception à la règle générale. Comme Arnaud et Corosami venus avant, comme Rienzi venu après, sa grande tentative de réaction païenne le précipita lui-même dans le malheur; car, après quelques mois, il descendit de son trône ensanglanté sur la colline triomphale au fond d'un sombre donjon.

Matthieu Paris représente le pape Innocent IV tremblant devant les menaces de Brancaleone et de ses zélés *paroissiens*, étonnés de voir errer le pontife d'une ville

(1) *Hist. des rép.*, t. 2, p. 95.
(2) *Vita Inn.*, ubi sup., p. 592.

à l'autre, comme un proscrit, au lieu de rester à Rome pour y surveiller son troupeau. « Il entra dans Rome, dit-il, moins de bonne volonté que par force et tout tremblant (1) ! Néanmoins, conformément aux ordres donnés par le sénateur, il y fut honorablement reçu. »

Le lecteur pourra juger quel motif aurait pu faire trembler le pape Innocent IV devant Brancaleone et les Romains, et quelle valeur on doit donner à des assertions reposant sur la seule autorité de Matthieu Paris, d'après le récit fait par Sismondi du retour du pape d'au delà des Alpes, après la défaite et la mort du dernier des persécuteurs impériaux, du dernier au moins jusqu'à nos jours (2).

« Innocent quitta Lyon dès le commencement du printemps et s'achemina vers l'Italie. Il se rendit d'abord à Gènes, sa patrie, où il fut reçu avec enthousiasme, et où il trouva rassemblés les députés de presque toutes les villes de la Lombardie. Ils étaient venus au-devant de lui, pour le presser d'honorer de sa présence chacune de ces cités à son tour. Les Pisans eux-mêmes, qui de tout temps s'étaient montrés les plus fidèles partisans de la maison de Souabe, avaient aussi envoyé à Gênes un moine dominicain, pour entamer des négociations. La marche d'Innocent au travers de la Lombardie parut une suite de triomphes : les Guelfes accouraient en foule au-devant de lui ; ils formaient pour lui des gardes d'honneur qui équivalaient presque à des armées...... Les Milanais ressentaient l'enthousiasme le plus vif pour le pontife : la ville entière, avec tous ses habitants, parut se porter au-devant de lui : deux cent mille personnes occupaient les dix derniers milles de la route, qu'il de-

(1) Matth. Paris, *Hist. Angliæ*, an. 1254, p. 757.
(2) Sismondi, *Hist. des rép.*, vol. 2, p. 74.

vait parcourir avant d'arriver. On inventa, pour lui faire honneur, une machine nouvelle, sur laquelle il fit son entrée à Milan; elle était recouverte de draps de soie, et soutenue sur les épaules des premiers gentilshommes: c'est le baldaquin, employé dès lors dans toutes les cérémonies religieuses.

Les Milanais retinrent le pape pendant plus de deux mois dans leur ville; ils lui déférèrent le droit de nommer leur podestat pour l'année, et ils reçurent de lui des indulgences et des grâces spirituelles, en échange des honneurs dont ils l'accablaient.

Le pape reçut les mêmes hommages à Brescia, Mantoue, Ferrare, Bologne, Pérouse. Il ne paraît pas, malgré la réprimande et les menaces de Brancaleone, qu'il ait favorisé Rome de plus d'une visite de passage. Il se retira quelque temps à Anagni, et de là à Naples et au midi de l'Italie, où il termina sa carrière. « Innocent IV, ajoute Sismondi, avait régné onze ans et cinq mois; et si la gloire d'un pape peut se mesurer, comme celle d'un conquérant, par l'humiliation et les souffrances de ses ennemis, aucun des successeurs de saint Pierre n'eut jamais un règne plus glorieux. Dans le concile de Lyon, Innocent porta une sentence de condamnation contre un puissant monarque; il le déposa du trône, arma contre lui ses sujets et ses alliés : il le vit mourir, lui et ses enfants, après des défaites humiliantes. Il parcourut en triomphe l'Italie, qu'il parut avoir reconquise sur l'empereur, il s'empara de tout le royaume de Naples, et par là éleva l'État de l'Église au plus haut degré de puissance où il soit jamais parvenu. »

On peut dire qu'avec la dynastie souabe, autant que le comporte son effective intervention dans les affaires d'Italie et de la papauté, s'éteignit l'institution de

Léon III et de Charlemagne. Elle avait rempli le but de ses fondateurs, soit en une manière, soit en une autre, sous les empereurs carlovingiens et la première des dynasties teutoniques. Mais à dater de Henri IV, les choses changèrent entièrement de face. Alors qu'il devint manifeste, par les prétentions de Barberousse et de son petit-fils Frédéric II, que le but de l'empire n'était pas de défendre, mais d'assujettir l'Église; non pas d'étendre le royaume du Christ, mais de reconstruire l'empire païen, il était naturel que les papes ne se sentissent que peu portés à ajouter un nouvel anneau à ces séries de dynasties, qui successivement avaient été vues disparaissant dans l'abîme de l'oubli. C'est pourquoi ils ne choisirent aucun successeur au dernier des Hohenstauffen, pendant trente ans; puis, à la fin de cette période, ils résolurent (les événements ont prouvé que c'était une sage décision) de faire revivre l'empire, dans la personne de Rodolphe de Habsbourg. Son descendant, avec la perspective d'une vie entière devant lui, et avec une opportunité admirable d'opérer de grandes choses, tient encore aujourd'hui le sceptre. Nous laisserons un peu plus loin Sismondi nous raconter lui-même en quelles circonstances Grégoire X choisit Rodolphe.

Ce fut à Ptolémaïs, aujourd'hui Saint-Jean-d'Acre, dans la terre sainte, qu'on apprit à Teobaldo des Visconti, issu de Plaisance, qu'après un conclave très-long, et en butte aux nombreuses intrigues de Charles d'Anjou, les cardinaux assemblés à Viterbe l'avaient unanimement élu pour occuper la chaire de Saint-Pierre.

Remarquable par sa vertu et par un amour extraordinaire de l'étude, dès sa jeúnesse, Teobaldo, ayant entendu vanter les mérites de Giacomo Pecoraria, cardinal-évêque

de Palestrina, résolu d'aller contempler un saint vivant; découvrant que la renommée n'avait point exagéré, et qu'il ne manquait rien aux vertus réelles du cardinal, il demanda, avec succès, d'être admis à son service, et eut le bonheur de l'accompagner dans sa légation au delà des Alpes, en 1239. Le jeune Visconti devint successivement chanoine de Lyon, archidiacre de Liége; mais refusa la mitre de Plaisance, sa patrie, que lui offrit Innocent IV.

L'archevêque de Lyon, désireux d'avoir près de lui un homme versé dans la connaissance de l'étiquette de Rome, retint Teobaldo : car Lyon était alors pour devenir la résidence de la cour papale. De Lyon, après la clôture du concile œcuménique tenu en cette ville par Innocent IV, Teobaldo se transporta à l'université de Paris, pour s'y perfectionner dans les études. Saint Louis l'honora singulièrement, de sorte que les courtisans s'étonnaient de voir un ecclésiastique sans rang et peu connu obtenir une telle faveur de la part d'un si grand roi, qui, sachant mieux qu'eux apprécier les hommes, découvrait ce qu'il y avait de grand, de saint, d'ardent dans l'âme du jeune Teobaldo.

Vers ce temps, le cardinal-légat Ottobone, allant en Angleterre dans le but de rétablir la paix entre le roi et les barons, prit avec lui l'archidiacre Teobaldo, considéré déjà comme un excellent pacificateur, doué de ces paroles suaves qui apaisent les cœurs. A son retour d'Angleterre, l'enthousiasme et les préparatifs pour la croisade de saint Louis étaient à leur plus haut point. Teobaldo, regardant comme un devoir de ne pas laisser aux personnes laïques seules les fatigues et les dangers des croisades, prit aussi la croix pour aller en Palestine. Le onclave de Viterbe l'élut le 1er septembre 1271, et le 27

du même mois, la galère, porteur du message des cardinaux, jeta l'ancre dans le port de Ptolémaïs. Le mont Carmel tressaillit. Du Liban à l'Égypte, la douce rosée de l'espérance parut descendre des cieux dans tous les cœurs, avec la nouvelle que l'ami courageux de Jérusalem et de la terre sainte était maintenant pape sous le nom de Grégoire X. Mais, quoiqu'un espoir certain de prompt secours semblât gonfler les voiles des galères prêtes et comme impatientes de reporter le pontife aux rives du monde de la chevalerie chrétienne, la scène des adieux à la Palestine et aux compagnons de tant de combats, pour la foi et l'amour du Christ, fut pleine de regrets. Le prince Édouard d'Angleterre, sa sœur Béatrice, comtesse de Bretagne, liés intimement au père Teobaldo, ressentirent une vive émotion. « Si je t'oublie jamais, ô Jérusalem, que ma main droite se dessèche : si je ne te place toujours en tête de mes réjouissances, que ma langue s'attache à mon palais. » Telle était l'apostrophe inspirée, par laquelle Grégoire X termina son discours d'adieu. Sa conduite postérieure démontra que son cœur (comme celui du Psalmiste) était sur ses lèvres, lorsqu'il prononçait ces saintes paroles.

Le prince Édouard pourvut lui-même à toutes les nécessités du voyage du pontife, qui mit à la voile vers le milieu de l'hiver. L'empereur byzantin, Michel Paléologue, reprocha au pape de ne pas passer par Constantinople, où une réception magnifique l'attendait. Après une traversée heureuse, Grégoire arriva à Brindes le 1er janvier 1272, à la grande joie de toute l'Italie.

Charles d'Anjou, qui depuis la chute des Hohenstauffen portait la couronne de Sicile comme feudataire de Saint-Pierre, alla au-devant de Grégoire à Bénévent et

l'accompagna dans sa marche à travers son royaume, remplissant cet office que nous avons vu exigé par Adrien IV des mains du plus fier empereur souabe. A Ceprano, frontière des États, il trouva une députation du sacré collége. Les députés romains le prièrent de venir directement à Rome ; mais, comme Grégoire désirait envoyer un secours immédiat à ses compagnons d'outre-mer, il se dirigea sur Viterbe, où la cour de Rome et les cardinaux résidaient encore. Sans se donner un seul jour de repos, et sans s'occuper d'aucune autre affaire, il consacra une quinzaine entière à l'organisation de l'assistance promise. Pise, Gênes, Marseille, Venise lui fournirent chacune une galère armée ; le cardinal Rollo, évêque d'Albano, mort à Tunis ; Richard de Cornwall, élu roi des Romains et beaucoup d'autres lui donnèrent des trésors ; et enfin, après des efforts inouïs, il put faire mettre à la voile pour le Levant une flotte bien munie, équipée de tout ce qui était nécessaire pour alléger les privations et fortifier la position des chrétiens en Palestine. Non content de cela, il envoya en France l'archevêque de Corinthe, avec des lettres à Philippe le Hardi, dans lesquelles, après avoir exprimé son admiration pour saint Louis, mort récemment, et l'avoir exhorté à le prendre pour modèle, le pontife disait en parlant de la terre sainte : «Lorsque nous y étions, nous avons recueilli les avis de l'armée chrétienne, des templiers, des chevaliers de Saint-Jean et des seigneurs de la contrée. Dès notre arrivée ici, nous avons consulté nos frères les cardinaux : tous s'accordent à dire qu'il est indispensable, quand se prépare un grand armement, d'envoyer des renforts en troupes et en galères. Le 27 de mars, qui dans cette année 1278 tombait un dimanche, saint Grégoire X fut consacré dans Saint-Pierre, et de

là conduit avec la pompe accoutumée au Latran. Le roi de Sicile, Charles, lui fit l'office d'écuyer et le servit à table avant de s'asseoir lui-même à côté du pontife. En cette circonstance Charles renouvela aussi son serment de fidélité et rendit hommage pour la couronne de Sicile.

Deux jours après, selon l'ancienne coutume, les lettres encycliques du pape annoncèrent aux églises de l'univers son avénement au trône ; puis suivirent immédiatement d'autres missives convoquant un concile général pour mettre fin au schisme grec, venir en aide à la chrétienté souffrante de l'Orient, et enfin opérer une réforme dans l'Église. Il fixa le concile pour l'année 1274, à Lyon, et employa les deux années intermédiaires à calmer les dissensions qui déchiraient les esprits, et à former de la chrétienté un corps compacte, un pouvoir auquel aucune force infidèle ne pourrait résister.

Les républiques maritimes, dont il devait le plus espérer, avaient largement besoin de son intervention pour les défendre contre l'ambition de Charles de Sicile, et les induire à faire la paix entre elles : les Guelfes, au nom de l'Eglise, agitaient la ville de Pise; Gênes était en guerre ouverte avec Venise et avec Charles; Bologne enfin attaquait Venise. Le pontife s'appliquant à calmer tous ces orages, entra le 18 de juin 1273 à Florence, accompagné par le roi Charles et par Balduin II, empereurs latins d'Orient. Il y trouva les Gibelins, abaissés dans la poussière par le triomphe complet des Guelfes. Les Siennois avaient essuyé une défaite totale avec la perte de leur général Provenzano Salvani, dans la bataille de Colle-de-Val d'Elsa, en 1269. Bientôt après, les Florentins victorieux les

contraignirent d'entrer dans la ligue guelfe pour rappeler les Guelfes de Sienne alors en exil, et précipitèrent les Gibelins, jusqu'alors au sommet de la roue. Les Pisans n'avaient été guère moins malheureux, ayant subi à Paggibonzi un désastreux échec qui leur fit désirer anxieusement la paix. Dans ces deux villes, aussi bien que dans Florence, l'esprit de parti continuait toujours de sévir avec une violence croissante. Habitués à gouverner, l'humiliation de la défaite était trop insupportable aux Gibelins, qui conséquemment tinrent dans une perpétuelle commotion les républiques qui les avaient jetés en exil. Le pape envoya un légat à Pise pour réconcilier cette ville (force principale du pouvoir gibelin) avec le saint-siége. Il fit ensuite réunir les Florentins dans une grande assemblée sur les bords de l'Arno, convoqua en sa présence les commissaires des Guelfes et des Gibelins, effectua une réconciliation confirmée par un traité solennel devant les deux monarques présents, obtint que les Gibelins retournassent à leur patrie et rentrassent dans la jouissance de leurs propriétés et de leurs priviléges, à Sienne et à Florence ; il prit des otages des deux parts pour garantir l'accomplissement des conditions, et menaça d'anathème quiconque les enfreindrait.

Après avoir décrit les secrètes manœuvres de Charles pour annihiler ces efforts du pontife, dans l'espoir de réduire peu à peu toute l'Italie sous son sceptre, Sismondi (1) ajoute : « Le pape n'avait que peu de motifs d'être content de Charles d'Anjou. Loin de favoriser son ambition, ou d'augmenter son influence, déjà trop grande pour être compatible avec la liberté de l'Église,

(1) Sism., *Hist. des rép. ital.*, t. 2, p. 233.

le pape résolut, afin de frustrer ses plans d'usurpation, de donner un empereur à l'Occident, et de reconnaître Michel Paléologue comme empereur d'Orient. »

Dans le second concile œcuménique de Lyon, célébré en l'année 1274, deux actes importants s'accomplirent : les Grecs se réconcilièrent à l'Église latine; les ambassadeurs de Rodolphe, comte de Habsbourg, élu roi des Romains, à la suggestion de Grégoire, se présentèrent devant le pontife, présidant le concile, pour prêter, au nom de l'empereur élu, les serments prescrits par le rituel romain, et promettre que Rodolphe viendrait les renouveler en personne et recevoir l'onction et le diadème impérial.

Comme l'occasion de cet acte pouvait être longtemps ajournée (en effet, elle ne vint jamais), on décida que saint Grégoire et Rodolphe auraient une entrevue pour le bien commun avant le départ du pontife. Il partit de Lyon pour Beaucaire, de là pour Lausanne, où l'entrevue eut lieu entre lui et l'empereur, au jour de saint Luc évangéliste, le 18 octobre 1275. Outre un magnifique cortége de princes et de margraves, l'empereur élu avait amené avec lui la reine, son épouse, et ses nombreux enfants. Deux jours après leur première entrevue, le roi Rodolphe fit serment, dans la forme usuelle, au pontife, de conserver tous les droits de la souveraineté temporelle du siége apostolique dans leur plénitude, en présence de sept cardinaux, entre lesquels Piero di Tarento, alors évêque d'Ostie, devenu depuis Innocent V; et Ottobone des Fieschi, du titre de Saint-Adrien, depuis Adrien V : cinq archevêques et onze évêques : beaucoup de princes, parmi lesquels Louis, comte palatin du Rhin et duc de Bavière; Frédéric, duc de Lorraine; Frédéric, burgrave de Nuremberg.

Trois ans plus tard, cet engagement était incorporé à une charte ou diplôme, dans le style de ceux par lesquels les empereurs, depuis Charlemagne, sans en excepter Frédéric II, confirmaient la donation de Pepin et garantissaient la souveraineté des États de Saint-Pierre. Comme on mettait quelque retard à rendre ces villes et ces provinces, du côté adriatique des États, usurpées par Frédéric II, et encore retenues par les feudataires de la cour germanique, Nicolas III, de la famille des Orsini, pressa si vivement Rodolphe, qu'il les rendit presque immédiatement : « Par cette charte, dit Sismondi, l'Etat de l'Église acquit l'extension qu'il a conservée jusqu'aux temps actuels (1). »

C'est en cette occasion que, rendant compte de la vigilance des papes pour affermir leur juridiction comme souverains temporels sur les diverses provinces et cités des États si fréquemment garanties au siége apostolique par des traités et des chartes (mais aussi fréquemment usurpées, surtout pendant les luttes avec la dynastie souabe et pendant l'anarchie, suite du séjour des papes à Avignon), Sismondi fait la réflexion suivante : « Pouvoir attendre, pouvoir prodiguer le temps, et compter sur une domination qui ne finira point, fut toujours pour les papes un grand moyen de succès. »

Saint Grégoire X termina son règne comme il l'avait commencé, en travaillant à la pacification de l'Italie. A son retour d'au delà des Alpes, il séjourna quelque temps à Milan dans ce but. Il fit de même en plusieurs autres villes où il passa, jusqu'à Arezzo, où il mourut en odeur de sainteté, en 1276. Sentant son heure approcher, il demanda un crucifix, le baisa avec affection,

(1) *Hist. des rép.*, ubi supr.

l'arrosa de ses larmes, et rendit l'esprit en répétant la salutation angélique.

« Ce fut, dit Sismondi (1), un glorieux pontificat que celui de Grégoire X; et il aurait laissé sans doute des traces plus profondes dans la mémoire des hommes, s'il avait duré plus longtemps. L'Italie fut presque entièrement pacifiée par son esprit impartial, après que la fureur des guerres civiles avait semblé détruire tout espoir de repos; l'interrègne de l'empire fut terminé par l'élection d'un prince qui se couvrit de gloire; l'Eglise grecque fut réconciliée avec la latine, et la querelle entre les Francs et les Grecs pour l'empire d'Orient fut apaisée par un accord juste et honorable; un concile œcuménique, auquel assistèrent cinq cents évêques, soixante-dix abbés mitrés, et mille autres religieux ou théologiens, fut présidé par ce pontife, et il promulgua des lois utiles à la chrétienté : tels sont les événements qui rendirent son règne remarquable. »

Sismondi dit, en outre, qu'en l'année de sa mort saint Grégoire préparait une nouvelle croisade.

Le pieux ouvrage de l'affermissement de la paix remplit les pensées de tous les successeurs de Grégoire X. Sismondi, après avoir dépeint comment Nicolas III, des Orsini, déjoua complétement les intrigues et les complots de l'ambitieux Charles d'Anjou, ajoute : « Toute vaste que fut l'ambition de Nicolas, il tendit néanmoins toujours à maintenir la paix par toute l'Italie, et chargea son neveu, le cardinal Latino, de ramener les égarés dans le sein de l'Eglise par tous les moyens possibles. »

Le cardinal Latino commença sa mission de paix en

(1) Sismondi, *Hist. des rép.*, t. 2, p. 239.

Romagne, où il trouva les Gieremei et les Lambertazzi de Bologne, deux puissantes et naguère nombreuses familles, presque éteintes dans leur sang. Les premiers, restés maîtres du champ de bataille, occupaient la ville; mais, ne pouvant suffire à la défense du territoire, essuyaient chaque jour de nouveaux échecs de la part des Lambertazzi, dont les attaques soudaines, conduites par ces gens désespérés qui n'ont rien à perdre, obtenaient souvent un succès complet. Le cardinal ouvrit sa mission en faisant reconnaître l'autorité de Bertaldo Orsini, nouvellement nommé comte de Romagne dans toutes les villes, afin que toutes, guelfes ou gibelines, eussent un arbitre et un centre communs. Il voyagea de ville en ville, prêchant partout la paix. Il l'annonça aux Lambertazzi, à Faenza et à Forli; aux Gieremei, à Imola et à Bologne. Dans cette dernière ville, selon un ordre précis du pape, il appela devant lui cinq commissaires de chaque parti; présenta le plan d'arbitrage que Sa Sainteté avait dressé de sa propre main, et en exécution duquel les Lambertazzi et tous les exilés seraient rappelés et réintégrés dans leurs biens. On exceptait seulement quelques-uns des chefs, dont la présence pourrait rallumer l'incendie. On leur assignait plusieurs cités spéciales pour demeure, on rendait les propriétés saisies des deux côtés, on abolissait les sociétés populaires qui ne servaient qu'à fomenter les passions et la guerre entre les citoyens; et le pape se réservait le droit de sanctionner et de soutenir par les censures ecclésiastiques la paix, dont on exposait les conditions détaillées (1). Après de longues négociations, on accepta enfin la paix proposée par le pape. Chaque

(1) Cette constitution, donnée par Ghirardacci, l. 8, p. 239, comprend plus de cinq pages in folio.

parti dut toutefois déposer, comme garant de l'observance du traité, un gage s'élevant à cinquante mille marcs d'argent. Chaque commune de Romagne signa la pacification et donna une garantie proportionnelle.

Enfin, le 4 août 1279, ces divers traités conclus, on réunit les deux factions sur la grande place de Bologne, ornée de riches tapis et de guirlandes de fleurs. Près de la porte du palais s'élevait une magnifique plate-forme avec un trône décoré de broderies. Accompagné par les archevêques de Bari et Ravenne, les évêques de Bologne et Imola, l'abbé de Galliata, tous en habits pontificaux, le cardinal-légat monta sur le trône et prêcha la paix générale. Il appela ensuite les cinq commissaires de chaque parti, qui, montant sur la plate-forme élevée où se trouvait le légat, firent serment sur les saints Évangiles, au nom de leurs compatriotes. Les représentants et les syndics des deux factions s'embrassèrent, et cette auguste cérémonie se termina par une action de grâces.

«Le cardinal Latino, dit Sismondi (1), réconcilia aussi les villes toscanes; il arriva le 8 octobre 1278 à Florence, accompagné par trois cents cavaliers, sujets de l'Église. Les magistrats, le clergé et le peuple, précédés par le carroccio, s'avancèrent au-devant de lui pour le recevoir. Florence n'avait pas moins besoin d'un pacificateur que Bologne : non-seulement les Gibelins étaient exilés, mais une nouvelle division venait encore d'éclater dans le parti guelfe : la maison des Adimari s'était brouillée avec celle des Donati, des Tozinghi, des Pazzi, et ces familles puissantes avaient engagé le peuple à prendre part à leur querelle. Le cardinal-légat employa quatre mois à étouffer toutes ces inimitiés; puis, en fé-

(1) Sismondi, *Hist. des rép.*, t. 2, p. 254.

vrier 1279, il assembla le peuple en parlement sur la place Sainte-Marie-Novella, parée de fleurs pour cette fête, et exhorta les Florentins à la paix, dont il posa ainsi les conditions, savoir : le retour des Gibelins dans leur patrie, la restitution de leurs biens, la participation aux offices publics; il engagea cent cinquante des principaux citoyens à se donner le baiser de paix en présence du peuple, fit brûler toutes les sentences prononcées, et ne quitta Florence qu'après y avoir consolidé la paix. De là il se transporta à Sienne, où ses efforts obtinrent le même succès. » Il pacifia également la Marche d'Ancône, et s'acheminait dans le même but vers la Lombardie, lorsque la mort de Nicolas III interrompit sa sainte mission.

En parlant de Nicolas, Muratori dit (1) : « Il possédait beaucoup de vertus, surtout la magnificence, sous l'inspiration de laquelle il bâtit un somptueux palais près de Saint-Pierre, avec de larges et beaux jardins entourés de murs et de tours comme une ville. Il éleva aussi un palais à Montefiascone, et refit presque entièrement la basilique du Vatican. On peut lire son épitaphe dans la Chronique de Fra Francesco Pipino. »

Ce zèle pour la pacification de l'Italie caractérise pendant toute cette période le règne de chaque pape. Aucun ne le sentit plus vivement que ce pape tant calomnié, Boniface VIII. Longtemps regardé comme possédant à un haut degré les dons précieux du pacificateur, plusieurs des pontifes précédents l'avaient employé à diverses reprises dans ces délicates négociations.

(1) *Annali*, an. 1280, p. 270.

En venant de Naples par la voie Latine à Rome, où sa consécration se fit le 16 janvier 1295, il visita sa ville natale d'Anagni, où on le reçut avec de grandes fêtes. Velletri et Pise le nommèrent leur podestat. Cette manière d'honorer les papes était alors à la mode : ainsi nous voyons les Romains élire Martin IV comme leur sénateur. Florence, Bologne, Orvieto lui érigèrent des statues de marbre en signe d'honneur et de gratitude. On ne surpassa jamais la popularité de Boniface dans toute l'Italie centrale. Il devint le favori des Romains, chose digne de remarque en ce temps. Tous paraissaient reconnaître que sans les papes, Rome n'était qu'un cadavre inanimé, recouvert par un catafalque décoré de la pompe de la mort. Ils appréhendaient que, semblable à quelques-uns de ses prédécesseurs, il ne fixât sa cour ailleurs, car ces absences périodiques devenaient de plus en plus longues et fréquentes.

Le grand jubilé proclamé avec solennité par Boniface VIII, en 1300, ne contribua pas peu à l'augmentation de ce sentiment, ainsi qu'à l'agrandissement et à la gloire de la ville éternelle. La bulle de proclamation s'appuie sur une pratique usitée de temps immémorial, attestée par le témoignage oral de nombreux témoins, et sur des traditions répandues dans les États et par toute l'Italie; elle recommande le respect des apôtres, et annonce une indulgence plénière pour les vrais pénitents. La chrétienté universelle salua l'annonce du jubilé avec allégresse. Une inscription découverte à Florence atteste que des pèlerins tartares visitèrent Rome, en 1300, où d'innombrables foules accoururent de l'Italie, de la Sicile, de la Sardaigne, de la France, de l'Espagne, de la Germanie. Les grands chemins ne ces-

saient de verser sur Rome des flots de pieux pèlerins de tout âge, de toute condition, de tout costume, entre lesquels on remarqua un vieillard de Savoie, qui attestait que la foule, en 1200, se pressait également dans Rome pour une semblable cérémonie.

Le plus grand des poëtes, nous croyons qu'on peut l'affirmer, se trouva à Rome en cette occasion. Quelques-uns prétendent que le merveilleux spectacle dont il fut témoin, et les pensées qu'il suscita en son esprit, lui inspirèrent le plan de la *Divina Comedia*, une des plus sublimes créations du génie humain. L'historien florentin, Giovanni Villani, vint aussi au jubilé de Rome. Il constate un fait bien honorable pour Boniface VIII. Dans le jubilé de 1350, alors qu'il n'y avait plus de pape à Rome, et que les citoyens dirigeaient leurs propres affaires, il n'y eut pas de vexations, de privations, d'extorsions que les pèlerins n'eussent à souffrir; tandis qu'au jubilé de Boniface, quoique la ville outre ses habitants ne contînt pas moins de deux cent mille pèlerins, on n'y remarqua pas le moindre désordre, ni le plus petit manquement de provisions.

Dans un précédent chapitre, nous avons déjà constaté les excellents résultats de semblables agglomérations de peuples étrangers dans Rome pour la civilisation et la concorde générale. Nous nous contenterons d'ajouter une remarque aussi courte que judicieuse. « C'est ainsi, dit Rohrbacher, que la piété et la foi, malgré les hostilités des rois, proclament un jubilé pour les nations chrétiennes, et une grande fête séculaire de pardon, de paix, et de réconciliation universelle. » Le Lombard, le Sicilien, l'Espagnol, le Franc, l'Anglais, le Normand, le Germain, le Hongrois, pèlerins des camps nomades d'Asie ou des clans écossais et irlandais, tous se ren-

contrent comme frères à Rome, se confondent autour de la confession de saint Pierre, vérifiant ainsi à la lettre les plus belles prédictions des prophètes, et les plus solennelles promesses du Christ, en faveur de sa sainte et impérissable Église.

CHAPITRE XXVII.

La *Divina Comedia* du Dante. — La langue italienne. — Beaux-arts à l'époque d'Hildebrand. — Ouvrages publics.—Villes, universités, jurisprudence, médecine. — Marco Polo, saint Thomas, saint Bonaventure, saint François.

La mesure de la distance entre la société telle qu'elle est dépeinte dans la *Divina Comedia* du Dante, et telle qu'elle existait dans le sombre et horrible chaos du dixième siècle, est l'exacte mesure du bienfait dont l'Italie doit reconnaissance à Hildebrand et à ses successeurs : car on ne peut nier que, travaillant avec le levier de la foi et répandant partout le feu que le Christ vint jeter sur la terre, ce furent les papes qui sauvèrent l'Occident de l'abîme. Sans la papauté, l'Occident n'en eût jamais été tiré ni élevé à un tel apogée de grandeur chrétienne. Les papes fournirent donc au Dante dans les croyances, les sentiments, les arts de son temps, la matière de son grand poëme ; il n'eut qu'à en inventer les accessoires ; il trouva parfaitement polie, brillante comme une cotte de mailles, la langue même dont il devait faire usage, langue douce, claire et précise. Thème, disposition, érudition, dialecte, il rencontra tout sous sa main.

Les mêmes esprits qui polissaient le langage pour la *Divina Comedia* élaboraient l'érudition vaste et variée dont il fit usage dans sa construction, la disposaient dans

l'ordre le plus lucide et la laissaient en abondance, toute prête pour l'arrivée du grand architecte qui devait être envoyé. Quiconque connaît les écrits des scolastiques du treizième siècle si injustement méprisés, et surtout ceux de saint Thomas d'Aquin, ne lira jamais la *Divina Comedia* sans sortir de la lecture de ce poëme avec la conviction que le Dante n'est un poëte transcendant, que parce qu'il lui manque peu des qualités de l'Ange de l'école.

Mariotti, après avoir vainement essayé de déprécier les mérites et les travaux de ces esprits éminents, purs et chrétiens, par qui l'ordre le plus exquis était introduit dans le monde intellectuel et moral, ajoute : « Dante était ardent dans la poursuite de cette connaissance prohibée (prohibée ! celui qui a dit te connaître, c'est la vie éternelle) : Dante était aussi ardemment porté vers l'étude de la théologie qu'aucun des docteurs angéliques et séraphiques qui le précédèrent : il explora toute la création. » Les ouvrages de moines, de scolastiques, tels que Roger Bacon, Alexandre de Hales, saint Bonaventure; Vincent de Beauvais, qui écrivit la grande encyclopédie; Albert le Grand, qui en commentant la philosophie d'Aristote y ajouta de son propre fonds un traité sur la minéralogie, branche inconnue des philosophes grecs, ces moines philosophes lui épargnèrent la peine des recherches. « Il explora toute la création; mais celle-ci le glorifiait, sans expliquer le Créateur. Il chercha Dieu dans les cieux, il le vit (c'est-à-dire qu'il posséda pleinement la théologie des scolastiques); et tous les problèmes qui le harassaient avant ce terrible voyage devinrent aussi simples, aussi perceptibles que tel endroit de la vallée ou de la montagne placé sous le regard de celui qui le contemple du sommet. Ainsi les paroles adressées aux apôtres, par allusion aux prophètes, aux

législateurs, qui avaient travaillé avant eux dans le champ du Seigneur, peuvent s'adresser en quelque sorte et en toute révérence au Dante par rapport aux pontifes, aux prédicateurs, aux saints, à tous ces travailleurs dans le même champ, dans le grand sillon de l'humanité, qui depuis et même avant le temps de saint Romoald, avaient déblayé et disposé le terrain pour lui. Les autres ont fatigué, et vous êtes entré dans le fruit de leurs labeurs. » Nous disons ceci nullement pour atténuer son mérite, que nous regardons comme transcendant. Le Dante était de ces génies qui impriment un cachet d'originalité à des inspirations aussi vieilles que celles du christianisme, aussi vulgaires que le *Credo* du peuple. « L'étude du Dante, dit ce même éminent, mais méchant et pervers écrivain, nous élève à la cime d'un des pics les plus sublimes des Alpes de l'intelligence humaine; la perspective de la profondeur de ses conceptions nous hausse dans notre propre estime, nous inspire une foi nouvelle dans l'amplitude, l'étendue, l'infinité de nos facultés. A côté de lui, sur un de ces milliers de piédestaux gigantesques dressés en son honneur par les siècles, nous devenons une partie de lui-même, un avec lui. »

« Ce qu'on doit principalement admirer dans le génie du Dante, ce n'est point sa puissance d'invention ou de description qui est immense, c'est cette grande, une, indivisible idée religieuse et morale qui a dirigé, complété son œuvre dans lequel la terre et le ciel jouent un rôle égal; cette transcendante allégorie de l'âme humaine rachetée par l'entremise d'une vive contemplation de l'éternité, délivrée de ses passions mondaines, de ses haines politiques par l'action purifiante de l'amour, et élevée par lui aux plus hautes sublimités des

investigations des mystères religieux. Son ouvrage nous présente les phases d'une existence complète : il est bien réellement une comédie, c'est-à-dire le drame sacré de la vie, exhibant aux regards premièrement les passions tumultueuses, secondement les affections douces et réglées, troisièmement les nobles aspirations d'une âme ardemment portée vers le ciel. C'est tout simplement la théorie du monde futur, telle que Dante l'avait étudiée dans les scolastiques. Aucun poëte n'a jamais, ajoute Mariotti, traité un sujet auquel chaque fibre dans le cœur de ses contemporains répondit plus énergiquement. »

Ceci n'est point un éloge exagéré de l'entêté papiste, épithète que Mariotti applique au Dante dans un autre passage : « Le Dante était pour ainsi dire plus papiste que le pape, un croyant en l'Église catholique, apostolique, romaine (1). Il montrait partout la même terreur instinctive des divisions, et abhorrait les sectes religieuses comme les factions politiques. Le christianisme, l'unité de foi et d'adoration s'unissaient indissolublement dans son esprit. Il croyait que l'empire était originairement et éternellement destiné à former à l'avenir l'universalité de l'Église, il penchait pour la centralisation illimitée de la hiérarchie ecclésiastique, il existait pour lui un seul grand prêtre sur terre comme un seul Être suprême dans les cieux ; personne plus que Dante n'entretint jamais un sentiment plus inébranlable de la sainteté du ministère pontifical. »

Tel était le principal chroniqueur chargé de transmettre à la postérité l'époque d'Hildebrand dans son exis-

(1) Mariotti, *Italy past and present*, vol. 1, p. 116.

tence intime et mystérieuse. Nous avons dit le principal, parce que dans la croissance et la culture des arts, le développement, les entreprises, la grandeur, la prospérité de l'Italie et de ses îles, nous découvrons plusieurs chapitres de la même histoire dont ce poëme est l'image la plus noble et la plus caractérisfique; nous voyons que toute chose en lui porte l'impression du cachet de Saint-Pierre. Musique, peinture, sculpture, architecture et autres beaux-arts possédaient à la cour des papes comme un droit de famille de temps immémorial. Les papes leur avaient imposé les mains, et, pour ainsi parler, leur avaient commandé de servir autour de l'autel et du temple. En ces temps extraordinaires, Dieu était l'unique but, l'unique sujet de toute science, de tout art. Nous n'avons pas besoin de nommer l'architecture, car l'Occident est une vaste page qui atteste hautement sous quels auspices elle atteignit ce point de perfection et de sublimité qu'il est plus facile d'admirer que d'égaler.

On érigea alors la cathédrale et le Campo Santo de Pise. Le duomo, commencé en 1063, fut fini avant la clôture du siècle. Le baptistère date de 1152, la tour penchée de 1174. Trois ans auparavant, en 1171, on avait dédié Saint-Marc de Venise. Les citoyens d'une des républiques italiennes, la plus dévouée aux papes, donnèrent à un architecte, pendant l'époque d'Hildebrand, la sublime commission « de bâtir la plus grande église du monde. »

Cette utile entreprise, appelée le *naviglio grande*, formant une communication par eau entre Milan et le Tésin, fut conçue et exécutée en ce temps de prodiges.

Commencé en 1179, immédiatement après le triomphe de la ligue lombarde et du pape Alexandre III sur

Barberousse, puis interrompu par l'invasion de Frédéric II, ce travail fut repris en 1257, et heureusement achevé bientôt après, et jusque aujourd'hui il continue de répandre l'abondance dans une vaste région de la Lombardie. La même période vit rebâtir les murs de Milan, où l'on entrait par seize portes de marbre, en style d'arches triomphales. Gênes éleva aussi de nombreux monuments, entre autres le grand môle, de vastes quais et des magasins, un aqueduc terminé en 1295, qui amena dans la ville une quantité considérable d'eau pure et limpide.

Dans toute l'Italie, le même esprit se manifestait par la construction de monuments d'utilité publique, si magnifiques, qu'on les placerait au premier rang, même dans une contrée si riche en merveilles de ce genre.

On jetait sur les fleuves et les rivières des ponts de pierre, même de marbre, d'une solidité capable de braver les assauts des éléments et les ravages des siècles. On pavait les rues dans le style antique, c'est-à-dire avec de larges blocs de tuf et de basalte ingénieusement réunis pour former une surface plane et indestructible. En un mot, on n'omit rien de ce qui pouvait embellir ou augmenter le bien-être des cités. Le siècle de la civilisation égoïste et personnelle n'avait pas éclairé jusqu'alors l'Italie. Une extrême simplicité dans le costume, les manières, la nourriture, caractérisait toutes les classes : et comme on visait moins à une satisfaction individuelle et privée, on se sentait plus disposé et plus apte à travailler pour la gloire commune (1).

Nous trouvons dans la Vie de saint François d'Assise

(1) Tiraboschi, *Hist. de la litt. ital.*, t. 4, 13, c. 6, s. 2, p. 450.

un échantillon de la vie bourgeoise dans les cités de l'Ombrie, à la fin du douzième et au commencement du treizième siècle. Il nous révèle des scènes de gaieté, de chant, de fête parmi les jeunes gens; un commerce actif de ville à ville, quelquefois troublé par les rencontres des jeunes preux des cités rivales de Pérouse et d'Assise, jaloux de montrer leur bravoure. Une nourriture abondante et le vin les rendaient querelleurs. Saint François, avant d'avoir livré tout à fait son cœur à cet amour de Dieu qui lui fit opérer tant de prodiges, prit souvent part à ces fêtes : nous ne le voyons cependant jamais figurer dans les querelles. Il s'appliquait dans le même temps au négoce, allant à cheval à Terni, Foligno, Pérouse, Narni et autres villes pour vendre et acheter. Les spéculations de son père le conduisirent souvent au delà des Alpes.

Dans un âge dont le Dante est une émanation, alors que florissaient des prodiges d'érudition tels que saint Thomas d'Aquin; saint Bonaventure, le *magister sententiarum;* Boniface VIII, le plus grand canoniste de son temps; Villani, historien d'une plume non indigne de Tite-Live, nous n'avons pas besoin de dire que les sciences comme les arts, se cultivaient avec ardeur et succès. Dans une seule ville des États pontificaux, Bologne, on comptait dans les salles de son université, œuvre des papes et des empereurs, jusqu'à dix et quelquefois treize mille étudiants, fleur non-seulement de la jeunesse italienne, mais de toute l'Europe. Les plus savants écoliers des dix-sept districts d'Italie et de dix-huit nations différentes se pressaient sous ses vastes portiques. C'est là que naquirent ces formes et degrés universitaires encore usités de nos jours. Quoique ses juristes, comme nous l'avons vu ailleurs, puisassent sur ce roc si fatal au génie ita-

lien une fanatique et servile imitation de l'antiquité païenne, néanmoins les études qu'ils cultivaient fournissaient les moyens de donner une nouvelle impulsion à la cause pour laquelle les pontifes combattirent si énergiquement au milieu de la force brutale et de la violence effrénée du monde barbare. Ces écoles devinrent les pépinières d'un nouveau pouvoir qui, du champ de bataille, de la brèche, ou du duel meurtrier, devait transporter la décision des affaires dans les cours de loi.

« Ainsi, dit Mariotti, lorsqu'on eut vidé la grande querelle nationale dans les plaines de Lignano, et que les villes lombardes envoyèrent leurs messagers pour traiter en égaux avec Barberousse pour la paix de Constance, ce fut avec une forte et indéfinissable émotion que l'on vit quelques docteurs italiens, vêtus de longues robes, s'avancer avec une contenance calme et ferme, au travers des lances de la cour germaine, annonçant pour ainsi dire que l'âge de fer était passé et que les armes désormais devaient céder la place à la toge (1). »

Cet avancement dans le bien-être social fut surtout l'ouvrage des papes, auteurs de la renaissance des études aussi bien que de l'indépendance lombarde. Le magistrat, instruit dans les lois de l'équité et d'une sage coutume, domina le rude guerrier : la jurisprudence dirigea les manœuvres des flottes et des armées. On commença à régler les relations des nations entre elles comme celles d'une même communauté.

Venise, Pise, Gênes, agréèrent un code commun, définissant les droits du commerce et de la navigation. La diplomatie européenne prit naissance. Les papes en

(1) Mariotti, *ubi sup.*, vol. 1, p. 65.

donnèrent l'exemple, et les républiques nées sous leurs auspices l'imitèrent. On peut appliquer la même remarque aux systèmes financiers modernes et aux échanges : tous deux, comme Ranke (1) l'a prouvé, dérivent de la cour papale. Un autre art, si utile au soulagement des douleurs de l'humanité, l'art de guérir, reprit cours également à la même période. L'œuvre d'un moine bénédictin trouva dans le cloître, pendant des siècles, ses plus heureux aussi bien que ses plus zélés sectateurs. Ce moine, du nom de Constantinus Africanus, mort au mont Cassin, savait parler et écrire toutes les langues mortes et vivantes, conversait avec les hommes les plus éminents de l'Orient et de l'Occident, les battait avec leurs propres armes dans les discussions privées ou publiques (2), traduisit presque tous les plus précieux trésors de Grèce, de Chaldée, d'Arabie. Les voyages de Marco Polo, né en 1250, dans les parages les plus éloignés de l'Asie, de l'Inde, de la Chine, sont un des plus étonnants monuments des entreprises italiennes pendant cet âge de merveilles (3).

On vit des marchands italiens amasser des fortunes princières qui les égalaient aux têtes couronnées. La politesse, la courtoisie, le langage et l'attitude de la civilisation, adoucie et corrigée par les leçons de la foi chrétienne (qui peut seule former le parfait gentilhomme), ajoutaient leurs embellissements à tous ces biens, qui, nés dans le sanctuaire, acquirent tant de développement dans les châteaux, les cours, les camps, pendant les croisades.

(1) Ranke, *Histoire des papes*, vol. 1, p. 305.

(2) Mariotti, *ubi sup.*, p. 66.

(3) Marco Polo, *Delle maraviglie del mondo da lui redute*, 1re édition; Venise, 1495.

L'Italie, entre toutes les nations anciennes, et modernes, peut seule se glorifier d'avoir tiré des débris épars et informes du langage de Cicéron, Virgile, Tacite, un nouveau dialecte, dont le Dante a été le premier à montrer le pouvoir dans un monument de génie plus grand qu'aucun dont la langue latine puisse se vanter. Aucun autre pays n'a porté à la perfection deux langages, et n'a recueilli de tous deux de plus riches moissons de renom littéraire. Ceci peut s'ajouter aux gloires et aux bienfaits qui se développèrent en Italie sous les auspices des papes. L'italien est la création du parti papal des Guelfes; de ces milliers d'opprimés, qui trouvèrent au milieu de leurs maux des défenseurs et des consolateurs dans les pontifes, qui gagnèrent sur le champ de bataille ou sur la brèche leurs libertés, sous l'étendard et avec le cri de Saint-Pierre. Les Gibelins, c'est-à-dire les envahisseurs (*tant admirés par les patriotes modernes*), s'attachaient au germain, comme au gage de leur prépondérance comme conquérants. Ainsi que la liberté des anciens Italiens, leur languo, longtemps foulée aux pieds des barbares, apparut, dans une beauté renouvelée, enrichie de grâce, d'élégance, de majesté, dans ces chants inspirés du Dante, s'élevant aux hauteurs les plus sublimes de la muse latine.

« On ne peut douter, dit Mariotti, que, même de nos jours, le langage populaire exhibo plus de la douceur et de la mélodie naturelles de la langue mère à Rome, à Venise, dans la Toscane méridionale et partout où la race native a échappé au mélange des races étrangères; tandis que les dialectes de la vallée du Pô, en Lombardie, Piémont, Romagne, trahissent leur descendance barbare par leur rudesse, non moins que par leur accent nasal gaulois, par leur classe gothique de diph-

thongues et de consonnes. On reconnaît également le mélange du grec et du sarrasin dans les subtils dialectes des Calabres et les accents gutturaux des insulaires.» Nous avons déjà signalé la source historique de ce nouveau langage, né près de la châsse de saint Pierre : nous avons montré par quels agents il s'élabora et s'organisa jusqu'à ce qu'il résonna comme une harmonie céleste dans les vers sonores du Dante. Nous n'exagérons rien en attribuant une large part dans le perfectionnement de l'italien aux moines, ces grands instituteurs populaires du treizième siècle. Les trois grandes personnalités qui eurent le plus d'influence sur ce langage, saint François, saint Thomas, saint Bonaventure, naquirent dans les États pontificaux, où on parlait dans toute sa pureté ce beau rejeton de l'ancienne langue mère. Saint François était d'Assise, en Ombrie; Aquin, ville de Campanie, alors du patrimoine de Saint-Pierre, vit naître saint Thomas; Bagnorea, entre le lac Bolsena et le Tibre, donna le jour à saint Bonaventure.

Les catalogues des dons faits par les papes de cette époque nous révèlent que les vêtements du clergé à l'autel, les ornements du sanctuaire, les vases sacrés affectaient la plus grande richesse, la plus parfaite élégance, témoignant en tout de l'art de cet âge moyen qui, à la lumière de la foi, s'éleva à une si haute perfection. Chasubles, chapes, dalmatiques, mitres, étoles, calices, crucifix, encensoirs, livres des Évangiles, rituels, missels, tout brillait de pierreries, d'or, d'argent (1). Chaque fête avait sa couleur mystique. On ne rencontrait jamais le moindre signe de parcimonie dans tout ce qui appartenait à la maison ou au service de Dieu; la richesse des

(1) *Rer. ital. Script.*, t. 3, p. 582.

objets annonçait partout l'ardeur pieuse des donateurs. L'Église était environnée par tant de splendeur, même extérieurement, qu'elle apparaissait aux regards comme cette épouse ornée pour l'époux, que saint Jean nous représente dans ses célestes visions.

CHAPITRE XXVIII.

Benoît XI. — Ses tentatives pour l'établissement de la paix en Europe. Opiniâtreté de Philippe le Bel. — Le pape meurt empoisonné en 1304. — Indépendance de l'Italie avec les papes. — Chute de la liberté italienne sans les papes. — Signification historique des Guelfes et des Gibelins. — La nation conquise et les dominateurs étrangers. — Désordres domestiques en Italie. — Les tyrans étrangers de l'Italie. — Aspect du pays au quatorzième siècle. — La grande compagnie, les corps francs. — Impiété d'un chef de la grande compagnie. — Désastres causés par ces bandes de pillards.

Douze jours seulement s'écoulèrent entre la mort de Boniface VIII et l'élection de son successeur. Après le terme fixé, les cardinaux entrèrent en conclave le 22 octobre 1303; et, le lendemain matin, Nicolas Bocasini, de Trévise, fut élu pape sans une voix de dissentiment. En apprenant son élection, le plus doux du monde, comme Gibbon appelle Benoît XI, fut saisi de terreur. Le sacré collége insista, et le dimanche suivant on couronna dans Saint-Pierre ce pontife qui a forcé l'admiration même des ennemis du saint-siége, et qu'un de ses successeurs, le quatorzième du même nom, à rangé parmi les saints.

Ses pensées, dit Muratori, tendaient toutes à la paix, sans oublier toutefois ce qu'il devait au châtiment du crime ou à la défense de la dignité apostolique, si indignement outragée et insultée dans la personne de son prédécesseur. Ce fut par témoignage de gratitude et d'admiration pour le dernier pape, qui portait pour nom de

baptême celui de Benoît, qu'il adopta ce même nom en lui succédant. Il fulmina tout d'abord l'excommunication contre les auteurs de l'inhumain et sacrilége outrage d'Anagni, et mit au ban de l'église Nogaret, Sciarra Colonna et quatorze de leurs principaux complices.

Il absout des censures les deux cardinaux Jacques et Pierre Colonna, mais ne leur rendit point leurs titres ni les fiefs avec lesquels cette maison turbulente et ambitieuse avait essayé de s'enrichir, aux dépens du patrimoine de Saint-Pierre, dans la Sabine et l'Agro Romano, durant le pontificat de Nicolas IV. Afin que le lecteur puisse exactement comprendre les transactions qui placèrent ces cardinaux dans le cas d'avoir besoin de pardon, transactions du reste intimement liées avec l'histoire des États, il est nécessaire de jeter un regard rétrospectif sur les conflits surgis entre les Colonna et le prédécesseur de Benoît XI, le pape Boniface VIII.

Selon Sismondi, une querelle de famille, dans laquelle on fit appel à Boniface, donna naissance à ces débats. Le cardinal Jacques avait trois frères, Matthieu, Othon et Landulfe, cohéritiers avec lui des vastes domaines de cette famille. Ces trois frères, par un acte en date du 28 avril 1292, conservé dans les archives des Barberini, et publié dans un intéressant et important ouvrage sur cette portion de l'histoire, remirent l'administration et la possession de tous ces domaines entre les mains du cardinal, entendant naturellement qu'il les administrerait dans leur intérêt commun, sans être toutefois obligé de leur rendre compte de son administration. Le cardinal garda tout si bien, qu'il laissa ses frères dans une complète indigence. Ceux-ci en appelèrent au pape, qui épousa leur défense et essaya, mais vainement, de décider le cardinal à leur rendre justice : ceci est constaté dans

la bulle de déposition lancée contre le cardinal, mais que Sismondi ne cite point, en sorte qu'en le lisant on croirait volontiers les Colonna les plus innocents des hommes et Boniface seul tyran. La querelle de Boniface était si loin de comprendre toute cette famille, qu'un des frères du cardinal, Landulfe, fut nommé par lui capitaine dans l'expédition contre Palestrina. La seconde cause du débat, mentionnée avec quelque doute par Sismondi, vint de ce que les Colonna se montraient partisans déclarés de la maison d'Aragon, alors en guerre avec le pape. Sismondi nous conduirait naturellement à supposer d'après son récit que la bulle de Boniface était la première mesure prise contre eux.

Maintenant, *audi alteram partem :* entendons l'autre partie ; écoutons comment le Pape établit les faits. Frédéric d'Aragon, nous dit-il, a envoyé des émissaires dans ses États pour susciter des inimitiés contre lui, lesquels ont reçu faveur, aide et appui de la part des Colonna. Conformément aux principes du saint-siége, incliné plutôt vers le pardon que vers la sévérité, il s'efforça de les ramener par des paroles de douceur et de charitable correction ; puis, ces moyens échouant, leur fit de sévères menaces et leur montra l'arc tendu prêt à lancer la flèche. Rien ne réussissant, il leur demanda, comme gage de leur fidélité, la garde de leurs châteaux, droit constamment réclamé par les seigneurs lorsqu'ils ont quelque motif de douter de la bonne foi de leurs vassaux ; ils refusèrent : il recourut alors à des mesures plus graves, mais successivement.

Le document dont nous extrayons ces déclarations publiques de Boniface VIII est appelé par Sismondi une bulle violente, à laquelle ils répondirent par un manifeste qui déniait à la papauté le titre de pape. Sismondi

est ici exact comme d'ordinaire : le manifeste des Colonna fut publié, à peu d'heures près, au même moment que la bulle ; probablement fut-il même le premier.

Nous devons suppléer à une ou deux importantes omissions de Sismondi. On supposerait aisément, d'après le récit de cet historien, que les Colonna imaginèrent le déni des droits du pape en revanche ou en réponse à la bulle : examinons la chronologie des événements. Ce document, abrégé par Sismondi, porte la date du 10 mai 1297. Les déclarations des deux cardinaux, oncle et neveu, contre la validité de l'élection de Boniface étaient tellement publiques avant ce temps, que, par un samedi, 4 de ce mois, ce dernier envoya Jean de Palestrina, un de ses clercs de chambre, au cardinal Pierre Colonna, le sommant de comparaître ce soir-là même devant lui, parce qu'il désirait lui demander, en présence des autres cardinaux, s'il le regardait oui ou non comme le vrai pape. Le prélat reçut le message ; mais les deux cardinaux, au lieu d'obéir, s'enfuirent de Rome cette nuit-là même, avec plusieurs membres de leur famille. Les Colonna, dans leur manifeste, reconnaissent bien avoir reçu ce message.

On ignore où ils se réfugièrent tout d'abord : ce qui est certain, c'est qu'à l'aurore du 10 du même mois, ils se trouvaient à Lunghezza, maison appartenant aux Conti, en compagnie de l'écrivain apostolique Giovanni de Gallicano ; deux moines mineurs, Deodato Rocci du mont Prenestino et le singulier et ensuite très-saint Jacopone da Todi ; un notaire de Palestrina, Domenico Leonardi, qui écrivit par leur ordre le manifeste déniant à Boniface le titre de pape : manifeste que Sismondi dit être une réponse à la bulle publiée à Rome, à douze milles de là, le même jour, et probablement plus tard

dans le jour. Ils envoyèrent ce libelle partout, l'attachèrent aux portes, et même le placèrent sur le principal autel de Saint-Pierre. Après un si insolent défi contre le pouvoir temporel et spirituel de Boniface, est-il étonnant qu'il prit les deux épées et proclama la guerre contre son clergé contumace et ses vassaux rebelles? Ses amis obéirent à ses injonctions : les États voisins lui envoyèrent des troupes ou, comme les habitants de Forli, saisirent les châteaux appartenant à ses ennemis. Palestrina seule resta en leur possession, cette ville étant depuis longtemps la forteresse des Colonna, leur place de refuge, le foyer de leurs trames et de leurs trahisons. Boniface tourna donc contre elle toutes ses forces.

Après la publication du manifeste Colonna, les chefs de la famille demeurèrent retranchés dans Palestrina : les hostilités devaient commencer le 4 septembre. Sur ces entrefaites, les autorités municipales de Rome tinrent une assemblée solennelle au Capitole, et envoyèrent une députation à Palestrina pour engager les Colonna à faire leur soumission au pape. Ils promirent tout ce qu'on leur demanda : les députés se transportèrent alors près du pape à Orvieto, afin d'intercéder en leur faveur. Le pape accéda à leurs prières, et promit d'être clément envers eux, pourvu qu'ils livrassent leurs châteaux et leurs personnes. Au lieu de cela, ils reçurent ouvertement dans leurs murailles François Crescenzi et Nicolas Pazzi, ses ennemis déclarés, et de plus quelques émissaires du roi d'Aragon en guerre avec lui. Alors, et pas avant, il prit des mesures extrêmes de guerre, la première fois le 18 novembre, la seconde fois le 14 décembre.

La cité de Palestrina, vigoureusement assiégée et vigoureusement défendue, fut-elle enfin livrée avec des promesses qu'on ne garda pas? Nous répondrons : cer-

tainement non ; et nous avons ici, il nous paraît, des preuves concluantes. En 1311, Clément V, à Avignon, consentit à ce qu'il fût dressé un procès contre la mémoire de Boniface, par Philippe de France, Nogaret, les Colonna, et tous ses autres ennemis. Les préliminaires n'indiquent que le désir de favoriser son prédécesseur. La bulle relative à ce sujet est pleine des louanges du roi et le décharge complétement de tout motif impropre, lorsqu'il ordonna de rayer des regesta les lettres et décrets contre la France. Cela fut fait comme le témoignent leurs volumes, mais heureusement les amis de Boniface conservèrent les copies de plusieurs de ces pièces. On assura liberté entière à tous ceux qui porteraient des accusations contre lui. Les Colonna le chargèrent du même crime que lui impute Sismondi, d'avoir accepté la reddition de leurs villes et châteaux, sous la condition expresse qu'il planterait seulement sa bannière sur leurs murailles en leur en laissant la garde. Nous pouvons répondre de deux manières à cette accusation : l'une, plus courte, que nous donnerions volontiers en entier ; l'autre, plus détaillée, du cardinal Gaetani, existante sur un parchemin des archives du Vatican. Nous donnerons la substance de ces répliques.

D'abord, il est évident qu'une telle condition ne fut point accordée aux Colonna, parce qu'ils se jetèrent eux-mêmes aux pieds du pape, implorant sa clémence. Sismondi nous dit, qu'avertis du danger de leur vie s'ils paraissaient devant le pape, après qu'ils eurent consenti à rendre la ville, ils fuirent, n'osant se hasarder à en approcher. Le cardinal Gaetani déclare que les Colonna, venant de Palestrina à Rieti, étaient vêtus de noir, avec des cordes au cou, depuis les portes jusqu'en la présence du pape, où ils se prosternèrent, l'un d'eux criant : Père,

j'ai péché contre le ciel et contre vous, et un autre ajoutant : Vous nous avez affligés à cause de nos crimes. Le cardinal invoque à l'appui de ce récit, si opposé à celui de Sismondi, les témoignages des cardinaux et prélats présents, du prince de Tarente, qui était sur le lieu et prêt à donner son attestation. De nombreux témoins confirment cette narration. Pipino nous la donne à sa manière, ajoutant que le pape, *spretis lacrymosis eorum confessionibus atque precibus, velut aspis surda, non est misertus eorum.* Mais cette dernière assertion est contredite par d'autres, aussi bien que par le cardinal Francis. Une chronique d'Orvieto rapporte qu'ils furent reçus *a romana curia cum lætitia multa.* Villani, qui affirme que la ville fut traîtreusement saisie et détruite, dit que les Colonna, clercs et laïques, vinrent à Rieti et se jetèrent aux pieds du pape, qui leur pardonna et les absout de leur excommunication. Paolini de Piero, qui n'est pas ami de Boniface, dit que le pape les reçut gracieusement, *graciosamente e di buon aria*, leur pardonna et les absout. *Alors on détruisit Palestrina, selon le pacte.* Nous nous hâtons d'arriver à la fin de cet épisode, non moins mal représentée par Sismondi que le commencement. Guillaume de Nogaret, avec une force française, et Sciarra Colonna qui, avec sa famille, avait depuis longtemps oublié le pardon de Rieti, s'ouvrirent par trahison, avec une bande de partisans, un chemin dans Anagni, ville tant aimée et favorisée par Boniface; ils coururent dans les rues en criant : Longue vie au roi de France, mort à Boniface ! Le peuple, stupéfait, n'opposa point de résistance; et les deux bandes, ayant forcé le palais, entrèrent par plusieurs points dans les appartements du pape. Boniface se para en même temps de

tous ses vêtements pontificaux, et s'assit sur son trône (ou, comme Sismondi écrit, s'agenouilla devant l'autel) avec un crucifix dans ses mains, attendant l'arrivée de ses ennemis. L'impétueux Sciarra, à la tête d'une bande, l'épée à la main, ne respirant que vengeance, se rua dans la chambre; mais s'arrêta sur le seuil, irrésolu et effrayé à la vue de son maître. Guillaume de Nogaret le suivit avec sa bande; et, moins timide, menaça insolemment le pape de le traîner à Lyon et de le faire déposer par un concile général. Boniface répliqua, avec une dignité calme qui étonna et humilia l'audacieux : Voici ma tête, voici mon cou; je souffrirai patiemment que les Patareni me condamnent et me déposent, moi, catholique et légitime pontife et vicaire du Christ : je désire mourir pour la foi de Jésus et pour son Église. Cette scène, qui fournirait un magnifique sujet au pinceau de l'artiste, nous montre, mieux que tout autre trait historique, le triomphe de la force morale sur la brutalité, la puissance de l'esprit environné de sa vraie dignité sur la passion farouche. Après trois jours de captivité, le peuple, sortant de sa léthargie, délivra le pape qu'on conduisit en peu de jours à Rome, où il mourut le trentième jour après. On ne doit point s'étonner que sa mort ait été accélérée par ce choc et par les souffrances de sa captivité, d'autant plus que son âme, grande et sensible, fut péniblement impressionnée par l'ingratitude de ses sujets et par leurs insultes. Mais, comme un tel spectacle exciterait notre commisération, il a paru utile d'effacer par une scène d'un autre caractère les sympathies excitées par la vue de son arrestation. Sismondi donc, prenant Ferretus pour guide, nous dit que Boniface, emprisonné dans ses appartements par les cardinaux, tomba dans un

violent accès de furie, jeta dehors son fidèle compagnon Jean Campano, ferma sa porte aux verrous; et, après avoir rongé son bâton, frappa sa tête contre le mur, de manière qu'il ensanglanta ses cheveux blancs; enfin, s'étrangla lui-même avec les draps de son lit. Nous supposons que Sismondi a rougi de suivre Ferretus jusqu'au bout : car il a omis de raconter que Boniface avait réduit son bâton en miettes avec ses dents; et de plus, que, possédé par le diable, il invoqua Belzebuth, quoique personne ne fût dans sa chambre pour l'entendre. On a prudemment omis ces choses en ne prenant juste de la narration que ce qui peut former un bon roman, car c'en est un véritable depuis le commencement jusqu'à la fin. Au bas de la page que Sismondi citait, il aurait dû remarquer cependant la déclaration précise de Muratori, affirmant que toute cette histoire est un mensonge indigne (*indignum mendacium*), et l'indication des endroits où on trouve la réfutation complète. Mais faire mourir Boniface dans son lit, après avoir reçu en bon chrétien les sacrements de l'Église, était pour Sismondi un récit trop ordinaire, trop dépouillé de l'intérêt du mélodrame.

Et pourtant nous sommes obligés de nous contenter d'un spectacle moins tragique et plus consolant. On a prouvé dans son procès, que Boniface, gisant malade sur son lit, récita selon l'usage des souverains pontifes et professa tous les articles de foi en présence de huit cardinaux, ce dont nous avons des preuves dans les lettres du cardinal Gentili et les assertions du cardinal Stephanesius. Nous devions citer ces témoignages authentiques, pour l'honneur de l'humanité. Mais que devons-nous penser de ce brisement de son crâne contre le mur, de ces yeux hagards, effrayants,

mentionnés par Ferretus, qui ajoute que son corps fut mis en terre et recouvert d'un marbre? Que penserons-nous de ces doigts et de ces mains rongés, comme quelques-uns écrivent? Il a plu à la divine providence de donner un éclatant démenti à toutes ces calomnies. En 1605, cent ans après la mort du pontife, la chapelle du Vatican bâtie sur sa tombe ayant été démolie, on dut en retirer son corps. La tombe (ou sarcophage, et non la terre) étant ouverte, on trouva son corps presque complétement intact, avec une expression si placide, qu'on distinguait les plus petites veines. Des médecins l'examinèrent attentivement, et un notaire dressa un procès-verbal détaillé de sa position et de ses somptueux vêtements. On peut lire ces détails au long dans Rubæus. Maintenant, il est certain que la nature ne guérit point les blessures après la mort : or la peau était entière; et quant aux mains rongées, elles étaient si belles, qu'elles étonnèrent tous ceux qui les virent. Arrivons aux conclusions. Ce que nous venons de dire doit suffire pour mettre le lecteur en garde contre les hardies assertions des historiens sur des sujets comme ceux-ci. Nous ne devons pourtant pas omettre une ou deux remarques. Quoique d'un caractère sombre et inflexible, Boniface ne paraît point avoir été cruel ou ami de la vengeance. On ne peut, dans toute son histoire, trouver qu'il ait puni de mort un seul de ses ennemis. Quand il envoya Jean de Palestrina au cardinal Colonna, il pouvait aisément le faire amener de force en sa présence par un corps de ses gardes. Quand les Colonna se jetaient à ses pieds à Rieti, ils étaient en ses mains : il ne leur fit aucun mal. Comment alors peuvent tenir les assertions de Sismondi, prétendant qu'il voulait les mettre à mort? Il pardonna à Guido de Montefeltro ses

nombreuses offenses, ainsi qu'à Buggieri del l'Oria, autre ennemi outré de l'Église. Dans sa rentrée triomphale à Rome, après sa captivité, le peuple, selon le cardinal Stephanesius, saisit et amena devant lui un de ses plus acharnés ennemis (Muratori pense que c'était Sciarra Colonna ou Nogaret) : le pape pardonna généreusement. Il agit avec la même douceur envers Fra Jacopone, tombé entre ses mains. Ces exemples, sans doute, nous parlent assez haut du beau caractère de Boniface.

Voici la version véritable, telle que l'ont inexpugnablement établie les savantes recherches du cardinal Wiseman, auquel nous avons emprunté cette argumentation (1). Revenons à notre sujet.

Benoît XI envoya des légats au roi Charles de Naples, pour le féliciter d'avoir chassé de Nocera la colonie de Sarrasins qui s'y était établie sous les auspices des Hohenstauffen, persécuteurs de l'Église. Il rendit au culte chrétien la cathédrale, longtemps souillée comme mosquée mahométane. Cette ville porta depuis ce temps le nom de Nocera de Pagani. Le 8 décembre de la même année, André Doria vint à Rome, en qualité de procureur du roi d'Aragon, le nouveau roi de Sicile, pour faire hommage de ce royaume au nom de son maître. En acceptant sa couronne du siége apostolique, le roi Frédéric s'obligea à payer un tribut annuel de trois mille onces d'or, à entretenir cent chevaliers au service du saint-siége, à épouser la cause de l'Église en toute circonstance, à observer le traité ratifié entre lui et Charles de Naples, aux successeurs duquel le royaume de Sicile devait retourner après la mort de Frédéric. Jean, roi d'Aragon, fit, l'année suivante, hommage à Benoît XI, pour la

(1) *Dublin Review*, nov. 1841, vol. 11, p. 505.

Corse et la Sardaigne, dont il avait reçu l'investiture de Boniface VIII.

Le grand but de ce saint et doux pontife était de suivre cette ligne politique si uniformément, si persévéramment pratiquée par ses prédécesseurs, afin d'émousser la fureur des factions en Italie, de garder la paix entre les rois et les potentats, de les unir dans une vaste confédération pour la défense de la chrétienté contre la puissance chaque jour croissante et la férocité des Turcs et des Sarrasins. Grâce à son intervention, Padoue et Venise se réconcilièrent sans effusion de sang. Ses légats rendirent la paix au Danemark et aux autres royaumes du Nord. Le roi de France, Philippe le Bel, fut le seul entre les têtes couronnées de l'Europe qui refusa obstinément de prêter l'oreille à cette sage et chrétienne politique qui, s'il en avait écouté les conseils, aurait sauvé sa propre dynastie de l'opprobre qui la précipita si vite vers l'extinction. Cependant, lorsqu'il travaillait ainsi à donner la paix au monde chrétien, les factions continuaient à faire de la capitale de l'Église une arène de luttes sanglantes, de rapine, de tumulte qui ne lui laissaient aucune paix. Les principaux fauteurs de ces désordres étaient les Colonna. Ils s'étaient élevés à un tel degré, que le Pape, afin de jouir de la liberté et de la sécurité indispensable à la bonne administration de l'Église, fut obligé de se retirer à Pérouse, ayant annoncé d'avance, pour obvier aux troubles qui sans cela auraient éclaté, que Sa Sainteté allait faire une pèlerinage à Assise. Ce fut à son retour du sanctuaire de saint François, et tandis que sa cour se trouvait à Pérouse, qu'eut lieu l'incident caractéristique rapporté par saint Antonin dans son Histoire ecclésiastique. Benoît, ayant été informé qu'on lui amenait sa mère de son humble demeure de Trévise,

demanda aux courtisans de quel costume elle était parée. En soie, répondirent-ils comme plus convenable à la dignité du siége apostolique. Dans ce cas, repartit le Pape, ce ne peut être ma mère; car cette bien-aimée mère est une pauvre femme qui n'a nulle idée de soieries ou de toilette. Les courtisans comprirent l'avis. La vénérable dame parut donc dans l'humble costume qu'elle portait ordinairement, lorsqu'elle nourrissait son enfance et veillait sur lui avec une sollicitude maternelle. Le successeur du prince des apôtres s'écria alors, en l'embrassant avec une tendresse filiale : Ah! voici bien ma mère.

Il circula de noires rumeurs sur les auteurs de la mort de ce grand et vénéré pontife. Un écrivain contemporain, Ferreto da Vicensa, nous dit que Philippe le Bel gagna par corruption certains officiers du pape, qui introduisirent une mixture empoisonnée dans des figues présentées au pape assis à table. Sa mort arriva en juillet 1304. Nous précisons exactement le temps, parce qu'il commence une époque nouvelle qui amena un changement soudain, universel, désastreux, non-seulement pour Rome et les États de Saint-Pierre, mais pour toute l'Italie. Ces petites républiques que nous avons vu gagnant leurs libertés par l'entremise des papes, s'élevant sous leurs auspices à un haut degré de grandeur, de gloire et de prospérité, vont expérimenter pour la première fois les funestes effets de leur absence.

Nous allons maintenant découvrir comment les papes remplirent leur office, (en partie imposé à eux, en partie accepté) de gardiens des intérêts temporels et spirituels des Italiens. Depuis les jours de saint Léon et de saint Grégoire le Grand, la tiare faisait le fonds du tableau de l'histoire; et le lecteur peut juger, d'après les

pages précédentes, si leur sceptre causa le malheur ou la gloire, la ruine ou la prospérité des Italiens. Ces peuples vont maintenant marcher seuls, exempts de ce contrôle que, dans des accès de turbulence, ils jugeaient accablant, comme Israël jugeait autrefois la main vigoureuse de son législateur, ou comme le prodigue réputait l'austère mais utile discipline du toit paternel. Rome et les États vont être abandonnés à eux-mêmes. A l'exception d'une rapide visite d'Urbain V, Rome et l'Italie vont être, pendant près de soixante-dix années, dégagées entièrement ou, pour mieux dire, privées de la présence des papes. Les Italiens vont seuls diriger leurs destinées : de ce moment jusqu'en 1450 (période de cent quarante-six ans), ils seront les libres architectes de leur infortune ou de leur bonheur, de leur opprobre ou de leur gloire. Le terme de l'expérience est long ; et l'univers pourra connaître ce qu'ils valent réellement, en voyant comment ils avancent dans cette carrière de grandeur où les papes les avaient triomphalement lancés, ou comment ils sombrent dans un irremédiable naufrage. Les circonstances dans lesquelles ils prirent le gouvernail étaient infiniment moins défavorables qu'au temps de saint Grégoire le Grand, de Léon III, et surtout du pape Hildebrand.

Qu'on remarque bien l'aspect des affaires et la condition de l'Italie alors que, semblable à Cincinnatus déposant la dictature, la papauté, au lieu de continuer à être la tête, le centre, le principe, la fin des affaires italiennes, semble s'envelopper du manteau de sa propre majesté, et se tenir à distance comme pour observer, non sans la plus vive sollicitude, comment l'Italie laissée à elle-même dirigera sa course. Quel spectacle de grandeur, de pouvoir, de liberté, de lumière, de prospérité ne présente pas maintenant cette contrée tirée par les

papes du plus horrible chaos, et on sait avec quels efforts, quelle constance, quel héroïsme. Qu'on remarque bien comment ils l'ont élevée, au milieu des nations, à ce point où les autres la saluent unanimement comme la mère des arts, des sciences, de la liberté, aussi bien que de la religion, digne d'être couronnée reine du monde chrétien. Ses conquêtes s'étendent au loin ; d'innombrables et magnifiques vaisseaux sillonnent les eaux qui l'environnent, lui apportent les trésors des plus lointaines contrées; ses villes sont renommées par l'amplitude de leur commerce, par l'habileté et l'industrie de leurs habitants, par la richesse et la politesse de leurs marchands. Cet esprit turbulent, engendré par une nourriture abondante, un vin trop généreux et un certain ferment de vieux levain, dont nous avons déjà signalé les funestes écarts, s'est aisément calmé et même s'est changé en un amour fraternel, à la voix de la religion. On a desséché les lacs et les marais, creusé des canaux, jeté des ponts sur les fleuves, décoré les villes des plus merveilleux monuments du génie, cultivé les plaines, les flancs et les cimes même des collines.

La péninsule paraît ne pouvoir contenir ses habitants, comblés de tous les biens d'une heureuse et admirable abondance : des flottes, sortant à chaque instant de ses nombreux ports, sont chargées non-seulement de ses produits industriels, mais de ses fruits, de ses vins, de ses blés. Cette esquisse n'est point fantastique : des ennemis des papes, tels que Mariotti et Sismondi, la reconnaissent vraie. Le dernier a établi de la façon la plus précise, que pendant l'époque où la papauté brillait au zénith de son pouvoir, alors que sa volonté faisait plus que la force de la loi, des Alpes au Pharo et au-delà, les Italiens furent plus grands, plus heureux, plus belliqueux, plus dévoués à

la liberté, plus vertueux, plus universellement admirés, respectés, honorés, qu'à aucune époque antérieure ou postérieure.

Les mêmes écrivains, à cause des mêmes irrésistibles raisons, sont obligés d'avouer que, depuis l'absence des papes jusqu'à leur retour, les affaires de l'Italie, loin de s'améliorer, furent précipitées dans un abîme d'épouvantable ruine. L'indépendance des cités lombardes, conquise sous les auspices d'Alexandre III et d'Innocent IV, leur échappa, hélas ! pour ne plus être jamais recouvrée. Ceci fut le premier trait du changement, et on ne peut douter que ce malheur arriva parce que les papes n'étaient plus là pour intervenir. Comme l'explication de cette période entière repose sur la solution de ce point, savoir la chute de la liberté italienne, naguère si glorieusement fondée par l'alliance des papes et du peuple, il ne sera pas hors de propos de jeter un coup d'œil sur la cause de ce désastre.

Quiconque, en traitant de l'histoire de l'Angleterre, n'examinerait que légèrement les deux grands partis qui gouvernent alternativement cet empire, uniquement parce que les désignations de whigs et de torys sont enveloppées à leur origine dans une certaine obscurité, et n'ont une signification ni bien nette ni bien élevée, prouverait qu'il ignore l'art historique. Il n'en adviendrait pas autrement de celui qui traitant de l'histoire de l'Italie, se contenterait de remarquer incidemment que les Guelfes et les Gibelins étaient deux factions insensées qui, aimant le sang et les querelles, ne se séparaient pas plus tôt à Milan, qu'ils recommençaient à Bologne, employant également les bâtons et l'épée, s'assiégeant et se massacrant tour à tour à l'occasion, rasant réciproque-

ment leurs maisons, et dévastant leurs propriétés, les vainqueurs n'oubliant jamais d'exiler les vaincus; et tout cela, parce que celui-ci a eu la fantaisie de crier *webling* ou *gibelin*, et l'autre de répondre *welph* ou *guelfe*, en courant réciproquement à la charge.

Celui-là même qui n'a qu'une faible expérience dans l'histoire de luttes intestines de ce genre, luttes enveloppant la totalité d'un peuple puissant, et se renouvelant d'âge en âge avec une furie toujours croissante, devrait soupçonner, alors même qu'elles ne seraient pas aussi clairement indiquées qu'elles le sont dans les annales italiennes, qu'il s'agitait, sous l'apparence de cris insignifiants, des questions bien graves, puisque, pour les défendre ou les faire triompher, des hommes courageux ne regardaient leur vie ou leur demeure que comme des objets secondaires. Mais ici ce n'est point par des conjectures que nous irons à cette conclusion. Les faits sont profondément gravés dans les annales de l'Italie. On y lit en grosses lettres partout, que ce qu'ont été les Normands en Angleterre, du onzième au quinzième siècle, que ce qu'ont été les Anglais en Irlande, pendant sept siècles d'une guerre sans trêve, mais non sans but, les Gibelins l'ont été en Italie; et que ce qu'ont souffert les Saxons pendant plusieurs siècles, et ce que les Irlandais, hélas! paraissent condamnés à souffrir pour toujours, les Guelfes l'expérimentèrent pendant longtemps. Ils étaient un peuple conquis: l'anathème terrible! *væ victis* retentissait sans cesse à leurs oreilles.

Dans les premiers chapitres de cet ouvrage, nous avons montré la réapparition, après de longs et amers siècles d'esclavage, d'une grande section de la famille italienne, des habitants des États pontificaux, surtout de ceux du versant romain des Apennins. Ce fut Hildebrand qui

sonna le premier la trompette de la résurrection pour les anciens Italiens qui, pendant la nuit de plusieurs siècles, gisèrent ensevelis dans une ignominieuse servitude, dans les villes toscanes et lombardes. Nous avons cité les paroles de Henri IV, par lesquelles il reprochait au pontife d'avoir saisi une dictature, un pouvoir de fer sur ces millions qui se ralliaient à lui avec enthousiasme, et appelaient de tous leurs vœux la réforme de la communauté chrétienne.

Ces fiers barons ecclésiastiques ou séculiers qui, à la tête de leurs vassaux, allèrent à la rencontre de Henri descendant des Alpes, qui regrettèrent sa soumission à Canossa, ne s'appelaient point, il est vrai, Gibelins ; ni les robustes citoyens de Milan, de Plaisance, de Florence, ne s'intitulaient Guelfes. Cependant, il est certain, et l'histoire le prouve, que ces seigneurs féodaux ralliés à l'empereur souabe, que le parti dominant, les héritiers des conquérants lombards, francs, germains, tous descendus d'au delà des monts, étaient les ancêtres des soi-disant nobles italiens qui, après avoir partagé les défaites de Barberousse et de Frédéric II, sont maintenant, sous le nom de Gibelins, engagés partout dans un combat acharné, pour le recouvrement de leur ascendant longtemps évanoui. Afin d'illustrer, pour ainsi dire, ce grand trait caractéristique, qu'un intérêt de parti n'a pas permis à Sismondi et aux écrivains de la même école de mettre en son vrai jour, nous renvoyons le lecteur à l'histoire d'un Gibelin-modèle, Ezzelino le Cruel, comme il est appelé par Sismondi lui-même.

S'il y a là quelque chose de certain, c'est que l'enthousiasme seul des croisades proclamées contre ce scélérat, et la politique persévérante et supérieure adoptée

par Alexandre IV, amenèrent le succès de ce grand effort des Guelfes. Sans l'influence directrice et le ralliement au pape, Ezzelino, au lieu d'être mis à bas, aurait largement étendu sa tyrannie. Les éléments du pouvoir, il est vrai, se trouvaient du côté des Guelfes, c'est-à-dire de la masse du peuple; mais l'horrible spectacle de l'amphithéâtre de Vérone, où, se servant de leurs divisions réciproques, le tyran réussit à faire s'entr'égorger 30,000 guerriers par leurs propres mains, montre comment l'expérience avait convaincu Ezzelino de la facilité avec laquelle un petit nombre d'hommes capables et résolus peuvent diviser les masses, en armer les membres les uns contre les autres, et les faire les instruments de leur propre destruction. On découvre la principale source de la grandeur à laquelle les Italiens sont parvenus, dans leur foi commune, dans leur enthousiaste confiance aux successeurs de saint Pierre.

Soutenus par ce lien plus fort que la mort, et animés par cet esprit, ils conquirent d'abord leurs libertés, les défendirent ensuite victorieusement, et s'élevèrent ainsi au plus haut point de la prospérité. De là venait que la disposition des Gibelins était toujours antipapiste. Les papes, comme nous l'avons vu en diverses occasions, insistaient pour qu'on rendit aux Gibelins leurs contrées, leurs possessions, leur part des immunités et des priviléges de l'État; mais les papes résistaient à leurs prétentions dominatrices : c'en était assez pour les mettre en défaveur auprès des hommes de ce parti dangereux. Dans la violence de leur opposition à la réforme ecclésiastique d'Hildebrand, ils se jetèrent tête baissée dans tous les excès qui pouvaient fatiguer ou entraver les pontifes. Leur patronage s'étendit à toute espèce d'erreur. Être en guerre avec les papes suffisait pour assu-

rer une réception bienveillante dans leurs châteaux.

Les guerres schismatiques des empereurs de Hohenstauffen augmentèrent affreusement ce mal, et en même temps contribuèrent à communiquer aux éléments de l'influence étrangère, une unité, une force, une uniformité d'action, qui assurèrent promptement aux Gibelins la puissance sur les Guelfes. Le centre et le lien d'union de ces derniers étaient dans les papes. Dès que la papauté cesse d'être prépondérante dans les affaires d'Italie, les anciennes ligues, qui faisaient leur force, s'évanouissent. On pourrait facilement indiquer les causes qui communiquaient ce fatal défaut à ces républiques; la principale était celle-ci. Accoutumés à tenir la domination sur des masses conquises et plébéiennes, comme ils appelaient les Italiens, les ducs, les marquis, les comtes, les barons devinrent trop hautains pour agir en égaux avec les marchands et autres citoyens de classe inférieure. Ils affirmaient fréquemment que le commandement leur appartenait par droit de naissance. Obéir à leurs ordres, se soumettre à leurs taxes, à leurs mauvais traitements, étaient les seules franchises qu'ils accordaient aux Italiens. De là leurs luttes sanguinaires et incessantes. Les étrangers et les indigènes, naturellement ne demeurèrent pas toujours isolés les uns des autres; mille incidents tendirent à les unir. Nous avons vu les légats pontificaux, à Bologne, à Florence, partout où ils vont, s'efforçant, et avec succès, de former des alliances entre les partis ennemis par des mariages. L'amitié, le voisinage, la communauté de goûts, d'intérêts, de professions, d'études, contribuèrent à adoucir les aspérités. Quelques Gibelins étaient Italiens, et plusieurs Guelfes étrangers; mais, au fond, l'intérêt étranger et italien est infailliblement représenté dans toutes les combinaisons historiques

par ces deux cris : Wibeling, dérivé du château natal des Hohenstauffen ; et l'autre, Welf, nom du duc de Bavière, qui, depuis son alliance avec la grande héroïne Mathilde, quoiqu'elle-même d'origine teutonique, fut toujours cher aux Italiens et devint leur cri de guerre pour leurs libertés civiles et religieuses.

Le premier malheur que les Italiens recueillirent de leur abandon à eux-mêmes fut que quelque audacieuse et puissante famille gibeline établit promptement dans toutes les villes les plus fières de l'Italie haute et centrale, à l'exception de Florence, un contrôle despotique, une tyrannie pareille à celle d'Ezzelino à Vérone et dans ses vastes dépendances. Ce premier désastre en engendra un autre non moins déplorable : nous voulons dire la formation de ces compagnies libres, composées de soldats de fortune, proscrits et aventuriers de tous pays. La ruine de la liberté, la perte de la vie, le sac des villes, la dévastation des propriétés et une foule d'atrocités ne furent pas toutefois les plus grands maux que de tels agents produisirent. Sans doute ces calamités étaient immenses, et telles qu'Ughelli, dans son *Italie sacrée*, déclare que « les malheurs des Italiens, pendant l'absence des papes, surpassèrent de bien loin ceux qu'ils avaient jadis endurés des hordes les plus barbares(1).» Mais quoique ces désastres fussent très-grands, nous soutenons cependant que les Italiens reçurent un coup encore plus fatal, en ce sens que, sous l'influence démoralisatrice de ces cent-cinquante années, ils perdirent cette antique vertu qui les rendit si célèbres à l'époque d'Hildebrand ; vertu qu'ils ne recouvrèrent jamais ensuite, au moins dans toute sa plénitude.

(1) *Majorem cladem ex illo abscessu quam ex ullo barbarorum hostili processu tulisse dicitur Italia.* Ughelli, *Ital. sac.*, t. 1.

« Des meurtres sans nombre, des tragédies domestiques effrayantes, dit Mariotti, minèrent graduellement la base de la saine morale, sur laquelle seule la moralité d'un peuple peut s'asseoir, et alimentèrent ces animosités héréditaires qu'aucune intervention humaine ne put réussir à calmer. La vue habituelle des plus révoltantes atrocités éteignit dans les cœurs les sentiments des plus douces affections. Les innocentes émotions de l'amour n'ajoutaient que trop souvent de l'huile à la véhémence des passions politiques. Ici, Imelda Lambertazzi suçait la mort dans les blessures de son amant, tombé à ses pieds, percé par le poignard empoisonné de ses frères; là, Buondelmonte payait de son sang l'outrage dont il s'était rendu coupable en abandonnant une noble dame à laquelle il avait engagé sa foi. Les liens des relations de famille, au degré même le plus éloigné, étaient considérés avec un respect dont il n'existe pas d'exemple de nos jours. Un proche parent épousait sans examen le parti des membres outragés, teignait son épée dans le sang de la victime, et volait à la poursuite des meurtriers. Bientôt on fortifiait les portes et les fenêtres, on dressait des barricades dans les rues, on interrompait les affaires commerciales, et le sang coulait sur les places, dans les églises, dans les cours de justice. L'alarme se répandait de ville en ville. Celui qui n'avait pas de querelle personnelle embrassait celle de son voisin.»

En feuilletant les pages de Muratori, les villes et les provinces d'Italie passent comme en revue sous nos yeux, défigurées; accablées d'outrages, de cruelles souffrances, de rivalités honteuses, de découragement profond, de fuites et de poursuites; obscurcies par le hideux cortége

du mal, éclairées seulement à de rares intervalles par quelques faibles rayons de vertu publique. La ville est en guerre avec la ville, l'État avec l'État. Au dedans, les factions se déchirent, ensanglantent les rues dans leurs furieux combats; au dehors, des bandes libres dévastent les campagnes, pillent les laboureurs, lèvent des impôts, brûlent, ravagent, remplissent tout de crime, de terreur, marquent leur passage par les traces hideuses du désespoir, de la profanation, de leurs vices pestilentiels. Les pèlerins, s'il s'en trouve encore qui voyagent, sont rançonnés au passage des rivières ou des montagnes; les marchands courent encore de plus grands dangers. C'est le dixième siècle qui revient avec des éléments additionnels d'impiété, de libertinage, qui paraissent infecter l'atmosphère sociale et déposer leur poison terrible dans les intelligences les plus hautes de cette époque.

Les seigneurs que nous voyons tenir le sceptre des factions dans les provinces par delà les Apennins sont : à Ferrare, les d'Este, Guelfes, héritiers de l'héroïsme de Mathilde, et le plus souvent dévoués à la cause de l'Église; à Ravenne, les Traversara et les Polenti; à Rimini, les Malatesta; à Imola, les Alidosi; à Forli, les Ordelaffi; à Bologne, les Bentivogli, les Pepoli, les Lambertazzi; à Urbin, les Conti de Montefeltro; à Camerino, les Varani; à Foligno, les Trinci; à Arezzo, les Tarlati; à Cortona, les Casili.

« En 1306, nous citons d'après Muratori, on chasse les Calboli de Bertinoro, les Malatesta de Fano et de Pesaro. En 1307, se livrent des combats en Romagne, entre les Malatesta (soutenus par Rimini et Césène) et le peuple de Forli, relativement à Bertinoro; entre Bologne, Faenza et Imola. Le Latran est brûlé. » L'his-

torien local de Césène, après avoir dépeint le bonheur et la prospérité de cette ville et de son comté pendant plusieurs siècles, depuis la fin du dixième jusqu'au quatorzième, raconte ensuite combien de petits tyrans et d'usurpateurs surgirent de tous côtés après que le siége papal fut transféré à Avignon. « Ce fléau, dit-il, qui s'étendit promptement par toute la largeur et la longueur de la péninsule, prit tout d'abord naissance dans la haute Italie. »

Un autre fléau, c'était les bandes organisées, que nous pourrions appeler armées, de maraudeurs et de soldats de fortune; on les connut sous le nom de compagnies ou corps francs ; ils tiraient leur origine du sein de l'anarchie, qu'ils aggravèrent à leur tour et portèrent à un point qui paraissait défier tous les remèdes. A Lodrisio Visconti appartient le sinistre renom d'avoir le premier mis sur pied, dans le nord, une de ces compagnies, composée de mercenaires, de voleurs, d'assassins de toute sorte : elle fut promptement mise en déroute; de ses débris, un soldat germain nommé Malerba, au service de Jean, marquis de Montferrat, en organisa une nouvelle. D'abord petite, cette troupe s'augmenta par l'adjonction d'une foule de mercenaires débandés dont un grand nombre étaient de Pise, de proscrits, de bandits de toute nation, et même d'Italiens, dont les uns étaient en exil, chassés par les factions des petites républiques, les autres naturellement livrés à des passions effrénées. Cette troupe devint si nombreuse et si forte, que les écrivains toscans la nomment la grande compagnie. Un certain Werner, duc en Germanie, se fit son chef; il était probablement resté en arrière avec quelques traînards des expéditions impériales, préférant aux revenus de son duché germain

les aventures d'une guerre dirigée pour son propre compte dans les riches et agréables plaines de l'Italie. Ce Werner, scélérat du type d'Ezzelino, paraît avoir été, par profession, la personnification de la noire impiété des Manichéens, poison qui semble avoir infecté beaucoup de seigneurs italiens, surtout du parti gibelin, pendant ces temps de troubles et de désordres.

Non content de se glorifier de ses crimes, Werner, ce dévastateur blasphémateur, portait sur sa poitrine une plaque d'argent, avec cette inscription : « Ennemi de Dieu, de la piété et de la miséricorde. » Muratori nous dit que cette grande compagnie compta jusqu'à trois mille cavaliers, et un bien plus grand nombre de piétons disciplinés. Dans leurs marches, dans leurs campements et même dans leurs razzias, où les attirait une soif ardente de butin, ces bandes de ravageurs étaient grossies par une vaste agglomération de gens sans aveu, dissolus et méchants, de femmes impudiques, de jeunes gens étourdis et même d'enfants; en sorte que toute cette multitude trouvait une joie féroce au milieu des excès de toute sorte auxquels elle se livrait. Le territoire de Sienne souffrit le premier de ce fléau. Pour s'en délivrer, les habitants payèrent au duc Werner deux mille cinq cents couronnes en or. De là, le fléau se dirigea sur Citta di Castello, près Assisi, répandant partout la terreur et les ravages, et traversa les montagnes de la Romagne. Le duc d'Ateni, les Pérugiens et autres, ainsi que les Siennois, achetèrent leur délivrance chacun au prix de plusieurs mille florins. Nous rencontrerons ensuite ces bandes dans les environs de Rimini, au service des Malatesta, qui, avec l'aide de ces farouches alliés, assiégèrent Fano et le prirent. Le 13 décembre de la même année, appa-

rut de bonne heure la compagnie de Hawkwood, dont Jean Villani nous a laissé une vive description. Il paraîtrait, d'après son récit, que les gardes à cheval de nos jours ne sont pas plus splendidement équipés que ne l'étaient ces bandits, qui prirent leurs quartiers dans les plus belles régions de Toscane pendant plusieurs années. L'or brillait de toutes parts sur leurs armures; des grooms prenaient soin de leurs chevaux, suivaient leurs marches et tenaient les chevaux de loin, lorsqu'on jugeait expédient de soutenir à pied le choc d'une troupe supérieure en nombre; ils faisaient cela fréquemment, et formaient non pas un carré, mais un cercle, dans lequel ils se fortifiaient, se liant corps à corps, tout autour avec une chaîne. Egidio di Albornoz leur fit enfin essuyer une sanglante et totale défaite (1), et Hawkwood lui-même fut pris. Après avoir été quelque temps en prison, Hawkwood reçut le commandement des troupes papales, puis les trahit; car, ressemblant en cela à tous les autres condottieri, Hawkwood faisait peu de cas des principes et de l'honneur.

Dix ans plus tard, vers 1353, nous trouvons une autre de ces compagnies, sous la direction de Fra Moreale, gentilhomme de Provence, ci-devant chevalier de Rhodes. Chassé de l'ordre pour ses crimes, il vendit son épée; puis, voyant qu'il gagnait peu à guerroyer au nom des autres, fit la guerre à son propre compte. Il se vit bientôt à la tête d'une bande formidable de trois à quatre mille cavaliers et fantassins. Le succès couronna sa première expédition contre les Malatesta, seigneurs de Rimini, contre lesquels il entretenait une vieille rancune et qu'il défit sous les murs de Fano. Le seigneur de

(1) Pugnatum est inter Aretium et Cortonam.... pauci evaserunt.... Platina, in *Vit. Urbani* V.

cette place, Gentilda Magliano, secourut efficacement Fra Moreale, en opérant une sortie de la ville où les Malatesta l'avaient tenu précédemment bloqué. Cette affaire lui donna une telle force, qu'il commença à piller et à ravager tous les environs de Fano et toutes les Marches, visant à surpasser les horribles exploits de la grande compagnie.

Dans son roman de *Rienzi*, sir Édouard Bulwer a fait une brillante description, évidemment calquée sur des originaux authentiques, du campement de Fra Moreale.

« Noble vue ! » dit le cavalier captif avec enthousiasme, comme il tenait les rênes de son coursier et contemplait les sauvages et belliqueuses rues du camp, traversées par de larges et régulières perspectives. Un des capitaines de la grande compagnie, qui chevauchait à côté de lui, sourit complaisamment. « Il y a peu de maîtres dans l'art militaire qui égalent Fra Moreale, dit-il : de tous ces gens sauvages, fougueux, rassemblés de tous pays, sortis des cavernes, des marchés, des palais ou des prisons, il a déjà fait une troupe si bien disciplinée, qu'elle ne ferait pas honte à la soldatesque impériale. » Le chevalier ne répliqua point ; mais, piquant des deux son cheval frémissant, traversa un des ponts raboteux, et se trouva bientôt au milieu du camp. Mais le côté par lequel il pénétra méritait peu les éloges donnés à la discipline de l'armée. Le cavalier, accoutumé à la sévère régularité des Anglais, des Français, des Germains, pensa qu'il n'avait jamais vu un arrangement plus désordonné et plus irrégulier. Ici et là, on voyait de farouches brigands, demi-nus, chassant devant eux les bestiaux qu'ils venaient de saisir dans leurs excursions déprédatrices ; ailleurs, une troupe de femmes dissolues babillant, querellant, gesticulant, rassemblées autour de groupes de sauvages sep-

tentrionaux qui, malgré la brillante sérénité d'un midi d'été, se livraient à de copieuses libations. Jurements, rires, cris bruyants et rauques retentissaient çà et là; et il n'était pas rare de voir un conflit à couteaux ouverts commencer et finir par les fiers et rudes bravi de Calabre ou des Apennins, devant les yeux mêmes et presque sur le chemin du chevalier et de l'escorte. Des saltimbanques, des charlatans, des jongleurs exhibaient leurs marchandises ou leurs farces à chaque intervalle, apparemment bien accoutumés au marché turbulent et déréglé sur lequel ils exerçaient leurs fonctions. Malgré la protection des cavaliers qui les accompagnaient, on ne laissait guère passer les prisonniers sans les molester : des groupes de mendiants livides, méchants, déguenillés paraissaient sortir de terre, entouraient leurs chevaux comme des essaims d'abeilles, proféraient les cris les plus discordants, et avec des gestes menaçants exigeaient plutôt qu'ils ne demandaient de l'argent, qui, lorsqu'on le leur donnait, paraissait les rendre encore plus avides. Quelquefois on voyait mêlées avec la foule de jeunes filles aux yeux brillants, aux joues olivâtres, moitié souriantes, dont l'extrême jeunesse, ou plutôt l'enfance, rendait doublement frappant leur profond et irréparable délaissement. «N'exagérez-vous pas la physionomie de la grande compagnie ?» cria gravement le chevalier à sa nouvelle connaissance. «Seigneur, répliqua l'autre, vous ne devez pas juger de l'amande par l'écorce. Nous sommes à peine arrivés dans le camp : ce sont là les abords occupés moins par les soldats que par la basse populace. Ce que vous voyez là, ce sont vingt mille brigands, sortis des égouts de toutes les villes d'Italie, qui suivent le camp, pour combattre s'il est nécessaire, mais surtout pour voler et piller. Présentement

vous verrez ceux d'un autre camp. » Le chevalier soupira : «l'Italie est livrée à de tels hommes ! » pensa-t-il. Un bruyant éclat d'applaudissements de quelques buveurs interrompit sa rêverie. Il tourna la tête, et aperçut trente ou quarante bravi sous une tente, assis autour d'une table chargée de vins et de viandes. Un ménestrel en haillons, à large barbe et à moustaches, touchait avec adresse un luth qui l'accompagnait dans tous ses voyages; puis, changeant soudainement ses notes en une mélodie sauvage et martiale, il commença d'une voix forte le chant suivant :

« THE PRAISE OF THE GRAND COMPANY.

« Ho, dark one from the golden South,
Ho, fair one from the North,
Ho, coat of mail, and spear of sheen—
Ho, wherefore ride ye forth ?
We come from mount, we come from cave,
We come across the sea,
In long array, in bright array,
To Montreal's Companie.
Oh ! the merry, merry band,
Light heart and heavy hand—
Oh ! the lances of the Free !
Ho, princes from the castled height—
Ho, Burghers of the town ;
Apulia's strength, Romagna's pride,
And Tusca's old renown !
Why quail ye thus ? why pale ye thus ?
What spectre do ye see?
The blood-red flag, and trampling march,
Of Montreal's Companie.
Oh! the sunshine of your life—
Oh ! the thunders of your strife,
Wild lances of the Free !" »

Les villes de la Romagne et les plus puissants des no-

bles formèrent une ligue défensive, et tinrent de fréquentes et orageuses réunions à Ferrare, où se rencontrèrent les Obizzo d'Este, les Mastino della Scala, et les Taddeo Pepoli de Bologna. L'ouragan commençait à s'abattre sur leurs frontières. Les seigneurs d'Imola et Faenza; Ostasio de Polenta, seigneur de Ravenne et Cervias'unirent à eux. Ils penchaient d'abord pour la bataille; mais, considérant combien il est dangereux de fermer le chemin à des bandits poussés par le désespoir, et combien la victoire elle-même procure peu d'avantages dans une pareille lutte, les confédérés opinèrent que dans le cas actuel l'or leur serait plus utile que l'épée. Le duc Werner et sa horde barbare, la grande compagnie, reçurent donc une allocation; et, les 25 et 26 janvier de l'an 1343, il passa de la Romagne par le Bolonais, ne commettant aucun ou du moins peu d'actes de violence.

Ils vécurent alors en quartiers libres dans les villes frontières de Modène, s'arrêtant à Montale, Mugnano, Formigine, Bazovara, et autres environs, pendant huit jours. On leur envoyait régulièrement des vivres de Modène. Ils pillèrent les demeures et les greniers des laboureurs, consumèrent leurs vignobles, en un mot n'épargnèrent rien de ce qui leur tomba sous la main. Ils privèrent même de la vie ceux qu'ils avaient dépouillés de leurs biens, les pendant aux troncs des arbres, le long des grands chemins ou dans les champs, souvent à leurs propres portes. Ils décampèrent le 4 février suivant et couvrirent les territoires de Reggio, de Mantoue, de scènes indicibles de violence, de brutalité, de rapine, de sang. Ils retournèrent une seconde fois à Modène. Cette fois le fléau fondit sur Ganaceta, Soliera, Larpi, Campo Galliano, et autres. Ils laissaient partout où ils passaient le deuil, la ruine, la désolation. Enfin, ce pays ruiné et

effrayé leur ayant payé la somme de dix mille florins d'or, ils se débandèrent de leur propre accord, les uns se retirant chez eux au delà des monts, les autres se mettant au service des États ou des princes. L'or du pillage les avait tous enrichis.

CHAPITRE XXIX.

Les papes à Avignon. — Condition de la Campagne de Rome. — — Lettre de Pétrarque sur les États romains. — Les Colonna. — Pétrarque à Rome. — Cola da Rienzi. — Le jubilé de 1350. — Rome sans les papes. — Les Colonna et le pape Eugène IV. — La désolation de Rome en 1443. — Étienne Porcaro, républicain idéaliste.

Rome expérimenta une large part de ces saturnales hideuses qui désolèrent l'Italie entière, le midi excepté, pendant l'absence des papes, retirés à Avignon. La ville infortunée ne fut pas seulement victime de ces innombrables calamités que la suspension de toute loi, de tout ordre, amoncelait indéfiniment sur la tête de ses habitants; mais il jaillissait de son sein, comme d'une fournaise entretenue par l'exaspération et le désir insensé des horreurs de la guerre, une furie désastreuse qui étendait partout ses ravages, au loin comme près de ses murs. Nous trouvons le récit suivant dans une lettre de Pétrarque, qui, dans son enthousiasme de voir le Capitole, de fouler cette terre si fameuse des âges classiques qu'il idolâtrait, dit adieu aux tranquilles abris de Vaucluse, aux rives brillantes du Rhône, et débarqua à Civita-Vecchia dans l'hiver de 1337.

Le poëte allait bientôt arriver au terme de son voyage. Quarante milles seulement le séparaient de cet objet de tant de rêveries ardentes, lorsqu'il apprit,

à moins que sa vive imagination ne le portât à travers les airs, qu'il devait se contenter d'arrêter court à la pointe de l'eau. Tout le monde reconnaissait que voyager en terre ferme c'était exposer sa vie; car ses amis, les Colonna gibelins et les Orsini guelfes, poursuivaient en ce moment avec acharnement leurs luttes accoutumées. Les flammes de la guerre ravageaient la Campagne entière, d'une extrémité à l'autre du patrimoine de Saint-Pierre.

Il est inutile de demander la cause de la guerre : elle se trouvait dans cette manie chronique pour les combats, qui paraissait avoir infecté l'air respiré par l'ancien peuple de Romulus. Les pierres mêmes laissées derrière eux en arcs de triomphe criaient : guerre, guerre ! En cette occasion, selon de Sade, les Orsini, peu satisfaits de la pacification opérée entre eux et leurs rivaux par le pape, en 1335, coururent de nouveau aux armes, et étaient à l'époque du débarquement de Pétrarque en pleine campagne. Toutefois, une lettre du poëte à Étienne Colonna paraîtrait indiquer que la première provocation ne vint pas des Orsini, mais de leurs hautains rivaux. Quoi qu'il en pût être, le voyageur dut chercher refuge à Capranica, château où Orso, comte d'Anguillara, marié à Agnès Colonna, sœur du protecteur de Pétrarque et ami du cardinal, le reçut avec beaucoup de bienveillance. Cet Orso avait de l'esprit et aimait les lettres. Voici, d'après Pétrarque, la description de son manoir féodal s'élevant sur le versant méridional des montagnes du Cimino (1).

« Dans le présent état de mon esprit, distrait et dévoré de soins et d'anxiété, Capronica est la retraite qui me

(1) *Ep. famil.*, l. 2, ép. 12.

convient le mieux. Ce site était primitivement un désert couvert de buissons et de bois, où paissaient des chèvres, qui lui ont donné son présent nom. Quelques hommes, attirés par les charmes de sa situation et la fertilité de son sol, vinrent s'y fixer ; bâtirent une forteresse sur le point le plus élevé, et plusieurs maisons rangées dans les étroites limites de la montagne, d'où l'on découvre le mont Soracte, dont parle Horace, et qui était la retraite du pape Sylvestre. On y jouit aussi de la vue du lac mentionné par Virgile (1). Sutri, ville aimée de Cérès, et qu'on croit fondée par Saturne, se trouve à deux mille pas de distance. L'air de Capranica est très-pur. On voit tout autour des collines boisées, et plusieurs cavernes très-profondes. Vers le midi, une épaisse forêt rafraîchit des ardeurs brûlantes de l'été ; vers le nord, on découvre une plaine fleurie, bien abritée, où bourdonnent les abeilles. Plusieurs fontaines répandent dans les vallées les ruisseaux de leur eau limpide. Dans, les bois on voit errer le daim, le cerf, et autres animaux sauvages; tandis qu'une foule d'oiseaux font retentir les échos de leurs chants. En un mot, on rencontre ici tout ce qu'il y a de plus délicieux dans les contrées les plus fertiles et les mieux cultivées. Nous ne parlons point des lacs, des rivières, du voisinage de la mer, et de tant d'autres dons de la nature.

«Mais de ce séjour, autrement si agréable, la paix s'est enfuie. On ne peut contempler nulle part, au milieu de ces riants paysages, sa face céleste. Est-ce le destin ou le châtiment de quelque crime de la nation qui fait planer ici le fléau de la guerre? Révoltante anomalie! Le berger, dont les travaux s'allient ordinairement avec des

(1) Virg., *Æn.*, l. 7.

idées de paix et de calme, lorsqu'il conduit ses brebis dans les pâturages, est armé jusqu'aux dents, non pas parce qu'il craint l'attaque du loup, mais celle de quelque compatriote. Le laboureur laboure son champ, couvert d'une armure complète, et au lieu de l'aiguillon se sert d'une lance pour exciter ses bœufs. L'habitant de la forêt, en disposant ses piéges et ses trappes, tient toujours son bouclier prêt pour éviter le coup ou la flèche de quelque ennemi en embuscade. Le pêcheur, occupé sur la rivière ou sur le lac, porte l'épée; et, ce qui est plus étonnant encore, le villageois emploie son casque en guise de cruche pour emporter l'eau du ruisseau ou de la fontaine. En un mot, au sein même des occupations de la campagne et de la famille, vous voyez se lever partout les images de la guerre. Rien de plus horrible que ces bruits, ces coups qui troublent constamment les nuits et entretiennent le tumulte autour des murailles; des cris réitérés et violents d'appel aux armes retentissent sans cesse à vos oreilles. Cette contrée est l'image de l'enfer : tout y respire la haine, la guerre, le carnage.»

Parmi les puissantes maisons descendant des envahisseurs du Nord en Italie, les Colonna ne le cédaient à aucune : soit en orgueil, pour leurs prérogatives dominatrices; soit en dévouement enthousiaste, en qualité de Gibelins, à l'empire, comme opposé à la papauté. Depuis l'année 1101, où ils apparaissent pour la première fois sur la scène historique (comme usurpateurs des États de Saint-Pierre), jusqu'au sac de Rome, sous Clément VII, nous les voyons constamment les armes à la main contre les pontifes, à part quelques rares et glorieuses exceptions. Il est certain qu'ils tirent leur

titre de leur petite ville de Colonna, appelée par Platina leur *paternum solum ;* et que jusqu'au règne de Nicolas IV, avec lequel ils n'avaient aucune connexion de parenté, ils n'atteignirent à rien de semblable à ce qu'ils assumèrent plus tard. Nous n'avons pas besoin de revenir sur leurs actes ou leurs malheurs au temps de Boniface VIII. Chassés alors de Nepi, de Colonna, de Zagarola, de Préneste, siége principal de leur pouvoir (comme Palliano le devint ensuite dans le temps du héros de Lépante), ils rentrèrent de nouveau sous le sceptre paternel de Benoît XI.

Quoique Benoît ne les réintégrât point entièrement dans les territoires dont ils avaient essayé d'obtenir l'investiture du pape Nicolas, nous voyons les Colonna, sous le règne de Clément V, le premier des papes avignonais, briller de toute leur gloire, enthousiastes partisans de Henri de Luxembourg, lorsqu'il vint en 1312 recevoir la couronne et la consécration de l'empire des mains des légats pontificaux.

Comme les passions bouillonnaient alors avec furie, dit Platina, l'empereur élu, pour prévenir toute surprise et tout tumulte, introduisit ses troupes dans les Thermes et autres fortes positions au dedans des murailles. Ce premier pas lui donna tant de confiance en son pouvoir, qu'il insista pour que les Romains lui payassent un lourd tribut. La foule, alors, se tourna vers les Orsini, qui, fortifiés dans tout le Trastévéré, tenaient une garnison au château Saint-Ange et gardaient le pont adjacent. Afin d'agir contre les châteaux au delà de la rivière, l'empereur et les Colonna y dirigèrent un fort détachement d'archers des bords des galères pisanes, stationnant dans le Tibre, près Saint-Paul. D'un autre côté, le prince Jean, frère de Robert, roi de

Naples, qui était avec sa flotte sous l'Aventin, prépara aux Pisans une si chaude réception, que leur retraite ressembla à une fuite, d'autant plus qu'ils ne s'attendaient pas à une pareille bienvenue.

Ainsi, laissant pour une autre circonstance moins défavorable la levée de son impôt, l'empereur dirigea ses troupes d'abord sur Tibur, ensuite sur Pérouse. L'année suivante, il mourut en Toscane par l'impie trahison d'un moine, au dire des Gibelins : mais, en citant ces rumeurs, il faut avouer que dans ces temps de luttes meurtrières tous les partis, surtout les Gibelins, usaient largement, sans honte et sans remords, des moyens les plus dénaturés et les plus cruels pour dénigrer leurs adversaires et surtout les gens de l'Église.

Les Colonna jouèrent encore un rôle plus éclatant et plus caractéristique dans le drame où Louis de Bavière, bravant le pape Jean XXII, vint à Rome pour recevoir la couronne impériale. Il était poussé à cela principalement par Castruccio Castracane, l'Ezzelino de Toscane, jusqu'à ce que, comme son prototype, il succomba à une fin malheureuse et prématurée.

Nul autre que le pape ou ses légats ne pouvait, *même selon la loi*, conférer l'empire. L'expédient inventé pour échapper à cette perplexité amena sur la scène Étienne Colonna, héros et protecteur de Pétrarque, sous un aspect aussi inspirateur que nouveau. Le seigneur de Palestrina, prenant la couronne de Charlemagne sur l'autel du Latran, la plaça sur la tète de Louis de Bavière. Créé ainsi empereur, Louis, à son tour, créa un pape sien, un certain Pierre de Corbaria : *Pontificem statim creat*. Pierre créa des cardinaux : *Homines sui ipsius consimiles*. C'est la version de Platina. D'autres disent que ce fut l'antipape qui couronna Louis

empereur; et que Jacobo Colonna, devenu ensuite évêque et ami intime de Pétrarque, courut hardiment au Latran, et, soutenu par quatre serviteurs seulement, lut à haute voix la sentence d'excommunication contre le soi-disant empereur et ses adhérents, et fit évacuer, épée en main, les spectateurs, qui ne remuèrent ni pieds ni mains pour l'arrêter.

Quoi qu'il en soit, l'événement se termina de la manière la plus tragique. Castruccio Castracane mourut prématurément l'année suivante. Étienne Colonna vit ses nombreux fils, dans la fleur de la virilité, moissonnés devant lui, à la porte du même Latran, par l'épée plébéienne. Quant à l'antipape, il fut bientôt trahi par ceux dont il avait consenti à se faire le lâche instrument.

Louis repassa promptement les Alpes « emportant avec lui, dit Mariotti, l'or et l'exécration de l'Italie, laissant derrière lui la peste, la famine, la désolation. »

Vers cette époque, les Romains, commandés par Colonna, essuyèrent une défaite sanglante sous les murs de Viterbe. En rappelant ce désastre et celui de Tusculum, précédemment décrit, Gibbon les compare aux champs mémorables de Trasimène et de Cannes. « Soixante-huit ans, dit-il, après la bataille de Tusculum, les Romains marchèrent en masse contre Viterbe. Une étrange coalition réunit l'aigle teutonique dans les bannières ennemies avec les clefs de Saint-Pierre. »

Comme partisans de Louis, les Colonna et les Romains portaient l'étendard impérial et la bannière papale au nom de Pierre de Corbaria. Les mêmes insignes, ainsi illégitimement saisis par les envahisseurs, flottaient légalement du côté des Viterbiens, des Orsini et autres défenseurs de l'Église.

« Les auxiliaires du pape, continue Gibbon, étaient

commandés par un comte de Toulouse et un évêque de Winchester. Les Romains furent honteusement défaits. Cet évêque était le célèbre Pierre de Rupibus, soldat et homme d'État avant d'entrer dans l'Eglise. Si la politique du sénat et la discipline des légions, ajoute Gibbon, eussent été rétablies avec le Capitole, l'état de division de l'Italie aurait ramené une belle opportunité de conquêtes. Mais en armes les modernes Romains n'étaient pas au-dessus, et en arts étaient beaucoup au-dessous du commun niveau des républiques environnantes. Leur esprit belliqueux n'avait pas une longue consistance. Après quelques saillies irrégulières, ils retombaient dans une apathie nationale, dans la négligence des institutions militaires, et recherchaient le dangereux et fatal emploi des mercenaires étrangers. »

Tel était le résultat du délire arnaudiste, tentant une nouvelle restauration d'une république conquérante. C'était une anomalie digne d'un pareil projet, que ces grands enthousiastes de la restauration de l'ancienne tyrannie militaire de Rome étaient les héritiers des barbares, comme étaient presque tous les Gibelins; tandis que, avec peu d'exceptions, les descendants des anciens Italiens demeuraient fidèles à Saint-Pierre et aux vrais intérêts de leur pays natal. Quant aux louanges de Pétrarque envers les Colonna, il est généralement reconnu qu'on doit les admettre avec réserve : car l'adulation des princes était un des faibles du caractère du poëte lauréat. Ses relations favorites étaient les petites cours des Correggio et des Scaligeri, qui le cédaient peu à Ezzelino da Romano en perfidie et en cruauté. Les Orsini, Guelfes, rivaux des Colonna, avaient probablement une extraction italienne. Un Ursus ou Orso de Pérouse fonda cette famille romaine.

A peine à Capranica, Pétrarque expédia un messager à Colonna pour l'en avertir et l'informer que, malgré son ardent désir de voir la ville éternelle et d'embrasser ses amis, il n'osait avancer plus loin, à cause des bandes armées des Orsini qui infectaient les pays intermédiaires. Peu de temps après, Jacobo Colonna, avec son frère le jeune Étienne, en ce temps sénateur de Rome, arriva à Capranica avec une escorte de cent cavaliers. On regarda comme le comble de la témérité d'avoir tenté un pareil voyage avec si peu de monde. On pensa qu'ils ne durent leur salut qu'à la terreur du nom du chef. Leur retour ne fut pas moins heureux. Pétrarque éprouva un si vif transport de se voir à Rome, que, le premier matin qu'il s'y leva, il pouvait à peine croire qu'il était logé au Capitole. Le jeune Étienne lui avait donné un logement dans la forteresse de cette fameuse colline, où il résidait en sa qualité de sénateur.

Voici ce qu'écrivait le poëte au cardinal Colonna alors à la cour du pape: « Je me souviens que, conversant un jour ensemble à Avignon, vous m'avertîtes de ne point venir à Rome. Rome, me dites-vous, n'est plus ce qu'elle était ; c'est un fantôme qui trompera votre attente : vous ne verrez que des ruines. Ces remarques m'impressionnèrent vivement : j'avais expérimenté plus d'une fois combien il est fatal de faire une proche connaissance avec de grands noms. Je sentis mon ardeur diminuer ; mais ceci ne m'est point advenu à l'égard de Rome. Ma contemplation actuelle de cette ville ne fait qu'augmenter de plus en plus l'idée que je m'étais formée de sa grandeur. Ces fragments antiques, ces ruines ont un charme de majesté et de puissance qui m'inspire une sorte de vénération. Quand je les considère, je ne m'étonne pas que Rome ait subjugué le monde, mais je m'étonne

qu'elle n'en ait pas plutôt soumis une plus vaste portion.»

Rien à Rome n'étonna plus Pétrarque que l'ignorance et la grossière indifférence des Romains à l'égard des monuments du passé. «Il me répugne de l'écrire, dit-il, nulle part Rome n'est si peu connue que dans Rome même.» Le seul homme qu'il rencontra ayant quelque notion de l'histoire romaine était Jean di San-Vito, frère du fameux Étienne Colonna, alors vieillard, dont les remarques à Pétrarque, lorsqu'il l'accompagnait dans ses excursions parmi les ruines, prouvent qu'il connaissait peu ou presque rien au delà des vagues traditions populaires, telles que nous les trouvons dans un document intitulé *De Mirabilibus Romæ* (Merveilles de Rome), où fourmillent de nombreuses absurdités. La partie habitée de Rome présentait un spectacle de négligence révoltante, de désolation et de ruine; les rues étaient encombrées, et, en plusieurs endroits, entièrement fermées par les débris des maisons en ruine, des tours de guerre et des palais démolis pendant les luttes des factions rivales, surtout des Colonna et des Orsini, dont les représailles brutales, sanglantes, destructives ne connaissaient ni bornes ni trêve. Les basiliques, naguère brillant, aux temps des pontifes, des ornements qui pouvaient ajouter à leur splendeur, sont représentées par Pétrarque dans un état de déplorable ruine. Les autels dépouillés, le clergé couvert de haillons, les offices publics privés de leur majesté; plus de pèlerins, plus de voyageurs visitant Rome; partout, au contraire, des brigands commettant sans cesse des meurtres, des vols, des rapts, toutes sortes de crimes; partout l'outrage triomphant et la justice muette, l'impunité augmentant l'audace du crime: tels étaient les spectacles de chaque jour et de chaque heure.

Ce qui enflamma l'âme de Pétrarque d'une plus vive indignation (car, hélas! ce fameux poëte, comme beaucoup d'autres, était le sycophante des possesseurs du pouvoir), c'était le trafic honteux fait par les nobles romains (et par les objets de ses louanges, les Colonna comme les autres) des quelques restes précieux de l'antiquité, épargnés par le temps et par tant de désastres. L'exportation par terre et par mer des colonnes, des statues, des bas-reliefs, des ornements enlevés aux temples, aux palais, aux mausolées des âges classiques, était le seul commerce florissant à Rome sous la dictature des Colonna.

Dans une lettre à Paul Annibaldi (1), lié avec les Colonna, Pétrarque le prie que, tout en imitant les autres exploits de ses ancêtres, leur amour des chevaux, des chiens, de la chasse, il n'imite pas du moins leurs exemples en déchirant avec des mains parricides les entrailles de sa patrie. A cette période, chaque noble famille avait son quartier de marbre, c'est-à-dire un certain nombre d'anciennes ruines avec lesquelles, en phrase mercantile, ils alimentaient leur commerce. Il paraît cependant, d'après quelques traités des barons de cette époque, que le Colisée était ouvert à tous. On brisait les statues et les inscriptions de marbre pour en faire de la chaux. Raphaël rapporte ce fait.

Les Romains, jusque-là si rebelles, ressentirent alors un vif chagrin de l'absence des papes, que leurs pères avaient si souvent et si follement maltraités et outragés, au point de rendre leur habitation dans Rome inconciliable avec la dignité de leur auguste charge et la liberté nécessaire au gouvernement de l'Église. Les Romains

(1) *Ep.*, edit. Basil., f. 536, ap. de Sade, etc., t. 2, p. 327.

comprirent alors que, délaissée par les papes, leur ville cessait nécessairement d'être la métropole du monde, et allait bientôt retomber dans cette affreuse solitude des jours anciens, alors que des troupeaux paissaient sur les collines. Dans un appel qu'on engagea Pétrarque à adresser au pape, le poëte, après avoir vivement dépeint la désolation de la cité, continue ainsi : « Rome étend vers vous ses bras amaigris ; le sein de l'Italie, implorant votre retour, est gonflé par les sanglots de la douleur (1). »

En suivant les pas du poëte voyageur, nous nous trouvons en face de la Lombardie. « A Parme, dit Mariotti (2), Pétrarque fut entouré par toutes les horreurs et le tumulte d'une guerre acharnée, allumée par les intrigues et les perfidies d'Azzo da Correggio, qui avait échangé sa souveraineté de Parme avec les Visconti de Milan et les Este de Ferrare, les fraudant tous deux par un parjure et volant à ses propres frères leur part du marché. Délivré des transes de terreur dans lesquelles l'avaient plongé les divisions des États lombards, Pétrarque repassa les Alpes, et arriva sain et sauf à Avignon, non sans avoir toutefois couru de grands dangers. »

Pétrarque visita de nouveau Rome en 1341 pour recevoir la couronne de poésie et d'histoire. « La cérémonie, dit Gibbon, fut célébrée dans le Capitole par son ami et protecteur, le magistrat suprême de la république. (Il était seulement le collègue d'Étienne Colonna dans l'office de sénateur. Ce dernier se trouvait en ce moment à Avignon, où l'avait appelé Benoît XII.)

(1) En 1848, le prince Odescalchi et la municipalité romaine présentaient une supplique à peu près semblable à Pie IX, pour l'engager à revenir à Rome.

(2) Mar., *ubi sup.*, p. 162.

Douze jeunes patriciens vêtus d'écarlate, six représentants des plus illustres familles en toge verte ornée de fleurs, accompagnaient le cortége. Au milieu des princes, des nobles, le sénateur, comte Anguillora, parent des Colonna, monta sur son trône ; et, à la voix du héraut, Pétrarque se leva. Après un discours sur un texte de Virgile, et ayant répété trois fois ses vœux pour la prospérité de Rome, il s'agenouilla devant le trône; et le sénateur, ôtant de son front une couronne de laurier, la plaça sur celui du poëte en disant : « Récompense du mérite. » Le peuple cria : « Longue vie au Capitole et au poëte ! » *Viva lo. Campidaglio e lo poeta!* On accepta un sonnet à la louange de Rome, comme l'effusion du génie et de la reconnaissance ; et après que le cortége entier eut visité le Vatican, on déposa sur le tombeau de saint Pierre la profane couronne. »

C'est à cette époque, 1347, où Rome gémissait dans une extrême misère, suite des luttes et de la tyrannie des barons, qu'apparaît pour la première fois Cola da Rienzi, comme libérateur de sa patrie. Viterbe, encore enorgueillie de sa victoire de 1324, refusa de se soumettre au nouveau magistrat, quoique soutenu par le vicaire papal ; mais Jean da Vico, préfet et seigneur de cette place, fut enfin forcé de lui rendre divers points fortifiés, qui n'étaient que des repaires de bandits.

« Les maisons privilégiées, dit Gibbon (1), les sanctuaires particuliers que nul officier n'osait franchir, furent abolis dans Rome : il employa le cuivre et le fer de leurs barricades aux fortifications du Capitole. Le vénérable

(1) Gibb., *ubi sup.*, ch. 70.

père des Colonna eut la double honte, dans son propre palais, de désirer et de ne pouvoir protéger un criminel. Une mule et une jarre d'huile ayant été volées près de Capranica, le chef de la famille Orsini fut condamné à réparer le dommage, et à payer une amende de quatre cents florins, pour expier sa négligence dans la garde des grands chemins. Les personnes des barons ne furent pas plus respectées que leurs maisons ou leurs domaines. On exerça la même rigueur contre tous les chefs des diverses factions. Pierre-Agapet Colonna, ancien sénateur de Rome, fut arrêté dans la rue pour injures et pour dettes. On satisfit la justice par la tardive exécution de Martin Orsini, qui, entre ses autres actes de violence, avait pillé un navire naufragé à l'embouchure du Tibre. Ni son nom, ni la pourpre de deux cardinaux ses oncles, ni un récent mariage, ni une maladie incurable ne purent ébranler l'inexorable tribun, qui avait choisi sa victime. Les officiers publics le tirèrent de son palais et de son lit nuptial. Son procès fut court et satisfactoire. La cloche du Capitole convoqua le peuple. Dépouillé de son manteau, à genoux, les mains liées derrière le dos, il entendit la sentence de mort. Après une courte confession, on conduisit Orsini à la potence. Après un tel exemple, aucun criminel n'espéra plus l'impunité : la fuite des méchants, des débauchés, des fainéants purifia bientôt Rome et son territoire. « En son temps, dit l'historien, les bois commencèrent à se réjouir de n'être plus peuplés de voleurs ; les bœufs reprirent la charrue ; les pèlerins visitèrent les sanctuaires; les voyageurs remplirent les chemins et les hôtelleries; les marchés revirent fleurir le commerce et la bonne foi : une bourse d'or put être exposée sans danger au milieu d'un grand chemin. »

Rienzi n'étendit aussi loin son action qu'avec le soutien du vicaire du pape, Raimond, évêque d'Orvieto, par l'encouragement et l'influence duquel le tribun était arrivé au pouvoir. Non content, cependant, de viser à la réforme de la ville et de ses environs, ce qu'il pouvait aisément accomplir, son fantastique génie rêva de replacer Rome à la tête de la république italienne, une et indivisible, comme dans les beaux jours du passé.

Il cita en sa présence Louis de Bavière, prétendant à l'empire, et les électeurs germains ; il somma Clément VI et ses cardinaux de revenir à Rome : en un mot, sa conduite annonça une tête fêlée, ou un comédien qui, changeant Rome en théâtre, voulait ridiculiser l'antiquité, en la faisant le sujet d'une farce inepte. Les Colonna, les Orsini, les Savelli et autres barons se révoltèrent contre l'auguste tribun : son pouvoir s'évanouit comme un songe. Nous le reverrons de nouveau, après divers voyages en plusieurs contrées et une captivité à Avignon. En ce temps, une peste terrible désola l'Italie et surtout les provinces adriatiques.

On a beaucoup fait pour embellir le caractère de Rienzi ; mais l'histoire, quoique avec regret, refuse d'admettre cette brillante fiction. Le Malaria païen, dont nous avons signalé la fatale existence au sommet du Capitole, bouleversa son imagination irrégulière et trop ardente. Confondant sottement les souvenirs d'un temps irrévocablement écoulé avec les besoins du présent, il prit des titres sonores, mais grotesques, qui démontrèrent, dès l'origine, qu'il ne comprenait ni sa position, ni les nécessités, ni les capacités de son époque. Naturellement, il tomba. Sans entrer dans la discussion des causes de cette chute, soit dans la première circonstance, quand il

abdiqua, soit dans la seconde, quand on l'assassina lâchement, nous croyons qu'il suffit de citer, sans toutefois l'adopter entièrement, la défense suivante du plus zélé et du plus habile apologiste de Rienzi :

« Le lecteur trouvera, dit sir Édouard Bulwer, que, tant dans son abdication comme tribun que dans sa mort comme sénateur, Rienzi tomba par la faute du peuple. Le tribun fut victime d'une ignorante couardise, le sénateur d'une farouche avarice. C'est cela que les historiens modernes ont manqué de représenter. Gibbon rappelle justement que le comte de Minorbino entra dans Rome avec cent cinquante soldats et barricada le quartier des Colonna, que la cloche du Capitole sonna, que Rienzi harangua le peuple, qu'ils demeurèrent silencieux et inactifs, et que Rienzi abdiqua. »

« Les pleurs et les gémissements du peuple, dit Sismondi avec raison, répondirent aux siens; ils pouvaient pleurer, mais non combattre. » On doit s'étonner de cette étrange inintelligence des historiens modernes à ce sujet; cependant la cause était facile à découvrir : Rienzi était excommunié.

Dans une note, où il discute les motifs qui décidèrent les pontifes (à la faveur desquels Rienzi dut sa rapide fortune et le peu de bien qu'il opéra au commencement) à user de cette sévérité, l'éloquent apologiste ne remarque pas, à ce qu'il paraît, qu'en apportant comme cause déterminante l'absurde fanatisme religieux de Rienzi il imprime au caractère de son héros une tache d'insanité don-quichottienne, dont il devrait le laver, et établit la cause réelle de sa chute. « Ses lettres, dit-il, sont remplies d'un fanatisme mystique. Ses renvois aux anciens héros de Rome sont toujours mêlés avec des invocations à ses saints chrétiens. La Bible, peu lue par le public

laïque d'Italie, est constamment dans ses mains : ses harangues sont cousues de ses textes ; ses vêtements même sont ornés d'emblèmes sacrés et mystérieux. Aucun doute que la cérémonie de sa création de chevalier, que Gibbon raille comme un acte de folie, n'était que le pendant de quelqu'une de ses extravagances religieuses : car il dédia spécialement sa dignité de chevalier au service du Saint-Esprit. Se baigner dans la vasque de Constantin n'était pas l'acte orgueilleux du tribun, mais l'extravagance d'un fanatique. »

Voici les effets de ce Malaria capitolin, amassant dans des cerveaux brûlés toutes les idées les plus disparates et les plus bizarres, prétendant unir des choses aussi répulsives l'une de l'autre que la Bible et Ovide, la religion des martyrs et le paganisme qui les condamnait à mort et au gibet. Quoi d'étonnant alors, qu'un fanatique extravagant ait échoué dans sa tentative de régénération d'un État en désordre, quand il ne savait pas lui-même gouverner sa conduite par les dictées du sens commun ?

« Sa justice même, dit Gibbon (1), reflétait la teinte et le reproche de sa cruauté. Il sacrifia à sa jalousie Pandulfo di Guido, le plus vertueux citoyen de Rome. Dans l'exécution d'un voleur public, Fra Moreale, dont la bourse l'avait assisté, le magistrat oublia ou se ressouvint trop de l'obligation du débiteur. Une guerre civile épuisa ses trésors et la patience de la ville : les Colonna maintinrent leur station hostile à Palestrina ; et ses mercenaires méprisèrent bientôt un chef dont l'ignorance et la crainte enviaient le mérite subordonné. Le héros et le lâche se rencontrent étrangement dans la vie et dans

(1) Gibbon, *Hist. of decl. and fall.*, ch. 70. Rienzi périt le 8 sept. 1364.

la mort de Rienzi. Lorsqu'une multitude furieuse investit le Capitole, lorsque ses serviteurs civils et militaires l'abandonnèrent lâchement, l'intrépide sénateur, agitant la bannière de la liberté, se présenta au balcon, et remua par son éloquence les passions des Romains, essayant de leur persuader que lui et la république tomberaient en même temps. Des imprécations et des pierres interrompirent sa harangue ; puis, une flèche ayant percé sa main, il tomba dans un abject désespoir, s'enfuit pleurant dans les chambres intérieures, d'où on le descendit par une écoute devant les fenêtres de la prison. Destitué d'espoir et d'aide, on l'assiégea jusqu'au soir : on détruisit avec le fer et le feu les portes du Capitole. Le sénateur tenta de fuir sous un habit plébéien ; mais on le découvrit et on le traîna sur la plate-forme du palais, théâtre fatal de son jugement et de son exécution. Moitié nu, moitié mort, il resta une heure entière sans voix ni mouvement. La rage se changeait en étonnement et en curiosité ; les derniers sentiments du respect et de la compassion combattaient en sa faveur, et ils auraient prévalu, si un hardi assassin n'eût pas plongé le poignard dans sa poitrine. Il tomba dès le premier coup : la vengeance impuissante de ses ennemis lui en infligea cependant mille autres. On abandonna le corps du sénateur aux chiens, aux juifs et aux flammes. »

Ce qui nous a paru toujours le comble de l'absurdité dans le caractère de Rienzi nous est révélé par une circonstance jusque-là peu remarquée. Il se plaisait à rapporter avec une sorte d'orgueil éhonté le scandale, peut-être faux, de sa mère. Lui, le dernier des tribuns, le fanatique adorateur de la Rome des Gracques et des Césars ; lui qui agitait son épée aux quatre points cardinaux pour signifier que, représentant et héritier de tels

Romains, il a droit à la possession du monde entier, se vante avec complaisance qu'il a l'honneur d'être le bâtard d'un barbare teutonique, de Henri de Luxembourg. Il se faisait une sotte gloire de rappeler dans ses lettres les intrigues de l'empereur Henri VII avec sa mère.

Un jubilé, publié, en 1350, par Clément VI, qui réduisit le terme fixé de cent ans à cinquante, amena aux tombeaux des apôtres un concours immense de pèlerins. Les chemins de l'Italie se repeuplèrent comme dans les plus beaux temps. Matteo Villani affirme qu'il vint à Rome près de 1,200,000 étrangers (1).

En 1355, Charles IV et l'impératrice Anne, escortés par quatre mille cavaliers, vinrent à Rome, où ils furent couronnés solennellement à Saint-Pierre, le jour de Pâques, par le cardinal légat, Pierre di Bertrando, évêque d'Ostie. Malgré tout cela, si nous suivons le pape Urbain V dans sa visite à Rome, le 8 octobre 1367, nous découvrirons combien vaines étaient les réformes tant vantées et le prétendu rétablissement de Rienzi. Cette ville, rivale des merveilles architecturales de l'antiquité, objet de l'admiration des peuples, est abaissée dans l'abjection ; les églises, les basiliques, les palais des princes s'écroulent comme les anciens monuments du Palatin et du Forum. Rome sombre (2) pour la troisième fois au milieu de ses ruines.

Non-seulement elle, mais toute l'Italie, avait adressé des suppliques à Avignon. On appelait de toutes parts le retour des papes, comme la dernière espérance de l'Italie et de Rome. « Depuis le départ des papes, dit Gibbon en citant les lettres de Pétrarque, les édifices

(1) Murat., *Antiq.*, dissert. 29, p. 855.
(2) Murat., *Annali*, an. 1367.

sacrés du Latran et du Vatican, leurs autels, leurs châsses, gisaient dans un état de pauvreté et de décadence. On croyait que la présence du légitime souverain pouvait seule dissiper les nuages amoncelés sur les sept collines. Une renommée éternelle, disaient-ils, la prospérité de Rome, la paix de l'Italie seraient la récompense du pape qui oserait, secouant le joug de la France et de ses cardinaux, embrasser cette généreuse résolution. »

On ne sort pas aisément d'une fausse position. Les nations chrétiennes étaient condamnées à payer chèrement, surtout Rome et la France, leur instigation et leur connivence dans les événements dont le premier et fatal résultat fut ce qu'on a appelé la captivité d'Avignon, et qui finalement causèrent ce grand schisme avec ses désastreuses conséquences. De là, quoique le siége de la papauté fût définitivement retiré d'Avignon le 17 janvier 1377, après une période d'années exactement égale à celle de la grande captivité du peuple de Dieu, le grand schisme qui date de la première année d'Urbain VI, le successeur immédiat de Grégoire XI, restaurateur du saint-siége à Rome, fit reculer bien loin le jour de l'espérance. En un mot, ce ne fut qu'en l'année 1421 que Rome, le schisme ayant été blessé à mort à Constance, fut consolée par la vue du légitime successeur de saint Pierre, cheminant, par les grands chemins déserts et couverts d'herbes, vers ses portes en ruine.

« Disant adieu à Florence, écrit Platina (1), Martin V s'approcha enfin de Rome. Ce qui restait du peuple romain et des princes vint avec grande joie à sa rencontre, le saluant comme l'étoile du salut, l'espoir

(1) Plat. *Vita Mart. V.*

suprême. Ils remarquèrent que ce jour, un des plus brillants dans leurs annales, tomba le 10 des calendes d'octobre 1421. Le pape trouva Rome dans un état si complet de décadence, qu'elle ne présentait plus l'aspect d'une ville. Les maisons chancelantes ou croulantes, les temples détruits, les rues désertes, tout portait l'empreinte de la ruine et d'un long abandon. Le besoin et la misère marquaient leurs traces sur les visages des habitants. Il ne restait plus aucun vestige des fêtes, de la politesse, de la splendeur de la ville. » Le portique de Saint-Pierre menaçait tellement ruine, qu'on dut l'abattre tout à fait. Le Latran était sans toiture et son pavé en morceaux. Les Santi Apostoli n'étaient pas en meilleur état. Presque toutes les églises titulaires, abandonnées, demandaient de promptes réparations.

Les Romains, nonobstant ces rudes et cruelles leçons, n'avaient pas encore fini leurs études dans cette école où les fous eux-mêmes apprendraient de la sagesse. Entre autres perturbateurs, Visconti, duc de Milan, troubla, par ses machinations, la paix qui régnait à l'avénement d'Eugène IV, successeur de Martin V, en 1431. Ce Visconti détestait le pape, et il trouva d'efficaces et zélés instruments de ses agressions dans Francesco Sforza, Fortebraccio, Piccinino, et les Gibelins de Rome avec la faction Colonna à leur tête.

Les Colonna, dont l'orgueil et les prétentions dominatrices s'élevèrent au plus haut point pendant le règne du dernier pontife, membre de leur race, se joignirent les premiers à ces derniers et désespérés combats, moitié féodaux, moitié classiques, qui finissaient toujours inévitablement par une affreuse catastrophe. Une parole de reproche adressée à Étienne Colonna par Eugène,

pour avoir traité avec sévérité et insulte quelqu'un des propres parents des Colonna en exécutant un ordre qui lui avait été donné comme général des forces papales, fut l'étincelle qui fit éclater la mine déjà préparée pour la destruction du pontife. Étienne s'enfuit à Palestrina. A son appel, accoururent ses parents, ses alliés, et tous ceux qui occupaient naguère les premières places à la cour du pape Colonna.

Jean-Baptiste conduisit ses vassaux à l'attaque. Ils trouvèrent les portes ouvertes, la ville ne soupçonnant point une telle visite. Les Colonna, sans découvrir un seul adversaire, passent sous la porte de Saint-Jean, traversent le quartier du Latran, côtoient le Colisée, l'arc de Titus, le Capitole, et arrivent dans cette partie de la ville qu'ils disaient leur appartenir. Leurs troupes rencontrèrent une escorte des troupes papales, soutenues par une grande foule de Romains, *magna populi parte adjuvante*, précisément sur la place actuelle dite Colonna, près du couvent où résidait le pape. L'action fut rude. Les Colonna, trouvant que le pouls de Rome battait autrement qu'ils ne pensaient, sonnèrent la retraite, et cherchèrent à se consoler de leur défaite en pillant la campagne romaine.

Ils sentaient cependant un violent penchant à essayer de nouveau. Bientôt le chef de cette conspiration odieuse, Matthieu Visconti, l'ennemi mortel d'Eugène, l'auteur de sa chute misérable et de celle de sa maison longtemps puissante, leur procura l'opportunité non-seulement de réparer leur honneur, mais d'obliger le pontife à fuir de Rome pour sauver sa vie à la faveur d'un déguisement. Pendant le court intervalle entre les deux invasions, Sigismond, élu roi des Romains depuis 1410, fut enfin,

en 1433, couronné solennellement dans Saint-Pierre par Eugène.

En 1434, dit Muratori dans ses Annales, les forces, presque toutes de cavalerie, de Nicolas Piccinino, s'étant jointes à Tivoli avec celles de Nicolas Fortebraccio (autre chef fameux de brigands), qui déjà s'était lié avec les Colonna, ravagèrent la campagne, et fatiguèrent la ville papale par de continuelles attaques. Il paraît que les Gibelins ou adhérents des Colonna avaient formé le complot de désoler la campagne, afin de montrer l'incapacité du pape à régner, et le forcer ainsi à abdiquer. Eugène refusa, et une fois encore on proclama la république romaine et la création de septemvirs pour régénérer la cité. Le souverain pontife devint prisonnier dans son propre palais, alors le couvent des Santi-Apostoli. Déguisé en moine, et suivi par un religieux, Arsenio, il gagna une petite barque sur le Tibre. Les Gibelins et les Colonna, découvrant sa fuite, le poursuivirent, et lancèrent tant de flèches et de pierres contre les rameurs, qu'Eugène n'échappa vraiment que par miracle. Une galère l'attendait à l'embouchure du fleuve, d'où on le transporta à Livourne. Il se dirigea ensuite sur Florence, où on le reçut avec une grande joie. Les envoyés des Romains le rejoignirent bientôt, le suppliant, *con tutta sommissione* (1), de retourner à Rome pour la tirer de l'abîme dans lequel les régénérateurs la plongeaient. Eugène, se trouvant alors gravement occupé par la grande affaire de l'église grecque et le conciliabule de Bâle, qui entretenait une sorte de petite guerre après la ruine du grand schisme dans le concile de Constance en 1418, ne put accéder à leur supplique qu'en l'année 1443, dont

(1) Murat., ad an. 1436.

le 23 septembre vit la rentrée du pape à Saint-Pierre. Nous laissons à Ranke (1) le soin de nous décrire l'aspect de la ville à cette époque :

« En l'an 1443, dit-il, au retour d'Eugène IV, la ville était devenue une retraite de bergers : on ne distinguait point ses citoyens des paysans et des laboureurs des environs. Ses collines étaient désertes; point de pavés dans ses étroites rues, assombries par les balcons en saillie et par les poutres qui servaient à appuyer une maison contre l'autre. Les bestiaux y erraient comme dans un champ; de Saint-Sylvestre à la porte du Peuple tout était jardin ou marais, retraite des oies sauvages. Le souvenir de l'antiquité n'existait plus. Le Capitole était devenu la colline des chèvres, le Forum le champ des vaches. Le peuple attachait les plus absurdes légendes aux monuments encore debout. L'église de Saint-Pierre menaçait de tomber en ruine. » Tel était la condition de Rome *sans les papes*. Mais considérons encore de plus près le Capitole et ses environs.

« Dans les derniers jours du pape Eugène IV (2), dit Gibbon, deux de ses serviteurs, le savant Poggius et un ami montèrent au Capitole, s'assirent au milieu des débris, des colonnes, des temples, et de cette hauteur dominante contemplèrent les différentes perspectives de la désolation. Le lieu et l'objet fournissaient un thème abondant pour philosopher sur les vicissitudes de la fortune, qui n'épargne ni les hommes ni leurs plus beaux ouvrages, qui ensevelit empires et cités dans un commun tombeau; et ils reconnurent que la chute de Rome était aussi déplorable que sa grandeur avait été colossale.

(1) Ranke, *Hist. des Papes*, vol. 1, p. 358, Bohn's éd.

(2) Erreur de Gibbon. C'était Martin V. Voyez ch. 71.

Son âge primitif, telle qu'elle était alors qu'Évandre reçut l'étranger troyen, a été peint par le génie de Virgile. Cette roche Tarpéienne formait d'abord un amas de buissons solitaires; un temple à toits dorés orna ensuite sa cime : on abattit le temple, on enleva l'or; la roue de la fortune accomplit sa révolution, et le terrain sacré est de nouveau hérissé de broussailles. La colline du Capitole sur laquelle nous sommes maintenant assis était primitivement la tête de l'empire romain, la citadelle de la terre, la terreur des rois, illustrée par tant de triomphes, enrichie des dépouilles et des tributs de tant de nations! Ce spectacle de l'univers comme il est changé, tombé, défiguré! Le chemin de la victoire est caché par des vignes, et les bancs des sénateurs par du fumier. »

Voici ce qu'ont laissé derrière eux tant de châteaux enchantés, créations de l'enthousiasme pour le Capitole païen. Vraiment les hommes ne peuvent pas cueillir des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces. Sur l'orgueilleux sommet de ce ciel, où se dressait la maison dorée de Jupiter, un buisson sauvage et solitaire; des ronces là où Rome couronnait ses héros ; des vignes sur le chemin de la victoire ; le Forum un jardin potager, un parc aux porcs, aux buffles; les bancs des sénateurs cachés par du fumier : voici les monuments qui rappellent la sagesse et les succès des restaurateurs de la domination universelle de l'ancienne Rome. Ce sont là les trophées qui expriment plus emphatiquement que des arcs ou des colonnes sculptées les exploits des Arnaud, des Carasomi, des Capoccio, des Brancaleone, des Rienzi, des Colonna et autres.

Ils travaillaient et fatiguaient : oh! comment n'auraient-ils pas travaillé et fatigué pour jeter la semence

de la conquête? Des ronces, des buissons dans une solitude! voici la moisson. A l'organisation sociale du Rédempteur unissant tous les cœurs par les liens de la charité et de la paix, ces partisans du passé païen essayèrent de substituer ces liens qui unissaient les conspirateurs rassemblés dans les curies et les comices du Forum pour comploter contre les droits les plus sacrés et la liberté des nations, pour enivrer du calice de l'idolâtrie les rois et les peuples, tandis qu'ils persécutaient les disciples du seul vrai Dieu. Mais voici que sur des porcs et des buffles couchés là où les grands souvenirs de Cicéron et des Gracques gisent ensevelis, la Providence a inscrit son arrêt vengeur. Les visions sauvages, incohérentes, qui dans leur délire agitèrent si longtemps et enflammèrent l'esprit romain se sont évanouies. Observez bien la signification des débris laissés en arrière par les rêves de ces maniaques.

Nous ne parlons point des solides constructions, soit matérielles, soit sociales ou politiques, du peuple gigantesque qui tint en ce lieu pendant mille ans le sceptre de sa domination sur une si vaste portion de l'univers.

Les anciens Romains étaient un peuple grand, sage, et, malgré son culte idolâtrique, pas trop corrompu ni pervers. Ils furent les plus sages, les plus grands, les plus vertueux païens qui existèrent jamais.

Sous ce rapport, ils surpassaient infiniment les Grecs; comme chrétiens ou païens, ils se montrèrent les plus habiles organisateurs de la conquête, les plus heureux fondateurs de leur propre institution parmi les nations vaincues. Leurs égaux n'ont jamais paru, et probablement ne paraîtront jamais. Sans nul doute, ils avaient une haute, une utile et, en un certain sens, une sainte et cé-

leste mission à remplir : ils étaient envoyés, sans le savoir, pour ouvrir la voie aux apôtres. Ils accomplirent noblement et efficacement leur tâche. Les pontifes successeurs de Pierre reconnurent bien ceci : ils ne méprisèrent point ce que les Romains avaient fait ; ils l'apprécièrent pleinement : ils employèrent et tournèrent à leur avantage tout ce qui avait été exécuté par ce peuple, qui, à son insu, prépara la voie du Seigneur et aplanit ses sentiers aussi longtemps que les restes de l'empire et de l'ordre de choses si sagement, si merveilleusement fondé par les Romains, se tinrent unis ensemble. Les pontifes s'y attachèrent comme le hardi nautonier au vaisseau naufragé tant qu'il reste quelque lueur de le sauver par une manœuvre héroïque. Qui, sinon Léon le Grand et les pontifes de cette terrible époque, demeurèrent fidèlement, hardiment et non sans effet, aux côtés de Rome agonisante? A moins de substituer à l'histoire le langage de la fiction, qui, sinon Grégoire le Grand, fut le dernier des Romains? Qu'il fût Romain, Romain de lignage antique et patricien, nous le savons : mais après lui, vous chercherez en vain, parmi les ténèbres et la barbarie des temps postérieurs, à reconnaître un seul individu dont vous puissiez certifier l'origine romaine. Quant aux Colonna et aux Rienzi et autres champions, héritiers de Scipion, nous avons vu d'où, proh pudor ! les plus renommés parmi de tels Romains tiraient leur sang.

A qui donc faisons-nous allusion quand nous montrons du doigt ces broussailles, ce fumier amassé sur le Capitole? est-ce aux Romains de cette ancienne, magnanime, disciplinée, vaillante race, dont le caractère, quoique tyrannique et cruel et par là exécrable, porte toujours empreint sur ses œuvres le cachet de la force et de la

grandeur? Non. Nous faisons allusion aux Arnaudistes, aux Colonna Gibelins, au rejeton impur d'un barbare usurpateur, au dernier des tribuns, se glorifiant sottement du déshonneur de sa mère. Leurs tentatives ne furent qu'absurdes, sans aucun trait de solidité ou de civilisation vraie : jeux d'enfants qui bâtissaient sur l'amphithéâtre Flavien avec des cartes peintes.

Tant qu'il demeura quelques planches du vaste naufrage de l'antiquité, les pontifes ne les abandonnèrent point ; puis, lorsqu'elles se brisèrent sans espoir, qui, sinon les pontifes, construisit ce radeau qui sauva du gouffre tant de trésors inévitablement perdus pour la postérité? La réaction fut reconnue largement et utilement possible quand Léon III conduisit le monde barbare roman, avec Charlemagne à sa tête, dans la seule voie possible de progrès à cette époque.

Les souvenirs du passé ne furent pas, dans cette conjoncture, de folles conceptions enflammant sans but les imaginations : lorsque les papes les provoquèrent et les encouragèrent, de telles vues rétrospectives fournirent d'utiles études ; ces méditatives contemplations d'un autre âge produisirent de si solides résultats, qu'ils ont résisté à la furie de mille années d'épreuves. Jeter un pont entre cette immensité qui séparait Lazare et le mauvais riche, comme décrit l'Évangile, c'est un rêve impossible, et cependant ce fut le but constant de cette longue manie qui commença avec Arnaud de Brescia et finit avec Étienne Porcaro. La catastrophe de l'empire carlovingien et l'anarchie du dixième siècle rendirent impossible tout retour aux anciennes voies. Les pontifes le virent. Avec le mot d'ordre : « Dieu le veut, » qui est dit avoir été donné d'en haut, les nations nouvelles reçurent d'Hildebrand et de ses successeurs le commande-

ment d'aller en avant, tournant le dos au passé païen et la face vers l'avenir chrétien.

Les cités et les nations entendirent l'ordre avec enthousiasme ; les résultats prouvèrent que lui obéir conduisait à la gloire, à la liberté, aux sciences, aux arts, à la littérature, et à tout ce qui peut couronner un peuple de gloire, de prospérité. En exécutant héroïquement et consciencieusement cette parole du commandement, les autres Italiens renouvelèrent littéralement la face de la terre. Au lieu d'user leur énergie dans des enfantillages et de rapsodiques essais autour d'un ordre de choses d'une autre époque, au lieu de se couronner avec les lauriers flétris d'une génération avec laquelle ils n'avaient qu'une alliance de sang très-douteuse et aucun lien moral et religieux, nous les avons vus se tourner hardiment et noblement vers l'avenir pour se créer une gloire personnelle. Sans s'arrêter à l'imitation ou s'inquiéter de rivalité, les villes lombardes, toscanes, adriatiques ont déjà éclipsé les anciennes en beaucoup de points; et si elles ne trébuchent pas dans le droit chemin, elles sont destinées à les surpasser en tout ; car la carrière ouverte devant elles par le christianisme ne connaît d'autres limites que les cieux et l'éternité. Mais les réactionnistes de Rome, les plagiaires maladroits du Capitole, loin de se mettre à la tête du monde, ont descendu si bas dans la marche de leurs essais, qu'on ne doit les regarder que comme le rebut et la lie de l'Italie. C'est le mot d'un de ces réactionnistes :

« *Dixisses omnes aut inquilinos esse, aut extrema omnium hominum fece eo commigrasse* (1). »

Comme nous l'avons déjà remarqué, Gibbon les place bien au-dessous des républiques environnantes.

(1) Platina, *De Vit. pontif.*, *in vit. Mart. V.*

Les guerres folles et incessantes des Colonna, des Orsini, des Savalli, des Annibaldi, des Corsi, des Capocci, des Papareschi, des Rovere, des Viteleschi, et autres, auraient fini par une entière extermination sans l'intervention réitérée des papes par leurs vicaires ou leurs légats. La courte visite d'Urbain V ne contribua pas peu à arrêter l'œuvre de la ruine. Tant que cette folie dura, on ne pouvait avancer ni rien recouvrer; bien plus, ils semblaient redoubler leurs coups à mesure que la victime s'épuisait davantage. C'est précisément à l'heure où cette époque désastreuse va finir que les factions, surtout des Colonna, augmentent en violence. Faire la guerre aux papes semblait être pour eux la vocation irrésistible du destin. Soit qu'ils habitent au Capitole, ou dans quelque couvent, les papes subissent toujours les mêmes attaques, surtout de la part des Colonna.

Jamais de trêve au sein même de la ville : partout une arène perpétuelle de combats; la guerre avait empreint ses traces sur tous les monuments des époques papale ou païenne. Les rues, encombrées de barricades et coupées de retranchements, semblaient bien moins destinées aux pacifiques rapports d'une société heureuse qu'aux luttes sanglantes d'ennemis acharnés. Tous les fléaux infligés à Rome païenne par les princes barbares de toute tribu étaient renouvelés pendant le règne de ceux qui désiraient s'identifier avec cette ville, sur laquelle était tombé un arrêt d'en haut. La Rome des rétrogressistes trouva un Alaric dans Braccio di Montone de Pérouse, un Genseric pygmée dans le pervers Ladislas de Naples. Les campagnes, dont les moissons font le bonheur des peuples, étaient sans cesse ravagées avec le feu et le fer par des condottieri tels que Nicolas Fortebraccio et Nicolas Piccinino.

Tacite, parlant des malheurs d'une époque des annales païennes, dit qu'elle était *atrox prœliis, discors seditionibus, et etiam pace sævum*. Ces paroles nous paraissent résumer exactement tous les traits de l'époque pendant laquelle les Romains furent le jouet de ce délire, époque déchirée par les factions, affreuse par ses combats, et féroce durant la paix elle-même. Il n'aurait pas été déraisonnable d'attendre qu'après la dernière et si fatale expérience de remplacer le gouvernement des pontifes par la république, les plus insensés et les plus impies eussent été convaincus de la folie de ces tentatives. Néanmoins Rome va subir encore une tempête, la dernière jusqu'à ce que, après quatre siècles d'intervalle, de nouveaux essais non moins insensés la rejettent, sous nos yeux, dans de nouveaux orages.

Avant d'entamer le récit de la tentative d'un autre rêveur, Étienne Porcaro, qui termine la dynastie des Arnauld, des Brancaleone et des Rienzi, et qui fit sa première apparition pendant les funérailles d'Eugène IV, qu'on nous permette d'insérer ici ce que nous dit du caractère de ce pape un écrivain beaucoup plus porté à blâmer qu'à louer les papes :

« Eugène IV, dit Platina, était d'une attitude admirable, qui imprimait du respect aux spectateurs. Ses discours se faisaient remarquer plutôt par la gravité de ses pensées que par l'éloquence de sa diction. Il possédait une connaissance moyenne de la littérature classique ; mais son érudition surtout en histoire était immense. Généreux envers tous, il protégeait principalement les hommes lettrés et aimait leur société. Il choisit parmi eux ses secrétaires favoris, Leonardo Arretino, Carolo Poggio, et Trapezuntius Blundus. Il se mettait difficile-

ment en colère, car il ne ressentait pas les injures, et s'inquiétait peu ou point du tout des médisances. Il regardait avec le même calme les libelles diffamatoires et les invectives menaçantes, dirigés contre lui par les plumes les plus habiles de son temps. Il protégea toutes les universités et les écoles sans distinction : le Gymnase obtint cependant une plus grande part dans sa sollicitude. Il aima et favorisa singulièrement les ordres religieux. »

Platina ajoute qu'il avait une passion vive pour la guerre (assertion très-mensongère), et apporte pour preuve que Ladislas de Pologne, sur son instance, et accompagné sur le champ de bataille par le cardinal légat, rencontra et battit les Turcs entre Andrinople et le Danube. Remarquons que cette victoire sauva la chrétienté en brisant le pouvoir infidèle par la perte de trente mille de leurs meilleures troupes et la dispersion du reste. « Il admettait, continue Platina, peu de personnes, et seulement des savants, dans ses entretiens familiers; puis, afin qu'ils pussent être les garants vis-à-vis du monde de la modestie avec laquelle il vivait, il les recevait ordinairement dans sa chambre, conversant librement avec eux pendant qu'il mangeait, soit sur les nouvelles du jour, soit sur des questions de mesures publiques, dans le but de rectifier ses erreurs ou celles de ses ministres. Il s'appliqua à embellir les églises par l'architecture et les arts, comme en pourra juger celui qui verra la chapelle papale et les portes de bronze de Saint-Pierre. Ses restes reposent à Saint-Pierre, dans une tombe en marbre avec ces vers :

Eugenius hic quartus, cor nobile cujus
Testantur vitæ splendida facta suæ.

Reprenons maintenant notre revue de cette manie grotesque du rétablissement de la république selon l'ancien type. Nous laissons la narration à Gibbon : ce qui doit garantir au lecteur que, si quelques blâmes sont dus aux papes dans la transaction d'Étienne Porcaro, ils ne seront pas épargnés.

«Pétrarque était en ce temps-là, dit Gibbon, l'oracle des Italiens; et toutes les fois que Porcaro récitait les odes qui décrivent le patriote et le héros de Rome, il s'applique à lui-même les visions du barde prophétique. »

Le feu de l'indignation patriotique ne s'alluma pas dans l'âme de Porcaro, le visionnaire romain, comme elle éclata de fait chez le noble Gracchus en contemplant les scènes d'Étrurie, très-fortement semblables, quoique dans un degré mitigé, aux scènes dont M. Poulett-Scropé et M. Bright étaient témoins dans l'ouest et le midi de l'Irlande pendant l'automne de 1849.

Le patriotisme de Porcaro a une origine plus sublime, plus élevée; il n'a point sa croissance sur la terre; le patriotisme s'allume en lui comme le feu inspirateur de la sibylle ou du poëte; il paraît s'être imaginé qu'il était appelé à devenir le restaurateur de la gloire romaine.

«Son premier essai des sentiments populaires, continue Gibbon, eut lieu aux funérailles d'Eugène IV. Par un discours bien étudié, il appela les Romains à la liberté et aux armes. Ils l'écoutèrent avec un plaisir apparent, jusqu'à ce que l'interrompît un grave avocat qui plaida la cause de l'Église et de l'État. La loi condamnait tout orateur séditieux comme coupable de trahison; mais la bienveillance du nouveau pontife, Nicolas V, qui le prit en pitié et en estime, essaya de convertir le

patriote en un ami. L'inflexible Romain revint d'Anagni avec une réputation et un zèle croissants; et à la première occasion (les jeux de la place Navona), il tenta d'exciter les disputes accidentelles de quelques enfants pour les faire dégénérer en un soulèvement général du peuple. Le généreux Nicolas ne voulut point encore néanmoins faire le sacrifice de sa vie. On écarta le traître de la scène de la tentation en l'envoyant à Bologne avec une allocation libérale pour son entretien et l'obligation facile de se présenter chaque jour devant le gouverneur de la cité. Mais Porcaro avait appris de Brutus qu'on ne doit observer ni foi ni gratitude avec les tyrans. »

Cette dernière sentence nous révèle les sombres traits de ce mauvais esprit dans toutes ses horreurs. Ce Porcaro ne prétendait pas même être poussé à la trahison par les souffrances et les plaintes du peuple, il s'imaginait seulement être appelé à restaurer les anciennes gloires du Capitole. Quoique comblé de faveurs, ce patriote crut un devoir impérieux de sa destinée d'agir comme Brutus. Il est clair que Porcaro, comme Rienzi et tant d'autres déclamateurs discutant sur la liberté, visait uniquement à s'emparer du pouvoir absolu.

«Porcaro, exilé, continue le même écrivain, déclamant contre cette sentence arbitraire, forma graduellement un parti et une conspiration. Son neveu, audacieux jeune homme, assembla une bande de volontaires, et à un soir marqué, prépara une fête à sa maison pour les amis de la république. Leur chef, échappé de Bologne, se présenta parmi eux en habit de pourpre et d'or (précisément comme un acteur entrant en scène! autre trait de manie dont nous avons vu un exemple en Rienzi). Sa voix, sa contenance, ses gestes, tout révéla

l'homme qui s'était consacré à la vie, à la mort, à cette glorieuse cause. Il déroula dans une harangue étudiée les motifs et les ressources de leur entreprise : le nom et les libertés de Rome ; la fainéantise et l'orgueil de tous leur tyrans ecclésiastiques, et surtout du pape Nicolas ; l'assentiment possible et le concours actif de leurs compatriotes, trois cents soldats et quatre cents exilés, exercés aux armes ; la licence de se venger à la pointe de leurs épées, et un million de ducats pour récompenser la victoire. Il serait aisé, dit-il, dans le jour suivant, fête de l'Épiphanie (par une surprise semblable à celle de Cenci dans la nuit de Noël 1075), de saisir le pape et les cardinaux devant les portes ou à l'autel de Saint-Pierre, de les conduire enchaînés au château Saint-Ange ; d'extorquer la reddition du château par la menace de leur mort instantanée ; de monter au Capitole vacant, de sonner la cloche d'alarme, et de rétablir dans une assemblée populaire l'ancienne république de Rome. Mais lorsqu'il allait triompher, il était déjà trahi. Le sénateur investit la maison avec une forte escorte. Le neveu de Porcaro s'échappa à travers la foule : mais l'infortuné Étienne Porcaro fut précipité de son siége, se plaignant que ses ennemis eussent anticipé de trois heures l'exécution de ses desseins. Après une culpabilité si évidente et réitérée, conclut Gibbon, la clémence de Nicolas était silencieuse. » Porcaro fut mis à mort avec neuf de ses complices.

Après un laps de quatre siècles, nous venons de voir des hommes sans doute plus exercés que ce dernier dans la science de la conspiration et des révolutions reprendre de nouveau les projets du sot, ingrat Porcaro et des maniaques Arnaudistes.

CHAPITRE XXX.

Nicolas V. — Époque nouvelle. — Réédification de Rome. — Rome sous Jules II. — Rome sous Léon X. — Défense papale de détruire les anciens ouvrages d'art. — Fête sous le règne de Léon X. — Envoyés de Luther à Rome. — Rome sous Sixte-Quint. — Érection d'obélisques. — Roman de Grégorio Leti sur Sixte-Quint. — La réforme. — La Rome des papes. — Le Tasse et les papes. — Croisade de Pie V. — Bataille de Lépante.

Le pape Nicolas V, dans lequel Gibbon lui-même reconnaît les vertus de bienveillance, d'humanité, de miséricorde, nous est représenté sous un autre point de vue par M. Macaulay, en ce brillant style qui lui est propre, dans un discours prononcé à l'occasion de son installation comme recteur de l'université de Glascow. En traçant l'aspect de l'Europe au moment de la fondation de cette université, en 1449, M. Macaulay s'exprime ainsi : « Dans cette conjoncture d'un intérêt immense pour les lettres, un homme que tout ami de la science ne doit nommer qu'avec respect tient la plus haute place en Europe. Notre juste attachement à la foi protestante, à laquelle notre patrie doit tout, ne nous empêche point de payer le tribut que la justice et la gratitude réclament en faveur du fondateur de l'université de Glascow, le pape Nicolas V, le plus grand des restaurateurs des lettres. Il sortait de bas lieu ; mais ses capacités et son érudition lui donnèrent bientôt la connaissance du grand. Il avait beaucoup étudié et voyagé ; il visita la Bre-

tagne, qui sous le rapport de la richesse et de la civilisation était vis-à-vis de sa Toscane natale ce que sont aujourd'hui les établissements les plus reculés d'Amérique en face de la Bretagne. Il vécut avec ces marchands, princes de Florence, ces hommes qui ennoblirent le commerce en le faisant l'allié de la philosophie, de l'éloquence et du goût. Ce fut lui qui, sous la protection du magnifique et perspicace Cosme, disposa la première bibliothèque de l'Europe. Votre fondateur s'est élevé de la plèbe au trône ; mais sur ce trône il n'oublia jamais les études, délices de sa vie privée. Il était le centre d'une illustre réunion, composée des plus fameux savants de la Grèce et de l'Italie, de Théodore Gaza, George de Trébizonde, Bazaroin, Filelfo, Masilio Ficchino, Poggio Bracciolini. Il fonda la bibliothèque Vaticane, alors et longtemps après la plus précieuse et la plus vaste collection de livres dans le monde. Il conserva avec sollicitude les plus beaux trésors intellectuels échappés au naufrage de l'empire byzantin. On trouvait partout ses agents, dans les bazars du lointain Orient ou dans les monastères de l'Occident, achetant ou copiant des parchemins rongés des vers, sur lesquels étaient tracées des paroles dignes de l'immortalité. Sous son patronage on prépara des traductions latines très-soignées des plus précieux restes des poëtes et des philosophes grecs. Aucune branche de littérature ne lui doit plus que l'histoire. Il apprit à connaître aux peuples de l'Europe occidentale deux grands et incomparables modèles de composition historique, les ouvrages d'Hérodote et de Thucydide. Il révéla à nos ancêtres la simplicité gracieuse et lucide de Xénophon, et le tact droit et ferme de Polybe. Tels étaient les travaux de Nicolas lorsqu'il porta son attention sur les besoins intellectuels de cette

région; région aujourd'hui nombreuse en population, riche en culture, retentissant du bruit de ses machines, région qui expédie ses flottes chargées des produits de ses admirables fabriques à des contrées dont en ces jours-là aucun géographe n'avait entendu parler; mais alors région pauvre, sauvage, demi-barbare, placée à l'extrémité du monde connu. Il sanctionna le plan de l'établissement d'une université à Glascow, et octroya à ce nouveau siége de la science les mêmes priviléges qui appartenaient à l'université de Bologne. Je soupçonne que quelque sourire dut courir sur ses lèvres en associant le nom de Bologne et de Glascow, etc. (1). »

Muratori, décrivant l'état de l'Italie en 1450, précisément quatre siècles en arrière, nous dépeint ainsi une autre face du caractère de ce pontife : « Pendant un long et terrible laps d'années, dit-il, nous avons vu l'Italie déchirée, mise en pièces par la guerre, poussée tantôt d'un côté, tantôt d'un autre par les luttes des factions. L'année présente (dans laquelle Nicolas proclama un jubilé) paraît avoir produit un effet miraculeux; car si les esprits ne s'harmonisaient pas partout, du moins il régnait partout une profonde et universelle paix. Le pape Nicolas, d'un esprit élevé et d'une magnificence vraiment royale, profita de ce calme pour entreprendre divers travaux qui devaient honorer Rome et rendre chère la mémoire de son règne. Il désirait vivement la restauration des lettres. Pour communiquer une nouvelle impulsion au mouvement déjà commencé, il rassembla autour de lui et traita magnifiquement les plus habiles et les plus laborieux savants de son temps,

(1) *Annali d'Italia*, an. 1450.

fit chercher et réunir en Orient, en Europe, les ouvrages des anciens, dont il fit faire de nombreuses copies manuscrites, l'art de l'imprimerie étant alors inconnu ou gardé en secret. Il forma ainsi une bibliothèque, merveille pour cette époque. Il constitua un certain nombre des plus experts hellénistes pour faire des traductions des ouvrages des pères grecs, des poëtes et des historiens. Il entreprit en même temps diverses constructions en harmonie avec la grandeur de ses idées, comme on peut s'en convaincre non-seulement dans des temples tels que le Latran, les basiliques libériennes de Saint-Paul, de Saint-Laurent, mais aussi dans diversé difices publics de la ville, dans la réédification des murs et des fortifications. Gianazzo Manetti, son biographe, a exactement et minutieusement décrit ses ouvrages. Stefano Infessura les rappelle aussi dans son *Diario*. «Il dit que en 1450 il restaura les murailles, qui étaient tombées dans un tel abandon sous la république, qu'on voyait en plusieurs endroits de si larges brèches, que des bataillons entiers pouvaient y passer, ce dont il y eut plus d'un exemple dans les incursions des Colonna. Il rebâtit aussi les tours et les portes de la ville, restaura les édifices du Capitole, augmenta la grande tour de Saint-Ange et ses fortifications. Il bâtit près de Sainte-Marie-Majeure un palais, et près de Saint-Pierre la maison des chanoines. Il éleva entièrement l'église de Saint-Théodore. Nous omettons divers autres ouvrages semblables. »

Tandis que ces travaux avançaient avec rapidité, il couronna avec grande pompe, le 18 mars 1453, l'empereur Frédéric III à Saint-Pierre. Trois jours avant il l'avait couronné avec le diadème de fer de Lombardie, et uni en mariage à la princesse Léonore, fille du roi de Portugal. Le célèbre Æneas Silvius de Piccolomini,

qui régna ensuite comme pape sous le titre de Pie II, agit en cette circonstance comme premier secrétaire de Frédéric. Les Visconti, ennemis de la papauté et de la paix italienne, s'étant éteints, une nouvelle dynastie s'intronisa à Milan dans la personne du renommé condottiere Francesco Sforza, qui avait usurpé les Marches et le duché de Spolète jusqu'aux environs de Viterbe et de Toscanella. Mais dès le commencement du règne de ce pontife, le sceptre de Saint-Pierre regagna ses possessions dans toute son étendue d'une frontière à l'autre de ses Etats. Jusqu'à l'usurpation de Rome et des Etats, en 1799, par la république française, les Etats pontificaux, ainsi rétablis, n'éprouvèrent pendant un laps de trois cent cinquante ans que très-peu de vicissitudes. Les papes rentrèrent dans la libre jouissance de leurs droits sur certains grands fiefs comme Ferrare et Urbino, et procurèrent à leurs peuples une plus longue exemption des malheurs de la guerre, une plus grande abondance des biens de la paix, qu'aucune partie de l'Europe n'en reçut en partage durant la même époque.

A l'ouverture de cette nouvelle ère des destinées de Rome et des Etats pontificaux, il devient nécessaire d'adopter un nouveau plan en traitant cette histoire. On y remarque désormais une loi d'uniformité dont on peut à peine trouver une trace dans les siècles précédents, où, pour connaître et construire leurs annales, il devenait indispensable d'explorer de règne en règne la politique particulière de chaque pontife, et quelquefois ses relations avec la chrétienté. Jusqu'ici nous avons vu la souveraineté temporelle des papes subsister ou tomber, s'affaiblir ou se fortifier, selon l'issue favorable ou contraire de ces luttes, de ces assauts, pleins de tant de

soudaines et étonnantes vicissitudes; mais en examinant les annales de ces Etats depuis cette date mémorable de l'an 1450, nous voyons dans cette région si glorieuse et si variée de l'Italie centrale une unité parfaitement organisée, se développant régulièrement pendant une période de trois siècles et demi. Puis, si nous contemplons une autre face du sujet, l'histoire de la cité annonce d'une manière palpable, évidente, cette croissance uniforme, ininterrompue, comme celle d'une plante ou d'un être humain, jusqu'à ce que la Rome de Sixte-Quint, d'Alexandre VIII, de Grégoire XVI, de Pie IX, se dresse devant nous, dans cette perfection de structure dont Nicolas V jeta les premières bases à travers les débris de deux villes de l'ère païenne et de deux autres de l'époque moyen âge, qui, tombées successivement, avaient été presque entièrement balayées du sol.

Outre cette loi sortant du sujet lui-même, il en existe une autre, l'inexorable loi de la nécessité, qui nous empêche de nous arrêter au delà de ces deux points, l'accroissement des Etats et l'accroissement de leur capitale, afin de ne pas grossir démesurément les pages de ce volume. Enfin, quoique nous eussions désiré mettre en regard le mouvement du seizième siècle, présidé par Luther, et celui dont Hildebrand fut l'auteur, et démasquer ce que nous considérons comme une fausseté organique dans l'Histoire des Papes par Ranke nous sommes obligés d'abandonner ce projet. Puis, quand même il nous eût été possible, comme dans les pages précédentes, d'entrer profondément dans la biographie papale, nous aurions hésité à le faire, sachant que le chevalier Artaud de Montor, si avantageusement connu par ses Histoires de Pie VII, Léon XII,

Pie VIII, est occupé depuis plusieurs années à la composition d'une Histoire générale des Papes, plus spécialement de ceux qui régnèrent pendant la période embrassée par l'ouvrage de Ranke.

A partir de la mort de Grégoire XI jusqu'à l'élection de Nicolas V, la curia, ou cour papale, ressembla moins à une cité stable qu'à un camp perpétuellement en mouvement. Le pontife précédent avait bien retiré le siége d'Avignon ; Rome néanmoins ne devint pas de suite la demeure fixe des pontifes ses successeurs. Il n'y a guère de ville de Nocera à Constance où, pendant ces soixante-dix ans, ils ne plantèrent leur tente environnée, pour ainsi dire, par une armée d'opérations. Gaëte, Florence, Viterbe, Pérouse, Terni, Bologne, les virent tour à tour, pendant des espaces plus ou moins longs, se tenir disposés à se mouvoir au moindre avis, comme une armée toujours en alerte, prête à marcher ou à demeurer dans les mêmes quartiers, selon le mot d'ordre, ne regardant jamais comme une habitation fixe un campement quelconque. Tels sont les traits caractéristiques de la papauté pendant cette période nomade. La cour papale se plia d'autant plus facilement à ces habitudes, que la majorité de ses membres, employés dans ces divers départements qui embrassaient la correspondance du monde entier, n'étaient pas retenus par ces liens et ces responsabilités qui pèsent si lourdement sur ceux qui ont des familles à élever ou à nourrir. Peu de jours après l'ordre du départ, cette cour, dans toutes ses ramifications, avec la foule qui la suivait, ne se trouvait ni moins activement occupée ni moins parfaitement chez soi à Pérouse, Viterbe, Bologne, Florence, que lorsqu'elle demeurait au centre des sept collines, près du Capitole et du Tibre.

Les guerres incessantes de cette époque, qui excitaient de toutes parts des commotions violentes et bizarres, dont le Capitole était le principal foyer, rendirent encore plus tranché ce caractère militaire de la cour pontificale. Du jour (si honorable pour ce grand pape) qu'Innocent II refusa qu'on traitât les habitants de Tivoli comme on avait naguère traité ceux de Tusculum; en un mot, depuis l'apparition d'Arnaud de Brescia jusqu'à l'avortement du complot sanguinaire d'Étienne Porcaro, il fut presque toujours impossible aux papes de fixer leur cour à Rome, et d'y vaquer librement au gouvernement général du monde catholique. C'est pourquoi leur cour ne crut jamais devoir jouir d'une halte moins longue qu'alors qu'elle campait sur le Champ-de-Mars, et, comme nous dirions aujourd'hui, sous les batteries du Capitole.

Il en advint conséquemment que, malgré les restaurations de Martin V, qui trouva la plupart des basiliques dans un état de ruine complète, et les nouvelles constructions d'Eugène IV, nous ne pouvons néanmoins dater la fondation de la Rome moderne que de l'année du jubilé 1450, alors que s'éteignirent les dernières étincelles du grand schisme et ces feux qui transformaient le Capitole en un dangereux volcan.

Lorsqu'on discutait, au milieu des ruines auxquelles Brennus avait réduit la Rome des rois et de la première république, si le peuple rebâtirait sur l'ancienne place ou émigrerait à Véies, le mot heureux d'un centurion, marquant de sa pique la station de sa cohorte, décida du sort de Rome et en grande partie du monde civilisé.

L'existence de la cité de Romulus et du premier Brutus se serait évanouie probablement en de vaines traditions, il y a deux mille ans, si un centurion, frappant la terre de sa lance, n'eût pas crié : « Ceci est une

bonne station, » entendant les tentes des soldats. De même, sans la détermination de Nicolas V de rebâtir les murailles et de placer la première pierre de la cité que lui et ses successeurs, eux seuls, ont complétée, la désolation décrite par Poggio Bracciolini aurait inévitablement grandi, et on ne verrait plus que quelques fragments de colonnes brisées dans une triste solitude, en ces lieux où rayonne cette cité qui, comme son temple unique dans le monde, est aussi unique en intérêt, en majesté, en beauté.

Le pape Sixte IV, jeta, pour faciliter les relations et le commerce des deux rives, un nouveau pont, appelé de son nom, ponte Sisto, sur le Tibre, qui jusque-là n'en avait possédé qu'un seul, peu adapté au commerce, à cause des entraves que son importante position militaire faisait souvent naître. De là nous voyons se lever deux régions de constructions entièrement neuves, l'une dans le Trastévéré, à l'ouverture du nouveau pont, l'autre à l'entrée du Champ-de-Mars. La cour pontificale, tout le monde le comprit alors, se trouva irrrévocablement fixée : les Etats jouirent de la paix et de la prospérité. Les Romains, débarrassés par un salutaire exorcisme de ce fatal démon qui semblait les agiter depuis si longtemps, prirent une nouvelle nature. De ce moment, la cité ne cessa de se développer, de grandir en richesse, en éclat, à mesure que les années roulaient au-dessus d'elle.

Jules II lui donna une impulsion notable d'avancement. « Non content, dit Ranke, de l'entreprise de Saint-Pierre, Jules restaura aussi le palais du Vatican ; et le long des flancs de cette colline qui séparait les vieux bâtiments de la villa d'Innocent VIII, appelée le Belvédère, il jeta les fondements des Loggie, rare chef-d'œuvre d'archi-

tecture. A peu de distance de là, ses parents de la famille Riario et son trésorier Agostino Chigi bâtirent des palais magnifiques, cherchant à se surpasser les uns les autres. Entre eux, le Farnesina est incontestablement le plus beau, tant pour la perfection de son plan qu'à cause des peintures dont l'orna Raphaël. Au nord du Tibre, Jules déploya aussi sa magnificence, en achevant la *Cancellaria*, avec son superbe *Cortile* (1), que la pureté et l'harmonie de ses proportions font regarder comme un des plus admirables édifices du monde. Les cardinaux et les nobles suivirent ardemment l'exemple du pontife : on distingua parmi eux les Farnèse, dont la somptueuse entrée de leur palais est considérée comme la plus belle de Rome, et Francesco del Rïo, qui se vantait que sa maison subsisterait jusqu'à ce qu'une tortue eût fait le tour du globe. Les Médicis remplissaient leurs demeures des trésors les plus variés des arts et de la littérature ; les Orsini ornaient leur palais dans le Campo-Fiore avec des peintures et des sculptures intérieurement et extérieurement. Les restes de cette magnifique période, qui rivalisa si hardiment avec les nobles ouvrages de l'antiquité, n'obtiennent pas toute l'attention qu'ils méritent des visiteurs qui errent par le Campo-Fiore ou la place Farnèse. Le génie, l'émulation, la fertilité de l'esprit, qui caractérisent cette brillante époque, produisirent le bien-être général de la ville. On bâtit des habitations dans le Champ-de-Mars et autour du mausolée d'Auguste, en proportion de l'accroissement de la population. On les étendit encore plus loin sous Léon X. Jules avait précédemment percé la Lungara, large et belle rue, le long du Tibre, dans le Trastévéré, et la rue

(1) Théâtre de l'assassinat du comte Rossi en 1848.

Julia, à peu près du même style, sur le côté opposé du fleuve.

Tandis que la nouvelle ville commençait à lever la tête dans le Champ-de-Mars, dans le Trastévéré, dans le borgo de Saint-Pierre, la partie de la cité païenne était à peu près la même qu'au temps ou Poggio rêvait assis sur les ruines du Capitole. On pouvait presque répéter les mêmes paroles en contemplant la même scène :

« Jetez vos yeux sur la colline Palatine, et cherchez, à travers ses gigantesques ruines, le théâtre de marbre, les obélisques, les statues colossales, les portiques du palais de Néron : considérez les autres collines de la cité; les espaces vides sont interrompus seulement par des ruines et des jardins. Le Forum où le peuple romain s'assemblait pour rédiger ses lois ou élire ses magistrats est maintenant un enclos potager et un marché aux bœufs. Les édifices publics et privés, bâtis pour l'éternité, gisent à terre, brisés, nus comme les os d'un puissant géant. Les merveilleux restes échappés aux injures du temps et de la fortune ne rendent la ruine que plus visible. »

Poggio décrit minutieusement ces restes. 1° Outre un pont, une arche, un tombeau et la pyramide de Cestius, il pouvait discerner encore, de l'âge de la république, un double cintre de voûte, dans l'office au sel du Capitole, portant le nom et le cachet de la munificence de Catulus. 2° On voyait onze temples assez distinctement, depuis la parfaite structure du Panthéon jusqu'aux trois arches, et une colonne de marbre du temple de la Paix, érigé par Vespasien, après les guerres civiles et son triomphe sur les Juifs. 3° Parmi les sept thermes qu'il mentionne en courant, aucun ne pouvait suffisamment représenter l'usage et la distribution de leurs diverses

parties. Les thermes de Dioclétien et d'Antonin Caracalla portent encore le nom de leurs fondateurs, et étonnent le spectateur par leur solidité, leur étendue, la beauté, la variété de leurs marbres, la multitude et la majesté de leurs colonnes. On trouve aussi quelques restes des bains de Constantin, d'Alexandre, de Domitien, ou plutôt de Titus. 4° Les arches triomphales de Titus, Severus, Constantin, étaient entièrement conservées : un fragment croulant s'honorait du nom de Trajan, et deux arches, alors debout, sur la voie Flaminienne, étaient attribuées à la mémoire de Faustina et Gallienus. 5° Après la merveille du Colisée, Poggio cite un petit amphithéâtre de brique, très-probablement à l'usage du camp prétorien ; des maisons publiques ou privées occupaient en grande partie les théâtres de Marcellus et de Pompée : on ne distinguait guère que l'emplacement et la forme dans le cirque Agonalis et Maximus. 6° Les colonnes de Trajan et d'Antonin subsistaient toujours ; mais les obélisques égyptiens étaient brisés. Le peuple de dieux et de héros, chefs-d'œuvre de l'art, se réduisait à une figure équestre de bronze coulé, à cinq statues de marbre, dont les plus remarquables étaient les deux chevaux de Phidias et de Praxitèle. 7° On pouvait reconnaître les deux mausolées des sépulcres d'Auguste et d'Adrien, quoique le premier ne fût guère qu'un amas de terre, et que le second fût transformé en forteresse moderne sous le nom de château Saint-Ange. En ajoutant quelques colonnes isolées et sans nom, tels étaient les restes de l'ancienne Rome. Quant aux traces des structures plus récentes, on pouvait les découvrir dans les murailles, qui formaient une circonférence de dix milles, flanquées de trois cent soixante-dix-neuf tourelles et de treize portes ouvrant sur la campagne.

Deux documents intéressants et d'une rare élégance, datés du règne de Léon X, nous présentent l'état réel de ces ruines : l'un est la lettre du cardinal Bembo, secrétaire papal, pour les missives latines, adressée à Raphaël d'Urbino ; l'autre, un rapport écrit et adressé au pape Léon par Raphaël, qui avait été chargé d'une commission relative à ces ruines.

Dans la lettre à Raphaël il est dit par Léon qu'ayant entendu raconter que tous ceux qui ont besoin de matériaux pour bâtir enlèvent les débris de l'ancienne ville, afin de s'élever des maisons, tant au dedans qu'aux environs de la ville, il le constitue, lui, Raphaël, préfet des anciennes ruines, avec le droit de choisir pour Saint-Pierre tous les fragments antiques de marbre ou de toute sorte de pierre, ajoutant que tous ceux qui, à l'avenir, en découvriraient dans des fouilles ou autrement seraient tenus d'en instruire le préfet, sous peine d'une amende de 100 à 300 pièces d'or. « En outre, continue le pontife, comme je suis informé que des pierres monumentales, chargées de sculptures et d'inscriptions, ont été, avec une témérité barbare, très-nuisible aux espérances de l'art et de la littérature, soumises à la scie ou au ciseau, sans égard aux reliefs et aux inscriptions, par les marbriers, nous commandons à tous sculpteurs, ou autres ouvriers en marbre, de ne jamais, à l'avenir, oser scier ou ciseler des pierres ornées de dessins et de lettres, sans notre spéciale licence et permission, et cela sous peine de la même amende (1). »

Dans le rapport sur les ruines présenté par Raphaël à son grand protecteur Léon X, rapport qui nous montre que le peintre savait aussi habilement manier la plume

(1) Voy. Roscoe's, *Leo X*, *append*. n. ccx.

que la palette, après avoir exprimé son admiration pour les magnifiques ouvrages du génie antique, et sa douleur de voir tant de beaux et splendides monuments défigurés et brisés, Raphaël déplore les ravages subis de son propre temps par ces monuments. « Combien d'entre eux n'ont pas été broyés, pour fabriquer de la pozzolana ! Qui pourrait calculer la quantité de chaux composée des anciennes statues et ornements sculptés, brisés à cet effet ? J'affirme hardiment que la chaux employée dans les constructions de cette Rome que nous voyons aujourd'hui ornée de tant de palais, d'églises, a été faite avec les anciens marbres ! Quoique je ne sois à Rome que depuis onze années, je ne puis pas me rappeler sans serrement de cœur combien de colonnes, de temples, et autres élégants monuments, tels que la meta placée sur la voie Alessandrina, et l'Arco Mal-Avventurato, sont ainsi disparus. » Il paraît que le signor Bartolemeo della Rovere prit une large part dans ces dévastations. Le corps du rapport explique le système que Raphaël avait adopté pour le plan de l'ancienne Rome, selon les ordres du pape. Du reste, mettre à contribution l'ancienne ville pour la construction des nouveaux édifices, n'était point une chose nouvelle. Les factions qui désolèrent Rome pendant l'absence des papes agirent unanimement en ce point. « Dans le quatorzième siècle, dit Gibbon, un pacte scandaleux assura aux deux factions le droit d'extraire des pierres du quartier libre et commun du Colisée, et Poggio déplore que la folie des Romains ait réduit en ciment la plupart de ces pierres. Pour déraciner l'abus, et empêcher les crimes nocturnes qu'on pourrait commettre dans ce vaste enclos, Eugène IV l'entoura d'un mur, et, par une charte longtemps existante, en octroya la propriété, tant

du terrain que de l'édifice, aux moines du couvent adjacent. Après sa mort, le mur succomba à une attaque populaire. »

L'esprit qui animait Eugène était le même que celui par lequel Benoît XIV se décida à consacrer le Colisée, comme un lieu d'adoration publique, afin de le préserver efficacement de tout outrage.

Le passage de Raphaël ci-dessus cité nous démontre le progrès rapide de la ville nouvelle, qui, dès le commencement du règne de Léon, offre un tel aspect, qu'elle excite l'admiration d'un homme plus capable que qui que ce soit d'en juger sainement. « Ardirei, dire, che tutta questa Roma nuova, che ora si vede, quanto grand ch'ella sia, quanto bella, quanto ornata di palagi, chiese e altri edificj... etc. (1). »

La description d'une grande cérémonie qui eut lieu dans la première année du règne de Léon X, lorsqu'il vint pontificalement de Saint-Pierre au Latran, nous indique bien clairement l'âme et la vie qui animaient cette ville nouvellement née. Il n'existe pas de pièce descriptive plus belle que celle dans laquelle on décrit la marche du cortége entier, le nombre infini des dignitaires, des hauts personnages avec leurs costumes, leurs devises, les livrées de leurs suites, leurs ornements ; les arcs de triomphe avec leurs inscriptions, statues, peintures, jets d'eau et de vin ; les décorations des palais, des églises, des maisons, le long de la route suivie par le cortége ; l'enthousiasme des spectateurs, leurs acclamations, leurs accents de musique. Tout est peint sous une couleur si vive et si vraie, dans les pages de Giovan Giaccomo de Pennis, qu'on croirait assister à la cérémonie elle-même. C'est un morceau impossible à traduire : nous nous con-

(1) Voy. Roscoe, *ubi sup.*

tenterons d'en extraire quelques traits plus spécialement en rapport avec notre objet.

De l'arc de triomphe, en tête de la grande rue conduisant du Cortile de Saint-Pierre au château Saint-Ange et au pont Ælius, sortirent les premiers deux cents cavaliers des Orsini, avec des lances brillantes, des banderoles flottant dans un air pur, des bandes passementées sur l'épaule, et des sous-vêtements entrecoupés de blanc et de rose flamme, couleurs des Orsini. A un court intervalle, parurent, superbement montés, cent seigneurs et comtes de divers palais, quelques-uns des nobles maisons des Orsini et des Colonna, les autres des Savelli et des Conti. Leurs écuyers étaient, ainsi qu'eux, couverts de brocart, de velours très-fin, brodés, ornés de dentelles, selon la livrée de chacun.

«En levant les yeux, dit de Pennis, j'aperçus parmi les premiers le fameux signor Giovan Jordano, aux côtés duquel cavalcadaient signor Fabricio Colonna et signor Julio Ursino : suivaient, deux à deux, signor Franciotto, comte Pitigliano, et signor Prospero de Cavi ; signor Camillo et signor Mario ; signor Octavio et signor Amico, de la noble famille Orsini ; signor Alessandro de Palestrina et signor Colonna ; signor Jo.-Bapt. de Stabia, et signor Stephano di Volmontone. A leur suite marchait une troupe en livrée papale, portant toutes sortes d'instruments de musique ; tous les costumes étaient aussi brillants que curieux. Vinrent ensuite des escadrons de Grecs dans leur costume national, mais de la couleur papale ; puis les valets des cardinaux en riches livrées. Cavalcadait près d'eux une riche compagnie de Florentins, marchands opulents, dans leurs plus somptueux appareils, draps et velours du plus fin tissu, de teinte rose ou cramoisie. Deux maestri di casa du palais

papal dirigeaient une troupe de deux cent soixante scuteferi en habit de velours rose et drap cramoisi. Vint alors, conduit par un écuyer avec une baguette couleur rose, un palefroi blanc, portant le marchepied cramoisi pour monter à cheval. Suivaient des cursori, en vêtements roses, montés sur de nobles coursiers, et portant une bannière avec la devise du pape ; puis treize jeunes Hercules, appelés conestavoli delli Romani, ou chefs régionnaires, portant chacun la bannière de sa région ; puis deux autres cursori, portant la bannière de l'université romaine, peinte avec chérubins de flamme. Le grand personnage suivant était signor Giovangiorgio, de la noble famille Cesarea, gonfalonier du peuple romain, tenant à la main une large bannière de soie rose, relevée de broderies en or avec le monogramme du sénat et du peuple : S. P. Q. R. Parut alors une compagnie martiale, toute vêtue de soie blanche comme la neige, ayant à sa tête le brillant chevalier John Blancfeldt, de la marche de Brandeburg, qui représentait l'ordre teutonique de Notre-Dame, et tenait le célèbre étendard de taffetas blanc à croix noire. Les suivants étaient les chevaliers de Saint-Jean, maintenant appelés de Rhodes, avec le cavalier Misser Julio, de la fameuse maison Médicis, courant en avant-garde avec une large bannière rose, ornée d'une croix blanche au milieu. Parurent alors la bannière de la sainte Église, sur les amples draperies roses de laquelle brillaient les clefs de saint Pierre, portées par le capitaine signor Frachasco, avec ses staffieri en brocart et en or, et la bannière du duc de Ferrare, en sa qualité de gonfalonier de l'Église, escortée par une splendide troupe de cavaliers richement équipés. Après elles marchaient plus de cent barons, comtes, cavaliers, venus à Rome avec le duc de Ferrare,

le duc d'Urbin, le signor de Camerino, grands feudataires de Saint-Pierre. Suivaient neuf chevaux et trois mules, de couleur blanche, caparaçonnés magnifiquement, chargés de vases et d'ornements en or, en argent, en pierreries, conduits par des écuyers en somptueuses livrées, avec une baguette couleur rose. Venaient ensuite les écuyers d'honneur, les cent douze cubicularii du palais, les corsieri, tous plus richement drapés les uns que les autres. C'est pourquoi le narrateur de Pennis, comme ébloui par tant de splendeur, s'écrie avec Virgile : *Non mihi si linguæ centum, sint ora centum*, etc..... Il énumère alors les ambassadeurs, d'abord ceux de la marche d'Ancône, du patrimoine, du duché de Spolète, de Romandiola, de Bologne, ensuite ceux de Florence, de Venise, d'Espagne, de France, de l'empereur et de l'illustre sénateur de Rome. Suivait une compagnie de gens en deuil, comme l'indiquait leur livrée de velours noir, guidée par Francesco Moria, duc d'Urbin, neveu de Jules II. Le célèbre Alphonse d'Este, auquel le pape avait accordé le manteau ducal, remplissait le rôle d'écuyer près de lui. Venaient ensuite les clercs, prêtres, prélats, évêques, revêtus des insignes de leur dignité. Apparut enfin le riche baldaquin élevé au-dessus de la tête de Léon X, couronné de la tiare, s'avançant majestueusement porté tour à tour par les officiers des régions et du Capitole. Alors qu'il passait avec un visage serein et joyeux, la foule s'agenouillait pour recevoir sa bénédiction, et tous, hommes, femmes, enfants, vieillards, saluaient de leurs acclamations le successeur des apôtres. Les Juifs, rangés sur une plateforme près du château Saint-Ange, lui offrirent un tribut et une copie de la Bible. Les différents arcs avaient été élevés sous les auspices de Michel-Ange et de Raphaël.

La cavalcade était terminée par le clerc de la Camera, qui semait sans cesse des pièces et des médailles nouvelles de la monnaie papale. L'arrière-garde se composait de quatre cents arbalétriers à cheval.

La cité naissante subit un échec incalculable de la part des hordes débauchées et rapaces qui, sous la conduite de Frundsberg et de Bourbon, pillèrent et profanèrent la capitale papale. Plusieurs témoins oculaires nous ont décrit minutieusement les ravages, les atrocités, les actes de licence odieuse commis par ces brigands.

« Dépourvue de tout frein, dit Ranke (1), cette soldatesque sanguinaire, endurcie par de longues privations et rendue sauvage par métier, se rua sur la cité. Jamais ville plus riche ne tomba en de plus violentes mains; jamais pillage ne fut plus long et plus destructeur. » Dans ces salles toutes brillantes des peintures de Raphaël et de ses élèves, Jules Romain et autres, ces lansquenets allemands cuisaient leurs victuailles, poussaient des hurrah farouches. On sait que leur chef Frundsberg répétait souvent : « Quand je serai à Rome, je pendrai le pape. » « Ils étaient imbus, dit Gibbon, de l'esprit aussi bien que des principes de Luther (2). Dans leur première ferveur pour la réforme, ils s'amusaient à outrager ou à détruire les objets sacrés de la superstition catholique, épuisaient leur haine sans pitié ni remords contre le clergé de tout ordre. Ils voulaient, dans leur zèle frénétique, renverser le trône de l'Antechrist, et purifier dans le sang et le feu les abominations de la Babylone spirituelle. »

L'assaut eut lieu le long de la partie du Janicule entre

(1) *Hist. des Papes*, Ranke, v. 1, p. 81.

(2) *Hist. of the decl. and fall.* ch. XXXI, p. 139, London, 1825.

Saint-Pierre et la porte Saint-Pancrace. Le 6 mai 1527, deux heures avant le coucher du soleil, Benvenuto Cellini (si on peut l'en croire) frappa d'un coup d'arquebuse le traître Bourbon, chef de ces bandes féroces, au moment où il allait mettre le pied sur le parapet. « J'avais fait une intime connaissance, raconte Benvenuto, avec Alexandre, fils de Piero del Bene, qui, à l'époque de la venue des Colonna à Rome, me chargea du soin de sa maison : en cette nouvelle circonstance beaucoup plus grave, il me pria de la garder encore avec une compagnie de cinquante hommes. Ayant donc pris cinquante braves jeunes hommes, nous campâmes dans la maison, où nous étions bien payés et bien nourris. A l'approche de l'armée du duc de Bourbon, Alexandre del Bene, m'invita d'aller avec lui pour repousser l'ennemi. J'obéis, et pris avec moi un de mes plus courageux compagnons. Un gentilhomme du nom de Cecchino della Casa se joignit à nous. Nous arrivâmes aux murs vers le Campo-Santo, d'où nous découvrîmes cette grande armée, qui s'efforçait avec une extrême furie de s'emparer de la ville. Plusieurs jeunes gens furent tués au dehors des murs, où ils combattaient avec acharnement. Me tournant alors vers Alexandre, je lui dis : Retournons hâtivement à la maison, puisqu'il nous est impossible de tenir ici : voici que les ennemis escaladent les murs, nos concitoyens fuient devant eux, domptés par le nombre. Alexandre, effrayé, répondit avec émotion : Nous n'irons pas plus loin. Et disant, cela, il se retourna tout tremblant afin de partir. Je le repris en ces termes : Puisque vous nous avez conduits ici, je veux y faire quelque acte de courage. Pointant alors mon arme là où je voyais une masse plus compacte d'ennemis, je découvris une personne qui dépassait les autres;

mais le brouillard m'empêchait de discerner si elle était à pied ou à cheval. Me tournant soudainement vers Alexandre et Cecchino, je leur commandai de décharger leurs pièces, leur indiquant comment ils pouvaient éviter les coups des assiégeants. Ayant donc tiré deux fois, j'approchai doucement des murs, et j'aperçus une grande confusion parmi les assaillants : nous venions de tuer le duc de Bourbon.

« En quittant notre poste, nous traversâmes le Campo-Santo, et entrâmes dans le quartier Saint-Pierre, d'où nous parvînmes derrière l'église de Saint-Angelo, et atteignîmes la porte du château avec la plus grande difficulté; car signor Rienzi da Ceri et signor Horatio Baglione blessaient ou tuaient tous ceux qui désertaient les remparts. Lorsque nous arrivâmes à la porte mentionnée, une partie de l'ennemi entrait déjà dans Rome : nous l'avions à nos talons. Le gouverneur ayant ordonné de dresser les herses, nous n'eûmes que juste le temps d'entrer; et aussitôt le capitaine Pallone de' Medici me pressa de prendre le service, parce que j'appartenais à la maison du pape, et me força, contre mon gré, de laisser Alexandre.

« En ce moment, le pape Clément pénétra dans le château par la longue galerie venant de Saint-Pierre. Il n'avait pas quitté le Vatican plus tôt, ne pensant pas que l'ennemi aurait pu s'emparer de la ville. A peine entré dans le château, je me dirigeai vers quelques pièces d'artillerie qu'un canonnier nommé Giuliano le Florentin tenait sous sa direction. Ce Giuliano vit du haut des remparts sa maison pillée, sa femme, ses enfants cruellement maltraités : craignant de frapper un de ses amis, il jeta la mèche par terre, faisant de piteuses lamentations, s'arrachant les cheveux, et exprimant la plus profonde

douleur. Plusieurs autres canonniers suivirent son exemple, ce qui me vexa si vivement, que, saisissant la mèche et appelant à moi quelques hommes qui n'éprouvaient pas les mêmes angoisses, je dirigeai l'artillerie où je vis la position meilleure, et tuai un grand nombre d'ennemis. Si je n'eusse pas pris cette détermination, la troupe qui entra dans Rome le matin aurait marché directement sur le château, qu'ils auraient pris facilement, l'artillerie ne leur opposant aucun obstacle. »

Nous regrettons que l'espace ne nous permette pas de continuer plus longuement le récit quelque peu fanfaron des exploits de Benvenuto Cellini, surtout de ce coup d'adresse : pointant son canon sur l'épée que portait à sa ceinture un Don espagnol dirigeant les approches des assaillants, il frappa si juste, que l'épée fendit en deux le misérable Don.

Si nous avions eu place pour mentionner cette exemption, non moins vraie qu'inouïe, qu'il reçut de Clément VII nous nous sentirions tentés d'exprimer notre étonnement sur la faute de Henri VIII, qui ne sut pas profiter de l'influence de Benvenuto; car ce qui fut refusé à sa majesté d'Angleterre, France et Irlande, n'était qu'une bagatelle, comparé avec ce que le véridique Benvenuto reçut du pape sans l'avoir demandé deux fois.

On estime qu'à l'époque de cette odieuse invasion, il ne se trouvait pas moins dans la nouvelle cité de trente mille hommes capables de porter les armes.

Les Romains apprirent l'usage de l'adversité. La nouvelle génération de saints qu'on vit briller pendant la grande crise de la révolte de Luther et les opérations du concile de Trente réalisèrent une utile réforme, tant

dans les cœurs corrompus par l'infâme littérature qui inonda l'Italie après le siècle du Dante et durant la licence du quatorzième et la première moitié du quinzième siècles que dans les esprits entraînés par une autre espèce de folie capitoline, qui les éprit d'une passion idolâtrique pour tout ce qui se rattachait à l'époque païenne. Les Romains, sous le sceptre de Sixte-Quint, différaient beaucoup des Romains de l'époque augustinienne de Léon X et de Clément VII, le second pape des Médicis. Sixte-Quint bâtit et orna la ville dans un tout autre esprit. Il visait uniquement à ne faire de Rome qu'un vaste trophée, symbole du triomphe du Christ et de ses saints sur la superstition, la puissance de Rome païenne.

« Il ne souffrit pas, dit Ranke, que les anciennes statues dont les citoyens romains avaient enrichi leur Capitole restassent à leurs places (1) : il menaça de détruire le Capitole lui-même si on ne les enlevait pas. Ces statues étaient un Jupiter tonnant entre Apollon et Minerve. On retira les deux premières; Sixte-Quint permit de laisser Minerve, parce qu'il essaya de lui donner le caractère chrétien en remplaçant la lance de la déesse par une croix gigantesque. Il restaura dans le même esprit les colonnes d'Antonin et de Trajan, qu'il consacra l'une à saint Pierre, l'autre à saint Paul. Il mit aussi tout son zèle pour ériger un obélisque devant l'église de Saint Pierre, mû par le désir de voir les monuments de l'idolâtrie soumis à la croix dans ce lieu même où les chrétiens souffrirent primitivement la mort affreuse du crucifiement. Ceci était un beau dessein, mais d'une difficile exécution : il fallait tirer le monument de l'enfoncement

(1) Voy. Ranke, v. 1, p. 365.

où il gisait près la sacristie de la vieille église de Saint-Pierre, l'élever à une position horizontale, le porter au lieu désigné, et le fixer sur une nouvelle base. On entreprit l'ouvrage avec la conviction qu'il devait en illustrer les auteurs dans tous les âges. Les neuf cents ouvriers commencèrent par entendre la messe, se confesser et communier. Ils entrèrent alors dans l'enclos séparé pour leurs travaux, et le maître se plaça sur la plate-forme élevée. On protégea l'obélisque par des mâtures et un châssis de planches fortement fixées par des bandes de fer. »

« La machine monstrueuse, qui était munie de gros cordages, fut mise en mouvement par trente-cinq cabestans mus par deux chevaux et dix hommes. Lorsque tout fût prêt, on donna le signal à son de trompette. Le premier tour prouva l'efficacité des moyens employés. L'obélisque quitta ce sol où il gisait depuis cinq cents ans. Au douzième tour, il s'était élevé de deux palmes et trois quarts, où on le tint fixe. L'architecte vit alors en son pouvoir cette masse colossale, pesant avec ses garnitures plus d'un million de livres romaines. On exécuta cette opération le 30 avril 1586, vers la vingtième heure du jour. Le château Saint-Ange salua par un coup de canon, toutes les cloches de la ville sonnèrent, et les ouvriers portèrent en triomphe leur maître au milieu de joyeuses acclamations. Sept jours s'écoulèrent pour mettre l'obélisque au niveau désiré; on le transporta alors sur des rouleaux à sa destination nouvelle. Ce ne fut toutefois qu'après les mois des chaleurs qu'on essaya de le dresser. Sixte choisit pour ce travail le 10 septembre, veille de la fête de l'Exaltation de la Croix, à laquelle l'obélisque devait être dédié. Les ouvriers reprirent leurs travaux, et se recommandèrent à Dieu en

s'agenouillant à l'entrée de l'enclos. Fontana profita de la description donnée par Ammien Marcellin de la dernière érection d'un obélisque pour diriger ses mesures. Il se pourvut en outre de cent quarante chevaux. On regarda comme heureux que le ciel fût ce jour-là nuageux. Tout réussit parfaitement. Trois grands mouvements le mirent debout, et une heure avant le coucher du soleil, on le vit s'asseoir sur son piédestal, formé par le dos de quatre lions qui paraissaient le supporter. Les cris de joie du peuple remplirent les airs, et la satisfaction du pape fut complète. »

« L'histoire du marin génois qui cria de mouiller les cordes, afin que par leur rétrécissement on pût gagner quelques pouces nécessaires à l'opération, est véritable.
« Sixte nota dans son Diario qu'il avait achevé la tâche la plus difficile conçue par l'esprit humain. Il frappa des médailles en commémoration de cet événement, reçut des poëmes de félicitation en toutes langues, envoya des annonces officielles aux souverains étrangers. L'inscription qu'il y plaça avait un sens remarquable : il se glorifiait d'avoir pris ce monument sur les empereurs Auguste et Tibère pour le consacrer à la Croix, dont il plaça l'image sur la cime de l'obélisque, en y enfermant un morceau de la supposée vraie Croix. Cette conduite, continue toujours Ranke, est une éloquente expression de son entière façon de penser. Les monuments du paganisme devenaient les ministres de la gloire de la Croix.»

Quel trophée plus sublime ! le bloc hiéroglyphique des rois et des Pharaons égytiens, emporté comme une dépouille par les Césars romains, érigé par le plus cruel d'entre eux dans ce lieu même où on avait immolé tant de chrétiens, que Tacite déclare qu'ils formaient

« une vaste multitude, » est exhumé après de longs siècles, placé sur un majestueux piédestal, dans le centre du grand théâtre des martyrs, au pied du mont où le prince des apôtres fut crucifié, en face de sa basilique, par les mains du vicaire du crucifié! Quel plus extraordinaire contraste! L'inscription elle-même n'est pas moins remarquable : *Ecce signum Crucis. Fugite, partes adversæ. Vicit Leo, de tribu Juda.*

Sixte-Quint imprima à toutes ses œuvres le cachet de force et de magnanimité qui le caractérisaient; il employait à la fois des milliers de mains, et il ne connut jamais d'obstacle invincible. On devait toujours commencer la coupole de Saint-Pierre, et Michel-Ange demandait dix ans pour l'accomplir. Il n'y avait pas de somme si forte que le pape ne pût fournir, mais il insistait pour qu'on pressât plus vivement le travail. On établit donc six cents travailleurs, divisés par compagnies, afin que ni jour ni nuit l'ouvrage ne s'interrompît. A l'exception du plomb du toit, tout fut terminé en vingt-deux mois.

Tout en érigeant des basiliques, des monuments à la gloire du Christ, ce magnanime pontife, comme ses prédécesseurs de l'époque carlovingienne, tels que Adrien I[er], Léon III, n'oublia pas les intérêts matériels de son peuple. La restauration des aqueducs constitue un de ses plus beaux titres à la gloire.

« Sixte-Quint, dit l'écrivain déjà cité, acquit en ceci une gloire bien méritée : il s'est distingué parmi tous les autres pontifes, s'est fait le rival des anciens Césars, en fournissant la ville d'eaux limpides apportées dans ses murs par de gigantesques aqueducs. » « Il advint de là, comme le dit Sixte lui-même, que ces collines, or-

nées dans les premiers âges chrétiens par des basiliques renommées par la salubrité de leur air, par l'aménité de leur situation, la beauté de leur aspect, purent de nouveau être habitées par l'homme. Donc, ajoute-t-il, nous ne nous sommes laissé effrayer par aucune difficulté, ni détourner par aucune dépense. » Il déclara, en effet, dès le commencement, aux architectes, qu'il désirait enfanter un ouvrage dont la magnificence ne le cédât en rien aux gloires de la Rome impériale. Il amena à Rome, de l'Agro Colonna, éloigné de vingt-deux milles, et malgré tous les obstacles, l'Acqua Martia, qu'il fit couler moitié sous terre, moitié sur de hautes arches. »

Le titre « d'Acqua Felice », donné aux eaux fraîches et abondantes apportées dans Rome par cet aqueduc, rappelle toujours la mémoire de ce pontife. La principale fontaine qui reçoit ses eaux est ornée d'un colossal haut-relief, représentant Moïse faisant jaillir les eaux du rocher. Le Tasse a célébré dans une ode, *All Acqua Felice di Roma*, ce bel ouvrage de Sixte-Quint. « Non-seulement le voisinage de la fontaine, mais la ville entière, tira de grands avantages de cet aqueduc, continue Ranke, qui alimente vingt-sept fontaines donnant 20,537 mètres cubes d'eau en vingt-quatre heures. On reprit alors les édifices sur les hauteurs avec une activité stimulée par les priviléges accordés par Sixte-Quint. Il nivela le terrain autour de la *Trinita dei Monti*, et jeta les fondations de ces degrés qui descendent à la place *di Spagna*, ligne directe de communication avec la ville basse. Le long du sommet, il traça la *Via Felice* et des rues qui jusque aujourd'hui continuent d'être de grands points de passage dans toutes les directions vers Sainte-Marie-Majeure. Il projetait de lier les autres basiliques avec cette église par de spacieuses avenues. Les poëtes lui

font gloire d'avoir doublé l'étendue de Rome et d'avoir repeuplé les anciennes habitations. »

Un roman composé par Gregorio Leti, sous le titre de *Vie de Sixte-Quint*, a en grande partie remplacé par une fable la véritable physionomie historique du règne et du caractère de ce pontife. Tous les deux étaient assez beaux, sans qu'on eût besoin de recourir à une imagination excentrique pour les décorer d'un faux brillant, et les sacrifier à la vérité et à la justice, afin d'arriver à cet effet scénique, comme l'a fait ce Leti, qui, après avoir ruiné son honneur et sa fortune en suivant les traces du prodigue, écrivait à Genève pour gagner sa vie en se faisant le pourvoyeur des légers lecteurs de son temps. Du reste, Gregorio Leti a la grâce d'avouer, répondant aux demandes du dauphin, qu'il n'a pas voulu écrire une histoire, mais seulement surprendre et amuser ses lecteurs.

Comme dans le cas de Grégoire VII, son amitié alla jusqu'à placer le caractère de ce grand et bon pape dans sa vraie lumière. Un homme aimé par saint Charles Borromée, par saint Philippe de Néri, et choisi comme son confesseur par saint Pie V, ne pouvait figurer dans le roman amusant peut-être, mais diffamatoire de Leti. Les prédications, où il excellait, aidèrent puissamment cette générale et radicale réforme qui renouvela l'aspect moral de l'Italie et de toutes les contrées méridionales durant la seconde moitié du seizième siècle.

Sixte, n'étant encore que simple frère, fonda la confrérie du Saint-Sacrement et une maison de refuge pour les jeunes filles vertueuses. Des prodiges autres que ses œuvres matérielles signalèrent aussi son règne. La fausse position dans laquelle se trouvait enveloppée une vaste

portion de la chrétienté par les dangereuses, subversives et aveugles passions de Luther, consistait non-seulement dans l'appel à la réforme, mais encore dans la protestation contre les abus ; l'un et l'autre avaient été le mot de ralliement des plus grands saints dès le temps de saint Grégoire VII, de saint Pierre Damien, de saint Bernard, et continuèrent d'être invoqués partout, jusqu'à ce que le concile de Trente eût élevé une voix plus efficace.

Le fond du mal et de l'erreur se trouvait dans l'acte de la révolte, qui tendait plus à la ruine qu'à la réforme du royaume dont les successeurs de saint Pierre étaient les vice-rois. Il détruisait toutes les espérances de salut en détournant ce mouvement réformateur de sa vraie voie pour le jeter dans l'abîme des révolutions. Mais cette réforme que cette fatale méprise a rendue impossible vis-à-vis de ceux qu'elle a entraînés, a été poussée avec une vigueur, une universalité, un succès, que Ranke lui-même ne peut s'empêcher d'admirer. Tirant sa première impulsion de ce qu'on peut appeler « exercices spirituels, » qui, ce nous semble, agissent sur les âmes comme font sur des armées les exercices militaires, elle marcha rapidement vers la régénération des mœurs chrétiennes et ecclésiastiques, conduite par les pouvoirs chargés de ce soin dans ce royaume par son divin fondateur.

C'était la fonction spéciale des représentants de l'Église assemblés en concile général, et en communion avec le chef visible de ce royaume, qui, par cela seul qu'il est sur la terre, est enveloppé en mille manières avec les embarras terrestres, et a, comme le divin Maître nous en a averti, quelquefois besoin de réforme sous plusieurs rapports, jamais cependant sous celui de sa foi. La tâche

de la législation étant accomplie à Trente, l'économie administrative et organisatrice fut poussée activement et habilement par les pontifes successifs, Paul IV, Marcellin II, Pie V, Grégoire XIII, mais par aucun plus sagement et plus efficacement que par Sixte-Quint.

L'aspect social de Rome, à cette époque, a été décrit par deux écrivains allemands qui considérèrent Rome sous deux points de vue opposés, l'un en 1566, l'autre en 1674 (1).

« J'ai souvent entendu, dit le premier écrivain, j'ai aussi lu des récits sur l'état des choses à Rome, trop choquants pour être répétés; j'en suis venu à conclure que les vertus, piété, honneur, religion, décence, avaient déserté cette ville, et que les vices paradaient sans honte et tête levée sur ses places et dans ses palais. J'ai souvent désiré contempler de mes yeux le théâtre de tant d'énormités monstrueuses, et me convaincre de la vérité ou de la fausseté des récits. Mon désir a été exaucé, et maintenant, du sein même de Rome, je suis obligé de crier : Combien se ressemblent peu la peinture et la réalité! Combien basses et outrageusement fausses sont les calomnies dont cette ville a été victime! Ce que j'affirme, ô illustre prince! est le résultat de ma propre expérience. Certes, si je ne savais que vous n'aimez que les expressions modérées, je me sentirais disposé à appliquer aux auteurs des rapports ci-dessus mentionnés les paroles du prophète Isaïe : « Nous avons placé notre espoir dans un mensonge, et il nous a protégés. » Tout cela est si manifeste aux yeux de ceux qui habitent le lieu même, que, si les hommes le déniaient, les murailles inertes, les rues, les palais, les temples, le proclame-

(1) Apud Bzovium, in *Cont. Ann.*; Baron, ad an. 1566, p. 34 et 263.

raient hautement. Depuis le premier jour de mon arrivée, je déclare que ce n'est pas sans étonnement et admiration que j'ai remarqué l'attitude et la conduite de ce peuple, si dévoué aux pratiques de la religion et de la piété. Ce n'est point ici seulement une affaire de sexe : cet esprit les anime tous. Durant le carême qui vient de finir, rien ne peut surpasser leur stricte observance du jeûne, leur assuidité aux églises, leur recueillement pendant les offices, leur ferveur aux approches de l'autel. Les prêtres, dispensateurs du sacrement de pénitence, sont environnés par des multitudes qui se pressent pour confesser leurs péchés en toute contrition. Leur zèle dans les exercices pénitentiaires redoubla surtout d'intensité pendant la semaine appelée *sainte*, parce qu'elle représente la tragédie des souffrances du Rédempteur. Non, je ne tenterai pas de décrire le spectacle dont j'ai été alors témoin. Saintes veilles, longues prières, longues méditations sur la passion de l'homme de douleurs, austérités, prostrations sur la terre nue (comme il fit dans le Gethsémani), rigoureuses abstinences (comme il pratiqua dans le désert), et même la discipline du fouet : telles étaient les occupations de toute cette ville pendant ces saints et heureux jours. Oui, Rome entière, pendant cette semaine, demeura étrangère à toute autre affaire qu'à celle de la contemplation de Jésus-Christ s'immolant sur la croix comme prêtre et victime. En contemplant ce spectacle si merveilleux, je me rappelais alors les calomnies qui m'égarèrent si longtemps en mes jugements, et je dois le confesser, je pouvais à peine maîtriser les sentiments d'indignation que j'éprouvais en considérant une telle injustice. »

Cet écrivain décrit alors la grande place de Saint-Pierre couverte de pèlerins et d'étrangers de toutes les

parties du monde, lorsque le pape donna sa bénédiction le jeudi saint. Le soir, on exposa à la vue des fidèles la lance avec laquelle on croit que le centurion perça le côté du Sauveur, et le voile avec lequel sainte Véronique essuya les grosses gouttes qui coulaient sur sa face. « Je ne pourrais peindre ni raconter, dit-il, les sanglots et les larmes de tout ce peuple quand il aperçut ces gages de l'amour du Sauveur pour notre race pécheresse. »

« Il doit être d'une nature bien ingrate, s'écrie Spon, qui visitait Rome en 1674, l'homme qui ne trouverait pas une complète satisfaction en tout ce qu'on peut étudier ici. »

Il mentionne alors les bibliothèques, où on fournit aux étudiants les plus rares ouvrages ; les concerts dans les palais, les chœurs dans les églises, où on peut entendre les plus belles voix ; les collections des plus magnifiques peintures anciennes et modernes; les constructions sans nombre de tout âge ; les villas ornées d'innombrables reliefs, inscriptions, décorations de tout genre; la présence de tant d'étrangers de toute langue ; la beauté du site, digne de faire partie du paradis. « Et pour celui, ajoute-t-il, qui cherche ses délices dans les pratiques de la piété, il trouve là un trésor d'églises, de reliques, de processions, qui occuperaient sa vie entière. »

Penser que le génie des grands ouvrages expira avec les cinq années de règne de Sixte-Quint serait une étrange erreur. Son successeur, presque immédiat, Clément VIII, ne demeura nullement en arrière des travaux de Sixte. Quelques-unes des plus belles chapelles dans le Latran, à Saint-Pierre, cette immense aile du Vatican où sont les grandes salles d'audience, les appartements pontificaux et les quartiers de la cour palatine,

les salles de la garde suisse, les bureaux de la secrétairerie d'État, attestent sa magnificence. Plus somptueux encore était l'escalier dont Paul V, pape Borghese, orna la cité. « Ce pape, raconte un contemporain, nivela de tous côtés les hauteurs, ouvrit de larges rues, où on ne voyait auparavant que d'étroits sentiers, créa de vastes places, qu'il orna de nouveaux édifices. L'eau qu'il amena dans la ville était bien moins un simple filet qu'une abondante rivière. La variété de ses jardins rivalisait avec la splendeur de ses palais. Les murs de sa chapelle particulière brillaient d'argent et d'or : ils n'étaient pas tant décorés que couverts de pierres précieuses. Les chapelles publiques s'élevaient comme des basiliques, chaque basilique comme un temple : les temples ressemblaient à des montagnes de marbre. »

Entre les grands ouvrages de Paul V, nous citerons l'Acqua Paulina, ainsi appelée en l'honneur du pontife, qui la conduisit à Rome par un aqueduc de trente-cinq milles. Ranke en décrit ainsi la fontaine : « L'Acqua Paulina jaillit, au sommet du Janicule, par quatre bouches qui font mouvoir les machines des moulins et des fabriques placées dans les déclivités du mont. On manque rarement de visiter ces hauteurs renommées, lieu de l'attaque de Porsenna, n'offrant maintenant à la vue que des jardins, des vignes et des ruines. De ce point, on découvre la ville entière et la contrée jusqu'aux plus lointaines montagnes, que le soir enveloppe d'une vapeur merveilleuse comme dans une gaze transparente. Le murmure des eaux charme agréablement cette solitude. La multitude des fontaines, la profusion de leurs eaux, distinguent singulièrement Rome : l'Acqua Paulina contribue largement à sa beauté. »

Cette allusion aux vues du Janicule et aux charmes

répandus dans ses environs par les douces harmonies de ces ondes toujours tombantes en cascades, nous rappelle une des plus sublimes et des plus touchantes pages de l'histoire humaine, page que nous ne pouvons omettre dans cette revue des annales de la cité : nous voulons parler des derniers jours de l'Homère des croisades, l'immortel Torquato Tasso. Ce fut près de ces harmonieuses cascades, dans ces sites délicieux, bien capables de satisfaire une imagination comme la sienne, qu'il trouva enfin un abri contre une basse et presque incroyable persécution. Là, dans le tranquille cloître de Saint-Onofrio, au milieu des jardins vignobles qui revêtent les flancs de cette colline fameuse, le poëte du grand Sépulcre, assis à l'ombre de ce chêne respecté aujourd'hui encore comme le chêne du Tasse, rêvait, en promenant ses regards sur les sept collines, le Tibre, Saint-Pierre, le Colisée, la Campagna, le Soracte, les monts Sabins, ces scènes à jamais mémorables. Les os du célèbre poëte reposent dans la petite chapelle de Saint-Onofrio, et sur la modeste dalle qui les recouvre on lit ces mots :

D. O. M.
TORQUATI TASSI
OSSA HIC JACENT.
HOC NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS CONVENTUS
POSUERUNT.
OBIIT ANNO MDXCV.

Ora pro eo.

Cette tombe, comme celle de Virgile (solitaire, sans ostentation, ainsi qu'on la voit dans le vestibule de cette région de mystères que son génie s'est rendu propre)

nous ont toujours paru les plus dignes monuments qu'on ait pu élever à une grandeur disparue. C'est une faute d'écrire de ronflantes épitaphes sur des morts tels que Torquato et Virgile : leur renommée parle assez haut dans leurs vers. D'orgueilleuses masses de pierres sculptées par les plus hardis ciseaux diront-elles jamais autant à l'imagination et au cœur que ces paysages enchanteurs tout remplis des souvenirs de leur présence, de leur génie, et de leurs chagrins? Comme le Dante, le grand poëte épique de l'Italie chrétienne, se trouve uni aux annales de la papauté par un lien non moins impérissable que la sublimité du poëme qui range la Jérusalem délivrée parmi les plus belles créations de l'esprit humain. La papauté fournit au Dante le sujet, la structure, le langage de son poëme ; les croisades, œuvre des papes, donnèrent au Tasse non-seulement le thème, mais cette ardeur d'inspiration qui vivifie toutes ses pages : il trouva dans l'enthousiasme du grand armement des pouvoirs catholiques, couronnés par la victoire de Lépante, l'étincelle qui fit éclater le feu jusqu'alors dormant en son âme. « La nouvelle de cette victoire fameuse, dit Mariotti, répandit par toute la chrétienté les plus vives espérances. Le pape Pie V, principal promoteur de cette colossale entreprise, ne connut point de limites à ses hardis projets : on devait une fois de plus prêcher par toute l'Europe ; c'est alors que le Tasse chanta la croisade, et redit le cri de guerre de Clermont : « Dieu le veut ! »

Cruelles au delà de tout exemple furent les hontes et les privations au milieu desquelles s'enfanta l'Iliade des croisades. La Jérusalem délivrée fut en grande partie composée dans une maison de fous. Les sauvages bourreaux du Tasse lui refusaient souvent les objets néces-

saires pour écrire, quelquefois même le privaient de la douce lumière du jour. Nous avons de lui un sonnet dans lequel il demande à son chat de lui prêter l'éclat de ses yeux pour remplacer le rayon de soleil qu'on lui refuse. Il souffrit ces tourments de la main du duc de Ferrare, Alphonse d'Este, qui, en vrai tyran, blessa si amèrement cette noble victime d'une haine mystérieuse ; il l'enferma et le traita comme un maniaque : depuis l'an 1579 jusqu'en 1586, il ne relâcha rien de ses vexations odieuses, jusqu'à ce que la voix d'exécration de toute l'Italie, fortifiée par les représentations des diverses cours et surtout par celle du pontife de Rome, s'éleva si fort, qu'il ne put lui résister. Le Tasse vint alors à Rome, sur l'invitation du cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII. Ce pape, loué hautement par Ranke, reçut affectueusement le poëte-victime. « Venez, dit-il, et recevez la couronne de laurier. Jusqu'ici cette couronne a honoré ceux qui l'ont reçue, mais aujourd'hui c'est le front du Tasse qui l'honore elle-même. » La Rome des papes préparait un triomphe pour l'Homère des croisades. Le peuple romain, les nobles, le clergé, prélats et cardinaux, Aldobrandini à leur tête, vinrent au-devant du poëte ; on le porta au Vatican, où Clément VIII était impatient de le recevoir, et les échos du Tibre répétèrent les applaudissements du peuple pontifical. Le poëte choisit le cloître et les jardins de Saint-Onofrio avec un tact digne de son génie. Là, vinrent le visiter et le consoler saint Philippe de Néri (qui chaque année conduisait les jeunes gens à une fête près du chêne du Tasse), César Baronius, saint Félix de Cantalice, Bellarmin, Louis Palestrina, maître de la chapelle papale en 1591. On lui préparait une ovation au Capitole, lorsqu'il mourut le 25 avril 1595, année de la mort de saint Philippe de

Néri. Rome pleura amèrement sa perte, le peuple courut en foule au Janicule (1), et on plaça sur son cercueil, au milieu des larmes et des sanglots, la couronne qu'on devait lui poser sur la tête au sommet du Capitole.

En la même année, peu de mois après, la cité papale vit un autre mémorable événement, la réconciliation solennelle de Henri IV de France avec l'Église romaine. « Le trône du pape, dit Ranke (2), fut dressé sur la place Saint-Pierre, au milieu des cardinaux et de la curia. On lut tout haut la pétition et les conditions de Henri : le représentant du roi chrétien se jeta alors aux pieds du pontife, qui le toucha légèrement d'une baguette, en signe d'absolution. Le siége papal apparut une fois de plus dans toute la splendeur de son ancienne autorité. »

(1) Muratori, *Ann. d'Ital.*, an. 1595, et *Vie du Tasse*, par Pirnatonio Serassi. Roma, 1785.
(2) Ranke, vol. 2, p. 59, éd. de Bohn.

CHAPITRE XXXI.

Discussion de la théorie de Ranke touchant les États pontificaux — Brigandage dans les campagnes. — Factions dans les villes. — Origine des Pacifici. — La longue paix des États pontificaux commencée par Sixte-Quint. — Bienfaisante administration des papes. — Agriculture dans les États romains. — Décrets des papes sur le commerce des blés. — Confiscation de Castro. — Louis XIV et la cour de Rome. — La guerre de Velletri. — Beaux ouvrages de Pie VI.

En résumant l'histoire des États, il nous revient naturellement en mémoire la théorie fantastique de Ranke, à laquelle nous avons fait allusion au commencement de cet ouvrage. Cet érudit prussien prétend que Jules II doit être regardé comme le fondateur des États pontificaux. Nous ne fatiguerons point le lecteur par une vue rétrospective; mais nous demanderons simplement où sont les exploits par lesquels Jules II gagna cette domination qui, jusqu'au temps de l'étonnante découverte de Ranke, était usuellement attribuée au siége de Saint-Pierre, six ou sept cents ans avant l'élection de Juliano della Rovere.

Voici le catalogue. Les cités et les places fortes de Romagne, occupées par César Borgia, étaient recouvrées et non conquises ou acquises par Jules II, la première année de son règne. Si l'infâme tyran Borgia en était en possession, c'était malheureusement avec la sanction complète d'Alexandre VI, calamité du siége apostolique. Toutes ses garnisons, tous ses châteaux ou

villes de Cesena, Forli, Imola, Forlimpopoli étaient rendus aux officiers du pape sans frapper un seul coup, mais simplement sur un ordre signé par le duc qui les occupait en son nom. On peut dire la même chose des cités adriatiques, Ravenne, Faenza, Rimini, et autres petites places occupées par les Vénitiens, durant les commotions issues des projets ambitieux de Borgia, ou de la cupidité des Vénitiens eux-mêmes.

A maintes reprises le sénat le pria par ses ambassadeurs de les recevoir comme feudataires du saint-siége, en payant un tribut plus fort qu'on ne l'avait jamais payé dans les âges précédents. Jules II ne voulut jamais accéder à de semblables compromis. Il déclara toujours nettement par ses légats, à Venise et aux ambassadeurs du sénat, que les troupes de la république devaient quitter les limites de Saint-Pierre.

Il organisa la ligue de Cambrai, leva une armée formidable, mais sans avoir frappé un seul coup avec l'épée séculière. Les Vénitiens se virent forcés non-seulement de rendre ce qu'ils avaient essayé de voler aux États de l'Église, mais tombèrent si bas que, si Jules II n'avait pas étendu sur leur république l'égide de la papauté entre Maximilien et Louis XII, leur gloire se serait inévitablement éclipsée pour jamais. Ce ne fut pas seulement sa responsabilité, comme administrateur et dépositaire du patrimoine de l'apôtre, qui poussa Jules II à cette mesure ; il ne pouvait rester sourd aux cris de ses sujets des provinces usurpées par les Vénitiens, qui demandaient, suppliaient instamment d'être délivrés de leur tyrannie. Tout cela fut réalisé sans verser une goutte de sang et sans que le pontife sortît de Rome. Si dans la quatrième année de son règne il s'écarta de cette règle, il n'agit qu'à la prière des citoyens de Pérouse et de

Bologne, qui se jetèrent humblement à ses pieds, implorant sa protection, les Pérugiens contre Jean Paolo Baglione, et les Bolonais contre Bentivogli. Les remontrances et les menaces ne produisant aucun effet, le pape Jules II proclama sa détermination de purger des tyrans les États de Saint-Pierre (1). On le salua comme un libérateur dans Pérouse et dans Bologne. Dans aucun cas cependant, rien ne dépassa l'attitude d'un pouvoir armé. On ne déchargea aucune arquebuse, et on ne tira aucune épée. Puis, alors que les droits de la souveraineté durent être vengés à l'égard d'un autre vassal rebelle, le duc de Ferrare, le pape était présent lors de l'ouverture de la brèche dans les murs de Mirandola, et là encore tout se borna à un simple déploiement d'hostilités. La place ne subit aucun assaut, comme on le dit communément. On la rendit immédiatement à Gian Francesco Pico, qui en avait été injustement dépouillé, comme feudataire de Saint-Pierre.

La guerre, alors même qu'elle se poursuit pour la défense du droit et de la justice, comme on l'a fait invariablement pendant le règne de ce pontife, renferme quelque chose de si horrible, que tout esprit sensé doit toujours la regarder comme une grande, quoique nécessaire, calamité. Ce trait se dessinee ncore d'une manière plus tranchée vis-à-vis de ceux qui sont investis de la divine mission de proclamer la trêve de Dieu, exprimée dans l'Évangile. La vérité historique témoignera toujours de l'injustice de Ranke, qui attribue à Jules II « un amour inné de la guerre. » On découvre à la première vue que Muratori a écrit avec rancune contre ce pape; cependant, si on fonde un jugement sur les faits rapportés

(1) Murat., *Annali*, an. 1505, p. 37.

par Muratori, il sera loin d'être hostile à Jules II. Quant à l'assertion de Ranke, relative à la fondation de la domination papale par Jules II, une masse de faits nous prouvent évidemment son absurdité. Nous ne combattrons point toutefois les justes remarques par lesquelles ce même écrivain conclut sa notice sur le pontificat de Jules II: «Toute cette belle région de Plaisance à Terracine reconnut son autorité (1). Il avait cherché partout à se présenter avec le caractère d'un libérateur : gouvernant ses nouveaux sujets avec une sage douceur, il s'assura leur attachement et leur dévouement. Les princes temporels n'étaient pas sans alarme à la vue de tant de populations courageuses unies au pape. Il était passé, dit Machiavel, le temps où le plus insignifiant baron pouvait braver le pouvoir papal, regardé maintenant avec respect même par un roi de France. »

La reprise des grands fiefs de Ferrare et d'Urbino était la scène, dans ce développement successif des États, sur laquelle se dirigeait l'attention du lecteur lorsque nous traitions de Nicolas V. Les feudataires des États pontificaux, si nous en exceptons un tribut annuel qu'ils payaient à la camera, et quelques actes d'hommage féodal, jouissaient d'un pouvoir absolu, dans toute l'étendue de leur territoire. Ainsi Ranke dit du dernier duc de Ferrare, persécuteur du Tasse : « Alphonse II fortifia les droits de son échiquier avec une extrême sévérité (2). Pour la conclusion de tout contrat, même pour un emprunt seulement, un dixième du montant était réclamé par le duc, qui levait également un dixième sur tous les objets entrant dans la ville. Il conserva le monopole du

(1) Ranke, *ubi sup.*, vol. 1, p. 2.
(2) Ranke, vol. 2, p. 60-61.

sel et chargea les huiles d'une nouvelle taxe. Par le conseil de Cristofero da Fiume, son commissaire des coutumes, il prit entre ses mains le commerce des farines et du pain. Personne ne pouvait se procurer ces choses nécessaires à la vie que par l'entremise de ses officiers. Les nobles eux-mêmes durent ne chasser qu'en un certain petit nombre de jours, et on ne leur permettait pas d'avoir plus de trois dogues. Un jour on vit six hommes pendus sur le marché avec des faisans liés à leurs pieds. On disait que c'était pour avoir chassé dans les propriétés réservées du duc. »

La milice ducale comptait vingt-sept mille enrôlés. Après Padoue, Ferrare passait pour la plus forte citadelle d'Italie. A la mort d'Alphonse, le 27 octobre 1597, qui n'avait point d'enfants, le duché tomba et, selon la loi féodale, resta à la disposition du suzerain, alors Clément VIII. Dom Cesare d'Este, neveu d'Alphonse, mais bâtard, tenta d'opposer quelque résistance au cours de la loi et du droit. S'étant ensuite mieux avisé, il se désista et obtint d'ailleurs des conditions favorables du pape, qu'il devança à Rimini lorsque Clément venait à Ferrare, où il entra le 13 avril 1598, au milieu de la joie des Ferrarais, qui, sous ce nouveau régime, trouvèrent un doux allégement à la tyrannie cruelle du prédécent.

« Il débuta, dit Ranke, par des actes de grâce et de clémence (1). Le pouvoir des ducs s'était établi sur leur possession de priviléges municipaux : le pape voulut qu'on rendît à tous les citoyens leurs anciens droits. Il forma un conseil de trois classes, donnant vingt-sept siéges aux plus grands nobles, cinquante-cinq à la noblesse inférieure et aux principaux citoyens, et dix-huit

(1) Ranke, vol. 2, p. 76.

aux guildes du commerce. Clément confia à ce conseil le soin de l'alimentation de la ville, l'inspection des rivières, la nomination des juges et podestats, des professeurs à l'université. La reddition de ces droits que le duc jaloux s'était réservés à lui seul, et tous ces changements annoncèrent un nouvel ordre de choses. Il fixa aussi son attention sur le bien-être des classes inférieures. Il mitigea et modifia la sévérité des arrangements fiscaux. »

Chose étrange à dire, Muratori conduirait presque ses lecteurs à supposer le contraire de ce que dit ici un ennemi déclaré de la papauté, contraint par l'évidence des faits (1).

« On a fréquemment affirmé, ajoute le même auteur, que Ferrare jouit d'une singulière prospérité sous le dernier prince de la famille d'Este (2). Ceci est cependant illusoire et n'a été dit, comme beaucoup d'autres choses, que par antipathie pour la domination séculière de Rome. »

Trente ans environ plus tard, sous le règne d'Urbain VIII, la famille ducale d'Urbino s'éteignit. Nous laissons Ranke nous raconter l'histoire. Il restera dans la mémoire du lecteur comment Francesco Maria della Rovere, neveu de Jules II, a été, avec l'approbation du sacré collége, investi de ce fief, en 1504. Francesco Maria II della Rovere n'eut point d'enfants de son alliance avec Lucrèce d'Este, de Ferrare; mais, après la mort de cette princesse, en 1598, ayant passé à une seconde union, il eut un fils, qu'il éleva avec la plus grande sollicitude, comme le dernier espoir de sa maison. « Le

(1) Frizzi, *Mém. pour l'hist. de Ferrare*, t. 4, p. 364, et *la relation de Manolesso*.

(2) Ibid. p. 60.

vieux duc, dit Ranke, eut la joie de le voir marié à une princesse de Toscane : il se retira alors à Casteldurante, laissant le gouvernement à son fils. Mais bientôt l'orgueil de la puissance s'empara du jeune prince devenu son maître absolu. Le goût pour les représentations scéniques dominait alors en Italie : le prince les recherchait violemment, d'autant plus qu'il avait conçu une passion pour une actrice. Pendant le jour, il s'amusait, comme Néron, a conduire des chars ; le soir, il paraissait lui-même sur le théâtre. D'autres excès suivirent bientôt ceux-ci. Les citoyens honnêtes se regardèrent avec tristesse, et ne surent s'ils devaient pleurer ou se réjouir lorsqu'un matin de l'année 1623, le prince, après une nuit de débauches, fut trouvé mort dans son lit. »

Le vieux Francesco Maria reprit alors le gouvernement, mais pour le rendre bientôt après à son suzerain. Ce fief surpassait en richesse et en variété celui de Ferrare : il renfermait sept villes et presque trois cents *castelle*, ou bourgs et villages fortifiés ; possédait une ligne productive de côtes maritimes, bien situées pour le commerce, avec un district sain et agréable de montagnes apennines. La république-miniature de San-Marino, ville et district-montagne, comptant trente mille habitants, était sous la protection des ducs d'Urbin. « En passant sous le régime des États de l'Église, dit Ranke, elle acquit une nouvelle extension de ses priviléges. » Ainsi, à mesure que les villes ou les provinces se débarrassaient du système féodal pour se soumettre à l'autorité suprême, elles voyaient grandir leur prospérité et leur liberté.

Jusqu'au règne de Sixte-Quint l'aspect social des États pontificaux, tant à la ville qu'à la campagne, était tel, que c'est seulement en considérant les peintures des

mœurs féodales, comme on les trouve tracées dans les Promessi Sposi di Manzoni, qu'on peut aujourd'hui s'en former une idée. Dans les villes, le mauvais esprit des factions du moyen âge remuait encore. Qui pourrait énumérer les barons féodaux qui, dans les limites des États, peuplaient les châteaux perchés sur la cime des monts, hérissant les plaines, les gorges des Apennins, les monts de Cimino et de Lepini? Chaque château possédait sa garnison de bravi. Ces brigands d'élite formaient la garde du corps du baron. En cas d'urgence, le moindre de ces seigneurs pouvait rallier une bande formidable de vassaux cruels et sans loi, qui ne redoutaient d'autre autorité que celle de ce petit autocrate, qu'ils contemplaient du haut de leur castel avec des sentiments d'un dévouement mêlé de terreur. Des alliances, et une foule d'intérêts ou de périls communs unissaient les nobles, chefs des factions dans les villes, avec les barons ruraux. Dans des affaires d'importance ou qui requéraient du secret, les plus fidèles des bravi entretenaient entre eux un échange constant et mystérieux de messages.

Cette conspiration organisée de la noblesse féodale contre tout ce que doit protéger et venger un gouvernement juste et éclairé embrassait les villes, les bourgs, les plus petits villages, et les souillait de crimes et de sang. Tant que durait un pareil système, on ne pouvait espérer ni ordre ni progrès. Dans les villes, les acteurs du drame étaient toujours les mêmes, bien avant dans le seizième siècle, comme dans le quatorzième ou dans des époques encore plus reculées du moyen âge, en un mot, jusqu'au onzième siècle. Les causes originelles qui firent naître les partis et les armaient l'un contre l'autre s'étaient évanouies depuis longtemps : mais les factions

demeuraient toujours, et on trouvait aisément des raisons pour se transmettre ces luttes de père en fils. « Les nobles ou patriciens des villes, dit Ranke, citant les rapports officiels encore existants dans les archives du palais de Rome, vivaient en perpétuelle agitation, ne cultivaient aucun art, estimaient peu l'agriculture, dédaignaient toute étude intellectuelle et ne cherchaient même pas à exceller dans le maniement des armes. Ils se dévouaient uniquement à la poursuite de leurs inimitiés particulières. »

Bologne, Rimini et autres villes tenaient pour les Guelfes; Faenza, Forli, Ravenne, pour les Gibelins; à Césène, Imola et ailleurs, les deux pouvoirs se balançaient. De ces deux grandes souches des factions du moyen âge surgirent une foule de rejetons. Vers la fin du seizième siècle ce ne sont plus les Gibelins et les Guelfes qui sont aux prises, ce sont : dans Ravenne, les Rasponi et les Leonardi; dans Rimini, les Ricciardelli et les Tignoli; dans Césène, les Venturelli et les Bottini; dans Forli, les Memai et les Sirugli; dans Imola, les Vicini et les Sassatelli. Ces luttes intestines ressemblaient fort à celles dont nous avons vu le spectacle dans Rome. Les belligérants possédaient leurs quartiers fortifiés, leurs tours de guerre et autres édifices analogues. Ainsi le mur d'enceinte d'une ville en renfermait souvent deux ou trois autres, en guerre acharnée, celles-ci contre celles-là.

Outre les mots d'ordre spéciaux et les secrètes remarques par lesquelles les partisans se reconnaissaient, chaque faction se distinguait par les insignes particuliers de son costume et de son armure. Ces misères ne se bornaient pas aux villes, mais enveloppaient les bourgs et les moindres villages. Puis, afin que rien ne manquât

au complément du tableau, au lieu des compagnies franches du quatorzième siècle, les chefs de brigands, avec leurs bandes formidables, entrent maintenant en scène. Ils n'apparaissent point comme de petites troupes de fugitifs et de bannis, guettant leurs victimes dans le sentier de la forêt ou à l'entrée d'une caverne pour les saisir à l'improviste. Nullement : ils comptent ouvertement leurs forces, dominent des provinces entières, lèvent des tributs sur les grands chemins et dans les villes, établissent partout un règne de terreur qui leur permet de faire des objets profanes ou sacrés le jouet de leurs sanguinaires et brutales passions. Pour comble de mal, chaque château féodal devient une forteresse, une place de refuge pour les brigands. Les barons se font leurs chefs : il en était de même des chefs des factions dans les villes. « Nombre de barons, dit un mémoire contemporain (1), couverts de dettes, poussés par l'ambition et le plaisir à des actes de cruelle vengeance, donnaient leur patronage à ces brigands, contractaient des pactes avec eux, retenant leurs services pour le meurtre, en retour de l'immunité. Si quelque victime des outrages des brigands en appelait au baron qui s'était donné pour son patron, celui-ci, feignant de se faire médiateur entre les deux parties, devenait le spoliateur de toutes deux, extorquant des brigands une part du butin, et une paye de la victime en dédommagement de ses soins pour lui porter secours. C'était là le plus inique mode de pillage. Quelquefois on instituait des procès à l'instance des brigands, dans lesquels des témoins pressés par la crainte juraient des mensonges, tandis que d'autres, retenus en arrière

(1) Un manuscrit, *Sixte-Quint*, *pont.*, dans la bibliothèque Altieri, copié par Ranke.

par le même sentiment, ne pouvaient prouver la vérité.

C'était alors une chose assez commune qu'un homme obtînt pour épouse une femme dont la fortune et la beauté lui plaisaient, par la médiation de quelque noble (*procerum aliquo interprete*), malgré la volonté de ses parents. Il arriva souvent que de riches et nobles hommes se virent contraints de donner leurs filles avec de splendides dotations aux plus abjects proscrits, vivant de rapines, ou de s'unir eux-mêmes aux filles indigentes de ces bandits. Ils vendaient leurs services et se prêtaient volontiers à toutes les atrocités (1). Les choses allèrent si loin, que celui à qui ils promettaient garantie contre les suites d'un crime se croyait lui-même capable de le commettre avec impunité; de façon que ces hommes déréglés et sauvages commencèrent à être regardés comme nécessaires non-seulement par les méchants, mais, même par ceux qui n'étant pas dépravés, les considéraient comme des protecteurs contre le danger. En pillant les églises, ils enlevèrent plus d'une fois les saintes hosties, pour les faire servir dans leurs cavernes aux exécrables usages de leur magie.

« Quelques-uns de ces atroces criminels s'intitulaient même seigneurs et rois de certaines provinces, constituaient des tribunaux, des cours, des juges, faisaient comparaître les cités devant eux et posaient pour principe de loi de toujours acquitter le coupable et d'infliger à l'innocent le plus cruel châtiment. Si les accusés étaient présents, l'exécution suivait promptement la sentence. » Il advint de cet état désastreux, que les gens vertueux et amis de la paix se réunirent ensemble dans les villes et les cantons ruraux, pour la défense commune. Ils de-

(1) Du manuscrit *Sixte-Quint, pont.*, dans la bibliothèque Altieri, copié par Ranke.

vinrent célèbres sous le nom de *Pacifici*, parce qu'ils avaient pris pour motto : *Bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés les enfants de Dieu!* A genoux devant l'autel, ils juraient, à la vie à la mort, de maintenir la paix dans leur ville et d'en exterminer les perturbateurs. Les Pacifici de Fano, unis sous le titre de Sainte Union, exposant leurs motifs, déclarent avoir agi ainsi, parce que toutes les villes sont pleines de voleurs et d'assassins, en sorte que le danger se rencontre partout. On remarquait dans les associations rurales beaucoup de tribus natives, telles que les Cerroni, les Cavina, les Scardocci, les Manbelli, les Serra, les Solarolli, qui dès les temps les plus reculés du moyen âge maintinrent leur indépendance contre les tyrans féodaux, et étaient seigneurs dans leurs propres villages. La république de Saint-Marin est le dernier débris de ces unions libres de paysans. Les pontifes trouvèrent de zélés défenseurs dans les Pacifici, surtout dans les Manbelli ; ils leur donnèrent en retour une aide toute spéciale.

Mais il fallait d'autres moyens que ceux-ci pour renverser une tyrannie semblable à celle que nous venons de décrire. Ce système de brigandage, à la tête duquel on voyait d'illustres familles, dominait partout.

«A la tête de ces bandes, dit Ranke, se trouvaient Alphonse Piccolomini, Robert Malatesta, et autres jeunes nobles. Piccolomini s'empara de la maison-ville de Monte-Abboddo, y saisit tous ses ennemis et les fit exécuter sous les yeux de leurs mères et de leurs femmes : neuf du nom de Gabuzio périrent ainsi, tandis que les adhérents de Piccolomini dansaient sur la place. Il envoya un message aux habitants de Corneto, pour les avertir de se hâter dans la récolte de leur moisson, parce qu'il allait venir brûler les blés de son ennemi Latino Orsini. On

envoyait de tous côtés des messagers à Rome pour implorer aide et protection. Grégoire XIII n'épargna rien pour purger les États de ce fléau, mais la gloire d'y avoir réussi complétement appartient à Sixte-Quint.

Nous ne raconterons point les détails de ses opérations. Qu'il nous suffise de dire qu'il licencia la plus grande partie des troupes, jusque-là dirigées contre ces bandits; réduisit de moitié les sbirri, et néanmoins agit si énergiquement, que le pays, délivré de ces brigands, jouit d'une sécurité parfaite dès la première année de son règne. Le pontife tressaillit de joie lorsque des ambassadeurs arrivant à sa cour lui affirmèrent qu'ils avaient traversé ses États sans courir aucun danger.

« Rome jouissait d'une tranquillité si profonde, dit un écrivain contemporain (1), que dans cette vaste réunion de tant de riches, de nobles, d'étrangers, personne, quelle que fût sa condition, ne souffrait le moindre outrage. » C'est ainsi que Sixte-Quint mérita le titre de : restaurateur de la paix publique (2); paix qui dura près de deux cent dix ans, et on pourrait presque dire deux cent soixante-dix ans, à l'exception de la guerre des Caraffa, pendant laquelle se livra la bataille de Palliano, entre les Suisses sous les ordres de Jules Orsini, et les Allemands de Gaspard de Feltz et Jean Walther, sous Marc-Antoine Colonna.

Les impôts étaient généralement si légers, qu'on pourrait appliquer à cette époque entière le mot du secrétaire d'un des pontifes (3). « De Terracine à Plaisance, dit-il, l'Église possède une vaste et belle portion de l'Italie; sa domination s'étend au loin et au large sur

(1) *Vita Sixt. V*, ap. Ranke, v. 1, p. 343.
(2) De Tournon, *Études statistiques*, l. I, c. 10, p. 238.
(3) *Vianesius Albergatius*, ap. Ranke, vol. 1, p. 310.

des pays florissants et de riches cités, qui sous un autre souverain seraient écrasés d'impôts, tandis que sous les papes ils ne payent que ce qui est nécessaire à leur propre administration. »

Pendant le dix-septième siècle, les taxes devinrent plus lourdes à cause des efforts généreux des papes pour aider les Polonais, les Hongrois, les Autrichiens, les Vénitiens, les chevaliers de Malte, dans la répulsion des Turcs. « Il y a dans la dataria papale une veine d'or, écrivait un ambassadeur vénitien : on ne peut garder l'argent à Rome, il y arrive par petits ruisseaux, et en sort par fleuves. »

Pour en citer un exemple, Innocent XI envoya aux Hongrois. dans la guerre turque, deux millions de scudi. On calcule que le gouvernement papal ne contracta pas moins de quinze millions de scudi de dettes pour le bienfait de la chrétienté en général (1).

Quant à l'administration des lois, voici une remarque de Ranke, qui est également d'une application très-étendue. « A cette époque, dit-il, parlant des États au seixième siècle, les villes ne paraissaient nullement se soucier des gouverneurs séculiers, elles préféraient l'administration des prélats. » Malgré tout ce qu'on a dit de la rigidité de la législation de Sixte-Quint, le même auteur nous assure que le caractère en était «doux, conciliant, presque indulgent. Sous Grégoire (son immédiat prédécesseur) on ne récompensait point les gens soumis, on ne punissait point les rebelles. Sous Sixte, ceux-ci devaient tout redouter, ceux-là, au contraire, tout attendre de ses faveurs pour leurs vertueuses actions. » Ranke dit encore en un autre endroit : « Sixte abandonna en-

(1) *Relazione di Roma di gio. Lando Kr. inviato per Venezia, ad Innocenzio XI,* ap. Ranke, app. n. 151.

tièrement les mesures impopulaires par lesquelles son prédécesseur avait cherché à grossir les trésors, par la reprise des fiefs tombés; il ne mit pas moins de zèle à punir les feudataires rebelles qu'à attacher et à concilier le grand corps de la noblesse. Le pape Grégoire avait privé la famille Colonna de ses forteresses : Sixte, au contraire, leur avança de l'argent et les aida dans la régularisation des dépenses de leur tenue de maison; il unit, par des mariages entre eux ou avec les siens, les familles ennemies des Colonna et des Orsini, donna une de ses grand'nièces à Marc-Antoine Colonna, et une autre au duc Virginio Orsini. Ce pape retira beaucoup de bien d'un pouvoir exercé en conférant des bienfaits et des priviléges. »

Il se montra bon et utile compatriote au peuple des Marches, rendit aux habitants d'Ancône plusieurs de leurs anciennes immunités, et institua à Macerata une cour suprême de justice pour la province entière, dont il distingua le corps des avocats par de nouveaux priviléges.

Il érigea Fermo en archevêché, Tolentino en évêché, et éleva au rang de cité épiscopale le petit village de Montalto où ses ancêtres résidaient; car ici, dit-il dans la bulle, notre race prit son heureuse origine : il y établit une école pendant son cardinalat, et fonda un collége de Montalto dans l'université de Bologne, pour cinquante étudiants des Marches, où Montalto pouvait en présenter huit et le petit Grotto a Mare deux. Il résolut aussi d'élever Lorette au rang de ville. Fontana lui objectait de graves difficultés. « Ne vous inquiétez pas, dit le pape à l'architecte, l'exécution de ce projet me coûtera moins que sa conception. » Il acheta des portions de terrain du peuple de Ricana, nivela les vallons, les collines,

et traça les lignes des rues. Il encouragea les villes des Marches à bâtir des maisons. Le cardinal Gallo nomma de nouvelles autorités civiques pour la sainte Chapelle, qui satisfirent également le patriotisme de Sixte et sa dévotion envers la sainte Vierge. Sa sollicitude s'étendit à différents degrés sur toutes les provinces : il prit des mesures pour empêcher l'accroissement de leurs dettes, pour le contrôle et la limitation des hypothèques et des aliénations; fit une stricte recherche de l'emploi de leurs finances, et décréta divers règlements, tous tendants à rétablir l'importance perdue des communes. »

Ceci a été de tout temps le beau côté de la politique des papes, qui assurèrent toujours aux cités et aux bourgades de leurs États une large part des bienfaits qu'on recueille d'un gouvernement personnel.

Quelquefois Ranke incline à ranger le pape Jules II parmi les usurpateurs : écoutons cependant ce qu'il rapporte de son mode d'agir à l'égard des municipalités. « Quand il eut chassé Baglione de Pérouse à cause de sa tyrannie, il ne refusa pas de rappeler les exilés et de réintégrer les magistrats pacifiques, les priori; il augmenta les émoluments des professeurs de l'université, et n'envahit aucune des immunités de la ville. Même sous Clément VII, je trouve un calcul sur la quantité de troupes que Pérouse pouvait mettre en bataille, précisément comme si elle eût été une municipalité complétement libre. Bologne ne fut pas limitée plus strictement : elle conserva plusieurs de ses essentielles attributions avec les formes de son indépendance municipale, s'administra elle-même, entretint des troupes à ses frais et paya le légat papal comme gouverneur de la cité. Puis, lorsque Jules II reprit sur les Vénitiens les villes de Romagne, il n'en annexa pas une seule au

royaume pontifical sans stipuler d'abord les conditions restrictives, ou conférer de nouveaux droits fixes. On en revenait toujours à ces stipulations dans les derniers temps. »

Ce qu'on dit ici des grandes villes s'applique également aux villes de seconde et troisième classe, et même aux places de seulement mille âmes. Tivoli, par exemple, presque aux portes de Rome et comptant à peine dix mille habitants, vit toujours ses franchises aussi bien respectées que celles de Ravenne, Ancône ou Viterbe. Ceci nous donne une idée correcte des relations générales entre le gouvernement central et les populations, qui, presque par toute l'étendue des États, étant réunies en villes, peuvent être réputées avoir largement joui des avantages du gouvernement particulier.

L'aspect de l'agriculture des États nous présente un contraste assez singulier entre les contrées de la Romagne, des Marches, de l'Ombrie, et le patrimoine proprement dit de Saint-Pierre, comprenant le vaste territoire s'étendant de Fiora et Paglia, sur la frontière toscane, jusqu'aux marais Pontins et Terracine. Tous ceux qui ont visité les premières régions des États ont vanté leur fertilité; mais on est convenu généralement de regarder comme une preuve de l'incapacité des pontifes, en qualité de souverains temporels, l'aridité des plages de la côte opposée et de la région où Rome elle-même est assise. Il suffirait, pour anéantir ce reproche, de remarquer que les papes ne sont pas moins les souverains de cette portion des États tant vantée que de l'autre ; mais nous avons bien moins à réfuter un préjugé qui tombe de lui-même que de mettre dans son vrai point de vue historique la cause de ce contraste, en montrant d'après les témoignages

du passé comment sont nées la solitude et la désolation de la Campagna et des districts limitrophes.

C'est un fait hors de doute qu'à l'époque de la fondation de Rome la région enfermée dans la province romaine, dont nous nous occupons en ce moment, ne contenait pas moins de cent cinquante villes ou places fortifiées, où l'on comptait près d'un million d'habitants. Conséquemment, et on a assez de preuves de la certitude du fait, il en advint que cette vaste étendue de territoire fut cultivée comme un jardin. De petites fermes éparses çà et là élevèrent la culture à une haute perfection, grâce au travail industrieux et actif des propriétaires. C'était là la condition de la Campagna, alors que les mêmes mains tenaient la charrue et le sceptre de ces petits États (1). On cultivait ces plages méphitiques sur le même principe que sont cultivées, dans les temps modernes, les plantations de cannes à sucre ou d'indigo, c'est-à-dire par le travail de ceux pour la vie et la santé desquels le propriétaire ne prend ni plus ni moins de soin que pour l'état sanitaire d'un bœuf ou d'un cheval. Voilà la condition de la Campagna quelques quinze siècles avant qu'elle vînt entre les mains des papes. Mais quand elle y tomba, quelle était-elle ? Un désert. Différentes causes avaient contribué, durant le cours des quinze cents années précédentes, à diminuer ces populations autrefois aussi prospères qu'elles étaient indépendantes et braves. Le peuple de Romulus fut dès le commencement un destructeur de villes. Il pensait ne pouvoir offrir que des hécatombes de villes libres au dieu de la guerre, d'où il arriva que les laboureurs libres furent bientôt remplacés par des captifs traînés après le char de la conquête.

(1) *Ipsorum tunc manibus imperatorum colebantur agri, gaudente terra vomere laureato et triumphali aratro.* Pline, *Hist. nat.*

Épargnés par le licteur ou dans l'arène, ils se voyaient condamnés à labourer, chargés de chaînes, ces terres cultivées anciennement par l'intrépide Volsque ou Étrusque. Nous trouvons qu'en l'année 529 de Rome la population esclave en Italie était de vingt-cinq sur un, et en l'année 620 on craignait, selon Plutarque, que la population libre ne disparût entièrement. Caïus Gracchus trouva les belles et fertiles plaines de l'Étrurie réduites à la solitude ou abandonnées au soin de quelques esclaves. Tite-Live, parlant du pays des Volsques, précisément ces mêmes régions de la Campagna qui ont tant fait blâmer le gouvernement papal, dit qu'on n'y rencontre plus que quelques vieux soldats et des esclaves : *Vix seminario exiguo militum relicto...*

Les marchés d'esclaves étaient tellement encombrés par ces milliers de captifs amenés des nombreux champs de victoire des Romains, que l'ancien prix de près de trois mille francs que coûtait un colon descendit si bas, que la valeur d'un prisonnier de guerre des bords de la Tamise, du Rhin, de l'Euphrate était la même que celle d'un boisseau de blé. Nonobstant les vastes possessions des Romains, les propriétaires, au temps de Cicéron, montaient seulement à deux mille. L'aphorisme de Pline le Jeune est familier, mais on n'y a pas assez réfléchi, les grandes fermes perdirent l'Italie. L'orgueil et le luxe des Romains devinrent fatals au peu de places habitées de la Campagna que leurs armes n'avaient pas détruites. Les territoires des anciennes villes ne suffisaient pas aux parcs et aux jardins de plaisance des affranchis des césars. Les Goths, les Vandales, les Hérules, les Grecs, les Lombards, firent table rase de tous ces lieux de délices. Les papes succédèrent sur des ruines. Nous avons vu que pendant l'époque carlovingienne le pays obtint quel-

ques améliorations. Nous avons vu aussi quelles catastrophes ruinèrent cette prospérité, et comment l'agriculture rencontra d'insurmontables obstacles dans le système féodal sorti du chaos du dixième siècle. Comment pouvait-elle être autre chose qu'une vaste solitude, cette contrée agitée par la manie du Capitole dont Pétrarque nous a décrit les scènes? Avec les papes revenant d'Avignon revinrent aussi les progrès de l'agriculture. Grégoire XII l'encouragea par un *motu proprio* du 15 novembre 1407, Sixte IV par un édit de 1460. Jules II la favorisa activement. La loi de Clément VII, qui autorise l'exportation du blé quand le prix n'excédait pas une certaine limite, montre que déjà les États produisaient plus de grains qu'il n'en fallait pour leur consommation. Nous avons aussi un témoignage des ambassadeurs vénitiens à ce sujet, en 1522.

« Nous voyagions, disent-ils, de Macerata à Tolentino, par un pays d'une ravissante beauté. Des grains, pendant une étendue de trente milles, couvraient les vallées et les coteaux. On ne peut rien voir de plus riche. Nous n'avons pas trouvé la largeur d'un pied qui ne fût cultivée. Nous pensions impossible de recueillir une si grande quantité de blé. » Ceci se voyait deux cents ans avant que la culture commençât en Écosse. Pie V, par une constitution du 11 octobre 1566, renouvela la loi de Clément et défendit aux barons de forcer leurs vassaux à leur vendre leur blé selon le prix qu'ils fixaient. Il donna des sauf-conduits et la liberté à tous les cultivateurs du sol pendant les semailles et la moisson, et assura contre toute arrestation pour dettes et autres motifs ceux qui portaient du blé aux marchés. Cette loi remarquable jette une vive lumière sur les relations entre les fermiers et les maîtres, avant que Pie V eût annulé l'é-

trange règlement des barons. L'agriculture acquit un tel développement que, dix ans plus tard, sous Paul IV, Rome qui, aux jours des césars, dépendait de l'Égypte et de l'Afrique pour sa nourriture quotidienne, pouvait exporter deux cent mille hectolitres de froment. Nous laissons Ranke nous raconter les efforts de Sixte-Quint pour l'encouragement de l'agriculture.

« Il entreprit de dessécher le Chiana ou marais d'Orvieto et les marais Pontins, qu'il visita en personne. La rivière Sixte (*fiume Sixto*), qui, jusqu'au temps de Pie VI, a été la plus efficace tentative de desséchement de ces marais, fut tracée par son commandement. Il ne négligea non plus rien de ce qui touchait les manufactures. Un certain Pierre de Valencia, citoyen romain, offrit ses services pour l'établissement d'une manufacture de soie. Les mesures prises par Sixte pour la réalisation de ses plans caractérisent bien ce pontife. Il ordonna que les arbres à vers à soie seraient plantés dans toutes les parties des États, dans les jardins et les vignobles, dans les champs et les bois, sur les coteaux, dans les vallées, partout où il ne croissait pas de froment ; il détermina qu'on devrait en planter cinq par chaque *rubbio* de terrain, taxant de lourdes amendes les communes qui négligeraient cette plantation. Il favorisa également les manufactures de laine, afin, comme il le dit lui-même, que le pauvre pût gagner aisément son pain. Il avança des fonds aux premiers ouvriers qui entreprirent ce travail, acceptant en retour des pièces de drap.

« Toutefois, il serait injuste d'attribuer de telles tendances à Sixte-Quint seul. Pie V et Grégoire XIII favorisèrent aussi l'agriculture et les manufactures. Si Sixte-Quint se distingua de ses prédécesseurs, ce ne fut pas tant parce qu'il adopta de nouvelles méthodes, que parce

qu'il en poursuivit l'accomplissement avec énergie et décision. Voici les qualités qui ont fixé ses actes dans la mémoire des hommes. »

Mais tandis que les papes s'efforçaient d'avancer et d'étendre la civilisation de leurs États, les barons travaillaient apparemment à paralyser leurs tentatives; car nous lisons une constitution de Paul V en 1611, qui menace ces barons de la confiscation de leurs fiefs, et même des plus dures censures de l'Église, s'ils ne cessent pas d'empêcher leurs vassaux de cultiver leurs terres (1).

Dans une Vie manuscrite d'Urbain VIII, en huit volumes, conservée dans la bibliothèque Barberini à Rome, l'auteur, Andrea Nicoletti, dit : « Il régnait dans Rome une abondance complète sous le pontificat d'Urbain, qui disait ordinairement avoir reçu le jour de Florence et la grandeur de Rome. Il désirait que chacun ressentît la prospérité de son règne, que les marchands gagnassent largement mais légitimement dans leur commerce : d'où il advint que l'argent circula si librement partout, que tous, de quelque profession qu'ils fussent, s'estimaient heureux. Il donna des ordres pour entretenir abondamment les subsistances. Il apprenait avec délices que chaque laboureur ne perdait aucun des gains qu'il croyait si dûment mérités par ceux qui travaillaient dans la vaste étendue de la Campagna, au péril même de leur vie. Quand il aperçut que les côtes de la mer (Maremma) s'adaptaient parfaitement à l'agriculture, il tourna de ce côté toutes ses pensées et parla fréquemment du dessèchement des marais Pontins, vastes plages maintenant sous l'eau et sans aucun profit pour l'État. D'autres soins ne lui permirent pas de réaliser ce glorieux

(1) De Tournon, *ubi sup.*, l. II, c. 2, p. 305.

dessein. Il ne permit jamais qu'on fixât le prix des grains ou de toute autre subsistance; mais, afin de maintenir l'abondance, il laissa tout libre, empêchant ainsi le monopole. On ne doit pas non plus être surpris que la littérature fleurit sous son règne, puisqu'il n'aimait que la société des gens de lettres, qu'il reçut toujours avec bonté et traita libéralement. »

Tel était l'état des affaires vers le milieu du dix-septième siècle. Urbain VIII mourut en 1644, et Innocent X (Pamphili) fut élu au mois de septembre de la même année.

Après avoir constaté que pendant près de quatre siècles on ne trouve aucune mention de l'Espagne dans les annales de l'empire romain, Gibbon observe que la paix et la prospérité doivent avoir été alors le partage de cette contrée. Cette observation est judicieuse, car l'histoire ne se forme guère que d'un tissu d'accidents tragiques. Dans un ouragan ou un tremblement de terre il y a plus à raconter qu'en un siècle de paix et de sécurité : c'est pourquoi nous ne faisons point scrupule d'adopter à peu près la même conclusion pour les deux cents ans qui s'écoulèrent entre Sixte-Quint et Pie VI, période de calme profond. Trois événements, la chute du duché de Castro, la tentative de Louis XIV, et la guerre de Velletri, attireront seulement notre attention.

« Le duché de Castro et Roncilione, embrassant une riche étendue de pays entre la frontière toscane, Viterbe et la mer, était un fief du saint siége, concédé par Paul III aux Farnèse. Ils le chargèrent d'une somme si forte de dettes, qu'il ne suffisait pas pour payer les intérêts. Les choses en vinrent à ce point, que le pape ne pouvait passer dans les rues de Rome sans qu'on lui criât : Faites payer les dettes au duc de Parme. Innocent X ra-

conta ce fait à l'écrivain narrateur. Le pape ajouta : » Le duc ne paya pas les teneurs de fonds pendant sept ans : de ces revenus, cependant, dépendait l'existence de beaucoup de veuves, d'orphelins, et de pieuses institutions. » Cette affaire de Castro troubla les dernières années du pape Urbain VIII, et entraîna les États dans de grands frais (1).

« Comme on avait raison de croire, dit Ranke, que l'évêque de Castro avait été assassiné à l'instigation du gouvernement du duc, on résolut de prendre des mesures décisives en cette affaire : on mit de nouveau en vente les domaines des Farnèse. Des avoués et des officiers civils se rendirent à Castro et en prirent possession au nom des créanciers. Le duc essaya de nouveau de résister, et de pénétrer une seconde fois dans les États de l'Église : il échoua ; on confisqua le duché pour payer les créanciers, on ruina Castro, et au-dessus de ses ruines, comme signe d'une exécration éternelle, on dressa une colonne solitaire avec ces mots : *Qui fu Castro* (ici fut Castro). »

Il serait trop long de raconter les motifs pour lesquels Louis XIV vint déclarer la guerre à Innocent XI, au sein de sa propre capitale. Pour harasser le pape et l'amener aux désirs du roi au sujet des franchises qu'il désirait avoir à Rome, l'ambassadeur avait ordre de défier les autorités papales, d'encourager les rebelles en les protégeant contre les poursuites de la justice.

« En l'an 1687, rapporte Ranke, l'ambassadeur français entra dans Rome avec une escorte si considérable, voire même d'escadrons de cavalerie, qu'il devenait impossible de lui contester le droit d'asile qu'il réclamait

(1) *Diario Deone*, 16 juin 1649.

non-seulement pour son palais, mais pour les rues adjacentes. L'ambassadeur brava le pontife dans sa capitale, avec la force armée. « Ils viennent, s'écria Innocent, avec des chariots et des chevaux : nous marcherons, nous, au nom du Seigneur (1). » Il excommunia l'ambassadeur de Beaumanoir de Lavardin, et mit sous l'interdit l'église de Saint-Louis, où celui-ci avait entendu une haute messe. Louis XIV saisit le nonce à Paris, le jeta en prison, et s'empara d'Avignon. Ces manœuvres tendaient à obtenir du pape des concessions dans les affaires ecclésiastiques. »

« En effet, dit le même écrivain protestant, le schisme éclatait alors, mais Innocent refusa de céder un seul pas. »

Dans ces entrefaites, le pape, chargeant même ses États d'une lourde dette, soutenait de tous ses efforts le combat de la chrétienté et de la civilisation contre les Turcs en Hongrie et devant Vienne : Louis XIV, au contraire, paraissait désirer que la victoire couronnât plutôt le sultan que Jean Sobieski (2). Ces espérances, honteuses pour le nom du grand roi, s'évanouirent : les musulmans succombèrent ; Avignon fut rendue ; l'ambassadeur qui succéda à l'excommunié en 1689 renonça formellement au droit d'asile, sans la moindre concession de la part du siége apostolique.

Nous passerons rapidement sur la guerre de Velletri, que le pape Benoît XIV, le plus pacifique des hommes, déplora si vivement. Elle fut un épisode dans la grande iliade de l'horrible guerre européenne du dix-huitième siècle, dans laquelle toutes les nations de la chrétienté,

(1) *Hi in curribus et in equis, nos autem in nomine Domini* (au liv. des *Ps.*).

(2) Voyez l'admirable *Histoire de Jean Sobieski*, par M. Salvandy.

la Russie exceptée, combattaient, avec l'acharnement de tigres et de lions autour d'une proie, pour l'empire autrichien, dévolu sur Marie-Thérèse en vertu de la pragmatique sanction. Le pontife résolut énergiquement, quoique doucement, de se tenir en dehors de ce conflit terrible. Cependant, pour nous servir d'une phrase de Frédéric de Prusse, qui donna le premier branle aux événements, on plaça la nappe dans les États de Saint-Pierre. Quatre nations, Autrichiens, Piémontais, Espagnols, Irlandais, se rencontrèrent sur le Panaro, à un endroit obscur appelé le *Campo santo*. Six mille cadavres engraissèrent inutilement ce terrain déjà fertile. Un peu plus tard, les Autrichiens sous Lobkowitz et le comte Bown d'un côté, et les Espagnols de l'autre sous don Carlos, premier roi bourbon de Naples, et le comte Gage, parurent en vue de Rome, comme pour étaler aux yeux des Romains chrétiens ces jeux sanglants qui plaisaient tant aux Romains de la ville païenne.

Lobkowitz campa à Monte-Rotondo près Nomentum; l'armée alliée, à Anagni et à Val-Mantoni. C'était un étrange spectacle pour les Romains de voir leurs escarmouches le long de l'Anio et dans la Campagna, où les deux armées s'établiraient aux dépens du pape. Le général autrichien vint de Monte-Rotondo au Vatican, pour rendre ses hommages et sans doute aussi pour s'excuser des dévastations commises par ses troupes.

La moitié de la ville se transporta à Monte-Rotondo pour voir les merveilles du camp. Lorsque Lobkowitz s'avançait sur Marino, don Carlos traversa les hauteurs, avec précipitation, du Val di Sacco à Velletri, pour lui fermer le passage vers le Regno le long de la voie Appienne. Le roi se disposait à envoyer une troupe pour occuper Frascati, lorsque « tout à coup, dit Cas-

truccio (1), l'armée autrichienne apparut sur la pointe d'une colline dominant Velletri et le camp napolitain. Vue vraiment formidable : ils étaient rangés en bataille, et leurs armes brillaient au soleil. »

On peut lire dans Botta et Castruccio les scènes dont furent témoins Velletri, les districts enchantés d'Aricia, et les riches vallées du Monte-Artemisio. Botta égale Tite-Live et Tacite dans le récit de la bataille de Velletri, et des horreurs de la peste et d'une famine partielle qui désolaient les deux armées, tandis que dans les quartiers des chefs, tant en Aricie que dans l'infortunée Velletri, on traitait la noblesse romaine dans de splendides banquets. Afin que rien ne pût manquer à ce dramatique spectacle, les Romains purent contempler en grand une retraite militaire. Trente mille hommes de troupes avec armes, bagages, artillerie, se déployèrent au milieu de la Campagna et défilèrent en rangs pressés presque auprès des murs séculaires de la cité du prince de la Paix, tandis que trente mille autres soldats suivaient à peu de distance, marchant non pas en plus bel ordre, mais avec plus de fierté : non sans raison, car, quoiqu'ils ne poursuivissent pas un ennemi battu, ils venaient de conserver à leur chef un noble et riche royaume.

Le lendemain, don Carlos entra à cheval dans Rome, pour rendre ses hommages à Benoît XIV, qui en ressentit tant de joie, qu'il en oublia soudain la maladie dont il souffrait. Don Carlos et une foule de peuple visitèrent Rome en tous sens, manifestant une joie d'autant plus vive qu'ils étaient libres de toute appréhension. Sa visite achevée, on traita splendidement le roi au Vatican, et ainsi tomba la toile.

(1) Castruccio Buonamici, *Commentarii de bello italico*, Lugd. Batav., 1750, vol. 2, p. 15.

Nous devons omettre beaucoup de choses que nous espérions pouvoir insérer ici sur la position des provinces papales et de Rome aux dix-septième et dix-huitième siècles. Mabillon visita Rome, ses ruines, ses archives, ses bibliothèques, ses environs jusqu'à Subiaco et Farfa, en 1685 et 1686. Deux ans plus tard, Montfaucon consacra deux années entières à l'investigation des antiquités romaines, beaucoup aidé par les notes manuscrites du fameux archéologue Flaminius Vacca. Ce fut le cardinal Schelestrate qui conduisit les savants bénédictins dans la bibliothèque du Vatican, confiée alors à ses soins. Un autre grand écrivain, mais de fatal génie, Gibbon, visita Rome en 1765. Quelle jouissance d'avoir accompagné de tels hommes sur une telle scène ! Voici l'opinion de Mabillon sur Rome. « Ses ruines et ses édifices nouveaux nous ont révélé sa grandeur et sa supériorité, bien au delà de ce que nous en avions appris par les écrivains et la renommée. » Quant à Gibbon, il est évident qu'il éprouva la fièvre capitoline dès la première nuit de son arrivée à Rome. « Après une nuit sans sommeil, dit-il, je portai mes pas vers le Forum : je vis alors chacun de ces lieux mémorables où parut Romulus, où parla Tullius, où tomba César. Je passai plusieurs jours dans une sorte d'enivrement, avant de pouvoir me livrer à une froide et minutieuse investigation. »

Il nous dit ailleurs que sa première inspiration de venger le paganisme, vaincu par une attaque élaborée et malveillante du christianisme triomphant, lui vint alors que, rêvant au milieu des ruines, le son des vêpres du cloître voisin de l'Ara Cœli frappa son oreille. Voici son opinion sur le gouvernement temporel des papes : « Si nous pesons les mérites et les défenses du gouvernement ecclésiastique, on peut le louer dans l'état présent comme

un doux, convenable, tranquille système, exempt des dangers d'une minorité, des saillies de la jeunesse, des dépenses de la luxure, des calamités de la guerre (1). » Mariotti lui-même est forcé d'avouer que les peuples sont heureux sous ce même gouvernement (2).

Les libéraux italiens n'ont jamais pardonné à Botta la louange qu'il a donnée, quoique libéral, à Pie VI, de n'avoir rien omis de ce qui pouvait développer le bien-être des États. Rome et les États parvinrent au plus haut point de la prospérité sous son règne, un des plus mémorables et des plus longs après celui de saint Pierre. La gloire du succès dans une entreprise, le desséchement des marais Pontins, où les plus grands empereurs échouèrent, ont fait presque oublier les autres actes de son pontificat.

De Tournon a dit de Pie VI qu'il était « un prince habile qui tenta tous les genres d'améliorations. »

(1) Gibbon, ch. 70, p. 408.
(2) *Italie*, v. 1, p. 456.

CHAPITRE XXXII.

République française de 1789. — Napoléon Buonaparte et le traité de Tolentino. — Complot. — Arrestation et mort de Pie VI. — Élection de Pie VII. — Napoléon se couronne empereur. — Réplique de Pie VII aux propositions de Napoléon. — Usurpation. — Arrestation de Pie VII. — Pie VII et sir Humphrey Davy. — Invasion des États du pape par Murat. — Déroute et ruine de l'armée de Murat.

Les factions dominantes à Paris, sous le nom de république française, résolurent d'usurper les États pontificaux et de détruire la papauté elle-même. Dès l'an 1792, Pie VI avait été brûlé en effigie dans la capitale française : on avait abattu, à Marseille, les armoiries papales. La Convention avait saisi et déclaré propriété de la république, Avignon et le comtat Venaissin. Un certain de Flotte, agent subalterne du consul de France à Naples, vint à Rome, en 1793; se présenta au cardinal Zelada, alors secrétaire d'État; lui déclara que, s'il n'accédait pas aux impies et insolentes demandes des athées de Paris, on prendrait de promptes mesures pour qu'il ne restât pas dans Rome pierre sur pierre (1). Le même consul écrivit au cardinal-secrétaire une lettre dans laquelle il menaçait de réunir tous les résidents français à Rome, dans le but de châtier ces mains sacerdotales qui osaient empêcher l'installation des emblèmes répu-

(1) Comme l'ouvrage du chevalier Artaud laisse peu ou même rien à désirer, nous suivrons volontiers sa narration dans des événements où la France joue le rôle principal.

blicains au Capitole. Des orgies, semblables à celles de Paris, lors de la création de la déesse de la liberté, se renouvelèrent au sein même de Rome, dans l'académie des artistes français. On inaugura une statue de Brutus, au milieu de sauvages solennités. Après de tels préparatifs, les agents du Directoire, de Basville et Flotte, crurent que, pour renverser le pouvoir papal, il leur suffisait de se présenter devant le peuple romain, dans l'appareil des costumes et insignes républicains. Le résultat prouva combien peu ils connaissaient les Romains de ce temps-là, religieusement attachés au gouvernement si doux et si bienfaisant des pontifes sous lequel leurs ancêtres jouissaient depuis tant de siècles du bonheur et de la prospérité.

Le dimanche soir, 13 janvier 1793, à l'heure où le Corso est peuplé de promeneurs, il sortit des portes de l'académie française des chars remplis de personnes ornées de rubans et de cocardes tricolores, qui s'avancèrent vers la Piazza Colonna, où se trouvaient assemblés des hommes de toutes classes; car Basville et Flotte avaient annoncé longtemps à l'avance que le 13 janvier devait voir l'inauguration de la liberté républicaine dans le sein même de Rome. Leur présence, cependant, loin d'exciter la joie, comme ils l'avaient supposé, fit éclater de toutes parts des transports d'indignation. Le peuple s'agita tumultueusement autour de ces incendiaires, qui ne craignaient pas, en un tranquille jour de fête, de venir insulter la majesté du souverain pontife au sein même de sa capitale. Un coup de feu partit d'un des chars du cortége; la fureur populaire éclata alors avec une irrésistible violence. Basville prit la fuite devant ce peuple qu'il venait si magnanimement délivrer de l'oppression, que ce même peuple, étrange phénomène! ne

soupçonnait même pas; mais, atteint par quelques Romains, il se défendit vainement : il reçut une blessure mortelle avant que la garde papale pût arriver à temps pour le délivrer. Il expira le jour suivant, après s'être sincèrement repenti et avoir accompli ses devoirs religieux.

Cet événement servit à propos les rapaces desseins du Directoire français. Les agents diplomatiques des autorités parisiennes avaient formellement disposé le partage des États du pape, longtemps avant leur invasion en 1796. Les provinces adriatiques avec l'Ombrie et quelques tranches du Patrimonio, comme la part du lion, échurent au Directoire; la ville de Rome, au roi d'Espagne; le reste du Patrimonio, à son fils, le duc de Parme, après toutefois que le Directoire se serait satisfait; les principautés de Bénévent et Ponte-Corvo avec quelques parcelles des districts limitrophes, au roi de Naples. Telle était la position des affaires lorsque, dans l'été de 1796, le général Buonaparte, à la tête des forces républicaines, entra et occupa les États sans aucune déclaration de guerre ou autre formalité. Si on ménagea Pie VI un peu plus longtemps, c'était seulement parce qu'on présumait piller plus commodément les États et leur capitale, sous les insultants prétextes de l'armistice du 23 juin 1796 et du soi-disant traité de Tolentino, où on décida Buonaparte à suspendre sa marche vers Rome jusqu'au 19 février 1797. Voici ce qu'écrivait le général au Directoire le 1er ventôse an v. « Mon opinion est que Rome, une fois privée de Bologne, de Ferrare, de la Romagne, et de trente millions que nous lui ôtons, ne peut plus exister. Cette vieille machine se détraquera toute seule (1). »

(1) *Hist. de Pie VII*, par Artaud, t. 1, p. 41.

Cependant l'impatience du Directoire pour précipiter du trône « le dernier des papes, » et saisir ce riche patrimoine garanti à Saint-Pierre par la foi de la chrétienté pendant des siècles, ne pouvait supporter un plus long délai. On forma un complot semblable à peu près à celui de Basville et Flotte dans le palais de l'ambassadeur du Directoire à Rome. Comme le précédent, ce nouveau complot ne finit que trop tragiquement pour son auteur. Voici le rapport qui en fut adressé au gouvernement papal.

« Une réunion d'esprits turbulents, presque tous français, s'est tenue dans le palais de l'ambassadeur, où la destruction de la papauté et le retour à la république des Scipions et des Gracques ont été votés par cette poignée de perturbateurs, au nom du peuple romain. Le 28 décembre 1797, une bande armée, commandée par le général français Duphot, attaqua une patrouille de six soldats qui faisaient leur ronde près de la caserne de Ponte Sisto. Sur l'ordre du sergent Macciola, la patrouille céda aux assaillants, se tint cachée derrière les palissades de leur poste régulier, s'abstint de faire feu, jusqu'à ce que le peuple spectateur cria vivement qu'il allait saisir leurs armes pour repousser les rebelles s'ils hésitaient plus longtemps à sortir et à en user. Sur ces entrefaites arriva une patrouille de quatre dragons qui appelèrent fortement leurs compagnons, les priant de sortir de leurs retranchements pour leur venir en aide et les empêcher d'être écrasés par le nombre. Les soldats sortirent alors des palissades et, s'unissant aux dragons, s'avancèrent vers Sainte-Dorothée. Ils firent alors une décharge le long de la Lungara, où le parti assaillant avait renouvelé l'attaque, et se tinrent fermes sous la Porta Settimiana. Les révolutionnaires se présentèrent

de nouveau avec cocardes et drapeaux tricolores : à leur tête marchaient deux officiers français l'épée nue à la main. Un d'eux, brandissant son épée, cria aux soldats qui restaient fermes à leur poste : Vive la liberté ! courage, je suis votre général. » Marinelli, caporal, chargé de ce poste, réitéra à la troupe qui avançait l'ordre d'arrêter. Elle n'en tint compte ; on fit feu, et Duphot, celui qui venait de s'offrir comme général des soldats pontificaux dans le renversement de ce souverain qu'ils avaient juré de défendre, tomba. L'ambassadeur du Directoire retira son drapeau le même soir et sortit de Rome en faisant une menace que réalisa plus tard la soi-disant armée vengeresse, sous le commandement de Berthier. Cette armée arriva à la chute de la nuit au Monte-Mario. Le général commanda alors à chaque soldat d'allumer deux feux, afin d'impressionner les Romains par une idée exagérée de ses forces. Dans sa première dépêche à Buonaparte, Berthier lui disait : « L'armée n'a trouvé, dans ce pays, que la plus profonde consternation, et pas une lueur d'esprit d'indépendance : un seul patriote est venu se présenter à moi et m'a offert de mettre en liberté deux mille galériens (1). » Ce n'était pas assez pour ces champions de la liberté de détrôner le vénérable Pie VI et de le traîner cruellement hors de son palais, ils agirent envers lui de la façon la plus indigne : ils lui arrachèrent du doigt l'anneau de pêcheur et l'insultèrent ignominieusement. Dans l'heure la plus lugubre de ses malheurs, le pontife demanda qu'on le laissât mourir dans la cité des apôtres. « Vous mourrez partout, » lui cria le calviniste Haller, bien choisi par le Directoire pour conduire à la mort le dernier des papes.

(1) *Hist. de Pie VII*, par Artaud, v. 1, p. 7.

Arraché, par la tyrannie militaire, à son peuple en deuil et à la chaire de Saint-Pierre, le pontife, dans sa quatre-vingt-unième année, fut traîné de Rome à Grenoble, et de là à Valence sur le Rhône, où il rendit son âme à Dieu, le 22 août 1799. Peu d'heures avant sa mort, que les témoins attestent avoir été celle d'un héros chrétien, ce pontife, que les impies regardaient comme le dernier, tira de son doigt l'anneau précieux qu'il avait reçu de la pieuse reine Clotilde de Sardaigne, sœur de Louis XVI, et le confia aux prélats assistants, en leur enjoignant de le remettre aux mains de son successeur, à son élection par le sacré collége.

En ce moment, la défaite, des désastres sans nombre, poursuivaient les armées du Directoire dans leur honteuse fuite de l'Italie. Scherer, Macdonald, Moreau (leur meilleur général, Buonaparte étant alors en Égypte) essayèrent, l'un après l'autre, de rallier leurs bataillons dispersés et découragés, afin d'en éviter la totale destruction. Les restes épars de tant de légions réputées invincibles fuyaient avec terreur à travers les Alpes, lorsque les cardinaux, réunis en conclave à Venise, élurent à l'unanimité Pie VII.

L'Autriche proposa (1er décembre 1799) d'établir, pour l'avenir, le siége apostolique à Vienne. Ce projet échoua. Les Français, Buonaparte à leur tête, en gagnant la mémorable victoire de Marengo, devaient maintenant servir la papauté; car la même victoire, 16 juin 1800, qui assurait l'empire à Buonaparte, ouvrit à Pie VII le chemin au trône pontifical. Le 21 juin 1800, le successeur du « dernier pape » entra dans Ancône sans un seul soldat, tandis que le tonnerre de l'artillerie retentissait du haut des forts. Les vaisseaux russes qui stationnaient dans le port firent le salut impérial, parce que Paul Ier avait ex-

pressément recommandé que l'on rendît au pape les honneurs dus à la majesté impériale. Le 13 juillet suivant, le souverain pontife fit son entrée triomphale à Rome par la porte Del Popolo.

Un des souvenirs laissés au pape par les régénérateurs républicains fut une monnaie connue sous le nom de *moneta erosa*, de la plus mauvaise qualité. La camera sacrifia un million cinq cent mille scudi pour la retirer de la circulation, parce que c'était le pauvre qui souffrait le plus de cette monnaie dépréciée. Le successeur de saint Pierre inaugura ainsi une nouvelle ère dans son royaume temporel, que les républicains français avaient réduit du plus haut point de la prospérité à une misère profonde.

La ratification du concordat entre Pie VII et Napoléon, comme premier consul, eut lieu à Paris le 15 juillet 1801. Ce traité, rétablissant le culte public en France, était signé comme suit : H. card. Gonsalvi : J. Buonaparte : l'archevêque de Corinthe : frère Charles Caselli : Crétet : Bernier. Le 2 décembre, Pie VII, couronné de la tiare et accompagné par ses cardinaux et les prélats de sa cour, montait sur un trône préparé pour lui dans l'église Notre-Dame de Paris. Cette partie des saints offices qui est chantée pendant que le pontife se prépare à célébrer les divins mystères était terminée, lorsque les portes de la cathédrale s'ouvrirent pour recevoir le grand conquérant Napoléon et Joséphine son épouse, qui devaient être en ce jour couronnés empereur et impératrice. La cérémonie commença. Le pape officia selon l'ancien rit, puis le pontife dit à Napoléon : Promettez-vous de maintenir la paix de l'Église de Dieu? *Profiterisne...?* Napoléon répondit d'une voix ferme et claire : Je le promets : *Profiteor*. Alors Napoléon et Joséphine

s'agenouillèrent pour recevoir l'onction sacrée. Après ce rit, Napoléon se leva et, parce qu'il n'avait point le même esprit que Charlemagne, commît une grande faute. Au lieu de recevoir la couronne de la même autorité qui l'avait placée sur le front du premier empereur français, qui avait couronné et sacré tant de dynasties, il la prit lui-même sur l'autel auquel il n'avait pas même le droit de monter, et la plaça sur sa tête de ses propres mains. Par ce fait il isola son trône et coupa lui-même, sans retour, ces liens, ces souvenirs avec lesquels, si son ambition eût été plus sage, il aurait dû relier sa dynastie. Ce que remarque Artaud du caractère de Napoléon est pleinement justifié par ce qui se passa entre Pie VII et l'empereur. Cet écrivain qui, comme membre du corps diplomatique, avait les meilleures opportunités de se former une opinion correcte, observe que, jugeant de sa politique touchant l'Église, il paraîtrait que Napoléon eût perdu son identité à cette période et eût cessé d'être le même qui dans les champs de Marengo proclamait sa résolution de respecter les droits du souverain pontife et de relever les autels ruinés de la France. Lorsque, comme premier consul, il envoya son ambassadeur à Rome : « Comportez-vous envers le pape, lui dit-il, comme s'il avait derrière lui une armée de deux cent mille hommes.» En un mot, durant cette période de sa carrière, il avait formellement annoncé qu'il désirait que le respect qu'il avait toujours manifesté envers l'Église romaine et ses efforts heureux pour la rétablir dans le cœur de la première nation de l'univers fussent rangés dans la première classe de ses actions les plus glorieuses. Dans le même papier d'Etat dicté par Napoléon lui-même, il déclare être convaincu que le bien-être de la religion, requiert que le pape soit respecté non-seulement comme

chef de l'Église catholique, mais encore comme souverain indépendant. Mais dès l'époque de son couronnement ses dispositions paraissent devenir toutes contraires. Le désir de s'emparer des États de Saint-Pierre, comme si son vaste empire n'eût été rien sans la vigne de Naboth, commença de naître au jour de son intronisation.

Retournons maintenant à Pie VII. L'objet pour lequel on l'avait invité à Paris étant accompli, il désira retourner à Rome. Des jours et des semaines s'écoulaient cependant; et, malgré son vif désir de le quitter, Pie VII se trouvait toujours à Paris. Il s'aperçut qu'il n'était plus libre. Enfin, un haut personnage, confident de la cour impériale, fit une proposition à Sa Sainteté : c'était que les papes établiraient de nouveau leur résidence en France; que, dans un quartier de Paris privilégié et considéré comme une portion distincte du reste de la capitale, comme était le quartier patriarcal de Constantinople, ils auraient un palais; en un mot, que leur position comme souverains pontifes à Rome serait laissée pour l'honneur de devenir un apanage du nouvel empire et un instrument dans les mains de son maître. Cette proposition fut rejetée sur-le-champ; et comme on donnait à entendre que l'empereur pourrait employer la force, le pontife parla ainsi : « Ils ont répandu, dites-vous, qu'ils pouvaient nous retenir en France : cela se peut. Ils peuvent nous priver de notre liberté, mais ils ne pourront nous surprendre. Nous avons prévu cet acte, et nous avons pris des mesures en conséquence. En disant adieu à Rome, nous avons ratifié notre abdication conditionnelle avec les formalités requises : dès le moment où ils nous jetteront en prison, l'acte d'abdication aura force, et il est déposé là où le pouvoir de la France ne peut at-

teindre. Il est gardé par le cardinal Pignatelli, qui est maintenant à Palerme sous la protection de la flotte de l'Angleterre. Du jour où vous mettrez à exécution vos projets, sachez que vous n'aurez plus en vos mains le pape Pie VII, mais le pauvre, l'humble moine, nommé Barnabé Chiaramonti. »

On peut douter si l'admiration ne surpassa pas le désappointement de Napoléon lorsque son agent lui rapporta cette réponse que son génie pouvait apprécier. Il aperçut d'un seul coup d'œil que c'était une bataille perdue. De cette heure le chemin de Rome s'ouvrit, et on prépara tout pour le retour de l'humble moine.

Cependant le projet d'usurper le patrimoine de Saint-Pierre et de réduire la papauté à une position où il pourrait, à son gré, disposer de son influence, continuait d'être pressé avec cette force de volonté qui caractérise Napoléon. La première communication de cette résolution fut transmise à Pie VII par une lettre dictée après la rapide et brillante victoire d'Austerlitz. Cette lettre exhalait les plus fières menaces. Cependant elle était douce, comparée à celle que l'empereur lui écrivit six semaines plus tard, dans laquelle il déclarait formellement : « Toute l'Italie sera soumise à ma loi : Votre Sainteté est souveraine de Rome, mais j'en suis l'empereur. » Ces manifestes ne restèrent point sans réponses. Dans l'une d'elles le pape disait : « Votre Majesté pose en principe que vous êtes empereur de Rome. Nous disons, nous, avec notre apostolique franchise, que, depuis une antiquité à laquelle aucun prince maintenant régnant ne peut prétendre, les souverains pontifes n'ont jamais reconnu dans leurs États aucun pouvoir supérieur au leur, et qu'aucun empereur n'a un droit quelconque sur Rome. Vous êtes

immensément grand : mais vous avez été élu, consacré, couronné, reconnu empereur des Français, non pas empereur de Rome. Il ne peut exister un tel empereur, à moins qu'on ne dépouille le souverain pontife de sa domination absolue et de l'empire qu'il exerce sur Rome. »

Outre les débats sur la souveraineté temporelle, il y avait quelques questions d'une nature spirituelle, touchant les mariages. Vivement pressé sur ce point par l'ambassadeur impérial, le pape répliqua : « Nous avons tout fait pour maintenir la concorde et la bonne intelligence, et nous désirons la continuer : mais sur ces principes nous demeurerons inflexibles. Quand il s'agit du devoir, ils ne pourront rien nous arracher, quand même ils nous écorcheraient vif : *Ancorche si scorticassero.* »

L'empereur n'écrivit plus au pape, mais à son beau-fils, Eugène Beauharnais, commandant au vice-roi d'envoyer à Pie VII, par l'ambassadeur impérial, copie d'une lettre dans laquelle il s'exprimait plus violemment qu'il ne l'avait jamais fait (1). « Ils veulent me dénoncer à la chrétienté, s'écrie-t-il : cette ridicule pensée ne peut appartenir qu'à une profonde ignorance du siècle où nous sommes. Il y a une erreur de mille ans de date. Le pape qui se porterait à une telle démarche cesserait d'être pape à mes yeux ; je ne le considérerais que comme l'Antechrist, envoyé pour bouleverser le monde et faire du mal aux hommes. Je remercierais Dieu de son impuissance... Que veut faire Pie VII en me dénonçant à la chrétienté ? mettre mon trône en interdit, m'excommunier ? Pense-t-il alors que les armes tomberont des mains de mes soldats ? Pense-t-il mettre le poi-

(1) *Hist. de Pie VII,* par Artaud, t. 2, p. 166.

gnard aux mains de mes peuples pour m'égorger ?... Le pape actuel s'est donné la peine de venir à mon couronnement à Paris : j'ai reconnu à cette démarche un saint prélat. Mais il voulait que je lui cédasse les légations : je n'ai pu ni voulu le faire. Le pape actuel est trop puissant : les prêtres ne sont point faits pour gouverner. Pourquoi le pape ne veut-il pas rendre à César ce qui est à César ? est-il sur la terre plus que Jésus-Christ ? Peut-être le temps n'est pas loin, si l'on veut continuer à troubler mes États, où je ne reconnaîtrai le pape que comme évêque de Rome, comme égal et au même rang que les autres évêques de mes États. Je ne craindrai pas de réunir les églises gallicane, italienne, allemande, polonaise, dans un concile, pour faire mes affaires sans pape. »

Cette lettre, terminée par une fière menace, était suivie d'un post-scriptum qui ne surprit personne, l'ordre au général Miollis de s'emparer de Rome. Le 2 février 1808, une division de l'armée française entra dans Rome, dont elle trouva les portes ouvertes. Sa Sainteté avait ordonné au gouverneur du château Saint-Ange de le rendre sans résistance, se contentant de protester contre cette inqualifiable invasion. Napoléon voulut rouvrir alors de nouvelles négociations sur les points où il voulait amener le pape ; mais lorsque Miollis et l'ambassadeur français, M. Alquier, se présentèrent devant Pie VII, le matin même de l'occupation, le pontife leur dit avec calme, qu'aussi longtemps que les troupes françaises resteraient à Rome, il se considérerait comme prisonnier et ainsi ne pourrait entamer aucune négociation. On connaît assez le reste. C'est une des plus grandes et saisissantes pages des annales du monde, bien racontée par Artaud dans son Histoire de Pie VII.

Les plus grandes victoires de Napoléon présageaient généralement de nouvelles épreuves pour le pontife. La première menace suivit la victoire d'Austerlitz. Après l'occupation de Vienne, voici ce que décréta Napoléon : « Les États pontificaux sont réunis à l'empire français; Rome est déclarée ville libre et impériale. » Un acte sacrilége, commis dans la nuit du 5 juillet 1809 sur la personne du doux et vénérable Pie VII, répondit bien à ce tyrannique décret. Le cardinal Pacca (1), alors pro-secrétaire d'État, et qui écrivit l'acte d'excommunication contre l'empereur Napoléon, nous a laissé le récit de cet événement dont il fut témoin oculaire au palais du Quirinal (Monte-Cavallo).

« Après avoir passé une journée d'angoisses et de travaux, écrit le cardinal, après avoir veillé toute la nuit, voyant pointer les premiers rayons du jour, n'entendant aucune rumeur sur la place et dans les rues voisines, croyant le danger passé pour cette nuit, je m'étais retiré dans mon appartement pour prendre quelque repos. A peine j'étais couché, que mon valet de chambre accourut pour m'annoncer la présence des Français dans le palais. Je me lève en grande hâte et cours aux fenêtres; je vois beaucoup de gens armés, tenant des torches allumées, courir à travers les jardins, cherchant les portes pour s'introduire dans les appartements; d'autres descendaient, en se suivant, le long des murailles, où étaient appliquées des échelles; d'autres personnes armées occupaient la Panatterie. En même temps une autre troupe d'hommes armés montait, par le moyen d'échelles, jusqu'à l'habitation des serviteurs du pape, correspondant à la rue qui conduit à Porta-

(1) *Mémoires du Card. Pacca*, et Artaud, t. 2, p. 214.

Pia. Ils brisèrent les fenêtres à coups de hache, entrèrent et coururent ouvrir la porte qui est sur la place, pour faire entrer dans la grande cour un nombre assez considérable de soldats.

« Le pape, averti, se leva avec une grande sérénité d'esprit, se revêtit de son costume ordinaire, et vint dans la pièce où il avait coutume de donner audience. Nous nous rassemblâmes là, le cardinal Desping, moi, plusieurs prélats de ceux qui demeuraient dans le palais, quelques rédacteurs et employés de la secrétairerie d'État.

« Cependant les assaillants, à coups de hache, jetèrent à bas les portes de l'appartement et ils arrivèrent jusqu'à la porte de celui où nous étions avec le saint-père. Nous la fîmes ouvrir pour éviter de plus grands désordres. Celui qui entra le premier fut le général Radet, le directeur et l'exécuteur de l'opération, suivi de quelques officiers... Il régna pendant quelque temps un profond silence... Finalement, Radet, avec la figure pâle et une voix tremblante, peinant à trouver ses paroles, dit au pape, qu'il avait une commission désagréable et pénible, mais qu'ayant fait serment de fidélité et d'obéissance à l'empereur il ne pouvait se dispenser d'exécuter son ordre ; qu'en conséquence il devait, au nom de l'empereur, lui intimer de *renoncer à la souveraineté temporelle de Rome et de l'État.*

« Le pape, sans se troubler, répondit à peu près en ces termes : « Si vous avez cru devoir exécuter de tels ordres de l'empereur, parce que vous lui avez fait serment, pensez de quelle manière nous devons, nous, soutenir les droits du Saint-Siége auquel nous sommes lié par tant de serments. *Nous ne pouvons, nous ne devons, nous ne voulons pas céder ni abandonner ce qui n'est*

pas à nous. Le domaine temporel appartient à l'Église, nous n'en sommes que l'administrateur. L'empereur pourra nous mettre en pièces, mais il n'obtiendra jamais cela de nous. » Tandis que le pape disposait quelques objets dans sa chambre, Radet lui dit : « Que Votre Sainteté ne craigne pas ; on ne touchera à rien. » Le pape lui répondit : « Celui qui ne fait aucun cas de sa propre vie attache encore moins de prix aux choses de ce monde. » On partit bientôt. Beaucoup de troupes napolitaines, arrivées depuis peu, étaient rangées sur la place du Quirinal : le pape les bénit, ainsi que la ville de Rome. Au lieu de prendre le chemin du palais Doria (comme Radet l'avait d'abord dit au pape), on suivit la direction de Porta-Pia. Avant d'arriver on tourna à cette voie qui conduit à Porta-Salara. Hors de cette porte on fit le tour des murailles jusqu'à la porte du Peuple. Nous rencontrâmes des piquets de cavalerie, sabre en main.

« En commençant le voyage, continue le cardinal Pacca, je fus tourmenté par la pensée que le pontife pût me reprocher de l'avoir encouragé dans une opération qui amenait ce résultat ; je sortis promptement d'inquiétude, parce que le pape, avec le sourire sur les lèvres et un air de vraie complaisance, me dit : Cardinal, nous avons bien fait de publier la bulle d'excommunication le 10 juin, autrement comment ferions-nous aujourd'hui (1)?

« La nuit suivante, on afficha dans Rome, par mes ordres, au nom du pape, une notification qui peut être regardée comme un adieu d'un père tendre se séparant de ses enfants chéris. »

La vigilance des Français ne put prévenir l'affichage de cette pièce, dans laquelle le pontife se réjouissait de

(1) Cet acte mémorable fut affiché dans Rome, aux places usuelles, dans la nuit du 10 au 11 juin 1809.

ressembler par ses souffrances au prince des apôtres. D'invisibles mains placardèrent en même temps sur les murs de Rome ces fameux vers de Dante :

Veggio. . . . . . .
E nel vicario Christo esser catto,
Veggiolo, un'altra volta, esser deriso,
Veggio rinovellar l'aceto e'l fiele.

Purgatorio, cant. XX.

Nous renvoyons le lecteur aux mémoires du cardinal Pacca, et à l'histoire du chevalier Artaud pour tous les détails du voyage, et nous terminerons par le récit d'une entrevue du célèbre chimiste Humphrey Davy (1), avec le pape, à Fontainebleau, notre rapide narration de ces événements où nous n'avions à signaler que ce qui regardait plus spécialement notre ouvrage.

« Pie VII était alors en prison à Fontainebleau, écrit ce bon et grand philosophe. Par une faveur spéciale, sous le prétexte de mon retour de la terre sainte, j'obtins permission de voir ce vénéré et illustre pontife. Je portais avec moi un de mes rosaires. Il me reçut avec bienveillance. Je lui offris mes services pour toutes commissions, autres que politiques, qu'il voudrait bien me confier pour l'Italie, l'informant que j'étais Anglais. Il me remercia, disant qu'il ne voulait pas me déranger. Je lui dis que j'arrivais de la terre sainte, et, m'inclinant avec humilité, je lui offris mon rosaire, venant du saint sépulcre. Il le prit en souriant, le baisa, le bénit et me le rendit, supposant naturellement que j'étais catholique. J'entendais le donner à Sa Sainteté, mais sa bénédiction et son baiser me le rendirent précieux comme une relique ; je le passai à mon cou, où depuis je l'ai toujours porté. Il

(1) *Consolations of travel*, p. 161. Davy, chimiste anglais, inventeur de la lampe de sureté pour les mineurs.

me fit quelques questions touchant l'état des chrétiens à Jérusalem ; puis tout à coup changeant, à ma surprise, le sujet de la conversation, il parla à voix basse, et comme craignant d'être entendu, des désastres des Français en Russie. Le *nefas*, dit-il, a triomphé longtemps sur le *fas;* mais je ne doute pas que la balance ne soit maintenant rétablie : Dieu vengera son Église, relèvera ses autels pollués et établira la société sur la base solide de la foi et de la justice. Nous nous reverrons, adieu ; et il me donna sa bénédiction paternelle. Dix-huit mois après, je sortais des murs de Rome, avec la population presque entière, pour saluer la rentrée triomphante de cet illustre chef de l'Église dans sa capitale. Les artistes les plus célèbres, Canova à leur tête, le portaient sur leurs épaules. Je n'oublierai jamais l'enthousiasme de cette réception. Il est impossible de décrire les acclamations et les transports d'allégresse du peuple qui criait de toutes parts : Le saint-père, le saint-père ! Sa restauration est l'ouvrage de Dieu.»

Cet événement arriva le 24 mai 1814. Napoléon ne lâcha jamais sa proie. Quoiqu'on eût répandu la nouvelle que Pie VII était sorti de Fontainebleau, à l'époque de l'entrée des alliés en France, il paraît qu'on entrava sa marche à Tarascon : témoin l'ordre suivant du gouvernement provisoire, du 2 avril 1814 :

« Le gouvernement provisoire, instruit avec douleur des obstacles qui ont été mis au retour du pape *dans ses États*, et déplorant cette continuation d'outrages que Napoléon Buonaparte a fait subir à Sa Sainteté, ordonne que tout retardement à son voyage cesse à l'instant, et qu'on lui rende sur toute la route les honneurs qui lui sont dus (1). »

(1) Artaud, t. 2, p. 371.

Le cardinal Gonsalvi, dans sa note datée de Londres le 23 du mois suivant, réclame les États de l'Eglise dans toute leur étendue, se plaint de la détention des trois légations, montre que le traité de Tolentino doit être regardé comme une lettre morte, proteste contre l'usurpation d'Avignon, et contre celle de la Marche d'Ancône par les Napolitains; réclame la ville de Ponte-Corvo et son territoire, le duché de Bénévent, Parme et Plaisance. Le pape devait faire ces réclamations comme gardien du patrimoine de Saint-Pierre (1).

Césène, lors du retour du pape(2), fut témoin d'un fait extraordinaire. Le roi Joachim Murat demanda à présenter ses hommages au pape Pie VII. Il y fut admis sur-le-champ; puis, après les premiers compliments, Joachim fit entendre qu'il ignorait le but du voyage du pape. « Mais nous allons à Rome, répliqua Pie VII, pouvez-vous l'ignorer ?— Comment Votre Sainteté se détermine-t-elle ainsi à partir pour Rome? — Est-ce que ce retour est chose impossible? n'est-ce pas tout simple? — Mais Votre Sainteté veut-elle y aller malgré les Romains? — Nous ne vous comprenons pas. — Plusieurs principaux seigneurs de Rome et de riches particuliers de la ville m'ont prié de faire passer aux puissances alliées un mémoire signé d'eux, dans lequel ils demandent à n'être gouvernés désormais que par un prince séculier. Voici ce mémoire. J'en ai envoyé une copie à Vienne : j'ai gardé l'original, et je le mets sous les yeux de Votre Sainteté pour qu'elle voie les signatures. » A ces mots, le pape prit le mémoire et, sans le lire ni le regarder, le jeta dans un brasier, qui le consuma à l'instant; puis il ajouta : « Actuellement, n'est-ce pas, rien

(1) *Hist. de l'Europ.*, par Alison, vol. 10, p. 836.
(2) Artaud, vol. 2, p. 372.

ne s'oppose à ce que nous allions à Rome ? » Ensuite, sans humeur, il congédia celui qui avait envoyé de Naples, en 1809, des troupes pour assurer son enlèvement. Trait de sublime clémence, dont l'antiquité n'a pas laissé d'exemple !

Le roi Joachim se retira après les formalités accoutumées. Peu de temps après, cependant, il devait revenir, conduit par son mauvais génie, rendre une visite d'une autre espèce au vénérable pontife, qui cette fois pourtant ne l'attendit pas, mais se retira à Gênes, jusqu'à ce que le dernier souffle de la tempête, passagère mais violente étant apaisé, il put enfin rentrer au sein de ses États et y achever sa glorieuse vie, environné du respect et de l'admiration de l'univers. Nous voulons parler de l'irruption du roi Murat, qui, à la nouvelle du débarquement de Napoléon de l'île d'Elbe, envahit les États du pape, le 22 mars 1815, avec deux corps d'armée montant au moins à cinquante mille hommes. Il commandait lui-même le corps qui entra par le Tronto à Ascoli, et suivit les Marches et la Romagne; l'autre corps s'avançait, par Terracina, Rome, Orvieto et Radicofani, sur Florence. Comme personne ne songeait à se défendre, surtout sur le côté adriatique, la marche de Murat jusqu'au Bolonais fut une sorte de promenade militaire. Mais la scène changea singulièrement lorsque les Autrichiens, placés sur le Pô, prirent l'offensive : ils tombèrent si brusquement, à Carpi, sur l'avant-garde de Murat, forte de trois mille hommes, qu'ils la mirent complétement en déroute. Un semblable désastre attendait à Spilimperto un détachement beaucoup plus nombreux. Ainsi Murat perdit d'un seul coup la ligne du Panaro.

Il dut abandonner aussi bientôt celle de Reno, presque

sous les murs de Bologne. Alors commença une retraite qui devint promptement une déroute et finit par une ruine entière. Les mémoires de Maceroni nous fournissent les détails de cette étrange campagne. Le roi commença de battre en retraite le 15 avril et ne s'arrêta pas avant le 3 mai, jonchant les anciennes voies romaines de bagages, de pièces d'artillerie, de chevaux, de blessés et de morts. Il livra et perdit, le 3 mai 1815, la bataille de Tolentino. A l'heure sinistre de la défaite, les nouvelles les plus fatales lui parvinrent de tous côtés. « Deux courriers, dit Maceroni, arrivèrent en même temps : un du général Montigny, commandant les Abruzzes, l'informant que l'armée des douze mille hommes de Bianchi a forcé le passage d'Antrodoco, pris la forteresse d'Aquila, proclamé Ferdinand de Bourbon, et que lui-même a été repoussé à Popoli; l'autre du général Macdonald, ministre de la guerre à Naples, qui annonçait l'apparition de l'ennemi sur le Liris et le Garigliano. A ces nouvelles le pauvre Murat perdit la tête, un abîme s'ouvrait sous ses pieds. « Les ténèbres de la nuit, continue le même écrivain, un temps devenu froid, de la neige mêlée avec des torrents de pluie qui rendaient les chemins impraticables, aggravèrent encore ses malheurs. Au lieu d'un printemps italien, un hiver rigoureux parut envoyé pour compléter le découragement moral, qui envahit même les premiers corps de la cavalerie et de l'artillerie, qui jusque-là avaient bien conservé leur discipline. »

Les malheureux débris de cette armée repassèrent alors tristement cette frontière du Tronto, que peu de semaines avant elle traversait dans toute la pompe de l'appareil militaire, fière de son nombre et de son roi martial.

Le sort terrible d'une complète destruction attendait les derniers restes de cette armée. La fin tragique du héros-roi eut lieu dans une place reculée appelée Pizzo, en Calabre, le 13 octobre 1815 (1).

(1) *Mémoires de Maceroni*, p. 342-347.

CHAPITRE XXXIII.

Rome, refuge des Buonaparte tombés. — Triste condition des États sous l'empire français. — Vandalisme des républicains français. — Les carbonari. — Maghella. — Projets des carbonari. — Condition des États depuis le traité de Tolentino jusqu'à la mort de Grégoire XVI. — Témoignages de touristes hostiles en faveur du pape. — Considérations sur l'unité et l'indépendance de l'Italie. — Constitutionnels modérés progresseurs. — Grégoire XVI vengé. — Pie IX. — Manœuvres des factions. — Siége de Rome. — Triomphe. — Conclusion.

Quand Pie VII se retirait de Rome devant les colonnes envahissantes de Murat, il prédit avec une admirable justesse que cet orage ne durerait pas plus de trois mois : comme l'a remarqué le chevalier Artaud (1), il s'est trompé seulement de dix jours. Retournant, après tant d'orages, triomphant dans ses États, ce saint pontife donna au monde une belle leçon. Les plus proches parents du grand empereur tombé vinrent à Rome et y trouvèrent, avec le sourire de son doux souverain, protection et bienveillance.

Il était encore en voyage, revenant de sa prison, lorsqu'il ordonna d'accueillir avec honneur et affabilité madame Lætitia, mère de l'empereur, qui venait demander un asile à Rome.

Lucien, qui avait trouvé une honorable retraite sous le gouvernement papal, quand toutes les autres portes se fermaient devant lui, écrivit de Londres, le 11 avril

(1) *Hist. de Pie VII*, par Artaud, v. 2, p. 416.

1814, une lettre de congratulation au pontife sur son heureuse délivrance. Il termine en demandant la bénédiction du saint-père pour lui, sa femme et ses enfants, en attendant qu'il puisse la recevoir à Rome, prosterné à ses pieds. En effet, Lucien Bonaparte prêta serment, le 2 septembre 1814, comme feudataire du saint-siége, et reçut l'investiture de Canino, qui fut élevé à la dignité de principauté en faveur de lui et de ses héritiers. C'est en conséquence de cet acte que le prince actuel de Canino porte son titre.

Voici ce que nous apprend Veiusseau, Français, sur la position de Rome et des États pendant l'administration républicaine et impériale. « La population de Rome elle-même repose en grande partie sur le système présent : il y a des serviteurs de la cour papale, des dignitaires ecclésiastiques, des communautés monastiques et de la noblesse. Un changement soudain briserait donc tous les liens de la société et produirait une indicible confusion parmi les classes inférieures. Il est très-douteux si toute sorte de gouvernement conviendrait aux Romains pendant plusieurs générations successives : les obstacles de localité, de climat, d'habitude sont trop nombreux et trop puissants contre l'introduction de toute nouveauté. Un changement complet de gouvernement dépouillerait Rome de sa grandeur artificielle et de sa richesse, et serait suivi par la plus effrayante et profonde misère. C'est ce qui arriva lorsque les Français s'emparèrent de Rome, en 1809, et la réduisirent à la condition d'une ville provinciale : la population décrut alors par milliers, et chaque année réduisait à la mendicité nombre de familles respectables. La nuit, on voyait errer dans les rues des infortunés qui connurent des jours meilleurs et mendiaient maintenant leur vie. Beaucoup d'employés

privés de leurs places et les moines exilés des couvents ajoutaient encore à la triste condition de cette ville malheureuse. Si cet état de choses eût duré plus longtemps, Rome serait devenue un désert. »

La population de Rome qui, sous Pie VI, en 1798, s'élevait à 165.000 habitants, était diminuée de 42.000, à la restauration de Pie VII, en 1814. Ce seul fait en dit plus que des volumes, il confirme bien les assertions du voyageur que nous venons de citer, et laisse aisément deviner ce que deviendrait Rome sans les papes. On pourrait prouver cela surabondamment par les chiffres énumératifs de la population de Rome à diverses époques. Pendant l'absence des papes au quatorzième siècle, cette ville était devenue un misérable village. Depuis, son accroissement fut ferme et uniforme, si nous en exceptons la décadence momentanée occasionnée par le massacre, le sac, la fuite, la peste de 1527, désastres dont elle se releva bientôt. Dans le milieu du seizième siècle, la population s'élevait à 80.000 âmes; en 1600, à 110.000; au milieu du dix-septième siècle, à 120.000; en 1702, à 138.568; en 1775, à 165.047. Entre 1814, année de la restauration, et 1820, elle s'accrut de 12.000, c'est-à-dire que de 123.000, où l'avaient laissée la république et l'empire, elle monta à 135.046; à la fin du dernier règne, elle s'élevait à environ à 160.000. La population des États suivit les phases de celle de la capitale. Depuis l'année de la captivité jusqu'à celle de la restauration, les moissons furent en partie dévorées par le fléau des sauterelles, quoiqu'on eût, par année, dépensé 300.000 francs pour leur destruction, dans la seule province romaine. Les plus belles forêts des États ne subirent pas un sort meilleur que les champs : elles fournirent, pendant la

même période, les bois de construction aux chantiers impériaux, surtout de Gênes et de Toulon. Dans les environs de Rome, qui sont célèbres par leurs chevaux de guerre, on en prit d'abord un certain nombre, et bientôt tous ceux qu'on rencontra, pour l'usage de l'empereur. Les taxes pécuniaires suivaient presque la même proportion ; les levées de troupes étaient faites avant même qu'elles ne fussent dues. Il régnait une famine presque perpétuelle. Nous avons appris de personnes honorables, qu'après avoir attendu, depuis le lever du soleil jusqu'au soir, pour leur portion de pain aux greniers publics, et l'avoir payé une somme énorme, elles ne purent le manger, tant il était mauvais. En ces jours-là, plusieurs, poussés par le désespoir, se précipitèrent des ponts dans le Tibre, dont les eaux coulent insensibles, à travers les plus grands triomphes et les plus cruels revers qui marquent les annales de notre mystérieuse espèce humaine.

Les États, que Pie VI avait laissés dans la condition la plus florissante et presque totalement libres d'impôts, furent non-seulement ruinés, mais encore chargés de grosses dettes. Le dernier des Colonna prêta la voiture dans laquelle Pie VII entra dans Rome. Pour aider le pape à sortir de ses difficultés, le congrès de Vienne, en restaurant les États, les écrasa de lourdes pensions qu'on devait payer annuellement à certains hauts personnages. « Lorsque le vénérable Chiaramonti retourna de sa captivité, dit Veiusseau, il fit tous ses efforts pour améliorer la condition de ses sujets appauvris, aidé en cela par son habile ministre Gonsalvi. Mais il rencontra d'innombrables obstacles. » Les institutions publiques, par lesquelles la Rome papale a toujours été plus renommée, s'il est possible, que par

ses musées, ses temples, ses antiquités, étaient réduites à un état déplorable; on en a rétabli plusieurs. Les États furent non-seulement appauvris, dépeuplés, endettés, mais inquiétés en tous sens, au moins dans les parages des Colonna et dans la Campagna, par des bandits non moins formidables que ceux contre lesquels Sixte-Quint avait eu à combattre. Ils formèrent une armée, et du haut des redoutables forteresses des montagnes volsques et sabines, prirent l'attitude et le ton d'un pouvoir reconnu. Ils offrirent de tenir la ville de Sonnino, sans le pape, dans les mêmes termes de tribut féodal que les anciens Colonna. En effet, par toute la région Colonna, de Palestrina et Tusculum jusqu'aux frontières du royaume de Naples, les vassaux de cette ancienne maison, forts de trente à quarante mille hommes des plus belliqueux et adroits du monde, après avoir été, avec des difficultés infinies, réduits seulement en partie durant le court intervalle où ils furent sous le sceptre direct des pontifes, avaient été poussés au désespoir par les taxes exorbitantes et les levées forcées des Français. De là cette sorte d'honneur parmi les montagnards, que le fils, le mari et le futur étaient aux montagnes. Léon XII, qui succéda à Pie VII, mort le 20 août 1823, eut la gloire de ramener ces hommes égarés. Le catalogue des outrages était loin d'être complet; on doit y ajouter le pillage des musées, des églises, des monastères, des bibliothèques et même des archives. Celles du chœur papal faillirent être détruites en deux différentes occasions, si nous nous rappelons bien, et certainement en une, lorsque le maestro Baini les sauva, ainsi qu'il le décrit dans son intéressante et savante Histoire de la musique. Les archives de la propagande échappèrent d'une manière vraiment étonnante; on ré-

solut plusieurs fois de les vendre au poids, comme papiers inutiles. La suppression de la propagande couronna ces actes de vandalisme. Il n'est pas nécessaire de rappeler aux lecteurs que Grégoire XV, en 1622, fonda cette institution vraiment romaine, pour la diffusion du christianisme, par la formation et l'envoi de missionnaires en tous pays. Elle possédait une imprimerie en quarante différents caractères, destinée à répandre la science du salut dans ces régions de la terre encore assises aux ombres de la mort. Le même agent du directoire, Haller, qui disait à Pie VI : « On meurt partout,» détruisit cette institution d'un trait de plume.

On laissa piller la bibliothèque, une des plus curieuses de l'univers; on mit l'imprimerie sous le séquestre, et on convertit la chapelle, où entre autres monuments se trouvait la tombe du cardinal de Tournon, en magasin de meubles.

L'empire fut plus intelligent et plus juste que l'agent de la république. On rétablit partiellement la propagande. On doit d'ailleurs rendre justice à des hommes tels que de Fortia, deGérando, et surtout de Tournon, qui agirent convenablement chacun en leurs départements respectifs. On vénère encore aujourd'hui à Rome le nom de M. de Tournon; car, comme la restauration était non moins généreuse que reconnaissante, elle ne balança pas, comme on le déclara dans le *motu proprio* du 6 juillet 1816, à adopter ce qu'elle trouva de bon dans le système administratif français, prouvant par là, comme on l'a justement observé par rapport aux réformes recommandées par le congrès de Vienne, que le gouvernement pontifical respectait toujours la parole d'honneur. Cependant, les États du pape, depuis le prétendu traité de Tolentino et l'usurpation de 1799 jus-

qu'à la rentrée de Pie VII, en 1815, ont été en proie à toutes sortes de maux physiques et moraux. Depuis ce temps jusqu'à nos jours, le gouvernement eût pu, à l'ombre de la paix, réaliser d'utiles travaux; mais les carbonari n'ont cessé de le harasser par des complots, des conspirations, des commotions, et par la fomentation de toutes sortes de discordes, de crimes, de désordres: de sorte que cette énergie et cette force qu'il eût pu diriger vers de salutaires améliorations ont été consumées presque totalement dans une défense quotidienne.

Nous empruntons en grande partie les rapides observations suivantes à l'ouvrage publié en 1821, par Jean Murray, Albemarle Street, London, sous le titre : ***Mé****moires sur les sociétés secrètes du midi de l'Italie, principalement sur les carbonari.*

Ce fut pendant l'occupation des États pontificaux par Murat, en 1815, qu'un certain Maghella planta la dent du dragon dans leur sol. Cet aventurier, parvenu aux premiers rangs lorsque Gênes était revolutionnée par les agents du Directoire, essaya à la fin de devenir le Fouché de Naples, et sut si bien gagner les bonnes grâces du roi Joachim, qu'à la mort plus que soudaine de Salicetti, ministre de la police, il obtint son poste. Un succès trop complet couronna ses machinations. Ses émissaires, même avant la déroute de Tolentino, avaient réussi à organiser, surtout à Spolète, Foligno, dans les Marches et les légations, cette fatale conspiration, que nonobstant tant de défaites, on dit être aujourd'hui en complète activité, et prête à employer tous les moyens par lesquels elle croit pouvoir arriver à son but.

« Une correspondance secrète et impénétrable, dit l'auteur désigné, fut établie par le moyen d'un diction-

naire composé de différents mots, relatifs à d'autres qui étaient les réels, à l'aide de chiffres et de noms fictifs, pour la sûre transmission des lettres aux divers individus des différentes réunions. Le programme qui unissait les sociétaires entre eux est tombé entre les mains du gouvernement. On y remarque, entre autres articles, l'engagement spécial de maintenir une active et vaste correspondance entre les sectaires, pour la communication des ordres du centre général de Bologne, pour augmenter le nombre des membres, pour donner une information mensuelle de leurs progrès et de leurs qualités respectives, entre autres s'ils étaient aptes à porter les armes, comme on peut le recueillir des articles suivants :

« *Plan d'organisation pour l'union, l'établissement d'une correspondance active et étendue des sociétés secrètes.*

« 1. *L'Etat romain sera divisé, pour le présent, en trois grandes divisions : celles-là se diviseront en centres primaires, et celles-ci en centres secondaires.*

« 2. *La première division dans la légation de Bologne est un centre primaire. La seconde division se compose des légations de Ferrare, Ravenne et Forli : cette dernière sera un centre primaire, aussi bien qu'Ancône pour les trois Marches de Fermo, Macerata et Ancône, qui formeront la troisième division*, etc., etc.

« Ancône, le centre du guelfisme dans les Marches et le principal siége du carbonarisme, allant encore plus loin dans son zèle, constitua au sein de ses murs la suprême vendita, qu'on a vainement cherché dans Bologne. Elle se proposait le même but, ci-dessus énoncé ; mais se distinguait par un usage particulier de secrets passeports, consistant en cartes de pique ou de cœur munies d'un cachet sec avec les initiales *A. V. A.* (*alla vendita*

di Ancona), afin que les *bons cousins* pussent se faire facilement reconnaître dans leurs voyages et recevoir toutes ces démonstrations d'hospitalité qui, disent-ils, appartiennent aux principes philanthropiques du carbonarisme.

« Cette vendita remettait la distribution de ces passeports, dans les provinces de Romagne et de Lombardie, aux secrétaires de Bologne, s'en réservant à elle-même la dispensation dans les Marches et l'État romain.

« On disait dans les instructions de ces passe-ports, que les grands maîtres seuls en connaissaient le système, afin qu'on pût plus efficacement le cacher aux yeux du loup vigilant. Lorsque le départ du *bon cousin* devait être secret et qu'il devait voyager sous un nom faux, on ajoutait sur sa carte des signes nécessaires.

« Au milieu de ces mesures insidieuses, ils n'omettaient pas d'imposer, par la voie du crime, tant sur les sectaires que sur les non-initiés, nommés par eux païens, l'obligation d'écarter tous les obstacles possibles à la libre marche de leur entreprise; aussi bien que de confirmer les premiers dans les devoirs contractés, et de convaincre les uns et les autres du pouvoir formidable de la société. Plusieurs individus, opposés à leurs maximes et pour cela destinés au poignard, furent actuellement blessés dans une attaque soudaine, un d'eux mortellement. Ces victimes étaient (outre leur collègue Priola de San-Elpidio, accusé de parjure) Feliziani, d'Ascoli; l'avocat Martini, juge au tribunal de Fermo; Ricci, commissaire de police; le vicaire légal de Petritoli, D. Ignazio Scarsini; Valeriani, de Montelpare; et le brigadier des carabinieri, Pastori, qui, après des menaces réitérées de mort, insérées dans des notices publiques, échappa au pistolet et périt par le poison, etc..... De telles agressions meur-

trières ont été commises sans une *cause immédiate*, dans la *nuit*, par des *inconnus déguisés*. »

La première de ces tentatives subversives, dont la république de Mazzini est le dernier anneau, date presque de l'inauguration des premières loges de Maghella. L'insurrection tentée en 1817 est ainsi décrite dans les pièces officielles.

Pendant l'hiver et le printemps derniers, des incendies qu'on disait se succéder rapidement eurent lieu, accompagnés d'escapades d'accusés et de prisonniers en divers endroits, de Bologne à Spolète, où les sectaires fourmillaient. On découvrit que ces incendies étaient généralement supposés, quoique quelques-uns fussent réellement arrivés. La fuite des prisonniers pouvait s'effectuer seulement par la coopération du dehors. Ceci, avec l'appui d'autres preuves, garantit cette conclusion que c'était l'œuvre des sectaires, dont le but était de soulever le peuple de ces provinces, pour provoquer le brigandage, afin d'appeler l'attention du gouvernement contre les bandits, le détourner de leurs stations, et par là s'assurer la facile et sûre exécution de la révolte projetée. Les sentiments exprimés dans la lettre d'un certain Papis étaient répétés dans les discours des membres, en un langage également spécial et correspondant avec l'objet de la révolte. Tels étaient les discours tenus par les orateurs et sectaires principaux, dans différentes assemblées, tant avant qu'après la date de la lettre de Papis. Dans une de ces réunions, tenue à San-Elpidio, on déclama violemment contre la pourpre (vêtement des cardinaux), et on annonça qu'elle serait bientôt changée en un manteau de sang. *Proc. Mac.*, fol. 85. — Dans une autre, tenue plus tard dans le même endroit, on posa en principe la nécessité de détruire la monarchie, et surtout la sainte autorité des papes ; on exhorta les conjurés à entreprendre tout projet, quelque difficile qu'il parût, dans le but de regagner la liberté. *Proc. Mac.*, fol. 828, 841, 861. — Dans une autre assemblée, à San-Ginnesio, on recommanda aux conjurés de se munir d'armes et de munitions, pour servir au besoin. Car, disait-on, la liberté, l'indépendance vont bientôt être conquises. *Proc. Mac.*, fol. 1470. — Dans une autre à Macerata, en inculquant la nécessité d'observer le plus strict secret sur les opérations de la société, on proféra une menace de mort contre quiconque violerait son serment, et on insinua que les mêmes moyens seraient nécessaires avant l'arrivée de l'heureux moment où on recouvrerait la liberté, où on secouerait le joug du gouvernement actuel. *Proc. Mac.*, fol. 218, 296, 690, 979, 1317. — A Lorette, à l'établissement du conseil guelfe, une discussion eut lieu sur la révolution qui devait pro-

chainement éclater, et sur les préparatifs que les conjurés devaient faire. *Proc. Mac.*, fol. 771, etc.—A Monte-Lupone, on discuta le même sujet, et les membres s'animèrent mutuellement à l'action, se déclarant avides partisans de la crise et tressaillant à la perspective de l'établissement d'une république indépendante. *Proc. Mac.*, fol. 137, 201, 220, etc. — De nouveau, à Montolmo, dans une autre assemblée, on assura aux conjurés qu'on regagnerait bientôt la liberté et l'indépendance. *Proc. Mac.*, fol. 781.—Dans une autre, tenue le 5 juin à Monte-Lupone, un des sectaires, saisissant un poignard dans sa main, fit renouveler à ses compagnons leurs serments de secret, assurant que le violateur périrait par la pointe de ce poignard. Après ce préambule, il montra les avantages qu'on pourrait retirer de la fondation d'une république indépendante. Un autre membre recommanda l'imitation de Brutus, en détrônant les tyrans, en détruisant la monarchie et en érigeant la république sur ses ruines; il conclut que dans peu de temps on secouerait le joug du présent gouvernement, et exhorta ses associés à se munir pour cet objet de toutes sortes d'armes et même de poignards empoisonnés. *Proc. Mac.*, fol. 100, 105, 114, 124, 138, 140, 145, 160, 180, 201, 209, 211, 222, 224, 239, etc., etc.

Le plan pour l'exécution de la révolte était des plus terribles et des plus sanguinaires. Aussitôt que la conspiration aurait éclaté dans Macerata, on ferait une proclamation dans les Marches et les autres provinces des États, afin d'exciter le peuple à se joindre à eux. Les diverses vendite des carbonari et les conciliabules des Guelfes, expressément informés de l'événement, devraient envoyer dans la même nuit, sur cette ville, un nombre de rebelles armés de leur ordre. On les admettrait pour s'unir aux conjurés prêts à agir. Le mot d'ordre des bandes rebelles en réponse au cri de : qui vive? était *San-Teobaldo*, que les carbonari considèrent comme le patron de leur ordre. Les autres mots secrets parmi les chefs étaient : *Vendetta al popolo.* S'étant introduits par stratagème dans les places où stationnaient les troupes du gouvernement, ils les auraient dépouillées de leurs armes, enfermant ceux qui n'auraient pas voulu prendre part à leurs opérations. De la même manière, entrant dans les prisons, ils auraient emprisonné les gardiens et relâché les prisonniers, choisissant parmi eux ceux qui étaient en état de porter les armes.

Ensuite, on divisa le nombre des rebelles en patrouilles de douze hommes, dont quelques-unes devaient attaquer les trésors publics, d'autres piller les maisons des plus riches particuliers, d'autres saisir et conduire dans les caves du monastère de Santa-Chiara, station principale des rebelles, ceux qu'on croirait hostiles à la conspiration, et au besoin les détruire par le poison ou par le feu, en persuadant à leurs familles qu'on les gardait là comme otages. Les fruits du pillage, sous la foi et la responsabilité des chefs de patrouille, devaient être déposés dans le couvent des barna-

biles, où on les enregistrerait pour les employer ensuite aux diverses dépenses.

On ne devait point exempter de l'arrestation et de l'emprisonnement les principales autorités civiles et ecclésiastiques. Quatre chaudières de poix brûlante, placées sur le sommet de la tour de Macerata, et des fusées volantes tirées de cette place auraient annoncé aux autres villes l'accomplissement et le succès de la révolution. A la vue de ce signal, nombre de feux, sur des hauteurs désignées, auraient communiqué le résultat, des Marches à Bologne, afin qu'on pût imiter partout l'exemple de cette terrible entreprise. Le son des cloches, le matin suivant, aurait attiré les paysans du voisinage dans la ville. Ceci tendait à donner l'apparence d'une insurrection du peuple, et de cacher les opérations des conjurés. Ils auraient proclamé un gouvernement libre, indépendant, et auraient élu consul le comte César Gallo, qui aurait simulé une feinte résistance. Une loi inviolable aurait réduit à un prix juste tous les articles nécessaires à la vie ; on aurait aboli tous les impôts, et chanté, en publiques actions de grâces, le chant ambrosien à la cathédrale. Puis immédiatement on eût organisé un régiment d'infanterie et un corps de cavalerie, avec une paye de cinq pauls par jour à chaque soldat, afin d'assurer la consommation de l'œuvre. Il paraît, cependant, que quelques-uns des conjurés des moins violents balançaient sur la nécessité d'accompagner la révolution de ces horreurs.

En 1825, nous voyons ce même épouvantable système augmentant encore d'activité, comme nous le recueillons d'un document officiel de cette date(1).

« On ne peut pas décrire les artifices, y est-il dit, par lesquels les conspirateurs ne cessent d'agiter la société, en tenant toujours suspendue sur elle la menace de catastrophes terribles. Combien paralysante est la terreur de ces stylets meurtriers dont les émissaires de la secte sont armés pour frapper ceux qu'ils condamnent à la mort, et qui tombent abattus comme par une invisible main ! Qui pourrait décrire les angoisses, les tortures auxquelles sont en proie ceux qui sont chargés de la tranquillité publique ! » C'était en ce temps qu'eut lieu à Ravenne la tentative de l'assassinat du cardinal Rivarola.

(1) *Lettre encycl. de Léon XII*, 13 mars 1825.

1830. L'interrègne a toujours été regardé par les carbonari comme un temps favorable à leurs projets. La santé de Pie VIII déclinant depuis longtemps, ils poussèrent si loin leurs trames d'insurrection, qu'elle commença d'éclater dans la principauté frontière de Modène, tandis que le pontife vivait encore.

Cette révolte de 1830, quoique formidable pour un temps, fut complétement défaite à Rome et dans les provinces apennines, sans aucune assistance étrangère, et en partie par le dévouement courageux et spontané du peuple. Mais, après sa répression dans les Marches et la Romagne, de nouveaux embarras furent préparés au gouvernement de Grégoire XVI lorsque Louis-Philippe, fomentant cet esprit qui devait causer un jour la ruine de sa propre dynastie, fit surpendre et occuper Ancône, dans le but trop apparent de révolutionner de nouveau les États.

Nous avons entre les mains le journal intéressant d'un gentleman vivant à Rome pendant l'époque de ces commotions. C'est avec regret que nous nous trouvons obligé de nous borner à quelques courts extraits.

11 décembre 1830. Je suis arrivé à Saint-Pierre ce matin, avec la famille du major B., pour assister à l'office solennel pour Pie VIII.

12 décembre. On arrête et exile plusieurs personnes qui n'étaient point de Rome. Le conclave s'assemble au milieu des alarmes.

27 décembre. Jour de pluie incessante. Je vins avec M. P., l'après-midi, pour voir la grande crue des eaux du Tibre. Poussés vers Ponte-Molle, nous nous arrêtâmes à environ deux tiers de la route de la porte du Peuple.

L'inondation couvrait tout à une profondeur de plusieurs pieds. Nous retournâmes par Ripetta pour aller au pont Saint-Ange. Au quai, l'eau était très-profonde, et on employait des barques pour traverser les rues. Nous passâmes alors à la rue de l'Arco di Parma ; mais nous n'osâmes aller plus loin, à cause de la profondeur de l'eau aux environs du couvent des augustins irlandais. Nous atteignîmes le pont Saint-Ange par un circuit. La vue de la rivière du haut du pont était magnifique et même terrible. Sa course paraissait très-rapide, et sa largeur aussi bien que les

matières qui flottaient à sa surface ajoutaient beaucoup à l'effet. Il s'éleva à la hauteur du premier étage, et atteignit le primo piano du nouveau théâtre Torlonia. Son élévation paraissait excéder trente pieds. La plus belle vue était celle du pont. Les Romains étaient assemblés en groupes nombreux pour contempler la course des eaux, et semblaient s'en amuser beaucoup.

31 janvier 1831. On craignait une tentative d'insurrection pour vendredi dernier au soir. Pendant ce jour et cette nuit les troupes et leurs officiers restèrent continuellement sous les armes. Plusieurs étrangers, de peu d'importance toutefois, se trouvèrent engagés dans ces plans extravagants. Les Trastévérins empochèrent gaiement six mille couronnes répandues parmi eux pour les gagner, riant de ceux qui avaient voulu les corrompre.

2 février. Ce matin, le cardinal Capellari est élu pape et prend le nom de Grégoire XVI. Cet événement répand la joie la plus sincère dans tous les rangs de la ville, et doit produire une très-favorable impression dans les pays étrangers, où il est bien connu à cause de sa dernière charge de préfet de la propagande. Sa santé est bonne et sa constitution robuste, de manière que son élection offre la douce perspective d'un heureux et long pontificat.

Je l'ai connu, et je puis dire intimement, depuis ma venue à Rome. Je le trouvais un ami gracieux et attaché. Il était, je crois, dans sa soixante-cinquième année. Élu samedi dernier, quelque doute s'étant élevé sur quelques-uns des votes, il renonça aussitôt. L'explosion menaçante, le soir précédent, avait hâté cette première nomination.

6 février. Le couronnement et la consécration eurent lieu à Saint-Pierre ; la cérémonie ne finit pas avant deux heures. Les aumônes distribuées hier au Quirinal montaient à quatre mille couronnes, somme plus forte que celle usuellement distribuée en pareille occasion. On remit aux pauvres le montant de leurs engagements au mont-de-piété entre août et novembre. Depuis la mort de Pie VIII, plusieurs engagements avaient été faits par des personnes qui n'étaient pas dans le besoin, afin de profiter des indulgences du nouveau pontificat. Pour cette raison, on rendit seulement les premiers comme appartenant à des nécessiteux réels. Cinquante dots de cinquante couronnes chacune furent données à de jeunes filles dont les parents étaient dans la mendicité ; on en distribua cinq cents dans le reste des États. Cinq cents pauvres furent vêtus dans Rome, cinq mille dans les États. On remit aux débitants de tabac les amendes encourues et qui étaient nombreuses à la fin de la dernière année.

7 février. Je vins ce matin rendre mes hommages au nouveau pape, qui me reçut cordialement et gracieusement. J'arrivai au Vatican avec le docteur Cullen et signor Vulpicelli, le nouveau maestro di casa, dans

un des carrosses du palais, environ vers sept heures un quart. Sa Sainteté nous avait fait dire qu'elle nous recevrait le matin de bonne heure. Le pape venait de finir sa messe et, ayant pris le café, récitait présentement ses heures. Après qu'il eut terminé, apprenant que j'étais là avec le docteur Cullen, il nous fit appeler et nous reçut avec grande affection, se levant de son siége et traversant l'appartement pour venir au-devant de nous. Il resta debout près d'une croisée; s'informa poliment des étudiants, particulièrement d'un Américain de santé délicate; dit qu'il visiterait, durant le carnaval, la propagande, et m'ordonna de lui amener ma communauté, aussitôt que la foule serait un peu moindre. Sa Sainteté entra dans quelques particularités concernant ses desseins sur ce collége, qu'il affectionnait singulièrement et dont il était le zélé protecteur.

Les domestiques sont dans la plus grande joie de l'élévation de leur maître et patron. Ils paraissent même ne pas savoir ce qu'ils font, tant ils sont joyeux. Le chapelain et le cameriere étaient de braves gens et continuent de l'être.

Un courrier annonce, ce matin à neuf heures, une insurrection à Modène; quelques-uns ajoutaient : à Parme et à Plaisance. On craignait beaucoup pour les Bolonais. Modène est le centre de la haute politique d'Italie. C'était le duc qui avait informé Pie VIII du complot formé dans Rome. Il envoya son fils pour en instruire Sa Sainteté. Je pense que c'est ce personnage que j'avais remarqué venant du Quirinal vers midi, dimanche, dernier octobre.

8 février. On apprend ce matin la nouvelle de la révolution à Bologne et dans la Romagne. Le premier courrier apporte la nouvelle de Bologne, le second celle de Forli, le troisième celle de Ravenne.

10 février. Je viens de lire l'édit du pape touchant son élection et les affaires de Bologne; il est écrit d'une belle et touchante façon. Il dit que, pour le moment, on n'emploiera point la force, et conjure les rebelles de rentrer dans leur devoir.

11 février. On a appris ce matin, de bonne heure, que le cardinal Bernetti avait été nommé hier soir prosecrétaire d'État. C'est un homme habile et qui peut rendre de grands services au saint siége dans la crise actuelle. Le pape a visité ce matin la propagande pour recueillir ses papiers; il a reçu la communauté entière avec la plus grande condescendance. La populace assemblée sur la place, et qui se pressait autour de lui malgré les gardes, était traitée avec une affabilité infinie. Elle criait qu'il était un véritable père, et l'accompagna d'applaudissements réitérés. Des rapports alarmants circulaient de toutes parts, mais, je crois, destitués de fondement. Le pape déclara à la propagande que l'insurrection avait gagné Ancône. Les troupes avaient bien combattu et tinrent les rebelles longtemps en échec; puis, après s'être retirées dans la citadelle, leur laissèrent la ville.

12 février. Trois édits sont proclamés aujourd'hui. Le premier ordonne aux sujets du pape résidant dans Rome, venus l'année dernière, de se présenter aux divers bureaux d'enregistrement pour expliquer leurs motifs de séjour. L'objet de cet édit n'avait aucun caractère de soupçon. On disait que beaucoup d'habitants de Bologne et des autres parties des États étaient venus à Rome. Le second appelle aux armes une centaine d'hommes de chacun des quatorze rioni, qui devaient être choisis par les présidents respectifs. La troisième notification, issue du gouverneur, prohibe le carnaval aujourd'hui et le reste du temps accoutumé, et ferme les théâtres. Cet édit fut publié en grande hâte. Déjà on avait sonné la première cloche pour le carnaval. L'édit résultait de quelques informations importantes reçues tout à coup. On avait instruit le gouverneur qu'une insurrection devait être tentée au premier coup de canon tiré pour faire évacuer le Corso. Les insurgés devaient entrer dans le Corso par quatre différents points, masqués, armés de poignards et de pistolets pour tuer ou désarmer les sentinelles, tandis que d'autres, épars sur différents points, mettraient le feu à la ville; et dans la confusion, on proclamerait la libération de Rome et l'établissement de la république. On prévint ces malheurs en cessant les amusements du carnaval. Les Romains, quoique très-attachés à ce divertissement, ne se plaignirent point de cet ordre, vu son urgence. Le pape vint ce matin à Sainte-Marie-Majeure et parmi les Montigiani; en passant au milieu d'eux, ils l'applaudirent à plusieurs reprises et avec enthousiasme. Il s'arrêta deux fois pendant un temps considérable, parlant familièrement avec eux et recevant leurs pétitions. Cette condescendance les combla de joie; ils jurèrent de le défendre contre tous ses ennemis. Quand j'allai ce matin à Saint-Pierre visiter la bibliothèque avec M. C. et madame D., je vis neuf voitures à la banque du Saint-Esprit pour en emporter l'argent. Cela dénonçait une grande alarme. J'ai appris ce soir qu'on avait reçu à la depositaria urbana l'ordre du gouvernement d'y cacher l'argent, parce que l'on n'avait pas assez de temps pour le transporter au château Saint-Ange. Autre marque de crainte sérieuse. Les..... sont dits avoir enlevé tout leur argent de la banque, jeudi et vendredi. Ils avaient généralement des informations exactes. Valentini, banquier, fit dire à un de ses plus importants commanditaires de venir retirer son argent.

13 février. J'ai trouvé que les préparatifs d'hier n'ont pas été inutiles. Une collision a eu lieu dans la dernière soirée entre sept et huit heures sur la place Colonna. Un individu allait jeter une lettre à la poste, peu après sept heures. Il y avait environ deux ou trois cents personnes sur la place, peut-être pas tant; car il était aisé de se tromper dans l'obscurité, les lampes n'éclairant pas bien la place. En passant paisiblement et sans soupçon à travers un des groupes, il entendit quelques paroles qui éveillèrent sa curiosité; il s'unit aux groupes sans exciter l'attention de

personne, et les entendit s'encourager à la révolte par les expressions les plus violentes et les plus séditieuses. Il se joignit aussi à un autre groupe, où il entendit à peu près le même langage. Il entra alors au corps de garde voisin et donna avis de ce qui se passait à l'officier, qui ne paraissait pas croire à une attaque immédiate. Plusieurs de ses hommes mangeaient ou jouaient. L'officier donna tranquillement les ordres nécessaires, fit informer les postes voisins, et invita le dénonciateur à s'efforcer de savoir si toutes les personnes sur la place étaient hostiles. Il vint aussi inaperçu parmi les groupes et entendit partout le langage de la sédition et le dessein d'une attaque immédiate. L'officier, alors, commanda à tous ses hommes de se tenir prêts, et ordonna à une forte patrouille de nettoyer la place. La patrouille avança : on la reçut avec des signes de mécontentement. On commença alors à l'entourer, en exhortant les soldats à se joindre à eux et à combattre pour les Bolonais et la liberté. Les soldats pointèrent leurs fusils; plusieurs de leurs compagnons se joignirent à eux. Les révoltés ne s'étant point retirés, on fit feu au-dessus de leurs têtes; ceci ne les dispersa point. On fit alors une seconde décharge et on les poursuivit à la baïonnette. On prit seulement six prisonniers, dont un était Romain. Lorsque la patrouille pointa ses fusils, les rebelles tirèrent trois coups de pistolet. C'était le signal pour leurs adhérents, répandus dans les rues voisines, de se joindre au mouvement.

On dit que ce fut le nonce à Paris qui donna avis de la conspiration projetée, et par suite duquel on prohiba le carnaval; il est vraisemblable, cependant, que ce dessein fut découvert concurremment ou trahi dans la cité. Les rues étaient tout à fait désertes ce soir; on avait concentré les soldats sur la place Colonna et quelques autres positions. Toutes les portes et fenêtres étaient fermées, de manière qu'on ne voyait dans la rue que de rares lumières.

14 février. Le trésor a suspendu aujourd'hui ses payements.

16 février. J'apprends ce matin que des princes romains et des propriétaires ont offert une avance généreuse au gouvernement, en sorte que le trésor s'est rouvert ce matin. Le pape a demandé l'assistance des différents supérieurs des ordres religieux. Les jésuites lui ont donné cinquante mille couronnes, d'autres disent même plus. C'est tout ce qu'ils avaient en caisse.

17 février. La députation de congratulation arrivée hier soir de Viterbe a été très-gracieusement reçue par le pape.

18 février. Le second édit de Grégoire XVI sur la crise actuelle, était publié aujourd'hui. Il exhorte les rebelles avec amitié, les avertissant toutefois que si la voix du Père n'était pas entendue, les pouvoirs reposant entre ses mains ne demeureraient pas oisifs.

21 février. On a porté aujourd'hui le pape en triomphe, depuis le Vatican jusqu'à Chiesa-Nuova. Il projetait de visiter Sainte-Marie du Peuple.

Les Montigiani, apprenant ce dessein, se transportèrent en masse au Vatican. Lorsque la voiture entra sur la place de Saint-Pierre, ils dételèrent les chevaux et portèrent le pape jusqu'à la banque du Saint-Esprit, où la foule, la confusion et plusieurs accidents occasionnés par la pression, obligèrent le saint-père à les prier; toutefois, il réussit difficilement à les décider à le reporter au Vatican. Lorsqu'ils arrivèrent, il leur donna sa bénédiction solennelle. Ils se dispersèrent paisiblement. La foule montait à plusieurs mille et grossissait à mesure que la procession avançait. Beaucoup de personnes et le pape lui-même versaient des larmes d'émotion. Plusieurs étaient très-alarmés et entre autres les soldats, qui ne savaient pas ce que signifiait cette immense agglomération de peuple. C'était vraiment un touchant spectacle. De toutes parts on entendait des cris et des serments de mourir pour la défense du pape.

Une proclamation appelle tous les habitants de la ville de vingt à soixante ans à s'enrôler, afin de faire le service en l'absence des troupes régulières, toutes employées dans les provinces. Cet appel est tout à fait en harmonie avec les vœux de tous, et sera obéi avec empressement. On excepte les ecclésiastiques et les journaliers; quant au service actif de la garde ou autres, on trouve facilement des remplaçants.

On reçoit des nouvelles des premiers succès du colonel Lazzarini. Otricoli et autres villes ont déjà fait leur soumission. La population entière se réjouit à la vue des troupes, qu'elle appelle de tous ses vœux.

23 février. Ancône tombe, avec cent cinquante pièces de canon et des munitions considérables de toute sorte, entre les mains des insurgés, qui l'avaient affamée pour la forcer à se rendre. N'étant approvisionnée que pour un seul jour, elle fut réduite aisément à l'extrémité. La garnison ne comptait pas assez de soldats pour tenter une sortie. Les provisions militaires rendront les rebelles vraiment formidables. Si on en excepte l'armée du général Lazzarini, aucun obstacle ne s'oppose à leur marche contre Rome. La force du général n'est pas exactement connue, et il n'a pas encore donné assez de preuves de valeur pour inspirer beaucoup de confiance.

24 février. Les Autrichiens marchent sur les villes révoltées. Parme s'est soulevée, et la grande-duchesse s'est échappée difficilement vers Plaisance. Sa première tentative de fuite échoua. L'Autriche ne souffrira sûrement pas les progrès de cette insurrection. On dit qu'ils viennent avec une force imposante pour soutenir le pape. On publie aujourd'hui un troisième édit du pape, dénonçant le crime des rebelles en saisissant le cardinal Benvenuti, évêque d'Osimo, qui était en outre légat de Sa Sainteté pour pacifier les provinces. Ce troisième édit contient une troisième admonition avant de fulminer les censures menacées.

26 février. Les nouvelles de ce jour sont très-contradictoires. Le pape lui-même incline à se retirer à Civita-Vecchia, afin d'éviter de tomber

entre les mains des insurgés, dans le cas où ils saisiraient la ville par un coup de main.

27 février. J'ai vu environ deux cent cinquante volontaires passant ce soir par la place du Peuple, se dirigeant vers le général Lazzarini : c'était le contingent de Marino. Plusieurs d'entre eux étaient des hommes de haute taille et bien faits, mais la plus grande partie étaient petits, presque des enfants.

28 février. La congrégation (comité composé de cardinaux) de la propagande était remplacée aujourd'hui par un consistoire. Le pape nomme six évêques à différents siéges au Mexique méridional ; c'est une mesure décisive. Pie VII n'osa pas le faire, étant toujours contrarié par l'Espagne.

2 mars. Le commandant des troupes insurgées publie une proclamation pleine de mépris pour la menace d'excommunication. Il promet d'être bientôt à Rome, declare qu'il respectera les citoyens paisibles, et jure de tuer sur-le-champ tous ceux qu'il trouvera les armes à la main. Lorette a été ravagée par les insurgés ; plusieurs autres églises ont aussi été dépouillées de leurs vases sacrés et de leurs trésors. Ils ont envoyé quatre députés en France.

10 mars. Le journal *Notizie del Giorno* mentionne l'attaque de Rieti, mardi dernier, par les insurgés. Nous tirons d'une autre source les particularités de cette affaire. Le présent cardinal Gabriel Ferretti était alors évêque de Rieti, lorsque son cousin, monseigneur Mastai Ferretti, maintenant Pie IX, que Dieu conserve longtemps ! était évêque de Spolète. Une troupe armée d'insurgés, forte de plusieurs mille, marcha contre sa ville de Rieti, dont la prise ouvrait entièrement le chemin de Rome. Le courageux évêque arma les citoyens, donna les plus sages directions, les encouragea à une vigoureuse défense, et, se retirant alors au pied des autels, pria le Dieu des batailles de diriger les événements pour le bien de son peuple. Le succès couronna ses démarches, le jour était gagné, et l'évêque de Rieti devint le héros de l'Italie. Spolète, dont Sa Sainteté actuelle était alors évêque, fut aussi attaquée par un corps de deux mille insurgés.

Ils ne respiraient que fureur et vengeance après leur répulsion de Rieti, et menaçaient de mettre le feu à la ville et de massacrer le clergé. On exhorta l'évêque à fuir, comme étant spécialement en butte aux traits des rebelles ; mais non-seulement il refusa, disant qu'il ne pouvait abandonner son troupeau quand le loup venait fondre sur lui, mais répliqua que sans nul doute ces pauvres gens qui s'avançaient étaient dans la détresse et avaient besoin de secours. Conséquemment il vint au-devant d'eux, leur dit qui il était et leur parla avec affabilité. Ils déposèrent les armes ; il leur donna de l'argent, de la nourriture, et ils retournèrent chez eux.

11 mars. Signor Klitche, résidant ici du duc de Saxe-Gotha, ancien officier de l'armée de Prusse, et venu dernièrement se joindre comme volontaire aux troupes papales à Civita-Castellana, retourna hier soir et est reparti ce matin. Il prit le commandement de quelques dragons du général Lazzarini, restés fidèles. Il décrit l'esprit du soldat et des volontaires comme le meilleur possible. Il pouvait à peine les empêcher d'attaquer l'ennemi; mais ils n'étaient pas assez nombreux pour faire une sortie hors de la ville, qui est pour eux un point important à conserver. Il venait demander des renforts, déclarant que toutes les villes voisines seraient promptement soumises si l'armée n'était pas assez nombreuse pour avancer contre eux.

13 mars. L'arrestation de l'avocat Galli, à ce qu'on dit, était bien concertée. Pour éviter tout soupçon, un agent de la police revêtit la livrée de l'homme de loi et se tint près de la porte pour introduire les arrivants: on arrêta ainsi tous les conspirateurs.

C'est avec grande surprise qu'on n'a pas reçu de nouvelles de Bologne. La réduction de Ferrare n'a demandé que quelques minutes. On tira le canon, on arbora la bannière papale au haut du château, une colonne ou deux de troupes firent le tour de la ville, on ferma les portes, on désarma et changea les sentinelles, et elles retournèrent à leurs quartiers avant que beaucoup de monde eût connu l'événement. Le peuple cria : Vive le saint-père ! et ainsi se termina l'affaire.

17 mars. La poste française n'est pas arrivée aujourd'hui. Quelques séditieux, à ce qu'il paraît, ayant fait un mouvement à Orvieto et ayant été repoussés, s'avancèrent vers San-Lorenzo, au delà de Bolsena, où ils arrêtèrent, pillèrent la malle, ouvrirent les lettres et saisirent l'argent.

20 mars. Saint-Aulaire, le nouvel ambassadeur français, arriva hier dans le courant de la soirée, et doit avoir jeudi sa première audience.

2 avril. Il paraît que toutes les provinces des États de l'Église retournent à l'obéissance du saint-père. Les Autrichiens entrèrent mardi 29 mars dans Ancône. Les rebelles essayèrent de faire une capitulation avec le cardinal Benvenuti, qui y avait été traîné comme prisonnier. Une des conditions était que non-seulement on donnerait un pardon complet, mais qu'on rétablirait dans leurs emplois militaires ou civils ceux qui les occupaient avant la révolution. On envoya des copies de la reddition au pape et au commandant autrichien : ni l'un ni l'autre n'y firent attention. Le cardinal était forcé d'écrire aux Allemands de suspendre leur marche sur la ville. Ils continuèrent néanmoins d'avancer, et en prirent possession au nom du pape Grégoire XVI. Les chefs s'enfuirent dans une chaloupe, qui tomba entre les mains des croiseurs autrichiens, qui les conduisirent à Venise. Les soldats qui s'étaient unis aux rebelles jetèrent la cocarde tricolore et reprirent celle du pape; mais il était trop tard. Les

Autrichiens les mirent dans le lazaret, leur retirèrent leurs appointements militaires, et les enfermèrent comme prisonniers jusqu'à ce qu'on connût la volonté du pape. On disait ici qu'il avait consenti aux conditions arrachées au cardinal Benvenuti, ce qui irrita si fort les Romains, qu'ils ne firent entendre aucune acclamation lorsqu'il parut au balcon du Quirinal pour donner sa bénédiction, jeudi dernier. Cependant, le dimanche suivant, ayant été détrompés, ils firent retentir de nombreux applaudissements lorsqu'il parut à la loggia pour donner la bénédiction d'usage.

2 mai. J'ai lu l'acte d'amnistie, il est daté du 30 avril, et est très-large; personne n'est excepté, sauf les officiers du rang de capitaine et au-dessus qui ont signé les actes du soi-disant gouvernement provisoire de Bologne et les rédacteurs de journaux impies ou séditieux. Ceci est une grande clémence. Les fugitifs doivent rester en exil.

22 mai. Les tribunaux nommés pour juger la cause de ceux qui sont compris dans les derniers événements ont jugé les prisonniers renfermés dans le château Saint-Ange. Leur sentence est douce : leur châtiment se borne à un emprisonnement variant de huit ans, ce qui est le plus long, à six mois, selon les différents degrés de culpabilité de chacun.

La tranquillité qui succéda aux orages qui soufflaient si fort, alors que Grégoire XVI était appelé au gouvernail, continua-t-elle ou inspira-t-elle confiance?

Ce fut tout à fait l'opposé. Les carbonari devinrent plus remuants que jamais en voyant le drapeau arboré à Ancône par le roi des Français, et en apprenant que le cabinet britannique marchait dans le même sens. Le *Diario*, que nous venons de citer, dit que la panique était plus grande à Rome pendant l'été et l'hiver suivants que lorsque la révolte était à son apogée. Grégoire XVI, voyant sa personne et sa liberté sérieusement menacées, prit les mêmes dispositions que Pie VII, au moment de son voyage à Paris, en 1805. D'un côté, la guerre clandestine, les complots périodiques, les machinations inquiétantes et continuelles des sociétés secrètes; de l'autre côté, la défiance et de perpétuelles alarmes prévalurent.

Le carbonaro ne donna que peu ou point de repos à

Grégoire, pendant son règne de seize ans. Vers la fin, la secte en plus d'une occasion courut aux armes. Un gentleman qui voyagea çà et là dans les États du pape et résida pendant longtemps en Romagne, décrit ainsi la position des affaires à l'ouverture du règne actuel :

« Rome, 28 octobre 1846. A la mort de Grégoire XVI, dit-il, une vaste conspiration affiliée avec les sociétés secrètes, dont les quartiers principaux étaient en Suisse, existait dans chaque ville des États pontificaux. Les habitants de la campagne et de la ville étaient alors, comme aujourd'hui, très-attachés au gouvernement du pape. Ce n'est pas à moi de rechercher les causes immédiates d'un tel état de choses, mais je puis hasarder l'assertion que le germe de cette révolution date de la première occupation des Français. Le pape Grégoire connut parfaitement l'étendue du mal qui le menaçait. On l'a représenté comme cruel et sanguinaire : ceci est très-loin de la vérité ; mais c'était une grande méprise que celle de combler les prisons avec de nombreux prisonniers politiques. Les vieux maîtres révolutionnaires pouvaient à leur loisir corrompre les jeunes disciples, comparativement inexpérimentés, et les initier de plus en plus dans leurs détestables doctrines. Si le tyran eût été tel que des écrivains hostiles le dépeignent, il aurait agi en meilleur politique. Les chefs sous tout autre gouvernement que celui des papes auraient perdu la vie, et de telles leçons de salutaire sévérité auraient empêché de trop hardies imitations. Aucun individu n'était mis à exécution sous le règne de Grégoire, qu'il ne fût prouvé, en plus de l'acte de rébellion, qu'il était complice d'un ou plusieurs assassinats. De là, par ces motifs d'humanité, les prisons, regorgeant des plus hideux criminels, n'étaient guère moins bonnes que les loges des communistes pour la propagation des doctrines de la dernière révolte. »

Résumons. Il s'est écoulé exactement un demi-siècle depuis le soi-disant traité de Tolentino jusqu'à la mort de Grégoire XVI. Les États pontificaux et leur capitale, au zénith de la prospérité et du bonheur au commencement de ce siècle, ont été précipités pendant les vingt premières années, par le directoire et l'empire, dans un abîme de ruine, de banqueroute et de démoralisation, dont l'esquisse précédente peut à peine donner une idée de la triste réalité. Le vénérable Pie VII, après

sa finale restauration, pouvait difficilement jeter du haut de son trône un coup d'œil sur l'aspect désolé du patrimoine de l'apôtre, afin, s'il était possible, de le tirer de ces ruines, et rendre à ses habitants cette félicité, ce bien-être dont, de l'aveu même des Français, leurs troupes envahissantes les trouvèrent en pleine jouissance, alors que les poignards des carbonari étaient aiguisés et dressés au cœur même de la domination papale.

Les Français plongèrent les États dans les dettes ; la conspiration des carbonari non-seulement empêcha les cardinaux Gonsalvi, Albani, Bernetti et autres ministres de délivrer les États de ces dettes, mais les força, en mille manières, de les augmenter. Des tentatives d'établissement d'un règne hideux de terreur, depuis la première inauguration de la secte par Maghella jusqu'à la fin des cinquante dernières années, étant constamment renouvelées, agirent sur la société comme les chocs réitérés d'un tremblement de terre, qu'aucune précaution ni prévision ne peut devancer ni prévenir, amassèrent d'énormes dépenses sur le gouvernement, en le forçant de rester toujours en armes, comme dans un état de siége, et tinrent, en outre, les populations dans de perpétuelles et pénibles angoisses. On renouvela plus d'une fois le déplacement des fonds publics, ainsi que nous le disions plus haut. Le monde entier connaît, si l'abîme peut être mesuré, à quelle extrémité les cinq dernières années d'adversité ont réduit l'Irlande ; le monde entier sait quel choc a éprouvé la France seulement par quelques mois d'alarme. Même dans l'empire britannique, est-ce que le crédit, le commerce n'ont pas souffert de ces convulsions, dont les seuls bruits ont atteint ses rivages? Alors cela n'exciterait-il pas la surprise beaucoup moins que l'indignation contre la domination tem-

porelle de la papauté, quand même on prouverait que les États, après une période telle que nous venons de la décrire, n'étaient pas dans une condition heureuse et prospère à la fin de ces cinquante années? Nous voyons les pontifes, en plusieurs occasions, opérer des merveilles pour leurs États dans les siècles précédents; mais si Pie VII et les pontifes suivants, qui commencèrent leurs règnes en présence de la banqueroute, de la ruine, de l'anarchie et d'une conspiration telle que celle des carbonari, n'ont pas été aussi heureux qu'Adrien Ier, par exemple, qui fonda cent années de prospérité, ou que Nicolas V, qui inaugura le progrès et une paix presque continuelle pendant quatre siècles successifs, doivent-ils être précipitamment censurés, ou leur gouvernement condamné comme incorrigiblement incapable? Est-ce une chose inouïe en Europe que, dans les circonstances les plus défavorables qu'on puisse imaginer, et qui embarrasseraient les hommes d'État les plus habiles, un gouvernement ait échoué dans ses efforts pour relever un État ruiné, pour rétablir un peuple pillé et découragé dans la même condition de prospérité que ses voisins?

Mais a-t-on jamais pleinement démontré une pareille faute de la part de l'administration papale? Que la renommée ait publié partout cette prétendue faute, on ne peut le nier; que des milliers d'hommes se soient réunis pour condamner, tandis que très-peu d'hommes ont sérieusement recherché la vérité, on doit également l'avouer; mais des personnes qui fondent leur jugement non sur les calomnies et les invectives sans fondement des révolutionnaires et des hommes de parti, mais sur la véritable connaissance de la condition des États pontificaux à la fin du dernier pontificat, pensent,

parlent ou écrivent sur ce sujet d'une façon toute différente.

Comme membre zélé de l'église d'Écosse, M. Charles Mac-Farlane doit être au-dessus de tout soupçon de préjugé en faveur du gouvernement papal ; sa résidence prolongée en Italie et ses voyages dans la péninsule entière en 1848 placent ses opinions bien au-dessus des esquisses des touristes ordinaires. Eh bien, après un voyage dans les États des deux côtés des Apennins, en 1848, il disait de Grégoire XVI : « Ce pape a laissé la contrée dans une condition de prospérité sans exemple. » Cette sentence nous donne la substance de ses observations personnelles sur les États. Comparant l'aspect dans lequel il vit ce pays après son retour sous le sceptre papal, à la suite de la domination française, avec la condition dans laquelle le laissa Grégoire XVI, M. Mac-Farlane nous dit qu'elle était celle d'une *prospérité sans exemple*. Notez qu'il parlait sciemment : entré dans les États du côté des Abruzzes, par la frontière du Tronto, il les quitta par la frontière toscane, après les avoir traversés et visités dans leur longueur et en tous sens. Voici quelques extraits de ses remarques :

« Le chemin, dit-il, dans les marches d'Ancône n'était qu'une continuation de la route douce, unie et si bien entretenue que nous avions laissée derrière nous dans les Abruzzes. Puis, à mesure que nous avancions, elle était ornée par des palissades plus longues et plus belles que celles que nous avions jamais vues dans le royaume de Naples. La perspective du pays était brillante et agréable. La ligne entière des côtes de San-Benedetto aux beaux rivages au-dessous de Lorette mérite les éloges du vieux Biondo da Forli, qui les visita il y a trois cents ans (1).

« Excepté celles de Gaëte et de Sorrento, cette côte est la plus splendide et la plus délicieuse de toute l'Italie, la plus riche en orangers, vignes, oliviers et autres beaux arbres à fruit. » A mesure que nous avancions, les petits bois devenaient moins fréquents : des champs bien enclos s'é-

(1) *Italia illustrata*.

tendaient le long de l'étroite plaine, sur les bords de laquelle s'élevaient de jolis coteaux, par delà lesquels nous voyions, dans le lointain, les sommets escarpés des montagnes des Abruzzes. Les maisons des fermes isolées, montrant leurs blanches façades sur les flancs des collines, paraissaient singulièrement propres, et ornées de tous les signes de la prospérité rurale. Elles étaient flanquées par d'abondants tas de blé ou de foin, disposés les uns en forme de cloche, les autres en forme de ruche d'abeilles. C'était les premières meules de foin que nous voyions depuis notre départ de l'Angleterre : on n'en voit aucune en Turquie. Nous contemplions ces meules de foin des Marches comme d'anciens et chers amis, et le soleil matinal, brillant autour d'elles et réduisant en vapeur la pluie tombée sur elles pendant la nuit, nous apportait comme un doux parfum anglais qui nous semblait exhaler l'odeur de la patrie. Les villages que nous traversions étaient tous propres, et les villageois tous bien habillés. Nous ne vîmes pas un seul homme, une seule femme ou un enfant en haillons ; nous ne rencontrâmes pas un seul mendiant jusqu'à notre arrivée à Lorette.

« L'administration centrale, le mouvement financier étaient très-défectueux ; cependant les défauts du vieux gouvernement romain étaient plus grands que ceux du vieux gouvernement napolitain ; et pourtant ce que nous voyions ici et ce que nous continuions de voir dans les États pontificaux nous prouvait bien que les prédécesseurs de Pie IX n'étaient ni encroûtés ni idiots, tels que l'on voudrait nous les peindre, ni que son immédiat prédécesseur Grégoire XVI, qui laissa le pays dans une condition de prospérité sans exemple, ait été un tyran destructeur. Certes, les choses ne sont pas au mieux, quoique je les voie meilleures qu'en 1828 et encore plus qu'en 1816. La prospérité a toujours été décroissante pendant deux ans, ou presque toujours, depuis l'accession du pape actuel, et sans le manque de pommes de terre presque général, et la famine en Irlande, qui doublèrent nos importations de froment, de blé indien, et autres produits italiens, la marche de la misère eût été beaucoup plus rapide, la décadence de ce haut état de prospérité plus apparente. »

Voici ce qu'il dit d'un autre district qu'il avait traversé à pas de limace :

« Je regrette d'avoir voyagé trop vite, car le pays par lequel nous passions était très-beau et cultivé comme un jardin. Nous y voyions des vignobles étendus avec les vignes coupées basses comme elles doivent être. Des villages et d'anciennes villas d'aspect pittoresque décorent fréquemment les hauteurs voisines : les maisons de fermes, avec leurs vastes greniers, leurs meules, leurs tas de blé ; les villas isolées avec leurs vergers, leurs petits parcs, les avenues d'arbres d'ornement, sont exces-

sivement nombreuses. Plusieurs de ces villas et même de ces maisons de fermes étaient en vérité d'élégantes constructions. »

Les effets de la politique de Grégoire XVI et ceux de la révolution alors commençant offraient de singuliers contrastes à Ancône.

« Nous visitâmes le port, qui avait été largement amélioré depuis ma dernière visite, mais qui maintenant était presque vide. Le gouvernement papal, et sous plus d'un pape, avait, depuis plusieurs années, dépensé des sommes considérables pour l'amélioration du port et de ses dépendances : on avait presque achevé un nouvel arsenal et un chantier pour la construction des navires. Les ouvriers étaient oisifs et sans travail. Les pauvres bateliers, qui gagnaient bien naguère leur vie, les porteurs, les voiliers, erraient autour des quais dans des attitudes tristes et abattues, ou étaient assis sur les bornes et dormaient çà et là à l'ombre des bâtiments. Nous vîmes dans la ville des signes de pauvreté présente et plusieurs d'amélioration récente. »

Cette observation s'applique à chacune des villes et aux bourgs traversés par ces voyageurs. Les hôtels-palais sans un hôte, avec leurs propriétaires au désespoir à la vue de la ruine profonde amenée par les prétendus régénérateurs de l'Italie, les marchands et les voyageurs de commerce découragés, occupent un côté du tableau, tandis que les carbonari, sous le nom de « Jeune Italie », dans toute leur gloire, remplissent l'autre côté.

« Le jour suivant, nous laissâmes Macerata trop matin pour voir quelque chose, excepté que les rues étalent bien pavées, propres, et quelques anciens palais restaurés avec goût. La route entre Macerata et Tolentino, dans un creux profond entre les collines, autrefois presque impraticable, était maintenant admirablement macadamisée. Avant de déjeûner, nous nous promenâmes dans Tolentino, et visitâmes la maison ou palais dans laquelle Napoléon Buonaparte résida trois ou quatre jours avant de signer son mémorable traité de paix avec Pie VI, le 11 mars 1797.

« A Spolète, j'ai trouvé la ville élargie, singulièrement améliorée, et les environs magnifiquement cultivés. L'entrée par le chemin d'Ancône et de Toscane, sur un pont et sous un beau viaduc, est majestueuse. Le peuple de la ville était proprement vêtu, et eût été tranquille et très-

heureux, mais la paix était maintenant affreusement troublée, et conséquemment la prospérité disparaissait chaque jour. Peu de temps avant le coucher du soleil, nous arrivâmes dans la populeuse ville de Terni, où nous rencontrions presque à chaque pas quelque notable amélioration. Nous nous arrêtâmes à une vaste maison sur la place, qui, de sale auberge qu'elle était, avait été changée en un hôtel confortable et splendide, avec tous ces agréments que les voyageurs anglais recherchent et qu'ils ont en effet les premiers introduits en Italie. La maison avait été créée par l'argent anglais, avec le goût anglais pour la propreté et le confortable : l'hôtelier avait dépensé depuis deux ans une grosse somme pour compléter l'hôtel. « Et maintenant, nous disait-il, personne ne vient, et je serai bientôt ruiné. Jusqu'à votre arrivée, je n'ai pas reçu dans mon hôtel une compagnie de voyageurs ni un seul étranger pour plus de trois mois, et depuis les derniers douze mois je n'ai pas assez fait pour payer le loyer. Je désire que ceux qui commencent ces révolutions aillent à la maison du diable, *in casa del diavolo.* » Il était très-affligé, et tous ses domestiques découragés. L'Abruzzien gémissait de temps à autre, mais cet homme (un commerçant) ne faisait entendre qu'un gémissement continuel : il avait été à la foire de Sinigaglia, avait voyagé plusieurs centaines de milles, dépensé de grosses sommes, et n'avait réalisé aucune affaire à la foire, absolument aucune : personne n'avait de besogne : le commerce était ruiné, lui-même ruiné, ses amis ruinés ; le pape aussi serait ruiné, et le devrait à ses réformes et aux *liberali*. Personne à la foire de Sinigaglia, hormis quelques Dalmates ou Grecs : le gouvernement papal tirait ordinairement de cette foire une rente annuelle de deux ou trois cents mille écus : cette année il n'en a pas reçu deux mille, et il a dû en dépenser huit en préparatifs.

Le voisinage de Terni est maintenant aussi verdoyant, riche et bien cultivé qu'on peut l'imaginer. *Je me réjouirais de voir en ma patrie tous nos paysans aussi solidement vêtus que nous les voyons ici, aussi bien nourris, aussi joyeux que nous paraissent être ces hommes, ces femmes et ces enfants.* Au delà de Narni, cette belle route, que j'ai si souvent vantée, devient vraiment magnifique. Nous avions assez de lumière pour découvrir le pont superbe jeté sur le Tibre, bâti par César-Auguste sur la ligne de la voie Flaminienne, et réparé par Sixte-Quint. Depuis un certain nombre d'années, de petites embarcations à vapeur, remontant le Tibre jusqu'à ce pont, apportaient au peuple de cette contrée du bien-être auquel il était très-sensible, d'autant plus que ces communications, sinon interrompues, sont devenues très-irrégulières, comme le reste, depuis que les amis du peuple se sont faits puissants. Nous roulâmes sur le pont, et entrâmes dans la Sabine, en passant un long défilé, couvert de bois, fameux par les voleurs. Nous continuâmes notre voyage au clair de la lune par Civita-Castellana, fortement murée

et assez bien fortifiée. Nous laissâmes de bonne heure, le lendemain, Civita-Castellana. Les villageois chantaient le long du chemin en apportant leurs fruits au marché. La route nous parut toujours admirablement entretenue jusqu'à Rome, à la honte de la voie Flaminienne, si d'anciennes voies et des blocs de pierre peuvent être sensibles à la honte. La contrée était bien cultivée jusqu'à Népi, et les paysans nous parurent heureux et robustes. C'est une belle vue que l'entrée de la ville de Népi sur sa colline, alors que le soleil matinal brille sur ses vieilles murailles : tout voyageur doit s'arrêter et descendre le ravin pittoresque en face de la ville. Les gens de Népi étaient dans une grande excitation, non parce que la patrie était en danger, mais à cause de l'approche des fêtes du saint patron : un vieillard nous dit au café, que Népi voulait se distinguer cette fois-ci, et nous persuada de rester pour en être spectateurs. La confusion régnait sur la place, et les rues étaient plutôt obstruées que sales. Ici encore, l'heureuse paix et le progrès de toute l'Italie, pendant le dernier quart du siècle, n'étaient pas demeurés sans résultats : que le climat soit froid ou chaud, des fenêtres à châssis, des panneaux de verre sont partout les signes de la civilisation et du bien-être : ce n'était pas ainsi avant ; mais aujourd'hui je remarquai ces objets satisfaisants dans presque toutes les maisons de Népi, et sur toute la route depuis les Marches. Au delà de Népi la chaîne de montagnes cessa, et nous n'avions plus en regard que le Soracte d'Horace. La campagne nous parut constamment ondulée, partiellement boisée et très-proprement enclose : elle nous rappelait quelques parties de l'Angleterre où on se livre moins à l'agriculture qu'aux pâturages des bestiaux. La Campagne de Rome nous sembla brillante, agréable, et non point hideuse, affreuse, comme l'ont faite tant de touristes qui ne pouvaient ni ne voulaient se servir de leurs propres yeux, et suivaient aveuglément des théories et des répétitions de convention. La Campagne offre rarement un niveau sans expression ou une solitude aride : elle est ondulée et verdoyante presque en toutes saisons. On peut dire la même chose des marais Pontins. Le pays est essentiellement pastoral, avec l'aspect agreste, mais simple et charmant, de tels districts. Ce serait une question de savoir si on pourrait employer ce pays à un meilleur usage (1).

Il est malsain, très-malsain ; mais il était tel aux jours de la richesse de l'empire romain. De la rive gauche du Tibre à Terracine, il était, comme maintenant, impropre aux habitations permanentes. Sylla n'eût pas trouvé place si près de Rome pour ses colonies militaires, si cette contrée n'eût été la même.

Rien de plus erroné que l'opinion généralement répandue sur l'état négligé de la Campagne de Rome et

(1) M. de Tournon est aussi de cet avis.

l'ignorance de ses propriétaires dans les sciences agricoles. Ceux qui, comme de Tournon, préfet de Rome sous l'empire, et qui a écrit un excellent ouvrage sur quelques portions des États régies par lui, ouvrage dont nous recommandons la lecture (1), ceux, disons-nous, qui, comme cet écrivain, ont profondément étudié le sujet, concluent tout différemment.

L'immense contrée s'étendant des frontières toscanes aux limites napolitaines, contrée de plus de cent milles sur trente, est cultivée par environ cent fermiers.

Le produit des loyers annuels du Campo-Morto est de deux cent mille francs : il n'y a rien en cela d'extraordinaire. La description de ces fermes monstres est comme un chapitre de roman. Les cultivateurs résident perpétuellement dans d'immenses établissements fortifiés, ordinairement appelés *casale*. Le corps des travailleurs est commandé par le ministro, très-bien payé, presque toujours à cheval, et donnant ses ordres à trente ou quarante subalternes aussi bien montés et bien payés. Le *capo vergaro*, ou chef des bergers, reçoit deux mille francs par an. Un troupeau de deux mille brebis compte vingt-neuf bergers et deux fois plus de chiens. Il y a dans plusieurs fermes quelquefois plus de quatre mille moutons. Dans les deux migrations annuelles faites par les bergers des montagnes à la plaine, ou des plaines à la montagne, ils emportent à cheval leurs fournitures de campement.

La charge du *capo vaccaro* est encore plus importante. Les bœufs employés au labourage s'élèvent à plus de dix-huit mille ; les chevaux libres ou de frein à trente-cinq ou quarante mille ; les moutons environ à plus de sept cent mille, dont dix mille mérinos. Le

(1) De Tournon, *Études statistiques sur Rome*, etc., etc.

nombre des buffles n'est pas spécifié : on en rencontre beaucoup dans les marais et dans le voisinage d'Ostie. On les emploie principalement pour traîner les bateaux sur le Tibre. Le batelier donne à chaque buffle un nom, auquel la bête répond en s'inclinant et en pressant plus vivement le pas. La capture des bouvillons pour la charrue est une scène digne des pampas de l'Amérique méridionale. C'est une erreur de supposer que les pâturages n'étaient pas beaucoup plus préférés aux labourages chez les anciens que chez les modernes.

Quand on demanda à Caton le Censeur ce qu'on devait faire pour tirer un meilleur profit du sol : « Laissez-le, répondit-il, en pâturage, quoique mauvais. »

Il n'est pas inusité de voir quarante ou cinquante charrues attelées chacune de quatre bœufs, labourant dans le même champ, les surveillants galopant de rang en rang pour diriger les diverses bandes des laboureurs. « Enfin, cette scène rurale, dit de Tournon dans l'ouvrage cité, si vaste dans ses proportions, encadrée dans de longues lignes d'aqueducs brisées et limitées par des tombes en ruine, inspire le plus vif intérêt. » La science agricole n'a pas encore été élevée en Écosse à ce haut point où la portèrent les Romains deux mille ans auparavant, comme les auteurs *rei rusticæ* le prouvent par leurs écrits.

Outre les valets de ferme, bergers, hommes de charrue, gardes, les fermiers, au moment des moissons prennent des renforts de vingt et quelquefois trente mille hommes. Ces auxiliaires sont recrutés dans les montagnes par des *caporales* qui les conduisent à la ferme et les commandent pendant la campagne de la moisson. On voit quelquefois huit ou neuf cents faucheurs dans un champ de blé. Ces héros d'un noble et

utile travail sont quelquefois aussi épouvantablement décimés comme s'ils combattaient non contre l'invincible malaria, mais contre des colonnes armées et des décharges de mitraille.

Les lettres envoyées d'Italie par son correspondant au journal *the Times* fournissent de beaux témoignages sur la prospérité des États pontificaux pendant cette période. En les citant, on nous permettra cependant de différer des vues de l'auteur touchant la position actuelle et la perspective future de la papauté, comme pouvoir temporel. Dans une lettre de Bologne publiée dans *the Times*, le 2 janvier 1850, il dit, par rapport aux États en général : « Nous devons aussi avouer que la partie agricole de la population ne prend aucun intérêt dans les affaires révolutionnaires, et que l'esprit de révolte règne presque exclusivement dans les villes. Ces gens-là, favorisés par un sol fertile, sont heureux et bien nourris. Mais les basses classes dans les villes ne sont jamais satisfaites et apportent trop de matériaux inflammables aux avocats, qui en prennent la conduite en toute circonstance. »

Puis dans une autre publiée le 3 en date de Ferrare : « Le pays, dit-il, autour de Ferrare est très-peu élevé au-dessus du niveau du Pô ; et quand l'eau monte à une certaine hauteur, il s'ensuit de graves inconvénients. La campagne est généralement fertile et abonde en toute sorte de productions. Un ton d'hiver ne charme pas trop, et on doit voir le ciel italien dans quelque autre période de l'année : mais l'aspect matériel était partout satisfaisant, et je vis dans toutes les maisons que les paysans n'avaient point à se plaindre. Le premier principe de tous les districts agricoles en Italie est, que le cultivateur du sol doit être confortablement nourri avant

que commencent les droits du propriétaire. Je connais un pays où un semblable principe produirait de semblables résultats ; mais on n'emploie les remèdes simples et faciles qu'alors qu'on a ruiné la santé par des pilules bleues et des drogues noires.» Il veut parler de la malheureuse Irlande.

Les souverains qui, en présence de tant d'obstacles et de désavantages, ont réussi à élever les États de l'Italie centrale du plus profond abîme de la ruine à une « condition de prospérité sans exemple, » condition « où l'on rencontre à chaque pas des traces d'amélioration, » condition où « les gens sont heureux et bien nourris » et qui arrache à un voyageur anglais le désir que les paysans de sa patrie soient aussi heureux ; les souverains qui ont assuré un tel degré de bonheur à leurs peuples, malgré les difficultés et de continuelles résistances, ont noblement vengé leur droit à ce sceptre placé dans leurs mains par la Providence, et que leur dynastie tient déjà depuis plus de mille ans pour l'inappréciable avantage de la religion, de la liberté, des arts, des lettres et de tout ce qui touche à la civilisation chrétienne.

« Mais, s'écrie le carbonaro Mazzini, l'Italie doit-elle se laisser séduire par une « prospérité sans exemple » et abandonner lâchement ses ardentes et immémoriales aspirations vers l'unité et l'indépendance? » Pour compléter ce qui a rapport à cette question dans les pages précédentes, nous citerons encore deux témoins que nous avons entendu déposer sur la condition tant des terres que des peuples soumis aux papes. M. Mac-Farlane, racontant une discussion qu'il eut avec un citoyen intelligent de Pérouse sur l'état de l'Italie, écrit ce qui suit : « Cet homme traitait de vision l'union et l'indépen-

dance de toute l'Italie. Il ne parlait pas de la haute Italie, mais seulement de la partie centrale et basse. Comment voudriez-vous obtenir une telle union parmi ce peuple, s'écriait-il, quand vous voyez des habitants de villes voisines, dans le même état, vivant depuis des siècles sous le même gouvernement, continuant de s'envier et de se haïr, comme s'ils étaient toujours Guelfes ou Gibelins! » M. Mac-Farlane adopte aussi cette opinion; et le correspondant du *Times*, écrivant le 26 décembre 1849, en date de Venise et du nord de l'Italie, répète le même sentiment.

Monsieur Manin, dit-il, vient d'envoyer des députés à Padoue, Vicence et Trévise, de toutes les villes dont les troupes autrichiennes ont été retirées par le feld-maréchal Radetzky et concentrées à Vérone, leur rappelant qu'elles avaient fait naguère partie de la glorieuse république de Venise, et les invitant à coopérer ou plutôt à se soumettre de nouveau. Mais ces villes, aussi remplies de vanité et de gloire pour leur triomphe récent que « la ville des eaux » elle-même, d'un accord commun, refusèrent nettement, et chacune d'elles se donna un gouvernement provisoire. Je me souviens, lorsque j'étais à Milan, vers le même temps, que ce fut avec la plus grande difficulté qu'on put faire comprendre à Brescia, Bergame, Como et autres villes lombardes la nécessité d'obéir à un gouvernement central, chacune étant jalouse de sa propre indépendance comme leurs ancêtres dans les anciens jours. Les villes de la Vénitie suivirent la même impulsion. Ainsi fut démontrée impossible cette chimère d'union italienne dont le peuple parlait alors, dont on parle encore aujourd'hui. Lorsque, depuis environ deux ans, tout le monde s'occupait avec enthousiasme de la formation d'une ligue italienne, je me souviens de vous avoir écrit de Turin que la chose était impossible, et que les intérêts locaux de la Toscane, des États pontificaux et de Naples les empêcheraient toujours de s'unir dans un lien commun, politique ou commercial Je ne pensais guère alors que la répulsion inhérente au caractère italien était si forte, que non-seulement les diverses nations composant la péninsule, mais que chaque ville, bourg ou village voulait proclamer son indépendance et établir son gouvernement séparé.

Ceci montre la sagesse de la politique adoptée par Pie IX en donnant de larges franchises aux municipa-

lités ; car ces municipalités seules ont toujours fait prospérer l'Italie, tandis que la centralisation imposée sur elle par Rome ancienne a été une cruelle calamité.

Les accusations de tyrannie portées contre Grégoire XVI sont fausses, odieusement absurdes aux yeux de ceux qui ont connu ce grand, pieux et bénigne pontife : quant aux accusations portées contre son gouvernement, à peine si la centième partie est véritable. Nous avons vécu plusieurs années à Rome, et nous avons visité presque toutes les parties des États sous son règne : eh bien, nous pouvons en appeler avec confiance au témoignage de tous : est-ce que Rome et les États ne présentaient pas en 1833 et 1835 un spectacle de bonheur et de prospérité parmi le peuple, d'activité et d'amélioration dans l'administration, de popularité chez le souverain, qui se faisait regarder, surtout par les pauvres et les affligés, comme le père de la patrie? Nous sommes obligé d'omettre de nombreux faits qui prouvent ceci surabondamment. La place nous manque pour redire les grandes œuvres de Grégoire XVI, œuvres dignes des plus belles époques de l'Église, exécutées sous son règne pour les missions extérieures, les réformes dans les institutions, les études, la discipline. Il opéra à la manière de Sixte-Quint, en creusant dans le roc vif des montagnes de Tivoli un lit merveilleux aux eaux rapides et bruyantes de l'Anio ; il encouragea les arts ; acheva d'énormes travaux pour l'embellissement de Rome, pour le perfectionnement de la science agricole, pour la formation de musées étrusques et égyptiens. S'il usa de quelques moyens de répression sévère, s'il maintint un système de police active, ce n'était point sa faute, mais celle des carbonari qui, du commencement à la fin de son règne, ne cessèrent jamais de livrer bataille à leur

façon contre la Rome des papes, recourant aux manœuvres souterraines et secrètes quand l'attaque ouverte eut échoué.

« Il est méchant, même injuste, dit le remarquable écrivain déjà cité (1), de jeter un blâme sur le dernier gouvernement papal, alors qu'obéissant à l'instinct de la propre conservation il poursuivait la marche de son système. On ne peut pas aisément attendre que les assiégés diminueront leurs efforts de résistance, dans l'espoir que l'ennemi abandonnera ses opérations fondamentales. » Grégoire XVI demeura jusqu'à sa mort l'objet de la vénération, de l'amour des Romains.

C'est le privilége des grands politiques et des généraux habiles de sentir instinctivement et de saisir le moment critique où il faut adopter des plans ou une politique, précisément l'opposé de ce qui, jusqu'à cette crise, était sage et indispensable à suivre. Il en advint ainsi au glorieux successeur de Grégoire XVI.

En donnant une libre allure à ceux que son prédécesseur tenait en échec perpétuel, Pie IX avança la ruine de cette vaste conspiration : ses auteurs ont été les artisans de leur propre destruction, le contre-coup de leurs actes les a frappés d'anathème comme un coup de foudre d'en haut. Il renoncerait à la fois à sa religion, à l'honneur, à tout titre de courage, l'homme qui n'exécrerait pas cette politique odieuse qui recourt au poignard au nom sacré de la liberté, et qui pourrait montrer quelque sympathie pour ceux qui annihilèrent les généreuses tentatives de Pie IX pour le bonheur et l'émancipation de son peuple.

Si la liberté n'était pas immortelle, elle serait morte

(1) Cardinal Wiseman, art. dans la *Revue de Dublin.*

des blessures qui lui ont été faites par les Mazziniens. M. de Montalembert, dans ses fameux discours, leur reprochait justement d'avoir détruit le prestige de la liberté dans le monde; d'avoir affaibli, ébranlé et arraché des cœurs la noble foi en la liberté, et d'avoir fait rétrograder vers sa source le torrent des destinées humaines. Toutefois, leurs actes récents ont rendu un grand service au monde : ils les ont démasqués; et désormais le plus simple ne pourra point être trompé ni séduit par leurs doctrines.

Les Mazziniens ont été leurs propres destructeurs : s'ils n'eussent pas assassiné le comte Rossi, le jeu était entre leurs mains; si, au lieu de préparer une embuscade, ils eussent ouvert leurs portes au général Oudinot, ils pourraient être au sommet de la roue, au lieu d'être aujourd'hui dans la boue. Les faits accomplis dans les grands débats de la question romaine ne laissent plus aucune place à la conjecture. En révolutionnant la Toscane, ils démontrèrent à tous, et si clairement que le plus ignorant ne pouvait ne pas le voir, que l'amélioration de l'état du pays était le moindre de leurs soucis. Pie IX, avec une main protectrice et par cette providence qui n'a jamais abandonné les successeurs de Pierre, depuis l'heure où elle se soutint au-dessus des vagues émues, Pie IX était poussé hors de Rome, peut-être sauvé du martyre pour contempler de loin, comme le législateur de l'ancienne loi, le terrible châtiment d'Israël rebelle et pour lequel cependant il ne cessa jamais, en levant ses mains aux cieux, d'implorer la miséricorde divine. Les Romains, s'étant eux-mêmes laissé séduire trop facilement, furent punis par ces hordes sans pitié et sans principes aux mains desquelles ils laissèrent passer leurs destinées : ils furent pillés, soumis au règne de la terreur.

Ils virent leur Rome, la ville si fameuse, si belle, si sainte, avec ses environs enchanteurs ornés de jardins et de villas, réduite à une affreuse désolation, au dehors et au dedans des murailles : vint ensuite le siége avec ses alarmes et ses dangers ; mais ses effets désastreux ne tombèrent presque que sur ces hommes égarés qui se faisaient partout les auteurs de leur propre ruine.

Nous ne nous hasarderons point à toucher aux transactions du pontificat actuel : à peine sont-elles encore du domaine de l'histoire. Nous rapporterons seulement les événements du siége de Rome, d'après le récit d'un témoin oculaire de l'assaut et de l'occupation de la ville par l'armée victorieuse : puis nous laisserons notre ouvrage inachevé..... car l'histoire de cette dynastie papale dont nous venons de nous occuper n'est destinée à finir qu'avec le temps lui-même.....

Nous extrayons ce qui suit du journal anglais *The Thimes,* du 22 juin 1849.

Villa Pamphili, près Rome, 12 juin.

Je date aujourd'hui ma correspondance de cet endroit, comme le plus voisin des bastions de Rome, où je suis à l'abri des balles des défenseurs de la ville éternelle, et d'où, en même temps, je puis observer tout ce qui se passe dans le camp de l'armée d'attaque ou sur les murailles. Cette villa est la propriété de la fille du comte de Shrewsbury. Embellie comme elle l'avait été par son goût et par la magnificence princière de son époux, chef de la maison Doria, c'est une triste chose de la voir maintenant entre les mains d'une masse de soldats français, après avoir été dévastée par les partisans qui, au nom de la liberté, se sont permis de changer un paradis terrestre en une parfaite solitude.

Je dois en même temps observer, pour l'honneur des officiers français et de leurs hommes, que l'œuvre de la destruction finit avec l'expulsion des bandes de Mellara ; et quoique les dommages causés par elles ne puissent pas être facilement réparés, les occupants actuels ont grand soin d'empêcher de nouveaux dégâts.

Le quartier du commandant en chef est à la villa Santucci, résidence d'été d'un prélat de ce nom, actuellement à Gaëte avec Pie IX. La position est belle et spécialement appropriée à l'usage actuel, puisqu'elle commande entièrement les environs et les bastions de Rome, de manière qu'on y distingue tout homme qui y paraît. Un escalier en spirale conduit à une tourelle, d'où la vue est vraiment splendide. A travers l'air pur, Albano ne semble pas éloignée de plus de trois milles, et le terrain où Garibaldi attaqua l'autre jour le roi de Naples se déroule sous les yeux comme une carte. Je comptais, de cette tour, les canons sur les bastions, la nouvelle batterie dressée sur la plate-forme de Testaccio; et quand la grande attaque aura lieu, j'espère la contempler d'ici, pour vous en donner les détails. On découvre également de ce point les positions maintenant occupées par les troupes françaises. Vous voyez une armée de vingt-cinq mille hommes, si habilement distribués, leur camp séparé si bien caché par les inégalités du sol, qu'on ne peut les apercevoir de Rome. Une personne debout sur les bastions ne peut voir un seul ennemi; et, cependant, dans ces vallons, entre plusieurs petites collines, il y a cavalerie, infanterie, artillerie, sans nombre, des soldats occupés à des préparatifs hostiles et qui, dans peu de jours, sortiront comme des tigres de leurs antres.

A ma première arrivée, je n'eus pas l'idée du nombre d'hommes concentrés sur ce point; ce fut seulement en visitant les différents camps en détail, chacun placé entre des coteaux, que j'acquis connaissance de la force totale. Quelques camps, placés en dedans de la partie des coups de fusil de la ville, sont protégés par les hauteurs du terrain contre les boulets. Si les Romains avaient été pourvus de bombes en certaine quantité, on n'aurait point pu planter si près ces tentes, ni continuer si librement les travaux des tranchées; mais il est évident qu'ils ne possèdent aucune de ces munitions destructives: négligence qui favorise beaucoup les opérations des Français.

La villa Santucci se distingue, entre toutes les autres du voisinage, par deux immenses palmiers, signe, je l'espère, du triomphe du général Oudinot. *Palmam qui meruit ferat.* Vous découvrez de là très-loin, et ces arbres sont des indices certains et faciles pour reconnaître cette villa.

L'église de Saint-Pancrace est restée entre les mains des Français, et c'est à ce point, ou plutôt cent pas en avant, qu'ils ont ouvert les tranchées. Le premier parallèle était dressé à trois cents pas des bastions; et on traça, en une seule nuit, la ligne entière des tranchées dans une étendue de mille pas, sous la direction d'un très-habile ingénieur, le général Vaillant. Depuis la nuit du 5 jusqu'à ce jour, les hommes ont travaillé incessamment aux tranchées; et avec un si bon résultat, que trois batteries sont déjà établies, une avec six pièces de vingt-quatre, une autre avec quatre mortiers. La dernière batterie n'est pas encore établie, et cela demandera encore trois

ou quatre jours. Tout ce travail s'est exécuté sans que les Romains aient la moindre idée de l'emplacement actuel des batteries; et, quoiqu'on tire sans cesse du haut des bastions, peu de travailleurs perdent la vie, et on n'a jamais suspendu les ouvrages.

Les Français n'ont pas répondu au feu des murailles par la décharge d'une seule pièce : ce silence a été d'un bon augure au dedans de la ville.

Pendant la première partie de la semaine, le tir du canon romain n'a pas cessé. Ils le suspendirent presque entièrement les deux derniers jours, et c'est seulement maintenant qu'une fumée soudaine paraissant au-dessus des bastions indique que les canonniers sont toujours en garde. On employait les tirailleurs français à surveiller ces occasions; et, comme leur feu est mortel, il arrivait souvent que l'homme était frappé au moment même où il mettait la mèche à la pièce. Je pouvais presque m'imaginer, alors que j'observais les opérations des jardins de Saint-Pancrace, que je touchais la porte de ce nom d'aussi près que le sont les parties belligérantes.

En faisant son attaque par ce point, le commandant en chef sait qu'il l'assaille par la partie la plus forte, et par un endroit où il rencontrera des rues étroites et la rivière avant de prendre possession de la ville. Mais je crois qu'il est influencé par la pensée d'épargner la partie historique de Rome, et par l'espoir qu'une fois entré dans l'enceinte des portes, le triumvirat ne persistera plus dans ses absurdes prétentions actuelles.

Si son attaque réussit, il s'ouvrira le chemin par la hauteur dominante de Saint-Pierre *in Montorio*. Il espère de là pouvoir dicter des conditions, surtout si une attaque simultanée sur la rive droite du Tibre réussit également. L'attaque de ces deux points sera soutenue par les forces entières de l'armée française; tandis qu'une fausse démonstration sera dirigée du côté du mont Mario ou de la porte Cavallegieri, à l'extrémité de la ligne près Saint-Pierre, et que ce qui réussira le mieux, se changera en une attaque réelle, dont l'autre sera considérée comme subsidiaire. Les Français ont établi un pont de bateaux près Saint-Paul, au-dessous de la ville, et sont si parfaitement maîtres des deux rives, que j'ai fait moi-même une longue excursion sur la rive gauche et ai vu la colonne composée de deux bataillons d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, passant dans la direction des hauteurs vers Tivoli et Albano, dans le but de fermer les aqueducs qui portent l'eau dans la ville. Je pense que cette mesure rigoureuse de couper les eaux a été prise dans le but de montrer au peuple que le général français veut faire une guerre réelle, tout en n'ayant point la pensée de persévérer longtemps dans une détermination si cruelle.

L'aveugle confiance du triumvirat est si grande, qu'il devient chaque jour plus nécessaire de lui donner de sérieux avertissements; et quoique je n'approuve pas cet acte, je ne puis ne pas reconnaître que le général Oudinot aura beaucoup de difficulté à faire sentir son pouvoir dans les murs sans recourir aux moyens usités en pareil cas, à un vigoureux bombar-

dement. Le général doit résoudre le difficile problème de conduire une guerre sauvage par des principes de tendresse filiale, et de déloger des hommes armés de leur abri dans les anciens monuments sans toucher à un seul ouvrage d'art. Il doit rugir comme une colombe, et jouer le lion comme s'il était un agneau.

Il reste à savoir si les nasses de Rome suffiront, et si les habitants, privés des eaux les plus délicieuses du monde, seront forcés, par la soif, à se rendre. Le pont dont j'ai parlé a peu souffert la nuit dernière, parce que les Romains avaient lancé contre lui une barque inflammable dont on n'a découvert l'approche qu'au dernier moment. Cinq minutes de plus, et les communications eussent été coupées: mais les sentinelles faisaient bonne garde. La barque inflammable fut arrêtée; et aussitôt qu'on eut déchargé la poudre qu'elle contenait, on y mit le feu, et elle brûla sans dégât au bord de l'eau. L'approche du pont sur la rive droite est fortement gardée, et on construit présentement une tête de pont sur la rive gauche, qui sera un vrai chef-d'œuvre. Les Français ont également saisi le Ponte-Molle au-dessus de la ville, de manière que leurs communications sont partout faciles et sans interruption.

Vous comprendrez aisément, d'après ce que j'ai dit, que l'armée française est maîtresse de tout le pays jusqu'aux portes de Rome, depuis le Monte-Mario jusqu'à Saint-Paul, et que les communications sont entièrement libres et sûres au-dessus et au-dessous de la ville. Vous comprendrez aussi que les communications sont entièrement interceptées de ces côtés. Je désire aussi que vous sachiez que les batteries sont maintenant presque complètes jusqu'à cent cinquante pas des bastions, et qu'on a achevé les tranchées sans que les Français aient tiré un seul coup : les Romains ont fait seulement une décharge occasionnelle. Vous verrez plus loin que le plan du général Oudinot est, après l'achèvement des tranchées, de s'établir lui-même sur la hauteur de Saint-Pierre *in Montorio;* tandis qu'une autre colonne d'attaque sera en mouvement sur une ligne parallèle du côté gauche du Tibre, et gardera la ligne de communication entre les deux grandes divisions de l'armée.

Extrait du journal *the Times*, du 14 juillet 1849.

Civita-Vecchia, juillet 1849.

Autant que je pus le recueillir des individus qui faisaient partie du contingent lombard dans la ville, je crois que ce fut l'attaque vigoureuse du bastion n° 8 qui décida l'affaire et induisit l'assemblée nationale à opiner que désormais toute résistance était impossible. Le bastion était défendu résolûment : on perdit beaucoup de monde des deux côtés; et si on avait soutenu les assiégés par derrière, ils auraient pu conserver leur

position. Mais dès que l'artillerie française eut détruit les ouvrages qui les protégeaient, les plus braves perdirent courage et les troupes refusèrent nettement de s'exposer à une mort inévitable.

La superstition eut quelque part dans cette détermination. Le succès des Français se réalisa dans la nuit entre les fêtes de Saint-Pierre et de Saint-Paul, les 29 et 30 juin. *Les soldats pensèrent alors, que la main des cieux agissait contre eux et que les protecteurs de la ville éternelle favorisaient les Français.* On fit successivement appel aux différents corps, mais chacun s'excusa par différents motifs; et, comme le peuple romain demeurait muet, les chefs du mouvement sentirent que l'heure du sauve qui peut sonnait. Mellara était blessé, Manara tué, Garibaldi désireux de fuir, mais il ne le pouvait avec son bataillon entier. Les mêmes personnes m'informèrent que Mazzini s'était procuré un passeport anglais et Avezzana un passe-port américain, cherchant à se mettre eux-mêmes en sûreté; les autres individus compromis pensèrent aussi qu'il était pleinement temps de s'occuper d'eux-mêmes.

Le 5 juillet, les troupes françaises victorieuses entraient dans Rome, et leur général prenait toutes les mesures nécessaires pour en assurer la tranquillité (1).

On eût pu éviter les scènes du siége en adhérant au plan du blocus par les quatre puissances catholiques. Rome, en une semaine, et sans verser une goutte de sang, eût été forcée à se rendre. Pie IX donna son approbation à ce seul plan : quant à l'autre, il n'était que passif.

M. le comte de Montalembert conclut à peu près en ces termes le mémorable discours qui était suivi par le vote qui décida la question romaine. «L'histoire annon-

(1) Croire que l'expédition de Rome n'ait été l'expression des vœux que d'une modique fraction de la nation française, serait une singulière erreur. Tous les cœurs catholiques de France en ont toujours suivi les diverses phases avec une vive sollicitude, en ont salué avec allégresse la glorieuse issue. Voici un intéressant épisode, qui peindra mieux que les paroles les véritables sentiments de ce peuple magnanime, comme au temps où Pépin et Charlemagne conduisaient leurs soldats devant les murs de Rome.

M. Gustave Cann, issu d'une honorable famille des contrées cauchoises, en Normandie, avait reçu, comme capitaine d'artillerie, la mission de diriger plusieurs batteries sous les remparts de Rome. Il était à son poste, dans la batterie qu'il avait fait construire sur le terre-plein du bastion n° 6, lorsque soudain une batterie romaine se démasquant vomit sur nos braves soldats une grêle de boulets, dont un brise le bras gauche de leur capitaine. Malgré ce coup terrible, il soutient du bras droit le membre fracturé; rejoint l'ambulance,

cera, s'écria-t-il, que mille ans après que Charlemagne avait gagné une gloire immortelle en consolidant la puissance papale, et cinquante ans après que Napoléon au sommet de la toute-puissance avait succombé dans l'essai de détruire l'œuvre de son immortel prédécesseur, l'histoire annoncera que la France est demeurée fidèle à ses traditions et sourde à d'odieuses provocations. Elle parlera de ces trente mille hommes, commandés par le digne fils d'un des géants de notre grande époque impériale, qui laissèrent la patrie pour aller rétablir à Rome, dans la personne du pape, le droit, l'équité, les intérêts français et européens ; elle redira les paroles de Pie IX, dans sa lettre de félicitation au général Oudinot : « Les armes françaises ont triomphé des ennemis de la société humaine. » Oui, l'histoire la proclamera ainsi, et ce sera

où il subit l'amputation, et écrit lui-même à sa famille le récit de l'événement ; puis, quand l'état de la blessure lui permit de voyager, reprit le chemin de la patrie.

Là, un vrai triomphe, aussi remarquable par la spontanéité que par l'enthousiasme, l'attendait à Manneville-ès-Plains, son pays natal. Dès que les habitants de ce village, des nombreux villages voisins, et surtout de la ville de Saint-Valery-en-Caux, apprirent sa prochaine arrivée, ils se levèrent en masse, sans aucune convocation officielle, sans invitation directe, pour voler au-devant du vaillant capitaine, nommé chef d'escadron sur le champ de bataille. Du plus loin qu'ils l'aperçurent, se tenant sur le chemin à côté de son digne père, maire et chevalier de la Légion d'honneur, qui l'avait devancé, ces bons habitants le saluèrent par d'unanimes et triomphales acclamations. On vit même dans beaucoup d'yeux des larmes de joie.

Parvenu presque au seuil de la maison paternelle où se tenait sa mère, émue d'attendrissement, versant des larmes : « A l'église, lui dit-elle, à l'église d'abord, mon fils, afin de remercier Dieu. » L'innombrable foule, admirant cette pieuse et grande parole de la mère, renouvela ses acclamations et suivit le fils à l'église du village. Là, nouveaux cris de victoire. Le respectable curé adresse une touchante allocution au modeste officier, et le remercie, au nom de la religion, d'avoir contribué au rétablissement de son chef. Les acclamations redoublent, tandis que les décharges des fusils et les coups de canon font répéter aux échos d'alentour leurs salves triomphantes. Jamais, au témoignage même de ces milliers de spectateurs, ils n'avaient éprouvé les élans d'une telle admiration, d'un tel enthousiasme.

Cet épisode nous paraît renfermer une magnifique preuve en faveur de notre cause. Que célébrait cette foule compacte ? que fêtaient ses enthousiastes acclamations ? Sans doute, ces populations voulaient applaudir à la valeur du guerrier, honorer sa famille, dans son triomphe ; mais au fond de ces démonstrations il s'agitait un autre sentiment non moins louable, non moins ardent : ces populations voulaient montrer leurs affectueuses sympathies à la cause du pape, à la cause de la paix et de la religion, pour lesquelles leur héros venait de répandre son sang. S'ils l'applaudissaient si haut, c'est parce qu'il venait de défendre Rome, de sauver le pape.

(*Note de* M. Ouin-Lacroix.)

une des plus belles gloires recueillies par la France dans le dix-neuvième siècle. Sans doute, vous ne voudriez pas amoindrir, ternir, éclipser cette gloire par un tissu de contradictions et d'inconsistances inextricables. Savez-vous ce qui souillerait à jamais le drapeau français? ce serait si vous deveniez les adversaires de l'étendard de la croix, si des soldats français, au lieu d'être les protecteurs du pape, s'en faisaient les persécuteurs: ce serait là échanger le glorieux rôle de Charlemagne contre la pitoyable contrefaçon de Garibaldi. »

La victoire qui suivit ce discours dans l'enceinte du sénat français est digne d'être rangée avec les plus hauts faits d'armes que les Français aient jamais accomplis en combattant pour la croix contre le croissant ou en défendant le siége de Saint-Pierre contre ses assaillants. Ce fut un grand jour pour la papauté. Que de jours de triomphes n'avait pas vus cette dynastie mystérieuse! cependant elle n'en avait jamais vu peut-être de plus sublime, de plus pur, de plus mémorable et de plus décisif. Combien sa position eût été terrible si la majorité eût incliné d'un autre côté! Cependant, événement extraordinaire à raconter! elle eût infailliblement penché de ce côté si les vieux antagonistes de la papauté n'étaient devenus ses champions. Comment s'empêcher de s'écrier : *Mutatio hæc est dexteræ Excelsi?*

Sans cette victoire, à quoi aurait servi celle du général Oudinot? Mais cette majestueuse déclaration de la volonté souveraine des héritiers de Charlemagne laissa Pie IX complétement maître de la position, respecté et révéré même par les nations anticatholiques, soutenu par les anciens royaumes catholiques avec une ardeur digne des temps de Dorylée et de Lépante. Avec une Église sous la plus haute discipline, un clergé présen-

tant, du lever au coucher du soleil, une majesté telle que les âges précédents avaient à peine vue, son pouvoir, quoique sans parade, était tel en ce moment qu'on ne peut le comparer qu'avec celui de ses prédécesseurs dans les plus beaux jours des croisades.

Ses ingrats persécuteurs, déjà défaits sur les bastions de Rome et achevés par cette grande décision de l'assemblée française, n'avaient plus aucune lueur d'espérance qu'en induisant Pie IX lui-même, ou par flatterie ou par menace, à rejeter cette victoire que la Providence plaçait entre ses mains.

Singulier spectacle déployé aux yeux du monde en cette circonstance! Les ennemis du pape rappelaient à grands cris au trône celui qu'ils avaient cherché à en bannir pour toujours; tandis que les plus dévoués à la papauté, qui avaient des yeux pour voir, imploraient le Tout-Puissant pour empêcher le retour du pape. Mais sonna enfin l'heure qui devait achever le triomphe de la papauté (1).

(1) C'est le 4 avril, à midi, que Pie IX quitta Portici (1).

De Capoue le saint-père se rendit à Sezza, où le roi de Naples et la famille royale vinrent le rejoindre.

De Sezza, le souverain pontife, voulant revoir la ville hospitalière qui avait servi de première étape à son exil, partit pour Gaëte.

Son voyage fut une marche triomphale; mais, à l'exemple des anciens maîtres du monde, il ne traînait pas derrière son char des rois enchaînés et vaincus : conquérant pacifique, il attirait par la douceur de son regard et le charme de sa parole la foule immense qui se pressait sur son passage. La croix de la paix avait remplacé l'épée de la guerre. Les palmes de la religion remplaçaient sur son front les lauriers de la victoire; libres de fers, toutes les mains, croisées par la prière, s'élevaient au ciel comme pour y suivre les vœux de tous les cœurs; l'amour et la vénération des peuples lui servaient de cortége. Si des larmes tombaient des yeux, c'étaient des armes de bonheur et de joie, les seules que puissent faire couler les triom-

(1) Extrait de l'Histoire de la Révolution de Rome, tableau religieux, politique, militaire, des années 1846, 1847, 1849 et 1850, en Italie, par Alphonse Balleydier. Paris, 1851.

phes des choses saintes. De partout les populations accouraient sur la route que devait suivre l'auguste pontife ; de partout elles venaient, le bonheur dans les yeux et les bénédictions sur les lèvres, pour contempler les traits, pour acclamer les louanges d'un souverain qui rapportait la fortune de Rome. Partout des arcs de triomphe s'élevaient pour recevoir, sous des festons de verdure et des guirlandes de fleurs, le pape roi qui représente sur la terre le roi du ciel. Oh ! ces jours-là, démentant à la face du monde entier les hommes qui prétendent que l'Église du Christ a fait son temps, la religion ne s'en allait pas, elle revenait au foyer de sa lumière, elle revenait chercher de nouveaux rayons et de nouvelles splendeurs !

A Valmontone, l'enthousiasme fut tel, que le peuple rompit les lignes de soldats formant la haie sur le chemin qui conduisait à l'église le souverain pontife; alors, en se précipitant aux pieds du pape pour les couvrir de ses baisers et de ses larmes, le peuple semblait faire une mosaïque humaine.

Partout éclatent les mêmes transports, le même enthousiasme. Toutes les villes, tous les villages, les moindres bourgades, rivalisent d'attachement et de fidélité.

Lorsque le cortége parvint aux dernières limites des États napolitains, les voitures s'arrêtèrent, l'heure des adieux était arrivée. La séparation fut émouvante et solennelle. A peine Sa Sainteté était-elle descendue de sa berline, que le roi et le prince de Calabre se jetèrent à ses pieds, et rendirent un dernier et suprême hommage de leur foi catholique.

Ferdinand II, toujours agenouillé, demanda la bénédiction pontificale. « Oh ! oui, de toute mon âme ! s'écria le saint-père d'une voix émue ; oui, je vous bénis, je bénis votre famille, je bénis votre royaume. Que pourrais-je dire pour vous exprimer ma reconnaissance de l'hospitalité que vous m'avez donnée ?

« — Très-saint père, répondit le roi, je n'ai rien fait qu'accomplir le devoir d'un chrétien. — Oui, reprit le souverain pontife, dont l'émotion était croissante, oui, votre affection filiale a été grande et profonde. » Alors, relevant l'auguste monarque, il le pressa sur sa poitrine, le serra contre son cœur, et, l'embrassant avec effusion, il remonta dans sa voiture. La famille royale et les personnes qui l'accompagnaient vinrent ensuite lui baiser les pieds, et le cortége se remit en marche.

Tandis que le saint-père poursuivait sa route, escorté par les hussards du premier régiment de la garde, à travers les nombreux détachements de l'armée napolitaine et les flots pressés des populations, les ennemis de l'ordre ne cessaient de couvrir les murailles de Rome de placards injurieux pour l'Église, pour son vénérable chef et pour l'armée française. Ils mettaient tout en œuvre afin d'effrayer le peuple. Non-seulement ils ne se contentaient pas de répandre les bruits les plus sinistres et les moins fondés, ils semaient la terreur en faisant éclater, sur plusieurs points de

la ville, des pétards et d'autres machines à détonation. Recourant à tous les moyens d'intimidation, ils firent diverses tentatives d'incendie ; enfin ils annonçaient de sanglantes catastrophes pour célébrer, à leur manière, un événement qui devait assurer le salut d'un peuple qu'ils avaient conduit si près de sa perte. Leurs tentatives, ainsi que leurs fatales espérances, échouèrent sur tous les points.

A son arrivée à Terracine, la première ville de ses États, Pie IX fut complimenté par la magistrature, qui lui apporta les clefs de la cité. Dès qu'il eut mis pied à terre, il se rendit immédiatement à l'église du Borgo, et de là au palais du gouvernement. Il y reçut les diverses députations de Rome et des pays circonvoisins, les ministres, les princes romains et un grand nombre de personnes de distinction. La joie des habitants était immense : c'était plus que du bonheur, c'était du délire qu'ils éprouvaient à la vue de leur souverain adoré. Le soir Terracine offrit un spectacle sans exemple dans les annales des fêtes populaires. La mer s'illumina comme par enchantement, sur une surface de plus de trois kilomètres, au moyen d'innombrables écorces d'oranges creusées de manière à former lampion. Ces millions d'étoiles scintillantes sur les flots semblaient rivaliser d'éclat avec celles qui resplendissaient, comme des diamants, sur le fond bleu du ciel. Les ondulations que le mouvement de la mer leur imprimait produisaient un effet des plus fantastiques. Pendant ce temps le canon tonnait sans intervalle, les fusées, aux couleurs multiples, sillonnaient les nues, et d'immenses feux de Bengale éclairaient l'antique façade du temple de Jupiter Anxurus, les ruines du fameux château de Théodoric, et le rocher gigantesque qui domine la route.

De Terracine, le saint-père se rendit à Velletri, et continua sa marche triomphale sous les plis victorieux du drapeau français.

Le 12 au matin, le ciel était couvert, le vent soufflait avec violence, de gros nuages noirs couraient dans les airs; cependant les fronts rayonnaient, et la joie universelle faisait contraste aux teintes sombres qui voilaient le soleil. Les rues et les places que devait parcourir le cortége papal, se couvraient du sable jaune qu'on répand à Rome sur le chemin des papes; les murs des maisons disparaissaient sous de riches tentures; les fenêtres et les balcons s'ornaient d'élégantes draperies parsemées de guirlandes; les jardins de la ville s'étaient dépouillés de leur tapis de fleurs pour l'étendre sous les pieds du souverain pontife. De longues draperies de damas rouge frangées d'or pavoisaient l'intérieur de Saint-Jean-de-Latran, la première basilique du monde chrétien. Une enceinte réservée au sacré collége et au corps diplomatique se construisait autour de l'autel, sous le reliquaire de marbre qui renferme les têtes des apôtres saint Pierre et saint Paul. Une élégante draperie, surmontée des armes pontificales, ornait la porte d'entrée sous le péristyle de l'église.

On avait annoncé l'arrivée du saint-père pour quatre heures : cepen-

dant depuis le matin une foule innombrable couvrait la vaste place de Saint-Jean et toutes les rues marquées de sable jaune; les autres parties de la ville étaient désertes; tous les pays environnants avaient versé leurs populations dans l'espace désigné pour le cortége. D'après les dispositions du commandant de place, le général Sauvan, les troupes des armées françaises et romaines prenaient position sur la place Saint-Jean et sur toute la ligne, depuis la basilique jusqu'à l'église de Saint-Pierre. Le premier régiment de chasseurs à cheval s'était porté à la rencontre du pape, pendant que plusieurs pièces de canon se mettaient en batterie pour donner le signal de l'arrivée si impatiemment attendue.

On ne voit nulle part les hommes sinistres qui se montrent le jour des calamités publiques; ils se cachent, ou bien ils ont mis un masque de fête sur leurs sombres visages. Tous les regards embrassent la route d'Albano; là plusieurs détachements de cavalerie contiennent la foule qui s'agglomère. Non loin, les artilleurs attendent, mèche allumée, l'heure solennelle; le général en chef est au milieu de son état-major.

Vers quatre heures, un nuage de poussière s'élève au loin; bientôt après un courrier à livrée rouge arrive au grand galop; un premier coup de canon se fait entendre, les cris de : Vive le pape! retentissent de toutes parts; chaque seconde est marquée par un coup de canon; chaque cloche mêle ses notes d'airain au concert de la réconciliation. Le soleil, voilé jusqu'alors, resplendit tout à coup à travers les nuages, il semble former une auréole d'or au front du pontife. Pie IX descend de voiture; il touche du pied la terre de la patrie, qu'il revoit après seize mois d'exil. Les membres du corps diplomatique en grand costume, les membres de la municipalité et du clergé se précipitent au-devant de lui, et se prosternent à ses pieds. Tous les visages sont baignés de larmes, toutes les voix s'unissent dans un même cri d'amour : Vive le pape! Princes et cardinaux, soldats et prêtres, armée et peuple, sont tombés simultanément à genoux. L'émotion du souverain pontife lui-même est extrême; sa main s'étend sur les fronts : il a retrouvé un peuple, le vrai peuple de Rome, il est heureux! Ce moment est sublime. Cependant le canon a cessé de tonner, la prière remplace les salves de réjouissance, les chants sacrés se mêlent à la prière : Pie IX, entouré de ses cardinaux et de ses prêtres, rend grâce au Dieu qui le ramène, par la main de la France, au trône de ses prédécesseurs. »

CONCLUSION.

Le long de cette route des siècles que nous venons de parcourir, les phases diverses des événements se grou pent d'elles-mêmes autour de certains points dominants qui paraissent être comme les pivots de toute l'histoire. En voici quatre ou cinq qu'il ne sera peut-être pas inutile d'indiquer ; ils peuvent servir non-seulement comme bases d'appui à la mémoire, mais aussi à éclaircir l'énigme qui épouvante aujourd'hui l'univers et que personne ne peut expliquer ni résoudre.

1° Les racines de la domination papale pénétrèrent profondément dans le sol des catacombes et au milieu des ruines dont les barbares jonchèrent la surface de l'empire Romain croulé. Elles tiennent également aux débris du trône des Césars et au tombeau des apôtres : elles tirent de l'un et de l'autre la séve du pouvoir. Ce pouvoir ne ressemble à aucun autre dans la loi qui régit sa croissance. Nous le voyons sortir peu à peu des ténèbres et de son insignifiance, se développer avec une uniformité qui ne connaît ni irrégularité ni interruption, atteindre l'apogée de la force et de la grandeur, soutenu et nourri comme par un principe inhérent, analogue à peu près à celui par lequel le gland devient un arbre dominateur, et le ruisseau, issu d'une source inconnue, se change pendant sa longue course en fleuve majes-

tueux. Il arrive de là actuellement ce qu'on devait assez prévoir, c'est-à-dire que d'un côté il règne la plus grande discorde parmi les plus savants historiens au sujet de la date précise qui marque la cessation de la dépendance des papes et le commencement de leur souveraineté, et de l'autre côté un accord unanime sur ce point, que les papes, à leur honneur et pour le bonheur de la société entière, exerçaient pleinement les fonctions de cette souveraineté longtemps avant, beaucoup plus d'un siècle selon les calculs les plus modérés, qu'ils n'en eussent reçu la désignation et le titre.

« On ne trouve ici, dit le comte de Maistre, ni traités, ni combats, ni intrigues, ni usurpations : en remontant, on arrive toujours à une donation. Pépin, Charlemagne, Louis, Lothaire, Henri, Othon, la comtesse Mathilde, formèrent cet Etat temporel des papes, si précieux pour le christianisme : mais la force des choses l'avait commencé ; et cette opération cachée est un des spectacles les plus curieux de l'histoire (1). »

2° Les États de l'Église sont par leur nature une offrande votive. Les populations et les princes qui la présentaient, les pontifes qui la recevaient et la consacraient au tombeau de saint Pierre la considéraient comme un don pieux, choisi parmi les dépouilles de quelque glorieuse victoire pour être suspendu devant l'autel du Dieu des armées ; comme une lampe pour le sanctuaire, comme un calice pour le sacrifice. Cette portion choisie de la terre, dont la plénitude appartient au Seigneur par droit même de rédemption, fut spontanément et solennellement consacrée en ce sens par les peuples, possesseurs naturels du sol, et par les princes, protégés du ciel, qui les arrachèrent aux mains des rapaces envahis-

(1) *Du Pape*, l. II, chap. 6, p. 245.

seurs. Le puissant Charlemagne, comme personnification de la volonté divine à cet égard, entouré de ses paladins et de ses sages, signa, scella, et au milieu des applaudissements et des acclamations des Romains et des barbares, déposa sur l'autel sacré qui s'élève sur la tombe de l'apôtre, la charte en vertu de laquelle Pie IX tient encore aujourd'hui le sceptre. On rencontrera au sein de tout ordre, de tout droit, soit social ou politique en Europe, ce pacte pieux, sage et solennellement ratifié. Les juristes essayeront vainement d'aller en arrière, pour établir un droit, un titre quelconque appartenant au système international du monde civilisé. Le droit qui garantit la souveraineté des papes est la pierre fondamentale du droit des gens, avec lequel commença en Europe la législation des nations.

3° On trouvera surabondamment dans les pages de ce volume des faits qui mettent cette position hors de tout doute. Croyant que les papes sont les successeurs et les représentants du prince des apôtres à qui le Christ délégua l'autorité suprême sur son royaume, les peuples des Etats et des représentants de la chrétienté entière, confièrent ce don pris sur le butin du monde païen, afin qu'ils possédassent et gouvernassent cette terre mémorable et privilégiée, au nom de saint Pierre, non pour leur avantage personnel, mais pour celui du royaume de Dieu, l'Église une, sainte, catholique, apostolique. C'est pourquoi les pontifes n'ont jamais prétendu régner sur les Etats de l'Église, ou les posséder, ou en disposer légalement, que comme vicaires et dépositaires de saint Pierre. A ceux qui voudraient par menaces, intrigues, terreur, les contraindre à abdiquer, ils répondent : Nous ne pouvons pas, il nous est défendu. *Non possumus, non volumus, non debemus.*

Lorsqu'on proposait de rendre à Pie VII les États jusqu'aux confins de Pérouse, projet qui plusieurs fois revint sur le tapis, sa réponse, quoique captif alors à Fontainebleau, n'était pas moins sublime, moins fermement appuyée sur les principes du droit des gens et les faits de l'histoire. « Le pape répliqua, dit l'historien Alison (1), que la restitution de ses domaines était un acte de justice que la Providence opérerait pour elle-même, et qu'il ne pourrait jamais entrer en traité tant qu'il serait retenu captif, au scandale de la chrétienté. » Il ajouta : « Nos fautes nous rendent peut-être indigne de revoir de nouveau la ville éternelle : mais nos successeurs recouvreront ces domaines, qui nous appartiennent. Assurez l'empereur que nous ne sentons aucune inimitié contre lui, la religion ne le permet pas ; et quand nous serons à Rome, il verra que nous ferons ce qui est convenable. »

Il suit de là que la théorie soutenue avec une telle enthousiaste et extraordinaire unanimité par les représentants des nations catholiques, pendant les débats issus des dernières tentatives révolutionnaires, est un corollaire évident de l'histoire des États du pape. La question de la souveraineté papale sur les États de l'Église, dans leur indivisible intégrité, n'est point une question locale, ou seulement européenne, mais catholique, dans la décision de laquelle cent cinquante millions de fidèles, au moins, ont un vote direct, un droit d'intervention, incontroversible, qu'il est au-dessus des forces de toute puissance hostile à la papauté d'annihiler ou abroger.

Il n'est pas difficile de deviner pourquoi ou comment le comte Mount-Edgcumbe, ou le parti de lord Palmerston, propose de détrôner la plus ancienne monarchie en Eu-

(1) Alison, *Hist. of Europe*, vol. 10, p. 43, cité par Artaud.

rope, de déchirer honteusement, de mettre en pièces les chartes de Charlemagne, de Rodolphe de Hapsbourg, d'ôter la pierre angulaire sur laquelle s'est élevée la société chrétienne, et de réduire les successeurs de la dynastie la plus merveilleuse, la plus bienfaisante qui ait jamais paru, à vivre en *pension* ou en *garni* au Vatican.

4° Comme s'il existait un lien intime entre le bien-être du royaume temporel des papes et leur domaine spirituel, l'Église, il est arrivé que tous deux ont marché d'un pas égal dans la voie de la prospérité, et que les papes qui se sont immortalisés par leur gouvernement de l'Eglise ont été en même temps les plus grands, les plus bienfaisants et habiles administrateurs des Etats temporels. Les pages de ce livre nous le prouvent à chaque ligne : il suffit de se rappeler seulement des papes tels que Grégoire-le-Grand, Grégoire II, Zacharie I[er], Adrien I[er], Léon III, Nicolas le Grand, Léon IV, Grégoire VII, Innocent III, Grégoire X, Nicolas III, Nicolas V, Pie V, Sixte-Quint, Pie VI. Inutile de citer les grandes figures des temps modernes.

5° Souvent renversée, cette souveraineté n'a jamais manqué cependant d'être rétablie par des moyens extraordinaires, imprévus par les plus habiles politiques; les coups les plus violents de ses adversaires ont toujours inévitablement retombé sur eux-mêmes de la plus étrange façon. Lombards, Cenci, comtes tusculans, Hohenstauffen, Colonna, Valois, en sont des preuves palpables : chacun connaît ce qui est advenu dans notre siècle et sous nos yeux.

Ce qui démontre que c'était à ce royaume étrange, si faible, si mobile selon les apparences, si assailli pendant mille ans, et cependant toujours debout, que faisait

allusion le prophète (1) en disant : « Mais dans les jours de ces royaumes (c'est-à-dire pendant l'ère païenne), le Dieu des cieux fondera un royaume qui ne sera jamais détruit, et son royaume ne passera jamais aux mains d'un autre peuple. »

(1) Daniel, chap. II, 44, et chap. VII, 17, 18.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXV.

CHAPITRE XXVI.

CHAPITRE XXVII.

CHAPITRE XXVIII.

CHAPITRE XXIX.

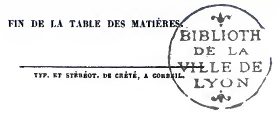
CHAPITRE XXX.

CHAPITRE XXXI.

CHAPITRE XXXII.

CHAPITRE XXXIII.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



TYP. ET STÉRÉOT. DE CRÉTÉ, A CORBEIL.

